

THÈSE

pour le

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ
BORDEAUX 2

Ecole doctorale Sociétés, Politique, Santé publique

Mention : Anthropologie sociale- Ethnologie

Spécialité Ethnologie Option Anthropologie sociale et culturelle

Bertrand Lerossignol

« **Quand dire, c'est être !** »

Anthropologie de la parole au sein de la communauté Manouche

Le 12 décembre 2012

Membres du jury :

M. Bernard CHERUBINI, Maître de conférences HDR, Université Bordeaux Segalen, Directeur de thèse.

M. Marc-Eric GRUENAIS, Professeur, Université Bordeaux Segalen. Examineur.

M. Alain REYNIERS, Professeur, Université Catholique de Louvain, Rapporteur.

M. Patrick WILIAMS, Directeur de recherches au CNRS, Rapporteur.

TABLE DES MATIERES

RESUMES	5
INTRODUCTION GENERALE	8
TITRE1 : DE L'AGIR DE L'INDIVIDU DANS LA SPHERE IDEELLE PAR LA PAROLE	42
PREMIERE PARTIE: L'ENFANT MANOUCHE	45
CHAPITRE A : L'ENFANT, LOGIQUE SOCIALE	46
CHAPITRE B: LE STATUT COMMUNAUTAIRE DE L'ENFANT	57
DEUXIEME PARTIE : L'AGIR PAR L'USAGE DU PERFORMATIF	74
CHAPITRE A : LE NOM	75
CHAPITRE B : PARLER C'EST AGIR	86
CHAPITRE C : ETRE SOI PARMIS LES AUTRES IDENTIQUES	91
CHAPITRE D : L'USAGE DU PERFORMATIF COMME AFFIRMATION DE L'ETRE	104
CHAPITRE E: LA TERRITORIALISATION DE L'ESPACE	116
TROISIEME PARTIE: QUAND DIRE, C'EST ETRE	122
CHAPITRE A : LE SENS DE LA VIE	124
CHAPITRE B : LE « PARLEMENT »	129
CHAPITRE C : PARLER	133
CHAPITRE D : AVOIR DU SANG	141
CONCLUSION	146

TITRE 2 : DE L'INTERCOMPREHENSION PAR L'ELEMENT DE COHESION : LE RESPECT	148
INTRODUCTION	148
PREMIERE PARTIE : LE RESPECT, UNE NOTION DIFFERENTE	159
CHAPITRE A : UNE NOTION MORALE DANS NOTRE SOCIETE	160
CHAPITRE B : UNE NOTION EDUCATIVE DANS LE GROUPE DE « VOYAGEURS. »	173
DEUXIEME PARTIE : LE RESPECT, FORME D'AUTORITE	192
CHAPITRE A : LE RESPECT HIERARCHISE	197
CHAPITRE B : MARQUER LE RESPECT	219
CHAPITRE C : EN CONDITION D'HOSPITALISATION, L'AFFLICTION DESTABILISE LE GROUPE	237
TROISIEME PARTIE : LE MANQUE DE RESPECT	256
CHAPITRE A : LA FAUTE EXCUSABLE	260
CHAPITRE B : DIVERGENCE DE RESPECT	269
CHAPITRE C : LE PIEGE FRATERNEL	272
CHAPITRE D : LES MOYENS D'ACTION	275
Conclusion	282

TITRE 3 : DE LA CONSTRUCTION DE L'ALTERITE : LE YALO	284
INTRODUCTION	284
PREMIERE PARTIE : NOUS ET LES AUTRES.	292
CHAPITRE A : ACCUSE D'ETRE YALO	295
CHAPITRE B : NOUS	311
DEUXIEME PARTIE : A L'OREE DU MONDE	322
CHAPITRE A : LA SITUATION INITIALE	324
CHAPITRE B : LA SOCIALISATION DE L'INDIVIDU	331
CHAPITRE C : L'ACCESSION CONDITIONNELLE.	337
CONCLUSION	349
CONCLUSION GENERALE	352
BIBLIOGRAPHIE	374
ARTICLES DANS REVUES SCIENTIFIQUES	379
ARTICLES DE PRESSE	383
ANNEXES	388
PHOTOS	489 A 494

Résumés

L'auteur retranscrit vingt-cinq années de vie vécues parmi la communauté dite « des gens du voyage ». Il a fait le choix de s'attacher à présenter la construction sociale dans la communauté. Cette organisation permet de maintenir la cohésion dans les groupes. L'intitulé de la thèse est parfaitement démontré dans le texte riche de moments forts, de descriptions précises, au terme de l'exercice universitaire, le paradigme, « quand dire c'est être » est avéré. Etranger à cette culture, l'anthropologue choisit la réflexivité comme outil d'analyse, il en ressort une vision exacerbée de ce qui fait la culture Manouche. En trois parties, l'auteur développe, sous la forme de son initiation dans la communauté, les étapes de la construction sociale de l'individu pour qu'il devienne conforme aux valeurs Manouches.

L'accès à la parole n'est pas inné, mais acquis au fur et à mesure de la croissance naturelle de l'individu dans la communauté. Ce dernier apprend les qualités de la parole, il s'exerce à « bien parler », à « tenir sa bouche », à « parler de sa hauteur ». Personne dans toute la communauté Manouche n'a le monopole de la parole, lorsqu'un individu parle, il engage sa personne, son rang, sa renommée, mais ne peut pas parler au nom des autres, sans que cela ne soit considéré comme un excès de pouvoir.

La communauté règle ses relations par l'usage d'un concept endogène appelé « i era », ce qui se traduit en français, comme « le respect ». Cette notion sociale régit tous les rapports entre les différents rangs sociaux, dans les relations sexuées, dans les comportements des uns envers les autres, des groupes envers d'autres groupes, c'est une notion partagée par l'ensemble des Manouches. Les Manouches construisent un espace de vie, qui va de la sphère la plus petite celle du foyer, la caravane, vers la sphère de la place, l'ensemble de caravanes juxtaposées, intégrée dans la sphère large du Monde, l'ensemble des individus qui vivent comme eux, ceux qui leur ressemblent.

Au-delà de ce territoire il n'y a rien que la société englobante ou majoritaire dont les Manouches tirent leurs subsistances en y établissant des relations économiques. Pour construire la frontière entre ce qui est leur Monde et le reste des individus, les Manouches construisent dans le discours l'altérité. Celui qui n'est pas Manouche est, comme l'a choisi l'auteur, qualifié de « yalo », le « cru ».

Au terme de ce travail universitaire, l'auteur ouvre pour l'anthropologie sociale des thèmes de recherche pour la science dans les notions d'identité, de pluralité des identités, de construction de territoires, l'espace Manouche, les sphères de vie, la construction de l'échange, l'usage de la langue Manouche. Un document scientifique sanctionné par la mention très honorable.

Title : '*when saying is being*'

ABSTRACT

The author describes twenty five years of life within the community known as « gypsy travellers ». He has endeavoured to show the social construction within the community. This organisation maintains cohesion among its various groups. The thesis' title is perfectly demonstrated with a text that offers a wealth of memorable moments and accurate descriptions; at the end of this academic exercise, the '*when saying is being*' paradigm is clearly defined. He remains uninvolved with this culture, the anthropologist chooses reflexivity as an analysis tool, showing an exacerbated vision of the *Manouche* culture. With this three-part work, the author develops, in the form of his initiation within the community, the different steps of the individual's social construction, as he becomes true to the Manouche values.

Access to speech is not innate, it is gradually acquired by the individual according to his natural growth within the community. The latter learns speech qualities, he tries hard to 'speak properly', to 'think carefully before speaking', to 'speak in accordance with his social ranking'. Nobody within the Manouche community has the monopoly of speech, and when someone talks, he engages his own rank and his reputation, but cannot speak on behalf of others. It would otherwise be considered as an excess of power.

The community adjusts its own inner relationships with the help of an endogenous concept called '*i era*', i.e. 'respect'. This social notion governs the relationships among various social ranks, including sexed gender relationships and behaviours between different people and groups towards other groups. This represents a notion that is shared by all Manouche. The Manouche community organizes its own living environment, from the smallest sphere (the home, the caravan) to the square sphere, i.e. the ensemble of juxtaposed caravans integrated within the world's widest sphere - that which encompasses all the people that live and look like them.

Beyond this intellectually spatial territory, there is nothing but the inclusive and majority society from which the Manouche make a living while building economic relationships. So as to establish a border between their world and the rest of human beings, the Manouche develop in otherness discourse. A non-Manouche is, as stated by the author, a '*yalo*', meaning a 'raw'.

At the end of this academic work, the author opens up for social anthropology a few potential scientific research topics, including identity notions, plurality of identities, building of territories, Manouche space, life spheres, setting up of exchanges, the use of Manouche language. This work was awarded first class honours.

Mots clé :

Manouche, Sinto, Tsiganes, communauté, interaction, cru, sphère, dire, respect, gens du voyage.

Key words :

Manouche, Sinto, Gypsies, community, interaction, raw, sphere, say, respect, travellers.

INTRODUCTION GENERALE

Avant de débiter ce travail, il est essentiel de l'inscrire dans le cadre universitaire dans lequel il a été réalisé. Il a été développé dans le cadre d'un laboratoire de recherche, l'UMR 5185 du CNRS : Aménagement, Développement, Santé et Sociétés, (ADES), dans l'un de ces pôles référents, le pôle 3 : Santé, Identité et Pratique Socio-culturelle, à l'Université Bordeaux Segalen, au sein duquel le professeur Pierre Bidart avait proposé d'inscrire un axe « mémoire, identités, évènements ».

Tenter de restituer vingt-cinq années de vie "commune" en compagnie de personnes que l'on nomme administrativement "Gens du Voyage", terme générique, voilà l'objectif de ce travail. Au terme de cette période, nous avons la prétention de démontrer, au travers du discours endogène, que par la relation sociale se construit un individu qui acquière le rang « d'être ». Non pas au sens physique, mais social. Exister parmi les groupes de Manouches ou voyageurs se conçoit selon différents niveaux, la communauté se régit sous le principe des sphères, elles s'imbriquent dans un effet concentrique, la situation d'être est en conséquence ; plus loin est l'individu, plus son existence est marginale. Nous pensons que cette construction a un but, en produisant des « êtres », la communauté élabore des schèmes, elle produit tout un ensemble de règles, un discours, un jeu de rhétorique pour affirmer la position, cette sociabilité a, il nous semble, un objectif : maintenir l'individu dans un rang d'existence afin de participer à la lutte sociale, dans le sens que développe Axel Honneth (2002).

Pour éclairer le lecteur nous allons ici préciser quelques mots-clés que nous allons utiliser tout au long de ce travail universitaire, certains termes apparaîtront comme ils apparaissent dans la construction sociale de l'individu au fur et à mesure de la démonstration. Nous avons choisi le terme de Manouches parce que l'essentiel de nos interlocuteurs se définissent ainsi, par ordre décroissant ils peuvent se revendiquer d'être voyageurs, Gens du Voyage, voir Tsiganes. Nous prouverons au cours des chapitres qui suivent que la culture manouche est la culture de référence, il est dit des individus qu'ils sont « manouchkané », à la manière des Manouche, cette culture s'impose dans le mode de la relation sur les aires d'accueil, le lieu de stationnement, les relations entre les individus,. Nous parlerons de communauté dans l'acception d'individus qui partagent un lieu commun, un mode de vie, des notions sociales dans la relation avec les individus qu'ils estiment comme identiques,

Nous avons choisi de travailler autour d'un concept, celui de l'agir communicationnel développé par Jürgen Habermas, l'intercompréhension sera notre axe directeur de la construction dans les groupes de la relation sociale, le caractère de monde vécu s'expérimentera à la notion endogène du respect, enfin cette construction de l'agir communicationnel sera érigée comme le ciment de la communauté, opposable à la société, comme nous nommerons « société englobante », ou « société majoritaire », celle qui entoure les espaces de vie manouches, qui ne participe pas à la vie sociale.

Notre premier contact fut anodin, nous le devons à la prochaine parution de l'Imprimatur, un journal d'école, nous étions à cette époque en formation à l'Ecole de Journalisme de Bordeaux, nous avions, en février 1988, pour objectif de couvrir, lors d'un reportage photos, les Championnats de France de natation dans le quartier de la Benauge, à Bordeaux. Nous n'avions pas pris la précaution de nous renseigner sur les horaires, nous nous présentions très en avance puisque la compétition était programmée pour 18h00, nous trouvâmes donc portes closes à 13h30. Je décidais donc de tuer le temps en flânant sur les rives de la Garonne, occupé par le spectacle que peut offrir un cours d'eau. A un moment, le passage d'un remorqueur nous inspira. Nous attendîmes dans le viseur de l'appareil photo le moment idéal pour déclencher, il le fut lorsqu'une mouette vint à passer dans le champ. Nous déclenchâmes, aussitôt résonnait une voix "Qu'est-ce que vous faites ?". Je me retournais, un jeune garçon, planté à distance raisonnable, le torse bombé, dans une attitude de défi, la chevelure en bataille, le visage marqué par la saleté, les yeux bleus, la sculpture musculaire affirmée malgré son jeune âge. J'exposais l'objet de mon intérêt à ce garçon, plus je parlais afin de donner des explications, moins il portait d'intérêt au propos, nous le voyions par le jeu de son regard qui se promenait durant notre monologue. Je venais de faire la connaissance de mon "futur" beau-frère, ce que j'ignorais à l'époque. Les relations s'élaborèrent autour d'un échange de photos, nous primes en situation les enfants qui jouaient autour d'un ensemble de caravanes stationnant sur les bords de la Garonne. Photos développées, je vins les remettre à leurs destinataires, les parents de cette joyeuse et bruyante compagnie. De ce quelconque échange de courtoisie naquit des relations de plus en plus impliquées. C'est en se remémorant ces moments de rencontres que je m'aperçois combien furent difficiles les années passées parmi « ce groupe originel », à ces rencontres d'autres virent le jour, les cercles de connaissances s'élargirent de plus en plus. Notre biographie vint à se confondre avec la vie d'une communauté dite "voyageuse". Cette période longue, riche en événements, heureux et malheureux, a permis d'assurer ma socialisation parmi un groupe familial de plus de quatre cent personnes.

L'entrée raisonnée

Avouons avec sincérité, notre séjour au sein des groupes de “voyageurs” et de “manouches” a été possible parce que j'étais sans doute réceptif à l'implication parmi les groupes. Alors que nos incursions étaient épisodiques dans les ensembles que nous découvriions, elles devinrent de plus en plus impliquées, au point de partir sur le “voyage” avec des familles. Notre investissement devenait démesuré, en proportion à ce que devait être notre vie personnelle, notre formation professionnelle. La raison aurait du limiter les relations. Bien au contraire, quelque chose nous attirait dans ces sphères, étrangères, exotiques, inconnues. Les jours, les mois, les années s'écoulèrent, ce qui faisait sens dans cette communauté, pris du sens à nos yeux. J'y suis resté, bien que notre vie, pour des raisons professionnelles, fût de partager notre existence entre les retours parmi les “miens” et des départs pour des contrats ponctuels, ailleurs en France. Notre pensée devint très vite obsessionnelle, nous consacrons le minimum de temps à la pratique professionnelle. Les loisirs étaient occupés à la lecture d'ouvrages relatifs aux tsiganes. Nous ingurgitions tout ce qui avait un rapport avec la vie des tsiganes. Nous dirions, à l'heure actuelle que peu d'ouvrages n'ont une véritable vision de la vie du voyage, c'est un agglomérat d'expériences ponctuelles, d'objet d'études d'une infime partie. La raison tient essentiellement au fait que ceux qui écrivirent ces documents n'appartenaient pas ou ne sont pas dans la communauté. Parce que la communauté ne souffre pas l'incursion invasive observante, il faut prendre du temps pour dénouer les valeurs qui construisent cette communauté. Le savoir est monopolisé par une élite, celle des érudits, sachant lire et écrire. Nos lectures étayèrent notre soif de savoir, mais aucun n'a pu restituer ce que ce monde était. Nous ne retrouvions jamais ce qui était notre quotidien. Ce défaut littéraire ne fit que renforcer notre besoin de retrouver ceux qui occupaient notre pensée. Chaque retour était vécu avec exaltation, le plaisir et la joie de se revoir, je croyais à cette époque ce sentiment comme personnel, la satisfaction égoïste à rejoindre cet autre monde. Avec le recul, j'ai appris que les départs et les retours sont des moments d'affirmation de l'être, l'être étant dans le groupe. Cet état, pas encore perçu à ce moment, produisit des effets. Ma participation dans le groupe se nourrissait d'instant de plus en plus liés. Nos alter nous associaient de plus en plus, les départs étaient de plus en plus déchirants, pour notre part, pas pour la leur puisque le groupe était leur attachement. Ceci eu

pour effet de provoquer en nous maintes questions, rester dans une vie personnelle rythmée par le travail ou plonger tout entier dans ce monde du « voyage ». Le confort bourgeois d'un revenu assez régulier me retint dans la société dite majoritaire, mais la part affective n'était pas satisfaite, car je désirais prendre de plus en plus part à des épisodes de vie dans la communauté.

Ce n'est que plus tard, lors de la reprise d'études universitaires que je perçus le processus que nos relations utilisaient pour nous introduire dans le groupe. Notre ténacité n'était pas étrangère à la possibilité d'un devenir dans le groupe, mais il faut cette ténacité pour résister aux critiques. Certains penseraient que l'entrée dans une communauté suit un cheminement qui serait initiatique, de nos lectures, il semble que l'initiation est un rite encadré, la procédure est rigoureuse, le rite est symbolique. Dans notre cas, nous n'usons pas du principe de l'initiation pour expliquer notre progression dans le groupe mais la notion de construction. Car, en appréciant la portée et les effets de notre parole, durant ces périodes relationnelles, nous nous apercevons que la qualité de notre propos progresse selon des rangs sociaux que les individus nous ont attribués. Nous avons donc été replacé dans la position originelle, celle de l'enfant, cette situation du muet social, dans le sens que l'enfant peut s'exprimer, mais ce qu'il dit est sans importance « sociale ». L'enfant se développe au sein d'une sphère familiale, cet ensemble réitère par la parole et le geste l'appartenance collective. Si l'enfant exprime des points de vue, ils sont perçus pour ce qu'ils sont « des paroles d'enfants ». Socialement, cela a pour effet que l'enfant ne peut émettre de points de vue, des jugements, car il abuserait d'un statut social qui n'est pas le sien. Il est à la base de la pyramide des âges, mais aussi à la base de la pyramide des rangs sociaux. Un enfant ne peut aborder un sujet convenu de rang social supérieur.

LA NECESSAIRE DISTANCE

Nous avons perçu assez rapidement que notre présence était tolérée, nous nous sommes souvent interrogés sur la raison justifiant notre présence. Nous savions que notre formation professionnelle naissante était un gage de fierté à présenter aux visiteurs, en mal d'explications quant à ma fréquentation. Il faut que l'explication soit entourée d'une qualité, en l'occurrence la mienne était d'être « un bon gadjo », or ma profession avait une certaine aura dans la communauté, ma condition d'être là pouvait se justifier. Mais nous avons souffert de notre origine dans le groupe. Notre condition d'exister était toujours tributaire de la qualité des relations que les individus voulaient nous accorder. L'étrangeté de l'étranger est une

condition difficile à quitter, d'autant qu'elle n'est pas de notre volonté, la relation devient de fait, fébrile, instable, incertaine. Nous avons essuyé des critiques justifiées ou non, qui ne s'expliquaient que par notre origine, « de toute façon c'est un gadjo ». Ce genre d'interjection jetée à la cantonade ou au visage du récriminé est une évidence, ce qui peut être mal ne peut que provenir de l'état premier de l'individu. Nous sommes encore très loin d'un état d'intégration, celui qui serait de l'acceptation pure et simple. Y sommes-nous arrivé au terme des années ? Sans doute auprès de ceux qui sont miens, moins vis-à-vis de groupes de rencontres. Il nous est apparu que les justifications anciennes fonctionnent encore dans l'échange de légitimation, moins fréquemment, les liens familiaux priment sur l'état professionnel, mais cela existe encore. La distance nous l'avons parcourue qu'au fil des années, il est des choses qui sont restées longtemps évasives à nos oreilles. Nous savions que certaines situations, des comportements existés mais il ne nous était pas permis de cerner les tenants et les aboutissants. Cette précaution d'usage peut s'expliquer par l'incertitude de la franchise qui émane « naturellement » d'un étranger au groupe, ensuite « les affaires du monde » doivent rester au centre de conversation entre « gens du monde ». Les histoires relatives à des personnes, des événements survenus sont allégrement véhiculés, mais en cette période de fréquentation, nous n'étions pas autorisés à maîtriser l'information. Nous étions plus souvent au centre de conversations futiles, des jeux de paroles, des récits d'aventures assez rocambolesques, nous avons eu cette impression dans d'autres circonstances. Dans notre situation professionnelle, devant répondre à des contrats ponctuels, dans des régions toujours différentes, nous avons découvert une pratique, parce que nouveau venu dans l'espace professionnel d'une rédaction, nous étions amenés à travailler avec un peu tout le monde. Or nous nous sommes aperçus que notre « innocence » permettait d'avoir pour binôme professionnel dans le cadre de reportage, les éléments les moins bien considérés de la rédaction. Le CDD était attiré à travailler avec les « bras cassés », les « toquards », les « ringards », les « magouilleurs » de la rédaction. Tous ceux avec qui les statutaires ne voulaient pas travailler. Nous avons découverts que la pratique n'est pas spécifique au milieu professionnel, nos premiers interlocuteurs dans les groupes de Manouches n'étaient pas des éléments charismatiques. Puis vint le temps des conversations légères, celle sans conséquence, celle où l'on raconte nos petites aventures, nous avons perçu que plus nous partagions des instants de biographie avec les éléments des groupes, le discours s'établissait avec des individus avec lesquels nous avions des affinités. Ce n'est que beaucoup plus tard que nous avons compris que ces échanges, ces moments passés avec des jeunes garçons étaient ceux qui nous étaient autorisés, accessibles. Des événements, des instants partagés ont favorisés ce glissement. Au demeurant, nous pouvions être affublés de toutes les plus

mauvaises intentions. Au terme « bon gadjjo » justifiant la présence d'un individu étrange dans le groupe, s'oppose parmi les éléments n'acceptant pas cette promiscuité, le terme de « mauvais gadjjo », c'est-à-dire un individu qui a des mauvaises intentions, souvent perverses, en relation avec des troubles du comportement. Le pédophile est honnis dans le groupe, à juste titre, mais autour de ce qualificatif s'érige la démonstration que le maintien de l'altérité est nécessaire, que le discours autour de cet état participe à la lutte sociale, nous aurons l'occasion de présenter cet aspect de la construction du discours.

Notre présence est devenue tolérable pour certains lorsque nos intentions se sont précisées. Pour d'autres, nous étions affublés d'intentions pédophiles, une perversion sexuelle quelconque, j'étais potentiellement capable de vouloir faire du mal à des enfants, de chercher dans le groupe une jeune fille « mariable ». Les interrogations se sont tues lorsque nous entreprîmes de « fréquenter » une jeune fille d'une famille. Nous avons découvert que cette jeune fille n'avait aucune innocence en matière de « mariage », sachant que de s'afficher avec une fille, K. de confirmer à voix haute la relation, de passer des nuits en sa compagnie, sont associés à la forme de « mariage » comme le sens endogène le conçoit. Nous prenions cette relation comme une aventure amoureuse, ma compagne affichait sa réussite sociale par le statut d'être unie à cet individu, journaliste. Mais nous n'avons jamais envisagé de nous unir par les liens d'un mariage, même « manouche ». Notre idylle s'est terminée au moment d'un départ vers une destination professionnelle. Nous avons, outre les relations intimes, pu apprécier que notre compagne avait un passé lourd en matière de relations épisodiques dans la communauté. En somme, comme nous le fit comprendre un homme avec qui nous avons des relations sincères, nous étions le candidat idéal pour donner de la promotion sociale à cette jeune fille, assez stupide pour entrer dans une valorisation via l'union. Avec si peu de crédit, sans intention pour entretenir une relation durable, nous avons mis un terme à cette « union » avec K. De cette période nous progressions dans la perception des autres vis-à-vis de nos intentions, elles étaient autres, mon comportement sexuel étant précisé, les individus devenaient plus à l'écoute de ma parole. Ce n'était pas une parole, au sens endogène, tout au plus un babillage dans les groupes. Mais nous n'étions toujours pas appréciés par notre condition d'existence en tant que personne, plus certainement pour des qualités personnelles.

L'IMPOSSIBLE RENCONTRE

L'impossibilité résulte de l'usage que font nos interlocuteurs des relations superficielles, celles du quotidien, où nos interlocuteurs choisissent de gérer la relation de façon rédhibitoire. L'étranger doit rester hors de la limite du cercle de l'intime, il sera toujours maintenu dans cet espace entre deux sphères. L'étranger, dans la forme discursive, est un être pris dans une tourmente de défauts, qu'il transporte avec lui, il en est « yalo », nous aurons la possibilité dans une partie de la rédaction de présenter cet état. L'individu étrange serait susceptible d'être « un foyer infectieux », qui transporte avec lui la contagion. Une trop grande implication dans le groupe sans cette précaution, serait mettre en danger le groupe. Nous avons abordé notre expérience à l'entrée dans les groupes, elle a abouti, parce que nous avons montré de la patience, parce que les liens naissants nous procuraient une certaine satisfaction, nous avons un intérêt à y entrer. « Pour celui qui observe, à l'intérieur d'une même culture, le fonctionnement des structures sociales, les modalités de l'autorité et l'univers des croyances –observation dont il ne peut pas exclure l'idée que se font les observés eux-mêmes de ces structures, de ces modalités et de cet univers –la question centrale est celle de l'efficacité. Pour celui, enfin, qui essaie de ne pas dissocier les problèmes des observés de ceux qu'ils posent aux observateurs le thème central est celui de la relation, qui s'inscrit dans une problématique plus générale de l'identité. » [Augé Marc, 1994 : 56] C'est la première des voies que nous avons choisi celle de l'efficacité, elle est apparue longtemps après notre introduction dans la communauté. Nous avons passé des années à nous triturer l'esprit pour tenter de comprendre, nous n'étions pas à ce moment un observateur, mais un participant qui s'est impliqué pour devenir l'égal au fur et à mesure, l'efficacité de l'observation vient du fait que notre mode de pensée et de comportement est identique à ceux que nous avons observé, nous avons en entreprenant des études pris une distance intellectualisant les observations, les comportements, les relations avec nos proches, pour les besoins de notre étude de terrain, mais à terme c'est bien l'efficacité que développe Augé qui prévaut dans notre travail, cette efficacité est la résultante de notre intégration progressive dans la communauté, la construction d'une sphère large de relations, au point d'y avoir acquis un rang, un statut, une identification, un moi.

Autant l'étranger ne tente pas de dissimuler sa condition, tant il est convaincu de ce qu'il est, or il ne peut tenter de prendre des précautions puisqu'il n'a pas sens de l'appréhension communautaire. Inversement, l'élément communautaire en démarche commerciale, tente de dissimuler sa condition première de « tzigane », de « gitan », de « romanichel », de « bohémien ». L'individu souhaite aboutir dans sa démarche commerciale, il lui faut ôter les indices de stigmates, pour lui permettre de conclure une vente, un accord pour une prestation de service. La dissimulation participe à rendre impossible la véritable

rencontre, l'affirmation d'un statut d'étranger est la garantie de provoquer de la précaution dans le rapport. Les membres du groupe gèrent donc la relation afin de la maintenir comme impossible, elle sera prompte, dans un but précis, établie sur l'opportunisme, sur la maîtrise de discours, ne peut être dit que ce qui est essentiel. La gestion de la parole est là aussi économique, dans la démarche commerciale, c'est une construction d'éléments capables d'être compris par le client. Nos connaissances n'apprécient guère ma présence lorsqu'ils allaient « chiner », pour des raisons endogènes, mais aussi pour ne pas nous permettre de juger la théâtralité de leur démarche. L'élaboration de la conversation avec un individu étranger, positionné en limite de sphères est assez simpliste, il suffit de répondre à la demande du locuteur. Un stationnement gênant, la réponse se fera sur la difficulté de la vie du voyage, une récrimination sur les incursions d'enfants dans le voisinage, il sera répondu que les déplacements seront gérés, ainsi de suite, les demandes d'explication seront courtes. L'intrusion doit être brève, peu de personnes se proposeront pour être l'interlocuteur du demandeur, une seule suffit amplement.

La rencontre au sens de l'implication, de l'échange sincère, de la construction d'une relation, d'un partage de biographie est de prime abord pas impossible mais difficile. Les Manouches ne sont pas dupes des sentiments développés à leur encontre, ils se positionnent inéluctablement en conséquence de ce qu'ils sont susceptibles de produire, l'avis du groupe, le sens communautaire prime sur tout autre jugement personnel. La rencontre devient impossible parce que les circonstances font intervenir le sens commun, les individus gèrent selon le mode établi dans le groupe, un ensemble en relation étroite avec le monde étranger construit un contrepoids, celui-ci est une affirmation forte dans les pratiques communautaires, dans le maintien de la distance avec l'altérité. Les éléments du groupe élaborent une stratégie discursive de rétention, l'anodin, l'anecdotique, le sens commun, les stéréotypes priment. L'essentiel est dissimulé, il n'y a pas d'investissement immédiat. Les individus dans les groupes sont amenés à la superficialité, il est plus facile d'ânonner des « vérités » établies que d'improbables certitudes. « Que de ces recours singuliers l'observateur extérieur induise la cohérence virtuelle d'un système global, c'est une chose. Mais nous procédons souvent à l'inverse, substantifiant la culture comme totalité pour en déduire la réalité des individus qui s'y réfèrent. Nous risquons d'atténuer du même coup le caractère ouvert et problématique de la culture, lequel dépend pour une large part de la tension existant entre les demandes singulières et les schémas culturels qui, permettent seuls d'y répondre, contraignent et informent les réponses. C'est un fait que dans les systèmes culturels les plus totalitaires au sens intellectuel (ceux qui permettent de rendre compte dans leur propres termes de n'importe quel événement) l'image de l'individualité absolue est impensable et par là même

provocatrice –qu’elle apparaisse comme la perversion de la relation (dans le cas du sorcier, nécessaire à l’explication de l’événement) ou comme transcendant toutes les relations (dans le cas du chef ou du roi, dont les interdits et les attributions ne sont pas ceux des autres). Or ce caractère impensable et provocant de l’image individuelle ne lui conférerait pas l’efficacité sociale dont nous avons de si nombreux témoignages si chacun ne l’expérimentait d’abord en soi. Car si l’individu prend sens dans la relation, celle-ci n’a pas de sens sans lui. Et inversement, si l’identité ne s’apprécie qu’à la limite de soi et de l’autre, cette limite elle-même est essentiellement culturelle. Elle dessine l’ensemble des lieux problématiques d’une culture. » [Augé Marc, 1994 : 80] Et c’est l’erreur de ceux qui tentent de prendre la communauté comme un tout, qui jauge et juge au travers de leur point de vue unilatéral, la difficulté de l’observation de la culture manouche est de ne laisser paraître qu’une partie, celle de la relation en face-à-face, l’étranger issu de la société englobante associe trop rapidement que l’individu en face de lui est le représentant d’un groupe, d’une culture. Grossière erreur, il est avant tout un être, au statut social établi, qui procède comme il faut en situation communautaire, mais qui ne s’arroge pas la parole au nom des autres, le global de la culture n’est pas visible au travers d’un individu, comme la culture passe par la répétition au travers de l’individu.

Nous avons souffert du choix endogène de la communauté de nous considérer selon notre culture, nous souhaitions intégrer ces groupes pour vivre à égalité tous les moments passés ensemble. Mais ça n’a pas été le cas, parce que la culture Manouche ne se laisse pas prendre comme un effet de mode auquel on adhère le temps de l’incertitude pour repartir ailleurs. Nous avons pressenti très vite dans les premières relations que nous étions bien dans le monde dans lequel nous souhaitions partager des moments de vie. Mais nous avons été dupés, par la nature même de la culture Manouche, nous étions tenu à distance, destiné à autre chose qu’à être un égal. C’était impossible, ça l’est encore, notre origine de sédentaire est un fardeau à porter, la moindre discordance entre notre point de vue, notre comportement et l’avis culturel, nous projette vers la source de notre comportement : c’est un gadjo ! C’est légitime, un individu mû par le sens commun sait qu’il ne peut pas faire confiance aux « Gitans », cela lui a été répété depuis sa plus tendre enfance, « ce sont des voleurs de poules », « ils sont sales ». Nos interlocuteurs ont eux aussi conscience du rejet, des stéréotypes, ils savent l’anathème social que cela provoque, puisqu’ils en sont victimes, alors autant faire de même avec les gadjé, ça rompt le dialogue, cela a l’avantage de ne pas avoir à s’investir dans l’échange. Nous voulions nous investir, il fallait y travailler donc, avec plus ou moins de réussite. Cette position d’avoir été laissé pour compte à la frontière entre deux

mondes a eu certains avantages, nous avions un regard aiguisé portait sur les groupes et les comportements endogènes, puisque nous avions soif de savoir pour tenter d'intégrer.

Nos interlocuteurs avaient au regard des autres membres du groupe ou des individus interloqués par notre présence, un devoir de justification parce que ce qui se faisait par l'entremise de ma présence était considéré comme malsain pour « Le Monde ». Un gadjo parmi les Manouches, ce n'est pas bon ! Pas bon pour les petits commerces de certains, l'étranger est si près qu'il peut observer ce qui se trame, ensuite qu'est-ce qu'il peut bien faire ici, « il a pas mieux à être vers les gadjé. » Nous étions source d'inquiétude. Nous avons découvert que la justification de notre présence était verbalisée autour d'une destination utilitariste pour le groupe familial, « ça va être notre vavert, notre clerto, notre commis, c'est un trimard. » Tous les clichés les plus négatifs, nous étions supposé être de la qualité de ces clochards qui ne savent pas où aller, qui intègrent un groupe, sont nourris et sommairement logés, mais en échange ils deviennent des cerfs des temps modernes. Corvéables à volonté, ils peuvent suppléer toutes les tâches les plus désagréables. La majorité des commis vivent dans ces conditions parfois inhumaines, rarement un commis peut se targuer de vivre une vie de bonheur. Souvent avinés, ils n'ont peut-être plus conscience de leur présent.

« Il a raison le Mario, tu seras son commis » la femme est aimable avec nous, elle est un peu fâchée de ne pas avoir pu profiter d'un moment de dépression où nous avons décidé de tout quitter. La P, cette femme était déçue que son fils n'ait pas profité de mes largesses. Quant au Mario, il n'a jamais fait de nous un commis, ni lui, ni personne. Cette idée de se servir de mes capacités intellectuelles ou physiques pour servir de bêtes de bas pour un « patron ». Jamais, nous avons de bonne grâce rendu quelques services, nous avons pressenti avant d'être débordé que certaines amitiés viraient vers l'adage de droit de la propriété : usus, abusus, fructus. Alors nous avons remis les choses en place, précisant que nous n'étions pas assimilable à un quelconque service de circonstance. La majorité de nos relations, familiales, collatérales, d'affinités, n'ont jamais véritablement tenté d'exploiter nos capacités à leur profit, ils ont déjà des commis dans leur entourage, mon savoir semble être la garantie d'une crainte révérencielle. Dans tous ce qui est du domaine de l'action de force, nos compagnons n'ont pas obligatoirement besoin de mon aide, dans l'activité économique non plus, notre intervention devient utile quand il faut démêler des soucis d'administration lors d'un stationnement sur une aire d'accueil. Ce n'est pas la raison ultime de ma présence au sein des groupes, elle est basée sur la reconnaissance d'un rang, d'un habitus de plusieurs années, de la croissance de notre famille par la naissance de deux garçons, des prises de position dans certaines situations tendues, d'avoir partagé avec les membres des groupes joie, peine et quotidienneté, d'avoir fait des kilomètres en compagnie de familles, d'être resté à séjourné

pendant des mois parmi des groupes, d'avoir réagi immédiatement lorsque le respect réclamé notre présence, d'avoir constamment honoré nos anciens, d'avoir gratifié des enfants devenus maintenant pères de famille.

Parmi nos anciens, si nous sommes à une certaine proximité de leur lieu de séjour, que nous tardons à aller les visiter, notre première venue est sanctionnée par des critiques, légères, figurées mais bien senties. Dans ces cas, il est assez facile de voir que des reproches sont préparés, lorsque nous arrivons sur une place que nous avons omis d'honorer, il nous faut tenter de chercher le regard des femmes, s'il est fuyant c'est que nous allons avoir droit à des critiques, le pire est lorsqu'elles vous évitent. Il faut se lancer, pousser par le courage, car la critique va s'abattre comme une pluie de grêle, ce ne sera jamais violent, ni vexant. Lorsque des liens sont créés, les individus se doivent d'échanger, d'informer par leur présence, d'honorer par respect la compagnie des hommes, nous avons vécu encore très récemment une situation de ce genre.

David est venu rendre visite à sa tante maternelle, il explique qu'il a déposé sa femme vers ses parents avec les enfants. « ça va mon David », « ça va ! » « Je vais me faire engueuler quand je vais aller vers l'Etienne, y a longtemps que je ne suis pas allé sur la place. » « Non il va pas crier mais il a dit « On ne voit plus le Bertrand ». L'assurance que nous sommes en faute de visite ; depuis plusieurs mois nous ne trouvons pas de temps pour aller rendre visite aux membres de la famille qui séjournent sur « la place désignée ». Nous vivons actuellement dans la même agglomération, plus de quatre mois sans avoir pris le temps de « visiter », une visite n'est pas un passage en vitesse, bonjour et au revoir. C'est un moment d'échange, dans notre condition lors de la prochaine visite nous serons dans l'obligation première d'expliquer les raisons de notre inconstance dans le lien. Les raisons sont valables, mais nous sentons bien que le temps qui s'écoule ne nous est pas favorable, parce que le lien se doit d'être maintenu et réitéré, il semble nécessaire de pratiquer ce que les femmes appellent « le voisinage ». Cette situation dans une sphère de stationnement, lorsque les obligations familiales quotidiennes sont exécutées, les femmes s'accordent du temps pour aller vers d'autres sphères intimes, à la rencontre de récits. Ces moments d'échanges sont des mines d'informations de toutes sortes, communautaire lorsqu'une personne possède une information relative à la communauté, elle la dispense, en précisant l'origine du propos, également des échanges d'informations sur des consommables, des recettes de cuisine, sur l'état de santé des enfants, plus les interlocutrices sont proches, plus les propos peuvent avoir le caractère de la sphère, être tout autant intime.

Notre dernière visite nous a semblé combler un manque, nous nous étions présenté à notre aîné avec le plus de précautions possibles pour donner une explication probante pour justifier notre absence, notre aîné nous a rassuré en acceptant les explications, notre venue

n'est pas passée inaperçue. Le temps que nous étions en compagnie de notre aîné, d'autres personnes sont venues dans notre cercle de personne, afin de nous saluer, salut que nous avons rendu sans omettre de s'excuser d'avoir tardé à venir. Nous avons quitté la compagnie de nos aînés, cousins quelques instants plus tard, nous étions en partie satisfait de nous être arrêté rendre visite, mais nous savions que nous aurions du mal à revenir rapidement dans ce cercle familial. Et pour cause, notre mode de vie est beaucoup trop chargé pour pouvoir consacré du temps à des déplacements vers les membres de notre famille. Ceci n'est pas compréhensible pour nos interlocuteurs, parce que rien de la vie quotidienne commune à chacun d'entre nous, ne peut justifier avec satisfaction l'absence de visite.

Dans les relations endogènes, les vicissitudes de la vie quotidienne ne sont pas un argument suffisant parce que les visites sont un geste que l'on intègre comme une marque de respect, cet élément endogène de la cohésion sociale, donc ne pas consacrer du temps à cette pratique de la visite est perçu comme un relâchement des liens, or les seules raisons qui peuvent en milieu endogène justifier la coupure du lien de la visite, l'éloignement pour des raisons économiques, l'empêchement pour cause d'incarcération, la maladie, le décès ou la « guerre » entre deux groupes. La « guerre » est une situation de conflit ouvert, avec quelques fois de pugilats violents entre individus, des échanges de coups de feu entre belligérants. Toutes ces situations de relâchement sont gérables, à chaque situation, il y a des réponses, à la prison, lors de la sortie de l'incarcéré, il viendra directement vers sa famille, donc pas d'inquiétude, dans le cas de la maladie, le souffrant ne peut se déplacer, alors ce sont les autres membres de la famille qui le visiteront. Quand c'est la « guerre », il y a un maintien à distance obligatoire, chaque rencontre doit se solder par un combat, là le relâchement est entretenu pour la quiétude du groupe, si des éléments nouveaux abondent les raisons de la discorde, c'est reparti pour un combat dans les règles. Alors les vicissitudes du petit quotidien ne sont que des peccadilles au regard de la qualité des raisons qui participent au relâchement. L'argument ne tient pas ! Nous sommes dans cet embarras, notre quotidien nous submerge, nous ne trouvons pas assez de temps pour le consacrer aux membres de nos groupes, d'autant que géographiquement ils sont proches, alors nous savons que chaque jour qui passe sans satisfaire à cette pratique est un élément supplémentaire qui ne nous est pas favorable.

Un retour dans les sphères de stationnement des groupes proches est possible, personne ne vous dira « qu'est-ce que tu viens faire ici ? », par contre votre retour va être sanctionné par ce genre de réflexions « Il va y avoir de la pluie ! » « On t'a vendu des haricots qui voulaient pas cuire ? » « Et ben, je croyais que tu ne connaissais plus le chemin pour venir sur la place, fallait demander on t'aurait envoyé quelqu'un pour te montrer la route. » Passé le cap de cette taquinerie, il faut savoir être diplomate pour ne pas provoquer,

attendre que les paroles de ceux qui vous sont supérieurs socialement retombent, c'est-à-dire que les producteurs de ce type de discours cessent de parler. A ce moment, en tant qu'égal vous pouvez expliquer, inférieur, vous attendez qu'une personne, votre égal social soit proche de vous pour engager la conversation avec celui-ci pour se libérer de l'emprise critique.

Ce type de situation est commun dans le cadre d'un retour, après une absence injustifiée. L'arrivée dans une sphère de stationnement dans cette circonstance est bien marquée dans le comportement des individus sur cet espace. Un cercle de paroles est formé, c'est-à-dire que des individus sont en train de parler dans une circonférence, c'est ainsi, si à votre arrivée les regards se tournent tous progressivement dans votre direction, c'est que vous êtes attendu, durant votre déplacement vers cet ensemble les plus jeunes que vous s'effacent, ceux de votre niveau se tournent pour vous faire face, enfin par les regards vous êtes convié vers celui qui a le rang social le plus élevé. Dans cette situation, c'est assez souvent le silence, vos pas peuvent vous sembler long, inutile d'engager la conversation en marchant, vous vous sentez fautifs, le silence est le meilleur argument de concupissance, le plus souvent c'est l'individu du rang le plus élevé qui vous apostrophent, cela peut jeter un froid selon la nature du propos, mais en général, votre interlocuteur sera indulgent car il voit bien que vous avez pris la peine de vous déplacer, de la sphère du monde vers leur sphère de stationnement. Les paroles de justification sont engagées, l'atmosphère se détend, des jeunes de rang inférieur peuvent venir vous saluer ou lors d'un croisement de regard, ils opinent légèrement de la tête. De la sphère de stationnement selon le propos il est possible d'être convié dans les sphères intimes des uns, puis des autres, il est préférable dans ces cas de procéder dans l'ordre décroissant, du plus haut rang vers le plus bas. Cette situation correspond au retour après à la une intolérable absence, parce qu'il y a une mise en situation de justification, pour comprendre que l'attitude du cercle est en conséquence de l'absence, il faut voir évoluer les cercles de paroles en situation de quiétude. Les cercles de paroles ne fluctuent pas au gré des arrivées de véhicules dans la sphère de stationnement, les locuteurs en approche ne provoquent pas de silence de la part du tribun qui mène le cercle de paroles, les individus s'effacent suffisamment pour laisser une place d'intégration au cercle, mais il n'y a pas de mise en évidence du nouvel arrivant, même si un silence se fait pour échanger les salutations, les conversations reprennent avec le nouveau venu sur les sujets qui étaient précédemment abordés. L'intégration se fait par ces circulations de sphères intimes en sphère intimes, ainsi pratiquée, les introductions permettent de voir et de revoir les individus des sphères, hommes, femmes et enfants. Chaque introduction est l'occasion d'échanger, peut-être de répéter lors d'une rencontre avec une femme aînée, de par votre rang, elle n'exprimera pas de reproches

parce qu'elle sait que le retour en grâce s'est fait par le passage obligé de la justification auprès des hommes, elle entend et écoute, c'est tout.

La prise de contact est en conséquence du but, celui de maintenir, de retenir, de dissuader, la conversation sera faite que de réponses stéréotypées. La stratégie est de faire usage de paroles, de part et d'autre, mais les prises de paroles n'ont pas les mêmes buts. L'échange de paroles est placé sur un terrain de non-sens, d'incompréhension, si le sens dans la société englobante est établi sur des demandes légitimes, des intentions nobles, des buts sociaux, la perception sera empreinte de méfiance, voir de défiances envers le demandeur. La situation du stationnement, à plus forte raison, lorsqu'il est précaire, produit nécessairement une démarche d'intrusion hostile, toute tentative de pénétration dans la sphère globale du groupe, est perçue comme potentiellement belliqueuse.

PROBLEMATIQUE

Les « gens du voyage » produisent des sphères virtuelles d'espace de vie. Elles sont les lieux de déambulation, de rencontres, limite d'ébats pour certaines catégories sociales présentes dans le groupe. Cet espace vital est le lieu d'organisation, d'orchestration, d'échange de la vie du groupe. Le sens endogène établit dès l'installation des éléments du groupe, les espaces selon leur usage, leurs occupants. Au fur et à mesure de la fréquentation de différents groupes, nous avons constaté que la configuration d'un espace de stationnement est devenue lisible, que les emplacements ne sont pas seulement le fait d'un hasard. Autant la situation sociale du groupe que la relation sociale entre les individus est régie par des mécanismes rigides qui animent l'union du groupe. La vie d'un groupe est physiquement visible, elle est aussi socialement lisible. Nous posons comme problématique relative à la parole, celle-ci : Existe-t-il au sein de la communauté manouche, se disant « voyageur », un moyen, singulier, de relations entre les uns et les autres constitutives de l'individu, acquérant le sens endogène, lui attribuant une capacité discursive faisant de la personne un être socialement existant, dans le discours quotidien, reconnu par la communauté, par l'usage de la parole ?

En question secondaire : Comment, au sens endogène, s'élabore la construction sociale de l'être féminin et masculin ? Quel est l'usage de l'attribut de dire ou de parler ? Quelle force revêt la parole ? Comment l'absence de parole peut-elle entraîner la rupture ? Comment les manouches organisent-ils leurs relations par le discours ? Quel est le concept du

respect dans l'acception endogène ? Qu'est-ce que ne pas être dans une conception d'opposabilité à tous ? Qu'est-ce qu'être « Yalo » ?

Notre quotidien est manouche. Cette implication va plus loin que l'observation participante, par la participation, il est évident que l'observateur se trouve pris dans l'action sociale, mais Becker a-t-il imaginé devenir un « Outsider ». Notre position nous a formé au discours endogène, notre intégration nous a donné un statut social. Mais à ce point de la restitution, nous nous interrogeons sur l'issue de cette relation, elle semble irrémédiablement liée, comme si le volatile « Monde du Voyage » ne supporte pas la relation d'approximation. Parce que les Manouches incitent à construire son être dans la communauté, le fait devient une clause d'accès. Alors à la lecture des ouvrages relatifs aux Tsiganes, peu sont l'œuvre d'auteurs impliqués, le regard est distancié. La quête de savoir, sa restitution sont approximation, comme si le centre était le monde, ce qui est accessible au travers de la relation dans la distance laisse paraître que ce qui est à voir, la visibilité contre la lisibilité. Ce qui devient lisible dans les ouvrages sur le sujet deviennent des études satellitaires de la sphère « gens du voyage ».

Il existe des travaux sur cette communauté et sur d'autres groupes (Roms, Tsiganes, Gitans, etc.) que l'on peut retrouver essentiellement dans la Revue Etudes Tsiganes, récits d'auteurs qui traitent de sujets relatifs aux « Gitans », catalans ou andalous, aux « Roms », roumain, bulgare, quelques compte-rendu de colloques, des études qui traitent d'une problématique quant à l'accès aux soins des populations migrantes, du problème du stationnement, de la mise en place d'une politique de médiation par le Conseil de l'Europe sous l'impulsion de Mme Redding.

Des auteurs font autorité sur la question tzigane, manouche plus précisément, comme Patrick Williams, Alain Reyniers, Henriette Asséo, Jean-Luc Poueyto, Marc Bordigoni, Jean-Pierre Liégeois. Ces principaux auteurs que nous venons de lister sommairement ont traité le sujet de différentes façons, historique, religieuse, économique, du mode de vie.

Sur le plan de la recherche ethnologique sur les Gens du voyage, on s'est intéressé aux processus d'intégration dans une société d'accueil, tentant de répondre aux interrogations étatiques, une thèse de doctorat a même traité de la situation des « commis en situation de vendanges parmi une communauté de gens du voyage ». Comme le souligne Patrick Williams, ce type de travaux universitaires est le plus souvent réservé aux étudiants en mal de sujet, ils traitent d'un épiphénomène, mais ensuite ils n'approfondissent pas le sujet, une carrière n'est pas assurée lorsque l'on se revendique spécialiste de la question tzigane.

Sur le plan international, les auteurs se sont surtout intéressés à la migration des populations tsiganes, Rroms, Manouches, Gitans et d'autres sous-groupes.

Notons que les ouvrages relatifs à la Tsiganité abordent peu la communauté Manouche, ainsi que celle des « Gens du Voyage ». L'exotisme scientifique se trouve hors de nos frontières par l'étude de groupes de Roms, les chercheurs nord-américains portent, quand à eux un intérêt certain pour la culture gitane espagnole. Si les Manouches et les Gitans Espagnols s'accordent sur une origine relative à leur pays de naissance ou de référence, les Rroms se définissent en rapport à une activité professionnelle ancestrale. Ainsi des Gitans demeurant dans le Sud-Ouest de la France, se disent Catalans ou Andalous, les Manouches revendiquent leur filiation à un pays, manouches allemands, manouches français, sinté piémontais, le terme générique est de s'affirmer comme Sinto. Il est indéniable que si le critère d'intérêt des recherches ou des articles se fixe sur le nombre de la communauté dans la société, les Rroms emportent par leur nombre le succès. Les statistiques parlent de plusieurs millions de Rroms vivant dans les pays de l'Europe centrale, la lisibilité de leur pratique est plus aisée, car les groupes Rroms ont été pris dans la structuration sociétale communiste. La désignation, nomination de représentants au sein de la communauté a longtemps été favorisée par les autorités étatiques. Mais le post-communisme a été fatal aux groupes Rroms, ils sont devenus l'objet de tous les maux des sociétés européennes, dans plusieurs pays de l'Europe la chasse aux tsiganes est pratiquée. La souffrance des Tsiganes Rroms a nécessité de la part du Conseil de l'Europe d'imposer des mesures, en préalable à une entrée dans la Communauté Européenne, non discriminatoires envers la population. Ainsi plusieurs prétendants furent sommés de rédiger dans leur Constitution respectives des articles ou textes engageant l'Etat au respect des minorités. Les relations avec la communauté Rrom sont en France, orageuses, la médiatisation des ghettos constitués, des maux que les autorités de l'Etat les affublent, ont eus pour effet de focaliser la diatribe populaire sur les Tsiganes Rroms.

La bibliographie disponible sur le sujet des Gens du Voyage, Tsiganes, Rroms, Manouches et Gitans sont des informations intéressantes, dans l'optique d'une vision historique de la communauté, afin de cerner l'existence passée, la réminiscence de la présence tsigane. A l'exemple de la Revue d'Etudes Tsiganes, tous les thèmes abordés permettent, au fur et à mesure des années d'édition, de percevoir la condition. La lecture de ces exemplaires donne sur la communauté de la lisibilité, peu de visibilité. Le point de vue reste inéluctablement une vision d'une personne extérieure à la communauté, un regard décalé par la position d'observateur. Comme tout écrit est une prise de position, une production personnelle, de la rédaction transpire la problématique. Il est certain que la production endogène, en l'occurrence les Manouches, est peu présente. Il est difficile de produire de

l'écrit lorsqu'une majeure partie de la population communautaire, ne maîtrise pas la lecture. Dans un ouvrage de Patrick Williams, lorsque les Manouches veulent être visibles, ils ne lésinent pas sur le moyen matériel, comme dans la consécration des monuments funéraires. Mais dans cet ensemble de contributions, il manque une part d'authenticité. A la lecture de cet ensemble de documents transparait un sentiment de compassion, lorsque le texte donne des éléments historiques, fait part de persécutions, décrit des situations sociales actuelles, présente des initiatives positives, un relent d'injustice point au fond de soi. La publication récente d'une enquête menée par le Conseil Européen pour les Droits des Roms, intitulé « Hors d'ici ! Anti-tsiganisme en France » répertorie nombre de situations d'injustice, de discrimination, de contraintes, d'astreintes, avec raison, la loi française impose des devoirs aux gens du voyage, mais l'institution oublie qu'ils ont aussi des droits.

Le point essentiel dans cette partie de la présentation de ce travail de recherche est de définir, pour favoriser la lisibilité du document par le lecteur, les individus qui sont au centre de ce travail. Nos interlocuteurs sont des individus présents en France depuis plusieurs générations. Ils côtoient, participent, vivent dans notre société, que nous nommerons « englobante » au sens où elle régit nos relations, elle est faite d'intégration, de comportement normatifs, or par leur choix de vie marginale, nos interlocuteurs participent à une altérité. Nous prétendons que cette altérité existe, elle est, nous semble-t-il, fondée afin de maintenir la communauté dans une situation de marge. Diverses politiques gouvernementales, émanant de Parlement tentent de gérer ce particularisme de vie en mettant, très progressivement à la disposition des « gens du voyage » des espaces précis et délimités, afin de stationner. Toute la législation française procède à la maîtrise du déplacement, sous des prétextes humanitaires ou sécuritaires. Les termes que nous emploierons ont aussi leur importance. Nous ferons usage de ceux que nos interlocuteurs communautaires utilisent. Ils ont acquis les termes modérateurs que l'administration a produits. Jadis il était commun de parler de « nomades », mais un arrêt du Conseil d'Etat de 1976, estime que ce terme n'a pas lieu d'être administrativement utilisé car l'instance juridictionnelle l'estime comme discriminatoire. Alors l'administration a trouvé un terme modérateur qui peut satisfaire les parties, ce terme est « Gens du Voyage ». Il est entré dans la pratique discursive des groupes, puisqu'il nous est arrivé d'entendre lorsqu'il est question de préciser sa situation vers la société englobante, de dire « je suis gens du voyage ». Le terme convient à l'administration, aux institutions sociales qui interviennent auprès des éléments de nos groupes. Mais l'usage communautaire de ce terme ne se conçoit que lorsqu'il est question de préciser vers l'étranger, la situation de vie. Le terme est rationnel, il est précis sur la condition de vie. Nos interlocuteurs définissent

l'individu dans sa condition de membre de l'altérité, ils identifient qui sont « notre », donc ils parlent « d'étranger » pour un membre de la société englobante. Un mot exprime cette altérité, « gadjo », pour un homme étranger, « gadji » pour une femme étrangère, « raclo » ou « racli » pour un ou une jeune de la société englobante. Les recherches d'un seul homme, François Vaux de Folletier (1971) ont beaucoup fait afin de rédiger une Histoire des gens qui se déplacent. Nous reprendrons la citation de Jacques Attali (2009) en rapport au mouvement, les gens du voyage ne sont visibles que dans les périodes de paix, car des conflits génèrent des mouvements de population, l'exode fait fondre dans la masse ceux qui semblaient particuliers.

L'ouvrage de François Vaux de Folletier fait référence en matière historique, c'est le travail historique de l'ancien responsable des Archives départementales de La Rochelle. Il a retracé le périple des Tsiganes depuis leurs origines. Selon l'auteur, et seulement selon lui, la migration débute en Inde, car dans l'idiome que pratique communément les Manouches, les Roms et les Gitans espagnols, il existe des mots de sanscrit, or la pratique de cette langue est géographiquement située. En 952, le peuple originel des Tsiganes quitte l'Inde. Les éléments de ce peuple riverain du Gange sont réduits à l'avilissement, à l'asservissement face à la domination croissante de la civilisation. Devenu parias dans leur pays, les natifs de la communauté tsigane commencent un périple de plusieurs siècles de migration. La progression, étudiée par Vaux de Folletier, termine en Europe occidentale, passant par la Perse, le Moyen-Orient, la péninsule hellénique, la botte italienne, puis les rivages de la Méditerranée, pour enfin être repéré aux environs de Châlons-sur-Saône en 1419. Un syndic rédacteur des faits marquants de la paroisse, note en cette année qu'une troupe de gens se disant venir de la Petite Egypte, fait une halte en territoire paroissial. Il y décrit des hommes et des femmes bigarrés, leurs tenues vestimentaires, leur étrangeté. Selon l'érudit linguiste rochelais, c'est là la première manifestation de l'arrivée des Tsiganes en France. François Vaux de Folletier note une scission en deux branches du groupe principal tsigane lorsque le périple bute sur les Carpates, un groupe part vers l'Ouest, l'autre vers l'Est, l'un est défini comme les Tsi-phens, l'autre les Tsi-Bens, l'un donne naissance aux groupes manouches et gitans, l'autre se scinde en différents groupes Rom.

Nous n'utiliserons pas les termes d'ethnies, de peuple, car ils ne font pas sens dans le cas des tsiganes, car comme l'explique l'auteur de Mille ans d'histoires tsiganes, dans leur périple, les tsiganes firent des emprunts parmi 24 langues différentes, celles fréquentées durant la migration, pour enfin construire un idiome de 1500 mots, aux formes verbales simples, présent et passé. Il n'y a pas de futur dans l'usage du Romanés, cette structure langagière commune aux trois groupes : Roms, Manouches et Gitans. L'homogénéité est

constituée par le partage d'une langue, la pratique de concepts communs dans la relation sociale, la référence endogène au sang. Certaines instances internationales ont reconnu que peuvent s'afficher sous le terme générique de Tsiganes, les groupes ayant une origine commune avec l'Inde. Ainsi les Rroms, les Manouches et les Gitans sont inclus dans cette définition. Durant cette vie « du voyage », nous avons eu l'occasion de rencontrer des éléments des autres groupes, des Rroms, des Gitans espagnols, mais les relations sont essentiellement restées rivées dans la communauté manouche. Même dans cette communauté, nous avons côtoyé des groupes familiaux qui ne se réclamaient pas d'une attache forte avec les Manouches, ils se disaient plus volontiers « Voyageurs ». Mais à l'usage, nous oserions avancer qu'ils sont dans leur pratique sociale « Manouche-kané », en somme ils sont « à la manière des Manouches ». Notre prétention est de dire que la référence sociale est manouche, que les individus entrant se forment aux concepts communautaires de la relation sociale. Ces personnes ont adopté les modes opératoires pour établir la relation avec les éléments de la communauté. Nous aurons l'occasion d'étayer cette affirmation sur l'adoption de modes relationnels parmi les groupes. Ainsi lorsque nous faisons usage, comme nos interlocuteurs le font dans les groupes, du terme de Manouche, il est à percevoir dans le sens que le groupe se réclame de cette origine. Autrement, les individus utilisent afin de définir celui qui est « semblable » par le terme de « voyageur » ou de « monde ». L'expression de « voyageurs » et de « monde » produit du sens dans les groupes, un terme vernaculaire existe pour qualifier l'individu dans sa relation à la communauté, « menché » traductible comme « monde ».

La prétention de ce travail est de soutenir que la communauté des « Gens du voyage » produit un système d'échange, via un outil usité, la parole. De cet échange, les relations se construisent dans un domaine, sous le principe de sociabilité, de construction sociale. L'échange est le principe premier de la relation, établir un échange est prendre en considération le statut social de l'autre, la qualité du partage est élaboré sur des thèmes propres à la communauté. En échangeant, les interlocuteurs échangent leur point de vue sur la condition de la relation dans la communauté, de leur propre expérience, de leur rapport au monde. Ce monde est celui qui fonde les individus, il est une sphère où sont positionnés les individus, par la parole, les personnes ont la capacité de placer les éléments comme étant mêmes, d'exclure ceux qui ne sont pas. L'existence dans le discours, la construction rhétorique autour de l'individu donne une existence communautaire, celui qui existe dans la parole existe comme être communautaire, l'existence est positive quand l'individu participe pleinement à l'échange, elle peut être négative lorsque l'activité d'une personne peut troubler la cohésion sociale.

Par le moyen de la parole, son expression ou sa rétion, l'élément construit sa relation à l'autre, dans l'acception où l'autre n'est pas mien mais un individu identifié comme même sans être pris comme mien, élément situé dans les conditions naturelles de la famille. La production de parole connaît des niveaux de qualités, de force, de sexe, de pertinence, la parole n'a pas que le rapport de l'objet au nom. Elle est la réitération des sens du monde, les moments de vie sont la confirmation de l'entendement commun, la parole construit le monde, l'individu selon son rang social a un pouvoir de parole de conséquence. La production de parole est attribut de l'individu, son nom et son rang donne une légitime véracité au propos. Dans l'expression discursive, le propos, la qualité et l'objet peuvent être considérés comme des lieux communs, puisqu'ils font sens au sein du commun, mais il est possible de considérer que cette parole est singulière selon le principe de la validation du dire. C'est-à-dire, que le dire est identifié à l'individu, pour donner de la véracité au propos, l'individu peut s'engager dans la procédure de validation. Son investissement clôt toute possibilité de contestation, seule une autre validation du dire peut modifier les effets de la précédente.

La parole est le moyen premier d'échanges dans la communauté, elle est sociale au sens où elle participe à l'échange, elle est informative par l'échange d'information. Là, l'information doit être précise, validée, accréditée. L'usage essentiel de moyen de relations par la parole donne à l'outil une qualité de parole judiciaire, en effet sa suspension est la sanction à une relation interrompue, temporairement ou définitivement, l'entrée dans « les langues » d'un comportement individuel dans le discours provoque le jugement. Une attitude de contre sens, donc de contre nature, entraîne une entrée dans les discours collectif, cette entrée participe à une expression du pouvoir judiciaire de la parole. Il nous semble que la publicité faite et nécessaire aux comportements déviants est animé par une volonté de rappel à la règle. Bafouer la règle est s'exposer au jugement de l'autre, la verbalisation des faits dans les sphères de paroles donne à la parole un fait judiciarisé, parce que la mise en lumière entraîne un jugement.

L'idée directrice de cette thèse est que la communauté Manouche a établi un système d'échange social construit autour de la parole, qualifiée et quantifiée, pour maintenir une cohésion au travers de la norme endogène de respect pour résister aux éléments étrangers de la société englobante.

METHODOLOGIE ET TERRAIN D'ENQUETE

Nous avons annoncé dans le titre de cette thèse « Anthropologie de la parole », il est essentiel de préciser dès cet instant qu'il ne sera pas question d'une anthropologie de la

description de ce qui se dit entre les individus, comme d'autres auteurs l'ont fait, utilisant des outils de pragmatique, de syntaxe, de sémantique, de sémiologie, pour s'orienter vers une approche d'ethnographie de la communication, dans un cadre de recherche proche de l'ethnolinguistique ou de l'analyse de la conversation. Notre objectif est de reprendre la construction endogène de la parole au sein des groupes qui sont l'objet de notre étude. De nos observations, il en ressort que nos interlocuteurs qualifient la parole, ils organisent le discours selon les critères sociaux de capacité à dire, ainsi dans notre travail empirique nous avons pu observer qu'il y a une construction du dire, plus que du discours, pour parler en communauté Manouche, il était d'usage de veiller à l'organisation de l'interaction, de l'arrière-plan, et du propos dans le cadre fixé par Paul Ottino (1998) et Sophie Blanchy-Daurel (1990) pour développer une « anthropologie de la quotidienneté » qui puise ses sources, entre autres, chez Habermas, Goffman, Gumperz et Geertz.

Nous nous intéresserons dans le cadre de cette étude à l'efficacité de la prise de parole. Nous noterons que le pouvoir de conviction est tributaire du statut, une conversation engagée entre des individus se base sur la capacité à dialoguer. Elle l'est en situation endogène, elle est qualifiée dans le discours, « t'as une parole », « tiens ta parole », « gardes ta parole », sont des expressions qui intiment à l'individu un comportement. Ce n'est pas le caractère perlocutoire du performatif qui prévaut dans le cas de notre recherche sur le terrain, c'est le caractère locutoire et illocutoire du performatif qui surgit des conversations entre les membres du groupe. Dans notre travail ethnographique, nous avons fait le choix de relater la relation, par le dire. Mais pas dans la construction du dire dans le sens, mais du dire dans l'action. Nous avons prêté plus attention à la parole narrative dans son usage dans l'interaction, plutôt que décrypter la parole informative. De nos observations, il en ressort que nos interlocuteurs qualifient la parole, ils organisent le discours selon des critères sociaux de capacité à dire, ainsi dans notre travail empirique nous avons pu observer qu'il y a une construction du dire, plus que du discours, pour parler en communauté Manouche, il était d'usage de veiller à l'organisation de l'interaction, de l'arrière-plan, et du propos dans le cadre de la sphère où s'exprimait le dire. Une anthropologie de la parole dans l'acception de notre travail de recherche tient plus à l'usage de l'outil pour participer à la vie communautaire, la parole et son engagement est l'expression quotidienne de la relation. Un groupe ne parlant pas est un groupe hostile. Un groupe qui parle est un groupe social.

Pour ces raisons nous emploierons au cours de notre travail de restitution de nos observations les éléments de la parole comme l'établissent les individus appartenant à la communauté. Ainsi ils parlent de « parler de sa hauteur », « de tenir sa bouche », engagent

leur être dans le discours en apposant pour clore une affirmation un « jurement », « d'avoir des mauvaises paroles », de « bien parler », de qualifier la parole en conséquence de celui qui les dit, « paroles d'enfants », « paroles de femmes », l'individu qui parle apprend au fur et à mesure de sa croissance à avoir le discours adéquat en situation précise. Notre terrain a été l'objet d'observation, le moyen a été la tenue de cahier de terrain sous la forme que nous allons décrire. Ne pouvant prendre des notes immédiatement, parce qu'il aurait semblé bien étrange à nos interlocuteurs de sortir un cahier et de noter ce qui venait d'être dit, ou fait. Parce que la surprise aurait été totale dans certaines situations, dans les moments de tension, aurait-il été judicieux d'écrire ce qui se disait entre les individus, j'aurais été pris à partie, non pas que cela aurait créé un désarroi, mais nos intervenants auraient trouvé cela très étrange. Nous avons donc pris soin de rédiger à posteriori, le soir, ou dans les heures qui suivaient le fait que nous voulions retranscrire. Nous avons aussi mené des entretiens enregistrés au moyen d'un magnétophone, très discret parce que muni d'un disque dur, discret dans sa mise en route, mais cet outil de travail a tout de même créé des interrogations, aux premières questions posées, les interlocuteurs ne trouvaient pas pertinent ce type de questions, « Pourquoi tu demandes ça, alors que tu connais la réponse, tu sais bien, tu vis avec nous depuis longtemps, alors tu dois savoir ! » Oui, nous savions mais nous avons besoin de poser ce type de questions afin d'amener notre interlocuteur à organiser sa pensée, lui faire prendre conscience qu'il participait à un système, qu'il était capable de l'expliquer, et de fait découvrir qu'il le comprenait. Un exercice que nous avons répété une centaine de fois avec des personnes que nous connaissions bien, ou que nos interlocuteurs nous présentaient et qui acceptaient de répondre avec plus ou moins bonne grâce.

Ces interlocuteurs occasionnels devenaient de fait, le moyen de confirmer que les propos tenus par d'autres, la construction de la parole, l'intercompréhension au travers du respect était identique, ce qui nous amenait à découvrir la cohérence du système, la pérennité des pratiques dans des groupes complètement distanciés, mais identiques dans le mode du maintien de la cohésion sociale. Nous avons retranscrit la totalité des entretiens, nous avons découvert un cas fort intéressant, un homme, de la famille Rivière, ayant appris à lire à l'armée durant la Guerre d'Algérie, s'est mis à tenir des journaux quotidiens de ce qui se passait dans son groupe. Des dizaines de cahiers, témoins de ce qu'il a vu, de ce qu'on lui a dit, corroboré par la qualité des transmetteurs. Nous n'avons pas eu la possibilité d'exploiter cette source, bien trop vaste pour notre objectif universitaire.

Quant à nos cahiers, nous retranscrivions les éléments du dire, du vivre qui nous semblait intéressant, chaque jour pendant cinq ans, sur la page de droite, les faits, sur la page de gauche, lors de l'analyse, les éléments de compréhension, le contexte, les intentions,

objectifs et effets. C'est ainsi que nous avons dans nos outils quelques cahiers recouverts d'instantané de vie personnelle dans la communauté, racontant des faits qui se sont déroulés dans des lieux divers, en Bretagne, dans le Sud-Ouest, dans le Massif Central, en région parisienne, parmi une communauté de presque quatre-cent personnes.

LA PLURALITE DE PRISES D'UNE PAROLE SINGULIERE

Définir le champ d'application de la parole est vaste, sa pratique est d'un usage quotidien, pourtant elle possède des qualités qui la rendent comme un moyen précis de communication. Parler est un acte d'expression sociale, mais l'acte est pris dans une biographie qui peut modifier la pertinence de la parole, dans un statut social inférieur qui ne peut pas parler « à propos » dans la sphère sociale dans laquelle l'élément s'exprime. Le thème de la conversation devient parole lorsque le thème de la discussion vient à glisser dans un domaine d'intérêt général. La parole est singulière où au demeurant celui qui parle possède un statut social, du charisme, de la biographie, rend cette parole comme sienne, d'ailleurs en cas de doute, la validation peut être suggérée afin de confirmer la force de la parole. Elle devient preuve par la validation de son transmetteur. La parole est polysémique dans la circonstance précise de la connaissance des émetteurs, elle est monosémique considérée dans le cadre global de la communauté, elle est donc en sens premier un mode d'expression élaboré dans un cadre social précis. Faire usage de la parole selon la norme, est un des gages d'appartenance au groupe. Par la façon de tenir la parole, l'individu apporte dans l'échange l'élément à l'interlocuteur de son savoir endogène, la maîtrise de l'usage à bon escient est un des éléments identificateurs, seulement un des éléments car d'autres critères entrent en jeu afin d'identifier le lien communautaire, qui peut être indéfectible. La parole est sens lorsqu'elle est manipulée, utilisée, elle a un pouvoir constitué par une puissance, car elle est preuve, nantissement social, biographie personnelle dans le groupe, pouvoir judiciaire par son entremise des droits et devoirs communautaires qui y sont rappelés. Tous les éléments qui sont dits « parole » ont une relation étroite avec la communauté, ils sont informations, points de vue, critiques. La trituration de la parole est fréquente, tout le monde échange, car parler est avoir un rôle social. Le rôle social correspond à l'activité de l'individu dans le groupe, le rang social engage la parole de l'élément. Ainsi un individu peut avoir une activité sociale riche et un rang social fort, un autre un rang égal à son rôle, le dernier un rôle social important mais un rang faible parce que prosélyte.

LA SINGULARITE DE LA PAROLE

La parole est singulière dans l'acceptation de l'expression individuelle, car par les pouvoirs qui lui sont conférés la parole est un outil d'usage symbolique. Il n'est pas question de considérer l'élément de la parole au travers d'une analyse sémantique, mais de la considérer comme élément de la personne, expression personnelle. Car si la parole est un moyen de communication, elle est unique car nos interlocuteurs n'écrivent pas. Leur implication dans l'écriture est provoquée toujours par une demande extérieure, l'administration, la correspondance avec une personne incarcérée. La parole est unique moyen d'expression, parce qu'elle est nominative au sens où celui qui parle s'engage, elle est communautaire dans le sens où les éléments parlent à bon escient, elle est personnelle lorsque l'individu donne un point de vue, elle est non sens lorsque celui qui la possède n'a pas de crédit langagier. La parole est donc singulière dans le maintien de son expression par l'individu, ce qui nous impose de considérer la parole au travers des éléments qui constituent nos groupes d'observation, d'implication sociale. Par notre position, de partage de sens endogène, nous sommes à même de cerner la qualité de paroles des individus qui la tiennent. En circonstance de rencontre avec un groupe autre ou des éléments communautaires, la parole est utilisée dans sa plus simple expression de communication, elle est une prise de contact mais sous des formes qui la relie au moyen d'expression collectif. A ce moment de rencontre la parole peut véhiculer des lieux communs, mais ces lieux communs ne sont pas ceux qui construisent la société englobante. Selon la circonstance nous pouvons définir quel est l'usage de la parole, une utilisation pertinente, sur la forme et sur le fond, revient vers nous comme le fait d'accepter tout ce qui fait nous dans le groupe, donc par la parole, l'émetteur donne de l'existence à l'être récepteur, le récepteur par la tenue de parole est un être existant car l'émetteur envoie des éléments de constitution de l'individu dans le groupe.

Le moyen de communication n'est plus un simple instrument d'échange entre les individus, il participe à une communication de l'agir, l'agir communicationnel dans ce cas est de produire du dire pour confirmer l'affirmation d'être de l'individu, les échanges sont des allers et retours d'être. Si le moyen peut se percevoir dans ce concept de « l'Agir Communicationnel » (Habermas, 1987), la raison de sa construction peut s'interpréter en faisant usage d'un concept présenté dans un ouvrage par Axel Honnet (2002), la lutte sociale. Hors dans la définition du concept, l'auteur parle de construction d'une rhétorique d'affirmation de la différence afin de revendiquer une existence, nous pourrions apercevoir que dans les jeux de rhétorique par opposition, nos interlocuteurs produisent des formes caractéristiques de personnalisation, d'individualisation, d'identification propre pour les

opposer à des notions d'altérité, de précaution, de rétention dans la relation avec la société englobante. « Ce qui est « sien » est, ce qui est étranger n'est pas. » Sous cette prétention, simpliste, la parole positionne l'existence de celui qui est déterminé. Il nous semble que le dire amène l'individu progressivement durant sa croissance dans le groupe dans une formation au savoir être afin d'aboutir à l'être. Il est très certainement possible que beaucoup de société construisent l'être social au cours des années sous de mêmes formes avec des objectifs identiques, mais l'originalité de la démarche de nos « parents » est qu'ils construisent un système d'appropriation de l'individu afin de lui donner de l'existence, cette existence est l'affirmation de l'entrée dans une lutte sociale afin de conserver les particularismes. Comme le laissait entendre, Pierre Clastres (1974), il existe des sociétés dites primaires qui construisent un système politique, dans l'acceptation d'établir des relations entre les éléments, afin de résister à la société englobante. Or la construction, dans le cadre de nos groupes, passe par la parole.

DE L'USAGE DES TERMES

Précisons maintenant notre choix rédactionnel quant à l'usage des mots pour qualifier nos interlocuteurs, nous ferons un usage parcimonieux du terme de Tsiganes, car il concerne une population diverse, répartie dans toute l'Europe, aux pratiques de vie différentes, à l'usage de langages quotidiens différents, mais à l'Histoire commune. Comme notre travail n'a pas de vocation historique, nous ne pouvons prétendre attacher nos individus dans un espace plus large, quant à la temporalité, que celui construit par notre relation dans la communauté. Quant au qualificatif de Manouche, nous en ferons usage lorsque nos interlocuteurs affirment cette ressource originelle, il est le plus souvent utilisé pour dissocier sa manière de vivre, de se tenir en groupes, en opposition à des comportements qui porteraient tort à la communauté. Le terme est associé à un mot qui précise l'ambiguïté de l'origine de la personne appartenant au groupe, le qualificatif de « ruillo ». Nous faisons le choix de faire un usage rédactionnel récurrent d'un mot qui fait sens auprès de tous nos interlocuteurs, celui de : Voyageur. La personne est identifiée comme même, un semblable, un identique partageant les conditions de vie, les comportements normatifs dans les groupes, ayant une attitude de « bon père de famille » dans les sphères de vie. Celui qui ne se comporte pas selon les préceptes établis dans les groupes, ne verra pas de paroles lui être adressées, celui qui n'adopte les concepts de relation sociale s'expose au courroux des autres membres chaque fois que des impairs seront faits. Celui qui ne conforme pas, s'expose au rejet, à la mise au ban.

Quant à l'usage de termes afin de définir l'ensemble dans lequel notre recherche évolue, nous ferons usage du terme de communauté, certains individus ont choisi le terme de « nation ». Le sens n'est pas en rapport à la définition qu'en a donné Ernest Renan, elle correspondrait au partage de valeurs naturelles, le sang, le nom, et sociales, la vie en groupes, en caravanes, en déplacement. Le sens semble provenir que d'une certaine catégorie de personnes dans les groupes, ceux nommés les « baptisés ». Sont ainsi nommés, les pratiquants de confession du protestantisme, la Mission Evangélique Tsigane. Le terme de nation revêt un autre caractère dans les écrits bibliques, les pasteurs soutiennent qu'il y a une oppression constante sur la communauté, qu'elle émane du Mal ou de la société englobante, elle fonde un sentiment de partage en commun. L'usage de la communauté nous le concevons dans le sens où les individus entretiennent une relation assidue, construisent des discours d'approche d'autres agglomérats, afin de constituer dans la première rencontre un groupe visuellement cohérent. Ensuite les relations s'étoffent pour faire groupe. Or nous ferons usage de la même volonté pour parler de groupe, un groupe est un ensemble de caravanes vivant ensemble, à proximité, dans un voisinage immédiat faisant corps. Au terme de famille, nous reprendrons la définition endogène, appartient à la famille tous les éléments qui ont un lien naturel et par alliance entre eux. Ainsi un fils marié fait partie intégrale de la famille naturelle, nucléaire et collatérale, de la famille de l'alliance, donc de tous les collatéraux de l'alliance. L'union de deux êtres est valorisée par la procréation, lorsque des enfants naissent, ils ont une existence dans les deux familles, à des rangs aussi larges que les parents. Les familles sont grandes, le taux de fécondité dans la communauté des Gens du Voyage équivaut à celle du Tiers Monde. Donc il n'est pas rare qu'une famille nucléaire soit composée des deux parents, de six à sept enfants. L'entendement dans la société englobante conçoit la famille à une expression plus restrictive que ne le font les « Gens du Voyage ». Si le terme de famille prend en compte les parents, les enfants, les grands-parents, et quelques collatéraux, par contre dans la communauté, toutes les alliances annexes aux collatéraux, aux ascendants sont associées à sa propre famille. Ainsi dans notre situation de mariage dans la communauté, nous voici nanti, par la famille de ma femme, à près de trois cent personnes qui revendiquent être de la famille, nous avons aussi construit des relations « d'affins » avec des familles connexes, des familles qui ont des « affinités » avec les membres de notre famille, qui deviennent des « affins », ce sont des personnes avec qui ont peu sans retenue vivre, mais les devoirs sont plus lâches. La biographie que ma famille nucléaire partage avec les familles affines, nous associe dans le discours à faire « partie » de la famille. Ce n'est pas qu'un jeu de mots, tous les événements joyeux ou tristes, nous nous devons de nous y associer ou d'y être associé, notre vie est rythmée par tous les instants de vie de notre famille. Lorsque nous écrivons un mot en relation

avec la famille, il faut au lecteur le percevoir dans le sens endogène, celui d'un lien fort et assumé, d'identification, de partage d'étapes de la vie. Sachant que la relation à l'autre, qui est semblable, dans une pratique endogène, est régi par un concept de respect. Celui-ci régit la relation sociale, chaque individu se doit de la pratiquer, la cohésion sociale est le résultat de la pratique du respect.

LE TERRAIN D'INVESTIGATION

Notre terrain est vaste, différent, avouons que nous fûmes réticents dans nos premières rencontres, nous étions dans un monde totalement étrange, par sa configuration spatiale, par son action sociale. Ce monde en mouvement ne pouvait que nous troubler, les secousses sporadiques générées par les départs et les arrivées. Ce monde semblait un espace déstructuré, la structure était fondée à être comme nous envisagions qu'elle fut. Mais rien ne correspondait à ce que nous aurions souhaité y voir.

L'ENTREE DANS LE MONDE DU DOUTE, DE LA DESILLUSION.

Lors des premières rencontres, le milieu nous semblait hostile, tout y était adversité, nous ne savions pas si cela provenait de nous ou si effectivement nos interlocuteurs produisaient de la tension afin de nous maintenir à distance. Nous pensons maintenant que notre présence a été mise sous tension, cette atmosphère était l'œuvre de ceux qui voulaient garder de la distance avec nous, mais aussi de nos compagnons de rencontre. La mise en tension a pour intention de générer du stress dans la relation, mes interlocuteurs n'étaient pas dupes sur les stéréotypes véhiculés dans la société englobante. Nous pensons qu'ils en jouaient dans une intention précise, tenter d'avilir l'individu entrant. Nous sommes dans la configuration de l'entrée en relation en errance. Le monde qui s'offre à nous est étranger, nous le rendons par notre précaution comme hostile, cette hostilité est entretenue par ceux qui nous réceptionnent. La mise sous tension peut avoir pour objectif de tendre la relation afin d'approcher des points de rupture. Chaque jour écoulé, nous semblait être une contribution à la construction d'une relation. Autant dans des situations courantes, la construction fonde les bases progressives de la découverte, autant la reprise du contact dans le groupe est une remise en cause constante. Ce qui aurait semblait acquis le jour précédent ne l'est plus le lendemain. Le foyer nucléaire qui correspond à la sphère sociale, mue par l'agglomération du groupe, est un noyau en fusion. Pour cela la pratique de la relation à l'autre est un perpétuel échange, la présence physique est un élément de l'existence, les voyageurs considèrent que la présence dans une sphère ne peut pas rester sans interaction. Cette interaction passe par la parole, il faut

converser, celui qui ne tente pas l'ouverture de dialogue ne confirme pas son existence. Il ne parle pas, or ne pas parler est le signe d'un maintien à distance de la sphère sociale, celle du foyer, le feu de la parole, le passage de l'être de l'un à l'autre, les paroles embrasent les relations, la chaleur se nourrit de l'échange. Or lorsque nous entrâmes dans la relation avec les groupes, en tant qu'étranger que pouvions nous apporter dans la relation si nous n'étions pas aguerri des pratiques de la relation au Monde. Notre intention première fut de ne jamais tenter d'apporter un savoir externe, nous n'étions naturellement pas dans l'établissement d'une surenchère sur la qualité. Nous ne donnions que les éléments qui nous semblaient importants, ni plus ni moins. Nous avions conscience que nous détenions plus en savoir, en matière de culture générale de nos interlocuteurs, mais nous considérions qu'il n'était pas nécessaire de tenter d'user de ce savoir. Nous fîmes, par la suite, l'exercice de certains savoirs, mais ceux-ci étaient rationnels, pragmatiques car ils permettaient dans l'instantané de résoudre une problématique. Notre seule concession fut d'accepter la lecture de certains documents administratifs. Nous ne voulions pas qu'il soit fait usage de certaines de nos capacités, nous ne voulions pas devenir un écrivain public ou un « assistant social ». Ce choix ne résolvait pas l'ambiguïté due à notre présence, cette ambivalence nous la ressentions comme une situation de ne pas être au bon endroit au bon moment, certaines fois nous nous demandions ce que nous faisons là. Nous avons placé certains espoirs dans l'élaboration d'une relation parce que nous l'avions fondé selon notre entendement, mais le monde que nous découvrons n'avait pas l'habitude de s'accaparer l'individu. Ce qui nous paraissait sincère à nos yeux, n'était que notre point de vue. La condition de vie de nos interlocuteurs nous a aussi appris à établir la relation sur un autre mode que celui consumériste de la promiscuité. Nous avons bien des fois été déçu lorsqu'au matin nous venions voir un groupe, dans la soirée ou tôt le matin, tout le monde était parti. Où ? Pour combien de temps ? Nous n'obtenions pas de réponse précise sur ce point. Au début, ces départs impromptus nous contrariaient. Cette contrariété apparaissait parce que nous avions une vision de la relation fondée sur l'échange. Nous nous consolâmes de ces variations dans les relations que lorsque notre groupe de relations s'élargissait. Lorsque nous ne fréquentions qu'un seul groupe, une fois parti, aucune visite n'était possible. Etouffant nos visites et relations à d'autres groupes, nos connaissances s'élargirent avec la croissance des groupes.

DE L'IMPRESSION A LA SENSATION.

Nous gardons en mémoire bien des moments de vie de cette époque où nous n'avions pas entrepris de prendre des notes de terrains. La forte impression laissée à notre mémoire vient du fait que nos interlocuteurs étaient totalement excentrés. Ils l'étaient à la fois, dans

leur mode de vie, leur mode d'organisation des groupes, dans des conditions d'existence souvent difficiles. Ce flot d'informations nous rendait réceptif à tous ce qui faisait les instants de vie, de notre vie, la part de mixage entre vie d'étudiant en école de journalisme et le monde du « Voyage » devenait de plus en plus disproportionné au profit de la seconde condition. Nous en avons conservé des ambiances, nous ressentons les émotions du souvenir, des sensations qui stimulent notre mémoire. Nous avons ce regard de la jeunesse, au sens spirituel, de celui qui découvre un lieu, un monde, cette situation où l'esprit éveillé imprime au plus profond de la mémoire une image, cette image devient la façade derrière laquelle notre esprit range la narration du moment. L'ouverture de ce moment enfoui est provoquée par cette rengaine « tu te souviens ... ». Ainsi à la vue d'un lieu, aussitôt notre mémoire nous livre les éléments, notre parole les met en exergue. Les parkings du Lac à Bordeaux, le grand champ à Lormont, la place désignée à Melun avec cette famille ravagée par l'alcool, brisée au point qu'il n'y avait plus de roues sur les caravanes, la famille R. à Saintes, le Rapelli à Lille, le camp de Ginesty à Toulouse, la place sur la route d'Aubagne à Marseille, Négrita à Manosque, le champ à Valanjou où Caouette était arrêté avec ses caravanes, ses dix chevaux étaient dans les champs autour, les places désignées à Nantes, Brest, Rennes, les terrains familiaux à Saffré, Courmonterral, Caychac, Saint-Just, Trignac. Tous ces lieux sont des moments qui appartiennent à notre biographie, la répétition de ces situations de vie, nous ont fait entrer dans le partage d'instant d'existence avec des individus, nous avons établi des dialogues, semblant d'anodins échanges de paroles pourtant ils nous lient. Nous sommes, nous avons pris en considération « l'autre » en mesurant nos paroles, nous avons solidifié nos liens en « voisinant », nous n'avons jamais manqué de respect envers nos anciens ni envers nos égaux sociaux. Ceci nous a fondé, ce qui était autre s'est forgé en une autre nature sociale, il est devenu mien.

Bien avant d'en arriver à cette condition d'acculturation, nous avons au gré des déplacements exercer notre personne au jugement des autres, ma présence était supportable car comme invité je n'obligeais mes hôtes que jusqu'à concurrence de ma bonne tenue dans les groupes. Ainsi nous nous sommes surpris à ne pas nous laisser surprendre dans des situations cocasses. Dans le commencement de notre relation au monde, nous n'étions qu'un élément convié à suivre, nous ne nous laissions pas, dans un moment d'inattention, abandonné au milieu d'un groupe. Nous avons choisi de ne pas quitter notre référent, la tension ne nous mettait vraiment pas à l'aise. Nous conservons un moment anecdotique, nous avons accompagné notre référent de cette période, M. vers un groupe de caravanes au bord de la rocade. Il y avait là « le violoniste » un homme de la famille D., veuf, ses fils étaient venus le voir depuis Tours. Les deux garçons étaient massifs, la tenue vestimentaire rudimentaire,

usagée, les coudes de la veste de l'un avait des protections en simili cuir, malgré cette protection l'usage avait eu raison de la protection, de la laine tissée, la doublure interne était apparente. Ils se plaignaient de la longue route qu'ils venaient de faire, d'autant que pour agrémenter le voyage, ils avaient fumé abusivement « des cigarettes qui font rire ». Ils étaient manifestement agités, l'un des deux me proposer un poste radio pour ma voiture. Son insistance était gênante, nous ne savions pas comment refuser l'offre. Nous tentions tous les arguments possibles, sauf ceux du doute de la qualité de l'appareil. Mais nous eûmes du mal à convaincre notre interlocuteur, cette situation était cocasse, nous ne pouvions pas ouvertement décliner avec dédain la proposition, nous avons peur de provoquer le courroux. Nous ne connaissions pas à cette époque la méthode discursive de cette famille, nous pensions que la sollicitation était sincère, que cette vente avait un caractère essentiel. Une phrase ne participait pas à nous rassurer, « O yé quel mal dans ma tête », notre vendeur à la criée se plaignait entre chaque sollicitation, « tu le veux le poste ? » « O yé quel mal dans ma tête ». Nous avons craint que le personnage perde le peu de contrôle qui lui restait. Nous imaginions l'individu pris d'un coup de folie, nous étions inquiet. « S'il pète les plombs, à qui crois-tu qu'il va s'en prendre » nous nous interrogeons sur sa réaction possible. Nous ne pouvions pas quitter du regard le personnage, le ton de sa question nous semblait de plus en plus présent. Notre référent mis fin à cette situation, il précisait à notre interlocuteur, sur un ton très calme que nous ne désirions pas ce poste, parce que nous en possédions déjà un. Sur le moment, un profond soulagement nous envahit, la simplicité de la réponse avait mis fin à la sollicitation. « Tu vois mon frère, c'est pas pour dire, mais le poste ça nous aurait fait un peu de sous pour la route ». Nous comprîmes à ce moment que la sollicitation avait une raison, ce qui avait pu nous paraître comme une sollicitation trop prononcée, presque menaçante, ne tenait que dans notre attitude à comprendre selon des critères que n'étaient pas les nôtres. En analysant à posteriori cette situation, elle n'avait rien de menaçante, le jeune garçon nous sollicitait comme il aurait sollicité quiconque, le ton nous surprenait mais il était naturel. Ces jeunes gens n'avaient pas l'intention d'habiller leurs discours de précautions d'usages comme aurait pu le faire un commerçant dans une situation de vente. Le trop de franchise sur l'intention de notre interlocuteur surprenait notre entendement, il nous semblait convenu que lorsque l'on est demandeur, il faut au minimum y mettre des formes apaisées. Notre interlocuteur nous sollicité comme il l'aurait fait avec un autre individu identifié comme appartenant au Monde, ce qui a ajouté à notre inquiétude est la répétition de la douleur de notre interlocuteur.

Par notre implication dans les groupes, nous avons ressenti des sensations fortes dans la confrontation à l'altérité, à ce moment il n'est pas question de la relation communautaire, mais de celles avec la société englobante. De notre profession, nous avons pu apprécier les

regards des personnes que nous rencontrions, nous intervenions quelques fois dans des situations d'inquisiteurs, mais bien plus souvent sans conflit. L'amabilité, même le plaisir accompagné notre intrusion dans la vie des gens. Mais nous avons découvert que les mêmes regards pouvaient traduire de la haine. Nous fûmes choqués dans les premières relations élaborées avec des sédentaires lorsque nous étions en compagnie de tsiganes. Jamais nous n'eûmes à être confrontés à ces types de regards, ils traduisaient la perception à l'encontre des gens de ma compagnie, nous n'avions pas une position de meneur, nous avons bien plus souvent la position de celui qui suit un groupe d'hommes. Parce que nous étions en retrait, nous n'avions aucune initiative, nous avons pu apprécier les regards. La haine nous est apparue comme une expression si facilement perceptible. Il y a sûrement des raisons à montrer ainsi ses sentiments, mais le comportement est choquant. Nous en traduisons que c'est ainsi, que ces personnes pensent, nous assumions pleinement notre compagnie car nous avons fait un choix, nous percevions les qualités et les défauts de nos référents, notre amitié s'adressait à eux, c'était ainsi. Ce choix confronté à l'altérité, à l'opposition, à la critique a sans doute exacerbé notre esprit à nous interroger sur les raisons de notre présence, les attraits de cette vie en dilettante. Pourtant, nous découvrirons que les gens du voyage demandent une implication dans deux intentions, celle de la sollicitation, celle de l'affirmation.

L'intention de notre présentation est de construire la démonstration en trois parties, la première est axée sur l'individu. L'être en condition endogène est construit dès sa naissance pour aboutir à avoir le comportement idéal dans l'ensemble que qualifient nos interlocuteurs comme le Monde. Qu'il soit garçon ou fille, son avenir social est identique jusqu'à l'âge de la puberté, la condition sexuée définit la position dans les sphères.

Pour l'analyse de ce monde matériel qui émerge au travers de la présentation empirique, nous appuierons notre travail sur différents ouvrages, à commencer par celui de Jürgen Habermas, nous aborderons la construction du monde homogène autour des individus, l'identification prédicative de soi qui permet aux individus de s'affirmer de telle culture, dans l'acceptation de l'auteur à savoir être un processus de reproduction matérielle. L'agir est ici établi à l'intérieur de cette culture, qui forme « une société » où l'individu construit sa personnalité. Nous ferons usage d'autres références, quant à l'interaction Goffman et Le Breton, nous nous attacherons également à la notion du performatif pour expliquer la relation sociale hiérarchisée autour des ouvrages d'Austin, Récanati, Kerbrat Orechionni.

Parce que le mode de vie choisi par nos interlocuteurs est basé sur le déplacement, ils vivent en conséquence dans des caravanes, ils ne peuvent se référer à des structures solides d'une commune, d'une maison alors ils spatialisent leur espace de vie. De la plus intime des

structures, la caravane, la sphère intime, en passant par la sphère de la « place », les résidents établissent des lieux de vie et de paroles.

Ainsi dans ces juxtapositions de sphères la parole peut avoir des caractères différents, quant à ce qui peut s'y dire, quant à ce qui peut s'y échanger, l'intersection de toutes les sphères est le lieu appartenant aux hommes, le lieu où ils peuvent former un cercle de paroles.

Ces paroles ne sont jamais « en l'air », elles peuvent être de plaisanterie mais elles se font entre individus de rang égal, chacun veille à « tenir sa bouche », lorsque la parole est à dire, il faut qu'elle soit « à la bonne hauteur », il faut « être pour parler ». La parole peut avoir un caractère judiciaire, elle peut être dans le débat d'une polémique, ceux qui sont aptes à parler peuvent prononcer une position à laquelle tous ceux présents adhèrent.

Dans une seconde partie, nous développerons une notion endogène intitulée le respect, o héra, en langue vernaculaire. Cette notion sociale est le ciment qui maintient la cohésion, nous développerons la notion de monde vécu de Habermas pour théoriser cet ensemble qui conserve la cohésion au travers de ce concept endogène. Nous aborderons ce que le respect institue dans le comportement des différents rangs sociaux endogènes, élaboré selon une pyramide des âges propre aux groupes que nous avons observé. Ces positions définies dans la première partie de l'exposé, intiment aux individus d'avoir un comportement de respect, éloigné de la définition kantienne du respect, loin de ce que la société englobante établit comme une qualité intrinsèque à l'individu, que la communauté manouche érige en concept de la relation sociale. « Avoir du respect » c'est être sociable, social, un être agissant conformément, « manquer de respect » c'est exposer la sphère au déséquilibre, à l'incertitude. Nous appuierons notre travail sur les ouvrages référents d'Audard, de Baudrillard, Pharo, Besnier, Gumperz et Habermas.

Enfin dans une troisième partie, nous présenterons une théorie construite sur l'évitement, celui que construisent les membres de la communauté dans leur relation avec la société englobante, pour cela nous utiliserons un terme endogène qui qualifie l'individu lorsqu'il n'est pas en conformité avec le monde social manouche, on dit « Ialo » ou « Yalo », j'opterai pour la seconde écriture. La règle en la matière n'est pas définie, quant à l'écriture, les Manouches ne produisent pas d'écrits analytiques de leur conditions de vie, le mode social, il y a bien quelques récits autobiographiques émanant d'individus de la communauté, mais en matière de langage, un seul dictionnaire existe, il a été rédigé par un ecclésiastique du Puy-de-Dôme, l'abbé Valet Joseph, en 1986, la collecte des mots échangés pendant des années entre Manouches de l'Auvergne, 190 pages d'expressions de la vie quotidienne.

Nous verrons que ce terme de Yalo est une forme d'anathème social pour mettre hors du monde social, il est transcrit en langue véhiculaire comme un individu étant « cru ». Il est

utilisé à l'encontre de ceux qui ne sont pas, en premier lieu, les personnes qualifiées de « gadjé », les individus qui forment la société englobante, ceux qui n'ont pas eu un minimum de cuisson à la sauce culturelle manouche. « Yalo » peut être jeté au visage d'un jeune qui ne fait pas bien les choses, l'anathème n'est pas complet, il intime de travailler pour évoluer vers la conformité. Pour appuyer la démonstration de l'évitement, nous userons des ouvrages de Candaud, Xiberras, Williams, Blanchy-Daurel, Foucault et Honnet.

Il est temps d'annoncer le plan de notre présentation :

Titre 1 : De l'agir de l'individu dans la sphère idéale par la parole

Titre 2 : De l'intercompréhension par l'élément de cohésion : le respect

Titre 3 : De la construction de l'altérité : le yalo

De préciser avant de développer notre étude, il est des sujets que nous ne pourrions pas aborder parce que nous ne pouvons embrasser la totalité de la vie des Manouches. Nous avons précisé dans le début de notre rédaction que notre travail ne porte pas sur une analyse du discours dans sa nature, mais du discours dans le contexte socialisant de la communauté. Ainsi nous ne pouvons pas prétendre développer des thèmes autres que ceux que nous avons définis ; pourtant des conditions méritent d'être étudiées, comme la notion de travail : baser sur la seule nécessité de subvenir aux besoins familiaux, cette notion n'est pas perçue comme une valorisation de l'individu mais comme une nécessité, il y a du pragmatisme à envisager de subvenir aux nécessités et de l'opportunisme dans le travail. L'étude de la condition féminine est aussi un sujet essentiel à développer, la perception de l'hygiène, capter ce qui est « sale » ou « foulo » en langue vernaculaire. La mort est une notion forte dans la communauté Manouche, elle guide l'activité des vivants, dans le discours, dans leur pratique respectueuses envers les morts, il y a des interprétations oniriques des rêves en relation avec la mort, les sépultures sont à l'inverse de la condition de vie. Les individus cherchent à occulter leur mode social, pourtant ils font ériger des monuments ostentatoires, visibles, grandioses pour leurs défunts au titre de sépulture. D'autres axes de recherches existent, comme les pouvoirs de certains magnétiseurs communautaires, comme « conjurer le feu », les soins par les plantes, la nourriture. Un domaine mérite l'intérêt, la santé dans la communauté Manouche, la prévention, les addictions : alcool, drogue, tabac. Il est indéniable que l'intérêt porté au bien-être est démesuré lorsqu'il s'agit d'un jeune enfant, que notre vision instantanée nous porte à penser au manque d'hygiène, alors que tous les enfants et jeunes doivent être propres avant

d'entrer dans leur lit. Il serait intéressant de travailler sur la frontière entre les sphères communautaires et la société englobante, sur le sujet de la rencontre, le basculement entre attitude dans les sphères et comportement dans la société englobante. Enfin, un sujet sensible parce que personne n'en parle, entre hommes que sur le thème de la plaisanterie, la sexualité. Fondée sur la procréation, elle est sujet à l'adultère de la part des hommes en toute discrétion ayant la possibilité de quitter la sphère de la place, mais quel est le point de vue de la femme sur la sexualité. Sujet à développer, très sensible celui-là, l'homosexualité, lorsqu'un garçon est catalogué d'avoir des comportements sexuels divergents, il est qualifié de « béda » (une chose), et « bédo » quand c'est le cas d'une fille.

TITRE1 : DE L'AGIR DE L'INDIVIDU DANS LA SPHERE IDEELLE PAR LA PAROLE

Est-il imaginable, lorsque l'on circule, de découvrir un groupe de caravanes, surgissant au regard, d'envisager que des gens peuvent vivre ainsi, avec un bonheur certain ? Cette situation choque notre entendement au point de créer une ambiguïté, ce peut être une verrue dans le paysage, dans le voisinage, ou bien l'objet d'interrogations compatissantes. Ces envahisseurs, qui sont nos endo-étrangers, terme qu'il nous sied d'utiliser tant il traduit l'intérêt que l'on peut porter à ces groupes, étrangers ils peuvent l'être totalement lorsqu'ils sont Rroms, issus d'une migration récente, mais lorsque des familles peuvent se targuer d'une descendance remontant jusqu'en 1419, ce sont nos endo-étrangers. Faute de vouloir comprendre, on préfère les expulser vers d'autres lieux hors de nos regards. Ce groupe est facteur de problématiques en devenir pour les immédiats voisins, alors il faut le chasser, à défaut s'en méfier.

Les manouches ne sont pas dupes des sentiments que l'on développe à leur rencontre, leurs ascendants ont connu brimades et polémiques, leurs descendants connaîtront les mêmes stigmates, alors les individus préfèrent se prémunir en ignorant ce qui les entoure. Ils construisent en installant leurs caravanes un espace de vie, qu'ils nomment « la place », ils délimitent à l'intérieur des schémas déambulatoires, fondent leur « chez nous ». Cette bulle devient le lieu de l'échange, un échange conforme, où les paroles sont dites avec les qualités de capacité, l'échange est constant entre les uns et les autres, ce qui paraît être un agglomérat est un foisonnement d'idées, d'expériences, une fourmilière qui s'agite pour exister dans la conformité. Les membres de cette station de survie y vivent, même si c'est pour un laps de temps très court, selon les décisions judiciaires, alors dès l'installation dans l'espace public ou privé, le groupe s'agite, vaque à ses obligations que chacun estime comme essentielles.

Nous utiliserons la notion de « performatif » dans la logique de la première partie, de John Langshaw Austin. Selon la condition sociale de l'individu dans le groupe, la locution a un sens et une référence, elle devient illocutoire puisque les savoirs d'arrière-plan sont acquis, lorsqu'il y a perlocution, l'acte serait considéré comme un rappel. Entre la locution et la perlocution, la frontière est ténue. Les Manouches sont dits être une civilisation « de coutume orale. » Nous avons constaté dans la première partie de la recherche que le dire a un caractère prédominant, il est l'unique moyen d'échange affirmé par la communauté, le lire étant un supplétif en cas d'éloignement, dans la relation : « Il s'ensuit que le capital communicatif fait partie intégrante du capital symbolique et social de l'individu, cette forme de capital étant, dans notre société, tout aussi essentiel que l'était autrefois la possession de

biens matériels (Bourdieu 1973) [Gumperz, 1989 (1971-1986) : 11] Ce capital présenté ainsi reste un bien matériel dans la communauté Manouche.

Notre groupe donne à la parole, une valeur communicative importante, elle est l'affirmation vers l'extérieur d'une identité, vers l'intérieur d'un statut social : « ... L'identité sociale et l'ethnicité sont, en grande partie, produites et reproduites dans le langage. C'est parce que le processus par lequel les groupes se forment et construisent leur identité est historique que nous sommes en présence de façons de parler particulières. Cet argument permet de simplifier le rapport explicatif entre langue, idéologie et pratiques langagières : le seul fait de comprendre les racines historiques particulières des divergences de langage suffit à rendre compte du caractère spécifique des pratiques communicatives et à maîtriser les processus du changement social. » [Gumperz, 1989 : 14] Pour compléter cette analyse de Gumperz, quant à la pratique langagière, nous utiliserons le terme de code rituel de Goffman. Car, la parole, la façon de s'exprimer est aussi en conséquence du locuteur. Nous utiliserons donc, sous le concept de rite d'interaction, « un mode rituel simple » : « 1 tout acte est censé révéler quelque chose du caractère de son auteur et de son opinion à l'égard de ses auditeurs, tout en reflétant leur relation mutuelle. 2 Les actes potentiellement offensants peuvent être réparés par leur auteur au moyen d'explications et d'excuses, mais ce travail réparateur doit être visiblement approuvé par la partie potentiellement offensée avant de pouvoir terminer. 3 Les parties offensées sont généralement obligées de provoquer une réparation s'il n'en vient aucune, ou bien de montrer d'une façon ou d'une autre qu'il s'est produit un état de fait inacceptable, de peur que, en plus de ce qui a déjà été transmis à leur propos, elles n'en viennent à paraître passives face aux manquements d'autrui à respecter le code rituel. » [Goffman, 1998 : 27]

Nous avons choisi de faire usage de cette méthodologie, parce que nous pensons que la connaissance scientifique s'acquiert et se vérifie tout à la fois dans et à l'épreuve de l'expérience, selon un critère de « satisfaction.» Dans ce groupe, par les relations que nous y entretenons, nous avons acquis cette satisfaction, l'échange a pour but de procurer un bien être en situation de rencontre or l'interaction y est d'autant plus observable que le séjour long sur le terrain permet de participer en observant, ou d'observer en participant. Ainsi il est possible de répondre au questionnement sur la socialisation d'un sujet actif par l'interaction. G. Mead a observé que le sujet intériorise des processus éducationnels de la socialisation, avec le langage, par des « gestes significatifs », et des « rôles » sociaux incarnés par des « autrui significatifs » comme le père, la mère, etc. Or le langage, l'échange conversationnel

est primordial dans le groupe communautaire de notre terrain. Toujours en référence à l' « Ecole de Chicago », J. Dewey parle d'engagement éthique « l'individu doit agir de telle sorte qu'il permette aux autres d'exercer leur propre pouvoir. » La satisfaction que recherche l'homme, parce qu'être social, est son bonheur, il ne peut donc pas être strictement utilitariste et individualiste, le bonheur véritable est dans la recherche du bien social, c'est à dire de la qualité de la relation avec les autres. Comme nous l'expliquons, la qualité de la relation à l'autre, au sein des groupes, est facile et agréable si elle pratiquée sous le principe du respect, celui-ci pourrait même paraître participer à une forme de « bonheur. » Nous n'avancerons pas plus dans cette hypothèse de bien-être, car ce n'est pas l'objet de ce travail de recherche. Les préceptes de l' « Ecole de Chicago » conviennent, aussi, à notre recherche, par l'historique sur lequel cette école s'est fondée en 1892 : La relation avec la société, les problèmes sociaux, les communautés furent les terrains de recherche des étudiants interactionnistes. Pour cela, les fondateurs de l'école, deux anthropologues, L. Warner et R. Redfield ont privilégié l'observation in situ. L'interactionnisme symbolique naquit vers 1937. Cet interactionnisme répond, selon Herbert George Blumer, à trois principes fondamentaux : les humains agissent à l'égard des choses en fonction du sens que les choses ont pour eux ; ce sens est dérivé ou provient des interactions de chacun avec autrui ; c'est dans un processus d'interprétation mis en œuvre par chacun dans le traitement des objets rencontrés que ce sens est manipulé et modifié. Cette activité d'interprétation commence dans le jeu, par les jeux de rôles libres et une identification à des autrui singuliers, finit par accéder progressivement à un niveau d'abstraction où l'identification à l' « autrui significatif » devient une identification symbolique à l' « autrui généralisé » : à savoir le groupe ou la communauté.

PREMIERE PARTIE: L'ENFANT MANOUCHE

Le simple regard sur un groupe familial de Gens du Voyage, montre à quel point l'enfant est très présent, en nombre. Notre ensemble familial immédiat compte dix-huit enfants, certaines de ces familles ont six et sept enfants, un nombre commun dans les éléments de la communauté que nous côtoyons, nombre commun aux familles matures, pour un couple ayant entre dix et quinze années de vie commune. « C'est, c'est, c'est, c'est numéro un ! C'est la vie, c'est les enfants. » Phral est interloqué, notre question sur ce qu'est un enfant surprend. La réponse a été précédée d'un silence. Era use de la comparaison pour donner une explication au nombre : « ... Chez les Gadjé (sédentaires), si y en a trois ou quatre c'est le maximum, et chez nous 8, 10, 15 enfants qu'on fait parce qu'on aime les gosses, tandis que chez les Gadjé, ils font pas ça. C'est la vérité ! » Boldo répond à la même question en se fondant sur le but du foyer, plaisante sur la quantification « pas en avoir 200, mais avoir une petite famille bien », dans la suite de sa réponse Boldo donne une explication au « bien », c'est à dire un nombre suffisant pour donner « de la force pour le foyer. » La force est faite par le nombre, les parents sont d'autant plus satisfaits dans leur objectif de fonder une famille qu'il y a une certaine parité des sexes des enfants : garçons et filles ou filles et garçons. La présence est essentielle car l'enfant est un objet d'une logique sociale.

CHAPITRE A : L'enfant, logique sociale

Le soleil est radieux, Patricia vaque à ses occupations. Elle prépare le dîner, elle ne semble pas être encombrée par son enfant dans les bras. Une main sous les fesses, le bras soutient le dos de David, dix-huit mois. L'enfant chevauche la hanche gauche de sa mère, ses mains ont agrippé le chemisier. L'enfant voyage de la table vers le réchaud. Collé contre le buste, calé sous l'aisselle, il est dans les mouvements de sa mère. Un enfant en bas âge, dans les bras de son père ou de sa mère ou bien de sa sœur, est-il un geste anodin ? Pas vraiment ! Un enfant en bas âge pourrait très bien être laissé au lit dans la caravane, être promené dans une poussette, séjourner dans un siège. Le fait de le porter est une affirmation, une présentation au groupe : l'enfant devient ainsi le centre de la conversation ; pour les membres de la famille la plus proche, il fait partie de tout l'ensemble, familial, culturel, racial. C'est la descendance ! Pour un élément observant au sein du groupe, sans réelle affinité familiale, ce bébé appartient à sa famille, il est fils de ou fille de l'homme qui le tient, du mari de la femme, du père de la jeune fille qui le porte. Chaque enfant plus âgé est ainsi défini. Qu'il joue, qu'il se promène, quelle que soit son activité, tout enfant est identifié, pas nécessairement par son nom romano ou son sobriquet communautaire - celui qui le voit, ne le connaît pas obligatoirement – mais en tant qu'un élément du groupe, toujours dans l'esprit de filiation : fils de ... ou fille de ... Un enfant, par sa seule présence, prouve qu'il appartient à la communauté ; ses déplacements au sein du groupe démontrent qu'il exprime cette culture, symbolisée par un agglomérat de caravanes. Un enfant « anonyme » déambulant dans cet ensemble déstabilise l'entendement communautaire. Ne pas savoir à quelle famille il appartient le place dans une position d'étranger. Nous avons constaté ce comportement. Des parents rendaient visite à un membre de sa famille ; la vue d'un enfant inconnu a suscité de la part des mères et pères de famille, dans la promiscuité des habitats, une interrogation. L'enfant était âgé de six ans, pas très à l'aise ; il progressait avec hésitation parmi les caravanes. D'une porte entre-ouverte, une question fut posée par une femme âgée, la réponse de l'enfant fut correcte parce que conforme en citant ses ascendants. Que se serait-il passé si cet enfant n'avait pas été du groupe ? Il aurait été pris en charge par des parents afin de l'aider à retrouver soit son chemin, soit ses parents et en tout cas il n'aurait pas été rejeté. En dehors du groupe, de l'espace de stationnement, en territoire « étranger », des traits physiques, quelques mots de la langue vernaculaire entre deux jeunes adolescents codifient leurs relations immédiatement. Il y aura accord à partir de la seule appartenance à la même culture, à tous ses schémas culturels immuables. Cette information est rassurante dans la

condition d'extraterritorialité au groupe. Etre l'enfant de quelqu'un est une situation constante, biologiquement évidente ; avoir un enfant est le fondement de l'union de deux personnes de sexe opposé parmi nos interlocuteurs sur le terrain. Le principe est universel, un mariage est basé sur une volonté de procréation, dans le discours des pères de famille et l'enfant a le rôle de liant dans cette union.

PARAGRAPHE I : LIEN ET FONDEMENT DU MARIAGE

Un sentiment ne scelle pas l'union entre deux personnes. Un seul de nos interlocuteurs a mis en avant une notion sentimentale dans son mariage. Le concubinage est perçu comme une fatalité, même s'il y a choix, accord entre les personnes. Mais le désir de se marier semblait nécessaire. Peut-être culturellement nécessaire ! Même si un mariage est réalisé dans les règles culturelles, basées sur l'endogamie, avec une prohibition d'alliance entre parents proches, il n'a de légitimation qu'à la naissance d'un enfant, « mâle ou femelle. » « A la base, ça peut durer un temps mais quand on a pas d'enfant. » Boldo explique la fonction d'un enfant lorsqu'il paraît : « Le couple n'est pas vraiment, y a quelque chose de pas solide à la base, on s'aime, on se respecte, dès qu'il y a l'enfant, qu'il y a un enfant, je trouve que c'est un foyer qu'est pas mal, mais un enfant c'est pas mal. » Alors un couple de jeunes mariés devient l'objet de certaines attentions, pas foncièrement dites mais une mère veillera sur sa fille, jeune mariée, attendant l'annonce d'une grossesse. Phral est tout aussi convaincu du lien créé par la naissance d'un enfant : « Un couple sans enfant, je dis que ça n'a pas de sens, ça n'a aucun sens ... C'est nul ! Pour moi, quoi, parce que t'as pas ça qui tient dans le mariage, y a pas un lien qui soude. » La situation de Marie prouve que lorsque ce lien n'a pas été établi, le mariage n'existe malheureusement pas. Marie est stérile. Elle s'était mariée avec un membre d'une famille manouche, une union endogame conforme à la tradition, une union acceptée. Le groupe a attendu en vain, deux années, la naissance d'un enfant. Après ce délai, l'homme a quitté Marie, qui vit depuis en vieille fille avec ses parents âgés. L'homme s'est remarié, il a eu des enfants par la suite. De son remariage à la grossesse de sa seconde femme, il y avait entre les familles des tensions verbales. On ne quitte pas une femme sans avoir des raisons. Aucune analyse médicale n'a été pratiquée. Seule la grossesse de sa seconde femme a mit fin à toute critique. Pour ne pas ajouter à son affliction de ne pouvoir être mère, Marie préfère, lorsqu'elle est interrogée par « une personne qui ne sait pas », donner des explications sur une mésentente avec son ancien mari épris de boisson.

Il y a bientôt quatre années, Kakou me raconta l'histoire de son oncle. La narration dans son contexte n'était pas innocente : notre garçon aîné venait de naître, la situation de son

collatéral devait susciter notre entendement sur la notion culturelle du mariage ; il était au courant de notre union, parce que l'information lui avait été transmise bien qu'il réside à 350 kilomètres de notre domicile. Donc cet oncle, centre de l'histoire, n'avait pas d'enfant - « la nature ne l'a pas voulu » - mais leur vie commune a duré jusqu'à la fin parce que selon Kakou, leur père avait élaboré un palliatif. La famille de Kakou comprenait sept enfants, chacun d'eux à tour de rôle, compensait l'absence d'enfant chez l'oncle. Ainsi, Kakou a vécu dans une intimité familiale reconstituée, voyagé avec son oncle et sa tante par épisodes. Il en garde un souvenir vif, leur complicité tacite satisfaisait ses parents adoptifs, qui l'ont choyé durant ces séjours. Ce cas était exceptionnel, il avait aussi valeur de leçon : nous qui avons un enfant étions les plus comblés du monde, notre union devenait solide et indestructible. Une naissance rend le mariage inaliénable, le divorce n'est plus envisageable dès qu'il y a enfant : vogue la galère ou file fringante frégate sur les flots. Pour nous cette conception est culturelle, un père ou une mère ne peut l'être par intermittence. Nous connaissons un cas de divorce, mais il a été long à mettre en œuvre, pour une femme qui n'a pu compter sur aucune aide physique de protection des autres membres du groupe. S'il y avait bien une compassion d'autres femmes de la communauté, aucune critique ouverte du comportement de l'homme envers sa femme, et surtout envers ses enfants, ne fut émise. Il n'y eut jamais d'accord tacite pour aider Rida dans sa volonté de fuir son mari après des années de maltraitance. Maintenant, beaucoup de femmes portent un jugement positif sur la décision de Rida.

PARAGRAPHE II : AU CENTRE DU NOYAU NUCLEAIRE FAMILIAL RESTREINT

Les comportements culturels produisent des faits sociaux radicaux quant à la procréation. L'approche culturelle de la sexualité, faite de pudeur, de décence. Elle établit la condition du mariage, avec des attitudes de prévenance, de préséance. Bien que ceci ne soit pas l'objet de l'étude, l'exposé de quelques notions permettra de mieux comprendre que des faits antérieurs au mariage peuvent structurer le but de cette union. La jeune fille jusqu'à son mariage doit être vierge et les jeunes gens qui se fréquentent sont discrets. Ils ne doivent pas s'exhiber devant le groupe, encore moins face à leurs parents. Une indiscretion peut créer un climat conflictuel, les parents peuvent n'être pas d'accord. Patrick Williams relate par l'anecdote la relation amoureuse, il insère cette situation dans le non-dit, de la nécessité d'interpréter « (Anecdotique : la communication amoureuse expose aux mêmes dangers. Il est très mal vu qu'un garçon et une fille parlent seuls ensemble, il reste alors l'interprétation - des regards, des attitudes ... -ou l'appel à un tiers- pour faire passer des messages. Aux mêmes recours sont associés les mêmes risques : l'erreur, la dénonciation.) » [Williams

Patrick, 1993 : 33] Pour aboutir au mariage, les jeunes gens s'accordent sur le moment du « rapt » de la jeune fille, action plus ou moins réelle : le but est de quitter la famille pendant plusieurs jours, ce qui établit, de fait le mariage. Une jeune fille vierge ne peut pas prétendre l'être encore, à son retour, à cause de la rupture dans la bienveillante surveillance du noyau familial. Le mariage devient un acte fondateur qui engage les jeunes mariés dans ce processus de réalisation d'une famille, la capacité reproductrice est à démontrer, les sentiments n'étant qu'artifices.

1 : AVANT LA NAISSANCE

Etre enceinte est l'objectif premier de la jeune mariée, le désir du conjoint. Lorsque la jeune fille est dans sa belle-famille, son signe avant coureur, l'aménorrhée, est attendue. Celle-ci peut être un élément de communication avec la belle-mère, un moment d'échange, de complicité. Une grossesse constatée se partage dans les conversations, se joue entre beau-père et gendre, puis s'annonce à ses ascendants. Dans le discours, la grossesse revêt un caractère de nécessaire fatalité : la nature semble avoir confirmé le désir des jeunes mariés, certains, « évangélisés », y verront une intervention divine. Tout est en œuvre pour que ce couple devienne père et mère. La période de grossesse est suivie, les femmes plus âgées dispensent des conseils, le ventre rond est quelque fois caressé, dans l'intimité d'une caravane, par une vieille femme, en un geste d'affection. Souvenir de nativité pour les aïeules ou premier contact avec l'enfant. La grossesse est omniprésente dans le propos, chaque visite nouvelle amène la conversation sur l'état physique de la future mère.

Une grossesse peut être inventée, comme ce fut le cas récemment, au sujet d'un mariage entre une jeune fille et un garçon qui s'était fait sans l'assentiment du père. Par le propos, le chef de famille faisait part à qui voulait l'entendre de sa désapprobation : l'argument communautaire était qu'il estimait sa fille trop jeune, la raison dispensée en privé était, qu'il ne voulait pas de mariage exogame. Puisqu'il y avait conflit, le père pouvait à un moment ou à un autre envisager, voire exiger, le retour de la jeune fille, sans être désavoué puisque les deux jeunes mariés n'attendaient pas d'enfant. Alors le subterfuge fut imaginé par sa fille, pas désireuse du tout de retourner dans sa famille ! Elle a agi ainsi après avoir épuisé l'argumentaire autour de sa perte de virginité lors de son mariage. L'annonce d'une grossesse virtuelle a eu son effet ; comme la nouvelle, dans ce cas a une grande importance, elle fut très rapidement divulguée dans la communauté. Lorsque la jeune fille avoua son mensonge, il était trop tard pour fonder un nouveau propos, de second ordre, pour expliquer la tromperie.

Seuls, les membres du groupe très restreint de la famille, furent informés. Le père abandonna toute velléité, pris à son propre piège culturel.

Les questions deviennent plus pertinentes lorsque le ventre prend une forme proéminente, que le moment de la naissance est attendu, les conseils à l'attention de la jeune fille deviennent plus précis sur les signes naturels annonciateurs. Quant au père, il attend.

2 : A LA NAISSANCE

Un enfant peut naître à Chartres - le second fils de Boldo - lorsque l'ensemble familial du père réside dans l'agglomération bordelaise et celui de la mère dans le Massif Central, le nouveau-né entamera, avec ses parents, ses premiers kilomètres culturels. Nous voyons dans ce voyage une relation avec la culture, car ils permettront à chacun des parents en présentant l'enfant soit à ses ascendants, soit à ses collatéraux, de l'intégrer au groupe. Auparavant nous pensions qu'il n'existait qu'un sentiment de fierté ou d'orgueil pour un père lors de la naissance de son premier garçon. Ce constat semblait le plus pertinent pour des familles vivant dans une communauté peu mobile ; l'événement était vécu comme un fait presque ordinaire. Il nous est apparu plus fondateur d'un comportement culturel lorsque les naissances avaient lieu hors du groupe, dans des villes lointaines. Au retour de la famille du nouveau-né, c'était dans cette caravane un défilé incessant, les premiers jours, d'hommes et de femmes venus voir l'enfant. Ce qui se fait aussi, lors d'une naissance dans une famille semi-sédentarisée, mais ces comportements n'avaient pas attiré notre attention. Les visites avaient un caractère, que nous oserions qualifier de cérémonial. Après une visite au nouveau-né, à la descente de la caravane, le propos se ponctue souvent par une forme de salut au nouveau membre de la famille, en l'appropriant dans le discours au patronyme, c'est à dire, en usant dans le propos de formes redondantes, à l'adresse du père. Cela peut être des boutades lorsque le premier fils vient de naître, de l'ironie parce que la lignée est féminine. Tous les enfants nouveau-nés participent à la culture. Ensuite, au cours de leur croissance, ils découvriront que ces déplacements sont nécessaires à son expression. Boldo relie ceci à la pratique du voyage, dans une forme ordonnée : « Vient la famille parce qu'on se retrouve tous, c'est une grande joie, on se voit tous, on se fait des grands feux quand il fait beau, on se rencontre, quoi. » Notre interlocuteur marque à ce moment un silence ; comme pour donner de l'ampleur à sa pensée, il ajoute : « On règne dans un monde de familles. » Le règne dans un monde de famille peut être poussé au paroxysme. Ainsi un père de famille, veuf, reste dans sa belle-famille, bien que certains griefs autorisent des critiques, voire des conflits : alcoolisme,

impolitesse, irrespect. Les beaux-frères, également pères, taisent leur courroux au profit de la cohésion familiale nécessaire aux enfants, affligés par la perte de leur mère.

Cette joie, lors de retrouvailles, peut s'envisager intense lorsqu'elle salue la venue d'un petit être dans la famille, comme récemment lorsque nous avons fêté la naissance du dernier-né, Kenzo dans notre clan familial. Le premier garçon de notre beau-frère. Beaucoup de personnes, membres de la famille et amis sont venus, là aussi, féliciter le père, honorer la mère, marquer du respect à la famille dans son ensemble, saluer le nouveau-né. Que ce cérémonial existe lors de la naissance d'un premier enfant se comprend, mais qu'au sixième ou septième enfant cette déférence s'exprime encore incline à penser que la naissance est un élément fondateur. D'autant plus que l'arrivée du premier enfant, garçon ou fille, hisse les parents à un rang social nouveau dans le groupe familial, mais aussi dans la communauté.

PARAGRAPHE III : L'ENFANT ELEVE AU RANG SOCIAL

Lorsque l'enfant paraît, le père devient « homme » et la mère devient « femme. » Il n'y a pas de statut intermédiaire, dans les propos, entre jeune garçon ou jeune fille et homme ou femme. Ainsi un pré-adolescent ou un adolescent peut acquérir le statut social d'homme à la naissance du premier enfant. Le rang inclut toutes les attitudes inhérentes au statut : marquer le respect, même de la part de jeunes gens plus âgés que lui, mais de rang social inférieur. Le respect est le fondement de l'organisation des relations sociales dans la communauté manouche, ce n'est pas l'objet de nos travaux sur ce terrain. Mais dire qu'un homme est « homme », au sein du groupe, érige celui-ci dans la sphère du respect. Dans ces termes, il n'est pas question que de différenciation de sexe ou de condition maritale mais aussi d'affirmation d'une catégorie sociale. Avant la naissance de l'enfant, les parents ont le statut de jeunes mariés, de jeunes gens, dans l'acception d'immatunité, qui ont choisi de vivre ensemble dans le but de fonder une famille. » Lors de la naissance de l'enfant, ils accèdent au statut supérieur. Hano, père d'une fille d'un an l'exprime ainsi « Ils me respectent plus encore maintenant que je suis un homme, avant j'étais un jeune garçon mais maintenant je suis un homme. Je suis père de famille. » A la question sur son statut social, à savoir si depuis la naissance de sa fille, il y a plus d'un an, Muncego est un homme, il répond : « Ah oui, oui parce que je suis père de famille, donc on me respecte comme un père de famille ! » L'enfant lie les parents, il élève au rang social. Ce statut est un stade de considération, il établit les relations entre les membres de la communauté, comme le disait Hano, il est passé du rang de jeune garçon à celui d'homme. Le changement tient à la fois au symbole et à la situation

sociale. Le symbole est dans la responsabilité d'un père de famille, l'implication dans l'éducation d'un enfant, la nécessité de faire preuve de maturité. Le rang est la conséquence d'un élément qui fonde la relation sociale au sein de la communauté manouche, à savoir « le respect. » Le respect est une fonction qui régit les relations entre les individus selon leur appartenance à la famille, au groupe, inhérent à l'âge aussi. Les strates sociales se définissent progressivement, par la croissance au sein du groupe. Le rang d'homme est la posture sociale ultime, de jeunes garçons ou jeunes filles doivent le respect à un homme ou une femme. Un enfant garde, et prouve du respect à un homme et à une femme. Même des griefs larvés se doivent d'être tus lorsque le sujet, objet d'un désaccord, est de rang social supérieur. « Marquer du respect » dans ce cas se pratiquera par l'effacement, avec précaution, sans affront. L'accession à ce statut d'homme et de femme passe par la procréation. Bien sûr il peut y avoir des exceptions, comme Kakou le racontait, mais le respect manifesté à un collatéral, affecté par la stérilité, sera fondé sur l'âge, la manifestation du respect sera convenue au sein de la famille.

PARAGRAPHE IV : LE STATUT DE L'ENFANT SELON LE SEXE ET L'ÂGE

« Un mâle » dans une famille est une fierté pour un père, « une fumelle » est une satisfaction pour une mère, ces catégories ne remettent pas en cause l'amour paternel et maternel. Le sexe d'un enfant, « mâle ou fumelle », ne le différenciera pas en bas âge, il fondera la place de l'un et l'autre durant la croissance. Un enfant dans la communauté manouche est classifié par sa croissance. Moins de deux ans, c'est un bébé ; de trois ans à dix, il est enfant ; de dix à douze ans il est « garçon », elle est « fille. » Ensuite ce sont de « jeunes garçons et jeunes filles. » Durant ces périodes de croissance, le statut de l'enfant va évoluer : bébé, il est choyé, embrassé, souvent abusivement, par les membres de la famille, affectueusement salué par les éléments du groupe. Enfant, il est interpellé, sollicité par les adultes, sur des sujets futiles de jeu, pour des dons de friandises, toujours sans distinction entre garçons et filles. Un enfant qui s'ébat est un enfant libéré, autorisé à se mouvoir dans le groupe. Car la condition selon le sexe peut varier : voir un garçon se déplacer et jouer n'est pas anodin, il est libre de faire ce qu'il veut ; une fille est plus contrainte. La satisfaction maternelle tient au fait qu'une fille deviendra, à une dizaine d'années, une aide pour la mère. Cette enfant peut soulager sa mère car, comme nous l'indiquions, la famille peut être nombreuse, avec des enfants en bas âge. Ainsi certaines tâches ménagères légères seront exécutées par l'enfant, qui peut aussi veiller sur ses plus jeunes frères et sœurs. Ce sont des

contraintes, auxquelles l'enfant peut réagir verbalement mais souvent d'autres mères de famille, pour motiver la récalcitrante, la glorifieront en la félicitant « d'aider sa mère. » Au sein du noyau familial, la fillette est initiée ainsi aux tâches qu'elle devra assumer plus tard dans son propre foyer ; sa formation, en un soutien à sa mère, durera jusqu'au moment de quitter l'ensemble familial. Le destin d'une fille est de grandir dans sa famille pour le profit d'une autre, celle de son mari. Alors l'acquisition de préceptes ménagers est essentielle car dans une belle-famille elle sera jugée en premier lieu sur ses qualités de propreté, d'hygiène, de capacité à cuisiner ... La situation du garçon s'élabore en conséquence de représentations autour du sexe. Il est mâle et jouit donc d'une liberté presque totale. Il sera à peine réprimandé, peu corrigé. Il joue de cette théâtralité par son statut de mâle, exerçant plus souvent ses capacités physiques, sa force de persuasion. Plus il grandit, plus il passe sous l'autorité du père. A l'âge de cinq à sept ans, il accompagnera son père dans certains déplacements. Objet d'une forme d'exhibition du descendant mâle de la lignée, par lui le nom se perpétuera. Le garçon apprendra par jeu, par mimétisme, puis par nécessité le travail de son père pour que cette activité lui soit accessible.

L'enfant quittera son statut le jour où les parents estimeront que la promiscuité nocturne de la caravane rend de légitimes étreintes du couple, compréhensibles donc impudiques. Garçons, filles pré-pubères, quitteront la caravane pour un autre gîte. Pour une fille, une petite caravane sera installée à proximité de celle de la famille. Pour un garçon, le père réalisera « un bois de lit », une couchette avec un matelas, dans le fourgon qui sert à atteler la caravane. Ce jour, l'un et l'autre débiteront une émancipation progressive vers le rang de « jeune garçon » et de « jeune fille. »

Il nous est nécessaire de préciser la situation de l'enregistrement des entretiens car cette méthode a généré quelques comportements sinon de gêne, à certains moments de réserve. Malgré l'explication à nos interlocuteurs, sur l'intention de cette recherche au moyen d'entretiens, sur son usage universitaire, ainsi que sur l'utilité que nous pouvions en retirer, les relations durant les conversations furent troublées. L'outil ethnographique qu'est un dictaphone a troublé le propos. Cette configuration a modifié les relations, simplement parce qu'il y avait des questions, ce qui, culturellement, ne se conçoit pas. L'incompréhension provenait de notre position « d'initié » face à nos initiateurs. L'apprentissage de la culture est inférée, elle s'emmagasine au cours du temps ; le comportement culturel est inculqué par le propos des « hommes », par les silences aussi. La culture manouche ne se pratique pas par intermittence. Nous ne connaissions rien de la culture, nous avions à écouter, entendre les propos pour comprendre. Comme le fait un enfant ! Ensuite nous pouvions parler, transmettre

d'un groupe vers un autre, exposer notre expérience, échanger des points de vues. Tout ceci s'est fait à l'usage du temps. Au terme de quatorze années passées parmi ces ensembles de familles, nous croyons avoir acquis un rang social conforme à la culture. Pour cela nous avons appris, puis mis en application les différentes formes de respect envers les aînés, marqué de la déférence à tous les membres qui me sont proches, par notre mariage et par affinité. Nous avons emmagasiné les comportements conformes, participé aux fêtes, aux deuils. Notre propos s'adressait aux « hommes », sans dispenser de leçons, en exprimant notre point de vue. Avouons que dans la découverte de cette culture nous avons trouvé de grandes satisfactions. Notre habitus n'est pas conventionnel, alors l'entrée dans ce « monde ou règne les familles » nous a permis de découvrir des valeurs. Valeurs que nous avons intégrées. Il y a de l'affection sincère.

Notre entrée s'est faite par hasard, une première rencontre avec des enfants, quelques photos, puis un retour avec les épreuves. Le contact était établi, les relations se sont constituées avec le temps. Rien ne nous permet de confirmer que nous sommes à part entière un élément de cette communauté. Nous sommes un membre d'une famille, mais certains comportements nous permettent de croire que notre origine reste un argument pour garder une distance. Lorsqu'une personne fait une critique du comportement des sédentaires, nous nous sentons concerné. Parfois nous partageons le propos, d'autres fois nous nous sentons blessé. Certains poussent l'ironie à s'excuser de leur propos, ayant oublié notre présence et notre origine. Nous restons irrémédiablement entre ces deux cultures, à cause de notre vie professionnelle et par notre choix de vie maritale et familiale. Notre position exacerbe notre comportement. Notre choix de partager cette culture, nous a poussé et nous pousse continuellement à nous interroger, à observer, à comprendre. Pour ne pas laisser prise à la critique, donc aux conflits possibles, nous participons assidûment à la pratique de la culture, en évitant d'omettre de saluer les aînés, de visiter les nouveau-nés, d'accompagner des membres dans l'affliction d'un décès.

Depuis que nous fréquentons la communauté manouche, ici à Bordeaux mais aussi dans d'autres lieux de l'Hexagone, notre position reste ambiguë. L'ambiguïté tient dans notre origine culturelle : nous sommes « gadjo » et nous le restons. Il nous aisé de prendre de la distance le temps de l'étude, de la provoquer même puisque en tant qu'initié, nous ne procédons plus à l'échange : « donner en disant pour recevoir un dire. » Nous provoquons la rupture puisque nous demandons que l'on nous dise sans échanger. Surtout nous sollicitons une parole qui a déjà été dite, dans un temps antérieur, par bribes, dans un souci d'éducation au comportement conforme au groupe. En procédant ainsi nous provoquons la mise à distance, si nous ne savons pas ou ne voulons plus savoir, c'est que nous ne sommes pas dans

une sphère commune ou alors nous n'y sommes plus. Ce qui a généré un trouble dans les propos sur le sens de nos questions, sur l'intention de la question, sur la pertinence de leur point de vue. Nous avons volontairement posé cette distance en endossant à part entière l'attitude du « poseur de questions. » Donc d'une personne ignorante ! Ainsi les formes grammaticales des réponses, lors des entretiens, fluctuaient allègrement du « tu » au « vous » selon le sens donné au discours. Un propos critique envers les sédentaires avait comme sujet la seconde personne du pluriel, moyen de passer outre notre personne, de nous dissocier des autres destinataires de la critique, ceci à cause de notre origine, familiale et culturelle, sédentaire. Par contre, lorsqu'il était question d'affirmer une pratique culturelle, l'usage du sujet en la seconde personne du singulier avait pour intention de nous associer à cette affirmation. Nous ne pouvions l'ignorer puisque nous participons à cette culture. A un moment précis, Era, s'efforçant de trouver les tournures et formes idéales à la conversation, afin de s'approcher d'un énoncé idéal, presque de parler comme un sédentaire, a rompu ce dialogue « théâtralisé. » Il fit aussitôt usage de la langue vernaculaire afin de nous expliquer l'embarras créé par cet engin technique qui figeait sa parole, mais pas sa pensée. Nous dûmes donc expliquer que l'intérêt résidait dans le fait d'enregistrer pour l'écrire puis ensuite tenter d'interpréter le propos. Cette interruption puis cette explication ont détendu la conversation. Nous avons abouti à une forme de félicité dans nos échanges discursifs. Mais un problème n'a pas été résolu : quel mot employer pour parler des Autres, les sédentaires ? Il existe un mot précis : Gadjé. Mes interlocuteurs et nous connaissions le sens péjoratif du terme. Si nous n'en faisons pas usage dans nos questions, l'autre était identifié par différents termes « sédentaires, français, eux, les autres, ils. » Là encore les liens tissés avec mes intervenants les gênaient, parce que je suis socialement situé dans la communauté manouche. Nous ne sommes pas « de sang manouche » mais pris dans cette culture, nous vivons, nous pensons, nous sommes manouchekané (à la manière des manouches). Citons Patrick Williams, directeur du laboratoire d'anthropologie urbaine : « Avec eux il n'y a pas de demi-mesure : ou bien l'on est complètement à l'intérieur ou bien l'on reste irrémédiablement dehors, incapable de rien saisir. Il n'est même pas possible d'espérer effleurer la surface des choses puisque, j'essayerai de le montrer, les choses manouches n'ont pas de surface. Le fond des choses ou rien du tout : voilà ce qu'exigent de l'ethnologue les caractères de l'affirmation manouche. Ambition qu'il a sans doute du mal à tenir. » [Williams Patrick, 1993 : 1] Dans le propos avec Boldo, une phrase résume sa pensée « celui des sédentaires qui vient vers nous c'est qu'il est pas bien dans son monde, sinon il a rien à faire vers nous ... » Nous sommes bien dans le monde des manouches, beaucoup de choses nous ont été données. Nous pouvons aussi prendre de la distance pour mieux percevoir le monde. Nous avons subi le rejet des

sédentaires parce que je ne pouvais pas être différencié, j'étais associé. Le rejet a, aussi, été vécu dans la communauté, nous avons été l'« Autre ». Mais la critique ne peut plus se faire ouvertement, nous appartenons à une famille, nous avons des alliés naturels, des affins obligés. Il nous est donc aisé de prendre de la distanciation pour restituer, participer au contre-don.

CHAPITRE B: LE STATUT COMMUNAUTAIRE DE L'ENFANT

Si l'enfant est sacré, s'il est le but du mariage, il a aussi une fonction. Boldo la décrit ainsi « C'est par l'enfant que la tradition continue, parce que c'est ce qui fait boule de neige parmi les tsiganes, les enfants on les fait grandir, on les éduque comme on doit les éduquer, ça grandit. Ainsi de suite, eux, ils font des enfants à nouveau, et puis bon c'est ce qui nous fait maintenir dans une bonne, dans une bonne tradition, quoi ! » Donc cet enfant, plus souvent ces enfants sont les vecteurs de la tradition. Bonte-Izard, auteurs du dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie, donnent cette définition : « La tradition se définit – traditionnellement- comme ce qui d'un passé persiste dans le présent où elle est transmise et demeure agissante et acceptée par ceux qui la reçoivent et qui à leur tour, au fil des générations, la transmettent ... Toutefois il serait vain de vouloir doser, à ne pas voir chez l'autre, on s'attribue ce qu'on lui dénie : les traditions étant la plupart du temps inconscientes et, corrélativement, on est sensible chez soi au changement qu'on valorise, chez l'autre au conservatisme qui nous permet de l'identifier. » [Bonte-Izard, 1991 : 710] La forme de la transmission de la tradition dans la communauté n'est pas matérialisée, en ce sens qu'il n'y a pas d'écriture dans la communauté manouche, elle est dite « civilisation de coutume orale », les seuls écrits existants ne sont produits que pour un seul usage, comme le note Patrick Williams « Registres, livres, édits, journaux, procès, ordonnances... ne gardent le souvenir que de ce que les Manouches ont bien voulu montrer aux Gadjé, de ce que les Gadjé ont su ou voulu voir. Aux yeux des Manouches, ils ne comptent pas. Pour les échanges au sein de leur communauté, les Manouches n'y font jamais appel. » [Williams Patrick, 1993 : 13] Alors un enfant apprendra à la fois par le particulier et par l'ensemble, ses sens sont intensément sollicités pour faire sens.

PARAGRAPHE I L'APPRENTISSAGE DANS L'ENSEMBLE COMMUNAUTAIRE

Dehors ! Tyson, à peine huit ans, moins d'un mètre et demi de taille, ne cesse de faire le va-et-vient entre l'extérieur et l'intérieur de la caravane. Le temps est clément. Cet enfant, au teint halé, vient soit boire, soit chercher un jouet, soit se restaurer sommairement. Comment confiner un enfant dans l'espace restreint d'une caravane confortable mais précieux ! Boldo y voit une plus grande résistance physique aux pathologies : « Les enfants sont plus souvent dehors, par exemple à un certain degré, une certaine température, ils peuvent être dehors que eux (les enfants sédentaires) ils seront pas dehors, à tout moment ils peuvent

tomber malades que les nôtres ils y sont pas. Les enfants aux mois de septembre, octobre, novembre, décembre, ils pourront être dehors toute la journée, chez les sédentaires un gamin s'il est dehors, il est malade, les cultures sont pas les mêmes. » Ce que démontre Boldo, au 21^{ème} siècle, était énigmatique au 19^{ème} siècle, comme le relate Henriette Asséo dans un chapitre intitulé « L'enfance nue – Les saignées démographiques brutales et massives provoquées par les épidémies et les crises de subsistance ont persisté durant tout le 19^{ème} siècle dans l'Empire ottoman. Les Tsiganes orientaux y résistèrent mieux que d'autres populations. Lorsqu'ils reprirent le cours de leurs migrations vers l'ouest, cette résistance biologique, fruit de conditions terribles de l'existence nomade, fut regardée comme une énigme de plus. D'où venait donc cette marmaille nue et sale qui pourtant ne paraissait pas en trop mauvaise santé ? » [Asséo Henriette, 1994 : 56]

« En 1830, Georges Sand parlait de « ces enfants naïfs et déguenillés» [Asséo Henriette : 1993] Déguenillés, peut être le sont-ils encore, mais il faut se rendre à l'évidence qu'un enfant reste un enfant, jetons le nôtre dans un élément où il pourra s'ébattre, un bac à sable, durant dix minutes, nous l'extrairons couvert de sable, gardant dans tous les interstices quelques éléments utiles à gripper notre patience, mais amplifier le temps de dix minutes à des heures, d'un bac à sable à des centaines de mètres carrés d'espace, d'une aire de jeu aux multiples lieux d'ébats salissants, votre exaspération serait incommensurable, ineffable ! Alors les manouches ne s'exaspèrent plus pour des fatalités, devenues futilités, les enfants ont besoin d'espace, de dépenser leur vitalité, alors allez-y, vive la guenille, la loque ! Le sable grippe le sens, enfants tout loqueteux, dépenaillés, ne se glisseront pas dans leur lit, sans être au préalable , les pieds dans une bassine, frottés des orteils aux oreilles, bouchonnés, essuyés puis couchés. Naïfs, peut être le sont-ils encore - ils le sont puisque l'on veille sur eux - la promiscuité dans un groupe, comme la solitude de l'isolement ne modifient pas l'attention portée à cette énergie virevoltante de l'enfant, sa liberté est limitée aux frontières d'un espace virtuel mais immuable : la garde à vue.

1 LA PRISE EN CHARGE

Derrière ses pas, l'enfant claque la porte de son espace intime, la caravane. Il ne part pas à l'aventure, il entre dans les sphères ! Tant de force pour claquer une porte, fait supposer que l'enfant a au moins quatre ou cinq ans. Son espace est proportionnel à son âge, d'une vingtaine de mètres dans un arc de cercle de 180 degrés sur la face de la caravane où se trouve la porte ; dès que l'enfant quitte l'espace, qu'il sort du champ, il sera rappelé à son espace ; hors de vue il sera appelé, hors de voix il sera hélé. Et chaque fois l'enfant répondra.

Ce principe de sphère s'apparente à de la phénoménologie, tout est sphère : un élément abstrait, intellectuel, sentimental, point ! Concret, mathématique, pratique. Les sphères sont élaborées selon les âges, un bébé vit dans l'espace clos de la caravane, ses premiers pas prendront appui sur le plancher de cet habitat. Stable, il sortira, un aîné l'accompagnera, l'enfant traversera, guidé, des sphères sans en avoir conscience. Libéré, il découvrira l'espace disponible, une incartade étant sanctionnée par un rappel à l'ordre. Ainsi l'enfant évolue selon les âges dans ces sphères personnelles, selon le terme employé par Georges Simmel. Elles s'élargissent au fur et à mesure des âges, c'est un apprentissage dans l'espace, avec pour argument pratique, le temps de réaction nécessaire pour garantir sa sécurité ; il n'est plus visible, il est en danger ; il est trop loin et trop petit, il est en danger. Les sphères personnelles s'interpénètrent, la promiscuité du groupe génère des espaces communs, dès l'entrée d'un enfant dans une sphère autre il est pris en charge par le regard, vu, mémorisé, si son nom est crié, appelé, la réponse sera immédiate, il est passé par ici, il repasse par-là, il est ici ou il est là. Un enfant inconnu, dans une sphère qui ne lui est pas personnelle, est interrogé, quant à son nom de communauté, à son patronyme, à sa filiation, la réponse sera toujours sous la forme « je suis fils d'Untel » ; si cela ne suffit pas l'enfant cite sa mère, puis selon sa capacité de mémoire généalogique, il saura citer ses ascendants directs de deuxième génération. Les enfants jusqu'à l'âge de dix ou douze ans sont surveillés. Leur entrée dans un champ visuel n'est pas sans effet, positif il est de consanguinité donc il appartient au groupe ; négatif, il n'est pas connu, il est trop loin, il a des traits d'espièglerie, il sera incité à retourner dans son espace défini. Mais à la pré-adolescence, la liberté est une valeur qu'il ne faut pas contrarier, alors toujours selon le même principe, la traversée d'une sphère produit une donnée, emmagasinée, restituée si besoin. A ce stade de la croissance, l'autonomie de l'enfant est beaucoup plus grande, parce que son gîte n'est plus la caravane. Alors il éprouve, en traversant ces sphères, sa liberté. Bien souvent il ne se déplace pas seul, il fera partie d'un groupe de jeunes de son âge ou juste accompagné par un cousin. Une jeune fille est moins libre, lorsqu'elle est en âge de prendre en charge ses jeunes frères et jeunes sœurs, elle devient contrainte à l'espace des enfants qu'elle surveille ; quant à sa benjamine, elle virevolte de caravane en caravane, jusqu'à la période d'être en âge d'assumer, à son tour, une fonction. Ces jeux de rôle sont des responsabilités passagères, une pratique pédagogique. L'aînée s'accordera quelques moments de détente en compagnie de filles de son âge. Mais la césure est déjà très marquée entre filles et garçons, on ne joue pas ensemble, les garçons seront canailles, bagarreurs, moqueurs, les filles solidaires, intimistes.

2 LE SANG ET LA PRATIQUE LINGUISTIQUE

La langue, P Williams note sa prééminence : « La langue manouche reste chez eux celle des échanges quotidiens, celle que les enfants parlent en premier –ce qui n'est plus le cas dans beaucoup d'autres communautés. » La pratique de cette langue est un moyen de communication culturelle. En l'apprenant aux enfants, les parents transmettent la connaissance. Croître dans la connaissance, par l'addition d'éléments linguistiques, sociaux et accéder au rang naturel est illusoire pour qui n'est pas de souche. Seul l'enfant, né de père ou de mère manouche, acquiert le « sang » « Celui qui, sans posséder la connaissance, voudrait agir comme nous, et pourrait alors se croire semblable à nous, ne réussirait qu'à révéler sa barbarie. Quelle est cette connaissance ? Elle n'est pas un savoir qu'on acquiert, elle est l'identité manouche. Quand on demande à Morsela, Tchavolo, à tous leurs cousins ce qui les fait Manouches (ou pourquoi ils sont Manouches), ils font tous la même réponse : c'est dans le sang. » [Williams Patrick, 1993 : 51] Ce sang est un élément d'appartenance, il est immanent. Ainsi cette référence au sang fût au centre d'une annonce qui par son côté anecdotique prouve l'importance de cet élément naturel, érigé en culturel.

Clastres, petit village dans l'Aisne, près de Saint Quentin en 1989. Une Convention évangélique se déroule sur l'ancien terrain d'aviation appartenant au Ministère de la Défense, vingt-cinq mille personnes sont présentes, tsiganes de différents pays, des milliers de caravanes sont agglomérées. Jean Le Cossec, pasteur évangéliste, d'origine sédentaire, pratiquant le prosélytisme au sein de la communauté manouche depuis les années 1950, prend le micro pour annoncer, à travers la sonorisation qui couvre toute la Convention, quelque chose qui lui semble important. Il love dans ses bras un nourrisson « Voilà mon arrière-petit-fils, il a une semaine, c'est un pur manouche, finalement à force de temps, de patience, on a du sang manouche dans la famille » En presque quarante années de vie parmi les manouches, le Fondateur de la Mission Evangélique Tsigane a compris que dans une descendance, masculine de surcroît, il faut une part prégnante de sang pour appartenir à ce groupe qui s'affirme comme Manouche.

Henriette Asséo note dans son ouvrage les premiers travaux de recherche linguistique sur la langue pratiquée par les Tsiganes ; Paul Bataillard confirme l'origine indienne de cette langue ; en 1821 est publiée la première véritable grammaire tsigane à Prague par un savant tchèque, Anton Iaroslav Puchmayer. « Pott publia donc en 1844-1845, à Halle, *Die Zigeuner in Europa und Asien*, une étude comparée de la langue tsigane avec celles de l'Inde. La

langue dérivait du Nord de l'Inde et, en dépit de sa singulière bâtardise, elle appartenait bien par sa construction au fier sanscrit. » [Asséo Henriette, 1994 : 69] L'origine des tsiganes est donc indienne ; François Vaux de Folletier a produit un ouvrage massif sur l'origine, « Mille ans d'Histoires Tsiganes. » Dans la communauté, le propos sur l'origine si lointaine, sur ce modèle inventé par les scientifiques, commence à prendre forme. Mais cette identification, quant à son origine, semble si abstraite que le discours ne paraît pas naturel. Souvent les évangélistes du Mouvement pentecôtiste, tiennent ce discours, donnant une légitimité raciale à la communauté. C'est un moyen de lutter contre les stéréotypes ! L'enfant échange avec ses parents grâce à cette langue vernaculaire, mais si les scientifiques parlent de « romani djip » ou de « romanés », les Manouches préfèrent dire qu'ils pratiquent le « manouche. » Joseph Valet écrit ceci concernant ce « dialecte » : « Si on excepte les dialectes vlax, le Sinto-Manouche est le plus important par le nombre de ceux qui le parlent et par son aire d'expansion de l'Espagne jusqu'en URSS (Kazakhstan) en passant par la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Autriche. Le Sinto-Manouche n'est pas homogène. Selon qu'il est parlé en France, en Allemagne du nord ou du sud, en Autriche ou dans la Vénétie, il prend des colorations différentes sous l'influence de la langue véhiculaire. Il ne porte pas le même nom partout : il s'appelle manouche dans le Centre de la France et dans le Sud-Ouest – on préfère le nom de Sinto en Alsace, en Allemagne et dans les autres pays... » [Valet Joseph, 1984 : 3] Georges Calvet parle de groupes dialectaux : dialectes balkaniques, vlax, karpathiques, anglo-romani, de calo, « Dialectes Sinto. Ils comportent un ensemble de dialectes qui ont reçu l'empreinte de la langue allemande. Ces dialectes sont essentiellement parlés dans les pays de langue germanique, mais sont également largement répandus en France et en Italie, également en Amérique... Cette classification demeure, bien sûr, schématique. Il n'en reste pas moins vrai qu'il s'agit des dialectes d'une seule et même langue. » [Calvet Georges, 1994 : 117] Jean-Baptiste Humeau précise : « Les langues tsiganes utilisées par les Tsiganes occupent une place essentielle dans les recherches menées sur l'identité de ces populations. La langue « romani » utilisée par les Roms rassemble un corpus lexical ancien d'origine indienne. Cette langue vernaculaire s'est enrichie progressivement de mots persans, arméniens, grecs, serbes, roumains ... Plus que ses composantes actuelles, que l'on ne saisit finalement qu'à un moment de son évolution, ce qui caractérise cette langue est bien la diversification provoquée par les emprunts issus de la géographie des migrations tsiganes. Ainsi, les Manouches alsaciens emploient-ils une langue, le « sinti », proche de la langue « romani », mais très marquée par l'influence germanique (50% des mots sont d'origine allemande, cependant 30% des mots constituant le langage courant sont d'origine sanscrite...)» [Humeau Jean-Baptiste, 1995 : 33]

Dans notre groupe d'interlocuteurs, certains enfants parlent manouche avec leur parents ; les plus pratiquants sont les enfants de Boldo, ceux de Hano et Muncego sont beaucoup trop jeunes, mais les pères conversent avec leurs filles en manouche et en français. Les enfants d'Era parlent la langue véhiculaire plus facilement, ils connaissent le manouche mais leurs camarades de jeux ne sont pas tous aussi érudits. La langue vernaculaire peut ressurgir pour certains usages ; une colère, une confidence qu'un gadjo ne doit pas comprendre, la présence d'un homme âgé, que l'on sait pratiquer le manouche, la volonté d'affirmer la survivance de cette langue comme affirmation identitaire. Le reste du temps, nos interlocuteurs font usage du français. L'un d'entre eux vit un dilemme ; Phral est marié avec une sédentaire qui a choisi le mode de vie manouche. Cette femme ne pratique pas la langue ; Phral en est imprégné depuis son enfance, il échange avec ses frères en manouche, il initie ses fils, ayant la charge directe de leur apprentissage, mais ses filles tentent de se débrouiller, d'acquérir quelques éléments de la langue, sans l'aide de leur mère, dans les relations avec les autres enfants. Ces enfants appartiennent bien à la communauté par leur filiation paternelle ; mais cette situation de mariage exogame peut être différemment vécue dans d'autres communautés où, comme le décrit dans un article Orsetta Bechelloni, lorsque l'un des éléments du couple, père ou mère, est Kantch (sédentaire) « les enfants nés d'union avec des Kantch seront en effet considérés comme des « coupés » et leurs écarts à la règle mis sur le compte de l'alliance avec le ou la Kantch. En effet, certains mariages exogames – où le « cheval de tête » est un ou une Kantch - ont entraîné une certaine distanciation des enfants issus de ces alliances par rapport aux conduites du « Camp américain » ... » [Bechelloni Orsetta, 1998 : 38] Les enfants pratiquent donc plus ou moins assidûment leur langue, le manouche ; s'ils ne la pratiquent pas avec leurs parents, pour diverses raisons, ils seront confrontés à différentes périodes de leur vie à des membres de la communauté qui la pratiquent. Ces situations peuvent être vécues comme un malaise, mais la carence de leurs parents sera, plus souvent, compensée par le fait de vivre dans un groupe bien plus large que le groupe consanguin. Cet ensemble est stimulant car il est facteur d'échanges, de socialisation.

Une tristesse, bien passagère, affecte Boldo et sa femme, qui vivent harmonieusement leur culture manouche et le culte évangéliste. Ils échangent constamment en manouche, leurs enfants pratiquent également la langue vernaculaire. Or, depuis quelques semaines, un des deux garçons a choisit de se comporter bizarrement. Nous sommes dans la caravane, Den joue au milieu du plancher de la caravane avec des modèles réduits. Sa mère lui demande en langue vernaculaire, s'il désire manger. Den a quatre ans, il garde la tête baissée, le menton collé sur la poitrine, il bougonne. Un léger redressement de la tête, elle pivote, il regarde du

coin de l'œil sa mère, la réponse est « non ». Son père demande à son tour, en manouche, à son fils s'il désire manger. Den balance la tête pour décliner l'offre. Boldo lui demande de répondre en manouche. Grand silence. Boldo explique que depuis quelques temps Den ne veut plus parler en manouche, alors qu'il l'utilisait couramment avant. Il comprend les questions ou les ordres en manouche, mais ne répond qu'en français. Il y a une raison. Ce mutisme est pratiqué depuis le retour de sa mère dans la caravane après un accouchement. Depuis quinze jours, Den a une sœur plus jeune que lui. Il n'est plus « le petit dernier », alors il veut faire part de son sentiment et en même temps faire souffrir ses parents ; Den est jaloux de sa petite sœur.

PARAGRAPHE II : ELEMENT DU GROUPE FAMILIAL ELARGI

Voir une caravane isolée un certain temps, est signe d'un manque de sociabilité, d'une volonté de ne pas participer à la promiscuité. Ce ne sont pas des raisons culturelles : un conflit peut être compensé par une intégration sécurisante dans le groupe familial, un deuil se vit dans le groupe, tous les événements de la vie se partagent avec l'ensemble, même la difficulté financière peut être prise en charge par solidarité dans la communauté. L'enfant, élément de la cellule consanguine, élément du groupe familial, partie d'un ensemble d'affins, évolue dans ces espaces. La référence, piédestal de l'affirmation de l'enfant, est la consanguinité. Le sang, comme nous l'avons écrit, fait Manouche, la consanguinité, signifie la relation au patronyme, « au monde de famille » pour reprendre la définition de Boldo. « Les enfants, objets d'une grande affection, bénéficient de l'attention de tous les adultes. Ils constituent l'avenir et la sécurité des familles ... Les garçons, futurs chefs de famille, porteurs du nom, sont d'autant plus espérés. » [Humeau Jean-Baptiste, 1995 : 45] L'enfant, dès son plus jeune âge, découvre par l'étreinte affective, les embrassements, les visites fréquentes, qui sont les éléments de sa parenté outre le noyau, père, mère, frères et sœurs. « Ainsi, la parenté, la vie familiale sont-elles l'occasion sans cesse renouvelée de construire l'assemblée du groupe familial élargi, d'affirmer la réalité de son existence aux yeux des familles elles-mêmes, aux yeux des Gadjé aussi, et de renouer les liens étirés par la dispersion géographique, avant de les distendre à nouveau. » [Humeau Jean-Baptiste, 1995 : 46] Par le propos, l'enfant perçoit les éléments proches, lointains, interdits, dans la forme rhétorique du discours.

1 L'APPROPRIATION PAR LA RHETORIQUE

La forme rhétorique de la langue manouche a un procédé linguistique qui correspond à une expression culturelle, non seulement celle de la désignation mais aussi celle de l'appropriation. Ces formes sont utilisées constamment dans le propos. A un enfant, la forme définit la proximité familiale, l'affinité ; au groupe, elle confirme la teneur des relations entre ceux qui échangent. Ces formes de la langue vernaculaire ont glissé dans la langue véhiculaire, de l'usage intime, au cercle familial ou à celui des initiés, vers l'usage collectif, aux autres membres de la communauté, les Gens du Voyage. Ainsi, pour désigner une personne, non-identifiée, qui pénètre dans un espace très large, celui de l'agglomérat de caravanes, il sera fait usage du pronom indéfini. Cette forme, « voilà un gadjo », désigne à celui qui l'entend quelqu'un de totalement étranger au groupe. La même forme de phrase peut être utilisée par rapport à un manouche - « voilà un homme » - avec le même effet, l'usage du pronom signifie que l'on le ne connaît pas. Autre forme : l'usage d'un article défini – le, la, les - signifie que les personnes désignées sont connues, identifiables, soit par appartenance au groupe mais sans affinité collatérale soit comme étrangers « sédentaires » mais connus.

Envers les collatéraux, l'enfant s'appropriera ou énoncera par l'usage d'un adjectif possessif, à la fois la relation avec son parent et le respect, la déférence sous la forme « mon oncle, ma tante, mon cousin.» Le sens premier n'est pas banni ; il sert dans la désignation, aussi bien en langue vernaculaire qu'en véhiculaire, mais il prend du sens quand un enfant nomme son parent, en sa présence, en répondant à une question, en exécutant une tâche commandée, en ponctuant sa phrase par la forme, adjectif possessif précédant l'adjectif avunculaire. Il y a une dimension affective entre parent collatéral et enfant, entre ascendant et enfant ; naturellement entre frère et sœur, cette forme fait appel à l'amour fraternel, de parenté. Les enfants en font usage aisément, par déférence envers leurs aînés ; ceux-ci peuvent y recourir, et pour en jouer, car même l'affection exprimée peut être moyen à quémander à son parent.

Ce glissement s'exprime dans un autre usage sémantique, dans la relation affective au sein de la parenté, une mère ou un père peut ajouter un qualificatif pour donner du sens aux liens naturels ; dans la langue vernaculaire, ce sera « lacho » « lachi », dans la véhiculaire ce sera « bon », « bonne » - « mon bon fils » « ma bonne fille » - cette forme syntaxique traduisant l'affection. Ces usages dialogiques font du sens, l'enfant les intègre comme référents, par son usage il perçoit l'appartenance au groupe, la mise au ban, la précaution.

2 L'EDUCATION PAR LE GROUPE

Se décharger de sa responsabilité de parent au profit d'une prise en charge collective n'est pas envisageable. L'enfant fait partie de l'ensemble, il virevolte de sphère en sphère mais il reste l'enfant d'un père, d'une mère : un relâchement de l'attention parentale est sanctionné par la restitution de l'enfant dans la sphère personnelle. C'est une critique par la gestuelle, en général une femme d'un certain âge ramène l'enfant ; ainsi le respect temporelise toute réaction négative.

Un enfant, entité dans le groupe : ses déplacements vont au gré de son humeur ; avec les contraintes d'évitement d'une mise en danger, l'implication du groupe est animée par des sollicitations d'adultes, afin de partager un repas, pour recevoir des friandises, comme nous l'avons déjà noté. La sollicitation peut être beaucoup plus pratique, comme la demande d'un adulte pour une aide ponctuelle, pour l'accompagner dans un déplacement hors du cercle des caravanes, pour une initiation à un métier manuel. Le rôle de formation assumé par les adultes est l'expression de l'affinité culturelle, toujours selon cette acception du caractère sacré de l'enfant. Un enfant est humain, capable du meilleur, puis, à certains moments, de mesquineries. Mais le pouvoir de sanction est l'exclusive de son père, aucun adulte ne peut lever la main sur un enfant autre que le sien. Seul le père ou la mère est juge, partial ou impartial, de l'enfant, l'admonestation ou la tape sont privilèges parentaux.

Le groupe peut rappeler, assez ouvertement les devoirs des parents (pas dans le cas d'affaires privées) relatifs au respect en matière de pratiques culturelles, telles que le deuil. Il revient à notre mémoire un fait douloureux mais en relation avec l'enfant, qui frappe un adolescent, puis un parent qui, dans une circonstance, s'était détourné de la culture en ne la respectant pas. Reportons-nous en arrière de dix ans. Le pauvre Minet, jeune garçon de 16 ans, vient de décéder une nuit, carbonisé dans la caravane où il dormait. Nous sommes plusieurs hommes, autour d'un feu, à veiller comme le veut la tradition. Le silence règne parmi les adultes. Seul le bruit des véhicules rompt le silence et le recueillement car ils amènent des membres de la famille qui viennent honorer la mémoire du défunt, partager la peine de tous. Leur présence est la preuve de leur déférence, de grandes phrases sont donc inutiles. Jour et nuit, le feu est entretenu ; il doit durer le temps de la veillée funèbre, sans interruption, c'est à dire deux à trois jours.

Les femmes font le va-et-vient des « boîtes à gaz », où l'eau frémit, sur les réchauds. Elles vont vers les hommes pour proposer à chacun soit un verre de café, soit un potage clair. La rumeur parcourt l'assemblée : un homme dans sa caravane regarde la télévision, une faute impardonnable d'autant que la caravane stationne sur le terrain où siège l'armature métallique

de la caravane carbonisée. Des hommes, pères de famille, vont en délégation vérifier s'il y a manquement aux devoirs de « respect » du chef de cette famille. A l'ouverture de la porte, résonnent faiblement les sons du téléviseur. Mal à l'aise, le fautif argumente sur le besoin de ses enfants de se distraire. L'argument est fallacieux : en tant que père il doit, par une attitude de respect du deuil, inciter ses enfants à pratiquer eux aussi la tradition du silence, ce que ces hommes sont venus lui rappeler. Mal à l'aise devant la critique, aussitôt pris en défaut, l'homme intime l'ordre à sa femme d'éteindre la télévision. Ces hommes sont venus respectueusement rappeler la pratique culturelle dans ce moment précis : ni télévision, ni musique, ni radio pour celui qui respecte le deuil d'un proche, l'affliction entraîne un isolement du monde vivant et joyeux. Dans cette circonstance, les enfants, désireux de se distraire, de s'extraire, ont compris la primauté de la culture. Leurs intentions et désirs doivent être tus dans ces moments.

PARAGRAPHE III : INTEGRATION DANS L'ENSEMBLE COMMUNAUTAIRE

Se référant à deux biographies tsiganes, Jean-Baptiste Humeau écrit : « Ces récits attestent de la solidité de liens familiaux sur le mode de la filiation. Mais ils témoignent aussi de la solidité d'alliances entre familles contractées autour d'une itinérance dont la construction doit tout à la survie économique des groupes, et à la recombinaison permanente de ces liens familiaux. En somme, les groupes tsiganes établissent quotidiennement, sur des territoires aux « ressources » limitées, le compromis entre une véritable régulation économique vécue au sein de communautés familiales fragmentées et la rencontre vitale au maintien de vastes ensembles familiaux, fondements de leur identité. » [Humeau Jean-Baptiste, 1995 : 51]

Outre les liens consanguins, d'affinités, il existe un élément naturel unificateur : le feu ! Des retrouvailles, après une absence sont fêtées par une grillade familiale ; le nombre des convives n'est pas limité, cet échange se fait autour de la chaleur d'un feu. Une aire de stationnement, trop triste le soir, est égayé par un feu, sa combustion attire les amateurs. Ce moment est aussi l'expérimentation de la tradition, les enfants se collent devant leur père, se chauffent à la chaleur du foyer, ils tournent et se retournent pour réchauffer chaque face du corps, surtout ils sont attentifs aux conversations. Les yeux rivés sur le narrateur, ils s'abreuvent des paroles des pères, des anciens, de leur père. Les têtes tournent dans les différentes directions, sources de propos, d'histoires ayant trait à la culture, aux aventures et mésaventures du voyage, jamais de paroles impolies...La pratique de réunions impromptues, scellement familial, de pur plaisir, tend à ce faire rare au grand dam d'un ancien. L'homme, âgé de soixante dix ans, nous faisait part de ses regrets : « Tu vois, autrefois c'était comme ça, un feu, des hommes en cercle autour, on discutait des heures entières jusqu'au moment de se coucher ; regarde quand ils sont au bord du feu, c'est la lumière jaune du feu qui éclaire les visages, mais maintenant ça a changé, tu vas voir les uns et les autres vont s'en retourner chez eux, et devine ce qui éclaire leur visage le soir : la lumière bleue de la télé ! » Effectivement ce soir là, « y a un bon film à la télé. », mais le feu se pratique encore, avec autour du foyer, des hommes qui échangent, des enfants attentifs qui écoutent, « avec respect, unti vel éra, il faut du respect, c'est à dire : ne doit pas être négligé, maltraité, abandonné, surtout perdu » [Williams Patrick, 1993 : 6] Autour de ce feu, les participants se réchauffent de paroles dites, émanant de strates établies, imbriquées dans la tradition. Les ombres ondulent avec prestige devant le foyer, chacun participe, l'un dit, l'autre confirme, les hommes écoutent, les cadets

font silence, les enfants curieux s'immiscent entre ces statures, jouant des épaules à hauteur de hanche afin de s'intégrer au cercle des poètes apparus, eux aussi sont les éléments qui fondent la « Nation ».

1 PARTICIPE A LA CROISSANCE

Le propos, sur la représentation de la fonction de l'enfant dans la croissance de l'ensemble manouche, produit deux notions, l'une assurant l'autre : le nombre, la pérennité. Era voit dans l'accroissement de la communauté, un avantage : « C'est important d'avoir une grande famille, j'espère plus tard qu'on va envahir Bordeaux avec tous les gosses ». Un rire ponctue cette phrase : désire-t-il participer réellement à l'envahissement ? Dans son propos, au terme de quelques heures de conversations enregistrées, l'idée d'une suprématie par le nombre est inductive : la démographie décroît chez les sédentaires. Il observe que, dans la communauté manouche, les familles grandissent, des jeunes se marient, ont des enfants ; à un moment, il est admiratif quant au comportement de son jeune frère, à peine trente ans, père de six enfants. Era constate qu'il y a parmi les manouches du sens dans le regroupement familial, ce qui le reconforte dans cette idée numérique de l'union par affinité de familles, là encore nombre, mais aussi l'union de circonstance, une grande quantité de caravanes rassemblées, pour faire corps par la masse. Une notion émerge au travers du propos de Muncego, donner du sens à la valeur du nombre dans le terme de nation. Selon lui avoir des enfants est : « Pour faire un peuple, faire une petite nation, faire une petite famille, c'est toi qui la fais, tu vois, tu te maries, tu fais 2 -3 gosses, c'est ta famille à toi, c'est que tu le veux, c'est que tu le désires avoir ça. » L'idée de Muncego, à la lecture de son propos, est déductive autour du principe du mariage. Reprenons les éléments du discours du narrateur : le mariage fait la famille qui fait la petite nation qui fait le peuple. Ainsi est la loi culturelle puisque dans une autre phrase, le même jeune père de famille - sa fille a à peine plus d'un an - explique comment il conçoit ses devoirs envers ce qui fait le peuple, la culture. « Depuis ma naissance, de l'arrière à l'arrière, je la vis (la culture manouche), même mes enfants, ils feront la même chose que j'ai fait, c'est important de vivre (la culture), que ta famille vive la même coutume que toi c'est bien, tes petits-enfants qu'ils fassent pareil que toi, jamais personne dans ma famille ne va changer ! » Muncego a une vingtaine d'années, il ne voit qu'un sens à sa vie : la famille grande en nombre.

La pérennité, Muncego l'a abordée, Boldo précise : « Nos enfants, ça grandit, on leur apprend comme nous, malgré qu'ils vivront dans le monde, aussi, avec les sédentaires, qui les

côtoient, tous les jours, peut-être, mais ça reste dans le cadre toujours de la tradition des tziganes – oui c'est important- ça reste ! » La tradition prime, l'apprentissage est quotidien, Muncego le confirme : « Comme ma fille, ça que je vais faire avec ma femme, un jour elle va faire pareil, et c'est pas elle qui va être une sédentaire, elle restera dans le mode de vie qu'on vit, elle sera toujours avec une caravane, toujours dans la nature, comme on vit ... » Là encore le discours se fonde sur une opposition, pour Boldo comme pour Muncego, aboutir à élever ses enfants dans la tradition manouche, appartenir à cette culture, vivre au milieu du clan semble se constituer sous une forme de résistance à une société autre. Ne pas être sédentaire est foncièrement impossible, puisque « être manouche est dans le sang », mais faire le choix de vivre comme un « sédentaire » peut se traduire par un renoncement culturel, un abandon de la tradition. Alors l'expression, la permanence de la tradition, l'affirmation de la pérennité est le moyen de résister en affirmant sa différence. A quel moment l'exprimer ? Quand l'enfant écoute ! Il est attentif parce qu'il connaît ses référents familiaux, collatéraux, du groupe, la tradition se dispense par l'oralité.

2 ELEMENT DU DISCOURS ORDINAIRE

Un musicologue tzigane écrivait que le thème de la Cardas correspond exactement au discours de rencontre des Tsiganes. Ce phrasé musical, exécuté par des violons, commence dans la mélancolie, progresse crescendo pour terminer fortissimo, dans un rythme joyeux, endiablé. Il démontrait que le discours ordinaire est construit selon cette forme, lorsque des Tsiganes, Manouches également, se retrouvent après une absence de quelques semaines, mois ou années, « Ses déplacements obéissent à des motifs familiaux et religieux ou à la recherche de ressources fournies par des activités très variées mais en général saisonnières, successives, irrégulières. Celles-ci se rapprochent plus de ce que l'on appelle les petits boulots que des emplois stables. En tout cas, le terrain de parcours est celui de la société sédentaire à travers les travaux agricoles, certaines activités de réparation, de récupération, toute une économie de transaction avec la population enracinée dont les concentrations offrent une clientèle pour l'achat, la vente ou la mendicité. Ces « nomades » ne sont donc pas superposés mais profondément impliqués et dépendants de notre civilisation en dépit de l'étrangeté qu'ils conservent. » [Humeau Jean-Baptiste, 1995 : 7] Le propos, après ces périodes d'absence, répond à un schéma convenu : on aborde en premier lieu les choses tristes survenues dans la vie de chacun des interlocuteurs, ensuite vient l'échange des moments plus joyeux, pour terminer en apothéose en exprimant la joie commune de se revoir. Le Manouche qui voyage transporte avec lui de l'information, sur les gens qu'il rencontre, sur les personnes qu'il

connaît. Ainsi, quelle fut notre surprise de découvrir que Papal, un manouche appartenant à un groupe voyageant avec des roulottes tirées par des chevaux, dans le Maine et Loire, savait que nous étions marié depuis un an et demi, qu'un garçon était né. Célibataire, nous avons voyagé avec ce groupe, la promiscuité nous a fait être proches, nous nous interpellions par le terme de « frère », notre séjour dans sa famille dura plusieurs semaines. Pour des raisons diverses nous avons fait un choix de vie en Gironde ; le deuil d'un homme âgé nous a réunis dans l'assistance respectueuse. Lors d'une conversation, il m'expliqua qu'il avait rencontré un homme de telle famille, il nous le décrivit, ajoutant au détail le type de caravane, la marque de son fourgon. L'homme lui avait parlé de notre mariage, Papal à l'énoncé de notre prénom, de la description de notre morphologie, comprit qu'il s'agissait de nous. Il venait de parler avec notre oncle par alliance. La circonstance du décès ne nous a pas permis de fêter ces retrouvailles, d'exprimer notre joie de nous revoir, mais nous nous sommes promis de nous retrouver, bien sûr sans fixer de date, c'est inéluctable !

L'enfant est un élément de ce discours, automatiquement il est présent, parce qu'il valorise, il grandit en parallèle du père. Le père de l'enfant est son précepteur, celui qui vient à son père pour parler peut être un précepteur, l'enfant jugera et jugera l'intérêt du propos. Souvent un nouveau visage, le retour d'un parent ou d'un proche près de son père attire, à cause de son discours, l'enfant. Car si l'enfant est légèrement initié, il saisira le rang social de l'interlocuteur, dans l'échange discursif avec son père. « Ceux qui savent que le sens est partout et qu'il peut apparaître à tous moments sont aussi ceux qui savent les gestes qu'il convient de faire lorsque le sens apparaît : ce sont les gestes du « respect. » [Williams Patrick, 1993 : 31] Dans la construction de ce discours ordinaire des retrouvailles, l'enfant y a inéluctablement une place, invariablement l'interlocuteur se souciera de la santé des enfants, de cet élément totalement indissociable, il y aura toujours cette question : « Et les p'tits ? ». Ce petit restera affectueusement pour une mère « mon p'tit » ou « ma p'tite » ; depuis leur plus jeune âge, cette forme affectueuse sera conservée par une mère envers ses enfants même lorsque ceux-ci auront fondé une famille, les liens utérins sont d'autant plus exacerbés par l'âge, le souvenir de l'enfantement, le passé fécond, les marques tactiles d'affection.

L'enfant dans cet ensemble indéfini, large, incommensurable qu'est son monde culturel, immanent, où le sens n'apparaît que dans la pratique au sein du groupe, s'exalte parce qu'on l'exprime, on le partage avec ceux qui le comprennent « Celui qui cesse de boire du vin ou de manger du hérisson, du lapin ... de chanter telle chanson parce que son père ou son frère est mort, il civilise le vin, le hérisson, le lapin, la chanson... Quand il recommence à

boire, à manger, à chanter ... tout cela ne représente plus pour lui des mets, des plats, des œuvres ordinaires, simples produits offerts par la nature ou par les gadjé, la transformation rituelle a eu lieu : il se nourrit de civilisation manouche. » [Williams Patrick, 1993 : 36]

Questionner prédispose à s'interroger sur ce que l'on considère comme anodin, la parole revêt un rôle initiatique, le dire est pour former puis pour informer, l'ordinaire mis en avant devient une affirmation. Cet ordinaire est identitaire. Pour répondre à ce qui est essentiel, n'est-il pas plus facile d'utiliser la dichotomie ? En affirmant le sens à l'intérieur et son contraire provenant de l'extérieur est le moyen de légitimer ce qui est tradition, de dire que cela est fondé, juste car producteur de cohérence sociale. L'enfant, dans ce mode de pensée, perpétue ce que les adultes considèrent comme, non pas inné puisque les comportements sont contingents, mais induit, si légitimement induit parce que tout parent, par l'enfant interposé, justifie l'apprentissage culturel, donc sa culture. Avec pour seule intention de vivre, le temps de son existence, dans un mode qu'il a toujours connu. Dire aimer ce genre de vie, n'est pas une simple tournure d'esprit, c'est là encore affirmer sa différence. L'action de dire est culturellement bien inutile, elle existe, et à la provocation qu'est notre question, une réponse est apportée. Ce groupe vit de dire, pas dans ce schéma de pure réponse, mais dans celui de dispenser, de faire, de voir la culture, ainsi lors de deuil « Il serait erroné de penser que les Manouches ne sont pas sensibles à la curiosité des Gadjé. C'est bien l'image du groupe que montrent aux Gadjé toutes ces fleurs, ces messages de tendresse, cet affichage public des liens familiaux. Tout comme, seule occasion où, rassemblés en pleine rue, les Manouches se montrent, la foule à l'enterrement révèle la dimension véritable du groupe et la solidarité qui unit ses membres. Question d'intégrité encore, cette présence de tous requise aux funérailles : le manque d'un parent serait la faille à l'intérieur du groupe. Lorsqu'ils se rendent au cimetière, les Manouches ne disent pas qu'ils vont voir un tel ou un tel, la formule toujours employée : nous allons sur les tombes. Et ces visites aux tombes sont comme les visites aux caravanes. Comme lorsqu'on s'arrête dans un campement et que l'on s'attarde avant tout chez ses parents, mais qu'il convient aussi de saluer tout le monde. Les visiteurs s'arrêtent et apportent leurs hommages avant tout aux défunts du ou des caveaux de la famille, mais ils font une pause aussi devant les autres tombes manouches du cimetière. Lorsque l'on est en voyage ou en déplacement, pour le loisir ou pour la chine, si l'on passe dans un bourg où l'on sait que des parents sont enterrés, il faut s'arrêter les saluer, tout comme il faut s'arrêter quand on rencontre à l'improviste des caravanes sur la route. Le nombre de rencontres quotidiennes, aussi bien pour ceux qui restent au campement que pour ceux qui se déplacent en automobile, rend compte de la vie sociale intense au sein de la communauté ; parmi ces rencontres, il y a

celles des parents morts et celles des parents vivants, les unes et les autres important pour se faire Manouche « [Williams Patrick, 1993 : 20]

Le silence, aussi, parle, un long discours est inutile : « Il y a alors, si l'on entre, si l'on a d'autres fois passé assez de temps pour entrer, le sentiment qu'immédiatement la connivence, si profonde, est retrouvée. Les mois d'absence ne comptent pas. Pas besoin de parler. C'est cela : après plusieurs mois, après des années, il ne faut pas parler. Novembre : nous rentrons d'une marche dans les champs, trois compagnons dans une caravane que les femmes nous ont abandonnée : cette stupeur devant le jour qui descend – et le vin dans les litres à étoiles, les cigarettes se consomment entre les doigts, pas de mots échangés ; la chaleur, l'amour montent ... et ça dure, le seul événement est celui de la lumière qui décroît. Il n'y a aucune parole, la plus élaborée ou la plus hermétique, qui équivaille le silence. Parce qu'il n'y a aucune parole qui à la fin ne résiste à l'exégèse ou au découpage, au déploiement de l'explication. Dire le bloc : seul le silence le peut. » [Williams Patrick, 1993 : 91] Les stéréotypes désignent : les images, concepts et attitudes que la plupart des membres d'un même groupe social ont en commun et qu'ils considèrent comme justes, si bien qu'un individu ne possède ces stéréotypes que dans la mesure où il partage les mythes sociaux du groupe auquel il appartient. « Une infirmière scolaire s'apitoyait sur la souffrance d'un enfant du Voyage lors de son passage à l'école primaire. « Il avait les mains noires et se trouvait gêné parmi les sédentaires qui le regardaient ». « Il était mal à l'aise du fait de ses mains sales » ajoutait-elle. Selon ses propres critères. Cet enfant, fils de ferrailleur, accompagne et aide son père dans son travail qui, en même temps, lui apprend le métier comme cela se fait dans le monde du Voyage. Il fallait le savoir et en tenir compte. D'autre part, cet enfant scolarisé, seul de sa communauté au milieu de sédentaires inconnus, ne pouvait qu'appréhender la rencontre n'ignorant pas que, ici ou là, l'accueil réservé aux gens du voyage va de l'acceptation à l'hostilité. » [Duranteau Camille, 2000 : 93]

L'enfant, vu par un regard étranger est un stéréotype, sale, en grand nombre, sans discipline, pourtant cet être « sacré » est le centre de la culture manouche, il est le sang, la langue, le respect, les comportements, l'accession au rang social. Le discours critique existe, notre groupe le fonde sur un tabou sexuel, mais ailleurs le propos critique sera différent. Moins stéréotypé, quelle que soit la forme, l'intention est d'entretenir de la distance avec l'autre. Ceci pour affirmer la différence, la pertinence d'une identité. Le but est de dévaloriser les cultures « autres », en glorifiant la sienne, pour la rendre prééminente. Ainsi, il faut produire de la descendance, lui inculquer des valeurs pour qu'elle les reproduise. Dans notre groupe de cinq pères de famille, le discours critique est élaboré sur l'opposition afin d'affirmer une différence. Celle-ci est fondée sur la représentation de l'enfant au sein du

groupe. Le rôle social de l'enfant est défini dans le propos. Cette représentation dans le discours a pour intention de rendre pérenne ce qui est identitaire : la culture. Le discours est la source quotidienne de la culture, lors des échanges, dans la disposition des individus, dans le lieu où ils parlent, le moment, les paroles, tout devient culture pour le regard de l'enfant, levant la tête pour chercher dans les regards de ceux qui parlent l'authenticité des paroles.

DEUXIEME PARTIE : L'AGIR PAR L'USAGE DU PERFORMATIF

L'enfant lors de sa croissance sociale va découvrir l'usage de la parole, muet social dans ses plus jeunes années, il devient un être conversant avec ses égaux sociaux de jeunes garçons ou de jeunes filles. Ils parlent entre eux, garçons ensemble, filles ensemble, de choses qui les concernent, ils veillent à ce que leur parole soit conforme aux principes établis dans la communauté. Ils exercent la qualité de leur discours, ils jouent à veiller à respecter les maximes de qualité et de quantité, [Récanati, 1979 : 143-144].

Dans ces exercices essentiels de communication, ils veillent à garder la posture idéale inhérente à leur nom, leur capacité, la qualité de leur propos. Certaines informations sont qualifiées en fonction du locuteur ou de la condition sociale du locuteur, cette assertion permet de juger la « hauteur » du discours. La hauteur est le résultat de la position sociale de celui à qui l'on se réfère dans un acte rhétorique comme le note Austin, [Austin, 1970 : 65], de la renommée sociale de celui qui émet un discours, de la position sociale quant à son âge. Parler c'est dire, mais c'est aussi agir, pour que la parole soit empreinte de vérité, il est demandé au locuteur de corroborer son propos par une procédure que l'on nomme le jurement. Si le propos est régi par la théorie d'Apostel : « (Théorie d'Apostel : la théorie du discours et de l'acte de communication doit être insérée dans une théorie générale de l'action.) C'est en premier lieu la théorie de la communication qui constitue un sous-domaine de la théorie de l'action. La théorie interactionnelle de la signification peut être formalisée à l'aide de la logique de l'action. Trois aspects à prendre en compte :

a) L'acte de communication est à la fois une transformation du locuteur, de son interlocuteur et de leurs rapports.

b) L'acte de communication se définit par le but (ou les buts particuliers) qu'il poursuit ; il n'y a pas moyen de parler de sens sans parler en même temps de but.

c) Chaque acte de communication est en même temps une action qui produit un résultat différent de la simple existence d'une expression orale ou écrite. [Armengaud, 1999 : 98]. » Le propos « juré » devient vérité, opposable à tous, identifiable par le locuteur qui a émis ce discours.

CHAPITRE A : LE NOM

La Gypsie Lore Society a travaillé bien plus tôt en profondeur pour tenter de sérier, d'identifier les individus qui commençaient à voyager dans le pays au début du XVIème siècle. La France a géré tant bien que mal les bandes qui écumaient l'hexagone. Du péjoratif, la considération est arrivée à identifier les Tsiganes comme une communauté qui a migré depuis les plaines du Gange. L'identification est devenue la réponse adéquate administrative par la création du Carnet anthropométrique en 1912, par la création des Brigades du Tigre pour lutter contre la délinquance itinérante.

La qualification a d'abord été administrative avant de devenir un intérêt scientifique, et même cet intérêt a été dévoyé par les idéologues nazis pendant la Seconde Guerre Mondiale, d'aryens ils sont devenus des impurs dravidiens, la chasse aux Tsiganes était lancée. Elle a entraîné la disparition dans les chambres à gaz de centaines de milliers de Tsiganes, puis l'internement en France dès 1937 de milliers d'individus mouvants susceptibles de renseigner l'ennemi, libérés des camps français en 1947 ! On ne fête pas les grands moments de l'Histoire aux mêmes dates.

Les Gens du voyage se donnent un nom, ils ont accepté ce dernier terme comme le plus supportable, ils ont avant cela entendu tous les quolibets, billevesées, propos discriminatoires avant ce terme acceptable. Mais la qualification endogène n'est pas la même, un gitan n'a pas sens pour l'ensemble de la communauté, un Gitan est un tsigane d'origine espagnole, qui parle des mots de romanés associés à un patois andalous ou catalan. Un Rrom parle le romanés avec des emprunts des pays satellites de l'ex-URSS. Enfin les autres s'appellent des Sinté, les Manouches en France. Tout ceci n'est qu'une qualification pour indiquer en situation endogène comment les individus se comportent, vivent et partagent les normes sociales, un Gitan n'est pas un Manouche, un Manouche n'est pas un Rrom, un Rrom n'est pas un Manouche. Tous ne partagent pas les mêmes habitudes de vie, mode de déplacement, langages, et conception du Monde.

Un mouvement messianique prosélyte a tenté par la prise en charge d'une Mission Evangélique Tsigane, sous l'égide du Pasteur Lecossec dans les années 1950 de fédérer les groupes tziganes dans une osmose œcuménique, mais la scission est apparue entre les groupes dans les années 80, au point que les Conventions annuelles, moment de communion immense, n'avait plus de raison d'être dans une union Tsigane. Les Rroms ont fait des missions, des Conventions réservé à leur culture...

Le nom n'est pas ce que l'on conçoit communément comme le nom de famille, en situation endogène, le nom est le nom communautaire. Ce nom qui vous a été donné par vos ascendants, collatéraux durant l'enfance, un sobriquet, un surnom, une caractéristique, un mot vernaculaire, ceci est le nom, c'est sous ce nom que l'individu est identifié dans les groupes. Quant au nom de famille, les individus s'y réfèrent lorsqu'ils doivent s'identifier lors d'une rencontre : « Je suis le Canard, le fils le plus vieux du Mario, de la famille Beaumann, mes oncles sont des Richard... » Et malgré cela si l'on n'arrive pas à être situé par son interlocuteur, alors l'introduit va chercher plus loin dans son ascendance, vers les grands-parents et les alliances d'affinités ou collatérales. Ce que les uns et les autres nomment le « petit nom », c'est le prénom attribué lors de la déclaration à l'Etat Civil, personne ne fait usage de ce prénom dans la communauté, seulement lorsqu'il y a une entité administrative qui le réclame.

Enfin en situation de groupe stable, les individus se situent par rapport à leur statut social, ils exercent leurs pouvoirs des attributions inhérentes à la fonction. Ces statuts sont grossièrement en parallèle avec la croissance physique, on naît enfant, on meurt ancien, entre les deux les personnes vivent en tant que jeunes garçons ou jeunes filles, puis en tant qu'homme ou en tant que femme.

Les attributions des statuts donnent des devoirs et des obligations, on attend rien d'interaction sociale d'un enfant, un peu plus sous la forme de la confirmation de l'apprentissage chez les jeunes garçons et filles, mais on attend le plein exercice quand devenu homme et femme, les individus interagissent dans les sphères. Exercer son statut social avec sa pleine capacité est facteur de stabilité pour le groupe, la cohésion tient et se maintient par l'interaction, elle s'exprime par le discours. Quelques expressions endogène insistent sur les qualités de la parole, du locuteur, de l'interlocuteur, la forme la plus évidente de faire usage de la parole est la forme performative, l'usage perlocutoire est l'affirmation d'être, être capable de parler, « c'est histoire de dire, mais je ne veux pas parler ». Voici une forme utilisée lorsque l'on veut donner son point de vue sur une personne, on peut dire, mais on se retient de parler, parce que parler c'est agir.

1 : NOMMER ET SE NOMMER

De la bibliographie spécialisée, nous pouvons retirer une nomenclature des termes que nous utiliserons dans ce travail. Le terme de manouche appartient à ceux qui s'y réfèrent dans la relation que nous avons eu avec eux, la condition de manouche tient au nom, les éléments le corroborent par la référence au sang, dans l'acception qu'ils sont nés de l'union de deux êtres manouches. Des enfants seront identifiés comme manouche, lorsque le père est manouche, que le foyer nucléaire familial vit dans le groupe élargi familial. Dans ces cas, la mère peut ne pas être manouche, elle assez souvent originaire du monde « sédentaire ». La condition sociale dans la relation au groupe donne aux enfants la qualité de manouche. Nous connaissons une famille construite dans ce schéma, le père attribue à ses enfants la qualité de manouche, mais cette affirmation est surtout utilisée envers ses garçons, moins souvent envers ses filles. La cause de cette construction rhétorique tient au fait que le père veille de près à l'éducation des garçons, alors en soutenant cette prétention, il place ses enfants dans une relation pure et dure, celle qui existe entre manouche. Nous verrons que la condition de la relation est élaborée autour des sens qui sont faits en relation à l'origine établie.

Quant aux termes nous ne ferons pas référence au mot « gitan », seulement dans le sens endogène, c'est-à-dire lorsqu'il concerne des éléments appartenant au groupe social des « gitans espagnols », les « ritanes » comme certains disent, sans caractère péjoratif mais dans l'intention de montrer la différence. Un manouche ne se considère pas comme étant un « gitan » sur l'ensemble de sa vie quotidienne. Le terme peut être utilisé dans la relation à l'altérité, lorsque un individu dit « je suis gitan » à l'adresse d'un élément de l'altérité, il abonde dans les stéréotypes véhiculés dans le monde « sédentaire », il se qualifie ainsi en participant à la confrontation, au jugement négatif, il utilise ce terme dans la volonté d'affirmer l'altérité. Généralement une conversation ouverte sous ces termes n'est pas régie dans une intention de pondération, elle est polémique. Nous ne ferons pas référence aux mots anecdotiques de « romanichels », de « bohémiens », de « caraques » et autres expressions. Car si nous faisons le choix d'en faire usage, il nous faudrait construire une nomenclature dans laquelle nous ferions usage des mots endogènes existants. Il existe un mot générique qui définit l'individu « autre », le « gadjo » littéralement « l'étranger », nous nous cantonnerons à ce terme unique, tout en le déclinant sous la condition de féminin, « gadji », du masculin pluriel, « gadjé », du féminin pluriel, « gadjia », de la condition de jeune masculin, « raclo », du féminin, « racli », du masculin pluriel, « raclé », du féminin pluriel, « rakia ».

François Vaux de Folletier a tenté de donner une explication à l'usage des mots de « romanichels » et de « bohémiens ». Il écrit que lorsque les premiers individus

commencèrent à élaborer des relations avec le monde « sédentaire », après leur arrivée en France, en 1419, la relation entre les éléments sédentaires et la communauté passait par des contacts avec les femmes, à la question posée « Qui es-tu ? » la personne interrogée ne pouvait que répondre, « Je suis une femme » or en romanés cela donne « Um romni » ou « Um romani ». L'usage courant en a fait une faute de rhétorique, le terme a glissé vers « romanichel », ceci dans le souci d'identifier la population. Pour le terme de bohémiens, il vient de l'Histoire, lorsque les premiers tsiganes circulaient en France au 15 et 16^{ème} siècle, ils produisaient des lettres de recommandations, de préférence de souverains très lointains. Ainsi, des groupes présentaient une lettre de « Sigismond Premier, Roi de Prusse et de Bohême », l'usage du terme de bohémiens vient de ce fait.

Nos relations dans les groupes utilisent un mot, récurrent, qui fait sens dans le groupe, afin d'identifier celui qui est « autre » mais appartenant à la communauté, dans le souci de se définir dans une relation endogène. Ils utilisent le mot de « voyageur ». Être voyageur c'est partager un mode de vie, posséder les sens de la relation au monde, affirmer être différent des éléments de la société englobante, partager un langage adéquat, avoir les comportements sociaux efficaces. Dire être voyageur est le sésame pour ouvrir la relation sur un autre concept, une condition de relations différentes de celles élaborées par les « gadjé ». Même si les éléments affirmant leur différence ne perçoivent pas ou n'ont pas eu encore l'occasion de comparer les modes de relations dans le monde de l'altérité, la référence au terme « voyageur » établit la relation entre deux individus se considérant, du fait de l'usage, comme identiques. Ce sont les discussions suivantes qui vont établir leur positionnement dans la communauté des « voyageurs ». Inéluctablement, le fait de s'affirmer comme « voyageur » projette l'individu dans un monde de relations sociales autres, dire que l'on est « voyageur » c'est affirmer une identité sociale de sens positif pour le locuteur. Car autour du terme, le locuteur se réfère à ce qui construit le Monde, tous les comportements sociaux que l'individu a fait siens sont exprimés dans cette affirmation. Le sens est perçu par le récepteur, lorsqu'il en maîtrise la correspondance, de cette affirmation naissent des types de relations établies dans la communauté auxquels les individus se rattachent. Le terme de « voyageur » appartient au sens commun, celui pratiqué dans la communauté de référence. Le terme est une préliminaire à toute rencontre hors la condition des aires de stationnement, le mot introduit les éléments dans une sphère originelle, l'affirmation de la condition sociale dans une relation externe au groupe peut produire une sorte de réconfort, la satisfaction de produire une relation conforme en milieu « hostile ».

Autre terme endogène produisant du sens celui de Monde, en langue vernaculaire cela correspond au mot « menché », lorsque l'on se réfère au monde, le sens place les individus dans une communauté de sens, appartenir au Monde est l'affirmation qu'il n'y a aucun doute sur la pratique sociale des individus, que leur comportement est conforme, comme le terme précédant, la référence au monde implique une correspondance à la relation, à la constitution de la socialisation des éléments. Dire « c'est du Monde » a une acception matérielle de la condition, elle sous tend une relation sociale, mais ne la garantit pas. Ce n'est que lorsque l'origine est précisée que la sphère sociale apparaît, être du Monde ne garantit pas que ce sont des Manouches, les éléments identifiés peuvent être gitans, roms, yénishs ou d'origines diverses, dans ce cas ce sont des « voyageurs » ou si le locuteur veut produire un effet péjoratif des « ruillé ».

Nos interlocuteurs ont pour la plupart un surnom, un nom communautaire, sous lequel ils sont connus et identifiés comme personne vivant dans un groupe, descendant de tel et tel individus, collatéral de telle et telle personne. Ce nom communautaire peut prendre la forme d'un sobriquet, lorsqu'il est demandé le mode attributaire de ce nom, il fait souvent référence à une situation enfantine, relative au poids, à un comportement récurrent, à une qualité physique.

Ce nom communautaire est réservé au groupe, il est diffusé dans les groupes, mais il est caché dans la relation avec les représentants de la société englobante. Ce nom communautaire est le seul à être utilisé au sein de la communauté, donc dans un sens comme dans un autre le sobriquet est la seule identification, il ne permet pas d'identifier un individu lorsque la recherche émane de la société englobante, il ne permet pas non plus de donner un visage à un prénom de l'Etat Civil. Ce prénom de naissance est appelé le « petit nom », il est peu connu au sein du groupe. Les surnoms sont définis comme le nom, lorsque l'on demande « c'est quoi ton nom ? », chacun présente son nom communautaire. Les choix des noms communautaires sont divers et variés, certains puisent l'inspiration dans la Bible, d'autre dans les animaux mais en version vernaculaire, comme « Niglo » « Gaïza », (hérisson, chèvre), enfin tout est acceptable même « Pute », le surnom vient du père dans ce cas précis, il aimait appeler sa petite « Ma pute, ma petite pute » et ainsi de suite. « Canard » vient du barbotage de l'enfant lors de la prise du bain, « Négrresse » de la couleur de peau halée lorsqu'elle est née. Ces noms communautaires restent d'usage dans les cercles des communautés, de l'enfance, il va se construire de l'histoire de son détenteur en passant par les strates des statuts sociaux.

2 : DE L'USAGE DU NOM

De l'usage des termes naît un sens, le sens des mots endogènes pour définir celui qui ressemble connaît des variations, ainsi dire de quelqu'un que c'est un « voyageur » de surcroît un « manouche » mais qu'il n'est pas dans le « monde » a un sens précis. Cela veut dire que la personne définit appartient à la sphère générale des gens qui partagent une relation sociale précise, qu'il a une origine par le sang propre à la communauté, mais qu'il ne participe pas à la vie dans la communauté. Les termes généraux, de Monde, de Voyageurs placent les éléments dans une relation sociale sensée, le terme de Manouche lui fait référence à l'origine de naissance de l'individu. Dans nos connaissances, nous avons des « Manouches de HLM », ce sont des individus appartenant à la nomenclature des noms manouches : Weiss, Visse, Winterstein, Ventréstin, Duvil, Duval, Debarh, Debarth, Debart, Dubart, Elfrich, Elfrid etc... Ils ont le sang, acquis par des générations d'unions endogènes dans la communauté, mais leurs conditions de vie matérielle ou sociale, ont mené ces individus dans une prise en charge par des services assurant un hébergement dans une structure urbaine, ils ne sont plus du « Monde », et ne participent plus au « Voyage ». Ils restent manouches, mais les relations avec ces individus sont modérées car le sens commun considère que ces personnes, impliquées dans des relations continues avec des « gadjè » seraient susceptibles de ne plus percevoir la relation sociale comme elle est conçue dans la communauté.

L'usage des mots de sens place la sphère de relation, l'individu de l'adresse dans une configuration d'exercice de la relation à l'autre en fonction de statuts sociaux, de tenue, de face que nous n'avons pas perçue dans la bibliographie spécialisée, au contraire il est fait référence à des termes créant une immanence intellectuelle. Ainsi pour des raisons de commodité, les institutions sont arrivées à établir un terme générique qui produit un sens, la communauté « des Gens du Voyage ». Jadis d'autres termes furent d'usage : nomades, forains. Ils ont été remplacés par ce nouveau terme médian de Gens du Voyage, il est acceptable dans la communauté, fait sens dans l'institutionnel. Les Gens du Voyage sont des individus sans domicile fixe, titulaire d'un carnet de circulation, qui se disent vivre du voyage. Le mot est de plus en plus utilisé, usité par l'institution, présenté par la communauté dans une acception de différence mais pas comme un sens endogène, l'expression reste d'un usage extérieur ou vers l'extérieur.

Autre terme, celui de Tsigane, ce terme a un pouvoir de conviction. Depuis les travaux de François Vaux de Folletier, la recherche s'appuie sur la déduction de l'auteur, les Tsiganes sont originaires de l'Inde. La conviction tient dans l'usage du terme, il nous semble qu'il est une justification, très savamment élaborée la démonstration doit emporter la conviction de la

construction ethnique de la catégorie des Tsiganes. Le principe est celui-ci : Les tziganes sont originaires de l'Inde, ils ont quitté les plaines du Gange en 952, pour s'engager dans un périple vers l'Ouest. Ils sont apparus en France en 1419, dans les environs de Roanne ou de Macon. Les trois groupes partagent un langage commun, le Romanés. Voici le principe posé, il donne de la crédibilité à tous les ouvrages traitants de la spécificité de cette population, plaçant en préliminaire que les individus pris en compte sont d'entrée différents, que leur différence est maîtrisée par un concept de légitimité scientifique, leur existence acquiert de la pertinence. L'usage du terme fait entrer chaque ouvrage dans des domaines scientifiques, il est linguiste, ethnique, historique, biologique, social, sociologique, légal. Mais le terme de tzigane ne fait pas sens dans la communauté, il est là aussi utilisé dans une acception de justification, celui de la légitime existence, reconnue. Dans les échanges discursifs au sein de la communauté, il n'est pas fait référence à la tziganté de l'existence, les termes endogènes prévalent, il fait usage de ce terme dans la relation extérieure. Quelques érudits « voyageurs » connaissent la définition relative au terme de Tsigane, ils en font usage lorsqu'il est question d'informer un élément extérieur, de le former à la relation ponctuelle avec le Monde. Ainsi les pasteurs de la Mission Evangélique Tsigane utilisent ce discours pour construire une image positive parce qu'historique du Monde du Voyage. Ils déclament les différents groupes, les noms des familles, mais l'usage est réservé à cette situation. Il peut être jeté à la face d'une personne, l'origine d'être Tsigane, comme la justification accessible de la différence. Donc les individus ne s'identifient pas dans la communauté comme Tsigane, puisque le terme est d'un usage dans la relation avec la société englobante.

Or de nombreux ouvrages utilisent ce terme de Tsigane, l'intention est double, donner un caractère scientifique à ce qui est écrit, catégoriser les circonstances du récit, une entrée dans un domaine élaboré, établi, extérieur. Mais ces écrits participent à la rupture même si l'intention première ne l'est pas. Car l'écrit sur les Tsiganes s'adresse aux membres de la société englobante, la littérature est le produit d'observateurs érudits de différents domaines scientifiques, la majorité de nos interlocuteurs ne maîtrisent pas la lecture. L'effort a produire pour aboutir à la maîtrise les décourage, ils regrettent de ne pas savoir lire, mais ils ont une expertise différente dans d'autres domaines. L'intention de cet usage est de donner un caractère scientifique dans l'objectif de contrer le propos institutionnel, souvent abstrait, mû par l'approximation, animé par les stéréotypes. Nous avons eu l'occasion de tenir des conférences, il est difficile de vouloir tenir un discours objectif lorsque des personnes présentes dans l'assistance ont eu maille à partir avec des Gens du Voyage, d'autant quand leur métier les mets en relation quotidiennement avec ces derniers. Nous ne cherchons pas à convaincre, nous avons pour but de présenter la vie comme elle est, ni plus, ni moins. Or, il

nous semble que l'usage du terme tzigane tente de sortir cet ensemble social d'une réalité, créer un régime de vérité sur un autre plan que celui du vécu, mais il faut bien trouver un terme aux choses, le mot Tsigane sert à cela.

La situation sociale des Tsiganes est différente, lorsque l'on prend un point de vue sédentaire, elle est dramatique pour les Rroms dans les anciens pays satellites de l'Union Soviétique, elle est tendue pour les Gitans dans les banlieues des capitales provinciales espagnoles, elle est difficile pour les Gens du Voyage en France. L'ouvrage « Hors d'ici ! » du Centre Européen pour les Droits des Rroms, est un récapitulatif des textes de loi encadrant la condition des Gens du Voyage. De cet ouvrage ressort un sentiment d'injustice par l'élaboration d'une législation spécifique, contraignante, discriminatoire, il ne fait pas bon être différent dans l'espace national français quand cette différence est visible. Un tel répertoire des textes de loi a pour intention de démontrer que l'Etat français, sous couvert d'intégration, par la contrainte législative tente l'écœurement des Gens du Voyage afin de les inciter à se sédentariser. Le pourraient-ils même si le but est atteint ? Sûrement pas, la mise en place des aires d'accueil en conformité avec la loi Besson n'est pas achevée, son application est détournée, désavouée, il n'est pas bon pour un premier magistrat de proposer sur la commune une aire d'accueil. Un ensemble de propriétaires de pavillons à proximité d'une aire d'accueil, ont intenté une action devant le Tribunal Administratif afin de surseoir au tracé d'une canalisation souterraine, égout en provenance de la future aire, afin de la connecter avec le réseau urbain. Le point de jonction se faisait en plein milieu du lotissement. A croire que l'existence d'une canalisation souterraine peut infecter par capillarité les terres des propriétaires « lésés ». L'intention de cet ouvrage est noble, mais il ne peut convaincre que les acquis à la cause, les défenseurs des Droits de l'Homme, les institutions garantes d'une justice égale, quant aux « voyageurs », ils n'ont pas connaissance de cet ouvrage, mais ils en subissent les effets démontrés dans le rapport. Cela participe à la quotidienneté, les anciens ont connu cela, leurs pères leur ont dit que cela se faisait comme ça bien avant eux, l'Histoire raconte que depuis des siècles, les autorités ont toujours eu pour seule intention de gérer « la problématique » des Gens du Voyage. Le moyen choisi par l'Etat a été la contrainte, cela participe des pouvoirs mis à la disposition de la Nation, il est plus facile de contraindre une population minoritaire, n'exerçant pas leurs pouvoirs de vote, asociaux...

3 : DE L'USAGE DU STATUT

La vie quotidienne est régie par les statuts des différents individus qui peuplent les sphères de vie, ces statuts sont organisés en quatre niveaux, qui correspondent à la pyramide des âges sur la forme, mais sont élaborés selon une conception sociale de chacun des statuts. Quatre strates : enfant, jeune garçon ou fille, homme ou femme, ancien ou ancienne, de ces strates, les individus reçoivent une considération sociale adéquate, ils peuvent en conséquence de leur rang prétendre à certaines choses, la communauté étant construite pour récréer les concepts qui l'animent, on trouve dans chacun de ces statuts des compétences à l'identique, mais qui ne peuvent s'exprimer que vers un individu de statut moindre.

L'enfant, il est engoncé dans ce statut jusqu'à l'apparition des premiers signes de la puberté, il ou elle circule dans les sphères pour y faire leur apprentissage. L'enfant naît dans un monde préétabli, mais qui lui est totalement étranger [Arendt, 1968 : 122]. Tous vont œuvrer pour que l'enfant s'approprie ce monde. Par les sollicitations diverses, par les référencements des individus, tout cela pour amener l'enfant vers le statut supérieur, celui de jeune garçon ou de jeune fille. Un jeune garçon sera éduqué pour pouvoir produire son moyen de subsistance, laissé libre il peut faire des choix raisonnables ou déraisonnables, dans le second choix, il en assumera les conséquences, son père peut désapprouver mais il n'ira pas jusqu'à tenter de contrer les choix de son enfant. Il peut être en désaccord total, il se trouve contraint par le statut du jeune garçon, il ne peut plus le corriger sans que cela ne paraisse aux yeux de ses congénères comme une humiliation. Or on ne peut humilier, si on désire amener son ou ses fils vers le statut d'homme, donc les cris, les hurlements à l'encontre d'un fautif sont préférables plutôt que les coups.

Une jeune fille est aux environs de treize ans une femme en devenir, elle a donc été durant ces jeunes années, et dans les prochaines, une assistante efficace auprès de sa mère. De ce fait, elle s'exerce à sa future activité au sein d'un autre groupe à être une femme au foyer, bonne mère, bonne cuisinière. Il en va de la notoriété de sa famille d'origine, une mère lorsqu'elle élève des filles veille à ce que celles-ci participe aux tâches pour l'entretien de la caravane, lorsque cet enfant est né fille, sa mère savait dès cet instant qu'elle serait femme chez d'autres membres d'une communauté. Alors il n'a eu de cesse d'éduquer sa fille à ne pas être critiquable dans aucun domaine lié à la propreté, corporelle, du linge domestique, de l'hygiène culinaire et autre. Elle insistera pour que sa fille ait le bagage le plus complet pour ne pas attirer la critique sur elle directement, sur sa mère indirectement.

Cette jeune fille est aussi l'attention de tous les représentants masculins de sa phratrie, elle doit jusqu'à son mariage être vierge, donc ses frères, les copains de ses frères, veilleront à

ce qu'elle ne disparaisse pas du cadre de l'aire de stationnement sans être chaperonnée. Bien sûr une jeune fille peut avoir à quitter un endroit, elle sera toujours accompagnée par une amie de son âge, par une plus jeune sœur. On veille à la virginité !

Mais un jour ces jeunes, garçons et filles, partiront, si l'amour n'est qu'un sentiment, le mariage est consommé lorsque la jeune fille a été déflorée dans un objectif de procréation. La naissance du premier enfant confortera les liens du mariage, au point de les rendre indéfectibles. Le mariage manouche est ainsi fait, deux jeunes disparaissent du groupe, on s'inquiète de leur absence. Les mieux informés laissent entrevoir qu'ils se fréquentaient, qu'ils se sont donc enfuis pour concrétiser leur mariage ! Ils réapparaîtront, quelques jours plus tard, si les parents ne sont pas trop courroucés, plus tard si il y a une désapprobation. Les jeunes mariés seront le plus souvent vers les parents ou dans la famille du garçon, le mariage est virilocal. Ensuite, les jeunes mariés se déplaceront de chaque côté de la famille respective à la femme et à l'homme.

Femme et homme, le statut social le plus long, bien que l'espérance de vie dans la communauté manouche est inférieure de dix à quinze ans comparée à celle des membres de la société englobante. Dans la communauté des Gens du Voyage, l'espérance de vie pour les hommes est de 51 ans, pour les femmes 61 ans, ces chiffres ramènent les individus qui vivent dans ces conditions à des critères d'espérance de vie dignes de ceux de XIX^{ème} siècle. Malgré cela, l'homme et la femme sont les statuts les plus longs, ils croissent avec l'augmentation du nombre de descendants directs, les statuts s'agrémentent des expériences du voyage, du cadre des relations tissées durant les périples, de la croissance de la famille collatérale. En somme lorsque l'on devient homme ou femme, les devoirs envers le groupe s'agrandissent, une femme peut bénéficier de la dextérité et de la vaillance de son mari à travailler, une femme peut aussi supporter les risques et les dangers de l'irresponsabilité de son mari. Mais une femme est par excellence la pérennité, si le statut de l'homme est magnifique, celui de la femme est merveilleux. Chacun vit ensemble pour le bien-être de ses descendants, s'occupant toujours de leurs ascendants jusqu'à leur dernier souffle, l'homme et la femme sont les piliers de la sphère idéale à laquelle aspire tous les enfants de la communauté. La femme est la pérennité, car elle sera toujours présente. Dans la communauté, il est acquis que l'existence de l'homme est inconstante, sans avenir certain, parce qu'il doit quitter le cadre des sphères de vie pour aller travailler afin d'assurer les subsides de la famille. Cet éloignement le met en danger, il est possible que l'homme fasse une mauvaise rencontre, qu'il s'en sorte mal, « Un mauvais gadjo, ça arrive, tu sais pas ce qu'il lui prend, il te fait du mal, tu sais pas pourquoi !!! », un contrôle de police qui fait une erreur, l'homme peut se retrouver en garde-à-vue, puis en prison. Ainsi de suite, un accident peut aussi ôter la vie.

Donc la femme garde à l'esprit qu'elle peut se retrouver seule à faire face aux vicissitudes de la vie, Sabine a perdu son mari alors qu'il était jeune. Elle s'est retrouvée seule à élever ses quatre enfants, dont un bébé de quelques mois. Elle a assumé cette charge, sa famille ou sa belle-famille l'accueillait dans les sphères des groupes, ainsi elle savait pouvoir compter sur un soutien, une aide pour surveiller les enfants durant ses absences pour aller chercher de la ferraille dans les rues de la ville.

CHAPITRE B : PARLER C'EST AGIR

1 : LA PAROLE SINGULIERE EN LIEU COMMUN

La parole dans le groupe n'est pas d'un usage exceptionnel, ni l'action qui en découle. La communauté n'est pas muette, elle converse continuellement, mais à certains moments, par l'usage de la parole, l'interaction devient symbolique, c'est par la biographie partagée parmi les membres d'un groupe qu'il est possible de percevoir le moment de bascule entre l'ordinaire et le singulier, la rupture discursive entraîne la suite de l'échange dans un positionnement social précis, l'intérêt est de s'interroger si la prise de parole est pertinente, légitime, produisant des effets. L'accord de félicité n'est plus le caractère de l'interaction, la qualité de la parole, selon le rang du locuteur, prime sur toute action, l'accord sur la capacité à parler se fonde sur le rang social, c'est-à-dire la capacité du locuteur à produire. Les moments de parole s'installent dans un processus productif essentiel, la production se mesure, il n'est pas question pour nos interlocuteurs d'avoir « des paroles en l'air », des propos anodins, des non sens. Lorsque la situation nécessite une prise de parole, le locuteur doit analyser ce qu'il dit, comment il le dit, en quelle quantité, car sa parole lui est personnelle, prise dans son statut social. Une parole concise, conforme au sens, est efficace, « parler en l'air » discrédite le producteur. La parole conserve le caractère naturel de l'échange, de la construction d'une pensée, du transport de sens et d'information, de sentiments. Rien n'est enlevé dans l'usage communautaire aux qualités naturelles de la parole, les individus sont humains, leur propos traduit la personnalité, les qualités et les défauts, mais leur parole est élaborée par leur biographie dans le groupe. La parole n'est pas une manifestation de la volonté de l'individu s'engageant à faire ou à ne pas faire, elle fait sens parce qu'elle est associée au rang social. Au travers de la parole, l'expression de la parole n'est pas un serment. La parole a un caractère social. Lorsque des personnes en relation, directes ou indirectes, avec des groupes appartenant à la communauté des « Gens du voyage », émettent des points de vue, positifs ou négatifs, sur la qualité des individus, leur jugement se fait à tort ou à raison. Leur capacité à juger est valide, s'ils ont pour arguments des agissements individuels, semi collectifs, ils théorisent en conséquence de leur mode de pensée. Nous ne pourrions pas donner du crédit à un comportement qui frise la pathologie, si pathologie il y a. Mais inversement, il sera impossible de remettre en cause la qualité sociale de l'individu dans la sphère communautaire, même si son équilibre psychique est incertain. Lorsqu'un individu est, il est impossible de

remettre en cause sa condition d'être social dans le groupe. Certaines conditions d'exercice de la relation donnent à l'individu une existence sociale. Ce que ne peuvent percevoir les éléments qui gravitent autour du groupe sans avoir un statut d'être parmi la communauté. Ainsi les groupes, en élaborant les qualités sociales de l'individu, peuvent avoir un sentiment envers un autre individu. Ils l'expriment, cela procède du quotidien, mais la parole devient singulière lorsque le symbole entre dans la conversation. Le basculement entre l'ordinaire et le singulier est une rupture qu'il faut appréhender afin de participer à l'accord de « félicité ». La félicité n'est pas un critère totalement suffisant pour définir la notion d'accord, parce que ce n'est pas que la félicité qui fait lien. A minima elle l'est parce que les individus ont accepté d'exposer à la face de l'autre son être social. Par contre, lorsque la parole prend des caractères d'expression forte, la félicité ne suffit plus, il y a un rapport de véracité, de hiérarchisation, d'engagement, de témoignage, de pédagogie. Ce serait plutôt un accord de « socialité ». Tous ces éléments peuvent constituer l'échange de parole, parce que l'instant est empreint d'un caractère fort, il ne se suffit pas de sentiment, de satisfaction personnelle simple.

Selon le dicton « Je pense donc je suis », dans le cadre de notre recherche nous apporterions cette précision : je pense donc je suis, mais je suis que si je suis un être social, pour cela il faut être conforme aux normes, il faut lors de la relation avec les individus qui me font face, qu'ils acceptent mon statut social, ma parole est en conséquence nantie de force, alors et seulement dans ces conditions je suis. A cause de cela, la communauté ne supporte pas le délitement de la relation, ne pas participer c'est perdre la qualité de la parole, mais cela ne remet pas en cause l'individu, mais que sera-t-il cet être si ces interlocuteurs ne lui parlent pas ou si ils tiennent, dans une interaction feinte, des paroles en l'air, inconsistantes. Nous tenterons au cours de ce travail de conserver l'idée de la singularité de la parole, l'ambivalence est dans la restitution de l'usage langagier, prétendre que la qualité de la parole est un élément que la communauté partage sur l'ensemble de l'hexagone, serait prétentieux, dans le cadre restreint de cette recherche, nous ne pouvons soutenir qu'à travers des groupes, des ensembles, des éléments, même si notre groupe est constitué de plusieurs centaines de personnes. Si cette parole est singulière, par contre elle ne l'est plus dans le sens communautaire, elle devient lieu commun, mais dans une lisibilité individuelle en rapport au statut, elle est singulière parce qu'elle n'est pas commune. Mais elle n'est pas commune, dans ce cas, parce qu'elle n'est pas accessible, si elle ne l'est pas, c'est peut-être parce que l'auditeur veut entendre des éléments pressentis. La parole communautaire s'exprime en conséquence du rang social, l'existence dans ces conditions ne se perçoit qu'au travers de ce que vous êtes, de ce que vous dites, de ce que vous faites, mais seulement dans un cadre, large

au sens endogène et restreint vu d'un point excentré dans la société englobante. Etre c'est avoir une existence sociale, une capacité à parler, une qualité sociale de la parole reconnue. Savoir parler est un exercice de longue haleine, c'est pour cela que l'entrée dans la communauté ne passe pas par une initiation, mais bien par une formation.

Nous dirions que notre rencontre avec le monde des « voyageurs » créa de l'introspection en nous pendant plusieurs années. La première période fut celle du cartésianisme, nous ne pouvions comprendre certaines choses qui se déroulaient devant nous, elles étaient inaccessibles parce qu'elles dépassaient notre entendement, alors nous questionnions, par la plus évidente des formes interrogatives : Pourquoi ? Jamais une réponse fut produite face à cette question, elle paraissait même inopportune, la réponse était récurrente : Parce que c'est comme ça ? Logique, mais les premiers instants ne purent se satisfaire de cette réponse. Pourtant il n'y a pas d'autres formes d'explications. Au terme trois années, durant les périodes de vacances de contrats, au contact nous avons compris que nous n'aurions pas de réponse à ces interrogations, il nous fallait donc admettre que ce qui se déroulait ne pouvait pas être jugé selon nos critères. Il fallut donc que nous entreprenions de tenter de construire une attitude, nous pensions faire le choix facile et complexe, d'être. Nous ignorions qu'à cette époque nous étions considéré selon des critères que nous ne découvrirons que bien plus tard, lors d'incursion d'éléments « étrangers » au groupe, ces intrusions nous ont permis de percevoir ce que nous étions face à l'intrusion. Le sentiment ressenti à l'issue de cette période d'entrée se résume par le néant, sans consistance, seul les jeux d'échange de moments vécus permettent de donner un caractère de temporalité. Nous entrions progressivement dans la phase d'acculturation. Nous avons perçu cette nature que lorsque nous avons entrepris de porter un regard critique sur cette communauté.

Une personne, à qui nous confions l'objet de notre travail, s'interrogeait sur l'effet de toute publication concernant les Gens du voyage, « Vous allez fixer cette culture, donner à comprendre la relation sociale parmi les gitans » Effectivement, notre savoir sera partagé, mais qu'importe, nous n'avons rencontré aucune opposition parmi les membres de ma famille, les éléments collatéraux, les affins que nous côtoyons. Au contraire, nous pensons sincèrement procéder comme Mauss l'a qualifié, au don nous répondons par le contre don. Ce qui nous fut donné n'est pas un mystère, un quelconque secret aliéné. La société manouche n'est pas une société secrète, elle est une société discrète dans laquelle se construit la relation sociale. La construction sociale dans le groupe a pour objectif de donner un rang d'être. Pourtant ce statut reste précaire pour qui n'a pas de racines profondes au sein de la communauté. Etre étranger n'est pas seulement un qualificatif, c'est une tare, un boulet que

l'on traîne, une errance dans un monde autre. Si nous, dans l'acception de la société englobante, sommes capables de produire des stigmates, la communauté manouche sait aussi entretenir la distance. Notre position est prise dans une ambiguïté, être un être social avec tous ses attributs communautaires, mais susceptible d'être déstabilisé en référant à notre origine, comme l'explication plausible d'un décalage ponctuel entre notre point de vue, notre action et l'acception endogène. L'autre part de l'ambiguïté se fonde dans la perception étrangère de notre situation familiale, être lié à une communauté accoutrée de nombreux défauts, nous ne pouvons donc, dans cette optique, que partager tous les excès communautaires. C'est dans la communauté d'adoption que nous vivons le plus assurément, notre rang, notre statut. Ils ne sont pas contestables, ni contestés parce que nous pratiquons la relation sociale, certaines de ces relations usent de flatteries « tu es plus manouche que les manouches parce que toi, tu marques le respect. » Donc parce que nous sommes rigoureux, nous existons, nous sommes, les avis contraires sont tus. Contester notre présence serait faire affront à ceux qui sont miens, participer à un manque de respect.

B : INTERAGIR COMME STIMULANT SOCIAL

L'interaction est la source de l'activité sociale dans les groupes, comme nous le notions précédemment, ne pas converser c'est se mettre hors de la relation. Sur une « place », espace de stationnement endogène, il est impossible de vivre que dans le seul cadre de la proximité de sa caravane, c'est inimaginable, agir ainsi c'est s'exposer à la critique d'être « du mauvais monde ». En général la critique s'adresse à l'homme, aux enfants masculins, par leurs égaux sociaux du groupe, ne pas tenter le contact c'est cacher de mauvais comportements. Une famille ne peut venir s'insérer dans un groupe sans chercher à se faire connaître. Nous nous souvenons d'une situation équivalente, dans la soirée des caravanes arrivent sur la place occupée par trois groupes familiaux, il y avait une dizaine de caravanes. Les arrivants avaient de drôles de caravanes, tractée par des poids-lourds, la conduite était à droite, c'était des anglais. « Des voyageurs, qu'ils disent, ce sont des voyageurs qui viennent d'Angleterre » Etienne est allé aux nouvelles le matin, savoir qui étaient ces gens. Il arrive des fois que dans la nuit des estivants étrangers confondent un agglomérat de caravanes avec un terrain de camping. Mais là, comme ils affirmaient être des « Gypsies », il était normal de les accueillir, de leur accorder un espace de vie sur ce parking d'une usine désaffectée. Ils s'étaient arrêtés parce qu'ils attendaient une livraison de marchandise, trois jours plus tard, elle

est arrivée. Ils sont repartis en direction de l'Espagne, sans manquer de venir nous saluer avant de partir, même si la plupart d'entre nous ne comprenions rien à l'anglais.

CHAPITRE C : ÊTRE SOI PARMIS LES AUTRES IDENTIQUES

Chaque individu a appris depuis sa plus tendre enfance que la relation à l'autre, qui est identique, doit se faire, en premier lieu pour se construire parmi les autres. « L'enfant se plaît à imiter son père, sa mère, ses proches, multipliant les rôles et intériorisant une série de comportements susceptibles d'orienter ses rapports avec les autres. Mais cette faculté déborde la sphère du jeu, elle se retrouve dans d'autres circonstances. L'entrée graduelle de l'enfant dans les usages du monde (marcher, courir, nager, etc.) se redouble de sa compétence grandissante à devenir le partenaire de l'échange à l'intérieur de la trame de sens qui caractérise sa famille, son voisinage, etc. Il assimile les codes sociaux et les formes d'intelligences qui les accompagnent, il intériorise peu à peu l'autrui généralisé qui lui permet de se mouvoir en toute cohérence au sein du lien social. La relation de l'individu au monde réside dans la faculté de se mettre à la place de l'autre ou de se substituer à ceux qui sont engagés dans des situations données. Les autres sont des versions possibles de soi et non des altérités indépassables. L'individu s'éprouve lui-même comme tel, non pas directement, mais seulement directement en se plaçant aux divers points de vue des autres membres du même groupe, ou au point de vue généralisé de tout le groupe auquel il appartient ». Sans une réflexivité constante l'individu est impuissant à agir ou à comprendre le tissu relationnel où il se meut. Sous la forme d'un autrui généralisé, l'expérience sociale imprègne l'individu et oriente ses conduites. Le soi n'est pas une substance, il n'existe pas à la naissance en terme héréditaire ou comme un déjà-là impossible à questionner, il s'élabore au fil de l'éducation et de l'expérience. Il est de nature cognitive. » [Le Breton, 2004 : 34]

Chaque individu n'a de cesse au fil des jours qui s'égrènent de parfaire, de confirmer sa position. Enfant, garçon, il ira exercer sa capacité à parler, à raconter, à organiser, à dire, avec les autres enfants. Il n'est pas question qu'il reste, lorsqu'il est assez grand devant la caravane à attendre que le temps passe. Il jouera, il se battra pour exercer sa force, pour répondre à une provocation et prouver son courage, de tous ces rôles qu'il endosse il acquiert du signifiant. Interagir ce n'est pas prêter une attention au signifié, c'est participer au signifiant, investir dans ce monde qui est totalement étranger pour un enfant, il doit se l'accaparer, s'affirmer pour être, l'enfant de, puis un nom communautaire, puis un homme, avec une parole à la hauteur de son histoire communautaire.

Nos Manouches interagissent par nécessité, comme le note Patrick Williams, les Manouches ne peuvent pas se contenter de peu, c'est tout ou rien, « si t'es venu chez nous,

c'est que tu cherches quelque chose, quand tu l'auras trouvé, tu resteras » Joseph m'avait confié son point de vue, il savait ou présentait que nous cherchions une ou des attaches, que nos pas hésitants deviendrait une marche assumée. Il est de même dans l'interaction, elle est tellement ancrée dans le comportement qu'elle peut se satisfaire du silence. Il nous est arrivé bien des fois d'être en compagnie d'hommes, de jeunes garçons que nous connaissions de longue date, d'être là sans rien dire, juste à apprécier le fait d'être ensemble, parce que nous avons conscience que nos vies étaient éphémères, qu'elles divergeraient à un moment, sachant que nous nous retrouverions, plus tard, mais quand. Peu importe, on se connaît, notre arrière-plan est fait d'années passées ensemble à manger, à parler, à chasser avec un lance-pierre, à boire des verres dans des bars, ici, là-bas, ailleurs. Nous sommes, tu es, il est, cette situation simpliste est à la fois complexe en situation endogène.

PARAGRAPHE I : LA COMMUNAUTE FAIT SENS

Le Breton cite dans son ouvrage, « *L'interactionnisme symbolique* » Simmel qui pose l'individu comme un acteur du sens de son existence et de ses liens avec les autres : « C'est à l'homme seul qu'il est donné, face à la nature, de lier et de délier les choses, selon ce mode spécial que l'un suppose toujours l'autre (...) Dans un sens immédiat aussi bien que symbolique, corporel aussi bien que spirituel, nous sommes à chaque instant ceux qui séparent le relié ou qui relie le séparé (Simmel, 1988, 159-160). L'interactionnisme s'intéresse selon Simmel à faire et refaire le monde, il s'intéresse moins à l'institué qu'à l'instituant. [Le Breton, 2004 : 8]

« Manges ! » me dit Etienne, je m'assois face à lui à sa table, ses enfants certains mariés, d'autres jeunes garçons suivent ma démarche. Notre table est une table d'hommes, Grindale, la femme d'Etienne s'affaire à nous servir. En premier, nous-même, nous sommes homme, père de famille et convié à partager le repas avec le chef de cette famille. Ensuite, l'aîné des garçons, marié, père de famille, puis les plus jeunes. Nous discutons avec l'Etienne, bien sûr à chaque sujet nous levons la tête pour soutenir du regard notre conversation. L'interaction est idéale, nous remplissons nos rôles, parlons avec mesure d'affaires du « Monde », le notre celui qui fait notre quotidien, ça peut aller des dernières vendanges, aux aventures judiciaires d'un homme que nous connaissons. Nous sommes les acteurs de notre relation, elle s'enrichit de ces moments d'osmose, de partage parce que nous mangeons ensemble. Mais cette quiétude va vite être brisée.

Chaîné s'approche de la table, « manges chaîné », « non merci, mon Etienne, mais c'est bien de m'inviter, c'est pas comme d'autres qui hier soir appelaient tout le monde mais

pas moi ». Ce trope communicationnel fait son effet, Etienne a compris l'allusion, « Et bien attends, va lui demander, il est à côté. » Celui qui est visé par ce trope communicationnel est un pasteur évangéliste, Chaïné n'a pas bougé, alors un jeune garçon, le fils de celui à qui le reproche est fait l'appelle « O pa, Chaïné veut te parler pour hier soir ». Vaqui arrive, Etienne et moi sommes toujours en train de manger, moins confortablement que ne l'exige la situation, mais enfin.

Comme nous sommes assis, les deux hommes interagissent au-dessus de nos têtes, ils se lancent pour l'un « Tu invites tout le monde mais pas moi, je suis pas assez bien, c'est ça ? » demande Chaïné, « Non mon cousin, mais tu as bien vu il y avait beaucoup de monde » rétorque Vaqui, « Je suis pas ton cousin, mais pour un pasteur tu aurais pu inviter une personne de plus, ça t'aurai pas déranger. » Vaqui sent que l'agression verbale est une critique acerbe, son vis-à-vis ayant décliné une relation de longue durée permettant à Vaqui de l'appeler mon cousin, Chaïné a refusé.

Vaqui promet « La prochaine fois, je ne manquerai pas de t'inviter » Chaïné ne se satisfait pas de cela « Y aura pas de prochaine fois, tu peux m'inviter je ne viendrai pas ». Etienne déduit que Chaïné ne veut rien concéder, que son seul intérêt est de critiquer le comportement d'un pasteur devant des hommes et certains anciens, il cherche à dénigrer Vaqui. La tension est présente au-dessus de nos têtes, on croirait sentir un orage. Etienne arrête de manger, je fais de même « Oh là, il s'excuse, il dit que la prochaine fois il t'invitera » « Oui mais il y aura pas de prochaine fois » reprend Chaïné. « Dis voir, puisque tu veux pas t'entendre avec lui, vous n'iriez pas un peu plus loin qu'on puisse manger tranquillement, on est là nous, on n'est pas venu vous chercher. » Etienne a commencé à hausser le ton. La confrontation s'arrête, Vaqui a bien perçu le message d'Etienne, il n'insiste pas, il retourne chez lui, il tentera plus tard d'aller discuter avec Chaïné. Le belliqueux reste à sa place, mais faute d'interlocuteur, Vaqui est parti, Etienne a la tête baissée pour manger, nous faisons de même, Chaïné s'en retourne chez lui.

Etienne donne son point de vue sur cette joute verbale, sans conséquence « ça l'a vexé le coup de pas être invité, alors tu vois il est venu ici parce qu'il avait bu un peu, il m'a pris à partie pour que je dise qu'il avait raison, mais j'ai rien à dire là-dedans » Etienne décortique la manœuvre « il voulait que je critique Vaqui, il fait ce qu'il veut l'homme, il invite qui il veut, il m'a pas invité moi, il va pas invité toute la place à chaque fois, non ce qu'il voulait c'est qu'on dise du mal de l'homme, du genre « ça la fous mal pour un pasteur ». C'est son problème pas le mien. » Nous terminons notre repas, nos conversations ont changé, nous parlons maintenant de Chaïné, de son comportement de tous les jours, de ses défauts, mais pas plus que cela, c'est quand même un ancien, qui a « un foutu caractère ! ». Il y a eu dans cette

situation interaction, entre Etienne et nous, dans la quiétude d'un repas, moment idéal quant au partage, puis une autre entre Chaïné et Vaqui, moins sereine mais tout autant interactive. Les acteurs tenaient tous leurs rôles, il a fallu le charisme, la puissance sociale d'Etienne pour que le calme interactionnel revienne. Il est nécessaire qu'il y ai ce genre de tension, l'interaction la sous-tend, sinon l'individu n'aurait pas de personnalité, alors les jeux de rôles vont se faire jusqu'à approcher les limites. Nous verrons que lorsque celles-ci sont dépassées, la prise de parole peut devenir une formalisation judiciaire de la parole. La communauté prévaut, le groupe doit rester stable, cohérent, les susceptibilités sont rentrées, elles peuvent s'accumuler, des échappatoires existent, mais le groupe doit rester groupe, sur une aire de stationnement de circonstance comme sur celle de désignation.

PARAGRAPHE II : TOUS DES INTER ACTEURS

Inutile de penser qu'un individu, vous voyant pour la première fois, se livrera à vous comme si il vous connaissez depuis des années, il n'y a qu'à la télévision pour faire croire qu'il peut y avoir « des rendez-vous en terre inconnue ». Si un lieu de stationnement est l'objet de notre observation, vous resterez irrémédiablement à la limite du cercle qui clôt cet ensemble. Il faut accepter pour interagir de se laisser porter, bringuebaler, duper, choyer avant de comprendre que vos interlocuteurs sont les maîtres d'œuvre de l'interaction. S'il était possible d'utiliser une scène, ce serait celle-ci : Vous, une silhouette sombre au bord de la route, à la limite de l'entrée dans la sphère de vie, la première personne à venir vous voir est une femme, âgée ou mûre, peu importe que vous soyez homme ou femme, « qu'est-ce que tu veux, toi ? » Elle vient voir, juger, jauger si vous êtes dangereux pour le groupe et les enfants.

Tenace, vous restez des jours sur cette frontière, toujours comme une ombre, c'est une fiction, les seconds personnages à s'approcher sont les jeunes garçons, ils vont vous chiner, voir s'ils ont assez de persuasion pour vous soutirer de l'argent, ou toute autre chose. De bonne grâce, vous donnez, le cœur léger pour ce si bon geste, mais sans effet auprès de vos interlocuteurs. Ils sont contents, ils ont réussi leur examen de passage pour leur avenir, il leur faudra convaincre le futur client qu'il a besoin de ce qu'ils lui proposeront.

Toujours sur cette frontière, l'ultime rencontre sera avec un homme, il vous aborde en vous proposant un verre de café, et procède à un interrogatoire en règle, sur vous, votre intention, votre activité professionnelle, votre lieu de résidence, vos possessions, vos besoins. L'homme vous cerne, il tente de s'insérer dans votre besoin pour le satisfaire et se faire payer en retour, de prime abord vous n'êtes qu'un interactant commercial possible. Il arrive à trouver un terrain d'entente, alors il viendra vous voir chez vous, il vit au profit des autres,

alors il vous flatte, vous convie chez lui, en ligne directe sans passer à proximité d'autres caravanes. L'homme vient de faire l'acquisition d'un bon « gadjo ». Ou alors vous n'arrivez pas à satisfaire aucune de ses offres, demandes, à ce moment vous devenez l'ombre pour toujours qui reste sur la frontière.

« On dit, sans y regarder de trop près, que nous interagissons face à face. Certes, mais l'habit que nous portons vient d'ailleurs et fut fabriqué il y a longtemps ; les mots que nous employons n'ont pas été formés pour la situation ; les murs sur lesquels nous nous appuyons furent dessinés par un architecte pour un client et construits par des ouvriers, toutes personnes aujourd'hui absentes bien que leur action continue de se faire sentir. La personne même à laquelle nous nous adressons provient d'une histoire qui déborde de beaucoup le cadre de notre relation. [...] Si l'on voulait dessiner la carte spatio-temporelle de ce qui se présente dans une interaction, et si l'on voulait dresser la liste de tous ceux qui sous une forme ou sous une autre y participent, on ne discernerait pas un cadre bien déterminé, mais un réseau très échevelé multipliant des dates, des lieux et des personnes fort divers. (Latour, 1994) » [Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 73] En condition endogène, personne n'est multicarte, multi-facettes, le groupe vit ensemble, il s'est construit de la contingence du monde, des naissances, des décès, des déplacements, des départs, des retours, des nouveaux venus, des anciens partis, personne ne peut se cacher en situation communautaire dans un rôle autre que celui qui est le sien. « On le connaît », c'est tout, depuis un an, dix ans, trente ans, dans l'interaction qui est conversation, dès que le locuteur parle d'une personne, l'interlocuteur le replace dans sa vie : « on gadouillait ensemble avec nos pères sur le bourrier, j'ai connu son petit frère, il était grand comme ça ! » précise Jamon. L'individu est identifié, comme un égal social, une connaissance depuis longtemps, un élément de sa vie personnelle, un membre de la famille, un membre de la communauté, un individu vu en condition endogène, dont on s'est assuré de son identité, en somme il est, là est l'accord de félicité, un point c'est tout. Ensuite ce n'est qu'un choix personnel de le fréquenter ou pas, d'avoir des affinités avec ou pas, de manger avec lui ou pas, de s'arrêter sur une place avec lui ou pas, mais il est impossible de contester qu'il est. Il n'est pas concevable d'envisager de maintenir une tension en la conservant dans l'immédiate proximité parce cela briserait l'interaction, sans interaction que peut-il y avoir ? Rien, alors comme le note Le Breton dans l'interaction les individus sont « Les acteurs en sont les maîtres d'œuvre. . « C'est leur action mutuelle qui les rend effectives. Ainsi, par exemple, la déviance n'est pas une nature, répondant à la seule transgression d'une loi, elle est une construction sociale. Les lois sont souvent transgressées, mais parfois sans dommage pour les infractions. L'étiquette de déviance implique une mobilisation sociale et un processus de nomination. » [Lebreton, 2004 : 32p]. Chacun d'entre eux a conscience, même si certains

veulent faire de la résistance « verbale », d'être sous la contrainte de la société englobante, la pression est urbaine, économique, sociale, les emplacements pour stationner difficiles, la relation avec les forces de l'ordre des fois excessives. Imaginez-vous dans votre lotissement, à chaque porte d'entrée, un véhicule de police, quatre hommes engoncés dans des armures de plastique, armes à la main, tambouriner aux portes, c'est ce qui arrive des fois sur des places pour des futilités ! Si comme l'écrit Le Breton « L'homme marginal devient le prototype de l'homme moderne « l'individu à l'horizon plus large, à la plus fine intelligence, le plus détaché et le plus rationnel. Il est toujours relativement plus civilisé que les autres », écrit Park (1950, 376) » [Le Breton, 2004 : 32], alors la communauté civilise ses membres à la rationalité, celle de l'existence dans l'altérité, réifier toujours ce qui est habitus, à travers l'être. L'individu prime sur tout autre chose, « Du moment qu'on a la santé ! », riche ou pauvre, le groupe maintient le lien, le monde subjectif prévaut sur le monde objectif, dans l'acceptation de sujet et objet. Nos interlocuteurs vivent dans un contexte de conscience ouverte, parce que dans la promiscuité, seul l'intime peut se cacher, le reste est vécu dans l'autarcie de la sphère de vie.

La vie dans la conception endogène du monde est humaine, un auteur avait dans un article cité une source incertaine qui avait traduit que manouche, en sanskrit, se traduisait par homme libre, ou être humain, le Manouche est l'antithèse du Néant de Sartre : » « *C'est que en effet autrui n'est pas seulement celui que je vois, mais celui qui me voit. Je vise autrui en tant qu'il est un système lié d'expériences hors d'atteinte dans lequel je figure comme un objet parmi les autres (...)* Avec le regard d'autrui, la « situation » m'échappe ou, pour user d'une expression banale, mais qui rend bien notre pensée : je ne suis plus le maître de la situation (...) Par le regard d'autrui, je me vis comme figé au milieu du monde, comme en danger, comme irrémédiable. Mais je ne sais pas ni quel je suis, ni quelle est ma place dans le monde, ni quelle face ce monde où je suis tourne vers autrui. » Jean-Paul Sartre, *L'être et le Néant*. [Le Breton, 2004 : 99]

Dans l'interaction, il est bien question d'être celui que l'on est, on ne peut se cacher tant on vit dans l'autarcie, être discret est possible, être secret inenvisageable. On se doit d'interagir sinon l'individu se voit taxer de mauvaises intentions, lorsque la personne appartient à un groupe, elle veillera à « voisiner », c'est-à-dire à aller rendre visite à son voisin, tous sont assujettis à ces obligations de mouvements, de déplacements, de l'enfant, au jeune garçon ou jeune fille, en passant par l'homme ou la femme, les anciens ne se déplacent que lorsqu'un autre ancien est malade ou dans l'incapacité de se déplacer.

David est venu rendre visite à sa tante maternelle, il explique qu'il a déposé sa femme vers ses parents avec les enfants. « ça va mon David », « ça va ! » « Je vais me faire engueuler

quand je vais aller vers l'Etienne, y a longtemps que je ne suis pas allé sur la place. » « Non il va pas crier mais il a dit « On ne voit plus le Bertrand ». L'assurance que nous sommes en faute de visite ; depuis plusieurs mois nous ne trouvons pas de temps pour aller rendre visite aux membres de la famille qui séjournent sur « la place désignée ». Nous vivons actuellement dans la même agglomération, plus de quatre mois sans avoir pris le temps de « visiter », une visite n'est pas un passage en vitesse, bonjour et au revoir. C'est un moment d'échange, dans notre condition lors de la prochaine visite nous serons dans l'obligation première d'expliquer les raisons de notre inconstance dans le lien. Les raisons sont valables, mais nous sentons bien que le temps qui s'écoule ne nous est pas favorable, parce que le lien se doit d'être maintenu et réitéré, il semble nécessaire de pratiquer ce que les femmes appellent « le voisinage ». Cette situation dans une sphère de stationnement, lorsque les obligations familiales quotidiennes sont exécutées, les femmes s'accordent du temps pour aller vers d'autres sphères intimes, à la rencontre de récits. Ces moments d'échanges sont des mines d'informations de toutes sortes, communautaire lorsqu'une personne possède une information relative à la communauté, elle la dispense, en précisant l'origine du propos, également des échanges d'informations sur des consommables, des recettes de cuisine, sur l'état de santé des enfants, plus les interlocutrices sont proches, plus les propos peuvent avoir le caractère de la sphère, être tout autant intime.

Notre dernière visite nous a semblé combler un manque, nous nous étions présenté à notre aîné avec le plus de précautions possibles pour donner une explication probante pour justifier notre absence, notre aîné nous a rassuré en acceptant les explications, notre venue n'est pas passée inaperçue. Le temps que nous étions en compagnie de notre aîné, d'autres personnes sont venues dans notre cercle de personne, afin de nous saluer, salut que nous avons rendu sans omettre de s'excuser d'avoir tardé à venir. Nous avons quitté la compagnie de nos aînés, cousins quelques instants plus tard, nous étions en partie satisfait de nous être arrêté rendre visite, mais nous savions que nous aurions du mal à revenir rapidement dans ce cercle familial. Et pour cause, notre mode de vie est beaucoup trop chargé pour pouvoir consacrer du temps à des déplacements vers les membres de notre famille. Ceci n'est pas compréhensible pour nos interlocuteurs, parce que rien de la vie quotidienne commune à chacun d'entre nous, ne peut justifier avec satisfaction l'absence de visite.

Dans les relations endogènes, les vicissitudes de la vie quotidienne ne sont pas un argument suffisant parce que les visites sont des gestes que l'on intègre comme une marque de respect, cet élément endogène de la cohésion sociale, donc ne pas consacrer du temps à cette pratique de la visite est perçu comme un relâchement des liens, or les seules raisons qui peuvent en milieu endogène justifier la coupure du lien de la visite, l'éloignement pour des raisons économiques, l'empêchement pour cause d'incarcération, la maladie, le décès ou la

« guerre » entre deux groupes. La « guerre » est une situation de conflit ouvert, avec quelques fois de pugilats violents entre individus, des échanges de coups de feu entre belligérants. Toutes ces situations de relâchement sont gérables, à chaque situation, il y a des réponses, à la prison, lors de la sortie de l'incarcéré, il viendra directement vers sa famille, donc pas d'inquiétude, dans le cas de la maladie, le souffrant ne peut se déplacer, alors ce sont les autres membres de la famille qui le visiteront. Quand c'est la « guerre », il y a un maintien à distance obligatoire, chaque rencontre doit se solder par un combat, là le relâchement est entretenu pour la quiétude du groupe, si des éléments nouveaux abondent les raisons de la discorde, c'est reparti pour un combat dans les règles. Alors les vicissitudes du petit quotidien ne sont que des peccadilles au regard de la qualité des raisons qui participent au relâchement. L'argument ne tient pas ! Nous sommes dans cet embarras, notre quotidien nous submerge, nous ne trouvons pas assez de temps pour le consacrer aux membres de nos groupes, d'autant que géographiquement ils sont proches, alors nous savons que chaque jour qui passe sans satisfaire à cette pratique est un élément supplémentaire qui ne nous est pas favorable.

Un retour dans les sphères de stationnement des groupes proches est possible, personne ne vous dira « qu'est-ce que tu viens faire ici ? », par contre votre retour va être sanctionné par ce genre de réflexions « Il va y avoir de la pluie ! » « On t'a vendu des haricots qui voulaient pas cuire ? » « Et ben, je croyais que tu ne connaissais plus le chemin pour venir sur la place, fallait demander on t'aurait envoyé quelqu'un pour te montrer la route. » Passé le cap de cette taquinerie, il faut savoir être diplomate pour ne pas provoquer, attendre que les paroles de ceux qui vous sont supérieurs socialement retombent, c'est-à-dire que les producteurs de ce type de discours cessent de parler. A ce moment, en tant qu'égal vous pouvez expliquer, inférieur, vous attendez qu'une personne, votre égal social soit proche de vous, engagez la conversation avec celui-ci.

Ce type de situation est commun dans le cadre d'un retour, après une absence injustifiée. L'arrivée dans une sphère de stationnement dans cette circonstance est bien marquée dans le comportement des individus sur cet espace. Un cercle de paroles est formé, c'est-à-dire que des individus sont en train de parler dans une circonférence, c'est ainsi, si à votre arrivée les regards se tournent tous progressivement dans votre direction, c'est que vous êtes attendu, durant votre déplacement vers cet ensemble les plus jeunes que vous s'effacent, ceux de votre niveau se tournent pour vous faire face, enfin par les regards vous êtes convié vers celui qui a le rang social le plus élevé. Dans cette situation, c'est assez souvent le silence, vos pas peuvent vous sembler long, inutile d'engager la conversation en marchant, vous vous sentez fautifs, le silence est le meilleur argument de concupiscions, le plus souvent c'est l'individu du rang le plus élevé qui vous apostrophent, cela peut jeter un froid selon la nature

du propos, mais en général, votre interlocuteur sera indulgent car il voit bien que vous avez pris la peine de vous déplacer, de la sphère du monde vers leur sphère de stationnement. Les paroles de justification sont engagées, l'atmosphère se détend, des jeunes de rang inférieur peuvent venir vous saluer ou lors d'un croisement de regard, ils opinent légèrement de la tête. De la sphère de stationnement selon le propos il est possible d'être convié dans les sphères intimes des uns, puis des autres, il est préférable dans ces cas de procéder dans l'ordre décroissant, du plus haut rang vers le plus bas. Cette situation correspond au retour après à la une intolérable absence, parce qu'il y a une mise en situation de justification, pour comprendre que l'attitude du cercle est en conséquence de l'absence, il faut voir évoluer les cercles de paroles en situation de quiétude. Les cercles de paroles ne fluctuent pas au gré des arrivées de véhicules dans la sphère de stationnement, les locuteurs en approche ne provoquent pas de silence de la part du tribun qui mène le cercle de paroles, les individus s'effacent suffisamment pour laisser une place d'intégration au cercle, mais il n'y a pas de mise en évidence du nouvel arrivant, même si un silence se fait pour échanger les salutations, les conversations reprennent avec le nouveau venu sur les sujets qui étaient précédemment abordés. L'intégration se fait par ces circulations de sphères intimes en sphère intimes, ainsi pratiquée, les introductions permettent de voir et de revoir les individus des sphères, hommes, femmes et enfants. Chaque introduction est l'occasion d'échanger, peut-être de répéter lors d'une rencontre avec une femme âgée, de par votre rang, elle n'exprimera pas de reproches parce qu'elle sait que le retour en grâce s'est fait par le passage obligé de la justification auprès des hommes, elle entend et écoute, c'est tout.

PARAGRAPHE III : LA JOINTURE ENTRE RECIT ET HISTOIRE

« Raconter l'action, ce n'est pas seulement écrire ensemble –comme le veut Thucydide –les différents témoignages. Ce serait, à la limite, saisir à mesure de quelle façon les narrations des différents témoins qui sont aussi acteurs (ou actant) changent l'action par les différences racontées. Comme le procès double de l'événement narré et des propositions de narration fait entrer dans une économie généralisée où l'histoire entière, et non la seule histoire économique, est prise et enveloppée, c'est cela qu'il s'agit de faire voir, en vue de cette science de l'histoire dont Marx a écrit –dans un paragraphe d'ailleurs raturé de l'idéologie allemande –qu'elle englobait toute science. » [Faye Jean-Pierre, 2003 : 44]. Les différences racontées sont ce qui fait l'attrait du récit au sein des groupes familiaux, selon celui qui raconte, le récit revêt de la qualité. Cette qualité sera transportée dans son entier en se référant toujours à l'auteur du propos, d'autant plus précisément que l'information est

socialement pertinente. C'est ce qui alimente le savoir communautaire, un « yalo » dans cette situation est bien un ignare, qui ne sait pas ce qu'est la vie vue depuis la sphère endogène. Une naissance, un décès, un mariage, ne souffre pas d'a priori, il peut être identifié par celui qui a donné le premier l'information, mais ce n'est pas nécessaire, parce que l'événement participe à la vie sociale. Par contre, un événement qui troublerait l'ordre établi par son transport, la vie sociale sera identifiée, celui qui émet assume la force du propos. Il sera plus distinctement propagé s'il est produit par un individu à la situation sociale avérée. Parole d'enfant, insignifiant, de jeune garçon, il faudra chercher la confirmation par un supérieur social ; émanant d'un homme, elle est certaine, puissante et engagée, car le récit est histoire. Il est identifié quant à sa pertinence, il traverse plusieurs sphères sociales si le propos a de l'importance, il est possible d'entendre ce propos, il est nécessaire d'écouter cette parole. Entendue il faut que la parole soit identifiable, puis selon la nature de l'intérêt, le récit sera porté plus loin, ou restera là, dans la sphère de réception. L'accumulation de ces récits fait histoire, le vecteur est la parole. Ce qui fait histoire, au sens d'un récit global, est un méta récit qui replace des valeurs partagées par les membres de la communauté, au centre de récits. Ainsi, l'accumulation de ces récits est partagée, car un récit ne se conserve pas, il se disperse parce qu'il participe au vécu social, mais il ne se véhicule que dans la communauté, jusqu'à une limite de dispersion. « Exploration du pouvoir d'inventer –de narrer –des idées, elle se transforme en pouvoir, sinon de transformer effectivement, du moins de pénétrer l'histoire avec une puissance explosive et contradictoire, ou une sorte de pouvoir séparateur. Toucher, à ce degré, au pouvoir du récit de la nature de la pensée, c'est toucher déjà à l'histoire même. » [Faye Jean-Pierre, 2003 : 49]. L'histoire acquiert ce pouvoir séparateur entre deux mondes, les mots vont vers le monde lorsque l'objet du récit est relatif à des faits produits par des membres de la société englobante. La portée du récit tient le plus souvent dans des faits négatifs produits par des auteurs « étrangers » (gadgé), ces faits fondent une légitimité, autarcique, de la communauté, par rapport à des faits socialement condamnés, juridiquement peut-être aussi, la véracité du propos est corroborée par la production de l'information : les sources médiatiques.

Mais le récit peut relater des faits dont les auteurs sont issus de la communauté des gens du voyage, il n'y est pas question de certaines situations de « travail », mais des attitudes blâmables, parce qu'elles sont inverses aux règles morales de la communauté. Elles sont rigoureuses dans la forme, si le récit a une origine précise quant à l'émetteur, rigoureuses sur le fond, si le narrateur est identifié, le niveau social d'où l'assistance écoute le récit est cerné. Rapidement, le récit va à l'essentiel, parce que le fait touchant un membre étant contraire, l'état social de l'auteur des faits est remis en cause, car ce type de faits est moralement

condamné. « Je te le dis, si la petite se plaint encore une fois, je te tue ! » L'histoire qui suit est du comportement incestueux d'un père envers ses enfants, M. l'aînée des filles se confie à de jeunes filles, elle ne supporte plus les allusions de son père, les déambulations nocturnes de celui-ci nu dans la caravane, elle est très mal à l'aise. « Il cherche sur moi, j'en peux plus, et puis y a mes petits frères... » M parle de ses angoisses à des jeunes filles de son âge. Si elle s'est confiée, elle est à saturation, elle a le courage d'accuser son père, elle sait ce qu'il va se passer après cette confiance, confiance qui a été auparavant jurée sur ce que M a de plus cher, son propos est devenu vrai. Les jeunes filles assurent la transmission vers les adultes, pas les hommes mais leurs mères, en jurant citant la source et la qualité de la véracité engagées. Ces dernières vont jauger de la gravité des faits, en l'occurrence ils sont graves. Les femmes vont informer les hommes, dans l'intimité des caravanes, en tête-à-tête.

Le plus âgé d'entre nous, dans un cercle de parole nous confie l'information, il donne force au récit, Et nous explique « ma femme a appelé la petite, elle lui a raconté en pleurant, elle a juré ! La G, ma femme est allée voir la R, elle a été choquée, elle a dit qu'elle allait quitter son homme. » De ce cercle de paroles d'hommes formé la discussion prend forme, « Quelle saloperie, ce K, il était avec la mère, ensuite elle est partie, il a pris la fille, et maintenant il s'attaque à ses enfants, c'est une pourriture. » Les hommes attendent la décision de la femme, la R, elle va quitter le foyer.

Quelques jours plus tard, c'est ce qu'elle fait, elle part avec ses enfants et ses affaires, maintenant les hommes se réunissent car l'attitude de K est odieuse, le groupe doit faire part de son point de vue. « Alors qu'est-ce qu'on fait » demande Et, les uns et les autres sont unanimes, il faut mettre fin à ce comportement inadmissible. Et se dirige vers la caravane de K, l'habitat semble inoccupé, morne, triste. Nous voyons Et parler avec K, il ne ménage pas son discours, un monologue où il expose son sentiment. K est accablé, il n'ose pas contester, tout a été expliqué et juré, la vérité est là.

Et revient « Il va s'en aller vers sa famille, je lui ai dit que si la petite se plaignait une fois encore de lui, il était mort. » K sait à compter de cet instant qu'il est sous étroite surveillance. Quelque temps plus tard, sa femme est revenue à la caravane dans le groupe, les enfants étaient soulagés. Plus tard, elle s'est remise en ménage avec K, nous n'avons jamais entendu parler de faits similaires venant de cette famille, mais K avait décidé de ne plus se joindre à des groupes, il séjournait avec sa famille sur une aire d'accueil. Plusieurs fois nous sommes allé rendre visite à cet homme K, tout en veillant à saluer sa femme et la M, ce qui es soit n'est pas une obligation, mais dans ce cas une marque d'intérêt. Nous étions plusieurs hommes et femmes à venir rendre visite à cette famille. M ne nous a jamais relaté de fait nouveau, maintenant elle est mariée et maman.

Si jointure il y a entre récit et histoire, celui-ci se fait dans deux domaines, l'ensemble communautaire et l'espace de la société englobante, il aura une force proportionnelle, mais équivalente selon les deux domaines. Ensuite, la nature du récit, lorsqu'il provient de la société englobante, est fondée sur le conflictuel qui confirme le caractère yalo, le conflit produit dans le récit peut être social, humain, moral ; quant aux récits communautaires, ils peuvent avoir les mêmes critères classificatoires, comme dans le cas de M. Socialement, l'un et l'autre n'auront pas les mêmes effets. Envers la société englobante, il fonde la distance, confirme le caractère yalo, voir foulo pour le cas de K envers sa fille, les auteurs des faits relatés, envers la communauté, il réitère la pertinence des valeurs sociales, il permet de rappeler ce qui peut ou ne peut pas être. C'est une capacité judiciaire qui s'exerce dans la communauté, la jointure entre récit et histoire est plus forte dans la narration au sein de la communauté, car il a pour intérêt de définir et de rappeler les normes sociales, alors que dans le cadre d'éléments discursifs relatifs à l'altérité, entre le récit et l'histoire, il y a une production idéologique, le récit se fonde sur la pérennité d'une histoire connue, par l'histoire répétée, justifiante, antagoniste afin de soutenir le qualificatif yalo. Cette histoire d'inceste en est une parmi d'autres, il y a toujours une condamnation endogène, les faits connus, les hommes se doivent d'intervenir, l'absence de réaction est jugée ainsi : « Celui qui fait ça, c'est un vilain, mais celui qui sait et qui ne fait rien, c'est qu'il a pas de sang, c'est qu'il est complice, c'est des yalé ». Caudau soutient que parler c'est se souvenir, les relations avec la société englobante sont, communément, des relations tendues. « Roger C.Schank soutient que le fait de raconter une histoire n'est pas une simple répétition, mais un réel acte de création : « c'est le processus de création même de l'histoire qui crée la structure mnémorique qui contiendra l'essence de cette histoire pour le restant de notre vie. Parler, c'est se souvenir. » Cette reconstruction est tributaire à la fois de la nature de l'événement et de celui du moment de la mémorisation. C'est bien la mise à distance du passé qui permet de le reconstruire pour en faire un mélange complexe d'histoire et de fiction, de vérité factuelle et de vérité esthétique. Cette reconstruction prétend à l'élucidation et à la présentation de soi. Effectivement, l'acte de mémoire qui se donne à voir dans les récits de vie ou dans les autobiographies met en évidence cette aptitude spécifiquement humaine consistant à pouvoir surplomber son propre passé pour inventorier non pas le vécu, comme le supposait Maget, mais ce qu'il en reste. » [Caudau Joël, 1998 : 63]. Notre expérience, la possibilité offerte par les stationnements à vue, sauvages, amènent à constater que l'on parle beaucoup sur les aires de stationnement, dans les groupes, un passage, l'été vers 19 ou 20 heures à proximité de caravanes permettra de voir des groupes d'hommes d'un côté et de femmes de l'autre, échanger, parler, discuter, tisser les fils de l'histoire de la « place » et du « Monde ».

PARAGRAPHE IV : LA RELATION DE CIRCONSTANCE : GESTION DIVERSIFIÉE DU DISCOURS AVEC L'AUTRE

Il y a un antagonisme, car l'un se doit de maintenir des relations avec l'autre, en l'occurrence les membres des familles que nous fréquentons, ont besoin de ces contacts pour des raisons premièrement économiques. Si parler c'est s'engager, l'entrée dans une conversation n'est pas animée par un engagement total. Il est mesurable par l'appréhension que montrent les membres de notre famille avec le monde « autre », facteur de problématiques. La précaution est à la hauteur du producteur, inquisiteur dans les sphères communautaires, selon sa qualité, le discours sera perçu avec les critères du groupe. Il est possible de prendre, comme référence, trois cadres : conflictuel, utile, anodin. Le conflictuel est souvent relatif à la condition du stationnement, parce que précaire, sans autorisation, « sauvage », cette situation provoque l'intrusion de l'autorité officielle, avec ses contraintes légales, des tensions dans les relations de voisinage. Dans cette condition, il y a une opposition discursive, l'intention du locuteur, force ou légitimité, se trouve opposé à la considération communautaire de la nécessité. Sur ce point, le débat est ouvert. La perception endogène, quant au producteur du discours, puisqu'il y a opposition de perception, est que les paroles sont de nature hérétiques. Ce critère d'hérésie émergera plus avant dans ce travail, lorsque sera abordé les éléments qui fondent la culture manouche. « Ce processus dialectique s'accomplit, en chacun des agents concernés et, au premier chef, chez le producteur du discours hérétique, dans et par le travail d'énonciation qui est nécessaire pour extérioriser l'intériorité, pour nommer l'innommé, pour donner à des expériences ineffables et inobservables un commencement d'objectivation dans des mots qui, par nature, les rendent à la fois communes et communicables, donc sensées et socialement sanctionnées. Il peut aussi s'accomplir dans le travail de dramatisation, particulièrement visible dans la prophétie exemplaire, qui est seul capable de discréditer les évidences de la doxa, et dans la transgression qui est indispensable pour nommer l'innommable, pour forcer les censures, institutionnalisées ou intériorisées, qui interdisent le retour du refoulé, et d'abord chez l'hérésiarque lui-même. » [Bourdieu Pierre, 1982 : 152]. Ce discours est hérétique parce qu'il produit des éléments, sous le concept autoritaire, dans le sens que le producteur possède légitimité ou légalité, en opposition avec l'auditeur. Mais l'auditeur ne tient pas à percevoir sa situation, dans son entier, comme illégitime.

CHAPITRE D : L'USAGE DU PERFORMATIF COMME AFFIRMATION DE L'ETRE

John Langshaw Austin s'interroge dans son ouvrage, sur l'existence d'une convention qui serait acceptée par tout le monde, qui serait établi sous une forme précise « comprenant l'énoncé de certains mots par des certaines personnes dans certaines circonstances. » [Austin, 1970 : 58] Cette convention existe, l'énoncé de certains mots est réservé à certaines personnes. La communauté Manouche fait usage des performatifs implicites, préférant dans le discours se mettre en jeu, un rôle que les individus assument grâce à leur statut social, une implication dans l'action plutôt que le choix passif d'une position. Le détenteur de chaque statut est à même de donner des ordres, de demander, d'intimer, de décider, d'impliquer à titre personnel ou d'obliger un subalterne social d'agir en son nom, l'action est intellectualisée par le supérieur, l'action est exécutée par l'inférieur social. Nous verrons que dans la construction du discours, les individus utilisent des actes illocutoires dans des situations précises où l'on retrouve la condition de l'illocution: un acte effectué en faisant quelque chose, qu'à d'autres moments la perlocution est privilégiée, on retrouve la condition d'un acte effectué par le fait de dire quelque chose. L'illocution est un acte de condition sociale par l'individu qui parle engage sa personne dans la réalisation de son propos, l'acte perlocutoire est totalement intégré dans l'acte de langage que nos interlocuteurs appellent le « jurement », « kochépen » en langue vernaculaire. C'est dans ces conditions discursives que l'agir d'Habermas, élément de l'intercompréhension s'exprime par l'engagement du dire. Par choix de vie autarcique, le groupe s'alimente de l'histoire de l'autre qui est même, celui qui appartient au groupe de proximité, à la communauté dans son ensemble, on parle de la vie du voyage, la narration s'agrément de la vie des autres, en tant qu'expérience, en tant qu'information, le choix entre proffème et doctorème [Kerbrat-Orecchioni, 2005 : 75].

Une situation de proffème, une femme, au statut social équivalent, prend la parole lors d'une veillée funèbre. L'explication de cette femme est nécessaire pour expliquer l'absence de son mari pour cet événement. Alors elle prend la parole, devant un parterre majoritaire de femmes, les quelques hommes se sont tus, la Négrresse engage son discours.

La négresse parle de l'arrestation de son mari, le Francky, « Je suis contente qu'il soit pris. On était pas tranquilles. Je l'ai pas su ce qu'il avait fait, mais quand je l'ai appris, je l'ai quitté pendant un mois. Mes p'tits ! Ça m'a fait la même impression, on a connu ça, on y est passé par là. » (L'accident mortel dont a été victime son frère le Canard). « Je suis soulagé maintenant. La première fois, il a fallu six mois pour m'en remettre. Mais là ça me fait rien, je

préfère qu'il soit là où il est que mort dans une auto. Il avait changé depuis ça, il roule moins vite, il met la ceinture. Il a mûri, mes p'tits ! La négresse parle des conséquences d'un délit dont s'est rendu coupable son mari, il était accompagné lors de la réalisation de ce délit. Pris en chasse par une patrouille de police, ils roulent dans les rues d'une ville sans prendre de précaution quant aux autres usagers, cette poursuite s'est déroulée durant la nuit, ils passent les feux au rouge aux risques de provoquer des accidents. Sur l'un de ces carrefours, ils ne peuvent éviter une voiture qui s'est engagée légitimement sur le carrefour, notre duo arrive en trombe, ils percutent la voiture dans la moitié arrière de l'habitacle. La voiture percutée tourne sur elle-même, elle est projetée à travers le carrefour. Les fuyards ont conservé le contrôle du véhicule, ils continuent leur route tant que le moteur fonctionne encore. Mais la police abandonne la poursuite pour porter secours à la conductrice de l'automobile percutée. Le duo de fuyards continue, la police semble avoir abandonné la poursuite donnant à toutes les voitures sans doute l'ordre de cesser, à cause des risques que les délinquants font courir aux autres usagers de la route.

A l'intérieur du groupe, l'histoire a été véhiculée aux uns et aux autres, on savait qui étaient les auteurs, il se disait que la conductrice était décédée des suites de ses blessures, après avoir été transportée à l'hôpital. Nous savions les deux hommes recherchés ardemment par la police, mais cela ne les empêchait pas de venir de temps en temps nous rendre visite. Non pas qu'ils se sentaient devoir rendre des comptes envers les individus des différents groupes, mais ils avaient quand même une certaine appréhension à venir vers des groupes de famille à la renommée forte. Les visites étaient pratiquées dans des foyers proches de leur famille.

« Ce qu'ils ont fait ça se paye. Il sait qu'il va être puni mais on vivait plus. On se couchait vers minuit et à quatre heures on était debout. Les p'tits avaient pris le rythme, ils se levaient comme nous. Ça nous rongait. »

La négresse parle parmi un groupe d'une vingtaine de personnes, elles sont autour du feu, il y a des femmes mais il y a aussi des hommes, essentiellement des membres de la famille proche. Elle tient donc à passer l'information, double, des conséquences du délit de son mari, de ce qu'ils ont vécu en attendant que la police judiciaire vienne arrêter son mari. Elle joue un rôle, celle qui dispense par une information, une désapprobation, qu'elle corrobore en faisant usage d'un acte perlocutoire, « Mes pt'its ». Ainsi elle jure sur l'existence de ses enfants pour garantir la vérité de son ressentiment au moment des faits. Par le fait de jurer, elle donne sa force sociale à son propos. Mais durant presque un an, rien n'a changé vraiment dans leur vie, son mari ne s'est pas rendu à la police... Son discours a

conservé son caractère de proffème en exposant son sentiment sur les faits, elle s'est elle-même positionnée comme solidaire de son mari.

PARAGRAPHE I : L'HOMME ET LA FEMME PERFORMENT

Puisque l'homme et la femme ont le statut social le plus élevé, le plus utilisé, alors ils peuvent faire usage de performatifs pour organiser la vie sociale dans les sphères. Ils ont cette position où l'un et l'autre doivent faire régner le Monde, alors l'usage de performatifs et sa valeur illocutoire est l'acte de langage le plus adéquat, nous reprendrons la définition des différents actes illocutoires présentés par Catherine Kerbrat Orecchioni : « 1 Les assertifs ont pour but « d'engager la responsabilité du locuteur (à degrés divers) sur l'existence d'un état de choses, sur la vérité de la position exprimée », et leur direction d'ajustement va des mots au monde.

2. Le but illocutoire des directifs consiste « dans le fait qu'ils constituent des tentatives de la part du locuteur de faire faire quelque chose par l'auditeur » ; tentatives qui peuvent être « très modestes » (« inviter à », « suggérer », etc.) ou au contraire « ardentes » (« ordonner », « réclamer », « insister »), selon l'acte du degré d'intensité de la présentation du but.

3. En ce qui concerne la catégorie des promissifs, Searle reprend à son compte la définition d'Austin : ce sont des actes « dont le but est d'obliger le locuteur (ici aussi, à des degrés variés) à adopter une certaine conduite future ».

4. Les expressifs (comme « remercier », « féliciter », « s'excuser », « déplorer ») sont définis comme ayant pour but « d'exprimer l'état psychologique spécifié dans la condition de sincérité, vis-à-vis d'un état de choses spécifiées dans le contenu propositionnel ». [Kerbrat-Orecchioni, 2001: 21].

Les deux représentants du statut social le plus actif vont quotidiennement faire usage des valeurs illocutoires des assertifs, des directifs, des promissifs et des expressifs. A cause de leur position, tous êtres de rang inférieur attendent de leurs aînés qu'ils exercent leur pouvoir. Ainsi une mère utilise les directifs pour diriger sa fille vers sa destinée future, celle d'être femme et mère dans un autre foyer, elle se doit de lui intimer de faire différentes tâches ménagères sous une forme précise sue et pratiquée dans la famille depuis des générations. Elle inculque au travers de la valeur illocutoire, qui ne souffre pas de critique, le patrimoine social familial à sa descendance. Quant au père, son action est identique envers ses fils, ils prendront femmes ailleurs dans d'autres sphères pour les amener dans le groupe familial, cette

nouvelle venue prendra en charge le foyer nucléaire, la caravane comme domaine de l'exercice de son autorité social de femme. Il y aura des concessions à faire entre ce qu'à appris la jeune femme, ce qu'à pour habitude le jeune homme, ce que désire la belle-mère si elle veut imposer son autorité, ça arrive.

En situation d'échange entre des égaux sociaux, hommes ou femmes, le but illocutoire du directif a une valeur pour convier son alter ego, « Viens ! Mange ! Aides-moi ! Prends ! Assis-toi ! Arrête ! Tais-toi », sont d'usage constant et participent à l'échange qui crée la symbiose au sein des groupes. L'homme et la femme, en conséquence de leur statut, de la renommée qui entoure leur personne, exerceront leur charisme parmi le groupe, un frère aîné et sa femme auront plus de charisme, sans être des détenteurs d'une autorité inaliénable. Il n'y a pas de porte parole dans la communauté, la conception de l'exercice de la parole rend impossible l'appropriation d'une parole unique au nom d'autres individus. Sinon, les autres hommes ne se sentant pas engagés par la parole d'un autre, n'auront aucune obligation avec ce qui a été dit, au contraire ils auront ce type de critiques « T'es qui pour parler en mon nom ? » « Tu dois être mon père pour parler pour moi ? » « Tu as donné naissance à la Nation pour parler en son nom, toi ! »

Promissifs et expressifs sont d'usage courant, au même titre que les directifs, le discours est maintenu dans la cohérence entre les rangs sociaux égaux, les hommes échangent sous cette forme, les femmes parlent par le but illocutoire des performatifs parce que l'activité dans les sphères est consacrée à entretenir l'échange. Si une caravane est une sphère de vie, juxtaposée à d'autres sphères identiques, l'activité le long de la journée va s'affirmer dans un flux migratoire entre les sphères. Les plus mobiles sont les enfants, ils galopent de sphères en sphères sans quitter le cadre global de l'ensemble, le matin les femmes vaquent aux tâches ménagères, elles veillent à la propreté de leur « affaires », c'est un critère de jugement de la qualité de la femme, alors on s'active. Les hommes quittent la place pour aller « chiner », travailler, c'est-à-dire au travers de l'exercice « d'une activité professionnelle » trouver le moyen de produire de l'économique en ramenant de l'argent, fruit de son travail au foyer, afin de subvenir au besoin quotidien de la famille. La communauté ne se projette pas dans l'avenir, leur mode de vie est si précaire qu'il est dépendant d'actions extérieures qui peuvent en modifier le cours, alors ils agissent au jour le jour, travailler c'est gagner « la pitance du jour, suffisamment pour faire la gamelle du soir ». La notion de travail serait intéressante à développer en plusieurs chapitres, mais ce n'est pas l'objet de notre travail de recherche. Ce qui assure l'engagement de frais plus importants, ce sont les allocations familiales, lorsque « l'homme est vaillant, les sous de la CAF on y touche pas, comme ça quand on doit changer des affaires, on a les sous de côté » me dit Dounette. L'après-midi, les femmes peuvent venir

à discuter ou à s'organiser pour aller faire « les commissions », elles emmènent avec elles leurs plus jeunes enfants, les plus grands restent sur la place. Quant aux hommes, si leur journée est finie, ils peuvent soit veiller à nettoyer les abords de la caravane, soit aller vers d'autres lieux rendre visite, soit ne rien faire et attendre que le temps passe. La fin d'après-midi devient le temps de la cuisine, les femmes préparent le repas unique de la journée. Celui-ci consommé, la vaisselle faite, elles se rendront visite mutuellement pour parler, les hommes peuvent venir à créer un cercle de paroles devant une caravane ou autour d'un feu. La nuit amène tout un chacun dans la chaleur des caravanes.

C'est immuable, la vie sur une place est d'une banalité vue par un regard extérieur, mais d'une richesse lorsque l'on vit ces moments d'échanges, parler c'est s'informer, c'est s'exposer, c'est écouter, c'est exister, parce qu'on ne parle pas seul, ni avec quelqu'un qui n'est pas apprécié, le locuteur sait qu'il doit avoir un discours proportionnel à son statut, alors on parle, et on parle avec les critères liés à la parole comme « la hauteur », « la justesse » liée à l'intérêt du propos, « la plaisanterie » tout ce qu'on peut se dire entre amis, frères, cousins... La vie s'anime lorsqu'une grillade est préparée, lorsqu'il est question de fêter une naissance, un mariage, les fêtes de fin d'année, sinon la place ronronne de son quotidien.

Dans la déclinaison des performatifs dans leur but illocutoire, il reste un critère que nous n'avons pas développé, celui des assertifs, en situation endogène ils revêtent un caractère bien au-dessus des autres actes de langage, parce que les assertifs sont matérialiser dans le discours par le jurement. L'assertif est l'engagement d'une personne sur la vérité ou l'état d'une chose, parce que la parole n'est pas anodine, qu'elle est le moyen essentiel d'existence du groupe, le vecteur de l'échange, de la cohérence, certaines paroles ne doivent pas dépasser le cadre. Dans le cas de l'assertif, le discours peut être validé par le jurement, il est positif, mais face à une forme de performatifs assertifs belliqueux, le jurement peut être négatif, la conséquence de cet effet de langage est la rupture.

PARAGRAPHE II : JURER

Parler de l'action de jurer, en situation endogène est ambiguë, jurer c'est donner de la qualité à son propos, c'est engager ce que l'on a de plus cher comme témoin, que ce qui est dit est la vérité, si tel n'était pas le cas, il est supposer s'abattre des malheurs sur les choses ou les individus cités. Mais l'autre versant de jurer est l'arme ultime de la rupture sociale, tout peut se passer mais il ne faut pas jurer ; « même aux enfants on dit de ne pas jurer, je leur interdit de jurer même sur la tête de quelqu'un, alors jurer les morts, je veux pas entendre ça

dans leur bouche, sinon je les mets bleu comme du foie ! » (Les corriger au point que des hématomes apparaissent partout) précise Prescilla. Jurer dans la situation négative entraîne des ressentiments à l'adresse de celui qui le fait, que ce soit dans une situation légitime ou agressive, « c'est mal parler » j'interroge Elie sur la qualité du propos, « mal parler ça peut venir dans le respect, mal parler c'est avoir de mauvaises paroles, parler de choses sales, mais là, jurer les morts, c'est vilain, t'imagines pas on te kochav comme ça en pleine gueule, c'est plus que mal parler, c'est vilain, c'est grave. »

1 : JURER POUR ASSURER LA VERACITE

Dans le quotidien, les individus conversent sur beaucoup de sujets, mais il arrive un moment où ils investissent un discours d'information, que le locuteur soit homme ou femme, la portée du propos devient beaucoup plus grande, il est symbolique au sens où il concerne la communauté, dans une condition informative, qu'il a valeur de dire si les faits sont conformes ou non conformes aux normes endogène, car ce propos dans la doxa endogène revêt de l'importance, le locuteur en développant son information sait qu'il devra être sanctionné par un jurement, émis de sa propre initiative ou sollicitée par l'interlocuteur parce qu'il apporte par son propos modifie le monde vécu du groupe. Sachant que si le locuteur choisit un thème d'information pour son interlocuteur, il sait au demeurant que cet acte de langage va l'intéresser au plus haut point.

Ainsi lorsque l'on détient une information il faut la dispenser, une naissance, un deuil, un accident, une dispute qui a tourné en bagarre. Tout ce qui amène un élément qui fait sens dans la vie communautaire est véhiculé, il est fait usage d'assertif pour donner corps. « Viens voir j'ai quelque chose à te demander » me dit Etienne, je le suis, nous nous écartons de la compagnie d'un oncle âgé pour ne pas faire affront en parlant devant lui sans qu'il ait intérêt à la conversation, et pour cause, Etienne prend un air grave « C'est vrai que t'as dit que j'avais dit que les klisté surveillaient les autres » nous demande-t-il, « Non, mon Etienne, qui s'est qui dit ça » « Le Youncou » précise Etienne, alors nous nous engageons dans un assertif « La tête de mes petits si j'ai dit ça, on en a parlé mais j'ai jamais été raconté que t'avais dit ça, c'est leur problème s'ils sont surveillés, ils ont qu'à faire attention à leurs affaires. Non s'il t'a dit ça, c'est pour faire des histoires entre toi et moi, comme ils savent qu'on s'entend bien, alors ils sont jaloux, non mon Etienne j'ai jamais dit ça, mes petits ». Le jurement dans ce cas est porté sur « la tête de mes petits, mes petits », au travers de la vie de nos enfants nous

engageons notre parole, nous donnons force à notre propos en engageant la vie, la santé, la place de nos enfants dans la communauté, pour garantir notre propos. Car le pendant d'un jurement mal placé est catalogué comme un « jurement à faux », cette qualification dénature la qualité de vos paroles, vous place dans la situation d'être « falch », « faux » en somme un menteur, mais un menteur déviant parce que il est fait usage de choses chères pour occulter votre mensonge, un menteur peut faire tomber l'opprobre sur son foyer nucléaire.

Certains membres de la communauté ont choisi de consacrer leur vie en conformité avec les préceptes évangéliques de la Mission Evangélique Tsigane, malgré cela leur parole, leur discours n'est pas exempté d'assertifs, ils ne détiennent pas naturellement la vérité, ils peuvent vouloir la véhiculer mais ils restent obligés en condition endogène de jurer, là, le jurement ne s'appuie plus sur les individus de ce Monde mais sur le « Seigneur ». Tous le propos de ceux que l'on nomme par commodité « les baptisés », parce que par le baptême nous savons qu'ils ont choisi de vivre en conformité avec les écritures bibliques, alors ils jurent par des « Seigneur », c'est ainsi que dans les conversations nous découvrons dans certains cercles de paroles, la foi qui anime quelques uns de nos interlocuteurs.

L'abus de performatifs tue l'assertif, nous avions un cousin, disparu dans un accident de la route, Canard. Il se jouait de tout, nous pouvions être en sa compagnie, son humour prenait le dessus « Passes moi le marteau, mon Canard » « Jures ! », « Viens on va se boire un verre » « Jures », souvent il fallait lui demander d'arrêter parce que performer en assertant inutilement n'a aucun intérêt, puisque le principe est de s'engager pour introduire un élément nouveau dans l'histoire communautaire. Il y a un jurement qui nous a touché, notre cousin est décédé jeune, jeune marié, jeune père, nous n'avions plus l'occasion de se voir aussi souvent parce que nous étions en désaccord avec son père, notre oncle. Malgré cela, quand Canard est décédé, je suis allé le veiller, même si son père aurait envisagé de s'y opposer, ce qui n'était qu'une hypothèse. En arrivant sur le lieu de stationnement où l'on veillait « le pauvre Canard », nous avons croisé le chemin de notre oncle, il ne nous a pas salué mais il nous a dit « C'est bien que tu sois venu, sur mes p'tits ! »

2 : JURER LES MORTS !

Il arrive un acte de langage insupportable en situation endogène, se faire jurer les morts, c'est une agression des plus violentes dans les actes du discours. Le jurement des morts est l'anathème social, inutile de faire de redondance en écrivant ultime anathème social, les

effets encourus lorsqu'il y a eu jurement des morts est une rupture, violente, une forme d'hystérie violente anime toute la branche de la famille insultée. Ce que Goffman nomme « les classes d'engagement. »

« Il baise ses morts celui qui dit que j'étais en boîte » dit la P au téléphone en essayant d'atténuer les informations que donne T à son mari incarcéré. « Tu vois ce que t'as dit la P, t'es une femme, sinon je t'aurai fracassé, alors c'est avec ton mari que je vais arranger ça. » En semi-liberté conditionnelle, T savait qu'il verrait B le mari de P. Entre temps T a récupéré auprès des compagnes de la soirée des photos de leurs élucubrations dans les discothèques. Photos en main, T retrouve B dans le centre de détention, il lui présente les photos de sa femme en diverses compagnies. « Alors maintenant B, tu vas me dire qui c'est qui baise ses morts ? » le B hésite, T le relance « il faut que tu parles sinon on va se battre » le B répond « C'est pas toi mon T. »

Le jurement des morts est une locution insupportable dans la communauté, un discours belliqueux fait sens, les conséquences sont prévisibles, il y aura réparation à l'affront fait aux morts. Nous le verrons dans un chapitre postérieur, le respect amène tous les individus à faire les procédures pour restituer les ultimes respects à un individu avec qui la personne a pu être en désaccord, faute de temps, en se présentant à l'aîné de la famille lors de la veillée funèbre, le respect peut être restitué. Toutes ces démarches sont faites pour que le défunt puisse reposer en paix, que l'individu, quelque soit son âge, qui est dans un caveau a eu une vie, plus ou moins bonne, celle-ci est terminée, maintenant il doit reposer en paix. Les obsèques sont suivies d'un deuil strict, ne pas le respecter ou l'abrégé, c'est provoquer ce genre de critique portée dans ce discours « le pauvre défunt doit se retourner dans sa tombe. » Avoir un mauvais comportement lors des obsèques, lors du deuil, ou sur des affaires relatives à la sépulture, les fautifs savent en verbalisant ainsi « on va passer dans les langues », c'est-à-dire les critiques vont se faire parmi les groupes proches ou éloignés sur leur comportement. En matière de cérémonial, de devoirs, d'obligations, de comportement et de pratiques, des règles sont à respecter, nous les aborderons en détail dans la partie suivante, en agissant ainsi, en maintenant le culte des anciens par la visite des tombes, à la date anniversaire du décès, aux Rameaux, à la Toussaint, les personnes disent « respecter leur mort ».

Autant dans la vie quotidienne, lorsqu'il est question de pénétrer la sphère de la société englobante dans une intention commerciale, les Manouches tentent de dissimuler leurs stigmates pour réussir l'échange commercial, autant en territoire tout aussi étranger qu'un cimetière, les personnes voueront à la mémoire de leurs défunts de monuments ostentatoires. Des caveaux parés de riches décorations, en rapport avec la vie du voyage, de photos des défunts, des jardinières sont fleuries, signifient la présence d'un membre de la communauté.

Lors de certains obsèques, la cérémonie passée, nous allions avec des cousins voir des tombes présentes dans le cimetière, elles étaient visibles, belles et majestueuses, elles attiraient notre regard, nous souhaitions savoir quel membre d'une famille Manouche était enterré-là ? Ce savoir n'est pas un savoir mesquin, morbide, malsain, ils nous étaient essentiel de savoir qu'une tombe de telle famille était là, cela participait de notre culture endogène, les noms, les dates, les âges nous permettaient de visualiser la vie de ces membres. Ces tombes sont toujours entretenues, régulièrement des membres de la famille viennent veiller à la propreté, à l'entretien des massifs, à la visibilité et la lisibilité de la force des liens existants entre les vivants et les morts. Il n'y a pas de tombes Manouche tombant en désuétude. Des cimetières de villes ou de villages sont devenus par habitude des havres de sépultures manouches, comme celui de Valet non loin de Nantes.

Ce qui peut expliquer le rapport aux défunts se trouve dans la conception du monde en condition endogène, le monde est immatériel, rien ne permet de rattacher les individus à des points fixes, une origine localisée, bonifiée par les années d'enfance vécues à tel endroit, une possession immobilière. Rien de tout cela ne crée un lien entre les individus et le rapport à la terre, une caravane « ça se change, un camion ça se change, mais nous on reste comme on est » m'explique David, ce qui dans son esprit comme dans celui de beaucoup d'autres, c'est le groupe, ce groupe construit autour du foyer nucléaire familial, de la famille élargie, des affins, des amitiés nouées au cours de la vie, sont plus essentielles aux yeux des membres de la communauté. La possession d'une maison n'est que temporaire, un décès en ce lieu le rend « moulan » un lieu de mort, alors la famille peut et doit le quitter pour toujours. Lors d'un décès, on ne conserve que peu de choses du défunt, la caravane où il vivait sera brûlée, ses affaires en contact de sa peau passées par le feu, seuls peuvent être gardés des objets un peu fétiches, un chien, une guitare, un couteau.

Dans l'esprit endogène ce qui prime c'est l'individu. Alors porter atteinte au repos des défunts, à leur mémoire, aux descendants de ceux qui ont participé à la croissance de la famille, à la plaie ouverte par le chagrin de la disparition est insupportable.

« Eteint les phares ! » nous demande M, nous freinons, erreur les feux rouges arrières luisent dans la nuit, ils permettent à nos adversaires depuis la maison de viser au juger, par rapport à ces points de repères. Deux balles traversent la taule, l'une passe au-dessus de notre épaule, l'autre transperce le panneau latéral du fourgon, nos compagnons ont déjà sauté du véhicule. A coup de fusil, ils mitraillent la demeure où résident les auteurs de l'injure aux morts. Nous venons de rouler quelques centaines de kilomètres pour venir corriger l'insulte et les brutalités exerçait à l'encontre du père de M. Avant de partir, nous nous sommes équipés d'armes suffisantes, nous sommes cinq hommes dans ce véhicule tous décidés à

rendre justice. Les uns et les autres sommes à couvert, quatre tirent avec régularité vers les ouvertures de la maison du J, nous savons que Mi et Ra sont là, sans doute aidés par d'autres. Nous ne sommes pas équipés de cartouches de gros calibre, suffisamment pour infliger des plaies, des dégâts. Notre cinquième compagnon nous fait signe, nous le rejoignons, il a trouvé où nos adversaires avaient caché leur véhicule et les caravanes, nous vidons avec acharnement les chambres de tous nos fusils sur les taules. C'est un jeu de massacre, tout explose sous l'impact des plombs concentrés. Puis nous quittons les lieux, tout le monde remonte dans le fourgon, nous préparons la prochaine vague. « Passe là, arrête-toi sur le parking », M récupère tous les fusils et les dissimule dans un buisson « Si les klisté nous contrôle on aura rien sur nous, ils sont capables d'avoir appelé les flics, roule on va à la gare boire un café, après on verra. » Finalement nous avons quitté cette ville, certains que les nôtres, nos cousins, oncles et autres participants au pugilat sont à l'abri, nos tirs sur le matériel, nos tirs en direction des belligérants ont prouvé notre détermination à corriger l'insulte. Nous avons un blessé léger au bras.

Tout avait commencé quelques jours plus tôt, une première altercation entre un ancien et des jeunes était sanctionnée par une bagarre entre hommes d'âge équivalent, Mi et Ra sont défaits. Mais les battus attendent le départ d'une partie de la famille, ils reviennent vers l'ancien, ils le corrigent en le bousculant tout en lui jurant les morts. C'est à ce moment que M, étant informé de ce qui est arrivé, est venu chercher du renfort auprès de nous et d'autres membres de la famille.

« Je leur ai vidé le chargeur du 7.65 sur eux, leur véhicule il est traversé de partout, t'imagines pas, cette chouette, elle a poucave mon père » éructe D de colère « Je sais mon D, j'y étais quand il y a eu l'histoire, je sais ce qu'elle a fait ». « L'autre jour, quand on veillait pour le pauvre N, j'ai prévenu mes oncles, j'ai juré que tout ça finit, je la tamisais. Elle ne parlait pas d'ici sans que je lui fasse du mal. » D ne pouvait rien dire, celle qu'il nomme la Chouette, était venue pour les obsèques de son frère. Donc jusqu'à la sortie du cimetière, rien n'était possible. « T'imagines quand même quel culot elle a cette sorcière, elle a balancé mon père pour une affaire où c'est elle qui avait juré les morts, il a fait 18 mois de prison, elle appelé pour nous jurer les morts, mon père s'est pendu, et elle, elle était là à offrir du café à tout le monde ! Mon sang bouillait quand je l'ai vu. J'ai appelé mes petits pour qu'ils s'occupent du gendre, et moi d'elle, ma tante !! »

« Et bien non, le cercueil dans le dépositaire, je me retourne plus personne, je siffle, les garçons arrivent, elle avait disparu, plus rien, introuvable, elle, sa fille et son gendre, ils sont partis avant que tout soit fini. » « Je comprends mon D, c'est une sorcière cette femme, j'étais vers vous quand c'est arrivé, c'est moi qui a trouvé l'avocat pour ton père » acquiesçai-

je. D n'ira pas courir après, il sait où réside sa tante, mais il ne veut et ne peut l'acculer, parce que ses oncles ne seraient pas d'accord avec cette stratégie, d'autant que D a déjà tenté diverses actions pour l'empêcher de se sentir sereine. Depuis l'affaire qui remonte à plusieurs années, elle ne cesse de déplacer ses points de chute, elle fait l'acquisition d'un terrain dans une ville pour ne pas être poussée à la promiscuité sur les aires d'accueil avec des personnes qui connaissent D.

Dans la communauté, il est des familles connues pour « avoir les morts dans la bouche », ils ne jurent que par rapport à leurs morts, or il se dit dans le discours endogène que solliciter ses morts pour donner de la vérité à des faits ou à des propos n'est pas sain, à cause du risque qu'un individu jure à faux. Alors les aînés sociaux recommandent à leurs subalternes sociaux dans la communauté de « laisser les pauvres morts tranquilles. »

Ce comportement suggère de s'interroger sur la violence des propos, de la réaction, des conséquences, des individus purgent des années de prison pour avoir ôté la vie à autrui pour des raisons de jurement des morts. Parce que la relation dans la communauté est primordiale, prime par le vecteur de la parole, corroboré par l'investissement de la personne. Comme le note Patrick Williams, par notre expérience, nous savons que la communauté ne supporte pas l'approximation, l'approximation est équivalente au doute, or nous avons constaté que l'expression du doute est identifiable dans les actes de langage par le questionnement. Le questionnement n'existe pas dans la communauté, l'existentialisme, le cartésianisme n'a pas de fondement dans la pensée endogène, nous soutenons pour l'avoir expérimenté que les questions n'auront pas de réponse, que le questionnement est considéré en situation endogène comme la manifestation du doute. Qui est le plus à même de poser des questions ? L'étranger, la police, le curieux. Un ensemble de personnes qui ne sont pas utiles à la relation au sein de la communauté, ce ne sont pas des participants directs à l'interaction volontaire et paisible des groupes endogènes.

Les jurements, lorsqu'ils sont négatifs, instillent le doute, la rupture, la communauté ne peut le supporter, la rupture crée le déséquilibre. Un individu, un groupe, un ensemble ne peuvent pas accepter la remise en cause du tout, tout ce qui fait la vie communautaire, l'individu, sa notoriété, son passé, ses ascendants. C'est inimaginable, inacceptable ! Qu'il soit direct ou indirect, un assertif valable que si la condition se réalise, « celui qui dira ça enculera ses morts ! » « celle qui parle de moi, baise ses morts ! » Le summum de la perfidie est de « kochav les kesla », « jurer les casseroles », l'individu ne jure pas directement les autres mais il jure les affaires qui peuvent appartenir à une personne avec qui il est en désaccord. « Le vélo de ses morts », « la marmite de ses morts » et ainsi de suite. L'usage du

jurement des morts n'est plus l'exclusive de la communauté Manouche, les jeunes des cités on trouvait un intérêt dans ces formes de langage, ce qui entraine de l'inquiétude dans la rencontre entre jeunes des cités et jeunes Manouches, parce que des écarts de langage avec jurement des morts est possible, avec les conséquences que cela engage.

Voici un florilège de quelques insultes de jurement des morts : manges tes morts, encules tes morts, tu vas déterrer tes morts, le sang de tes morts, etc...

CHAPITRE E: LA TERRITORIALISATION DE L'ESPACE

Par notre position, la totale ignorance de ce monde que nous rencontrions, dès les premiers instants de la relation, nous serions maintenant tentés d'utiliser le terme de territoire, car si le terrain est un terme géométriquement définissable, le terme de territoire convient car il a une amplitude. Nous pensons, par l'usage de ce terme transcrire le comportement que les gens du voyage élaborent autour de la prise de possession d'une parcelle, publique ou privée, ainsi que l'appréhension de l'intrusion d'un groupe dans une commune. Notre perception du territoire a évolué, notre entendement premier, celui du non initié, avait traduit que l'occupation d'un lieu était une invasion. Nous avons souvenir du premier lieu, à Lormont, sur les bords de la Garonne. Deux caravanes composaient cet ensemble, dès les premiers contacts nous avons découvert que c'était une famille nucléaire, le père, la mère et les enfants, que les locaux mobiles assuraient le couchage des membres, de mobiles ils n'en avaient que le nom. La famille s'était arrêtée là, nous ne pouvions pas à ce moment connaître les raisons, plus tard nous avons compris que le mode était la traduction d'une désocialisation. Nous reviendrons sur le procédé de la désocialisation.

Donc si l'ensemble nous paraissait comme une verrue dans un ensemble urbain, plus ou moins cohérent, les caravanes étaient l'élément matériel visible. Nos regards confortables sont attirés par ces ensembles lorsqu'au détour d'une route, d'une autoroute, d'un chemin, surgit à nos vues des caravanes. La visibilité de ces éléments visuels provoque un rejet, à l'invasion matérielle d'un territoire, parce que notre esprit identifie l'intrusion matérielle comme une invasion de nos lieux communs, l'individu conçoit cette arrivée dans un espace urbain comme l'intrusion dans une vie rythmée par l'ordinaire, la rupture matérielle amène une perception de l'intrusion, le quotidien ne sera plus comme le quotidien. La présence d'un ensemble de caravanes s'associe à des problématiques naissantes. Celles-ci sont récurrentes : agglomérat, troubles, hygiène, vols, gêne ... Notre vision s'est aiguisée par la volonté de comprendre. De ces premiers contacts territoriaux, très locaux, nos relations, nos fréquentations évoluèrent au point d'embrasser des conditions différentes d'usage du territoire. Ainsi nous avons usé des stationnements précaires, tendus ou tolérés, des aires d'accueil « désignées » pour le stationnement des Sans Domicile Fixe, baptisée « aires d'accueil pour les Gens du voyage. » Nous avons aussi été conviés dans des familles possédant des terrains privés, où le titre de propriété était soit ferme et définitif soit remis en

question par les municipalités, par les institutions . L'incertitude tient à la qualité des relations communales, un maire a des obligations électorales, quelque fois son mandat prime sur son humanité. En cas de tension communale dans la procédure pour acquérir un bien, les voyageurs savent contourner les risques, la stratégie est de faire l'acquisition d'un terrain privatif par le truchement d'une tierce personne, ayant un domicile fixe. Comme assez généralement, lorsqu'un tsigane envisage d'acquérir un terrain, la publication de son état civil, de sa situation professionnelle, de sa condition de résidence, les maires font usage de leur droit de préemption afin d'empêcher l'arrivée de résident « gitans », « bohémiens » ou « romanichels » sur le territoire de leur commune. L' élu local ne risque pas d'être sanctionné, quant à l'usage abusif du droit de préemption, la procédure devant un tribunal administratif dissuadent les plaignants, quant à des risques électoraux, ce ne sont pas les tsiganes qui risquent de compromettre son mandat. Car pour la population, sans domicile fixe, il faut se munir, dès l'âge de seize ans, d'un carnet de circulation, auprès d'une préfecture, demander concomitamment à une commune la possibilité d'un rattachement. Le maire peut accepter, sous la condition que la population non sédentaire ne doit pas excéder 5% de la population totale. Quant au droit de s'inscrire sur les listes électorales de la commune de rattachement, les titulaires des carnets de circulation doivent patienter trois ans entre le moment de leur rattachement et la possibilité de leurs inscriptions sur les listes électorales. Même si ceux-ci exerceraient leur droit de vote, ils ne remporteraient jamais la majorité puisque les membres de la communauté non sédentaire ne peuvent excéder 5% de la population totale. Avec une carte d'identité, quelques quittances, tout devient si facile, ou alors il faut se déclarer « clochard », le délai est plus court, il est de six mois.

PARAGRAPHE I : LES IMPROBABLES LIEUX DE VIES

La configuration du territoire nous a permis d'appréhender l'organisation d'un espace de stationnement. Sur le choix du lieu, il ne semble pas y avoir de critères établis, il est certain qu'un espace bucolique, bord de rivière, ombragé, dans la ville sans la promiscuité immédiate de logements est difficile à trouver dans chacune des villes. Alors faute de cadre agréable, les convois s'insèrent dans les lieux disponibles, la contrainte urbaine pousse les ensembles à se constituer dans des endroits improbables. Nos groupes stationnent là où ils peuvent, où ils sont tolérés. La situation est différente selon nos groupes, la situation géographique, ainsi en région bordelaise, la situation est complexe. La mise en place du schéma départemental

d'accueil des gens du voyage progresse à l'inverse de la demande. La population voyageant a besoin d'espace autour et dans l'agglomération, mais les institutions tardent à se mettre en conformité, par contre les installations hors agglomération commencent à être réalisées. L'offre ne répondant pas à la demande, les membres de notre famille s'accaparent les niches. Ainsi une friche industrielle en réhabilitation convient, ainsi qu'un espace sous un pont de chemins de fer, un parking en désuétude, une aire sur un échangeur routier, tous les espaces libres sont susceptibles de convenir. L'appropriation du territoire se fait selon un procédé d'établissement de sphères, les membres du groupe se répartissent sur le territoire selon des affinités, ainsi dans les groupes de notre connaissance, nous avons remarqué des démarches d'installation. Selon la configuration du groupe, les situations sont plus homogènes si le groupe est grand et l'espace restreint. Dans les rapprochements, des gendres sont à proximité des beaux parents, des fils mariés côtoient leurs parents, les collatéraux sont dans le deuxième cercle, l'éloignement traduit soit une relation sans lien familial, soit l'intention de se tenir à distance d'un centre familial. Ces éléments sur un territoire établissent selon l'usage des espaces individuels de vie, le « chez moi ». La face de la caravane, c'est-à-dire le côté où se trouve la porte de la caravane, est le centre du chez moi. L'espace de la caravane est la sphère intime, c'est là que sont vécus les moments personnels du couple, c'est le lieu chaleureux où les enfants dorment. C'est à proximité de la caravane que la table pour les repas est dressée.

Notre entrée dans le « monde du voyage » s'est faite par le plus accessible des lieux de vie, nous avons commencé par des relations dans des groupes désocialisés, l'échange avec les autres éléments était sporadique, la situation de stationnement était délibérément d'être seul. La solitude d'une caravane, sur un séjour de moyen ou de long terme est l'indice de la mise à l'écart de la vie en groupe, les raisons de cette mise à distance sont diverses. Le maintien « hors de » résulte de la volonté des parents, décision unilatérale ou collégiale, les circonstances de ce stationnement à distance des groupes permet de vivre selon ses choix, sachant que des comportements personnels peuvent amener à la mise à distance des ensembles. La suspension des relations dans la communauté incite à l'extraction du groupe, des comportements d'imprégnation alcoolique, de consommations de drogues dures, peuvent amener à l'éloignement de la vie communautaire. Ce relâchement des relations communautaires amène les éléments incriminés à être moins sujets à une rigueur dans l'intrusion de leur sphère. Le délitement de l'échange permet de placer les contacts dans des directions plus lâches. Ainsi lorsque l'alcoolisme domine parmi les parents, les intrusions seront admises lorsque l'individu venant peut apporter quelque chose en relation directe, un couple alcoolique laissera entrer des relations alcooliques, pas spécifiquement appartenant à la communauté. La désocialisation est complète car le lieu d'exclusion n'est pas devenu un

endroit de permission, c'est-à-dire que la rupture avec la communauté ne rend pas le lieu permissif à la pratique déviante pour les autres éléments du groupe. Les visites étant sporadiques, la venue vers cet élément désocialisé reste régie par les règles ayant cours dans la communauté, donc elles nécessitent de la tenue, la pratique des critères relatifs au statut social, mais nullement à l'exercice d'un penchant. Il est établi que les conditions de vie de cet élément isolé résulte d'un comportement peu conforme à l'usage communautaire, il est mis au ban, par déduction celui qui est alcoolique, insatiable, peu social, entraîne sa famille proche dans l'exclusion. En plaçant de moins en moins la qualité des relations communautaires autour d'une notion de respect, les entrées dans la proximité de ce groupe familial sont compromises car les attitudes peuvent faire affront au respect. Or cet affront nécessite une correction immédiate, les autres individus ne tiennent sûrement pas à ce que leur vie soit rythmée par la vie peu rigoureuse d'un alcoolique ou d'un toxicomane. Ainsi par l'usage, les visites endogènes sont de moins en moins fréquentes, le relâchement des relations avec l'élément désocialisé ne nécessite pas d'explication, la réputation devient une justification, les éléments de vie intime deviennent par l'usage de l'alcool de plus en plus publiques, la mise à distance est le moyen de ne pas se risquer à des manques de respect.

Nous avons donc emprunté cette voie pour entrer dans le monde du Voyage, nos premiers contacts furent difficiles car nous avons partagé des moments de déchéances sociales qui ne nous satisfaisaient pas, nous avons supporté. Si nous pouvions le faire, nous pensons que nous avons assez peu de considération de notre être pour accepter d'être dévalorisé, l'échec de l'autre est facilement imputé à des éléments extérieurs, rarement à sa personne lorsque le comportement prend pour objectif une autodestruction active ou passive. Nous avons aussi une motivation forte pour tenir face à des situations violentes, les jeunes de ces groupes caressaient une forme d'espoir par notre présence. Nous n'avons jamais brisé cet espoir en maintenant des relations constantes avec ces éléments. Nous avons côtoyé durant nos premières années de vie en commun, les éléments les moins sociaux de la communauté des Gens du Voyage. Par réaction, lorsque des éléments autres venaient dans cette sphère « interdite » de relations, nous profitions pour lier d'autres relations. Nous avons su profiter de ces venues sporadiques pour présenter une personnalité autre que celles des individus « étrangers » qui vivaient dans la promiscuité de ces sphères désocialisées. Nous avons gagné une diversification de nos moments de partage avec des éléments familiaux aux comportements différents. Petit à petit nous avons élargi notre cercle de relations. L'évolution de notre périple dans le Monde du Voyage avait une forme de relations concentriques qui venaient à s'élargir à chaque fois qu'un élément prenait contact avec l'une de nos connaissances, nous avons évolué de la situation d'être rivé dans un groupe dépendant de

leurs comportements, identifié à leur agissements, pour enfin sortir de ce groupe, grâce à nos qualités. Nous avons élargi ainsi nos cercles de rencontre pour aboutir à ce qui aurait pu nous sembler inaccessible. Nous n'avions pas de critère sur le sujet, notre savoir s'est construit au cours des relations établies au fil des années, nous ne sommes pas dans la configuration du scientifique sur son lieu de recherche. Nous ne cherchions rien de scientifique à cette période de vie, plutôt des amitiés dans un ensemble qui semblait satisfaisant à notre être. Nous avons ressenti plus souvent au début de nos relations avec le groupe de la peur que de la joie. Nous pensons avoir vécu une déstructuration, pour ensuite vivre une construction au fur et à mesure que des opportunités se présentaient dans notre relationnel. Nous avons acquis une existence, elle s'est faite sur plusieurs années, cette existence est en opposition à une fonction, celle de ma profession. Ensuite nous avons évolué dans une diversité de milieux qui nous ont permis d'apprécier des diversités de situations. Ainsi nous sommes passé de plus incertain au plus affirmé, en cela nous en sommes arrivé à fréquenter des groupes à la culture exacerbée : des Manouches vivant, se déplaçant avec des caravanes tirées par des chevaux.

PARAGRAPHE II: L'ELABORATION SPHERIQUE DE LA VIE DU GROUPE

A travers la déambulation des enfants dans un ensemble de caravanes, il est possible de préciser le lieu, la sphère est sa destination, Selon l'âge de l'enfant, son attachement à la sphère intime est plus ou moins proche, bébé, il est attaché à l'intérieur de la caravane, ses sorties pour pénétrer d'autre sphères ne se font que transporté dans les bras d'un plus âgé. Lorsqu'il commence à marcher, il partage son déplacement entre l'intérieur de la caravane et la surface de la face de la caravane, ensuite il peut progresser plus loin, à quelques mètres, son espace est toujours le sien, à usage personnel. Plus grand, il peut quitter la face de la caravane, vers l'âge de quatre ans, il circule dans des sphères voisines, mais ne peut quitter la limite de la dernière sphère de la caravane la plus extérieure sur le territoire. Ceci est relatif à l'espace, un agglomérat de dix caravanes peut tenir en quelques mètres, un ensemble d'une centaine de caravanes s'étend, la limite déambulatoire de l'enfant sera relative aux emplacements des éléments familiaux. Il restera dans le cadre de « la garde à vue », c'est-à-dire les endroits où les éléments nucléaires de sa famille peuvent encore le voir par un simple regard. Un enfant dans un lieu qui n'est pas le sien est rappelé à sa situation, « va chez toi », en somme, tu n'es pas dans une sphère personnelle, retourne vers la face de ta caravane.

Ainsi les espaces de déplacements sont tous azimuts, sachant que chaque face de caravane est un lieu familial, les accumulations de lieux familiaux font des ensembles cohérents, les ensembles cohérents s'unissent à des groupes, les groupes peuvent faire corps.

Le territoire évolue en conséquence de ces lieux matérialisés par la création des sphères, les échanges sont constants, la juxtaposition des sphères crée des lieux communs, des endroits de rencontres entre hommes, femmes. La spatialisation des lieux de vies se conçoit ainsi, la sphère la plus intime, la caravane et l'espace immédiat en façade est appelé « chez nous », la sphère supérieure qui englobent l'ensemble des « chez nous » est identifié comme « la place », enfin « la place » est située dans sa condition communautaire dans une sphère globale qui n'a pas de dimension « le Monde ». Ce « Monde » englobe tous les individus qui vivent sous cette forme, d'agglomérats de caravanes, fourgons aménagés comme le font les Rroms nouveaux venus sur le territoire. Les jeunes adolescents, jeunes garçons ou jeunes filles tentent de s'extraire de ces sphères afin de pouvoir converser entre eux, hors du contrôle visuel des adultes. Les relations sont un constant va et vient entre les sphères, l'installation d'un lieu de feu peut devenir un endroit prisé pour converser, échanger la parole, dire ce que le monde est, une nouvelle sphère d'échange temporaire, le temps que le feu se consume.

De notre relation, au fil des années, nous avons rencontré pléthores de configuration de stationnement de groupes, des situations les plus improbables au confort de la propriété privée. Nous avons des souvenirs d'aires de stationnement qui ressemblaient à des décharges publiques, à des situations où le danger était constant, des lieux de tensions. L'hygiène dans ces conditions n'est pas abandonnée parce que le lieu est insalubre, la gestion de la tenue d'une « place propre » incombe aux parents, les enfants n'exécutant que les recommandations des parents. Lorsque la propreté vient à être négligée, les auteurs de ce laisser-aller sont dans le discours endogène qualifiés de « foulé menché », de « sale monde ». Au sens communautaire, ces personnes si elles n'ont pas le souci de se maintenir dans la propreté extérieure, elles ne doivent pas être meilleures à l'intérieur de la caravane, mais aussi que l'hygiène personnelle est incertaine. A la qualification matérielle, il faut en percevoir l'autre sens communautaire, ce ne sont pas des personnes « fréquentables » parce que le manque d'hygiène fait « craindre ». Avoir une crainte est de devoir faire usage, dans un autre ensemble familial, d'objets pour boire ou manger qui ne seraient pas propres. Craindre, cela veut dire que l'individu n'a pas confiance dans le souci d'hygiène de ses hôtes. Laisser percevoir que nous avons une « crainte » envers des hôtes peut être pris comme un affront, afin de l'éviter, il suffit de décliner les invitations. La communauté limite l'implication avec ces personnes, leur intelligence doit leur permettre de comprendre que la retenue dans le partage de nourriture a une origine... L'hygiène familiale, dans le groupe est un objet d'appréciation du voisin, les éléments de la communauté sont sensibles, cela tient à des pratiques, à l'appréhension de la souillure. Les Rroms parlent de « marimé », les effets d'un objet marimé sont plus compromettants chez les Rroms que chez les Manouches, ces derniers

parlent de « saleté ». Une marmite touchée, effleurée par la jupe d'une femme est « marimé », pour les Rroms, une cuillère tombée par terre est « fouli » « sale » pour les Manouches, les uns comme les autres ne toucheront pas à l'objet sali, la marmite est jetée, la fourchette condamnée à ne jamais resservir. Des enfants, par leur activité quotidienne à jouer, courir partout, se salissent, mais une mère se doit de veiller à la propreté des enfants, il faut qu'ils soient lavés, peignés, avant de pénétrer dans la couche. Le lit est un lieu de propreté, les draps y sont propres, la personne qui s'y glisse doit être dans le même état, à plus forte raison quand le lit est parental.

L'hygiène est donc un souci du quotidien, le critère est le moyen de juger de la capacité des parents à « avoir du respect ». Le respect dans cette condition est cet état de précaution que l'on a envers les groupes, afin de ménager les relations avec les autres membres sans les offenser. Le respect est un comportement social qui définit les conditions de la relation, « manquer de respect » est une faute grave, « ne pas respecter » c'est faire le choix de ne pas marquer de déférence envers le statut social de son alter ego. L'hygiène participe à la relation sociale car elle est régit par une loi de socialisation, celle du respect. Afin qu'un groupe reste cohérent, la circonstance de l'agglomération d'un groupe est d'avoir des relations, l'individu doit donc veiller à ce que le minimum de la faisabilité de la relation ne soit pas compromis ; la rencontre, le partage, l'échange ne peuvent pas être compromis par la valeur minimale, l'hygiène. Corollaire de cette pratique, le choix d'un emplacement pour stationner, donc y séjourner est la proximité d'un point d'eau, sans eau, une place perd de son intérêt. L'eau sera prélevée selon différentes sources. Il est possible de subvenir à ses besoins quotidiens en électricité, par l'usage de groupes électrogènes, mais l'eau ne peut être produite de façon autonome.

TROISIEME PARTIE: QUAND DIRE, C'EST ETRE

Etre, dans la conception endogène, de nos interlocuteurs, est une notion existentielle qui répond à la possession de qualités inhérentes à la condition de manouches. Outre les critères que nous aborderont dans cette seconde partie, il y a une fonction à prendre en compte, la parole. Seul celui qui la possède peut parler, évidence ! Tout le monde parle dans notre groupe familial, mais la force de la parole est quantifiée selon l'émetteur. Il faut être institué à pouvoir parler, l'institution se fait par le plus long chemin, la naissance. « En effet, l'habitus n'est pas moins lié au marché par ses conditions d'utilisation. Nous n'avons pas appris à parler seulement en entendant un certain parler mais aussi en parlant, donc en offrant

un parler déterminé sur un marché déterminé, c'est-à-dire des échanges au sein d'une famille occupant une position particulière dans l'espace social et proposant de ce fait à la mimesis pratique du nouvel entrant des modèles et de sanctions plus ou moins éloignées de l'usage légitime. Et nous avons appris la valeur que reçoivent sur d'autres marchés (comme celui de l'école) les produits offerts, avec toute l'autorité afférente, sur le marché originaire. Le système des renforcements ou des démentis successifs a constitué ainsi en chacun de nous une sorte de sens de la valeur sociale des usages linguistiques et de la relation entre les différents marchés qui organise toutes les perceptions ultérieures de produits linguistiques, ce qui tend à lui assurer une très grande stabilité. (On sait que, de façon générale, les effets d'une expérience nouvelle peut exercer sur l'habitus dépendent de la relation de « comptabilité » pratique entre cette expérience et les expériences déjà intégrées par l'habitus sous forme de schèmes de production et d'appréciation et que, dans le processus de réinterprétation sélective qui résulte de cette dialectique, l'efficacité informatrice de toute expérience nouvelle tend à diminuer continûment). » [Bourdieu Pierre, 1982 : 84]. Une parole d'enfant n'a d'intérêt que dans son originalité, dans sa demande, sa plainte, une parole de jeune garçon est mesurée, il doit faire attention, ayant acquis les interdits linguistiques, à ne pas les dépasser, l'homme a la parole libre, l'ancien a la parole de l'expérience. Quant à l'autorité de la parole, elle se partage entre les deux statuts sociaux d'homme et d'anciens. Quand est-il de la parole de la femme ? Elle est régie selon les mêmes règles afférentes aux strates sociales, mais là où elle diffère c'est dans sa portée sexuée, parole de femme contre parole d'homme, ces deux conditions d'autorité et de prééminence peuvent être objet de recherche. La parole, lorsqu'elle s'inscrit dans la relation, le récit narratif, l'histoire communautaire, ne donne sens à la vie que parce que partagée par les locuteurs et les auditeurs, elle réifie ce qui est institutionnalisé, c'est rappeler que de « l'autre côté », tout y est différent, tout y est comparativement « yalo ».

CHAPITRE A : LE SENS DE LA VIE

« Le véritable miracle que produisent les actes d'institution réside sans doute dans le fait qu'ils parviennent à faire croire aux individus consacrés qu'ils sont justifiés d'exister, que leur existence sert à quelque chose. Mais, par une sorte de malédiction, la nature essentiellement diacritique, différentielle, distinctive, du pouvoir symbolique fait que l'accès de la classe distinguée à l'Être a pour contrepartie inévitable la chute de la classe complémentaire dans le Néant ou dans le moindre Être. » [Bourdieu Pierre, 1982 : 134]. Le sens de la vie est imbriqué dans un ensemble, la sphère d'appropriation, où l'individu évolue muni de son statut social, participant à cette vie en marquant, selon les rangs, qu'il rencontre, du respect. Quiconque naît dans ce groupe est présenté comme le nouvel élément, toutes les relations filiales, familiales, de respect l'attache à un ensemble social qui fait corps, groupe, l'entité l'accapare jusqu'à son dernier souffle. Nos interlocuteurs semblent ne pas attacher d'importance à la valeur matérielle, par contre, ils valorisent le physique, l'état de bien être, de santé est existentiel, il est récurrent dans le discours, à commencer par les éléments discursifs de la rencontre. Trois éléments constituent ce dialogue, y sont abordés la condition dans un échange de situation de chaque interlocuteur, les mauvaises nouvelles ouvrent le propos, les états de l'un et de l'autre suivent, puis y sont abordées les réussites, enfin chacun demande à l'autre la situation des enfants, état de santé ou localisation s'ils voyagent. C'est très souvent sous cette forme, que l'on se parle lors des rencontres. Aucun ne parlera d'une nouvelle caravane achetée, c'est à l'auditeur de découvrir la chose nouvelle, ce serait autrement un excès de fierté. En somme, le récit parle d'histoire du groupe, Bernard Leblon a trouvé une correspondance culturelle entre cette attitude, le discours de la rencontre, avec une expression musicale : la csardas. J.P Faye parle de production de savoir, « et il y a histoire dès que ces corps vivants produisent les conditions de leurs mouvements et de leur reproduction : car produire suppose que l'on sait que l'on produit. On peut lever le bras ou se saisir d'un objet sans savoir qu'on le fait. Mais produire un outil, cet objet fait pour produire des objets, c'est savoir qu'on produit. Est histoire ce savoir dans le temps, le savoir est celui qui sait dire : je savais ou je sais. Le Narrator, c'est aussi Narus ou Gnarus, le contraire de l'ignare : celui qui sait. Roman Jakobson avait raison de dire que la production des outils et l'apparition du langage sont un seul et même procès, celui de la double articulation. » [Faye Jean-Pierre, 2003 : 34].

PARAGRAPHE I : LA SPHERE D'APPROPRIATION

Dès son plus jeune âge, l'individu acquière, au travers du langage, dans les actes extralinguistiques, les modes relationnels avec les semblables, en grandissant, il en arrive à percevoir ce qui est sien, ce qui est étranger. L'individu s'identifie dans un monde autarcique, puisque le sien est « le meilleur », opposé à la société englobante avec qui les relations ne sont que polémiques, lorsqu'elles passent au travers du regard d'enfant. En effet, la venue dans la sphère du groupe, de l'étranger est souvent motivée par une intervention autoritaire, la police. Sa sphère d'appropriation est un cercle englobé dans d'autres, de celle dite « intime », enfant, adolescent et adultes y conversent, des paroles anodines de la vie de tous les jours. Mais cette vie de tous les jours n'a qu'un seul sujet, tout ce qui y est dit a pour objet la vie dans le groupe, tout est relatif à une personne, un événement, un comportement produit soit dans le groupe familial, soit dans celui de stationnement, soit plus général dans le communautaire. La sphère intime est le lieu où l'autorité est exercée par le père, il est la référence de l'attachement à la communauté. Lors d'une rencontre, dans une conversation, souvent il est demandé à la personne arrivant : « t'es de quelle famille ». La réponse s'organise pour citer le nom de famille, puis la filiation avec l'un de ses membres « Je suis un (famille), mon père c'est le (nom communautaire du père) ». Si malgré ces éléments, il ne peut être cerné, alors il pourra citer, son grand-père paternel ou maternel, nommé sa mère. Mais généralement, « le monde est petit » est l'on retrouve des liens soit parentaux, soit de connaissances, soit de « ouï dire ». « Le vécu, en effet, est à la fois l'espace où tous les contenus empiriques sont donnés à l'expérience ; il est aussi la forme originaire qui les rend en général possibles et désigne leur enracinement premier ; il fait bien communiquer l'espace du corps avec le temps de la culture, les déterminations de la nature avec la pesanteur de l'histoire, à condition cependant que le corps et, à travers lui, la nature soient d'abord donnés dans l'expérience d'une spatialité irréductible, et que la culture, porteuse d'histoire, soit d'abord éprouvée dans l'immédiat des significations sédimentées. » [Foucault Michel, 1966 : 332]

Les uns et les autres attribuent un nom à chaque élément de leur descendance, le nom communautaire. Il peut être totalement différent du nom de l'état-civil, il fait référence à un instant de vie, par exemple, notre défunt cousin s'appelait Canard, notre oncle nous expliqua qu'il l'avait appelé ainsi car bébé, il adorait barboter dans l'eau. Beaucoup de nos relations ont un nom, le nom en opposition au « petit nom » qui est celui de l'état-civil, le petit nom est rarement utilisé, excepté dans une relation contrainte avec la société englobante. Dans une incursion volontaire dans le monde « étranger », le nom cité peut être un faux. C'est un outil

pour avancer à couvert dans le monde étrange. La personne qui fait usage de cette manœuvre modifie l'histoire, cette partie de vie échangée dans une circonstance d'émigration a le pouvoir de modifier l'histoire, quant à l'auditeur « exploration du pouvoir d'inventer –de narrer –des idées, elle se transforme en pouvoir, sinon de transformer effectivement, du moins de pénétrer l'histoire avec une puissance explosive et contradictoire, ou une sorte de pouvoir séparateur. Toucher, à ce degré, au pouvoir du récit de la nature de la pensée, c'est toucher déjà à l'histoire même. » [Faye Jean-Pierre, 2003 : 49]. Etre ne se conçoit qu'au travers de la condition d'exister dans les ensembles endogènes, la nature de la pensée est conditionnée par la matière discursive, ce qui est intérêt est production de l'ensemble, ce qui est critique est généralement produit par la société englobante. Etre dans l'ensemble est opposable au Néant de l'ailleurs, hors du groupe. Chaque discours, chaque parole investissent, rappellent l'investiture de l'auditeur au sein de l'ensemble familial, de stationnement, communautaire. « L'investiture (du chevalier, du député, du président de la République, etc....) consiste à sanctionner et à sanctifier, en la faisant connaître et reconnaître, une différence (préexistante ou non), à la faire exister en tant que différence sociale, connue ou reconnue par l'agent investi par les autres. Bref, sous peine de s'interdire de comprendre les phénomènes sociaux les plus fondamentaux, et aussi bien dans les sociétés précapitalistes que dans notre propre monde (le diplôme appartient tout autant à la magie que les amulettes), la science sociale doit prendre en compte le fait de l'efficacité symbolique des rites d'institution ; c'est-à-dire le pouvoir qui leur appartient d'agir sur le réel en agissant sur la représentation du réel. L'investiture exerce une efficacité symbolique tout à fait réelle en ce qu'elle transforme réellement la personne consacrée : d'abord parce qu'elle transforme la représentation que s'en font les autres agents et surtout peut-être les comportements qu'ils adoptent à son égard (le plus visible de ces changements étant le fait qu'on lui donne des titres de respect et le respect réellement associé à cette énonciation) ; et ensuite parce qu'elle transforme du même coup la représentation que la personne investie se fait d'elle-même et les comportements qu'elle se croit tenue d'adopter pour se conformer à cette représentation. On peut comprendre dans cette logique l'effet de tous les titres sociaux de crédit ou de croyance –les Anglais les appellent credentials –qui comme le titre de noblesse ou le titre scolaire, multiplient, et durablement, la valeur de leur porteur en multipliant l'étendue et l'intensité de la croyance en leur valeur. » [Bourdieu Pierre, 1982 : 124]. La valeur endogène répond à la strate sociale dans laquelle l'individu est institué, l'instauration se fait dans une classification basée sur les âges de la vie, j'ai choisi de présenter qu'une vision sexuée de mon groupe, il sera masculin, seulement masculin car de ma position sociale, je ne peux présenter que cette analyse.

PARAGRAPHE II : LA RELATION SOCIALISANTE

« Deviens ce que tu es. » Telle est a formule qui sous-tend la magie performative de tous les actes d'institution. L'essence assignée par la nomination, l'investiture, est, au sens vrai, un fatum (ceci vaut aussi et surtout des injonctions parfois tacites, parfois explicites que les membres du groupe familial adressent continûment au jeune enfant et qui varient dans leur intention et leur intensité selon la classe sociale et, à l'intérieur de celle-ci, selon le sexe et le rang dans la phratricie). Tous les destins sociaux, positifs ou négatifs, consécration ou stigmates, sont également fatals –je veux dire mortels –, parce qu'ils enferment ceux qu'ils distinguent dans les limites qui leur sont assignées et qu'ils leur font reconnaître. L'héritier qui se respecte se comportera en héritier et il sera hérité par l'héritage, selon la formule de Marx ; c'est-à-dire investi dans les choses, approprié par les choses qu'il s'est approprié. Sauf accident, bien sûr : il y a l'héritier indigne, le prêtre qui jettent le froc aux orties, le noble qui déroge ou le bourgeois qui s'encanaille. On retrouve la limite, la frontière sacrée, De la muraille de Chine, Owen Lattimore disait qu'elle n'avait pas seulement pour fonction d'empêcher les étrangers d'entrer en Chine mais d'empêcher les Chinois d'en sortir : c'est aussi la fonction de toutes les frontières magiques –qu'il s'agisse de la frontière entre le masculin et le féminin, ou entre les élus et les exclus du système scolaire –que d'empêcher ceux qui sont à l'intérieur, du bon côté de la ligne, d'en sortir, de déroger, de se déclasser. Les élites, disait Pareto, sont vouées au « dépérissement » lorsqu'elles cessent d'y croire, lorsqu'elles perdent leur morale, et se mettent à passer la ligne dans le mauvais sens. C'est aussi une des fonctions de l'acte d'institution : décourager durablement la tentation du passage, de la transgression, de la désertion, de la démission. » [Bourdieu Pierre, 1982 : 128]. L'élitiste est représenté dans la situation la plus simpliste du sens des mots : enfant, jeune garçon, homme et ancien. La strate physique est aussi celle qui institue la parole inhérente, une parole d'enfant est inférieure à une parole de jeune garçon, qui est inférieure à une parole d'homme, qui est inférieure, bien que l'évidence fasse surgir un illogisme, par respect elle sera maintenue en dessous d'une parole d'ancien. En somme, un homme et un ancien restent maîtres chez eux. « Tu enseignes la nage au poisson. C'est bien ce que fait le rituel d'institution. Il dit : cet homme est un homme –sous-entendu, ce qui ne va pas de soi, un vrai homme. Il tend à faire de l'homme le plus petit, le plus faible, bref le plus efféminé, un homme pleinement homme, séparé par une différence de nature, d'essence, de la femme la plus masculine, la plus grande, la plus forte, etc. Dans notre groupe, la relation des corps est celle d'un mouvement de groupe à groupe, dans une intention de relation, de conversation,

mais lorsque la parole engage, le locuteur doit avoir le statut adéquat, afin de limiter l'usage de la parole à ceux qui ne peuvent parler que de « leur hauteur ». Le but de cette contrainte est analysable comme le moyen, exprimé dans une formule endogène, de « tenir sa langue » : parler à bon escient lorsqu'il est question de s'adresser à plus social que soi. Ceci ne s'entend pas seulement par la forme, mais aussi sur le fond, en replaçant la parole dans l'entendement interne au groupe : nature et force. « Le véritable miracle que produisent les actes d'institution réside sans doute dans le fait qu'ils parviennent à faire croire aux individus consacrés qu'ils sont justifié d'exister, que leur existence sert à quelque chose. Mais, par une sorte de malédiction, la nature essentiellement diacritique, différentielle, distinctive, du pouvoir symbolique fait que l'accès de la classe distinguée à l'Etre a pour contrepartie inévitable la chute de la classe complémentaire dans le Néant ou dans le moindre Etre. » [Bourdieu Pierre, 1982 : 134]. La relation socialisante passe par l'usage d'échange de paroles, quelque soit le rang, dans les strates des paroles s'échange avec abondance, mais il peut arriver que la relation soit suspendue voir rompue : « gardes ta parole, je gardes la mienne ! » La rupture temporaire ou définitive est consommée, elle l'est par la parole, la situation la plus douce de rupture, il arrive que cela soit plus violent. Une rupture de parole ne remet pas en cause les rangs sociaux des interlocuteurs, ni la situation familiale personnelle, ni de stationnement, ni dans la communauté. L'échec social, par la rupture de parole, entraîne quelques fois la mise à distance d'un élément par rapport à d'autres individus de la même famille. Ainsi E. est fâché avec Et. qui est son frère, ses neveux et nièces de E. ont choisi le camp de leur père, au détriment de la relation avunculaire.

L'accumulation d'échecs sociaux relatifs à la légitimité de la parole ou à son régime de vérité, amène inéluctablement à la situation de la caravane isolée, loin des groupes constitués, « L'échec dans une sphère du social ne conduit pas à l'exclusion. Mais il multiplie la malchance d'un échec dans d'autres sphères, par proximité. L'échec est donc le vecteur d'échec. Or le cumul des échecs ou le cumul des handicaps demeure par contre une cause certaine de l'exclusion sociale. Tout se passe comme si la société d'accueil pouvait à la rigueur accepter la différence ou la déviance à la normalité au moins sur un point mais que le cumul ou la somme de trop de différences lui devenait insupportable. » [Xiberras Martine, 1998 : 28]. La différence est incarnée, produite par le seul comportement de celui qui a autorité au sein du foyer nucléaire : l'homme. Ce sont ces répétitions d'écarts de langage, de comportement non social, souvent par choix parce que la contrainte de l'ensemble ne permet pas l'impunité, parce que le groupe stresse l'insolent social, par des corrections continues, qui obligent l'impudent à déplacer sa cellule loin du corps constitué qu'est le groupe.

CHAPITRE B : LE « PARLEMENT »

Sous ce barbarisme il faut entendre la façon de parler, c'est ainsi que nos interlocuteurs exprime leur langue, ils y prêtent attention lorsque le langage ne convient pas. La norme de référence est la langue vernaculaire, le manouche, ou dans l'usage lorsque l'interlocuteur ne maîtrise pas le Manouche,(le Sinto pour les esthètes), le langage est véhiculaire mais avec des formes rhétoriques empruntées aux formes vernaculaires. Ce qui en fait donc un langage spécial, loin de la forme grammaticale, du vocabulaire de la langue française. En écoutant parler les individus dans cette forme de « parlement », l'oreille est accrochée par les formes de conjugaison mal appropriées. Mais ces deux formes permettent l'échange. En règle générale, un individu commence une conversation en langue véhiculaire quand il ne connaît pas son vis-à-vis, l'apparence physique, la façon de se tenir aura attiré le locuteur vers cette rencontre. La conversation engagée, l'identité certaine, alors si l'un des locuteurs maîtrise le Manouche, il tentera de faire glisser la conversation en langue vernaculaire, si la réponse est positive, alors la conversation se lance avec expansion de récits. Si la réponse est négative, souvent l'interlocuteur s'excusera de ne pas parler le Manouche. Cette excuse n'a pas à être justifiée, mais elle est une formule consacrée par respect envers celui qui parle, son identité sera plus forte, plus affirmée par l'exercice du Manouche. L'excuse est une forme de regret.

Lorsque la conversation est lancée entre les individus, la construction de l'échange est régie par le statut respectif des interlocuteurs, les termes utilisés pour cela ont des formes d'engagement, de conditions de contraintes. Rompre la relation discursive avec un individu s'exprime ainsi « Gardes ta parole ».

PARAGRAPHE I: PARLER DE SA HAUTEUR, TENIR SA BOUCHE

« Puisque l'autorité requiert toujours l'obéissance, on la prend souvent pour une forme de pouvoir ou de violence. Pourtant l'autorité exclut l'usage de moyens extérieurs de coercition ; là où la force est employée, l'autorité proprement dite a échoué. L'autorité, d'autre part, est incompatible avec la persuasion qui présuppose l'égalité et opère par un processus d'argumentation. Là où on a recours à des arguments, l'autorité est laissée de côté. Face à l'ordre égalitaire de persuasion, se tient l'ordre autoritaire, qui est toujours hiérarchique. S'il faut vraiment définir l'autorité, alors ce doit être en l'opposant à la fois à la contrainte par force et à la persuasion par arguments. » [Arendt Hannah, 1968 : 123]. Il y a bien autorité dans le rapport de l'expression du respect, l'autorité en la matière appartient au supérieur social, sans contestation possible, sans violence nécessaire, même en cas d'affront il peut ne pas y avoir de correction. L'interruption de la parole entre des hommes sera la sanction. Ainsi pour briser la relation sociale avec un individu, momentanément ou définitivement, il suffit de dire « tu gardes ta parole, je garde la mienne ». La relation est suspendue, car parler avec une personne est preuve de lien. En réitérant des conversations avec des individus il y a échange, pas seulement d'interaction, mais dans le sens endogène, une expression de respect. Envers un ancien, le geste conversationnel est apprécié comme marque de respect, avec un égal comme la tenue du respect. Ces marques et tenues sont relatives à la hauteur d'où l'individu parle ou à sa capacité à tenir une conversation. Avoir la parole est une qualité partagée par certains éléments de la communauté, les femmes ont aussi les mêmes rangs pour exprimer le respect. Parmi les hommes la parole possède une force. Elle est accessible, à l'adresse du groupe, que lorsque le jeune garçon acquière le rang d'homme. Une parole est terre à terre, ce ne sont pas « des paroles en l'air » comme disent nos interlocuteurs, elle est relative et intéressante que lorsqu'elle raconte un espace de « vie du voyage », qu'elle est en relation avec « le monde ». Une parole de femme n'engage pas un homme, mais une parole d'homme engage les siens.

Une altercation avec un cousin, insultante pour son oncle, aurait due se traduire par une correction violente. L'homme nous manqua de respect, mais plus grave il était insultant. De bagarre il n'y eut pas, l'homme nous a agressé verbalement, son oncle et nous, dans la caravane de son avunculaire. Nous ne pouvions pas corriger l'impudent de rang social égal au notre, nous étions dans un lieu où l'autorité était tenue par un autre Nous avons donc décidé de quitter la caravane, d'attendre l'agresseur verbal à l'extérieur, envisageant de lui infliger une correction virile. Il n'y eut pas de bagarre, puisque son oncle descendit avec lui, l'incitant à se calmer, mais rien n'y fit. Alors il décida d'emmener le vociférant illégitime, puisqu'il

avait bu plus que de raison, afin de l'éloigner de devant ma face. Nous ne pouvions pas, pour corriger un usage abusif de parole, aller à l'encontre de la hauteur de la parole de notre cousin et oncle de l'ivrogne, il est plus âgé que nous, de rang social supérieur, il avait décidé qu'il n'y aurait pas de correction, ayant de la pitié pour son neveu. Nous lui avons précisé que si l'occasion se présentait, dans un autre lieu, de corriger l'affront, car l'individu épris de boisson nous avait insulté, « je ne regarderai pas qui c'est » dans le sens que son rang social, égal au notre, ne serait pas un obstacle à une correction à coups de poings. Notre cousin dit ceci : « T'as raison d'agir ainsi, je te remercie d'avoir marqué du respect pour moi, en ne faisant rien dans mon camping... » Parler de sa hauteur et tenir sa bouche devient essentiel dans une situation dans le domaine judiciaire. Encore récemment, nous avons eu l'occasion d'apprécier le relâchement de ces principes relatifs à la parole. Dans une affaire délictueuse, trois membres de notre famille avaient à comparaître devant un tribunal. Il s'avère que l'un d'entre eux était « une balance », il a abreuvé abondamment par son témoignage les procès-verbaux de ses auditions, afin de « charger » ses cousins. Lors de l'instruction, les membres de sa famille ainsi que ceux de sa belle-famille avaient peine à croire que leur fils et gendre ne pouvait pas ne pas avoir su « tenir sa bouche », que de ce fait, il était une balance. Mais lors du procès, il a réitéré ses aveux face à l'injonction du Procureur. Pourtant, nous l'avons appris plus tard, ils avaient convenu tous trois d'en venir à une version où personne ne s'accabler, mais l'un d'eux n'a pas respecté la parole dite. Résultat de cette faute, les co-accusés ont été lourdement sanctionnés. Sa famille et ses beaux-frères se sont approchés de nous, « Je voudrai pas qu'il y ait d'histoire entre nous, on savait pas, quand il sort vous avez qu'à le crever, nous on bougera pas. » Le B. est honni, pour son manque de tenue de parole, d'autant qu'il a fourni pléthore d'informations à des « étrangers ». Il n'a aucune circonstance atténuante, se taire aurait été l'attitude qu'il aurait du conserver. Cette situation est extrême, mais elle n'est pas rare, des enquêtes aboutissent, fort heureusement, parfois grâce à des bavardages glanés. Mais le B. sera toujours, pour longtemps précédé par cette renommée. Socialement, cet homme vivra au sein de la communauté avec cette forme d'épée de Damoclès, il pourra rejoindre des groupes, au risque de s'entendre dire, parce que quelqu'un l'aura reconnu, « c'est une balance. » Tenir sa parole, dans ce cas, aurait été valorisant pour lui. Mais tel n'a pas été. A l'heure actuelle, cette attitude est encore l'objet d'une vengeance, l'un des protagonistes qui a effectué trois années pleines de prison n'a que pour projet de le frapper pour le punir.

Tenir sa bouche peut se traduire par « parler de ce qu'on peut parler », en somme l'individu doit parler de ce qui est affairant à sa condition, un jeune garçon tiendra des conversations de jeune garçon, un homme parlera d'affaires d'homme, un enfant conversera

comme un enfant. Les domaines de paroles ne se chevauchent pas, par contre un homme peut exercer son autorité, un jeune garçon peut ordonner à un enfant.

Chacun est tributaire de l'arrivée dans un cercle de paroles d'un supérieur social, il faudra de ce fait « tenir sa bouche », en l'occurrence faire silence. Tenir sa bouche, c'est savoir faire silence, un silence de respect, mais aussi un silence de jouissance d'un moment purement manouche. Quant à parler de sa hauteur est inhérent au rang social que l'individu possède, il n'est pas question de la nature du propos dans ce cas là, mais du rang social. Un jeune garçon peut entreprendre une réparation mécanique, un homme lui conseille de faire ceci et cela, il acquiescera même si l'homme lui propose une action qui ne va pas dans le sens de son point de vue. Ensuite, le jeune garçon, hors de la présence de l'homme, reprendra son activité selon son point de vue. Parler de sa hauteur correspond au rang social basé sur les âges de la vie, la hauteur correspond, par déduction, à l'expérience inhérente à l'âge. Toutes les paroles dites à la bonne hauteur ne sont pas parole de vérité, il est en ainsi selon la crédibilité de celui qui parle. Mais cette notion n'est perceptible que par l'observation d'un groupe, afin d'y voir qu'elle est la position de chacun, selon la personnalité des individus, ceci tient plus de la psychologie que de l'anthropologie social.

PARAGRAPHE II : PASSER DANS LES LANGUES

Passer dans les langues est un désagrément pour celui qui pense en être victime. Passer dans les langues, dans l'acception endogène, c'est être au milieu de discours, de conversations critiques. Une jeune fille est souvent la victime de ce genre de discours, bien plus souvent, parce qu'elle doit avoir une tenue irréprochable, moralement, socialement. Un jeune garçon peut être aussi le sujet de conversation, mais il ne s'estimera pas « être passé dans les langues ». Car les critiques « qui passent dans les langues » sont souvent sur la tenue morale. Une jeune fille doit être « propre », c'est-à-dire que personne ne la voit en compagnie de garçons, qu'elle se « tient bien », elle ne fume pas, ne se drogue pas, ne boit pas. Lorsqu'une jeune fille fréquente un garçon, elle est très discrète, même secrète. Cette relation ne peut pas se solder par des relations sexuelles car la jeune fille se doit d'être vierge au moment de son mariage, alors il ne faut pas « passer dans les langues ».

« Ma petite, elle est propre, elle n'a jamais couché avec un garçon » « Mais, non ma S, on a jamais dit ça », mais Et de participer « Oh oui, là tu dis que tu dis rien, mais avec ta cousine, vous vous êtes pas gênées de faire passer dans les langues la petite. Je la connais depuis qu'elle est toute petite, c'est pas une fille comme ça ! » La conversation est tendue

entre les adultes, la jeune fille fréquentait un garçon sérieux, un mariage entre ces deux jeunes gens n'aurait pas été une hérésie, mais la jalousie a pris le dessus. Des femmes ont donc fait courir des bruits, et ces histoires sont arrivées « en passant dans les langues » à faire perdre du crédit à la jeune fille, à mettre dans l'embarras le jeune garçon. Face à des propos de femmes, au rang social supérieur, le jeune garçon ne pouvait que s'éloigner de la jeune fille, jeune fille l'objet de regards gênants.

Quand un individu se trouve pris « dans les langues », objet de critiques, de jalousie, de jugement, il peut ressentir cette activité pratiquée à distance, comme un fardeau gênant. Il est dit que tout ce qui ne réussit pas est le résultat de ses discours. Il est dit dans ce cas « il y a du monde qui se ronge sur moi ». « Passer dans les langues » compromet la quiétude de la famille, les individus pensent que l'activité discursive dont il est l'objet ne peut que nuire, parce que des paroles bénéfiques, aimables ne peuvent pas porter préjudice. Dans la communauté, il est considéré que l'adversité peut vraiment porter préjudice à la cellule familiale. Un événement de la vie quotidienne, un véhicule qui tombe en panne, un bris de matériel, un enfant qui tombe souvent malade, homme et femme peuvent dire « il y a du monde qui se ronge sur nous ».

CHAPITRE C : PARLER

Le yalo, dans la situation de primo arrivant, captera des expressions imagées, non normatives, mixées avec des mots étranges, complètement incompréhensibles lorsque les individus pratiquent leur langue vernaculaire : le manouche. Inversement, le manouche en errance dans la société englobante tentera, dans les conversations avec « l'étranger » de masquer ses « origines ». E. conversait un soir avec nous, notre beau-frère et nous, il disait bien connaître un gadjo depuis quelques années, que celui-ci ignorait son mode de vie, son appartenance à la communauté. E. nous précisait « il l'ignore, et je fais tout pour qu'il ne sache pas, je lui parle comme lui, avec les grands mots, l'autre jour, il me dit « arrêtes de me vouvoyer, t'as qu'à me dire tu », je peux pas, et puis il est pas question que ça change » Nous lui disons ceci : « Surtout qu'au bout d'un moment tu risques de glisser et de lui parler comme à un voyageur », il nous rétorque « Ta ! Penses, je risque pas de me tromper, ça peut durer des heures qu'il ne saura pas, il a du travail pour moi, alors je continue. » Toujours avec le même individu, E. possède un téléphone cellulaire portable, nous l'appelons, mais il est sur un chantier, notre appel le gêne, il nous répond ainsi : « Oui, heu, je travaille là pour l'instant, je vous rappellerai plus tard, passez une bonne journée. » Il raccroche, j'avoue avoir été vexé, Nous nous en sommes confié à lui plus tard, il nous expliqua être en compagnie d'un gadjo, que donc il lui été difficile de me parler comme il le faisait d'habitude, non pas d'avoir le temps, mais de ne pas avoir la capacité à me parler selon le « parlement » que nous utilisons ensemble. Bien parler au sein de notre groupe, ce n'est pas seulement avoir la capacité à parler, par son statut, sur le fond, mais avoir aussi le langage adéquat, ni « parler yalo », ni parler « en l'air », mais pratiquer le « parlement » communautaire. « La connaissance et la reconnaissance pratique des lois immanentes d'un marché et des sanctions par où elles se manifestent, qu'il s'agisse de l'effort pour « corriger » une prononciation dévaluée en présence de représentants de la prononciation légitime et , plus généralement, de toutes les corrections tendant à valoriser le produit linguistique par une mobilisation plus intense des ressources disponibles, ou, à l'inverse, de la tendance à recourir à une syntaxe moins complexe, à des phrases plus courtes, que les psychosociologues ont observée chez les adultes s'adressant à des enfants. Les discours sont toujours pour une part des euphémismes inspirés par le souci de « bien dire », de « parler comme il faut », de produire les produits conformes aux exigences d'un certain marché, des formations de compromis, résultant d'une transaction

entre l'intérêt expressif (ce qui est à dire) et la censure inhérente à des rapports de production linguistique particuliers -qu'il s'agisse de la structure de l'interaction linguistique ou de la structure d'un champ spécialisé – qui s'impose à un locuteur doté d'une certaine compétence sociale, c'est-à-dire d'un pouvoir symbolique plus ou moins important sur ces rapports de forces symboliques. » [Bourdieu Pierre, 1982 :79].

PARAGRAPHE I : LA LANGUE VEHICULAIRE AMENAGEE : PARLER VOYAGEUR.

Parler voyageur est s'exprimer comme tous ceux qui voyagent. Le terme de voyageur a deux sens endogène, celui qui vit « sur le voyage », celui qui n'a pas une origine manouche, roms, gitane, yénish. Il existe un terme vernaculaire qui produit plus de sens que le terme voyageur, il est dit : menchi [méntchi]. Il signifie le monde, dans le sens de l'ensemble des personnes qui partagent les mêmes modes de vie, d'organisation sociale. Etre voyageur, au sens premier, c'est ne pas avoir de lien filial avec l'origine manouche. Les mariages mixtes, de la société englobante vers le monde du voyage, peuvent ne pas être qualifiés, quant à la descendance comme manouche. « L'autre jour sur le marché, j'ai vu un Reinhard, un manouche » E. raconte « son père c'est un Reinhard mais sa mère c'est une gadji... » Donc ce qui fait manouche tient à l'origine de l'homme, s'il est issu du monde des manouches, il donne à sa descendance le nom d'enfants manouches. Ainsi, il me semble logique avec la perception endogène des mariages mixtes, ils sont acceptables lorsqu'un manouche prend pour femme une gadji, qu'ensuite le foyer familial s'installe dans le groupe ; moins acceptable, l'expatriation masculine vers la société englobante.

La langue véhiculaire est le français, l'aménagement se fait dans l'usage d'infinitifs romanés placés dans les phrases du langage, la syntaxe est simplifiée, le nombre des mots utilisé est réduit, des formes vernaculaires sont reprises telle quelle dans la forme « voyageur ». La permanence physique, mémorielle, sociale, dans le monde « voyageur » fait, de l'individu et de sa famille, la condition de voyageur. Le langage usité dans la relation entre manouches et voyageurs est tirée vers le bas, à savoir le discours se fonde sur l'usage « du parlement voyageur ». Des manouches peuvent construire et parler avec des phrases de manouches, ils seront tentés de faire usage de ce langage dans la relation, avec l'intention de donner à apprendre à l'autre. Mais si l'auditeur ne perçoit pas, ni n'envisage de parler manouche, il le dira sèchement. Dans cette réponse, il est possible d'appréhender une réaction agressive. Entre voyageur et manouche existe une tension latente celle qui transpire au travers

du langage, le manouche a accès à un des éléments de la culture, de ce qui fait manouche, la maîtrise de la langue manouche. Le voyageur ne l'a peut-être pas, il peut être tenté de l'apprendre, mais cette démarche est à l'appréhension difficile. Le voyageur ne parlant pas le manouche sera appelé « ruillo » [rui-lo], situation d'infériorité car la personne est inéluctablement resitué dans sa situation originelle, issu d'un mariage mixte ou d'une fréquentation de longue date dans la « vie du voyage ». Désirer parler manouche incite à penser à une promotion au sein du groupe, elle ne sera pas sociale, elle n'est qu'un confort, preuve d'une intention de partager, en langue vernaculaire, l'expérience manouche. Mais la scission existe entre voyageurs et manouches, les stationnements ne sont pas homogènes, il y a promiscuité entre manouche et voyageurs. Il y a partage des sphères mais une distance est maintenue. Le ruillo est-il, de façon rédhibitoire, yalo ? Non, parce qu'un ruillo, en partageant les sphères, participant aux alliances endogènes, possède un rang social qui ne sera pas remis en cause, toujours au risque de provoquer des « guerres ». Chercher le sens, c'est mettre au jour ce qui se ressemble. « Chercher la loi des signes, c'est découvrir les choses qui sont semblables. La grammaire des êtres, c'est leur exégèse. Et le langage qu'ils parlent ne raconte rien d'autre que la syntaxe qui les lie. La nature des choses, leur coexistence, l'enchaînement qui les attache et par quoi elles communiquent, n'est pas différente de leur ressemblance. Et celle-ci n'apparaît que dans le réseau des signes qui, d'un bout à l'autre, parcourt le monde. La « nature » est prise dans la mince épaisseur qui tient, l'une au-dessus de l'autre, sémiologie et herméneutique ; elle n'est mystérieuse et voilée, elle ne s'offre à la connaissance, qu'elle déroute parfois, que dans la mesure où cette superposition ne va pas sans un léger décalage des ressemblances. Du coup, la grille n'est pas claire ; la transparence se trouve brouillée dès la première donne. Un espace sombre apparaît qu'il va falloir progressivement éclairer ? C'est là qu'est la « nature » et c'est cela qu'il faut s'employer à connaître. Tout serait immédiat et évident si l'herméneutique de la ressemblance et la sémiologie des signatures coïncidaient sans la moindre oscillation. Mais parce qu'il y a un « cran » entre les similitudes qui forment discours, le savoir et son labeur infini reçoivent là l'espace qui leur est propre : ils auront à sillonner cette distance en allant, par un zigzag indéfini, du semblable à ce qui lui est semblable. » [Foucault Michel, 1966 : 45]. L'union est plus forte que la zizanie, je n'ai jamais vu de polémiques ou de conflits se lever avec pour argument, la condition des belligérants. L'intelligence à vivre ensemble tient aussi à ce que partagent les voyageurs est la copie conforme de ce que vivent les manouches, dans leurs relations avec la société englobante. Rien ne distingue, pour le spectateur lointain, un manouche d'un voyageur, même parmi les groupes, la vue ne permet pas de distinguer, seule la parole, lorsque l'auditeur a approché, permet de trouver une différence. « L'usage de l'argot « voyageur » est évidemment différent

chez eux qui ne possèdent que cela et chez ceux aussi –d’abord –une langue tsigane, fût-ce le castillan ou le catalan. Il n’a pas la même épaisseur chez tous. L’accent « voyageur » peut se réduire à quelques formules toujours reprises et quelques « fautes » caractéristiques. On pourrait croire que la maîtrise d’une langue représente un idéal pour ceux qui n’ont que l’argot. C’est parfois vrai. Mais beaucoup considèrent que l’argot marque mieux la place qu’ils veulent occuper face à la société dominante : différents, en marge, mais pas étrangers. Selon eux, les Roms par exemple, qui constituent le groupe linguistique le plus homogène, n’ont aucun mérite : « les Hongrois parlent le Hongrois ». Il arrive en revanche que des Roms ou des Manouches échangent entre eux des phrases en cet argot pour se moquer de la prétention des Voyageurs à n’être pas des Gadjé. Cet argot ne remplit qu’imparfaitement la fonction de clôture d’une langue tsigane ; il est parfois insuffisamment différent du français populaire. Il ne joue un rôle de distinction que pour ceux qui n’ont rien d’autre. Sa fonction principale est de communication. A cause de la distance qui existe entre les différents dialectes, à cause de l’attachement de chacun à la particularité de son langage, le recours à cet argot permet aux Tsiganes de France de communiquer sans pour autant se mettre à « parler comme des Gadjé ». L’unité ne se réalise qu’en laissant de côté ce qui fait la richesse de chaque singularité » [Williams, 2000 : 19]. Dans un entretien avec un cousin, l’ambiguïté autour du terme *ruillo* tend à faire percevoir que la situation est incertaine, « Un *ruillo* tu parles. Pour moi, il le restera tout le temps, vexes-toi pas, ne te vexes pas ; (je ne suis pas vexé, je connais ma place avec les stéréotypes relatifs à mon origine) Moi pour moi, je pense qu’il le restera tout le temps de sa vie, il aura toujours ce fin truc qu’il aura pas. A un moment ou un autre, il aura toujours une parole qui fera pas plaisir à un, il aurait du tenir sa bouche, par exemple, une petite parole de rien des fois, vexer quelqu’un pour quoi que ce soit, bon également ça peut arriver à n’importe qui aussi, mais le sens de dire, une chose qu’on aurait pas du dire sur quelqu’un, un petit vexage de rien du tout, bon ben là tu peux lui dire, t’aurai pas du parler de ça, tu l’as vexé regardes. T’es cru et puis t’es un *ruillo*, mon vieux, bien sûr. Normalement, un manouche le fait pas ça non, un manouche le fait pas ça. Il sait tenir sa bouche, il sait bien si on dit ça devant quelqu’un, un manouche... »...« Et alors, si on a été appris, le peuple manouche s’il a appris d’une personne ou deux, de la même manière d’un *ruillo*, il ne marquera pas ce critère, il marquera cet arrêt par exemple, de se tenir sa bouche un petit peu et puis de pas dire n’importe quoi. Automatiquement, il est pas mieux que le *ruillo*, s’il parle comme ça c’est qu’il a pas observé ces choses-là depuis son départ, c’est vrai le mot cru, le mot *yalo*. » Si le *ruillo* fait des efforts pour marquer les respects, il sera moins *yalo* ? « Beaucoup moins *yalo*, le mot *yalo*, on peut dire c’est un peu le respect le mot *yalo*. Tu parlais de respect là. Un *ruillo* qui observe toutes ces bonnes choses et qui en tient compte,

normalement s'il en tient compte, c'est qu'il a un respect quelque part en lui aussi, c'est vrai. Automatiquement il reste toujours ruillo comme tu dis, mais s'il observe ces bonnes choses il sera moins yalo, c'est sûr. Ah oui, c'est sûr, il sera peut-être pas total qu'un manouche, mais il sera bien. Mais il restera un peu yalo parce qu'il a pas le sang, obligé, obligé. Même s'il est au top des tops, à tous moments, à un moment ou un autre il te sortira quelque chose de cru quand même, ça c'est son truc qui va surgir en lui-même. A un moment ou un autre, bam il va même pas s'en apercevoir, il va dire : qu'est-ce que j'ai dit là, j'aurai pas du le dire, malgré que je suis ... L'autre jour je parlais avec un petit garçon, un sédentaire il est, je connaissais pas, j'ai fait connaissance au téléphone avec lui, il m'a appelé, on s'est donné rendez-vous c'était pour travailler. Il me dit avant d'aller travailler chez lui, l'autre il me dit fais attention, c'est un gadjo, un gadjo qui parle manouche terrible. J'ai été étonné, il connaît vraiment la langue de A à Z, vraiment de A à Z, il a pris l'accent, il a tout pris, il a tout tchorav (volé) vers les voyageurs, tchorav le manouche, seigneur. Je suis sûr en lui-même, au fond de lui, il est quand même yalo, il a toujours ça en lui. Même s'il veut pas, malgré qu'il a appris la langue au top, en lui, il est toujours un tout petit peu encore, malgré qu'il le veut pas. A cause du sang, oui. Il risque un jour de faire une faute, lui, comme c'est pas un manouche il sera moins excusable. C'est vrai, c'est vrai. » Si un ruillo est yalo, on le remarquera plus que si c'est un manouche qui est yalo ? « Oui, on va faire davantage la remarque sur l'autre, on se tournera plus sur lui parce que (« c'est bien Soleil », il félicite sa fille aînée), on s'en souviendra plus sur lui parce que, il n'est pas de sang, alors on en parlera toujours un petit peu de lui malgré qu'il est bien avancé dans les choses, on en parlera toujours un peu de lui c'est vrai. Que un manouche, on fera pas attention, il a dit un petit truc, c'est balancé, terminé. C'est vrai. »

PARAGRAPHE II : LA LANGUE VERNACULAIRE : PARLER MANOUCHE

« Au cours de leur voyage de l'Inde à l'Occident, ceux qu'on n'appelait pas encore les tziganes se sont arrêtés dans de nombreux pays laissant des groupes importants au Moyen-Orient, Turquie, Grèce puis en Roumanie et dans toute l'Europe, groupes qui à leur tour ont rayonné vers l'Egypte ou vers le Nord et la Russie. La langue parlée par ces groupes a évolué différemment donnant naissance à de nombreux dialectes. » Selon Calvet, on pourrait adopter pour l'Europe la classification suivante : les dialectes balkaniques : en Turquie, Grèce, Bulgarie, Moldavie, Macédoine, Albanie, Italie du Sud. Les dialectes Vlax (kalderasi, lovari,

vatrasi, gurbeti ...) qui ont subi une forte influence de la langue roumaine. « On retrouve ceux qui les parlent dans le monde entier (région parisienne par exemple) mais ils sont particulièrement nombreux en Roumanie, en Hongrie (10 % de la population) et en Yougoslavie. Les dialectes karpathiques (Hongrie, Slovaquie, Pologne du Sud). Les dialectes sinto qui ont subi l’empreinte de la langue allemande parmi ceux-ci le sinto-manouche qui nous intéresse ici et les dialectes de la France Sud-Est et de l’Italie du Nord (piémontais ...) Les dialectes baltes. Les dialectes russo-polonais, de la plaine polonaise jusqu’en Sibérie. Les dialectes ukrainiens (implantés depuis le 16^{ème} et 17^{ème} siècle) ... Si on excepte les dialectes Vlach, le Sinto-Manouche est le plus important par le nombre de ceux qui le parlent et par son aire d’expansion de l’Espagne jusqu’en URSS (Kazakstan) en passant par la France, les Pays-Bas, l’Allemagne, l’Autriche ... Le Sinto-Manouche n’est pas homogène. Selon qu’il est parlé en France, en Allemagne, du Nord ou du Sud, en Autriche ou dans la Vénétie, il prend des colorations différentes sous l’influence de la langue véhiculaire. Il ne porte pas le même nom partout : il s’appelle manouche dans le Centre et dans le Sud-Ouest –on préfère le nom de Sinto, en Alsace, en Allemagne et dans les autres pays. Mais ce mot de sinto désigne aussi le sinto-piémontais assez différent tant pour son vocabulaire et par l’évolution phonétique qu’il a connu. De même certains désignent ce sinto-piémontais par le terme de valstikomanus (manouche français) par opposition à gackeno-manus (manouche allemand) celui dont il est question ici. Les caractères principaux du Sinto-Manouche. A) une influence très grande de l’allemand et de ses dialectes :-important vocabulaire d’origine germanique (mots techniques) –mots d’origine tzigane dont l’emploi est calqué sur l’allemand vri correspondant à aus B) une dérivation des nettement appauvrie : -le diminutif si souvent employé dans les autres dialectes a disparu –les formes causatives et passives des verbes ont aussi disparu. C) dans l’évolution phonétique on remarquera entre autre : le s initial ou intervocalique est parfois remplacé par h, le a initial disparaît dans quelques mots ... Le manouche lui-même, même en Auvergne, n’est pas unifié : il subit après plus d’un siècle d’influence des points de départ différents des voyageurs venus par immigration successives. D’autre part, alors que la plupart connaissent des brassages (mariages, rencontres religieuses) qui réduisent les différences de langage, certains groupes vivent encore isolés des autres. A) l’immigration ne s’est pas faite en même temps : certains de leurs ancêtres voyageaient déjà dans le centre de la France vers 1850 alors que d’autre n’ont quitté les régions de langue germanique que peu avant 1914. B) comme régions fréquentées précédemment, on note la Hesse, la Bavière, l’Alsace, la Lorraine et la Suisse. C) Certains groupes isolés ont suivi leur propre évolution. En Haute-Loire on dit Kamato : il a aimé pour Kamas lo » [Calvet, 1984 : 2-5]. Parmi mes interlocuteurs, les manouches ne sont pas majorité, l’essentiel est constitué de « voyageurs ».

Il y a des familles purement manouches, au sens que les parents sont tous deux manouches, il y a également des foyers manouches par un mariage mixte virilocal. Quant au langage conversationnel il est médian, c'est-à-dire que les membres de ma famille parlent le « voyageur », mais lorsque des rencontres se font entre manouches, ils échangent en manouche. Les mêmes personnes en présence d'une tierce, voyageur, ils s'accommoderont pour ne pas parler en manouche, ceci afin de ne pas manquer de respect. Il ne serait pas « respectueusement » convenable de parler dans un langage qu'un auditeur ne pourrait pas comprendre. Cela peut s'expliquer par la force de la parole, par le sens endogène de certaines formulations. Ainsi, il pourrait y avoir une interprétation des jeux de mots. L'usage du manouche est peu fréquent hors de la sphère intime, ou alors avec un groupe qui accepte de parler manouche conversant. Certains jouent un rôle pédagogique, ils disent une phrase en manouche, dans la suivante, il en donne la traduction en « voyageur ». Ces mêmes personnes, dont E. fait partie, ont l'opportunité de se rassembler avec des manouches, vivant dans le Massif Central, le manouche est la langue qui est utilisée dans toutes les conversations. La langue a été acquise auprès des pairs de nos interlocuteurs, dès leur plus jeune âge ils ont été éduqués, avec pour environnement vocal les sonorités manouches. Ainsi E. parla à ses enfants, lorsqu'ils étaient en bas âge, en manouche, toutes les relations se faisaient selon cette langue. Puis les enfants grandissant, ils ont accédé, par les relations extérieures à la sphère intime, par l'entrée de voyageurs, enfants, adultes, dans les sphères de stationnement. Ainsi l'acquisition de la langue, lorsque cela est possible, se fait sous la désignation de maternelle, dans les mariages mixtes à la qualification de « manouche », virilocal, le père dispense son savoir linguistique aux enfants, les aînés initient les plus jeunes à la langue manouche. L'association du nom familial, de lignée manouche, celle que mes interlocuteurs quantifient dans la présence du sang, associé à la pratique de la langue manouche, fait de l'individu un manouche.

CHAPITRE D : AVOIR DU SANG

Ce mois d'août débute avec une tension palpable, elle est née d'une phrase prononcée par un homme. Or il s'avère que cet individu est un cousin par alliance, il est de la famille El., mon groupe familial répond au nom de D. Il y a quelques jours, un El. attend patiemment qu'un gadjo lui rende de l'argent prêté. Mercredi dernier, le gadjo vient à rendre visite, en compagnie de mon beau-frère, à celui envers qui il est redevable. M., le prêteur, stationne en compagnie de ses frères. A peine en discussion avec M., arrive Et. Il s'approche du duo en conversation, M. ne semble pas pressé de revoir son argent, mais Et., qui est l'aîné de la famille, sans crier gare, assène un violent coup de poing au gadjo. A moitié assommé, il est au sol, Da. se précipite sur l'infortuné, un couteau en main, il le menace en posant la lame sur la gorge du gadjo : « Nous on est pas des D., ça va pas aller comme ça ! » Mon beau-frère est là, il est insulté parce que cette phrase laisse entendre que les hommes de sa famille n'ont pas de sang. Comme il est au centre d'un élément familial, devenu hostile, il n'ose pas répondre. Cette famille a une renommée, ces sont des « coupeurs ». Cet événement est transporté par le témoin au travers du groupe familial, réaction immédiate, les uns et les autres demanderont à l'auteur de cette réflexion quel est le sens de sa phrase ? Mes beaux-frères ont bien une idée du sens, il traduit cet écart de langage comme une insulte. Il se serait targué d'avoir plus de sang que les D., que lui, de la famille El. lave sa lame de couteau par le sang versé, mais aussi au sens endogène, que lui, de la famille El. est de sang manouche alors que les autres, les D. sont mélangés. Ce mélange aurait pour conséquence d'enlever la qualité « d'avoir du sang ».

PARAGRAPHE I : ETRE DE SANG, MANOUCHE OU VOYAGEUR

« Enfermé dans le corps qu'il anime secrètement, invisible, le sang connote univoquement la vie, qu'on l'entende comme le principe vital, ou comme la modalité particulière qu'il prend en chaque être singulier. » [Vialles Noélie, 1987 : 82]. Dans la représentation endogène, le sang a ce sens de vie, mais là où il est réducteur, c'est dans la notion de représentation. Cette vie est celle que tout manouche a le devoir de perpétuer, quant au mode de vie, quant à la langue, quant aux notions sociales pratiquées dans l'expression du respect. Il n'y a rien de biologique dans l'acception de sang, la référence au sang est symbolique. Le sang serait un élément mémoriel, dans cet élément naturel s'imprimerait le passé, dans la descendance, l'individu par son sang transmet une matière vivante, pleine de

mémoire vive. Se référer au sang serait se référer au vécu. Le sang a des humeurs, il se renforce devant l'adversité, il s'enrichit face à l'altérité, le sang serait une mémoire forte, celle qui permet à son récepteur, le descendant, d'emmagasiner une vision du monde conforme à celle de l'émetteur, l'ascendant : « Alors que la mémoire du temps profond tend à affaiblir la conscience identitaire, la mémoire longue la renforce. Celle-ci est moins une mémoire profonde que la perception d'un passé sans dimensions, immémorial, où se côtoient et parfois se confondent des événements appartenant tout aussi bien aux temps anciens qu'aux périodes récentes. Cette mémoire longue, que Françoise Zonabend décrit comme « une vision du monde » propre à une collectivité, relève des mémoires fortes car elle organise durablement la représentation qu'un groupe se fait de lui-même, de son histoire, de son destin. Ainsi, à Minot, se mêlent les remémorations par ouï dire d'un passé immémorial remontant à l'époque de Hallstatt (origines supposées de la communauté), et les évocations réelles relatives à des événements vécus par les informateurs. Le ton est le même, les termes sont identiques, les références semblables ... : « Les anciens le faisaient par tradition ... Les grands-pères savaient la coutume [...] Ainsi, toute évocation du passé prend l'allure de choses vues, baigne dans une même durée, renvoie à un même temps, celui de la communauté. Un temps hors de l'Histoire, hors de l'événement qui se résume, en fait, à une origine, celle du village. » La mémoire longue ignore la chronologie rigoureuse de l'Histoire et ses dates précises qui bornent conventionnellement l'écoulement du temps. Cette mémoire était encore mobilisée vers 1900 par des paysans danois qui conservaient le souvenir précis d'un épisode de la guerre de Trente ans relatif à leur village, même s'ils avaient oublié les circonstances générales et la date de l'événement... On vérifie (ici) que le temps dans sa durée « n'est pas ressenti comme en quantité mesurable, mais comme une qualité associative et émotionnelle » qui renvoie aux représentations que se font les membres d'un groupe de leur identité et de leur histoire. En fait, le plus souvent, la mémoire semble incapable de restituer fidèlement la durée. En effet, la conscience du passé n'est pas la conscience de la durée et si on se souvient d'événements passés, on n'a pas pour autant la mémoire de leur dynamique temporelle, de l'écoulement du temps dont, on le sait, la perception est extrêmement variable en fonction de la densité des événements. Parfois la mémoire contracte le temps comme cela se produit lorsque nous essayons de nous rappeler un temps sans événements, temps de la captivité ou d'une longue maladie : s'étirole alors dans nos souvenirs un temps qui fut si long à endurer. Dans d'autres circonstances, au contraire, la mémoire donne au temps une plus grande extension, s'efforçant de ralentir ou d'éterniser le passé comme on peut l'observer dans certains souvenirs du rythme d'un rituel. On le voit, dans un cas comme dans l'autre, l'acte de mémoire isole les événements et les vide de leur durée, les schématise en quelque sorte,

schématisation qui est « comme un canevas rationnel, comme un plan de développement pour la narration de notre passé. » [Candau Joël, 1998 : 77]. Pour être sûr que le nouveau venu par naissance a bien du sang, la socialisation de l'individu passera par les actes de mémoire, dispensés par des supérieurs sociaux afin de faire partager à ce jeune manouche, les qualités associatives et émotionnelles du groupe.

PARAGRAPHE II: L'USAGE DU SANG

Dans l'extrait d'entretien, rédigé quelques paragraphes plus tôt, un cousin dit « ...il n'est pas de sang, ... ». La relation à l'élément biologique est surtout symbolique, il fait sens au sein de la communauté. Le sang est associé à la puissance, la force, l'humanité. En citant le sang, mes partenaires s'humanisent pour retirer l'humanité à « l'autre ». Avoir du sang en langue véhiculaire, c'est assumer sa position d'homme, sa virilité, en langue vernaculaire, la référence au « xat » [rat] (sang), a un sens identique, mais il en possède un autre « être de sang manouche ». Cette qualité, possédée par le sang, une origine certifiée, n'est opposable aux tiers que dans la condition de vérité, elle est utilisable par les « voyageurs », non-opposable à l'origine manouche. Dans cette hypothèse, elle serait contestée, le locuteur serait qualifié de menteur, mais avec la connotation de vouloir accéder à une qualité à laquelle il ne peut prétendre, de fait il serait infériorisé. Donc être de sang, c'est affirmer être d'une descendance manouche, inversement il est impossible de certifier pour un voyageur cette possession de sang, car les origines ne sont pas certaines. Si l'un des parents est issu de la société englobante, la référence au sang serait dévalorisante, lorsque cet élément sanguin est donné par le père. Si le père est manouche, le sang est là, dans les veines, il aurait la capacité de ne pas être mélangeable, d'expurger les origines diverses au profit d'un élément de nature : être de sang manouche. Nous connaissons deux familles où la situation est identique dans la mixité mais les conditions de l'union divergent, l'une est une union d'une femme manouche avec un « ruillo », l'autre d'un homme manouche avec une gadji. Dans le second cas, l'origine est certaine, le père donne le sang à tous ses enfants, dans le premier cas, la relation au sang n'est pas acquise. Mais il y a, dans ces conditions, des modes de vie qui sont totalement différents, la famille manouche ne pratique que parcimonieusement la langue, à longueur d'année ils sont en contact permanent avec des « voyageurs », ils échangent des éléments linguistiques médians du « voyageur », alors que l'autre famille, où l'homme est « ruillo », parle couramment manouche, le foyer partage la vie avec sa belle-famille, vit des moments de solidarité mécanique, voyage avec différents éléments manouches. De fait, tous ses enfants parlent couramment manouche, marquent tous les respects sociaux, s'affirment

plus manouches que d'autres au privilège sanguin. Mais en reprenant le discours endogène, le père conserve le couperet langagier d' « être un ruillo », anathème sanguin qui surgira dès qu'un impair sera constaté.

En prenant une analyse de Bourdieu, la référence au sang se définirait comme un acte de droit : « Cet acte de droit consistant à affirmer avec autorité une vérité qui a force de loi est un acte de connaissance qui, étant fondé, comme tout pouvoir symbolique, sur la reconnaissance, produit à l'existence ce qu'il énonce (l'auctoritas, comme le rappelle encore Benveniste, est la capacité de produire impartie à l'auctor.) Lors même qu'il ne fait que dire avec autorité ce qui est, lors même qu'il se contente d'énoncer l'être, l'auctor produit un changement dans l'être : par le fait de dire les choses avec autorité, c'est-à-dire à la face de tous et au nom de tous, publiquement et officiellement, il les arrache à l'arbitraire, il les sanctionne, les sanctifie, les consacre, les faisant exister comme dignes d'exister, comme conformes à la nature des choses, « naturelles ». [Bourdieu Pierre, 1982 : 138]. Cet acte de droit affirmerait donc la prééminence du sang manouche dans « le monde du voyage », mais cet état qui fait autorité ne semble pas être une condition d'existence ou de non existence. Celui qui n'est pas de sang, qui ne parle pas le manouche, mais qui vit selon les principes endogènes de la relation sociale, est un semblable, la biographie partagée, dans la condition de vie, crée une identification comme étant « presque » même. Inversement, si aucune des fonctions ou qualités ne sont ou n'appartiennent à un individu, il est plongé dans le rien, l'ensemble du « ne pas être », de ne pas savoir, donc d'être yalo.

Le yalo est cette condition de ne pas savoir, d'être un ignare, il se peut que n'importe qui soit affublé du terme yalo. Dans la situation provisoire, lors d'un impair fait par un jeune, l'admonestation sera vexante, qu'il soit voyageur ou manouche, dans la situation latente, un homme d'origine autre que manouche, peut par son comportement, son propos, rappelait à la mémoire des autres qu'il est d'origine « étrangère ». Le jugement porté par un individu, pour qualifier un autre de yalo, n'est pas l'exclusivité des manouches. Les « gens du voyage » connaissent le mot yalo et son sens communautaire, ils savent l'utiliser à bon escient. Ceci permet de déduire que ce qui fait yalo se tient essentiellement dans la relation sociale. Puisque le qualificatif produit une mise à distance quand il est irréductible, c'est-à-dire lorsqu'il s'adresse à un gadjo, un étranger qui vit dans la société englobante. Dans une relation endogène, yalo est une forme d'insulte, en tout cas ceux qui la reçoivent, la considère comme une insulte. C'est pourquoi l'usage de ce mot, yalo, ne se fera que dans la sphère intime ou alors envers quelqu'un dont on sait qu'il ne se fâchera pas. Parce que dire, de but en blanc, à un individu de la communauté qu'il est yalo, peut être très mal perçu. « Et il est sans doute peu de cas où le pouvoir structurant des mots, leur capacité de prescrire sous apparence de

décrire ou de dénoncer sous apparence d'énoncer, soient aussi indiscutables. » [Bourdieu Pierre, 1982 : 150].

CONCLUSION

Nous appuierons notre conclusion sur la pathologie dont souffre un homme : l'aphasie. Victime d'un accident vasculaire cérébral grave, Et avait peu de chance de s'en sortir lorsque survint l'hémorragie cérébrale. Après plusieurs mois d'hospitalisation, il est allé en convalescence dans un centre où il devait rééduquer son cerveau au langage. Très vite, les praticiens se sont aperçus qu'ils ne pourraient pas mettre en place leur programme habituel. Et. avait peu de cohérence dans son propos, mais il parlait en manouche, même dans ce langage, il n'avait plus de cohérence entre sa pensée et son propos. Les médecins ont donc décidé de le laisser partir du centre au profit d'un retour dans son foyer. Le retour de Et sur l'aire d'accueil a été laborieux au début, à cause de son verbiage difficile à comprendre. Chaque jour il allait durant deux heures consulter en soins externes une orthophoniste.

Jamais Et. n'a été replacé dans une position inférieure à son rang social, il est homme, âgé d'une cinquantaine d'années, père de grands enfants et grand-père. Son comportement était gênant à cause de son niveau de parole. Son expression était incohérente, une conversation avec cet homme était difficile. Tous ses interlocuteurs ont replacé l'homme à son rang social, prévenant quant au respect, mais mal-à-l'aise dans les conversations.

Les petits-enfants ont eu une attitude envers de moquerie, de rires, l'image de leur grand-père était totalement faussée. Elle n'était plus conforme à ce qui leur avait été présenté. L'incohérence du propos créait le trouble parmi les enfants et les jeunes gens. Le propos n'est plus un indicateur, le discours n'a plus la cohérence. Cette perte de repère génère de l'instabilité, il n'y a plus la hauteur de la parole, elle devrait être celle d'un homme ; elle n'a pas de tenue, elle n'a pas un caractère historique, pédagogique, de positionnement.

Et. est devenu l'objet des discours dans les groupes, à la fois sur l'évolution de sa pathologie, mais aussi de ses incohérences. A certains moments Et. a tenu des propos injurieux peu après son retour, il s'énervait et venait à « jurer les morts », voir frapper. A ce moment, ses gestes sont « entrés dans les langues », les individus s'interrogeaient sur la sincérité du discours tenu. Certains optaient pour la maladie, d'autres sur une évolution de son caractère, laissant entendre que les mauvais sentiments allaient s'exprimer. Comme cet homme avait « une renommée », établie sur la capacité à régler les conflits de façon rapide, violente, et souvent armée de rasoir. Le « passage dans les langues » était critique, car un changement de comportement modifié l'avenir des relations. Dans le passé, elles étaient paisibles du moment que personne ne cherchait à créer des conflits. Ce n'était pas Et. qui allait avant chercher « la misère au monde », mais il corrigeait prestement l'affront.

Sa femme tenait un discours à tous les interlocuteurs sur l'évolution de la guérison de son époux, elle parlait d'évolution, de progrès manifestes, tout ceci dans le but de rassurer le cercle familial, le cercle des relations, en somme un retour de l'homme dans la pleine capacité de ses moyens sociaux. Cette situation d'incertitude était aussi un danger social. L'homme n'ayant pas la totale jouissance de ses facultés aurait pu devoir faire face à ses adversaires. Parce que Et. a des ennemis, il ne fait pas l'unanimité en matière d'amitié. Le groupe palliait à cette éventualité. Ses enfants l'ont entouré dans les premiers jours de son retour. Ils séjournaient père et fils sur l'aire d'accueil fermée pour cause de congés annuels du personnel. Mais Et. avait obtenu une dérogation. Cette solitude sur l'aire pouvait favoriser les règlements de comptes. La vie communautaire nécessite d'être fort, d'avoir du sang, de ne pas faillir face à l'adversité, d'autant plus si elle est agressive. Pour se prémunir de cet état de tension, le groupe a fait corps, par la descendance immédiate, par les éléments de la parenté, par les alliés d'Et., ses frères. Et bénéficie de la protection de sa famille, plongé dans la vie quotidienne Et. retrouve les formes du langage endogène. Il fait usage de performatifs, il retrouve sa prééminence d'homme, il ordonne, commande, donne son avis proportionnel à son rang.

Ainsi nous retrouvons dans cet exemple ce qui fait que l'individu dans la communauté acquière un rang social. Que dans l'exercice de ces prérogatives, il construit sa renommée, ce qui fait qu'il est un individu à part entière, partageant les discours en interaction avec ceux qui lui sont identiques. Avec l'évolution positive de la disparition de l'aphasie, Et reconstruit son univers familial, il retrouve l'élément sur lequel il peut construire son soi, une mémoire forte, faite de certitudes et d'expériences au contact de ceux qui le côtoient, fondant ainsi les limites de ce qui est son monde face à l'altérité.

Comme tout un chacun dans la condition endogène, les individus vivent dans une forme d'autarcie, active parce qu'elle ne peut se contenter d'un simple côtoiement. La communauté soutient qu'il existe un outil de lien social, qu'ils appellent le respect, o éra , en langue vernaculaire. Cette notion sociale est le ciment qui lie le groupe, il permet à tous de se positionner de façon cohérente dans la communauté, de pouvoir tenir des relations avec ceux qui leur ressemble : le monde.

TITRE 2 : DE L'INTERCOMPREHENSION PAR L'ELEMENT DE COHESION : LE RESPECT

INTRODUCTION

Le choix de notre sujet est le résultat de quelques années de vie parmi des groupes de « gens du voyage.» Nous y sommes entrés avec l'esprit cartésien. Il nous a fallu modifier notre conception du monde, au contact d'une communauté, où les règles qui régissent les relations des uns aux autres, sont différentes à celles de notre éducation. Par le terme de relations des uns aux autres, nous exprimons le contact quotidien qui existe entre les individus de cette communauté, nous avons peiné pour saisir le fonctionnement. Dans les premières rencontres, nous étions l'étranger, plus crûment « le gadjo » (le sédentaire). Nous avons été jugé, jaugé, testé, considéré comme « cru », malgré cette marginalisation, nous sommes restés. L'un de nos interlocuteurs nous disait : « Celui qui vient vers nous et qui y reste, c'est qu'il est pas bien dans son monde ! » Peut-être ! Au fil du temps, des mois puis des années, nous avons été initié à vivre comme il le fallait, à se comporter en conformité. Mais cette conformité, elle ne nous a pas été inculqué par de longs et grands discours, elle s'est faite par tâtonnement, nous n'avons pas pris de grandes initiatives, déclamer des heures durant sur la philosophie de la vie, refait le monde, nous avons choisi d'observer. Petit à petit, les choses nous sont apparues. Lorsque nous avions des questions sur un sujet qui nous interpellait, la réponse était simple : « C'est comme ça. » Ainsi de « comme ça » en « comme ça, » nous avons appris à saisir ce qui était normatif, ce qui était la règle, ce qui régissait les relations entre les uns et les autres : le respect. Cette notion n'a pas le même sens que notre conception du respect. Le respect, parmi les gens du voyage, établit continuellement les relations entre les individus, entre toutes les personnes qui composent le groupe. Chacun a un rang social, selon ce rang, il élabore des relations avec les autres membres. Selon ce principe du respect, chaque individu a une existence, il est identifié par rapport à son statut social, par rapport à son origine, par rapport à sa famille, par rapport à son sexe, par rapport à son âge. Sous ce concept, il participe à l'ordre rituel, il interagit.

Le respect ne se verbalise pas, il n'est pas théorisé, ni écrit. Le respect s'exprime dans le discours, lorsqu'un individu outrepassé ses droits, il est fait appel au respect. Le respect est assimilé par mimétisme, par rétablissement, par admonestation pour les plus jeunes. Le

respect se vit, il est un élément du comportement en société. Le respect est une valeur qui appartient à une catégorie sociale, à qui, il est exprimé : l'homme. Nous tenterons de démontrer, en analysant notre terrain, que cette notion de respect fonde l'ordre communautaire parmi les « gens du voyage », dont essentiellement, la communauté Manouche.

Notre problématique est posée autour de la notion de respect. Alors que la notion morale veut que celui qui respecte est animé de valeurs personnelles, de grandes forces morales, d'équité et de justice sociale, le respect, au sein de notre groupe, n'est pas le même concept. Il participe à la relation, l'organise comme liant. Cette notion semble être un élément qui entretient la cohésion sociale. Elle régit les relations entre les différentes composantes de la communauté, le respect passe par la phase d'apprentissage. Une fois acquis ce savoir, les individus pratiquent le respect, ils ont le respect. Le respect est un code rituel qui ordonne les strates sociales établies sur l'âge. Nous pensons qu'il y a dans l'établissement des relations avec d'autres groupes ou membres, un principe d'identification. Celui-ci permet de mettre en œuvre le comportement adéquat dans la relation : le respect. Deux attitudes semblent fonder ce respect : la rétention de membre au sein du groupe, la restitution du statut, de fait le respect inhérent à cette strate sociale.

Nous avons choisi comme bibliographie, une thématique autour des tsiganes, des ouvrages traitant du respect, puis des ouvrages de méthodologie sur l'interactionnisme symbolique. Notons que dans ces ouvrages spécifiques, sur les tsiganes, nous constatons que le livre de Asséo est général, parce qu'il traite de l'histoire des Tsiganes, depuis leur arrivée en France en 1419. Les autres ouvrages ont un autre défaut, celui d'avoir une vision générale sur les Tsiganes, il y est traité de la condition des Tsiganes, sans avoir une vision plus précise sur chacune des composantes. Ils ont l'intention pour certains de traiter, sous des angles démographiques, sociologiques, économiques ou d'expressions culturelles, d'anthropologie sociale dans une relation avec la société ou dans le but de faire accéder, le lecteur, à une connaissance. Roms, Manouches ou Gitans y sont une seule entité, alors que de notre observation, du comportement endogène constaté par une étude empirique nous pouvons dire qu'il y a des différences dans le mode de vie de ces groupes. Il y a également un déséquilibre entre les textes traitant des Roms et des Gitans, et la communauté des Manouches.

Dans nos lectures sur le respect, nous avons trouvé des éléments éclairant la notion philosophique du respect. Du livre de Pharo, nous avons extrait un concept, dans la relation

fondée sur le respect : l'autarcie méprisante. Selon Pharo, elle serait associée à une forme de mépris. Celui-ci se fonde sur des conceptions dont la révélation d'une vertu suprême pour rejeter de façon méprisante tous ceux qui ne se conforment pas à leur propre règle. Si cette attitude était individuelle, elle tournerait vite à la paranoïa. L'autarcie est à classer dans les formes de l'estime de soi, « Les convictions dogmatiques ont la propriété de mettre le sujet à l'abri des blessures d'amour-propre causés par les modèles sociaux qu'il rejette, en lui assurant, par le mépris autarcique de tout ce qui n'est pas sa propre foi ou sa propre loi, une sorte de position de supériorité a priori. Cette particularité est aussi la source du paradoxe de cette forme d'estime de soi : car s'il arrive que l'autarcie méprisante soit choisie à des fins de protection de soi-même, c'est que la valeur personnelle que l'on cherche à protéger est loin d'être assurée. » [Pharo, 2001 : 104-105] Exprimée au sein d'une collectivité, comme principe commun au groupe, le sujet autarcique méprisant se trouve conforté dans ses convictions. Quant à la valeur personnelle qui soutient ce mépris, elle peut se justifier, dans le cas de notre groupe communautaire, non pas uniquement sur des concepts internes au groupe, mais fondé sur les relations belliqueuses avec la société majoritaire. L'autarcie méprisante, définie par Pharo, ne se pratique pas envers les éléments de la communauté, il n'est pas question de mépris dans ces situations mais d'autres attitudes relatives à la divergence, au conflit, à la relation. L'autarcie méprisante se pratique vers les éléments extérieurs au groupe communautaire. Le concept d'autarcie méprisante est intéressant à utiliser pour analyser les relations entre les Manouches et les éléments de la société majoritaire ou société englobante. Nous n'utiliserons pas cette notion dans notre recherche, elle serait exploitable si nous avions envisagé de travailler sur « la frontière » entre les deux communautés. Mais il nous semblait intéressant de retenir ce concept comme élément éclairant notre connaissance. Nous verrons que si l'autarcie méprisante est la base qui permet au respect de se mettre en place par le partage de conviction dans la conformité, l'autarcie méprisante est verbalisée au travers de différents mots dont l'un sera l'objet de notre troisième partie de ce travail universitaire.

« Voici donc aujourd'hui plus de cinq cents ans que les sociétés occidentales ont fait la découverte des populations tsiganes, héritières d'une histoire mystérieuse, transmise oralement, et dont n'existe aucune définition juridique ou administrative. Ces dernières ne cessent de provoquer l'étonnement, souvent la peur, parfois même la haine. Les Tsiganes et gens du voyage, citoyens en caravanes, dérangent pour des raisons qui tiennent à leur singularité et aux inévitables préjugés qu'elle engendre. Qu'il s'agisse de leurs langues indigènes et dialectisées, de leur organisation sociale, de leur mode de vie, tout ou presque les

distingue, les oppose aux autres citoyens. C'est cette profonde hétérogénéité culturelle qui les marginalise. » [Pichon, 2002 : 9] Insaisissables voisins, lorsqu'ils sont cantonnés à une aire d'accueil, le lieu devient objet de précaution, verbale et de comportement. Mais lorsque nos insaisissables voisins envahissent tous les interstices urbains, la promiscuité devient très difficile. « Ils laissent leurs ordures comme ça, sur le bord de la route, ça chie partout autour, quand c'est pas les enfants qui vous jettent des cailloux. » Lorsqu'un groupe s'installe, ce genre de propos fuse parmi le voisinage immédiat. La particularité tzigane est appréhendée, par les pouvoirs publics, comme « un problème à résoudre. »

Le problème devient crucial puisqu'il concerne la minorité transnationale la plus importante en Europe. « Aujourd'hui, c'est toujours sous l'angle des problèmes de stationnement, de conflits de voisinage, des problèmes d'hygiène, des contrôles ou des expulsions que les gens du voyage sont appréhendés, avec souvent le renvoi à une composante ethnique. » [Pichon, 2002 : 13] Le phénomène est d'autant plus crucial, que les courbes « statistiques » des recensements font évoluer la population dans une croissance vertigineuse. En 1961, 79 452 personnes recensées, en 1990, la population est évaluée entre 200 000 et 240 000, en 1998, l'Union européenne estime la population tzigane en France, dans une fourchette entre 280 000 et 350 000. En trente sept années, bien que ce soit des estimations, la population tzigane aurait quadruplé. 90% de cette population est française pourtant elle est aisément dans l'esprit commun associée à une origine étrangère, c'est à ce titre que nous avons adopté le terme d'endos-étrangers. Par le terme tzigane, communément admis par le milieu scientifique, sont intégrables dans cette dénomination trois groupes : les Roms, les Manouches et les Gitans, car tous trois ont une origine commune avec l'Inde. Il existe d'autres groupes définis soit par des exonymes, lorsqu'un chercheur sensibilisé veut traiter de ce domaine, soit par des endonymes, lorsque la communauté utilise ces termes : les Yénishs et les Voyageurs. Les Yénishs sont originaires de la Basse-Saxe, ils auraient choisi le mode de vie itinérant, lors du passage entre le XIXème et XXème siècle, poussés sur les routes par la Révolution industrielle. Au sein de la communauté, les Yénishs sont morphologiquement identifiables, grands, yeux bleus, cheveux clairs, une proéminente moustache, un fort accent guttural. Les autres manouches les surnomment : Les gachkéné manouches (les manouches allemands qui eux-mêmes se définissent comme « Oum sinto », « Je suis sinto.) Certains « tsganologues » ont une explication sur l'origine des « Voyageurs. » Ils sont français, d'origine rurale, du Massif Central, pour les premiers. Ils auraient choisi, face aux transformations sociétales dues à la Révolution industrielle, le mode de vie itinérant

pour survivre. Encore actuellement des mariages exogames se créent, mais il est nécessaire au groupe de faire un choix de vie, la communauté ou la société englobante.

Le terme de « Voyageur » emporte l'adhésion communautaire. Il produit du sens, parce qu'il est englobant. Dans la langue vernaculaire, il a un équivalent « menché », traduit en langue véhiculaire, le français, « le monde. » En l'occurrence ce monde qui a adopté le mode de vie du « voyage. » Ce terme est le plus utilisé, ainsi lors d'une rencontre, il y a un doute sur l'origine tsigane, dans l'acception que nous avons présentée précédemment, l'interrogation se formule ainsi : « T'es voyageur ? » Et non pas, serais-tu Manouche, Rrom ou Gitan ? Une telle question serait offensante. Un Rrom n'aimerait pas être associé à un Manouche, qui n'aimerait pas être associé à un Gitan. Ainsi, l'un de nos interlocuteurs, nous raconta une mésaventure avec un sédentaire. Et. avait emprunté, sur quelques centimètres un sens interdit, afin d'aligner son convoi, fourgon et caravane. Un sédentaire, au volant de son véhicule, avait manifesté sa mauvaise humeur, face à cette infraction. Et. descend de son véhicule, s'approche du contestataire : « ...Les quatre portes fermées, il commence à avoir peur. Je lui dis « aussitôt que vous voyez quelqu'un avec une caravane, vous avez peur ou quoi ? » Il me dit que « on a entendu parler. » C'est pour ça qu'ils connaissent pas encore quoi ! Aussitôt qu'ils entendent le mot gitan, le mot gitan ça veut rien dire, parce qu'il y a le gitan, le Catalan, y a le manouche, y a le sinti, y a le rom, alors tout ça faut pas mélanger non plus, c'est pas les mêmes. »

Il existe d'autres termes législatifs génériques, comme nomade. Ce terme est abandonné depuis l'abrogation de la loi de 1912, portant sur les carnets anthropométriques des nomades. La loi de 1969, instituant le carnet de circulation, pour les personnes, âgées de plus de seize ans, visé par les autorités policières tous les trois mois, donne cette définition : « Toutes personnes circulant en France, n'ayant ni domicile ni résidence fixes ne justifiant pas de ressources régulières leur assurant des conditions d'existence normales. » Cette définition n'a pas permis de synthétiser, par un terme précis, une situation sociale utilisable soit par les membres de la communauté, soit par les autorités. Alors s'est installé le terme de « gens du voyage », idéal pour l'administration car signifiant, parfait pour les « gens du voyage » parce qu'il identifie sans trop stigmatiser. Le carnet de circulation est progressivement abandonné au profit d'une carte nationale d'identité, cette démarche de l'Etat ne s'est pas faite d'une initiative volontaire mais sous la contrainte de la Cour européenne de Justice. Cette carte porte tout de même la mention « SDF, commune de rattachement » ! Le terme de « Gens du voyage » est, plus fréquemment, utilisé dans une rencontre entre « gens du voyage » et

institutionnel. Les manouches, en priorité ceux interrogés lors de nos entretiens, différencient les tziganes entre eux, mais aussi les autres « voyageurs. » Le terme de « voyageurs » sera utilisé comme un générique, puis si, lors d'une conversation l'origine est définie, ils privilégieront un terme adéquat. Si l'interlocuteur se dit manouche, rom, gitan, yénish, il n'y a pas de problème de sémantique. Mais si son origine est mixte, manouche et sédentaire, il sera « xwilo » [rui-lo], le terme est péjoratif. C'est à dire que la personne est considérée comme de sang pas totalement Manouche. Parce que ce terme est stigmatisant, il ne sera pas utilisé devant le « xwilo », tant que celui-ci respecte les prévenances en vigueur. Un écart de convenance sera aussitôt explicable à cause de son origine, d'une part de son hérédité. Notre groupe est l'objet d'un regret de l'auteur de l'ouvrage, « Voyage en Tsiganie » Pichon Philippe. En effet, il déplore la propension des chercheurs à réserver leurs analyses sur un seul groupe tzigane : les Roms : « Alors que les Tziganes Manouches et les Gitans étaient oubliés, comme l'étaient les Yénishs et autres voyageurs. Le développement des sciences sociales a coïncidé avec la deuxième vague de migrations, la plus visible, les chercheurs ont involontairement renforcé et accrédité l'image d'un Tsigane originaire de l'Est, occultant les autres. »

Nos interlocuteurs, des hommes, s'affirment majoritairement, par leur origine, par leur culture, comme manouches. L'essentiel de nos interlocuteurs sont manouches, les autres se disent voyageurs. Tous admettent, s'identifier aux pratiques courantes, dans le mode de vie, dans le comportement collectif, à celui des voyageurs. Dans l'un des groupes sur Bordeaux, tous vivent en caravane, six gravitent autour de Bordeaux, comme les trois ou quatre cents caravanes qui stationnent, quotidiennement, autour de l'agglomération. Nos interlocuteurs entament ensemble, une fois par an, des déplacements de plus de deux cents kilomètres. Les deux autres chefs de famille manouches voyagent sur de longues distances, durant les périodes propices aux grands déplacements, printemps, été et automne. Tous sont pères, deux sont grands-pères. Notre groupe est lié par des affinités, de consanguinité, il y a trois frères, un fils, par un lien collatéral, un neveu par alliance et un beau-frère. Les deux derniers sont des affins, dans l'acception où ces personnes partagent des moments de leur vie avec le groupe depuis leur enfance. Nos interlocuteurs ne s'affirment pas comme bordelais, mais « de Bordeaux », la ville est marquée par des souvenirs de séjours brefs, de moyen terme ou de long terme. Actuellement une raison familiale justifie le séjour, soit fréquent pour quelques-uns, soit long pour la majorité. La mère, d'une des familles, est très âgée, elle est veuve, de santé fragile, ses fils et petits-fils côtoient sa caravane. Elle ne peut envisager de grands

voyages. Les deux affins, moins enclins à voyager, sont cantonnés sur la commune parce que leur père sédentarisé, est atteint d'un cancer. En somme, tous ses éléments familiaux sont attachés à Bordeaux, pour des raisons liées à leurs ascendants.

Notre choix d'interroger des hommes tient à une pratique « culturelle. » Notre condition familiale, père de deux enfants, ainsi que notre condition sociale au sein du groupe, le rang d'« homme » nous insère dans une strate conditionnelle. Cette posture sociale ne nous permettait pas de nous adresser, aussi aisément, à d'autres éléments du groupe : femmes ou enfants. Nous aurions été obligées de sélectionner des interlocutrices ayant un rang social égal ou supérieur. Concernant le rang social parmi le groupe, nous aurons l'occasion de l'expliquer dans notre développement. Le père a une place prépondérante dans la famille, il est, dans le discours, le référent des enfants. Ainsi un jeune garçon se présentera comme « X fils d'untel... » Dans l'éducation des enfants, il a un rôle d'autorité, veillera plus précisément sur ses garçons. Comme nous le verrons, il assure l'apprentissage, de ses garçons constamment, de ses filles à certains moments, dans l'exercice du respect. Donc en pratiquant des entretiens avec ce groupe d'hommes, nos interlocuteurs partageaient avec nous des savoirs d'arrière-plan relatifs au respect, car nous vivons avec ces ensembles familiaux, depuis assez longtemps pour prendre en compte ces éléments constitutifs du respect. Un incident peut ici être introduit pour amorcer la réflexion sur ce qu'est le respect. « Qu'est-ce que t'as à me regarder ? » La question provient d'un jeune père à l'attention de son oncle, « T'es qu'un guignol » lui répond l'aîné, ainsi s'ouvre une joute verbale entre deux individus avec une certaine tension parce qu'un d'un côté, celui de l'oncle convaincu que son neveu n'a pas perçu la notion qui fait l'intercompréhension, le respect, l'autre qui joue de sa situation pour se pavaner. Le récit de la situation permet de saisir l'incompréhension, le neveu, Gaëtan est en conversation avec un copain, Vincent, un jeune homme, n'appartenant pas à la communauté des Gens du Voyage. Vincent en l'absence de Gaëtan a pris l'initiative de procéder au montage d'une porte latérale sur le véhicule de Gaëtan, ceci comme convenu entre eux la veille. Mais dans une fausse manœuvre, la porte a dérapé lors du montage, elle a donc fait une marque sur la carrosserie. Gaëtan a été informé à son retour, il est contrarié mais son courroux n'est pas excessif jusqu'au moment où Gaëtan dit à Vincent : « On est pas des gadjés, tu vas pas payer pour faire réparer, je vais te mettre une claque dans la gueule et puis c'est tout. » L'oncle est interloqué par la nature de la conversation sur la forme et sur le fonds, il s'assoit pour apprécier la scène, c'est à ce moment que le propos du neveu tourne à l'agression envers son oncle. L'oncle a montré de l'intérêt pour la conversation, sans émettre un mot, a observé la scène, son insistance a déclenché le conflit. Au demeurant cela aurait dû rester une

conversation entre jeunes gens, mais l'arrivée de l'oncle qui venait s'asseoir et discuter avec sa nièce aurait dû mettre fin à ce dialogue audible. Parce qu'il était audible par l'oncle, les deux jeunes gens se trouvaient dans le devoir de régler cette situation, soit à un autre moment, soit plus loin sans que l'oncle n'ait à attendre. Mais le neveu entreprend véritablement d'ouvrir les hostilités avec son oncle, la distance entre les deux participants à la joute est d'une dizaine de mètres, « De quoi tu t'occupes c'est pas tes affaires » « Et si c'est mes affaires puisque je suis là et j'entends ce que tu dis » ; « je ne me suis pas occupé des affaires de ta femme, moi » « mais moi je te parle pas d'affaire de femmes » ; « t'as rien à faire ici t'es chez moi » « non je ne suis pas venu chez toi, je suis venu voir ma nièce ».

L'invective s'arrête là, fort heureusement, ni l'un ni l'autre des interlocuteurs n'entreprend de diminuer la distance entre eux, cela se serait traduit par une esquisse d'attaque. Le neveu Gaëtan semble ne pas avoir compris la raison de l'intervention de son oncle dans ses affaires, il s'est senti humilié, il n'a pas mesuré ses paroles. La présence de son oncle entrant dans la sphère devait mettre fin à ce type de conversation. Le jeune neveu avait légitimement droit d'exprimer sa déception envers son copain après l'incident survenu sur son véhicule, mais la forme que le neveu a donnée à cet entretien n'était pas opportune en présence de son oncle. Ce n'était plus une simple conversation mais une forme de jeu de virilité, un rapport d'autorité envers un autre individu, or en présence de son oncle, ce type de forme créant une tension est banni, parce que les termes peuvent déraiper, l'oncle par sa condition sociale d'ancien ne devait pas avoir à supporter d'entendre ses mots. Lorsqu'il est arrivé dans cette sphère, qui certes est celle du neveu, la conversation devait prendre une tournure plus discrète, les personnes s'éloignent ou cessent l'échange à cause de l'arrivée de l'oncle.

Une conversation lorsqu'elle débute acquière des qualités, en relation avec les interlocuteurs selon le rang social, la nature de l'échange. Or dans cette scène il y a des comportements que le neveu n'a pas pris en compte, il aurait dû cesser d'exprimer son courroux envers son ami, la conversation est somme toute tendue, personne n'est certain de l'issue, de la qualité des mots, de l'engagement des parties dans le développement des arguments. En reprenant les outils des maximes de Grice, l'une de qualité et l'autre de quantité. En matière de qualité, le duo peut avoir ce genre d'échange, mais quand il devient trio, la présence d'un supérieur social a modifié la qualité de l'échange. L'oncle n'a pas à ressentir, à supporter cette tension, pour cela le neveu a fait une première erreur, l'oncle est un ancien, en conséquence il lui était possible de prendre part à cette conversation dans son rôle d'aîné. L'oncle lors de son arrivée dans la sphère large a discuté avec sa nièce, c'est à elle qu'il destinait sa visite, en s'asseyant près de sa nièce, la discussion entre les deux garçons

bien qu'à une dizaine de mètres retentit jusqu'à la sphère que l'oncle avait construit avec sa nièce, celle de la visite parentale. Donc l'intimité de la sphère ne pouvait pas être maintenue.

Comme la conversation était audible, l'oncle vint à écouter ce qui se disait, sachant l'origine de l'histoire entre les deux garçons. Lorsque retentit cette phrase « On est pas des gadjé, tu vas pas payer pour faire réparer, je vais te mettre une claque dans la gueule et puis c'est tout. » C'est à ce moment que le critère de quantité est mis en œuvre dans l'engagement discursif entre les deux personnes. L'oncle étant dans la sphère discursive, la quantité est associée à la force du propos, il est belliqueux, d'autant que l'un veut corriger l'autre par l'humiliation d'une gifle, la chose étant dite, l'aîné social était là, par la maxime de quantité, il devait le corriger immédiatement, sinon sa parole était qualifiée d' « être en l'air ». L'oncle ne peut que réagir lorsqu'il entend ceci, il connaît la nature des deux individus, ce sont des délinquants, ils ont partagé ensemble des moments délictueux et le butin qui en ressortait, ils ont aussi fait quelques heures de garde-à-vue ensemble, sans que l'un ou l'autre ne se décharge d'une quelconque responsabilité, au détriment de son complice. Le neveu se dit appartenir à la communauté des Gens du voyage, mais il n'en est pas, ensuite son copain est un sédentaire, un gadjo. Cette prétention à faire usage de parole sans effet a irrité l'oncle, de part son attitude il prétend à être un individu social, en plus il n'a eu aucun égard envers son oncle. Le respect lui intimait de taire son courroux en présence d'un ancien, parce que la notion de respect interdit de tenir une conversation agressive en présence d'une personne d'un rang social supérieur. L'échange tendu a mis l'oncle dans un mal-être au regard du respect endogène. Il est un ancien, il aurait pu se lever, approcher la sphère étroite du dialogue, sa prise de position aurait été exécutoire, ses paroles auraient entraîné des réactions. Il a choisi d'exprimer son point de vue, mais sans bouger de sa position initiale, il maintient ainsi la distance, distance qui traduit aussi la distanciation qu'il veut garder avec les individus. Entrer dans la sphère de l'échange, c'était prendre part au conflit, se tenir à distance c'était s'en démarquer. L'oncle donne son point de vue quand au comportement de son neveu, il est en totale désapprobation à propos de l'attitude du jeune homme, de la portée de ses propos, des conditions du respect que le neveu aurait dû faire prévaloir plutôt que de jouer au matamore devant son copain. Le courroux de l'oncle met sa nièce par le sang dans l'embarras, elle reste assise la tête baissée, n'osant pas lever les yeux vers son mari, ni vers son oncle, elle choisit la neutralité contrite. L'oncle ne quitte pas sa place, le dialogue se termine lorsque le neveu, sur les conseils de son copain décide de s'en aller hors de la « place ». La nièce est toujours aussi gênée, mais l'ancien la rassure, « c'est tchi ma nièce, y lo dillo ! » (Ce n'est rien ma nièce, il est fou !) L'idée de l'oncle est de donner à penser à sa nièce que le comportement de « manque de respect » envers lui n'est que l'expression d'un fou, alors que sa pensée

profonde est qu'il considère son neveu comme « yalo » (cru) Un terme que nous développerons dans la prochaine partie du développement de cette recherche..

Durant notre travail de terrain, sur la période de plus d'une année de référence, nos interlocuteurs ont changé quatorze fois d'aire sommaire de stationnement. Le terme de sommaire est employé dans le sens de précaire, puisque depuis plusieurs années, la Communauté Urbaine de Bordeaux n'a plus d'aire d'accueil pour les gens du voyage. Alors, tous les espaces urbains, assez grands pour recevoir une vingtaine de caravanes étaient « squattés » par notre groupe. Depuis le commencement de notre travail de terrain, la situation en Gironde a évolué, un schéma départemental pour l'accueil des Gens du Voyage a été adopté, mis en place avec plus ou moins de facilités. Mais d'autres espace de terrain ne bénéficie pas de schémas départementaux. Pour expliquer la constitution du groupe, nous utiliserons le principe de Simmel : les sphères. Chacun à sa « sphère idéale » que Goffman utilise pour expliquer les rites d'évitement : « On désigne cette forme de déférence qui incite l'offrant à se tenir à distance du bénéficiaire afin de ne pas violer ce que Simmel appelle la sphère idéale. « Quoique la taille et l'importance de cette sphère varient dans diverses directions et selon la personne avec qui l'on entretient des relations, on ne peut le pénétrer sans détruire, ce faisant, la valeur qui s'attache à cette personne. C'est l'honneur d'un homme qui établit une telle sphère autour de lui. Il est piquant de constater que, dans la langue courante, marcher sur les pieds de quelqu'un signifie un affront à l'honneur : le rayon de cette sphère, en quelque sorte, est la distance ultime à ne pas franchir. » [Goffman, 1998 (1974) : 56] Chaque homme a donc cette sphère idéale, personnelle, mais dans le cas de notre groupe, l'ensemble est constitué de sphères, la seconde, après l'idéale, est aussi hermétique que la plus proche de l'individu. Cette seconde sphère est l'intimité du ménage, elle est matérialisée par la caravane. Ensuite dans la disposition des groupes, nous avons observé que les emplacements sont en conséquence de la proximité familiale. Ainsi, autour de B. nous trouvons les caravanes de ses deux fils, celle de son gendre, le premier cercle familial. Un autre cercle, de ce type, plus loin, le foyer familial de E. : deux caravanes, l'une pour les parents et les plus jeunes enfants, l'autre pour ses grandes filles. Autre ensemble, à proximité de la femme âgée B. ses trois fils Et. , D., et M. et leurs enfants. Dernier élément, les deux affins, deux caravanes ensemble, elles séjournent à peu de distance des autres éléments du groupe. Tous se déplaçaient de sphères familiales en sphères familiales, déambulant sans contrainte. Ce groupe est resté assez homogène, le patriarche B. a passé la belle saison, accompagné de ses fils et de son gendre, dans le groupe. Il l'a quitté au début septembre, afin d'entreprendre un déplacement, avant de regagner en novembre ses quartiers d'hiver, à

Volvic. E. a entamé un voyage en compagnie de B., puis il est revenu dans le groupe avant Noël. Les autres éléments sont restés généralement ensemble ou à proximité les uns des autres, le temps de notre nécessaire assiduité due à cette recherche. Notre groupe revêt une homogénéité. Durant les différents périples, autour de Bordeaux, d'autres sphères familiales se sont agglomérées à l'ensemble, collatéraux ou amis, sans que cela ne crée de modification dans la cohésion de notre groupe primaire : autour de la personne âgée, ses trois fils, nos deux ensembles familiaux des affins. Nous avons déjà présenté cette déclinaison de sphères dans la première partie, sous les termes de chez nous, la place, le Monde, ici nous en précisons la portée parce que le respect est aussi en rapport avec cette construction spatiale sphérique.

Notre travail de recherche est développé en trois parties. Dans la première partie, nous abordons la notion de respect, au travers d'auteurs classiques. Ceci pour étayer la perception morale qui fonde le respect. Ce respect que certains réclament, estimant être victimes de mépris moral et social. Le respect est une valeur, dans l'acception que celui qui marque du respect se bonifie, il participe ainsi aux grandes forces morales. Selon ce concepts de respect moral, l'individu en portant de l'estime à l'autre, forge son estime de soi. Mais cette forme de respect moral est différente de la notion au sein de notre groupe de référence. Le respect est partie intégrante du comportement des individus. Le respect passe par la parole, il y a des précepteurs envers les plus jeunes, l'éducation dirige l'individu vers une pratique du respect. Lorsque la personne connaît le respect, elle a acquis le savoir, savoir c'est être. Notre seconde partie traite du respect, forme d'autorité. Le respect hiérarchise les relations entre les individus, essentiellement autour de la notion d'âge. Il organise les contacts et attitudes entre les membres de notre groupe, il impose d'avoir une tenue, de marquer de la déférence à la face du hiératique. Enfin l'individu s'engage dans une attitude respectueuse, ce comportement lui permet d'établir le contact avec des membres communautaire, hors de son groupe soit familial, soit constitué par des affins. Enfin notre dernière partie aborde les phénomènes de discontinuité, la rupture entraîne un rétablissement, deux possibilités dans cette correction du respect : la rétention et la restitution. La rétention permet de maintenir un individu, dans le groupe, selon le principe qu'il est détenteur des attributs du respect, il est homme donc père. La rétention évite la marginalisation de l'individu. Il peut y avoir évitement, à l'encontre d'un individu à la sociabilité défaillante, donc irrespectueuse. Les circonstances peuvent permettre de restituer, à cette personne hors du groupe, le respect, soit dans des circonstances ultimes lors d'un décès, soit dans la reprise de relations. Ces deux concepts ont une seule intention, ne pas évincer un membre, nanti des attributs du respect, sous peine de le marginaliser. Ce rejet entraînerai une situation difficile à vivre : marginalisé à la marge de la société majoritaire.

PREMIERE PARTIE : LE RESPECT, UNE NOTION DIFFERENTE

En matière de littérature, plusieurs auteurs classiques, au cours de différentes époques, définissent la notion de respect. Certains l'ont identifié comme « de grandes forces morales », d'autres lui ont donné des éléments nécessaires à son expression, « la vénération. D'Aristote à Rawls, le respect a évolué, du cercle purement philosophique, la notion a progressé vers une analyse de la relation sociale à l'autre. La vision systématique et générale du monde par la philosophie a évolué. Lorsque Aristote rédige ceci : « Si on ne posait pas de limite et qu'on prétendait qu'il y eût une infinité de significations, il est évident qu'il ne pourrait y avoir aucun raisonnement possible. En effet ne pas signifier une chose une, c'est ne rien signifier, et si les noms ne signifient rien, en même temps serait ruiné tout échange de pensée entre les hommes, et même, en vérité, avec soi-même. » [Pharo, 2001 : 76] Le respect doit donc être un, selon cette définition aristotélicienne, extraite de Métaphysique. Alors le respect signifie-t-il un seul comportement, une unique inclination de l'âme ? Le concept de respect est discret, ambigu par son usage, distant dans son application.

Respecter englobe maintenant différents sens, avoir des rapports de déférence, ne pas enfreindre des lois, développer un sentiment fort envers une personne : de l'amour ! Chez Kant, le respect de la loi morale se dit « Achtung », la traduction de ce mot en français est : attention ! Ce concept serait dans la philosophie classique objet d'une grande attention, l'individu s'anoblit en faisant usage du respect, par le fait de ne pas enfreindre une règle morale, en s'abstenant ! Mais la philosophie morale, politique et juridique, contemporaine, prend en compte un autre concept du respect. Il ne s'adresse plus sommairement aux autres, mais à soi-même « Nous pouvons définir le respect (ou l'estime) de soi-même par deux aspects. Tout d'abord, il comporte le sens qu'un individu a de sa propre valeur, la conviction profonde qu'il a que sa conception du bien, son projet de vie valent la peine d'être réalisés. Ensuite, le respect de soi-même implique la confiance en sa propre capacité à réaliser ses intentions, dans la limite de ses moyens. Quand nous avons le sentiment que nos projets ont peu de valeur, nous ne pouvons plus les continuer avec plaisir et être satisfaits de leur exécution. Tourmentés par le sentiment de l'échec et traversés de doutes à l'égard de nous-mêmes, nous abandonnons nos entreprises. On voit pourquoi le respect de soi-même, est un bien premier. » [Rawls, 1997 : 479-480] Le respect serait une valeur généraliste, en direction

de l'ensemble ; l'estime de soi, une valeur personnelle d'aspiration à réussir, à socialement exister.

La littérature philosophique a donc produit un concept de respect, mais c'est une littérature. Ce moyen d'accession au savoir, nos interlocuteurs ne peuvent y prétendre, l'essentiel de nos interlocuteurs ne savent pas lire, leur connaissance et la régularité de la pratique, en la matière, sont très limitées. Malgré cette carence, dans leur propos, ils définissent un concept de respect. La littérature démontre qu'il existe une logique du respect, établit une raison pratique de son usage : vivre en bonne harmonie par l'acquisition de posture. Le respect, dans notre société, est une valeur morale, dont le siège est la personne, le bénéficiaire est l'autre et soi-même. Le respect a pour but de maintenir une union sociale. Mais cette union peut être entamée par des comportements de déni social. Les conventions linguistiques de Gumperz peuvent être modifiées, au point de ne plus pouvoir communiquer. Pourtant nos voyageurs communiquent ensemble, entre membres du groupe, mais aussi avec les autres, membres de la communauté des voyageurs. Ils verbalisent leurs relations avec un mot : le respect. En langue vernaculaire, le manouche, il est dit : O éra. En langue véhiculaire, le français, il se traduit par : Le respect. Joseph Valet, en analysant la langue pratiquée par les manouches, a recherché l'origine étymologique des mots utilisés. Era vient de l'allemand : Ehre, qui veut dire honneur. Dans le langage quotidien, le mot conserve invariablement le sens de respect, et non pas, honneur. La conception du respect, que possèdent les voyageurs, est utilisable comme le moyen de se maintenir à distance en tant que groupe minoritaire, dont ils ont conscience, face à la société englobante.

CHAPITRE A : UNE NOTION MORALE DANS NOTRE SOCIETE

A la lecture d'un dictionnaire, au mot respect, nous trouvons cette définition : « Sentiment qui porte à accorder à quelqu'un de la considération en raison de sa supériorité, son âge, etc. » La définition est complétée par un synonyme : la déférence. Le respect, notion morale, est une règle établie dans notre société, pour gérer les relations entre les individus. « Demandes-toi si l'action que tu projettes, en supposant qu'elle dût arriver d'après une loi de la nature dont tu ferais toi-même partie, tu pourrais encore la regarder comme possible pour ta volonté. C'est d'après cette règle, en fait, que chacun juge si les actions sont moralement bonnes ou mauvaises. » [Kant, 1788 : 63] Pascal avait posé comme attitude, quant au respect, l'abnégation : « Je m'en incommoderai bien si vous en aviez besoin puisque je le fais bien sans que cela vous serve. » En 1649, dans « Les passions de l'âme », Descartes présente deux théories du respect : « une théorie qui se présente plutôt comme celle de l'estime et qui s'insère dans la théorie beaucoup plus connue de l'admiration et de la générosité, et une théorie moins connue de la vénération qui, pour Descartes, est explicitement un synonyme du respect. » [Pharo, 2001 : 19]

PARAGRAPHE I : LES ELEMENTS DU RESPECT

Selon Pharo, l'article 69 de cet ouvrage répertorie six passions « primitives : l'admiration, l'amour, la haine, le désir, la joie et la tristesse. L'estime ou le mépris, la générosité ou l'orgueil, l'humilité ou la bassesse sont des passions particulières « jointes » à l'admiration, laquelle est produite par la rencontre d'un objet nouveau. » La théorie cartésienne du respect se construit autour de la vénération. Dans ce concept, Descartes associe le respect, à cette situation de la vénération. Deux individus doivent estimer l'élément qu'ils révèrent, mais ils doivent se soumettre avec quelque crainte, afin de se le rendre favorable. Ainsi, vénération et respect ne peuvent être appliqués, selon Descartes, qu'à des causes libres, fondées sur le bien. Cette notion manichéenne est réductrice, Pharo analyse ce concept comme animé par la crainte divine, il écrit ceci : « On pourrait être tenté, au vu de la définition cartésienne du respect, de considérer la crainte comme un trait nécessaire au concept de respect. Mais, comme on l'a déjà souligné, le contenu conceptuel de la crainte repose sur la considération de la capacité de nuisance, tandis que celui du respect repose sur la

considération de la valeur, ce qui explique que l'un peut aller sans l'autre. » [Pharo, 2001 : 23] Craindre une personne, puissante, nantie de pouvoirs, n'oblige pas à la respecter, respecter une personne ôte toute crainte. La frontière, entre ces deux concepts, crainte et respect, est ténue : faire obéir par respect, et non par crainte ou par la force.

Kant définissait le cadre du respect, comme un devoir, envers la personne « Le respect ne s'adresse jamais qu'à des personnes et en aucun cas à des choses. Les choses peuvent exciter en nous de l'inclination, et même de l'amour, quand ce sont des animaux [...], ou encore de la crainte, comme la mer, un volcan, une bête féroce, mais jamais de respect. » Pour le philosophe allemand le respect était comparable à de l'admiration « Une chose qui se rapproche davantage de ce sentiment, c'est l'admiration et l'admiration comme l'affection, c'est à dire l'étonnement, peut aussi s'appliquer aux choses, par exemple des montagnes qui se perdent dans les nues, à la grandeur, à la multitude et à l'éloignement des corps célestes, à la force, et l'agilité de certains animaux, etc. Mais tout cela n'est point du respect. Un homme peut être aussi pour moi un objet d'amour, de crainte ou d'admiration qui peut même aller jusqu'à l'étonnement et cependant n'être pas pour cela objet d'un respect. » [Kant, 1788 : 69] Selon Kant, le respect est le seul sentiment qui résulte de la détermination immédiate de la volonté de la loi morale, ainsi respecter l'autre, c'est s'interdire de l'employer comme un pur moyen au service de ses fins ; c'est s'incliner devant ce qui lui est proprement humain, à savoir le fait qu'il soit capable, comme tout être raisonnable, à la fois d'instituer et de suivre librement une législation morale universelle. Mais cette notion est bien trop rigide, dans notre condition sociétale, car il y manque des nuances du respect. Notre vie quotidienne est régie par des relations sociales, le comportement de l'individu varie selon la position sociale de son interlocuteur. Quant au respect de la loi de Kant, il est modulable, là aussi par le comportement de l'individu. Nous sommes assez roublards pour tenter de trouver un passe-droit, de ne pas respecter telle ou telle contrainte du code de la route. Sur ce sujet P. Pharo fait une distinction quant au sens du mot respect : « Les mots « respect » et « respecter » présentent sans doute une certaine ambiguïté car, en dehors de la confusion déjà évoquée avec la crainte, il arrive qu'ils ne se distinguent pas des mots « conformité » et « se conformer » : par exemple un automobiliste peut très bien « respecter » la réglementation routière, au sens qu'il s'y conforme, sans avoir de respect pour cette législation. Mais ce n'est pas de ce sens qu'on parle habituellement des choses dignes de respect telles que la personne, la vérité ou la nature, et il est facile de voir que si on remplaçait systématiquement les occurrences du mot « respect » par le mot « conformité », on perdrait le sens particulier d'une bonne partie des phrases comportant le mot « respect. » Ce test est d'ailleurs une raison de rejeter aussi la

confusion avec le concept de crainte, car si on remplaçait systématiquement les occurrences du mot « respect » par le mot « crainte », on perdrait le sens spécifique d'une bonne partie des phrases contenant le mot « respect. » [Pharo, 2001 : 15] Le respect en tant que notion morale, serait, selon Aristote, cette propension à faire le bien, d'avoir du discernement entre bien et mal. « La vénération ou le respect est une inclination de l'âme non seulement à estimer l'objet qu'elle révère mais aussi à se soumettre à lui avec quelque crainte, pour tâcher de se le rendre favorable ; de façon que nous n'ayons de vénération que pour les causes libres que nous jugeons capables de nous faire du bien ou du mal, sans que nous sachions lequel des deux elles feront ; car nous avons de l'amour et de la dévotion plutôt qu'une simple vénération pour celles de qui nous n'attendons que du bien, et nous avons de la haine pour celles de qui nous n'attendons que du mal ; et si nous ne jugeons point que la cause de ce bien ou de ce mal soit libre, nous ne nous soumettons point à elle pour tâcher de l'avoir favorable. » [Pharo, 2001 : 23] Dans le respect cartésien nous trouvons une notion de crainte et de précaution que nous ne retrouverons pas chez Kant. En analysant quelques exemples, extraits de Kant, puis de Hume, nous verrons que ce qui est un effet de la volonté, l'inclination de l'âme, selon la théorie cartésienne, est tout autre : le respect est une activité de la volonté.

PARAGRAPHE II : LE RESPECT, ACTIVITE DE LA VOLONTE

Dans le cadre de l'interaction, dans la réciprocité des relations sociales, Goffman définit le respect comme une contrainte sociale fondamentale, il en est ainsi à propos de l'interactant : « On attend de lui qu'il fasse son possible pour ne pas heurter les sentiments des autres, ni leur faire perdre la face, ce de façon spontanée et volontaire, par suite d'une identification avec eux. » [Goffman, 1998 : 13] Il ne semble pas possible alors d'éprouver du plaisir à se maintenir dans une attitude respectueuse, Kant précise « on ne s'y laisse aller qu'à contrecœur à l'égard d'un homme. » [Kant, 1788 : 70] Pharo d'ajouter : « Le respect est une notion controversée car il est souvent considéré comme une valeur conservatrice ou plus précisément, comme un moyen particulièrement sournois de faire taire ceux qui auraient de velléités de rébellion contre l'ordre établi. » [Pharo, 2001 : 11]

Kant amplifie l'attitude à avoir, face au respect, par une soumission à la loi morale : « Nous sommes soumis à une discipline de la raison et nous ne devons, dans toutes nos

maximes, ni oublier la soumission à cette dernière, ni en rien retrancher, ni diminuer avec une présomption égoïste l'autorité de la loi (quoi que soit notre raison qui nous la donne), en plaçant le principe déterminant de notre volonté, quoique conformément à la loi, en autre chose cependant que dans la loi elle-même et dans le respect pour cette loi. Devoir et obligation sont les dénominations que seules nous devons donner à notre rapport à la loi morale. Nous sommes sans doute les membres législateurs d'un royaume moral, qui est possible par la liberté et qui nous est représenté par la raison pratique comme un objet de respect, mais en même temps nous en sommes les sujets et non le souverain, et méconnaître notre position inférieure comme créatures, rejeter présomptueusement l'autorité de la loi sainte, c'est déjà faire défection à la loi en esprit, quand bien même on en remplirait la lettre. » [Kant, 1788 : 70] Selon Pharo, Hume donne une structure qu'il appelle le carré amour, haine, orgueil et humilité : « A partir de là, Hume définit le respect, ou l'estime, comme un mélange d'amour et d'humilité, et le mépris comme un mélange d'orgueil et de haine. Quand nous considérons les bonnes qualités d'autrui à la fois en elles-mêmes, ce qui suivant la théorie doit produire de l'amour, et par comparaison aux nôtres, ce qui doit produire de l'humilité, nous éprouvons du respect, qui est un mélange d'amour et d'humilité (p.496.) Et Hume, qui a un caractère très ordonné dans ses compositions, voit la même structure carrée pour le mépris, mélange de haine et d'orgueil. Hume dit aussi de l'estime et du mépris que, par rapport à l'amour et la haine, « au fond ce sont les mêmes passions, diversifiées seulement par l'action de certaines causes. » (p.440) Le caractère distinctif ne vient que de la comparaison : « Le même homme peut causer du respect, de l'amour ou du mépris, par sa condition et ses talents, selon que celui qui le considère, de son inférieur, devient son égal ou son supérieur. » (p. 496) [Pharo, 2001 : 26]

Nos interlocuteurs, sur le terrain, donnent des qualificatifs au respect : « Bien ... Sacré... Grand... Joli...Très grand entre Manouches... C'est une grande affaire... Qualité... » Le respect aurait donc une noblesse, d'âme, il rejoint la notion humienne du respect, en cela, nous le verrons, c'est une volonté du comportement. Cette volonté est imposée au sein de notre groupe. Il y a une hiérarchisation selon l'âge : les âges de la vie. Selon ce principe, le respect est vertical, il se doit à celui qui est plus socialement plus âgé. Cette stratification sociale est fondée sur l'âge, un enfant jusqu'à dix ans est en apprentissage de respect, ensuite apparaissent des classifications autochtones ; jeune garçon ou jeune fille, jeunes mariés, homme ou femme, vieux ou vieille, anciens ou anciennes, patriarche. La verticalité s'exprime et se doit, du bas vers le haut, inéluctablement, du jeune garçon ou fille, à la tête de la hiérarchie : le patriarche. C'est une grande force de pratique morale et sociale,

parce que cette hiérarchisation est inaltérable grâce à la notion du respect, parce qu'elle est fondée sur l'âge. Grâce à l'âge, l'individu est socialement situé.

La nuance du respect est quantifiable, en effet la quantité de respect est liée à la quantité d'autorité sociale détenue par les personnes. Cette conception définit le rejet qu'éprouvent certains, face à la contrainte due au respect. Le respect est « une contrainte, une contrainte sociale fondamentale. » Goffman soutient que dans l'interaction qui régit nos relations avec les autres, nous possédons une face, avec pour principe, de ne pas la perdre ni de la faire perdre aux autres. Cette face a un caractère social. « Dans tous les cas, alors même que la face sociale d'une personne est souvent son bien le plus précieux et son refuge le plus plaisant, ce n'est qu'un prêt que lui consent la société : si elle ne s'en montre pas digne, elle lui sera retirée. Par les attributs qui lui sont accordés et la face qu'ils lui font porter, tout homme devient son propre geôlier. C'est là une contrainte sociale fondamentale, même s'il est vrai que chacun peut aimer sa cellule. » [Goffman, 1998 : 13] Pour ne pas faire perdre la face, au risque de perdre sa face sociale, l'individu pourra faire usage de tact, de savoir-faire, de diplomatie ou d'aisance. Dans ce cas, la précaution, portée par une personne, est une volonté. Inversement, l'individu cherchera à conserver sa face sociale, c'est élément qui fait que l'individu, dans une situation de l'interaction, se sent bien ou mal. Un mal-être peut avoir différentes origines, elles peuvent être assimilées à des agressions, puisque la personne peut se sentir blessée, victime d'un manque de respect. Le principe pour sauver sa face, assimilable à l'estime de soi, est l'équilibre selon Goffman : « L'équilibre est une image adéquate, car la durée et l'intensité de l'effort de réparation s'ajustent exactement à la persistance et à la gravité du danger. La face est donc un objet sacré, et il s'ensuit que l'ordre expressif nécessaire à sa préservation est un ordre rituel. » [Goffman, 1998 : 21]

Cet ordre rituel s'exprime, dans l'interaction, par la tenue et la déférence. Le premier correspond à l'individu socialisé, qui se tient bien, sa formation du caractère est normale, au sens qu'il ne dérange pas cet ordre rituel. La déférence est « un composant symbolique de l'activité humaine dont la fonction est d'exprimer dans les règles à un bénéficiaire l'appréciation portée sur lui, ou sur quelque chose dont il est le symbole, l'extension ou l'agent. » [Goffman, 1998 : 50-51] La tenue et la déférence sont utiles pour saisir l'attitude d'un individu, le respect étant édicté comme une « loi universelle », selon Kant, tout individu socialisé doit, à la fois avoir de la tenue, afin de marquer de la déférence. Dans l'absolu ! Notre société semble parcourue par une volonté « politique » de restitution de la sécurité. Si un retour à la sécurité est nécessaire, c'est que l'ordre ne règne plus.

Dans la définition du dictionnaire, en ouverture de ce chapitre, l'explication du mot respect, terminait par etc. Les trois lettres qui terminent cette phrase, et cetera, donne une idée d'un domaine d'application très vaste. Et cetera, dans ce même dictionnaire se traduit par : « Et le reste. » Le reste ! Différents corps sociaux revendiquent l'octroi, non pas du reste, mais de l'essence même du respect. Ainsi une campagne médiatique avait pour thème, le respect. Cette action, pédagogique, animée par des célébrités chères au public ciblé, les adolescents, visait à rappeler à ceux-ci, leur devoir de respect envers les adultes qu'ils côtoyaient ; en l'occurrence, le personnel de l'Education Nationale. Il faut en déduire que, si une entité appelle au respect, c'est donc que cette notion n'existe plus parmi la jeunesse, futur de notre société. Mais inversement, comme le souligne Emmanuel Renault : « Il est frappant que depuis quelques années ; les collégiens, les lycéens et plus généralement les jeunes de banlieue adressent très souvent une « demande de respect. » Le fait qu'une exigence morale, somme toute assez banale, soit ainsi mise au premier plan, indique manifestement que cette demande de respect cache mystérieusement quelque chose de plus que ce que nous entendons. » [Renault, mars-avril : 2002] Le respect aurait différents sens selon sa position, des classes sociales s'opposent autour de la notion de respect. Inversement, d'autres promettent, garantissent le respect. Dans le cadre, d'une campagne publicitaire, une entreprise nationale décline différents domaines de notre vie dans lesquels elle s'engage à respecter soit notre confort, soit notre avenir. Tout ceci autour d'un produit de première nécessité : le gaz. Un article de la presse quotidienne relate une expérience, dans un quartier urbain, sous ce titre « Cinq jeunes réalisent un diaporama sur le respect à destination des sixièmes. » Ils ont entre 16 et 18 ans, les jeunes prendront des photos pour illustrer le respect. « Une fois le diaporama terminé, Bintou, Sonia, Ibrahim, Eladji et Mohamed iront à la rencontre de collégiens bordelais scolarisés en classe de sixième pour leur présenter leur travail. » Ce projet reçoit des fonds de la mairie, la collectivité locale avait suggéré ce genre d'initiative, dans le cadre du contrat local de sécurité et de prévention de la délinquance. Dans les quelques exemples cités, la notion de respect aurait un caractère moral, s'adresserait aux personnes, garantirait les relations sociales. La demande récurrente de respect incite à penser, que la notion aurait perdu de sa valeur au sein de notre société.

Donc cette exigence morale, somme toute assez banale, ne serait pas aussi anodine. Nous sommes à la recherche des éléments qui fondent le respect, selon les auteurs classiques : l'admiration, la vénération, le bien, l'humilité, la générosité, le devoir, la crainte révérencielle, la bienveillance, la civilité, la tolérance, le sens de l'équité. Certains aspirent dans notre société, à ce que nous leur reconnaissons une valeur juste, celle qu'ils estiment comme le

bien premier, le respect de soi-même. Cette valeur, selon Rawls est importante : « Mais, dans une société bien ordonnée, le désir d'avoir un statut est satisfait par la reconnaissance publique des institutions justes ainsi que par la vie interne riche et variée des nombreuses communautés d'intérêts que permettent les libertés égales pour tous. La base du respect de soi-même, dans une société juste, n'est donc pas la part du revenu que l'on a, mais la répartition publiquement reconnue des droits et libertés fondamentales. Cette répartition étant égale, chacun a un statut semblable et garanti quand tous se réunissent pour diriger les affaires communes de l'ensemble de la société. Personne n'est enclin à chercher au-delà de l'égalité qui est garantie par la constitution, les moyens politiques de protéger son statut. D'autre part, il n'y a aucun individu qui soit prêt à accepter une liberté moindre que la liberté égale. En effet, cela constituerait pour lui un désavantage et affaiblirait sa position politique. Cela aurait aussi pour effet d'établir publiquement son infériorité définie par la structure de base de la société. Cette place subordonnée dans la vie publique serait effectivement humiliante et destructrice pour le respect de soi-même. » [Rawls, 1997 : 587] Ce désir de respect est : « La façon dont une personne accomplit sa part de figuration et aide les autres à accomplir la leur, représente le niveau de son acceptation des règles fondamentales de l'interaction sociale. C'est la pierre de touche de sa socialisation en tant qu'interactant. Si tous n'étaient pas socialisés de cette manière, l'interaction, dans la plupart des sociétés et des situations, seraient un danger bien plus grand pour la sensibilité et la face de chacun. L'expression symbolique des jugements de valeur deviendrait impossible et les sentiments impraticables ; autrement dit, plus personne ne serait l'objet d'un ordre rituel. Or, nous le verrons, si les personnes n'étaient pas des objets rituels délicats, les rencontres ne seraient pas organisées comme elles le sont habituellement. Il n'est donc pas surprenant que celui à qui on ne peut faire confiance en ce domaine sème la perturbation. » [Goffman, 1998 : 30]

PARAGRAPHE III LE PARADOXE DE LA MORALE

La moralité, selon Jankélévitch, est toujours là, même si certains discours semblent aspirer à l'acquisition d'un des éléments de la morale : le respect. « La moralité est coessentielle à la conscience, la conscience est tout entière immergée dans la moralité ; il s'avère après coup que l'a priori moral n'avait jamais disparu, qu'il était déjà là, qu'il était toujours là, apparemment endormi, mais à tout instant au bord du réveil ; la morale, parlant la langue de la normativité, voire du parti pris, prévient la spéculation critique, car elle lui préexistait tacitement. Et non seulement elle enveloppe sa lumière diffuse, mais encore, dans une autre dimension, et pour user d'autres métaphores, elle imprègne l'ensemble du problème

spéculatif ; elle est la quintessence et le fort intime de ce problème. » [Jankélévitch, 1981 : 8] Jankélévitch note aussi ceci : « La pensée, selon Descartes, est toujours là, elle aussi – elle surtout -, implicite ou explicite, immanente et continuellement pensante, même si on n'en prend pas expressément conscience ; mais elle se découvre présente en acte elle-même, dans un retour réflexif sur soi, à la faveur d'une interrogation ou à l'occasion d'une crise. » [Jankélévitch, 1981 : 9] Cette affirmation invite à comprendre la position revendicative de la part d'individus, au sein de la société, étant dotés d'un minimum d'entendement, l'injustice demande réparation. « Tes droits, c'est à toi qu'ils reviennent ou appartiennent, mais c'est à moi que leur défense incombe : et ils sont sous cette forme le plus sacré de mes devoirs ; ce n'est pas mon rôle de faire valoir mes propres droits, ni de revendiquer mon dû, ni même d'en parler – car la conscience de mon propre droit, considéré réflexivement et en première personne, n'est jamais morale ; elle reste prisonnière de l'intéressement et de la sordidité. L'homme du devoir, lui, ne travaille pas à justifier plus ou moins hypocritement son propre droit ou sa propre ambition, il est plutôt là pour sanctifier le bonheur des autres. Le positif et le négatif, en s'associant, donnent au devoir le modelé et le relief de l'ambivalence. Sublimité et misère, dirait Pascal ... Notre finitude achoppe invariablement contre la même alternative, contre la même barrière infranchissable. On ne peut avoir tous les avantages à la fois ! L'angoisse sera donc, comme toujours, la fatale rançon de notre dignité ... La charge qui nous incombe, elle est notre pesante responsabilité, et elle nous réserve beaucoup d'amertume. Noblesse oblige... Dignité oblige ! Mais ce n'est pas, bien entendu, par noblesse que l'homme du devoir poursuit cette épuisante entreprise éternellement inachevée ... Ce n'est pas pour jouer un noble rôle qu'il demeure fidèle, sans nul espoir de récompense, à l'œuvre interminable ! » [Jankélévitch, 1981 : 169] Ce noble rôle de dignité oblige, comme le note l'auteur, deux de nos interlocuteurs abordent le thème. Dans cette volonté de respecter la dignité de l'autre, il y a un paradoxe, bien sûr lorsque nous exprimons ce genre d'attitude envers l'autre, nous ne nous interrogeons pas sur notre démarche. Mais cette dignité émane d'un cosmos égocentrique, il est l'émanation d'un autre en moi, c'est à dire « mon semblable-différent. »

Jankélévitch note que la morale prévient la spéculation critique, notre terrain nous a surpris sur ce point car combien de fois avons-nous entendu cette forme discursive de précaution pour aborder une critique « c'est pas pour dire, mais untel je crois qu'il ... » acte de langage qui dit pour ne pas dire, c'est-à-dire, qui est une critique sans doute justifiée, mais qui ne peut se dire sans offenser l'autre dont on parle, lorsque cet autre est là présent à un moment postérieur à cette critique, rien ne lui est dit en face-à-face. Pourquoi ? En premier lieu pour ménager sa face, son statut, son rang au sein du groupe, ensuite la critique ne

mériterait pas une débauche d'énergie pour corriger le propos. Les choses peuvent venir à se savoir, il y a assez souvent un bon ami animé de bonnes intentions pour répéter ce qui a été dit : « Pourquoi tu dis ça sur moi ? » Alors là soit il faut assumer, soit il faut se défaire, éviter la polémique, si le choix est d'éviter la rupture, l'offensé se trouve placé dans la maîtrise de la décision, en général dans ce cas, les propos sont oubliés, sauf s'ils avaient été injurieux.

Le groupe nécessite une gestion du sentiment de dignité, applicable à tout autre. B. regrette ainsi que cette notion de dignité, élément du respect, soit abandonnée par quelques membres de ce qu'il qualifie « le monde » : « Y en a qui n'ont pas trop de respect, ils marchent comme bon leur semble. Y en a eu qu'ils ont eu des parents pas trop aimables. Alors ils ont suivi les conseils des parents, ils ont été pas bien éduqués, ils ont pas reçu une dignité de respect. Dans certains milieux, il y avait beaucoup d'hommes qu'ils avaient de la valeur, ils ont bien éduqué leurs enfants aujourd'hui, c'est de braves garçons avec un grand respect. » Dans le propos, plus loin, il nous parle de l'immanence du respect : « Le respect est très grand entre manouches On vient du Centre de la France, lorsque je viens à Bordeaux, y a plein de gens qui sont ici. J'ai le respect, des uns et des autres, moi que ça soit dans tous les milieux le respect et les autres gens, la même chose, le respect. On a la dignité, on se respecte. Voilà ! Il y a une valeur, il y a un sentiment, y a un sentiment qu'est partagé. C'est grand ! » E., autre intervenant, nous donne une version de sa perception de la dignité : « Moi je pense que le respect va avec la dignité, j'en suis sûr, la dignité c'est la franchise d'un homme, ça va avec, la franchise d'un homme. La dignité c'est d'être franc en toutes choses, presque, hein ! Pour une affaire ou donner une parole pour quoi que ce soit. Tiens demain, je viens te chercher et t'attends huit ou quinze jours. Ta dignité, bon un homme qu'est digne, la dignité veut dire plein de choses mais je pense qu'elle va avec la parole de l'homme et le respect ça va ensemble, ça va ensemble, c'est vrai. Y a plusieurs choses à dire sur la dignité, c'est grand, c'est très grand, mais je pense que la dignité va avec la personnalité de la personne, c'est très important, si on a pas de dignité on peut faillir à plein de choses. A plein de chose, un commerce et on revient sur sa parole par exemple, que l'autre y dit bon demain matin je suis là, je te donne ma parole, on fait des affaires. Finalement, y a pas d'affaire, y a pas de personne, y a rien du tout, bon c'est pas des hommes de parole, déjà, pour commencer. Et je pense la dignité, elle a quelque chose à voir là-dedans, oui la franchise et tout, je crois qu'on peut le mettre avec, c'est grand. » Ces expressions de la dignité rejoignent, en partie, la notion de Jankélévitch, à la fois une attitude personnelle d'un moi-autre, vers l'autre.

Catherine Audard note, à ce propos une réflexion intéressante, dans un article intitulé « La démocratie rêvée. » : « Nous sommes passés, comme dit Kant, de l'hétéronomie où mes actes sont jugés de l'extérieur et où ma propre dignité ne m'appartient pas, mais est un « bien » tribal et familial, à l'autonomie où je suis seul à prendre en charge mes décisions et mes actes, à poser moi-même les limites à ne pas dépasser, à connaître moi-même mes propres potentialités et capacités qui définissent le « soi » du respect de soi. Et cela nous conduits à une sorte de désert moral. S'il n'y a plus d'instance médiatrice entre moi-même et moi, si je ne suis plus corseté par la sanction sociale, la situation devient invivable si je n'ai pas la force nécessaire pour construire mes propres critères de jugement. L'autonomie est une abstraction si elle est prolongée par la reconnaissance sociale. Le respect de soi ne peut survivre sans l'estime de soi, c'est-à-dire un sentiment nourri de réussites, même modestes, même « non-productives », et leur reconnaissance sociale. J'ai beau savoir que le sentiment de ma dignité ne dépend pas du jugement d'autrui, il n'empêche que les marques quotidiennes de sa reconnaissance sont essentielles pour le maintien de ma confiance en moi. Valeur sociale ou professionnelle et valeur humaine s'entrecroisent inextricablement dans cette dialectique de l'universel et du particulier. » [Audard, 2002 : 184-185]

Des « grandes forces morales », ayant un caractère « universel », la société a produit des lois, en droit positif, en matière de code civil, dans le domaine du travail, du social. La rigueur d'une loi peut omettre de prendre en compte le caractère humain d'une notion indissociable du respect : l'estime de soi. De là, peut venir le paradoxe. « L'individu doit être doté d'une conscience de sa propre valeur. On a également soutenu que c'est cette conscience de soi, intersubjectivement constituée et intersubjectivement vulnérable, qu'il s'agit de confirmer dans l'action morale. Mais quel est le contenu de ce rapport positif à nous-mêmes, de cette conscience de notre valeur ? Peut-il être réduit à une simple conscience de notre dignité, de notre valeur en tant qu'être humain en général doté d'un corps et d'affects (confiance en soi), doté d'une conscience morale et d'une responsabilité individuelle (respect de soi), doté d'un travail ou d'une fonction sociale (estime de soi) ? Lorsque l'individu fait l'expérience du déni de reconnaissance radical ...c'est certes sa propre dignité et elle seule qu'il peut tenter de faire reconnaître. Il ne s'agit cependant que d'une forme particulière du désir de reconnaissance car le désir de reconnaissance est aussi un désir de reconnaissance de sa propre identité personnelle. » [Renault, 2000 : 57] Lorsque cette reconnaissance n'est pas acquise, l'individu peut s'en sentir blessé, touché en son fort intérieur, affaibli dans ses valeurs. Dans une situation sociale, la personne s'en trouve d'autant plus atteinte : « L'individu a généralement une réponse émotionnelle immédiate à la face que lui fait porter un contact avec les autres : il la soigne ; il s'y « attache. » Si la rencontre confirme une image de

lui-même qu'il tient pour assurée, cela le laisse assez indifférent. Si les événements lui font porter une face plus favorable qu'il ne l'espérait, il se « sent bien. Si ses vœux habituels ne sont pas comblés, on s'attend à ce qu'il se sente « mal » ou « blessé. » [Goffman, 1998 : 10]

Le contenu du respect, en général, a trois composants : 1) celui de la considération liée à un rang, un âge, un sexe, une excellence, 2) celui de la retenue, de la non-atteinte et des égards dus à certaines personnes et certaines choses, 3) celui enfin de la distance liée à une comparaison des différences, le moins devant se soumettre au plus. Le minoritaire devant se soumettre au majoritaire. Mais dans ce cas, ce serait faire atteinte à la valeur personnelle que l'individu place en lui, sa face pourrait être blessée. Cette définition est beaucoup trop rigoriste, en définissant des fonctions sociales au respect, nous aboutissons à une notion plus pertinente. Pharo la présente ainsi : « Le respect est une position pratique de la première personne qui consiste pour celle-ci à limiter sa liberté d'action de façon à ne pas porter atteinte à la valeur éminente qu'elle reconnaît à une personne ou à un objet, ou qu'une autre personne accorde à un objet. » [Pharo, 2001 : 86] La limitation de la liberté peut engendrer des blessures continuelles, ce sont des atteintes à la valeur d'une personne, mais c'est un fait social courant. L'estime de soi est étouffée, l'individu peut incliner vers le mépris, forme de lutte contre un déni social, la personne se définira, selon les concepts que Pharo intitule : « quatre formes d'estime de soi : autarcique respectueuse, autarcique méprisante, comparaison respectueuse, comparaison méprisante ou belliqueuse. Chaque forme de l'estime de soi a en fait sa propre loi de développement liée au contenu conceptuel : la liberté morale pour l'autarcie respectueuse, la protection de soi pour l'autarcie méprisante, l'apprentissage pour la comparaison respectueuse ou la compensation de l'orgueil blessé pour la comparaison belliqueuse. » [Pharo, 2001 : 100]

La communauté des gens du voyage pourrait avoir choisi le concept de la comparaison belliqueuse pour ne pas, foncièrement, établir de relations avec la société. La tradition culturelle des gens du voyage verbalise cette distance, par la forme d'une méconnaissance, pas individuelle mais globale de la communauté minoritaire par la majoritaire. Le stigmatisé peut stigmatiser : « ...ça n'a rien à voir leur culture et la notre, ça fait deux. Moi je donnerai pas ma culture pour eux. » En règle générale le « gadjó est yalo ! C'est-à-dire : « le sédentaire est cru ! » Le cru serait sans saveur, dénué d'attrait. Cru, ce peut être aussi l'impossibilité de l'accommoder à la sauce « manouche. » Les relations, lorsqu'elles sont tendues, entre les deux entités, gens du voyage et sédentaire, donnent aux rencontres un goût « amer. Les « voyageurs » savent se contenter de relations pragmatiques, économiques ou sociales, avec la

société englobante. Dans d'autres types de relations, le « voyageur » n'aime pas l'épisodique, le superficiel, comme le note Patrick Williams : « Avec eux, il n'y a pas de demi-mesure : ou bien l'on est complètement à l'intérieur, ou bien l'on reste irrémédiablement dehors, incapable de rien saisir. La position d'observateur privilégié apparaît totalement illusoire. Il n'est même pas possible d'espérer effleurer la surface des choses puisque, j'essayerai de la montrer, les manouches n'ont pas de surface. Le fond des choses ou rien du tout : voilà ce qu'exigent de l'ethnologue les caractères de l'affirmation manouche. Ambition qu'il a sans doute du mal à tenir. » [Williams, 2001 : 1-2]

CHAPITRE B : UNE NOTION EDUCATIVE DANS LE GROUPE DE « VOYAGEURS. »

E. est père de six enfants, son aînée a dix-sept ans, la plus jeune a tout juste un an. Deux garçons et quatre filles, le mari et la femme sont manouches, ils parlent couramment avec leurs enfants dans le dialecte manouche. Lorsque nous l'avons sollicité pour parler du respect, E. était inquiet. Il avait une crainte, celle de ne pas savoir répondre. Cet homme est râblé, tout est puissance en lui. L'épaisseur de ses bras traduit son investissement manuel dans le travail. Assis sur une chaise, en face de nous, la peau tannée par le soleil, une moustache noire très fine. Elle doit faire en largeur, au grand maximum, dans l'implantation pileuse, cinq à six poils. Cette légère pilosité faciale marque le haut des lèvres. L'homme est de taille moyenne, mais l'entretien le rend plus écrasé, sur cette chaise, que d'habitude. Nous constatons qu'il est intimidé, par la sollicitation, mais aussi par le sujet de notre questionnement. Nous voyons plus souvent sa chevelure de jais que la couleur marron de ses yeux. Mais il se détend au fur et à mesure que les questions sont posées. Il n'est vraiment pas évident pour lui de parler du respect, car cette notion est qualifiée de « grand. » Lorsque l'on parle du respect, c'est souvent pour constater son absence. L'attitude respectueuse doit être acquise, dès le plus jeune âge. Alors une personne qui ne saurait pas ce qu'est le respect, est comme un « gadjo » (sédentaire), il serait taxé d'incompétent, d'ignorant. Le respect s'inculque par la parole, ensuite il s'exprime aussi par la parole. Le dire est un engagement, il appartient à certains membres de la communauté. Tous peuvent communiquer, mais tous ne peuvent pas parler. Echanger par la parole, à bon escient, est un acte rituel. Cet acte, E. veille, auprès de ses enfants, à ce qu'il soit objet de respect. Quant à la notion du respect, voici ce que dit E. « Moi je crois que c'est une qualité qu'il faut avoir, ah oui, oui ! C'est pas un truc qu'on apprend comme ça, c'est une qualité qu'il faut avoir, je pense oui, en étant tout petit déjà, vis-à-vis des parents, comme on en discutait tout à l'heure, de mener bien le garçon, pas le frapper, pas le rouer de coups, mais bien lui apprendre tout petit, de respecter déjà premièrement son père, sa mère, et toute sa famille, ses oncles, ses cousins,, ses neveux, sa manmie, son grand-père, tout ce que tu veux mais par la suite c'est des choses qui s'apprend, oui, oui, moi je pense qui faut d'abord apprendre ça tout petit déjà, parce que d'une bête, on en fait pas un agneau le lendemain. Et d'un lion, on fait pas un ange. »

PARAGRAPHE I : L'ACCES A LA PAROLE

Avant de devenir un lien potentiel, l'enfant, nouveau-né, est le centre de conversation. Il est surtout centre d'échange de marque d'affection. Nous avons rarement vu des enfants autant embrassés : « dé man tchoum », « donnes-moi un baiser. » La phrase est répétée dès que l'enfant rencontre une nouvelle personne. Dans cet échange, de bébé à petit enfant, il perçoit dans la réception, dans l'exécution de ces marques d'affection, son groupe. L'enfant emmagasine qui sont les membres de la famille, la plus proche, il la connaît, mais aussi les rangs avunculaires, il les découvre dans cette demande ou par l'ordre intimé par ses parents. La parole émane souvent d'un adulte, homme ou femme, il y a éducation dans le geste, ainsi que glorification, de la descendance et de l'ascendance. L'enfant perçoit que la parole émane de certains détenteurs, des hommes, des femmes. Les frères et les sœurs, dans la famille de E. conversent avec leurs cadets et benjamins, mais ils n'ont d'autorité qu'au travers de la parole d'un adulte. Ceci est un principe commun d'une relation éducative quant au détenteur de l'autorité. La mère peut intervenir, faute de satisfaction, le père gronde. Lors de la croissance, nous choisirons le cas du garçon, il discernera entre entendre et écouter. Pris en charge, quant à son éducation communautaire par son père, vers l'âge de sept ans, il sera souvent, lorsqu'il s'approchera, tancé en cas d'erreur ou convié à participer. Convié, lors d'une grillade entre hommes, le père de l'enfant lui proposera une part du mets qui cuit. Tancé, lors de son entrée dans une sphère conversationnelle d'hommes, il ne peut y participer. Selon son âge, il sera juste admonesté : « Vek glan ! » (Sorts de devant !) Dans ce cas là, nos interlocuteurs distinguent leur réaction selon l'âge de l'impudent. Pour E., dans le cas d'un enfant, à l'exemple du sien : « Dans ce sens-là, dans ce sens-là, on peut l'envoyer balader si on veut oui, parce que si c'est vraiment jeune, comme tu dis, il a pas à discuter dans les conversations. C'est pas l'histoire de regarder ou que ça le regarde pas mais c'est pas ça, à partir d'un certain âge il n'a pas, il n'a pas à discuter dans des conversations sérieuses, non. Moi, j'ai mon gamin, qui a neuf, dix ans là, je sais pas si t'as pas remarqué, quand je discute avec des hommes de mon âge, quand il vient couper en travers, je le fous dans un coin, tais-toi, arrêtes, tu parleras après, il a son dernier mot, pas le premier, malgré que c'est mon fils. Pourquoi ? Parce que je veux pas qu'il coupe une conversation, si elle est importante ou pas importante, dès l'instant qu'il y a quelqu'un en face de moi, qu'il est de mon âge ou bien plus vieux, je veux pas qu'il coupe. S'il passe au travers, je veux pas, il fait le tour derrière, il passe pas devant. Pourquoi ? Parce que c'est signe de respect aussi, le respect veut dire quelque chose. »

Un autre entretien, avec un « ancien », nous fait percevoir, ce que Goffman définit comme une rencontre sociale, entre hommes : « ...on a une « rencontre sociale. » Tout au long de celle-ci, les participants sont dans l'obligation de maintenir une certaine absorption dans ce qui se dit et de veiller à ce qu'il n'arrive jamais trop longtemps que personne (ou plus d'une personne à la fois) n'occupe la scène. Il peut donc se faire qu'ils ne se parlent pas à un moment donné, mais que les participants sont en « état de parole. » [Goffman, 1992 : 140] Ce que Patrick Williams précise comme un acte plein de sens, dans un groupe de « voyageurs » : « ... Avec les manouches, on est complètement dedans ou bien on reste irrémédiablement dehors. Que tout paraît inentamé, intact, à chaque retour. Il y a alors, si l'on entre, si l'on a, d'autres fois, passé assez de temps pour entrer, le sentiment qu'immédiatement la connivence, si profonde, est retrouvée. Les mois d'absence ne comptent pas. Pas besoin de parler. C'est cela : après plusieurs mois, après des années, il ne faut pas parler. » [Williams, 2001 : 90] K. nous dit, par rapport à son enfance quels étaient les principes qui régissaient l'état de parole : « ...d'abord on ne doit pas couper la parole d'un ancien, d'une vieille personne, le plus jeune il a pas le droit de le faire, pas vers nous. On le fait pas, pas nous, on le fera pas, hein ! Mon bertrand. T'as vu, c'est important, on fait pas ça nous on est toujours derrière, et jamais, on passera, on prendra la parole avant une vieille personne, pas vers nous. Vers nous, on sait comment c'est ! Y a des jeunes maintenant ils prennent la parole, ils coupent la parole des anciens. Voilà. » « ... Y a des jeunes, ils vont couper tout de suite, aller bon, la vieille personne, elle va parler, aller hop ! Bam, il va couper directement devant, il va y couper, tient ceci, cela. Nous, vers nous, on le fera pas, jamais on va le faire. Jamais ça. Vers nous, bon ben, nos parents, ils nous disaient où que c'est qu'on était, ben, ils étaient là, s'ils discutaient avec des vieux, des anciens comme eux, là ben jamais on ... et pis d'abord jamais on passait devant eux. On faisait le tour comme ça, dike ! Par là-bas, on restait, on restait là, on entendait mais jamais on venait couper la parole des anciens, ben alors. Ah ! Ben alors, y manquera plus que ça. Voilà y en a des jeunes, allez, j'ai vu ça, allez hop, ceci, cela et puis voilà dit comme ça ! » « ... Voilà une vieille personne qui parlait avant vers nous. Des vieilles personnes qui parlaient ensemble, et ben jamais on venait là, on venait si, on était à deux ou trois mètres, jamais on venait là. (Silence) Ah ! Oui, c'est bien plus important qu'un jeune, maintenant le jeune, c'est plus comme avant. Y a des jeunes personnes qui vont voir un ancien, ils auront pas, ça dépend des gens aussi. Parce que les bons manouches comme on dit « courrou man lo rakélo, mouk pouré qué rackelé. » (Je tape celui qui parle, laissez les vieux parlaient.) Les hommes pratiquent ce que Goffman qualifie « d'aparté », mais cet aparté n'est pas une extraction d'un groupe, en état de parole, de l'ensemble de la communauté, c'est « une communication subordonnée au sein d'un sous-

groupe de participants ratifiés » [Goffman, 1992 : 143], en l'occurrence des hommes par rapport à de jeunes garçons.

« Un jeune garçon » comme nos interlocuteurs le définissent, correspond à un état social. Le garçon, jusqu'à un certain âge, environ douze ans, dort encore dans la caravane des parents. Lorsqu'il devient pré-pubère, il est susceptible d'entendre la nuit les ébats amoureux de ses parents. La mère peut, à ce moment, soit en discutant avec le père, soit en usant d'une forme de critiques, procéder à une forme de rejet du garçon, inciter à un changement de couche. Soit ses parents font l'acquisition d'une caravane, soit son père réalise un couchage sommaire dans le fourgon, véhicule tracteur de la caravane. L'enfant quitte son rang social d'enfant, c'est-à-dire celui de l'apprenti, pour le niveau supérieur de « jeune garçon. » Il y gagne en avantage, celui de dormir tranquille, de pouvoir circuler sans contrainte entre les cercles familiaux. Il n'accède pas encore à la production de parole, il peut converser avec des garçons de son âge, répondre à des questions ou des sollicitations d'adultes, se plier aux ordres de ses parents. Il évolue dans le groupe, il vit une position sociale en interagissant avec les autres membres, mais sous la contrainte du silence. Interférer dans une conversation, à laquelle il n'a pas accès, l'intervention du jeune est une « coupure » « « Non c'est pas normal, bien sûr c'est couper une parole, oui, comment t'expliquer ça : quand ils viennent au milieu comme ça, ça coupe une conversation, tu vois pas le monde. Malgré que c'est une histoire qu'on raconte ou n'importe quoi ou des choses importantes, par exemple ou des choses plaisantes entre hommes ou des choses qui concernent des hommes, assez vieux en âge par exemple, hein ! Pas des petites questions inutiles, ça peut-être des choses importantes. Un jeune, dans un premier temps, il va s'emmener, il va couper en travers, il est conscient quand même, un jeune de 15, 16 ans de venir couper une discussion, en discutant des hommes, quatre, cinq hommes. Il sait bien qu'il s'amène au milieu, discuter devant, il est conscient quand même à 16 ans, il est conscient qu'il vient faire une entrave à la discussion, il vient embêter des gens en train de discuter, des gens, des gens de 50, 60 ans par exemple ou même 40 ans, un gars de 16 ans il pourrait être son fils. Il a pas à couper une conversation, qu'il a son père, par exemple, qu'est là dans la conversation. Déjà pour le père il n'a pas de respect, vis-à-vis de ses amis qui l'entourent à lui. » Un tel comportement est un affront à double titre, dans le cérémoniel, ensuite quant au respect des règles de l'ordre rituel. E. précise : « Si le fils vient comme ça, tout brutalement, discuter comme ça de quoi que ce soit, d'appeler son père malgré qu'il soit en grande discussion, peut-être le père n'a pas fait son travail en étant petit. Oui, c'est possible, ça aussi ça joue, normalement si le fils connaît son père, si le père lui a appris comme il faut au fils, appris élevé plutôt. Il n'a pas à venir l'interrompre, il peut se

dire, « mon père n'a pas fini de discuter, j'ai pas à venir l'interrompre, hein ! Parce qu'il va me crier dessus, je vais pas aller là-bas malgré ma mère l'appelle ou maman l'appelle, je vais pas lui parler, je vais pas le déranger, moi. » Là le fils réagit bien, mais maintenant qu'il vient dans une conversation, qu'il vient l'embêter, c'est autre chose, c'est qu'il en a rien à foutre et puis bon il vient, il vient pour couper une conversation, et puis il n'en a rien à foutre de qui c'est qu'il y a en face. Normalement, c'est pas bon, il peut se trouver mal, le fils, Seigneur. »

Dans l'entretien avec K., l'extrait montre qu'il a été initié à respecter l'ordre rituel, autour de la parole d'hommes. Il devait procéder par l'évitement, physique et discursif, par contre il reproche aux jeunes, de ne pas avoir cette précaution. Bien au contraire, il affirme qu'ils se plaisent à « offenser » les hommes, en venant « couper la parole. » Le propos de E. précise la raison de cette offense, dénoncée par K., le manque d'éducation à l'ordre rituel : le manque de respect. « Et quand bien même une personne briserait son pacte avec la société par son inconduite, il ne s'ensuivrait pas nécessairement un châtement. Si l'offense est telle que l'on peut laisser faire sans trop y perdre la face, les offensés se montrent généralement tolérants et renvoient les règlements de compte à une autre occasion, qui, bien souvent, n'arrive jamais ou n'est pas exploitée. Si l'offense est d'importance, les offensés peuvent se retirer, définitivement ou non, d'un mouvement encore accentué par la crainte que leur inspire celui qui enfreint le code rituel. Ou bien, ils peuvent faire en sorte que l'offenseur soit retiré de leur vue et couper ainsi toute communication. Mais, comme de telles mesures n'empêchent pas l'offenseur de sauver en grande partie la face, le retrait est souvent moins un châtement informel qu'un moyen de couper court. Il se peut que le principe fondamental de l'ordre rituel soit la face et non la justice, ce pour quoi l'offenseur reçoit non pas ce qu'il mérite, mais ce qui permet momentanément d'appuyer la ligne d'action où il s'est engagé, et, au-delà, la ligne d'action sur laquelle il a engagé l'interaction. » [Goffman, 2001 : 40-41] Dans le cas du fils, comme le démontre, le propos de E., le fils peut briser l'interaction, casser l'ordre rituel, faire assaut à la face de son père. Des situations de ce genre, il en existe peu, parce que si un père a oublié d'inculquer à son fils, les règles de conduite, un homme du cercle de parole peut interpellé l'offenseur. Cet homme, en tentant de rétablir l'ordre rituel, joue sa face. Nous ne connaissons aucun jeune garçon qui face à un rappel à l'ordre de ce type, se risquerait à répondre.

La parole est matérielle, en utilisant des expressions, dans le discours de nos interlocuteurs, nous trouvons des relations à la matérialité, ainsi une parole peut être : coupée, entravée, en l'air, de travers. La notion de matérialité a un autre sens, elle est l'instrument de

l'interaction, dans notre groupe. Elle appartient aux hommes, ainsi que ceux qui sont en passe d'accéder à ce rang social. Dans notre groupe, est homme celui qui est père d'un enfant.

PARAGRAPHE II : UNE PATHOLOGIE PEUT DESORGANISER LE RESPECT

Il existe une situation qui créée depuis quelques semaines une tension dans le groupe, sachant que ce groupe se résume à une configuration de foyer familial étroit, parents, enfants et petits-enfants. Une pathologie, l'aphasie, trouble l'ordre de la relation entre le malade et le reste des individus, cette personne en souffrance est un homme, de grande renommée, créateur de beaucoup de respect de la part de la communauté, souffre de ce trouble du langage après un grave accident vasculaire cérébral. Nous avons eu l'occasion bien avant, cet accident d'avoir des entretiens de terrain avec Et.

De sa position dans la maladie, Et est un miraculé, les médecins lui laissaient peu de chance de vivre au soir de son AVC, mais l'artère qui avait cédé s'est d'elle-même mise à cesser de s'écouler dans la boîte crânienne. Deux mois de coma provoqué, un infarctus paraissait sur les prospections de radiologie, il ne devait plus marcher, ni mouvoir ses membres supérieurs et ne plus parler. Au sortir du coma, il marche, fait usage de ses bras, et parle mais pas dans une coordination évidente.

Cette difficulté de langage a provoqué parmi les enfants des inquiétudes, inquiétudes dues au rang de leur père, à la perte d'une partie de mémoire qui revient petit à petit. Un événement a créé beaucoup de surprise, Et s'est énervé, il a giflé l'un de ses jeunes fils. Or Et est connu pour n'avoir jamais porté la main sur ses enfants. Alors, ce comportement, qui était un manque de discernement, un empressement dû à la difficulté de s'exprimer, a provoqué le doute parmi ses descendants, cette discordance verbale provoque des usages d'actes de langage qui peuvent gravement blesser.

L'aîné de ses garçons tente d'éviter d'être dans l'entourage immédiat de son père, P ne voudrait pas être l'objet du courroux de son père, ce serait difficilement supportable. P a du respect pour son père, il est lui-même père de famille, il ne voudrait pas être mis en fâcheuse situation. Ne pas comprendre ce que son père attend de lui, être l'objet d'un discours grave : que son père lui jure les morts. Comment réagirait-il face à cette situation ? « Qu'est-ce que tu veux que je fasse, je peux pas le jurer, c'est les même morts, je peux pas me battre avec lui c'est mon père, dire qu'il est malade, mais non des fois il parle comme toi et moi, alors je fais quoi ? Je m'en vais, j'attelle et je quitte la place, quand il redeviendra bien on verra. »

Les gendres de Et sont beaucoup plus patients et compréhensifs que P, eux ne craignent pas, ils sont respectueux, « il sait pas tout ce qu'il dit, alors tu peux pas lui en

vouloir, on est avec lui et puis quand on voit que ça chauffe alors on rentre chez nous, comme ça c'est sa femme qui s'en occupe. » Ce qui éprouve le concept du respect est la survenance récente de l'accident vasculaire, sur « la place » il y a un autre personnage souffrant d'une pathologie, une maladie psychique, mais de longue date. C'est le frère de Et, l'oncle de tous les enfants de Et, il vit dans cette famille depuis tout le temps. Toutes les personnes du foyer nucléaire familial ont grandi avec les élucubrations de M

Personne ne prend les propos de M pour une parole d'homme, avec les qualités et la quantité adéquate, même en cas de jurements de morts, personne n'aurait de réaction totalement négative. C'est-à-dire que lorsque M jure les morts à quelqu'un il est bon de s'en plaindre auprès de ses frères, surtout vers Et, à ce moment Et demande la clémence, de ne pas porter cas sur ses paroles, car il est handicapé. L'insulté doit se contenter de cette explication et rien d'autre, sinon cela serait considéré comme une volonté hasardeuse et déplacée.

Mais maintenant Et souffre d'aphasie, il n'a plus toute sa cohérence, il a été pris en charge dans un centre hospitalier spécialisé dans la convalescence après les AVC, mais ils n'ont pas pu mettre en application leur thérapie. Et, lorsque sa mémoire s'est mise à ressurgir progressivement, Et a commencé à parler dans sa langue vernaculaire, le Manouche, le personnel hospitalier a donc décidé que Et devait rejoindre sa famille, de suivre tous les jours deux heures d'orthophonie pour récupérer la parole et sa logique, les soins seront dispensés en condition endogène.

PARAGRAPHE III : SAVOIR

Goffman écrit ceci quant au respect et à la politesse : « On manifeste respect et politesse, et on s'assure de bien adresser aux autres toutes les cérémonies qui pourraient leur revenir. On fait preuve de discrétion : on laisse inexprimés les faits qui pourraient, implicitement ou explicitement, contredire ou gêner les prétentions des autres. On use de circonlocutions trompeuses, on formule ses réponses avec une prudente ambiguïté, de façon à préserver la face des autres, sinon leurs intérêts. On se montre courtois, on modifie légèrement ce qu'on exige des autres ou ce qu'on leur impute, de telle sorte qu'ils puissent estimer que la situation ne menace pas leur amour-propre. Si on leur impose des exigences humiliantes ou des attributs peu flatteurs, on peut employer pour cela le ton de la plaisanterie, et leur permettre ainsi d'adopter la ligne du beau joueur qui sait relâcher pour un temps ses idéaux d'honneur et de fierté. Enfin, avant de se livrer à un acte potentiellement offensant, on peut expliquer pourquoi il ne convient pas de le prendre pour un affront. Par exemple, si l'on sait que l'on devra se retirer prématurément d'une rencontre, on peut en prévenir les autres à

l'avance, afin qu'ils puissent se préparer à y faire face. Mais il n'est pas nécessaire que la neutralisation d'une offense soit verbalisée : on peut attendre un moment propice ou une interruption naturelle – par exemple, un silence momentané pendant lequel il n'y a aucun locuteur à offenser -, pour s'en aller, garantissant muettement l'innocence de son départ au moyen du contexte. » [Goffman, 1998 : 18] Cette analyse, dans notre groupe, ne fonctionnerait pas, dès la troisième phrase, « on use de... », le procédé n'est plus applicable, parce qu'il manque cette notion de savoir. La face et la figuration dans l'interaction sont indissociables dans notre groupe, il est impossible de tenter de modifier la manière de se comporter, sans que cela soit pris pour un affront. Savoir est accéder à la nature du respect, il faut connaître l'ordre rituel : Savoir le sacré. Grâce à son contraire, ne pas savoir, méconnaître, une personne peut être mise hors du groupe, purement et simplement. La situation du sédentaire découle de cette notion de ne pas savoir.

Et. est père de six enfants, grand-père, lorsqu'il s'exprime, il parle fort. Il a un ton assez brutal, c'est un homme de renommée, aîné d'une famille. Pour cet homme envisager une approche, dans le milieu sédentaire, ressemble à une progression avec précaution : « En fait ce qui fait garder de la distance avec, heu tu connais pas le gars, tu n'oses pas dire té je vais faire ça, tu sais pas comment il va le prendre et puis tu vas être mettons pas fait pour dire lui, tu vas dire vous, c'est pas pareil quoi ! Tandis que nous quand on tombe entre nous, y a pas de problème tandis que on tombe vers un gadjo qu'on connaît pas très bien, il y a une distance, je sais pas, il y a un truc on fait attention, ça qu'on doit dire, on s'approche pas trop voilà, comme dans le brouillard. » Notre nouvel interlocuteur est une masse de muscles, des protubérances aussi impressionnantes que celles des héros américains de films d'action, T. est blond, aux yeux bleus. Il se dit « pas manouche, voyageur ! » A une question sur la position du respect, au sein du groupe, par rapport à celui pratiqué par les sédentaires, nous l'interrogeons pour savoir si le second est inférieur au premier : « Non ils sont pas moins que moi, mais disons, ils savent pas, ils savent pas comment marche le respect chez nous, comment ça marche donc ils croient que, eux ils ont leur respect, nous on a le nôtre. Moi, je sais que vers nous, les voyageurs on aura plus de respect. » Pour tenter de comprendre, nous utilisons la biographie de T. A vingt-deux ans, notre vis-à-vis a déjà fait quelques séjours en prison. Pour percevoir l'ampleur du phénomène, depuis l'âge de dix-sept ans, il a goûté à la liberté d'aller et de venir pendant six mois, pas consécutifs, par bribes de semaines de relative tranquillité. Donc il a été confronté au comportement de codétenus, il semble pouvoir trouver des différences : « Quand on est en prison, ben déjà quand on est en prison. On ...Ouais ! Mais là on est sous la loi des sédentaires mais ça dépend avec qui on est. Moi, je sais que

j'étais avec des gadjé (sédentaires) en prison, des raclé, je me suis mis en prison avec eux, mais on ne se manquait pas de respect. C'était heu ... (pareil qu'avec les voyageurs ?) Ah ! Non, parce qu'après je me suis mis en cellule avec des voyageurs, qu'étaient avec moi et y avait un respect qu'était différent. On se respecte plus dur certaines choses. C'est à dire, moi, j'étais avec un raclo (jeune sédentaire), au début en cellule. Lui, y avait un cabinet, il chiait devant moi, et que un voyageur, quand on était en cellule avec moi, quand il était en cellule avec moi, il chiait pas devant moi. Il mettait une serviette devant, tandis qu'un raclo, non il chiait devant moi. Tandis que moi, quand j'allais au cabinet, je mettais, je le respectais, je mettais une serviette devant le cabinet. Mais disons que entre voyageurs, y a plus de respect que envers les gadjé. » L'impudeur serait une offense, un manque de respect pour T. Nous reprenons notre interrogation sur cette notion de savoir, mais avec un autre interlocuteur, G., châtain, les yeux bruns, nous sommes au bord du feu, pas en vis-à-vis, puisqu'il est accompagné de son beau-frère. Tout en discutant, il pousse du pied les braises pour former une circonférence, un feu compact, flamboyant. Notre interlocuteur a une renommée, il n'a pas froid aux yeux, nous aurons l'occasion de relater un conflit, où il a prouvé qu' « il a du sang. » Savoir parler : « Ah ! Ça les gadjé, ils connaissent pas ça. Parce que nous heu ! Si y a la femme de l'autre, ou la femme d'un gadjo, je vais parler de sexe, de cul comme ça, c'est vilain. On peut parler entre hommes, mais devant les femmes, non. C'est manque de respect, moi si quelqu'un parle comme ça chez moi, c'est qu'il me manque de respect, à moi pour commencer, envers ma femme. »

Nous approfondissons avec G., ne pas savoir peut se comprendre pour un paysan, d'ailleurs le mot, paysan, est la traduction en français du terme manouche : gadjo, selon J.Valet, état de sédentarité contre celui du mouvement. [Valet, 1984 : 45] Mais feindre de ne pas savoir qu'il est là, lui, G., homme et voyageur, il interprète cette posture : « Je pense que c'est des faux-jetons, des faux, et puis qu'ils savent pas ce que c'est le respect. C'est des faux, c'est pas bien, c'est faire la bonne figure par-devant, et manquer de respect par derrière, c'est parler par derrière, c'est pareil. En fait, le respect ça veut dire beaucoup de choses, quoi, plein de trucs. » Il y a lors de rencontres, des gens du voyage, qui connaissant les règles du respect, ou ne sachant pas, peuvent faire affront. Il y a ceux qui savent, beaucoup, et ceux qui ne savent pas, peu. Ne pas savoir est inconcevable, parce que le respect fait partie de l'éducation, B. le confirme : « Ah ! D'apprendre aux enfants, les parents s'ils éduquent leurs enfants dans un bon chemin, si ils les éduquent dans un bon chemin, les enfants suivront la voie des parents. Et si les parents sont mauvais, les enfants suivront la voie des parents. Ca devient pas des bons. Il y a des bandits pour ça, à cause que les enfants ils te dédisent, les enfants, ils ont

fait ce que les parents faisaient. » Qu'est-ce qu'être bien éduqué ? Que faut-il savoir ? « Ah ! Ils marquent du respect quand même parce qu'ils ont été bien éduqués. Ils avaient des parents qui sont restés convenables, ils ont bien été éduqués dans le bon sens, dans le bon chemin. Voilà je m'en souviens, nos vieux parents ont toujours éduqué à faire le bien. Ils nous ont dits « de se détourner du mal. » Lorsqu'on rencontrait des gens qui se bagarraient, des gens qui avaient, de ne pas fréquenter des jeunes qui faisaient les quatre cents coups. De ne pas se mélanger avec eux. Voilà parce qu'on avait de bons parents, voilà et parce qu'on avait de bons parents qui nous ont bien éduqués. » Il semble nécessaire, même évident que savoir ce qu'est le respect, est essentiel. Ceci parce que le respect maintient la cohésion, G. nous explique ce que serait les « Menchi » (le Monde), sans le respect : « Moi je pense que ça y joue beaucoup envers nous parce que on se tuerait, parce que si on aurait pas un respect, certains qui auraient pas un respect, qui sauraient pas ce que c'est un respect, on se tuerait. Parce que ça irait pas, ça irait pas, il en faut qui connaissent le respect, qui sait ce qu'est le respect. »

Nous écrivions que le verbe transitif, savoir, transparaissait dans la teneur de nos entretiens avec les individus de notre groupe. Savoir est associé à des mots ou à des verbes, dont voici quelques exemples : sacré, mieux, grande affaire, bien parler, à apprendre, apprendre à connaître, justice, éducation, culture et manières. Toutes ces notions portent sur l'accession au savoir, il semble inconcevable d'exister dans le groupe, et ailleurs, sans savoir ce qu'est le respect. Nos interlocuteurs savent dire, parce qu'ils ont le rang d'accession à la parole, ils ont acquis la connaissance, maintenant ils peuvent dire. Ainsi savoir, c'est acquérir progressivement le respect, de premier rang, celui de la famille, le cercle nucléaire, G. « Et manquer surtout pas de respect à ses frères, à ses oncles, à sa mamie, enfin à tous ceux-là qu'il connaît enfin quoi. C'est surtout ça, pas dire de gros mots parce que c'est manquer de respect, c'est pas bien, et ça je veux pas. Voilà, quand ils disent quelque chose, je crie sur eux, je suis obligé, si je laisse faire après ça va plus. » Une fois acquis ce respect primaire, la vie, avec les ascendants et les avunculaires, s'en trouve organisée. K. nous parle de son passé : « Avant comment qu'on était avant, y avait tous mes oncles, du côté de mon défunt père, tu vois. Ils étaient quatre, cinq, six. J'ai vu des fois des cinq, six ans, sept, huit ans, voyager ensemble, pas ça dike ! (regardes !) (K. a porté son pouce au bord des dents, il place son l'ongle derrière l'arête des incisives, dans un mouvement de levier vers l'extérieur de la bouche, il fait claquer cet ongle) Parce qu'ils avaient le respect, ils avaient du respect, ben nous aussi avec nos cousins germains, pareil on avait du respect. Pas de ... Tu vois, voilà, il allait là, yop(lui), il allait changer des chevaux, han ! Va changer les chevaux, on les

changeait. Après il venait avec toi changer les chevaux, après il allait voir les siens, alors on allait changer les chevaux avec lui, chacun son tour. Là on se donnait un coup de main, comme ça, puis on avait du respect ensemble. Y a des fois ils disaient eux, y faut que j'aïlle par-là, dans l'autre bourg, faut que j'aïlle à tel endroit et puis en route, ils s'en allaient par-là. Alors les voitures, les autres voitures elles étaient tournées. Les autres voitures par-là, et puis voilà par-là. Des fois, le monde, des fois, ils pleuraient « dé man, Seigneur, cré gar, gorrés lém. » (Fais le pour moi, Seigneur, fait pas ça, ils pleurent.) Tu sais bien, ils pleuraient, tu vois. Il faut se quitter. Regardez voir, il faut que j'aïlle là-bas, et toi que tu vas par-là. Ils s'amenait et ils pleuraient voilà, ce qu'ils faisaient un peu plus loin : « et ben toi, tu vas aller faire tes affaires là, je vais aller avec toi. » Ils tournaient les chevaux, ils tournaient les voitures, allez hop ! Ils allaient là avec... ils faisaient les affaires là-bas, et puis après, là où il avait à faire, et ben ils allaient tous ensemble, ben voilà. Ils pleuraient « gorrés lém (ils pleurent), on va se quitter, regardez voir, faut que je vais, quand est-ce que l'on va se revoir. » Quatre, cinq jours, ben l'autre il tournait, « on va y aller là, on va faire tes affaires, toi, hein et quand t'auras fini, ben on va y aller là où t'as à faire. » Voilà. C'était bien, là, là y avait du respect, là. » K. est décédé en 2003, sa femme se trouve à vivre bloqué sur le terrain dont son mari avait fait l'acquisition, cette notion de respect nous pouvons en voir les effets sur la vie de cette famille.

Depuis le décès du père, ils ne sont jamais repartis, pourtant il y a suffisamment de garçons pour mener les chevaux et les caravanes, cinq garçons. Et bien la mère ne leur fait pas confiance, elle ne veut pas qu'ils mènent les attelages avec les caravanes attelées, des roulettes, elle dit avoir peur. Mais est-ce la véritable raison ? Non, sans doute non, il n'y a plus d'homme dans le groupe, puisque les garçons ne sont pas mariés, certains deviennent des vieux garçons qui vivent avec leur mère, les plus jeunes ont fait le choix de fréquenter des filles de sédentaires, de passer leur permis. Comme il n'y a plus d'homme dans ce foyer nucléaire, la mère estime que personne ne peut prendre véritablement en charge le groupe en déplacement, ceci quant à la tenue de la parole en situation de rencontre, enfin quant à la tenue du respect des individus en situation de rencontre. L'aîné des garçons nous expliquait la raison qui les empêchait de partir ne serait-ce que pour rejoindre leurs cousins « Ils pensent pas comme nous, avec eux ça n'irait pas, non, ça n'irait pas ! » Et pour cause, l'autre partie de la famille est dans une situation amplifiée, les parents sont tous deux décédés, de leur éducation, les groupes collatéraux qui se sont formés ont conservé l'habitude de consommer beaucoup d'alcool. En conséquence, les soirées sur les places sont animées, dans le mauvais sens du terme, « ça crie, ça jure, et tu sais pas qui ils jurent nous, le monde ou les « keslia », (les marmites) » Jurer les marmites, c'est jurer les morts à un ustensile qui bien sûr à un

propriétaire, donc par « ricochet » il est possible de considérer que le jurement est adressé au propriétaire. Ce genre de choses provoque une tension sur les places, d'autant que les individus qui forment cet autre pan de la famille sont habitués à provoquer ces tensions. Ils aiment ça !

En grandissant, nos interlocuteurs ont appris à accéder au cercle plus large, celui du groupe, des affins aux « Menché », au point de devenir une clé de contact. E. nous explique, comment se gère une promiscuité : « Y a un lien, oui ensemble, des fois quand on se trouve dans un grand rassemblement, 100 caravanes, 500 ou 1000 ou 5000, y en a plein qu'on connaît pas au milieu. Mais quand on est réuni, par exemple, pour une chose, c'est vrai que on est là pour le respect. Et des fois quand y a des choses, une bagarre, on sait jamais, ou une engueulade, ça arrive, y a des fois souvent de fois, on ne dit rien parce par rapport qu'à côté y a des personnes qu'on connaît très bien parfois, on dit rien des fois on s'écrase parce que, bon, vis-à-vis à des gens qu'on connaît très bien, pour pas, bien que c'est des choses qui sont à côté, des fois on ne dit rien. Des fois on reste muet comme un carpeau, comme on dit, c'est pas parce que c'est une personnalité, c'est plutôt des gens qu'on connaît, c'est signe de respect pour ces gens-là, ben des fois on s'élève pas pour faire quelque chose, malgré qu'on est des grands groupes parfois, malgré qu'on se connaît pas parfois vis-à-vis qu'il y a une personne qu'on connaît très bien alors au lieu de s'irriter, on ne dit rien, à cause de ces personnes qui sont ici, ça répond pas vraiment à ta question ? » Respecter n'autorise pas à intervenir dans la sphère privée, dans l'intimité, ni d'un consanguin, encore moins d'un membre des groupes. Ce savoir est plus facile à exprimer lorsque l'on est de « sang manouche », le faciès ne trompe pas. Identifié implique qu'il est « voyageur » dans sa condition, « manouche » dans son origine, donc « il sait » ce qu'est la culture. Mais la situation d'autres voyageurs, aux traits physiques moins accentués, nécessite de procéder à des actions d'approches, que nous aborderons dans un autre chapitre.

PARAGRAPHE IV : DIRE

« En termes d'actes de langages, on dira que celui qui répond doit prendre en compte, la force illocutoire de ce qui lui est dit, force qu'il ne peut évaluer que s'il a accès à toute une série de données convenues, biographiques et culturelles, seules capables de lui permettre de donner un sens aux allusions qu'il doit déchiffrer. » [Goffman, 1992 : 268] Dans un entretien avec M., aimable manouche, d'une vingtaine d'années, mais peu souriant. Sa dentition n'est

plus complète entre les incisives et les canines, alors il cache ses sourires. Nous sommes tous les deux assis, côte à côte, dans sa sphère personnelle, c'est à dire, non loin de sa caravane. Parce que nous l'avons sollicité, pour une conversation importante, comme les autres interlocuteurs, il a choisi le lieu. Ces lieux sont toujours près de chez eux, dans la condition assise, un cérémoniel nécessaire car nous devons parler de quelque chose d'important : le respect. Dans notre conversation, nous avons abordé le respect, les rituels des contacts avec d'autres voyageurs, M. nous dit ceci : « Mais du moment que t'es bien accepté, que tu respectes la personne, la personne, elle, elle te respecte, t'es obligé de créer un lien, là que tu vois que tu le respectes, ils te respectent, y a plus besoin d'imiter et puis ça devient de l'amitié quoi ! » Il n'y a plus besoin d'imiter, ce terme laisse à supposer que les paroles d'une première rencontre donnent au discours une forme conventionnelle. L'interlocuteur et le locuteur ne s'avancent pas plus que pour faire connaissance. « Prononcer des mots, en effet, dans l'exécution de l'acte, exécution qui constitue pour une part la visée de l'énonciation ; mais elle est loin de constituer d'ordinaire l'unique élément nécessaire pour qu'on puisse considérer l'acte comme exécuté. Disons, d'une manière générale, qu'il est toujours nécessaire que les circonstances dans lesquelles les mots sont prononcés soient d'une certaine façon appropriées, et qu'il est d'habitude nécessaire que celui-là même qui parle ou d'autres personnes, exécutent aussi certaines autres actions – actions physiques ou mentales ou même actes consistant à prononcer ultérieurement d'autres paroles. » [Austin, 2002 : 43]

Dire ou parler, dans notre groupe, a un accessoire de véracité : le jurement. Quiconque parle, énonçant un fait, relatant une histoire peut se trouver sanctionner par un « Jures ! » Le locuteur se trouve engager dans ce que Goffman décrit « les classes d'engagement » : « Etant donné, donc, que les directives visent à obtenir telles paroles ou actions du récipiendaire, on peut prévoir l'existence d'une classe d'actes de langage tels que c'est le locuteur qui s'engage lui-même à faire quelque chose, une classe d' « engagement », en d'autres termes, incluant les promesses, les serments, les menaces, les offres, etc. Les engagements sont semblables aux directives en cela que les échanges qui les contiennent peuvent mêler intimement les actes et les paroles. Mais ils soulèvent également la question de la nature de ces appendices rituels qui leur sont typiquement associés, l'une ou l'autre variété de « merci » ou de « s'il vous plaît ...L'intérêt de ces formes est moins d'affirmer quelque chose que de manifester un sentiment. Par-là on peut distinguer cette sorte d'action linguistique d'une autre sorte : celle qui met en jeu les performatifs classiques, où c'est le fait d'énoncer une déclaration formulaire dans les circonstances appropriées qui accomplit quelque chose, sans que le locuteur soit requis d'éprouver un sentiment. » [Goffman, 1992 : 73-74] Là, le locuteur devra

s'engager dans une action de jurer sur des êtres chers, engageant l'honorabilité de ses défunts, la vie de ses enfants. Jurer n'est pas un acte anodin, si un jurement est faux, il engage son émetteur dans une situation d'absence de crédibilité : « il jure à faux. » Cette parole ultérieure peut clore un événement discursif, elle aura d'autant plus d'importance. M., lorsqu'il dit « on a plus besoin d'imiter », est arrivé avec son interlocuteur à une unité totale de communication, pouvoir dire est important. Dire, c'est faire, dans la pensée austinienne, cette énonciation est un performatif. Parmi nos interlocuteurs, le dire a cette fonction, comme le souligne G. selon l'analyse de son propos, le dire se pratique dans les formes du respect, c'est faire contact avec les autres : « Ben oui, hein ! Tu peux passer partout comme ça, en ayant le respect tu passes partout. Y a un gars qui peut connaître aussi bien que toi ce que c'est que le respect, il le prend bien et aussitôt il voit comment que t'es. Et ça y fait beaucoup, moi je pense, le respect ça y fait beaucoup, de faire contact et d'avoir des familles et tout ça, ça y fait beaucoup que de parler par derrière et tout ça. C'est mieux de dire la vérité en face, d'être franc, et c'est ça, le respect c'est d'être franc aussi. Ça veut dire beaucoup de choses. » Dans la dernière phrase de notre interlocuteur, nous pouvons y insérer ce mot : faire, « ça veut dire, faire beaucoup de choses. » Le dire est modulable, à un seul moment, lorsqu'il s'adresse à un « gadjo. »

« Cette juxtaposition, symbolisée par un va-et-vient permanent entre des modes d'action et d'expressions internes au groupe et externes, produit des effets considérables sur le comportement quotidien ...C. Kernan, dans sa récente étude ethnographique sur la communication afro-américaine, souligne que la conversation quotidienne de ses informateurs révèle une conscience aiguë –qu'elle soit positive ou négative- de la culture majoritaire (Kernan, 1969) Ceux qui appartiennent à des groupes majoritaires n'ont jamais connu cette disjonction entre comportement public et privé ont souvent du mal à en apprécier les effets. En général, ils ne perçoivent chez les minoritaires que leur différence, sans mesurer les effets éventuels qu'elle peut avoir sur la communication quotidienne. Cette méconnaissance des comportements minoritaires est pour partie responsable de la notion souvent débattue de « pauvreté linguistique » [Gumperz, 1989 : 80] Nos interlocuteurs, parce qu'hommes, sont confrontés à la rencontre avec le groupe majoritaire. Leur activité économique les oblige au contact avec les « gadjé » (sédentaires.) Dans ces cas, ils modifieront le moyen de dire, afin de tenter de cacher des stigmates, le physique n'est pas modifiable, alors ils agissent là où ils peuvent sur le dire. Le dire est le moyen de faire jonction avec le monde majoritaire, mais comme ce dire est joué, « faux » donc sans valeur. Lorsqu'un homme, quittant sa famille le matin, dit « je vais chiner ! » Cette énonciation convient à tous, elle donne cette forme

d'information : « je vais tenter de trouver du travail, en parlant comme les sédentaires, pour les convaincre. »

Taire et comme dire sont des performatifs, dans l'expression du respect. Car, dans notre groupe, taire est aussi important que dire. Taire est une marque de respect, taire est aussi le moyen d'éviter un manque de respect. Le simple taire, nous l'avons abordé, autour de cette position sociale, où le jeune garçon ne pouvait accéder au cercle de paroles d'hommes. Ne pas dire est une marque de respect, quant au rang social de notre interlocuteur, quant à la sphère intime d'un voyageur, comme le signalait précédemment E. Ne pas dire selon le rang social, nous pouvons relater pour illustrer cette affirmation, une anecdote qui s'est déroulée en compagnie de notre « défunte » tante. Lors d'un repas, nous avons mangé des gambas, ma tante avait légèrement bu plus que de raison. Nous étions tous autour de la table, entre hommes, mais l'un de nous avait offert une chaise à « la tante », personne âgée, atteinte d'un cancer, un peu saoule. Elle se plaignit des gambas, trop salées à son goût, sous cette forme « Les bangas étaient trop salées, oui, trop salées les bangas, c'est ça, c'est ça, les bangas qui m'ont fait boire ! » Personne n'a corrigé notre tante, dans sa confusion entre gambas et bangas, non pas que nous avions une pitié de son état, parce qu'elle était âgée, nous ne pouvions la reprendre sans lui faire affront. Selon le rang social, à l'inférieur impossible de reprendre le propos du supérieur. En société, un ancien du groupe de parole se trompe, un homme ne le reprendra pas. Pour E. même s'il a tort, on ne peut le dire : « Ah ! Ben non, ben non, c'est une grande chose. S'il a raison, il faut donner ce respect, un respect c'est ... Un respect c'est grand. J'ai connu des vieilles personnes que j'ai eues toujours du respect pour eux, ils auraient dit une connerie, ils auraient dit c'est comme ça mon fils, j'aurai jamais dit non, pour le mettre ... Pour le contraire, mais s'il a raison, je lui donnerai raison. Pourquoi ? Dans le premier temps, c'est le respect. Le respect, c'est une vieille personne, d'un mot qu'il a tort ou raison, il a tort ou raison on ne dit rien, un jeune doit pas manquer de respect. » K., dans cette configuration, semble perturbé : « Ah ! Non, kanan, non. Y peut pas le dire celui qui respecte l'ancien, il peut pas le dire, comment faire ? Il aura honte de le dire, pas nous, on le dira pas, pas nous. Malgré qu'il a tort, on le dira pas. C'est un ancien, il faut le respecter et puis voilà. » Même notre « sanguin » G. n'oserait pas répondre : « Ben ça dépend, oui, non, ça dépend que comment, avec qui qu'on est quoi aussi, ça dépend avec qui qu'on est, et pis si c'est comme tu dis, non des gens comme ça on peut pas avoir de respect pour des gens comme ça. » Quant à T. il nous explique comment il se comporterait devant une personne âgée acariâtre : « Là c'est différent, c'est comme tu dis, personne âgée comme tu viens de me dire qui sont méchants envers moi –ou- (malaise dans la réponse) Si je suis sûr que même c'est une personne âgée que je lui en veux, que même elle en veut à moi. Je la respecterai

quand même, c'est pas moi qui viendrai lui parler, mais que si elle venait me parler à moi, je la respecterai. » Nous avons noté, au titre du contexte, un certain malaise dans la réponse, T. a eu une forte hésitation avant de reprendre sa phrase. Nous aurons l'occasion de relater un fait, qui peut justifier cette hésitation. C. pense que ne pas dire est important, il n'osera pas faire affront à un supérieur, il adaptera son comportement pour ne pas manquer de respect : « Voilà oui, même si c'est un vieil homme, je me comprends si c'est un homme de 40 à 50 ans, et moi que j'en ai 20. Même s'il tenait pas le respect, je tiendrai le respect quand même, parce que c'est un manouche et c'est notre coutume. Même s'il n'a pas de respect, tant pis je lui dois du respect quand même. Chez nous c'est ça, même s'il a pas de respect, je lui dois du respect quand même, mais pas jusqu'au bout. Je le fréquenterai pas, je dirai, ben, tiens écoutes, excuses-moi, je vais m'en aller, je vais me promener, tu vois, je change de conversation, je m'en vais, je reste pas avec lui, s'il a pas, s'il parle avec moi, je vais dans le vide, ça va pas. C'est pour ça que chez nous, tiens par exemple, ma mère. Elle me dit de faire ça, je le fais, parce que pourquoi ? C'est le respect ! Je vais lui dire non en pleine gueule, tu vois. Chez nous, chez les gens du voyage, surtout les vieux, le mieux c'est de respecter les vieux parce que les vieux c'est important les vieux. » Ne pas dire est applicable dans le rapport hiérarchique, mais il n'est pas impossible de « dire ce que l'on pense » à son égal social. T. dit ceci : « Oui, y a un moyen de le dire. C'est à dire. Admettons, si j'en veux à une personne, sans que je lui en veux vraiment et si je vais aller la trouver, sans manquer de respect, je vais lui parler gentiment. T'as fait ci, t'as fait çà, bon maintenant, bon après s'il veut se mettre en colère c'est son problème, c'est pas le mien mais moi je sais que je lui manquerai pas de respect. Si y avait un manque de respect, ça serait envers lui (de sa part) pas envers moi (lui envers toi.) »

« Agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse être érigée comme une loi universelle. » Kant. Le respect est un devoir, si l'on reprend la citation de Kant, seul l'homme est capable d'agir ainsi, il possède l'entendement pour organiser ses relations à l'autre. Pour cela, l'individu fera usage d'admiration, de vénération, de soumission, de déférence, toute action qui va vers une adresse respectueuse à l'altérité. La morale philosophique classique a produit des concepts d'excellence, des codes de conduite, elle a enchâssé le comportement dans un carquois de respect : respecter pour gagner de la considération. La loi morale engendre un paradoxe, donner pour si peu recevoir, par devoir « Dans ce firmament des droits et des normes, le devoir fait apparaître un principe de déstabilisation et d'inquiétude : notre patrimoine axiologique est mis entre parenthèses. L'action transformatrice qui est notre vocation accentue le caractère contingent et amendable du donné ; le donné paraît tout autre...

Le devoir apporte avec lui la disparité, ou même l'imparité. Car le devoir est essentiellement impair ! Le scrupule, l'humilité, la passion de compléter et d'amender naissent dans son sillage ; humanisant à mon profit, le devoir institue la dénivellation à mes dépens... Autrement dit, l'homme de devoir est fondamentalement désintéressé. Par delà toute mercenarité, l'homme de devoir professe une magnifique négligence quant à la régularité, quant à l'équilibre, quant à la symétrie du donnant-donnant. Le rapport appelé devoir en cela de même sens que la générosité, la pitié ou l'amour, et c'est un rapport à sens unique ; mais la dominante de ce rapport est plutôt la rigueur volontariste du dévouement que la soucieuse et tendre sollicitude. En tout cas, exigence impérative ou spontanéité amoureuse, le devoir contrarie la transformation du bon mouvement en mérite et en chose ; il nous tient en haleine ; il mobilise et remobilise sans cesse le bon mouvement toujours tenté de se mirer dans le miroir du contentement et de tourner en rond ; la tension extrême du devoir empêche la thésaurisation des mérites et la capitalisation des vertus, le devoir casse au fur et à mesure nos hochets et nos joujoux. Tension épuisante et passionnée, le devoir maintient la conscience ouverte. Ouverte sur quoi ? Sur quel avenir ? Le pôle magnétique qui attire à distance et oriente l'intention s'appelle la deuxième personne ; ce futur-là est à la fois proche et lointain... Si proche, si lointain ! Il est le futur prochain, parce qu'il montre du doigt le premier non-moi et dans sa tangence immédiate avec moi, parce qu'il est à peine un non-moi, parce qu'il est presque moi sans être moi ; dans le temps il désigne donc un devoir urgent, ou du moins se rapporte à une tâche imminente. Et, en outre, le devoir vise un autre toujours autre, autre que moi à l'infini et autre même, que tout autre ; un autre avec un exposant infini. La volonté morale, fascinée et pour ainsi dire aimantée, n'est plus là où elle était : à travers le vide la volonté voulante a fait un saut périlleux pour rejoindre instantanément la chose voulue et s'identifier miraculeusement à elle ; la volonté magnétisée, comme nous le disions de l'extase, est hors de ses gonds. N'est-ce pas cette sorte d'extase qu'il faudrait appeler intentionnalité ? La volonté sur ce point est aussi miraculeuse que l'amour : la place laissée vide par l'oubli de soi fait, si l'on ose dire, appel d'air. Moyennant quoi, le rapport de l'un à l'autre, ou simplement le rapport tout court, aura un sens. » [Jankélévitch, 1981 : 163-164]

Le devoir existe au sein de notre groupe de voyageurs, car comme le dit E. : « On règne dans un monde de familles. » L'un de nos interlocuteurs expliquait la nécessité du respect, c'est un devoir, car selon, sa pensée ne pas respecter cette obligation, mènerait la communauté à s'entre-déchirer. , B. appelle le respect comme étant un code : « C'est un code, et bien oui, c'est un code ! . Par opposition il semble nécessaire que ce rituel régit les rapports entre voyageurs, parce qu'ailleurs point de salut ! Depuis des temps immémoriaux,

les anciens disent, comme le cite E. : « Oui, ben disons déjà pour les sédentaires, bon déjà, c'est reconnu par les vieux, il y a bien longtemps chez nous qu'ils nous ont parlé qu'on était rejeté de la société. Au niveau pour, les anciens nous disaient toujours chez nous quand ils passaient dans les villages, des vieux tziganes passaient dans le coin « té v'la les voleurs de poules » qui se ramènent, mais les temps ont changé. Peut-être ça se faisait, je ne sais pas, les temps ont changé, quand on passe dans les villes, les gens sont un peu curieux « tiens v'la les romanos » qui se ramènent. Ils pensent qu'il y a du dégât, des dégradations qui va se faire, mais les gens, ça a évolué depuis le temps, les gens ont évolué depuis, ça se passe pas souvent de fois comme ça, ça se passe dans de bonnes conditions. (Silence, ce silence est lourd de non-dits) Mais c'est vrai, qu'on est un peu visé par les gens qui nous entoure. » Quelques éléments de la biographie de E., afin de saisir les non-dits qui peuvent exister derrière ce silence. E. voyage, à travers la France, neuf mois sur douze. Le restant de l'année, il vient sur l'agglomération bordelaise pour séjourner près de sa mère âgée. Tout le temps qu'il se déplace, il ne scolarise pas ses enfants, il ne stationne pas sur les aires d'accueil réservées aux gens du voyage. Il est possible que cette différence, ressentie, soit plus grande qu'il ne le dit dans ce propos. La différence, finalement, dans la phrase suivante de notre entretien, E. la verbalise : « Je pense que c'est un peuple différent, on vit bien tous, je vais pas dire qu'on est pareil, on vit, on a pas la même culture, déjà pour commencer. On est différent d'eux, oui, on est différent d'eux, moi personnellement, ça me dérange pas des sédentaires autour de moi, au contraire, pas du tout, c'est vrai que pour eux on est différent, on est différent que les, que les ... que les sédentaires. Je pense toujours qu'on est différent d'eux oui ! » « ...J'aime ma vie, j'aime ma vie, je voudrai pas m'intégrer comme eux, les sédentaires, pas du tout non, j'aime bien leur vie elle est bien aussi, mais je donnerai pas ma culture pour eux ! Ca serait difficile pour moi quoi. » Cette vie, bien que difficile dans ces conditions d'existence, les membres du groupe disent l'aimer. Malgré les contraintes, les vicissitudes quotidiennes de rejet, d'expulsion par la force de l'ordre, tous ne changeraient pas de vie. Parce que, nous semble-t-il le groupe fait corps, pour cela, il applique le respect. Un respect d'identification de l'autre comme étant sien, au point, comme le dit B. d'en éprouver des sentiments forts : « si on marque le respect, c'est l'amour, c'est l'amour, c'est l'amour suit avec les œuvres. S'il y a de mauvaises œuvres, l'amour est mort, il y a plus de sentiments. Aujourd'hui, moi, je peux aller dans les quatre coins de la France, je sais que je n'ai pas d'ennemi, j'ai que des amis, j'essaye à faire des amis avec le respect, avec la bonté et avec la fidélité ; heu ! Y a beaucoup de gens qui sont bons, qui ont un grand respect. Ils essayent du moins à appliquer le respect de famille, et le respect des uns et des autres malgré qu'on est pas de la même famille, pas du même clan mais on a le respect à cause qu'on est Tzigane, Manouche, qu'on est voyageur, on

est Rom, on est Yénish. Y a un respect, y a un respect de famille, y a un respect de famille, chacun respecte sa dignité de famille. »

Code rituel, le respect appartient au discours des hommes dans le groupe de voyageurs, mais aussi des femmes, ce qui est décrit avec une propension masculine est identique dans la condition féminine, le respect est asexué. Cette notion crée l'autorité, le respect hiérarchise les relations entre les membres, selon leur rang social. En tant que code, le respect aide dans le rapport aux autres. Lorsque les conventions sont acquises, le respect conditionne la « face », la « posture » au sein du groupe. Poussé au paroxysme, le respect peut rendre muet. Nous aborderons dans la prochaine partie ces points.

DEUXIEME PARTIE : LE RESPECT, FORME D'AUTORITE

Lorsque l'on découvre, du jour au lendemain, un ensemble de caravanes stationné là, sans doute, comme première réaction, éprouvons-nous une forme d'inquiétude ? Cet agglomérat de véhicules, de gens, peuvent choquer notre entendement, notre discernement est troublé : comment des gens peuvent-ils choisir de vivre ainsi, qu'est-ce qui les autorisent à s'installer, dans cet endroit ? Peu importe l'endroit, ce qui gêne, le plus souvent, est leur installation, elle s'insère dans une relation de voisinage contrainte. L'endroit, dans l'agglomération bordelaise est divers, en raison de l'absence d'aire d'accueil. La quête de notre groupe est de repérer un espace plane, libre, assez grand, pourvu d'une borne d'incendie, pour le minimum vital : l'eau. Cette surface devient une aire de stationnement. Nous relations, en début de ce mémoire, le nombre de fois où nos interlocuteurs ont changé d'aire de séjour. Le temps de la rédaction de ce travail, ils ont continué leur périple ; chassés d'ici, ils s'installent ensuite là. Chassés de là, ils stationnent ailleurs, et ainsi de suite. A l'entame de cette deuxième partie, nos interlocuteurs ont changé trois fois de « place. » Cette transhumance fréquente, courte, ce don d'ubiquité, incite à croire à un phénomène d'invasion, jusqu'à une certaine limite : L'expulsion. Chaque fois, sous l'injonction des forces de l'ordre, il faut repartir. Cette mise en branle des convois ne remet pas en cause le devenir de nos interlocuteurs. Leur moral, la quiétude de la vie, à laquelle chacun aspire, n'est pas trop altéré. Leur mode de vie, tous l'ont choisi, quant à leur condition, ils s'en contentent. Ils ne se sentent aucune responsabilité, quant à l'absence, depuis plusieurs années, d'aire d'accueil des gens du voyage sur l'agglomération bordelaise. En se déplaçant, tous emmènent avec eux, leur matériel, les choses utiles pour vivre, un minimum de confort, le tout est enfermé dans les fourgons et les caravanes. Ils emportent aussi le code rituel qui organise leurs relations. Donc, que ce soit ici ou ailleurs, seul le paysage change. Arrêtons-nous, afin de regarder s'agiter les individus dans un ensemble de caravanes. Nous observerons, que quelques-uns bougent beaucoup, dans tous les sens : les enfants et les adolescents. D'autres, se déplacent pour rejoindre un groupe ou un autre individu : les hommes, enfin les femmes se déplacent peu, elles s'affairent à toutes les tâches ménagères nécessaires. Nécessaires parce qu'il y a un souci permanent d'hygiène de la part des femmes, ce critère de propreté est un critère de jugement, au sein des groupes de voyageurs.

Il serait difficile de prendre le temps de faire ce genre d'observation, un arrêt prolongé à une certaine distance des caravanes fait naître de la curiosité, de la part des voyageurs. Nous avons observé que le comportement, quant à l'appropriation d'un territoire, a une certaine ressemblance avec l'attitude d'un sédentaire. Généralement notre groupe s'installe dans des endroits « pas possibles », même certains voyageurs constataient qu'il fallait avoir du « culot », pour stationner les caravanes dans ces espaces : pelouse, parking de magasin, les abords de jardins ouvriers, les pistes cyclables, le domaine universitaire. Lors d'un séjour, nos caravanes se trouvaient positionnées sur les accotements d'une piste cyclable. Tout au long de la journée, des individus passent au milieu des caravanes, rien de bien gênant pour les occupants des lieux, c'est une piste à vélo, alors des vélos passent, des piétons déambulent. Les résidents ont, en occupant ce lieu, préétabli que par sa destination, il y aurait du passage. Les espaces vitaux étaient coupés par cette piste et ses utilisateurs. Mais en s'appropriant ce lieu, chacun a élaboré visuellement un espace personnel, une sphère familiale, incluse dans une plus large, celle du groupe. Une grande sphère avec une servitude de passage. Mais, si une personne « étrangère » marque un arrêt dans une des sphères, aussitôt l'attention de chacun est attirée par cet imprudent. Beaucoup ont un œil sur l'impudent arrêté ! Si cet arrêt dure, un premier individu va s'enquérir de la raison. Plus la pause augmente à cause de l'explication, plus les hommes s'approchent, puis entourent l'individu. A l'image du système immunitaire du corps humain ! Le comportement, lors du dérangement de son espace, est à rapprocher de celui du résident d'un pavillon, dans une rue. Des voitures passent, ce n'est pas étrange, mais si une voiture ralentit. L'attention est attirée par ce moteur en décélération, le véhicule s'arrête devant chez lui. Immédiatement, il se précipite à la fenêtre, donnant sur la rue, il se glisse derrière le rideau, sans le toucher. Il épie les gestes de l'automobiliste. S'il sort de la voiture et qu'il s'éloigne, le résident du pavillon reprend une activité normale. S'il reste assis dans le véhicule, la curiosité est excitée, par la raison qui justifie ce stationnement prolongé. Le cercle, les sphères, sont des notions qui se manifestent dans l'interaction, les cercles de paroles sont constitués sous des formes spécifiques, parce que la parole pratiquée est rituelle, « la parole se révèle rituellement pour autant qu'elle constitue un terrain de bonne ou de mauvaise conduite. » [Goffman, 1992 : 43] La parole, selon son auteur, a un critère de préciosité. Nous avons vu, que quelques-uns de nos interlocuteurs ne peuvent envisager de contredire un ancien. Nous verrons dans les chapitres suivants que « dire quelque chose, c'est faire quelque chose » [Austin, 2002 : 47]

La position sociale de l'individu permet de participer à un groupe de paroles, que celui-ci est rythmé par des tours de paroles. Il serait difficile d'employer le concept du

performatif, pour comprendre la portée, sens et référence, de la parole dans le cadre de notre groupe. Si, selon Austin, un performatif n'est « ni vrai, ni faux : il se peut que l'énonciation « serve à mettre au courant » -mais c'est là tout autre chose. Baptiser un bateau, c'est dire (dans les circonstances appropriées) les mots « Je baptise... » etc. quand je dis, à la mairie ou à l'autel, etc., « Oui [je veux] » je ne fais pas le reportage d'un mariage : je me marie. Quel nom donner à cette phrase ou à une énonciation de ce type ! Je propose de l'appeler une phrase performative ou une énonciation performative ou -par souci de brièveté- un « performatif. » [Austin, 2002 : 41] Il semble possible d'analyser l'élément discursif à partir de cette définition du performatif, bien que l'affirmation « oui » soit peu utilisée, dans la convention langagière, de notre groupe. Si une personne propose un objet à une autre, une boisson, de partager le repas, il n'y a pas de forme interrogative, donc il ne peut y avoir de réponse affirmative, la forme sera de ce genre : « donne. » La personne sollicitée s'exécute ou accepte la chose. Exemple : « Mange » l'individu s'assoit, « prends cette bague », le destinataire la prend, il n'est même pas censé dire merci. Remercier semble superflu, la raison tient au fait que celui qui donne honore celui qui reçoit. Celui qui reçoit accepte, l'invitation ou autre chose, comme une forme de gratification des relations existantes entre les interactants. Il y a aussi une forme d'échange, le destinataire, à un autre moment, fera de même. Don et contre-don, selon la formule consacrée de Mauss, derrière l'échange matériel s'exprime une relation affective. Il y aurait une forme implicite d'existence d'un performatif, toujours selon Austin : « La précision du langage rend plus clair ce qui est dit –le sens de ce qui est dit- ; et le caractère explicite rend plus clair la valeur de l'énonciation : c'est-à-dire « comment il faut la prendre. » La formule performative explicite n'est d'ailleurs que le dernier et le « plus heureux » des nombreux dispositifs du discours qu'on avait employé, depuis toujours et avec plus ou moins de succès, pour remplir cette même fonction. » [Austin, 2000 : 93]

Il existe, dans les éléments du discours ordinaire, des marqueurs stylistiques qui permettent d'identifier une personne, comme étant du groupe voyageur, connu ou inconnu, étranger, connu ou inconnu. Pour cela, il est fait usage de ses marqueurs stylistiques : un article défini, un article indéfini, d'un pronom possessif. Selon l'utilisation dans une phrase, l'individu est automatiquement identifié dans sa relation au groupe. Lorsqu'une personne approche de la sphère du groupe, celui qui voit tente d'identifier la personne. Il est inconnu, sédentaire, il sera dit : « Voilà un gadjo. » Aussitôt, chacun se positionne pour recevoir un total étranger, ce n'est jamais bon signe, mais la rhétorique aura permis d'anticiper l'arrivée. Il est sédentaire, mais connu par le groupe, il sera dit : « Voilà le gadjo. » La suspicion

d'agression sera estompée, celui qui arrive est connu. La procédure est identique quant à la circulation des individus vers la sphère du groupe, libre d'y pénétrer mais pris en charge rapidement. Il est voyageur mais inconnu du groupe ou pas identifiable par celui qui l'aperçoit, il sera dit : « Voilà un homme. » A ce moment, c'est un autre homme du groupe qui viendra à sa rencontre. Il est voyageur mais connu du groupe, il sera dit : « Voilà l'homme. » Personne ne viendra à sa rencontre, seul le visiteur choisira de se diriger vers qui il désire. Ces formes discursives sont dites, mais elles sont aussi pensées, le comportement des uns et des autres dans le groupe, à l'encontre du nouveau venu, sera en conséquence de ces schémas, d'appartenance ou non au groupe, d'être connu ou non par le groupe. La réaction est d'entourer l'étranger pour le contraindre à ne pas tenter une entrée dans le groupe, ou bien, de le laisser totalement libre, quand c'est un homme connu.

Ce que nous laissons sous-entendre au début de ce chapitre, quant à une forme de hiérarchisation des relations, par la simple observation d'un groupe, Goffman l'explique en se référant à la notion durkheimienne de la religion primitive, il écrit ceci : « J'ai émis l'idée que l'on peut traduire les notions durkheimiennes quant à la religion primitive en ces concepts que sont la déférence et la tenue, qui nous aident à saisir certains aspects de la vie séculière urbaine. Il s'ensuit qu'en un sens ce monde profane n'est pas aussi irreligieux qu'il y paraît. Bien des dieux ont été mis au rancart, mais l'individu demeure obstinément, déité d'une importance considérable. Il avance avec une certaine dignité et reçoit un grand nombre de menues offrandes. Il est jaloux de son culte, et pourtant, si l'on sait le prendre, prêt à pardonner ceux qui ont pu l'offenser. Certains, par leur statut relatif, voient en lui une source de souillures, alors que d'autres prennent à son égard des précautions rituelles. Si l'individu est un dieu si viable, c'est peut-être parce qu'il peut réellement comprendre l'importance cérémonielle du traitement qu'on lui manifeste, et qu'il peut répondre activement de lui-même à ce qu'on lui offre. Point besoin d'intermédiaires entre de tels dieux : chacun d'eux sait être son propre prêtre. » [Goffman, 1998 : 84-85]

Dans notre groupe, tous les propos concernant des anciens sont de forme révérencielle. Tout ce qui a trait à la personne est, presque, déifier. L'ancien est le sommet de la famille, il est aussi le sommet des âges de la vie, il est l'élément qui peut fédérer un groupe familial, très large, autour de lui. La situation sociale de chaque individu est en correspondance avec son âge, notre groupe maintient cette hiérarchie. Mais comme le dit Garfinkel, on ne peut s'arrêter au simple entretien enregistré : « Dans une série remarquable d'expérimentations, (Garfinkel) montre qu'on ne peut correctement définir le savoir social par des catégories telles que les classements sur une échelle des rôles, des statuts ou des caractéristiques de la personnalité

des individus. Pour lui, le savoir social se construit dans le processus même de l'interaction et les interactants créent leur propre monde en se comportant comme ils le font. Il suggère que le sociologue doive s'occuper de décrire les mécanismes des activités naturellement organisées et non les seules expériences organisées ou les analyses d'entretiens. » [Gumperz, 1989 : 61]

Notre groupe, ayant une notion du respect, l'applique dans l'établissement de ses relations aux autres. Alors que des liens familiaux les unissent, cette seule condition pourrait organiser à elle seule le rapport d'autorité, les membres du groupe ont une condition sociale fondée sur des critères hiérarchiques dus à l'âge. Ce concept de rapport, selon le principe de respect, permet la cohésion, donc de vivre ensemble.

CHAPITRE A : LE RESPECT HIERARCHISE

« Les mots sont le plus grand et le meilleur des moyens pour attirer locuteur et auditeur à l'intérieur du même foyer d'attention, dans le même schéma d'interprétation s'appliquant audit foyer. Il ne s'ensuit pas, cela dit, qu'ils soient l'unique moyen, ni que l'organisation sociale résultante soit de nature intrinsèquement verbale. Bien au contraire, c'est lorsque des individus se sont réunis pour entretenir un état de parole que les événements non linguistiques font plus aisément fonction de mouvements dans une conversation. Il reste que la conversation constitue une rencontre d'un type particulier : l'important n'y est pas le mouvement de pièces sur un échiquier, mais des énonciations, souvent faites pour en produire d'autres ou pour servir de réponses verbales à ces productions.

Chaque fois qu'un individu est engagé à parler, donc, certaines de ses énonciations et une partie de son comportement non linguistique se verront prises comme pourvues d'une pertinence temporelle particulière en cela que, adressées aux autres personnes présentes, elles constituent quelque chose que le locuteur entende être analysé, apprécié ou compris maintenant. » [Goffman, 1992 : 80-81] Comme le note Goffman, la conversation est un pont que les individus jettent entre eux et sur lequel ils s'engagent à une communion, notre groupe converse, abondamment même. C. était jeune garçon, nous verrons en détail ce qu'est cette condition dans le paragraphe suivant. Dans cette condition, il avait des relations avec son futur beau-père, mais elles n'étaient pas du même ordre que celles qui s'établissent sous la condition d'homme : « Ah oui, t'as plus déjà de conversation qui plus comme avant, si t'avais une conversation avant tu parlais de ci, de là, de rien du tout, que maintenant t'as vu, tu parles c'est pour avoir une conversation avec quelqu'un et pour parler bien. Si tu parles deux minutes et que tu t'en vas, c'est pas une conversation. Tu vois c'est pour ça que. Regardes ! Je parle avec mon beau-père, avant je lui parlais quoi dix minutes que maintenant je peux lui parler trois ou quatre heures, tu vois, parce que tout ce que je dis, il m'écoute. Tout ça qu'il dit, je l'écoute et c'est le mode de vie comme quoi on se respecte. Je sais pas le respect c'est tout, tout avant tout, le respect c'est sacré. » Par son élévation au rang d'homme, la connaissance de C. n'est pas décuplée. En accédant à sa condition d'homme sa parole est devenue crédible, parce qu'il est homme, il doit donc soutenir son propos susceptible d'être sanctionné par un engagement de sa personne. Ainsi C. participe à ce que Goffman note comme les règles de conduite : « Les règles de conduite qui obligent les individus à se montrer aptes et disposés à se laisser emporter par elle sont d'une importance capitale. Les

hommes qu'elles lient se trouvent ainsi liés à l'interaction verbale, et celle-ci, est partout présente, est nécessaire au fonctionnement de la société. » [Goffman, 1998 : 119] Cette analyse est générale et vaste, car elle s'applique à l'ensemble de la société, or dans notre groupe, la conversation interne n'est pas la même que celle pratiquée à l'extérieur.

Ainsi, toujours selon des conventions générales, développées par Goffman : « Pour qu'un individu soit utile à la société, il faut qu'il soit assez intelligent pour mesurer les risques qu'il prend, sans pour autant que cette appréhension le trouble ou le démoralise. Alors seulement il peut apporter aux activités sociales la stabilité et la continuité dont elles ont besoin pour que l'organisation de la société se maintienne. Cette dernière renforce une telle aptitude au moyen de rétributions morales : elles appellent forts ceux qui savent se maîtriser et faibles de caractère ceux qu'un rien dissuade ou fait plier. D'où l'on comprend que l'être immoral qui accomplit son forfait avec minutie, sans céder aux tentations irréfléchies, soit paradoxalement admiré à moitié : on peut l'estimer mauvais, mais il faut admettre qu'il n'est pas faible. » [Goffman, 1998 : 217] Nous avons noté que nos interlocuteurs pouvaient qualifier certaines paroles comme « des paroles en l'air », des phrases qui n'ont pas, sinon de sens, au moins ne sont pas à propos. Ceux qui ne savent pas parler comme le dit K. : « Ceux-là qui comprennent pas, tu sais bien. T'as bien vu, des jeunes « diken kaj, tarné katar, dikas lo y kaj katar. Rakélé dja lo mendé, eux menché, raken lé glan. » Ben voilà ! » (Vois les là, des jeunes à côté, nous on le voit là à côté, il arrive pour parler, eux des voyageurs, ils parlent devant.) Manifestement, ceux dont parle K. ont acquis les conventions conversationnelles au contact des sédentaires.

Mais leur comportement, interactionnel, parmi le groupe familial, soucieux du respect ancestral, ne correspond pas à la pratique quotidienne de la relation. Justement dans cet entretien, un des jeunes, que K. critique, se joint à nous. Il saisit le sens de notre conversation, et émet un avis : « Excuse-moi, des fois pour les gens, tu vas donner bien le respect, t'es gentil pour eux. Y a des fois eux, ils te manquent de respect, ils savent que t'es gentil, toi, tu donnes le respect, tout ça, c'est eux qui profitent après. » Pourtant cet adolescent est de pure souche manouche, citer le nom de son père ou de son grand-père, l'associe à la biographie illustre de ses parents dans la communauté. Ce qu'il n'a pas tout à fait saisi est le devoir de respect qu'il détient par sa condition sociale, cette obligation ne nécessite pas qu'il y ait un échange. Il est possible dans ce cas, où l'on se sent plutôt exploité pour sa précaution à marquer du respect, de limiter son expression, sans en manquer. Ainsi certains de nos interlocuteurs expliquent leur position dans ce cas, C. dit : « Même si c'est un vieil homme, je

me comprends si c'est un homme de 40 à 50 ans, et moi que j'en ai 20. Même s'il tenait pas le respect, je tiendrai le respect quand même, parce que c'est un manouche et c'est notre coutume. Même s'il n'a pas de respect, tant pis je lui dois du respect quand même. Chez nous c'est ça, même s'il a pas de respect, je lui dois du respect quand même, mais pas jusqu'au bout. Je le fréquenterai pas, je dirai, ben, tiens écoutes, excuses-moi je vais m'en aller, je vais me promener, tu vois, je change de conversation, je m'en vais, je reste pas avec lui, s'il a pas, s'il parle avec moi, je vais dans le vide, ça va pas. C'est pour ça que chez nous, tiens par exemple, ma mère. Elle me dit de faire ça, je le fais, parce que pourquoi ? C'est le respect ! Je vais lui dire non en pleine gueule, tu vois. Chez nous, chez les gens du voyage, surtout les vieux, le mieux c'est de respecter les vieux parce que les vieux c'est important les vieux. » En adoptant cette attitude C. ne fait pas affront à la personne qui lui porte tort, il brise la convention linguistique, comme la définit Gumperz : « Les conventions linguistiques signalant les tâches communicatives et, plus particulièrement, l'effet combiné des signes de contextualisation et des signes de contenu sont remarquablement sensibles aux milieux ethniques et sociaux des participants. Les locuteurs peuvent avoir des styles de vie similaires, parler des dialectes fortement apparentés d'une même langue et cependant échouer régulièrement dans la communication. La nature des situations d'interaction instituées dans notre société, ainsi que les critères d'évaluation employés, se trouvent en conflit direct avec les difficultés de l'interprétation conversationnelle et avec l'incapacité des individus à être conscients du fait que, comme le montre Bennet (1982), les locuteurs produisant des phrases grammaticales en anglais peuvent néanmoins afficher des différences systématiques dans les stratégies rhétoriques. » [Gumperz, 1989 : 20-21]

La rhétorique employée dans ce cas, celui de C., serait celle d'une précaution, d'évitement, sans user de formes violentes de rébellion. Pour E., le respect est à la fois une posture, mais il s'exprime par la parole. Une parole engage son locuteur à devoir la respecter : « C'est vrai, moi j'ai fait confiance à des gens, pourtant que je connaissais très bien, j'ai eu des défaites, des déceptions envers eux, et je pensais jamais que ça aurait été comme ça, et pourtant j'avais une pleine confiance dans ces gens-là. Et j'ai été déçu, j'ai été déçu, et ça m'a fait mal, beaucoup mal. Par la suite, c'est vrai que le respect n'est plus le même, on se dit en nous-mêmes « bah, il a qu'à aller se faire voir, j'en ai rien à foutre de lui. » Voilà ce qu'on se dit, à ce moment le respect descend, c'est pas ce qu'on lui en veut pas, pas du tout même, mais ça nous fait ni chaud ni froid. Pourquoi, parce que on a été déçu par les personnes, quand on a été déçu automatiquement, y a plus le même amour, pour commencer. L'amour diminue, et puis le respect va avec de toute façon, quand on a du respect pour quelqu'un, y a de l'amour

qui va avec. Si on n'a pas l'amour pour quelqu'un on a moins de respect, on le déteste, on le haït, et risque à brûler des cierges pour qui ... c'est vrai ! » Déçu par une attitude désinvolte envers le respect que E. estime recevoir, celui qui l'a mal considéré n'est pas banni, mais il sera apprécié avec moins de respect, avec moins mais pas sans aucun respect. Le respect hiérarchise les relations entre nos interlocuteurs, elles le sont entre eux, elles le sont vis-à-vis des autres. Généralement, puisque tous nos entretiens ont été réalisés avec des hommes, n'apparaît pas le devoir qu'ont les autres membres sociaux de la communauté. Par l'observation du groupe, nous démontrerons que chacun, des membres de sexe masculin, a une position sociale selon son âge. Cette situation ne limite pas la relation, le respect fédère la relation selon des règles inhérentes à celui-ci. La relation, comme le note Goffman, est l'élément nécessaire pour organiser un discours, comment des gens qui ne se connaissent pas peuvent se parler. Sur notre terrain, des personnes peuvent se parler, mais selon leur rang social.

PARAGRAPHE I : LES AGES DE LA VIE

Les âges de la vie sont fondés sur une présupposition quant au respect. Un homme est supposé connaître la nature du respect, ainsi que son application en société. Goffman écrit que présupposer la compréhension d'autrui n'est pas la même chose que présupposer la présence chez lui de capacités et de dispositions interactionnelles. Il précise qu'en parlant à, il présuppose donc que cette personne comprend et sait parler la langue qu'il utilise. Il présuppose qu'elle mettra cette capacité linguistique à la disposition de l'échange qu'il a entamé. Il existe, au niveau de la mécanique des rencontres, des présuppositions quant à la conduite d'autrui. Il va supposer que, dès lors qu'il suit les conventions établies pour sommer quelqu'un de parler, l'auditeur se laissera sommer. Ce modèle de communication, dans notre groupe, ne fonctionne pas selon le principe de la libre conversation, car nos interlocuteurs interagissent dans des catégories sociales basées sur l'âge, ainsi que sur une notion de savoir. Le respect est une forme d'autorité qui, comme nous l'avons écrit, régit les relations entre les individus. Cette notion a un caractère essentiel, car déroger aux règles du respect, peut engendrer des réactions violentes. Ainsi en catégorisant les individus selon leur âge, les éléments du groupe octroient, à chaque statut social, une part de savoir. De la naissance, au rang de patriarce, l'individu accède à la connaissance, une connaissance communautaire. Durant sa croissance, ce même individu perçoit l'application des principes du respect, les intègre, les défend, puis devient, au faîte de sa vie, nanti du respect, il est sommité parce qu'âgé. Cet individu exerce et applique le respect comme étant un élément de l'appartenance

au groupe : « L'individu porte avec lui son corps, ainsi que la possibilité de voir un événement déjà significatif se lier fortuitement à un autre qui, autrement, serait resté inoffensif, il se porte lui-même en tant que partisan de certains critères moraux, tels que l'habileté corporelle, l'honnêteté, la présence d'esprit, le respect et le bon goût. La façon dont il les respecte constitue le fondement de la réputation que les autres lui font porter. Puis ceux-ci utilisent cette caractérisation pour déterminer la façon dont ils le traiteront, chose qui, elle, tire à conséquence. Il va de soi que les adultes obéissent à ces critères de conduites avec constance et sans y penser ; ils n'en prennent conscience qu'en cas d'accident grotesque, ou lorsque, parvenus à la maturité rituelle, ils s'essayent pour la première fois à monter à cheval, à patiner ou à pratiquer un sport quelconque qui exige des techniques d'équilibre particulières. » [Goffman, 1998 : 137]

Donc pour acquérir ces techniques de l'équilibre interactionnel, les membres de notre groupe ont tous suivi un apprentissage durant leur enfance. L'enfant est pris en charge par sa famille, le noyau nucléaire, pour tous les apprentissages de la vie, dont celui du respect. Il est dans une phase d'acquisition du respect. Durant cette période, avec l'accession au langage, les parents veilleront surtout à ses paroles, être poli. Mais ce n'est pas une politesse comme nous l'entendons dans la société englobante, il n'est pas nécessaire de dire bonjour, merci, au revoir, s'il te plaît. Essentiellement, l'enfant sera éduqué à n'avoir ni propos, ni tenue inconvenants, qui pourraient « manquer de respect. » La faute est excusable, même négociable, un enfant parmi les éléments de notre groupe peut être un peu plus espiègle que d'autres. Lorsqu'il dépasse les limites du supportable, il est fait appel aux parents pour reprendre l'enfant, c'est à dire de l'admonester puis ensuite le ramener dans la sphère familiale. Un enfant est le fruit de l'éducation parentale, elle place au centre de l'apprentissage la relation avec les autres, selon le principe du respect. Dans nos entretiens, une réponse de G., quant à l'éducation des enfants contredit notre analyse : « Ben oui, quand quelqu'un leur donne quelque chose qu'ils disent merci ou bien au revoir. Et manquer surtout pas de respect à ses frères, à ses oncles, à sa manmie (grand-mère), enfin à tous ceux-là qu'il connaît enfin quoi. C'est surtout ça, pas dire de gros mots parce que c'est manquer de respect, c'est pas bien, et ça je veux pas. Voilà, quand ils disent quelque chose, je crie sur eux, je suis obligé, si je laisse faire après ça va plus. » La politesse est un critère de sociabilité dans notre société, les enfants de G. sont scolarisés, ils sont chaque jour confrontés à cette socialisation.

Lorsque nous observons ces enfants, dans leur comportement au sein du groupe, des choses leur sont données, ils quittent des personnes, il n'y a ni merci, ni au revoir. Ce qui est

donné gratifie celui qui reçoit comme nous l'avons écrit précédemment, quitter quelqu'un n'est pas sanctionné par une formule aussi simple qu'au revoir. Ce ne sont pas les enfants qui présentent des formules lorsque des personnes se quittent, mais les adultes. L'enfant, pris dans la pratique du voyage est dépendant de la décision des parents, ce sont donc eux qui prennent congé. La formule consacrée est celle-ci : « Allez, on ne se dit rien. » La réponse sera : « Vas-y marche. » Il n'y a, dans ce cas, rien de conventionnel avec nos formules de politesse. B. nous parle de son éducation, reflet de son comportement actuel : « Moi, comme j'avais des parents qui nous disaient d'obéir et comme ils nous disaient quelque chose, on avait le grand respect et j'ai exactement des sœurs aussi, on avait un papa qu'était pas méchant, tout ce qu'il nous disait de faire, on le faisait et on avait un grand respect à cause qu'il était gentil et qu'il avait une justice, il avait une droiture. On a suivi son style, on était une famille très gentille parmi, il y avait des gens qui étaient pas si bons que cela, non plus, mais on avait quand même le respect auprès de nos anciens, auprès des ancêtres, lorsqu'il y avait un vieux patriarche, on était obligé d'obéir. On avançait pas des mots, et s'ils disaient quelque chose, on était obligé d'obéir, à cause du respect qu'il était patriarche et qu'il était vieux, on le respectait, on était obligé de le respecter. Aujourd'hui, tout a changé, le mode de vie a changé, c'est plus le jeune qu'il y a vingt ans, vingt-cinq ans en arrière. Le siècle, il a tellement évolué, avancé aujourd'hui, les jeunes, et bien, ils marchent un petit peu avec le siècle. Et les vieux sont beaucoup plus polis voilà, c'est plus le même genre de vie qu'on avait autrefois. » Il ajoute que le respect est l'élément de l'éducation : « Ah oui, le respect fait partie de l'éducation. Ah oui, de l'éducation, on a gardé un pressentiment, on a été marqué par nos ancêtres et on est fier parce qu'on respecte les gens. Et on avait pas une parole de plus, si un vieux nous dit quelque chose, on avançait pas une parole de plus. On a du respect pour les vieux et je pense que on doit maintenir cette dignité. Le jeune est fier car on avait des parents qui nous ont bien éduqué et on est fier de nos parents. » Au fur et à mesure de sa croissance, l'enfant s'identifie au groupe, à sa culture, à la tenue d'un respect envers les personnes de rang social plus élevé. Ce rapport hiérarchique est rigide, quand il est exprimé de l'enfant vers un adulte. La relation est plus souple d'un enfant vers un jeune garçon. Il faut noter que le passage de l'enfance à la situation de jeune garçon n'est pas franc. Un pré-pubère sera émancipé par son installation, durant les nuits, dans un autre lieu que la caravane familiale. Cette césure matérielle n'engage pas, du jour au lendemain, un changement dans le comportement de la personne.

Jeune garçon, le pré-pubère jouit de certaines libertés dont l'enfant ne bénéficiait pas. Son émancipation lui permettra, dès l'âge de 12 ou 13 ans, de quitter la sphère globale du groupe, pour une découverte du monde extérieur. Généralement les jeunes garçons s'initient

en duo ou en groupe, dans cette exploration du monde au-delà des caravanes. Quant au respect, le garçon en connaît les grands traits, quant à sa position par rapport à un homme ou un ancien. Dans cette période de pré-adolescence et d'adolescence, le développement du jeune garçon connaît les mêmes affres de la vie, quant à l'élaboration de sa personnalité, de son caractère, de son physique. Il peut, à cause de sautes d'humeurs avoir des mots « malheureux », ceux-ci peuvent entraîner un règlement entre offenseur et offensé. E. raconte un moment d'énervement de sa fille aînée : « J'ai des gamins, sur les sept gamins que j'ai, la petite je la compte pas, j'ai jamais entendu un de mes enfants comme nous, comme ça se fait chez nous de jurer les morts, par exemple, de dire des grosses paroles ou des petites paroles, tet tet (claquement de langue), chez nous ça se fait pas. Je les entends, je les corrige des fois, et je les corrige des fois assez sévèrement, c'est vrai. La fille de 17 ans, elle a jamais dit ça, une fois, elle a dit « Démon » sur sa sœur, elle a pris deux claques. J'ai pas été la flatter, et puis depuis là, ça ne s'est jamais plus dit. Si elle le dit par derrière les oreilles, et que j'entends pas, mais si j'entends, c'est même pas la peine. » Par contre, un conflit peut être plus grave, à ce moment, il sera fait appel aux parents pour corriger l'affront.

La condition de jeune garçon est une période transitoire. Car l'amplitude de cette situation sociale est variable, elle cesse lorsque le jeune garçon, en couple, s'engage dans la procréation. Cette période peut donc se terminer vers l'âge de 15 ou 16 ans, mais elle peut être beaucoup plus longue pour de jeunes adultes, de 25 ans, non-mariés. Autant l'enfance était une période d'apprentissage, l'époque du jeune garçon est celle de l'exercice de beaucoup d'expérimentations. A la fois, il confirme les liens qui l'unissent à sa famille élargie, il affirme son nom patronymique parmi le groupe, il fomenté quelques relations avec de jeunes filles, enfin il élaborera un mariage pour acquérir l'autonomie. Nous écrivons « fomenté » un mariage. Il est certain que l'union de deux jeunes gens participe d'une stratégie. Une relation amoureuse, un flirt doit rester discret, par respect pour les parents, surtout parce que la virginité de la jeune fille doit être maintenue jusqu'à son mariage. S'il était de notoriété publique, qu'une jeune fille a de nombreux flirts, elle serait cataloguée comme légère, voire facile. Ensuite l'union de deux jeunes est aussi l'union de deux familles, l'élargissement du groupe qui sera tenu par des êtres vivants, enfants et petits-enfants, traits d'union entre les groupes. L'histoire de Roméo et de Juliette peut exister entre des groupes très éloignés, les jeunes mariés pourront, en cas de désaccords parentaux, faire le choix d'une vie hors des groupes respectifs. La relation entre jeunes gens sera discrète mais pas complètement secrète, elle sera plus facilement sue par la mère du garçon, que par le père de la jeune fille. Le temps du flirt est variable, les jeunes gens font le choix d'attendre, doivent patienter pour aplanir quelques désaccords familiaux, mais lorsque le temps sera venu, il y aura enlèvement. Le rite

de l'enlèvement se pratique toujours, il n'est pas violent, basé sur l'accord des deux jeunes gens. Le garçon vient, discrètement, chercher la jeune fille, ils partent ensemble pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. Le fait de passer des nuits ensemble confirme le mariage, comme il se dit dans ces cas : « ils ne sont pas rester toute la nuit, ensemble, à enfiler des perles. » Il est donc entendu que la jeune fille a perdu sa virginité avec son compagnon.

Quant au retour près des leurs, il peut être rapide, deux à trois jours ou beaucoup plus long, si le mariage s'est fait sans le moindre acquiescement, même muet, des familles. Quant au respect, avant le mariage le jeune garçon reste sous la sanction de son père, seulement de son père. Une mère peut confier un désaccord avec son fils à son mari, lui seul peut admonester ou réprimander l'adolescent. L'enfant ou le jeune garçon peut, par son comportement, troubler l'ordre établi, comme le relate G. : « Des fois ça arrive que à cause des petits on peut se chicaner, tout ça, mais ça c'est sur le coup, on a la colère un petit peu sur le coup, mais c'est pas pour ça que le lendemain ou une heure après qu'on s'en veut quoi. Parce que on a l'habitude, on est souvent ensemble, on est souvent en groupe, on a l'habitude. Alors maintenant si c'est un étranger qui vient c'est pas pareil, même si c'est un autre voyageur qui vient, qu'on connaît pas bien, d'accord on va avoir du respect pour lui. Mais maintenant si y a un petit truc, qu'il a pas fait exprès d'accord, mais maintenant s'il cherche ou quoi, qu'il y a un petit truc, maintenant on va se défendre. Ca sera plus du respect après. »

Le père, dans cette période de condition d'enfant et de jeune garçon veille à ce que sa progéniture marque du respect, ne viennent pas importuner, encore moins, faire affront à des familles voisines. Selon la gravité des faits, un enfant peut être corrigé, selon la portée de son inconduite, mais un jeune garçon peut s'exposer à la même sanction. S'il est plus proche du jeune adulte, la correction peut se faire par personne interposée. Un père ou une famille offensée peut avoir un garçon du même âge que l'offenseur, la correction se fera sous la forme d'une bagarre, pour laver l'affront. T. est un jeune père, il a quitté récemment sa condition de jeune garçon, il garde les préceptes du respect comme ils lui ont été inculqués : « Ben oui, si tu respectes quelqu'un, c'est sûr que tu seras toi aussi respecté. Et ce sera quelque chose d'important pour moi. Mettons, c'est à dire que la personne que j'aurai respecté ça sera, qui m'aura respecté pour moi, ça sera quelque chose d'important parce, pour moi, admettons c'est à dire que la personne que j'aurai respecté, ça sera qui m'aura respecté à moi, ça sera important, pour moi. Ca veut dire qu'elle sera polie envers moi, ça veut dire que... Comment te dire ? Elle m'aura respecté, ça sera bien, ça sera (un échange) voilà ouais ! » C. est lui aussi un jeune père, il a conservé cette notion de rester sous l'autorité de son père. Nous constatons, tout de même, que sa situation de père a progressé. Depuis notre entretien, un fils est né, second enfant dans ce couple. Ce qu'il nous disait il y a un an, serait

moins évident maintenant parce qu'il s'est éloigné de sa condition de jeune garçon, beaucoup plus qu'à l'époque de ces propos : « Si y a mon père à côté de toi et que je te manque de parole. J'ai le droit de recevoir une calotte et j'aurai rien à dire parce que c'est le respect. Si t'es en train de parler, je te coupe la parole, c'est pas bon ! Faut que tu finisses ta conversation, là je peux te parler. Si t'es en train de parler avec mon père, que je te coupe la parole, ça y est, ça va pas, je reçois une calotte et il aura raison. Le respect il est là ! Je te manquerai jamais de parole, même si c'est un français, un sédentaire, un portugais, je respecterai toujours, s'il me respecte, je respecte, chez nous c'est comme ça. Le respect c'est tout, le respect c'est tout, on arrivera à tout avec le respect. Avec le respect t'arrives loin, tu vas loin, quand y en a qui te respecte pas c'est pour ça que tu les prends pour rien du tout. Quelqu'un qui te respecte pas, je le prends pour rien du tout, je le prends en parlant poliment, pour moi, c'est une merde. Le respect, chez nous, c'est pas une coutume, c'est un mode de vie que l'on vit parce que chez nous le respect, c'est que on a été élevé comme ça. Avoir du respect chez les gens, et on l'aura toujours. Et tu verras chez les autres, chez certains, ils ont pas de respect, ils vont dire ceci, ils vont dire là mais ça va dans l'air quoi. Tandis que chez nous le respect, moi je te dis que si je manque de respect à quelqu'un, je me sens mal tu vois ! Je me sens mal, si par exemple je te disais : tu vois Bertrand, t'es un menteur, c'est pas vrai, déjà ça, ça se fait pas chez nous - tu vois - traiter quelqu'un de menteur, ça se fait pas chez nous ? Faut vraiment que, faut vraiment être méchant que d'avoir dit quelqu'un, heu, comment je vais te dire, une chose que tu sois méchant parce que si tu manques de parole à quelqu'un, de respect, c'est vilain, c'est comme si tu disais « va te faire foutre », ou une parole qui va dans l'air. » Le père, dans sa relation avec son fils, conserve de l'autorité, mais une autorité sans violence, de l'affection corrective afin que son fils ne s'engage pas dans de mauvais chemins. Mais c'est tout, il n'a pas à pénétrer la sphère intime du ménage de son fils, ni de sa belle-fille. Un fils ne s'opposera pas ouvertement à son père, pour la raison suivante : un père est un homme élevé au rang d'ancien.

L'homme est la catégorie à laquelle aspirent les garçons, ils y accèdent à la naissance du premier enfant. Le savoir social, quant au respect entre autre, est acquis. C. jeune père, sent que son accession au rang d'homme, lui donne de la considération de la part des autres membres : « Ah oui, ah oui parce que je suis père de famille, donc on me respecte comme un père de famille. On me respecte comme ça parce que c'est moi, j'étais un jeune garçon, les vieux me respectaient mais c'était pas comme maintenant, que maintenant je suis père de famille, on me respecte comme un autre, comme un autre père de famille, ils me respectent, parce que voilà mettons déjà je suis père d'un enfant, j'ai un foyer, tu vois, j'ai une femme,

j'ai mon enfant et tout. Vu que déjà ma femme me respecte, il faut que ma famille me respecte avec, mes beaux-frères, ma belle-mère, mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs. Tous me respectent. Toute la famille, c'est pour ça, que j'aurai été jeune garçon, ils m'auraient respecté mais pas jusqu'au bout, un petit peu, tandis que maintenant je suis jeune garçon, toujours mais à part que je suis un père de famille, mais le respect c'est plus le même qu'avant. Il est pas plus sévère, il est mieux, mieux qu'avant tu vois, quand on me parle d'une conversation c'est que la conversation va durer, qu'avant elle durait 2 à 3 minutes, c'est bon quoi. Tandis que le respect maintenant, y en a plus qu'avant, y en a un peu plus qu'avant, ben pourquoi ? Parce que je suis marié, et je respecte les gens. » Le respect pour E. au détour d'une phrase est le strict minimum dans les relations avec les autres membres : « Mais par contre vers le « monde » comment ça marche ? Par exemple pour un vieux, pour une vieille personne, et ben, il y a une politesse totale, et ça peut être dans n'importe quel domaine. Chez le peuple manouche, il faut le strict minimum, le respect pour chacun, pour chacun d'entre nous, ça dépend sur quoi, normalement, dans la majorité, c'est le respect total pour les vieux, déjà pour une vieille personne déjà, par exemple, on va pas manquer de respect, même si une personne nous dit c'était comme ci et comme ça, si c'est une vieille personne qui le dit, t'as raison Kakou, (oncle) c'est vrai. C'est pas qu'il a tort, mais s'il a raison, et que toi t'es sûr que t'as raison, et que t'as tort en fait, mais d'autres personnes, et ben, ils peuvent croire que, ils peuvent se penser, et ben non, il a tort. C'est pour parler bien, pour parler dans la droiture, il a raison, il faut donner raison, à une vieille personne c'est important. » En tout cas il est présupposé acquis. Il est de l'intérêt de l'homme de posséder ce savoir, de ménager ses ardeurs afin de ne pas faire d'impair grave. Ici, il n'est pas question de caractère, de personnalité, de pathologie, il est convenu que la personne doit se comporter comme le respect l'impose. Sinon, en cas de non-respect, d'intention irrévérencieuse, de propension belliqueuse, il se place de facto en lisière du groupe. Toute relation avec cet homme sera sans sincérité, limitée à de la simple courtoisie, les autres membres discuteront avec lui, mais ne tiendront pas de conversation. Il est un principe, même si un homme, à plus forte raison, un père, grand-père et arrière-grand-père se montre peu aimable, il est potentiellement impossible à un membre du groupe de critiquer cet élément perturbateur du respect. T. modifie son comportement habituel d'expression du respect, devant une personne acariâtre : « Là c'est différent, c'est comme tu dis, personne âgée comme tu viens de me dire qui sont méchants envers moi –ou- (malaise dans la réponse) Si je suis sûr que même c'est une personne âgée que je lui en veux, que même elle en veut à moi. Je la respecterai quand même, c'est pas moi qui viendrai lui parler, mais que si elle venait me parler à moi, je la respecterai. » Ainsi en maintenant le respect, envers et contre tout comportement irrespectueux, C. assure la

pérennité de cette valeur. En agissant ainsi il est gratifié au regard des autres, il s'assure pour l'avenir du maintien du respect, donc la jouissance pour sa personne. B. confirme que cette notion de respect est propre au groupe, au sens très large d'une « communauté » de fait, les voyageurs : « Ah ben oui, ben oui, le respect est très grand entre manouche. On vient du centre de la France, lorsque je viens à Bordeaux, y a plein de gens qui sont ici. J'ai le respect, des uns et des autres, moi que ça soit dans tous les milieux le respect et les autres gens exactement la même chose, le respect. On a la dignité, on se respecte. Voilà, il y a une valeur, il y a un sentiment, y a un sentiment qu'est partagé. C'est grand. Et je peux remercier Dieu, de ce que les choses avancent encore assez bien. Y a du grand respect quand même parce que quand on va aux grands rassemblements, on est des milliers de personnes rassemblées et il y a un grand respect, les uns envers les autres. Lorsque l'on va à un grand rassemblement à Gien, y a trois mois d'organisation, d'organisation pour ce grand rassemblement. Tout le mois de mai, bon ben, on dépasse la ville de Gien. Je sais pas, peut-être de 5000 habitants de plus que la ville de Gien. Bon et ben, on vient des quatre coins de la France, tous les gens viennent de droite et de gauche, on rencontre qui que ce soit, on a le respect des uns et des autres. » L'homme, élément de la strate sociale au sein du groupe, est le détenteur du respect, il le reçoit de la part de deux autres catégories sociales, l'enfant et le jeune garçon. Il le pratique, au contact des autres hommes du groupe. Enfin il le donne envers les anciens.

K. envisage le respect comme une entité, s'il est octroyé, rien ne peut le modifier : « Le respect c'est tout. Han. Le respect pour quelqu'un voilà, c'est tout, c'est une grande affaire, c'est pas tout le monde qui peut le faire. » Le « qui peut le faire » de K. est à replacer dans son contexte. K. vit avec ses huit enfants, ils se déplacent avec deux caravanes, que nous appelons « roulottes », tractées par des chevaux. L'atteinte du modernisme modifie ses relations avec les autres voyageurs. Ayant conservé le mode ancestral du voyage, il se sent, souvent, agressé par l'arrivée à proximité d'autres voyageurs avec des convois modernes, caravanes neuves et fourgons. Le champ sur lequel K. ressent l'affrontement est économique, la facilité des autres, à circuler amplifie l'espace économique sur lequel ils peuvent travailler. Ce champ est beaucoup plus vaste que celui de K., son espace économique, très restreint, risque d'être lui aussi prospecté, d'où un manque à gagner. Ensuite il y a une attitude assez péjorative des voyageurs modernes envers ceux qui conservent le mode ancien, ils sont appelés « les buissonniers. » Le buisson, ces voyageurs le côtoient, ils stationnent plus facilement dans un chemin, en dehors de la commune, pour une raison évidente. Il n'y a pas de prés dans le centre des villages, pour faire paître les chevaux. Pour contre, lorsqu'ils rencontrent d'autres voyageurs avec le même mode de déplacement, la concurrence n'existe plus, K. cherchera la complémentarité avec ses compagnons de route. A ce moment, il

accordera du respect à son égal, qu'il soit collatéral, affins ou de simple circonstance. Malgré cette retenue, K. a un sens du respect qui lui fait dire, qu'un ancien est sacré, le contre-dire n'est pas souhaitable : « Ah non, kanan, non. Y peut pas le dire celui qui respecte l'ancien, il peut pas le dire, comment faire ? Il aura honte de le dire, pas nous, on le dira pas, pas nous. Malgré qu'il a tort, on le dira pas. C'est un ancien, il faut le respecter et puis voilà. » K estime que certains voyageurs, de surcroît non-manouches, en s'éloignant des préceptes culturels, en se laissant emporter dans la modernité, ont oublié les principes du respect : « Ca change. Seigneur, ça change, des bons manouches ensemble, ils vont se respecter, les manouches. Si y a d'autres, tu sais bien, qui sait pas, tu sais bien voilà que, c'est pas des manouches. Et bien ils vont faire mais ça ira pas. Ben voilà, ça ira pas leur parole à eux et les autres, et puis les paroles des bons manouches, et bien ça ira pas avec eux, hein ! Ca ira pas, y aura pas de respect, y aura pas de respect ensemble ben voilà. »

L'ancien est donc le sommet de cet ensemble de rapports, que nous avons nommé les âges de la vie. L'ancien n'est pas attributaire seulement, d'un respect pour la forme, dû à son âge, l'ancien est une valeur que l'on conserve, que l'on protège. Dans notre groupe, les anciens sont gardés parmi l'ensemble, même à un âge avancé, les enfants ne tenteront pas de placer ceux-ci dans une structure d'accueil pour personnes âgées, E. l'explique : « Non, non, non parce qu'on aime bien les avoir avec nous, jusqu'au dernier moment possible, de les foutre de côté, non on peut pas les ignorer, c'est, c'est pas que c'est la culture, mais bon, on sait qu'un temps ils cesseront de vivre, le peu qu'on les a, il faut les garder jusqu'au bout. C'est pas simplement une question de respect, c'est de les avoir jusqu'au dernier moment. Comme Béro son père, son père, 88 ans il avait, 96 ans tu parles avec lui, il a un respect pour toi, il t'aurait dit jamais un gros mot ou quoi que ce soit, même à un enfant il parlait avec un respect, il envoyait jamais balader un enfant. Pourquoi, à la base malgré qu'il était vieux il avait un respect pour les jeunes aussi. » La mère de E. vit avec le groupe, elle a 76 ans, des soucis de santé. Elle est quelque fois hospitalisée le temps nécessaire, ensuite elle rejoint le groupe. Sa fille, non-mariée, l'aide dans les tâches ménagères. E. nous parle du respect qu'il éprouve pour le père de son beau-frère : « C'est vrai, je dirai il a vécu longtemps ; maman, il a connu les déportations de guerre et tout, il a connu les vieux dans sa famille aussi. Et puis, ils avaient des cultures, ces vieux-là, pas trop comme les jeunes aujourd'hui, c'est vrai faut dire la vérité, les anciens ils avaient la chose que nous on a pas, c'est sûr. De marquer le respect pour tout le monde, malgré son vieil âge. Il était assis, on lui donnait à manger, moi je lui donnais des petits morceaux pour qu'il mange, parce que, parce que tu vois, il digérait mal, tu vois. On lui donnait à manger, et chaque morceau que tu lui donnais, ou que tu lui approchais

vers lui, et ben il te remerciait toujours, il disait « tu al kamlo », t'es gentil, il disait « j'ai bien connu ton père, tes parents, c'était pas n'importe qui, ton grand-père, il était comme ci, comme ça, c'était un grand homme », oui. » Il abonde dans cette notion de respect envers un ancien, sans qu'il y ait d'explication rationnelle sur la raison de cette attitude : « Ah oui, ah oui, moi je l'aimais, je te le dis franc, je l'aimais comme mon père, ce vieux, comme un père exactement pareil. B. j'ai un respect comme mon père, pourtant il a pas l'âge de mon père. Pourquoi ? Parce que y a la simplicité dans le départ et ça joue avec tout le reste ça, tu vois ce que je veux dire, les hommes qui sont trop coté, ils sont cotés avec les cotés, mais ceux qui restent dans la simplicité et ben on y est obligé d'avoir le respect. Même une personne que je rencontre dans la rue, que je ne connais pas et ben, une vieille personne, si c'est une femme ou un homme, Kakou, Bibi ou c'est signe de respect, malgré que tu connais pas, et y a le contact aussi avec le jeune, l'ancien parle, il se met à la hauteur du jeune aussi. » Les hommes trop cotés, sont les hommes avec une renommée, la renommée n'est jamais vraiment positive, parce que leur biographie génère de la crainte, ainsi les individus marqueront du respect à un homme simple, mais se méfieront d'un homme de renommée. Cette renommée n'est pas en relation à des faits d'actions extraordinaires, elle tient à son comportement au sein des groupes, B. parle de la critique, comme d'une attitude rétrograde : « Ah si, on a pas le droit, chacun a ses mœurs de dialogue, et je pense en cela, c'est un petit peu difficile de critiquer des gens. On ne doit pas critiquer des gens, chacun a son petit milieu, chacun a ses petites affaires, et chacun son petit train de vie. Voilà cette critique ne doit pas être dans notre cœur, aujourd'hui je pense qu'on est un peuple affranchi, on est plus les gens d'autrefois. Autrefois on avait des critiques, chacun gardait une valeur, il y avait une valeur de la part d'un homme, il avait une renommée, et aujourd'hui tout est tombé à cause qu'on est un peuple affranchi. On a connu la parole de Dieu, ça a marqué, on ne doit plus avoir de critique de parlement les uns sur les autres. Et aujourd'hui qu'est ce qu'on doit apporter? Simplement la lumière, la lumière doit briller, et on doit apporter un témoignage, notre témoignage doit être bon. » Le discours est fondé sur une renaissance de la spiritualité, parmi les voyageurs. De plus en plus, les membres choisissent de consacrer leur temps à prêcher les préceptes enseignés par La Bible. G. associe les gens de renommée comme étant des « bandits », des gens de peu de foi, dans l'acception de ne pas pouvoir leur faire confiance, d'une inclinaison qu'ils ont à vanter leurs mérites, il est dit d'eux qu'ils sont « tcharélé. »(craneurs)

La nature de l'individu, son caractère, son comportement même irrespectueux ne permet pas, tant qu'il n'est pas conforté par la volonté manifeste de nuire au respect des autres, de briser ouvertement toutes relations avec les gens. Il est possible d'avoir eu des

griefs avec les gens, à ce moment il est décidé de ne plus adresser la parole à son ennemi potentiel. Mais il est hasardeux de vouloir ouvrir des hostilités car s'engagent de violents conflits. B. nous parle de temps, selon lui, anciens, où effectivement des haines dureraient et perduraient entre des familles, au point de déplacer des sépultures dans des cimetières communs. Des morts d'un côté, devaient être vengés par des morts dans le camp adverse. Cette issue potentielle existe encore, deux voitures dans le Midi de la France se croisent sur un chemin départemental. L'un des véhicules, avec deux personnes à son bord, fait demi-tour et poursuit l'autre. Les belligérants, trois individus, réussissent à se rencontrer sur le parking d'un commerce, une bagarre éclate, des couteaux sortent. L'un des trois participants est gravement touché à l'abdomen, l'adulte, auteur des coups, est appréhendé, le troisième s'enfuit. Il se rend à la police le lendemain, il est mineur. Les jugements des uns envers les autres existent, mais ils sont tus selon le principe des risques que cela entraînerait si l'un disait à l'autre, E. nous parle de personnes qu'il connaît, il prend la précaution de dire « je dis simplement des mots. » Par cette formulation, il ne fait que dire, c'est une énonciation simple, avec force illocutoire, parce qu'il ne cherchera pas à faire savoir, B : « Moi je connais des gens, je vais parler pour moi, moi je connais des gens que je connais bien, j'ai du respect quand même pour eux, ils ont du respect pour moi. Mais pour certains, comme tu dis, on peut être dans un groupe de plusieurs personnes, malgré que j'aie du respect pour les gens qui m'entourent autour, des fois je côtoie des gens qu'ils en n'ont rien à foutre des amis que je côtoie par exemple, c'est ça que tu veux dire. » En citant le nom d'une connaissance commune, B. précise : « C'est vrai, c'est vrai, j'entendais le M. dire déjà une fois, si c'est vrai ce que tu dis, « c'est un guignol, patati, patala » mais quand ils se voient ensemble, ils se sentent bien ensemble, il va pas lui dire en face hein, pourquoi je ne sais pas, peut-être qu'il aurait une attitude qu'il peut penser ça de lui, mais il fait partie quand même dans un groupe, et qu'ils sont pas trop respectueux quand même, ils font partie quand même du groupe, c'est vrai ce que tu dis. » Alors pourquoi ne pas envisager de lui dire : « Sûrement ça lui ferait mal, oui. Ben, écoutes moi, déjà, moi je le connais bien J. lui ou un autre, heu, mais s'il était comme tu dis, si serait guignol, je lui dirais pas quand même. Pourquoi, parce que ça me ferait mal, parce qu'après je sais qu'il a un bon cœur au fond, peut-être il est peut-être tricheur, t'as vu, mais au fond de lui, il a peut-être quelque chose de bon en lui, et c'est ce que j'ai ressenti toujours en moi vis-à-vis de lui, que il est pas sauvage, il est pas chien, peut-être il est pas au top, hein, comme tu dis, mais il a une partie qu'est peut-être valable en lui encore, mais l'autre partie qu'est pas valable en lui, je lui dirais pas quand même, « t'es un guignol », ou t'es ! Des gros mots quoi. Mais moi je lui dirais pas en face, pas de peur d'avoir une bricole, mais c'est vrai j'en connais plein, par exemple comme T. t'as vu, ou je te dis simplement des

mots, mais B., c'est un gars, sérieux, sérieux, heu il a fait beaucoup de saloperies, sa femme a fait beaucoup de saloperies, mais dans l'ensemble je peux pas le détester, je le respecte quand même, malgré tout ce qu'il est. Si je le vois dans la rue, je vais y penser, hopf, c'est une sale tête celui-là, je lui tourne la tête, je peux pas faire ça. Je suis obligé, c'est pas une obligation, mais s'il a le respect que je connaissais bien avant, et que maintenant il déchéancé, et bien ça me pousse quand même à y aller lui dire « bonjour, et comment tu vas, patati, patala. » Bon déjà dans le premier temps, c'est un contact et puis c'est un respect vis-à-vis, hein, je vais pas lui dire « avant t'étais bien, et maintenant t'es un guignol, va te promener, t'as plus rien en moi, j'ai plus rien en toi, ça ne m'intéresse pas », tu comprends. » Le respect crée un dilemme dans la conscience.

Dans les âges de la vie, tout est élaboré, autour du concept de respect, pour maintenir une cohésion. Elle est le fruit de la volonté de chacun à vouloir converser, discuter, dialoguer avec autrui. Il y a une propension à maintenir la face de l'autre, la raison semble assez simple, G. le dit : « Mais voilà, comme pour toi, j'ai du respect pour toi, c'est pareil. J'ai du respect pour ma petite sœur, j'ai du respect pour mes oncles, mes frères, voilà. Moi je pense que ça y joue beaucoup envers nous parce que on se tuerait, parce que si on aurait pas un respect, certains qui auraient pas un respect, qui sauraient pas ce que c'est un respect, on se tuerait. Parce que ça irait pas, ça irait pas, il en faut qui connaissent le respect, qui sait ce qu'est le respect. » La sanction est là, faire perdre la face à une personne dans un groupe, c'est l'évincer du groupe, il est inconcevable qu'un élément soit rejeté, banni à vivre entre deux mondes, entre les voyageurs et les sédentaires. Faire perdre la face à un individu, c'est lui retirer son rang social, dramatique lorsque qu'un homme est l'objet de cette atteinte. L'homme est le continuateur de la culture, avec la femme bien sûr, il est l'éducateur des enfants, le redresseur de torts faits par de jeunes garçons, la future mémoire vivante du groupe en tant qu'ancien. Nous verrons dans la dernière partie de ce mémoire, que la rupture dans la relation par un manque de respect a des conséquences qui peuvent être graves.

Notre développement a pour but, dans cette classification autour des âges de la vie, de faire apparaître quatre rangs sociaux au sein de notre groupe, objet de cette étude. L'enfant, le jeune garçon, l'homme et enfin l'ancien, notons que notre groupe est lié par des relations de consanguinités, d'alliance ou d'affinité, que le savoir de chacun est en conséquence de sa biographie. Un individu peut avoir, parce que les familles sont nombreuses dans les groupes de voyageurs, beaucoup de parents, d'individus avec qui il a des liens de parenté, qu'il peut entretenir ou pas. Les éléments dans notre groupe ont choisi de rester ensemble, durant

différentes périodes. Ce groupe reste tout de même assez homogène, pour cela ils ont placé, au centre de leur discours, un comportement de cohésion : le respect.

PARAGRAPHE II : VIVRE ENSEMBLE

Notre groupe vient, souvent, à se séparer, lorsque les membres voyagent à travers la France, leur relation à l'autre « voyageur » n'est pas aussi facile qu'avec des personnes connues de longue date. Pourtant, chacun emploie la même notion de politesse pour approcher un groupe, E. nous raconte ce qu'il fait lorsqu'il arrive dans un endroit où il y a des voyageurs mais qu'il ne connaît pas : « On a une approche quand même pour ça, malgré qu'on se connaît pas on a ... Déjà quand on se voit au premier repère en vue comme ça, bon on fait un signe de bonjour de la tête comme ça, souvent de fois, et on s'approche, on essaye de se serrer, au moins, la main, de discuter : « D'où tu viens, vous êtes d'où, patati, patala » déjà on a ce contact-là, mais de tourner la tête de pas dire bonjour, quelqu'un qui se renferme, déjà y a pas de politesse même que tu connais pas en face, déjà y a pas ce truc-là c'est pas bon. » Sans ce minimum de politesse, nécessaire semble-t-il pour entrer en contact, la personne qui pratique le dédain, peut risquer de compromettre ses relations avec les autres voyageurs, B. nous explique : « On fait affront, c'est vrai, c'est vrai, c'est vrai, oui on fait affront. Si on se fout dans un coin, par exemple, si quelqu'un veut, qu'il a l'intendance de venir, qu'on se voit sur une place où s'installer, qu'il y a d'autres gens qui sont là-bas, ils tournent un peu autour, ils essayent de dire bonjour, de s'approcher pour discuter et puis si vous tournez tout le temps le dos, ou si vous vous laissez approcher par ces gens-là et que toujours renfermés, et que vous avez une mauvaise attitude, et puis heu, vous voulez discuter avec personne, vous êtes renfermés. A ce moment-là, c'est vrai qu'on peut faire, on peut faire affront pour les autres, oui. En quelque sorte chercheur de guerre ou chercheur de misère, et là y a aucun respect, que ce soit un ancien ou un vieux ou n'importe qui vient, je pense c'est la même chose, mais ça c'est veut cela, ça existe hein, ça existe. » Là, la renommée joue, il existe dans la région nantaise, une famille que l'on peut qualifier de « chercheur de misère », la famille O. Nombre de rencontres se soldent, en leur compagnie, par des rixes, chapelets d'insultes, mauvaises relations de voisinage. Il se dit aussi qu'il est difficile de côtoyer, en séjournant en leur compagnie, des « buissonniers » de la famille D., du côté de Tours ou la famille S. au Mans.

Parler, cette action semble nécessaire aux éléments de notre groupe. Garder le silence est un manque de respect, on peut se tenir à distance pour éviter le dialogue, ce que nous-

mêmes avec un voyageur, faisons depuis de longues années. Th. aurait des griefs à mon encontre, son actuelle femme, fût une de mes relations passagères de jeune garçon. La jalousie serait donc ce qui l'anime, mais il n'a aucune raison valable, actuellement, pour entretenir ce conflit. Ses griefs sont non fondés, il ne peut pas venir « me chercher chicane », alors nous restons à distance, il y a bien eu des escarmouches verbales mais rien de plus. Nous restons loin l'un de l'autre, ainsi nous ne pouvons nous adresser la parole, ni nous dire de « mauvaises paroles. » Avoir du respect, pour G., est le minimum de l'intégration : « Voilà, voilà, c'est ça oui. Si t'as pas le respect, les autres ils vont plus te parler, ils vont, ça va plus aller, quoi. » Donc, en arrivant dans un endroit, la prise de contact se fera, elle sera tentée pour, toujours le même principe, maintenir une cohésion. C. lui confirme que dans son éducation, sa culture, parler est le mode de contact avec une personne, mais il ajoute un qualificatif qui donne une portée respectueuse à sa conversation : « y a beaucoup de respect, parce que le respect, comment je pourrai te dire moi. Déjà y a beaucoup de choses dans le respect. Il y a bien parler avec l'homme, quand tu parles avec l'homme, avoir le respect déjà s'il est plus âgé que toi, faut bien que t'ai le respect même s'il est plus jeune que toi, tu dois le respect mais lui aussi il t'en doit aussi, tu lui en doit aussi, si t'en dois pas c'est pas la peine que tu lui en dois, tu vois. C'est comme par exemple, moi tiens par exemple ma femme ... » En arrivant sur une place pour stationner, un homme ira, pour prendre contact s'adresser à un autre homme ou à un ancien, mais jamais à un plus jeune. Même s'il n'y a que deux caravanes sur place, le plus jeune se déplacera vers le plus ancien, quand la différence d'âge est manifeste. G. lui envisage la relation avec les autres voyageurs selon le principe des salutations : « Voilà, voilà, et le matin quand on se lève, quand on descend, on se serre la main, c'est le respect ça, la première chose quand on se voit c'est de se serrer la main. C'est qu'on s'entend bien, c'est qu'on a du respect les uns et les autres. » Lorsque G. voyage, hypothèse peu fréquente, il préfère se trouver un endroit pour stationner seul, la promiscuité, hors de son lieu de résidence habituel, semble risquée, il craint de côtoyer des étrangers.

Pour aboutir dans la rencontre, les protagonistes concèdent de tenter une prise de contact. Elle est d'autant plus facilitée que ceux qui se côtoient, dans cet instant, se ressemblent. Sur une aire de stationnement sommaire, le résident reçoit quelqu'un qui envisage de partager l'espace avec lui, dans les mêmes conditions. Celui qui arrive cherche à s'installer dans un endroit en compagnie de quelqu'un qui a une connaissance biographique commune, dans le sens d'être voyageur. Tous deux ont des points communs, sans doute suffisants, pour tenter la rencontre. Comme le note Gumperz : « Quelle que soit la situation, qu'il s'agisse d'une entrevue formelle ou d'une rencontre informelle, le problème essentiel

pour tous ceux qui ne se connaissent presque pas et qui doivent entrer en contact est de réussir à établir une « flexibilité communicative », c'est-à-dire à adapter leurs stratégies à leur auditoire et aux signes tant directs qu'indirects, de telle manière que les participants soient capables de contrôler et de comprendre au moins une partie du sens produit par les autres. »[Gumperz, 1989 : 21] Il y a accord sur le cadre entre nos interlocuteurs, quant un des membres de notre groupe dit voyager et s'installer dans d'autres endroits avec d'autres voyageurs, les rites de présentations qu'il propose sont conventionnels. B. nous parle du voyage et de ses rencontres sur les routes : « Oui c'est de respecter le monde, on respecte, c'est un grand respect, moi, je sais lorsque quand je pars, je vais à un endroit et que je vois des manouches, je tourne un petit peu avec un camion pour pouvoir chercher si je trouve des manouches. Et lorsque je vois des caravanes, et qui sont des manouches, tac je m'arrête. J'ai le respect, souvent on se sert la main depuis le milieu, « d'où c'est que vous êtes ? » Et voilà on dialogue ensemble et on a du respect, voilà et autrefois on avait pas ce privilège d'être unis comme aujourd'hui, on est uni. » B. nous dit « on se sert la main depuis le milieu », ce milieu est le partage de connaissances communes. Lorsque, dans les conversations de rencontre, il est demandé à une personne soit son lieu de séjour pour l'hiver, soit son nom de famille, cette procédure a pour but de tenter de trouver une connaissance commune : soit un homme que le résident connaîtrait dans telle ville, soit un membre de sa famille connu par l'arrivant. La flexibilité communicative fonctionne plus facilement lorsque, comme nous le notions, ceux qui s'adressent la parole partagent beaucoup de choses en commun, le respect fait partie de ces éléments de l'échange. En effet, si comme dit B., lorsqu'il voit des manouches, il s'arrête, c'est parce qu'il est sûr que puisqu'ils sont de même culture, ils connaissent le respect. Il a la garantie d'être reçu avec un minimum d'égards. Il y a des comportements, qui incitent dès le pied posé au sol, à comprendre comment sera reçu l'arrivant sur une place. Comme la décrivait E., si une personne ne cherche pas à incliner de la tête pour répondre à un salut, l'affaire n'est pas gagnée. Si on s'approche d'un groupe d'hommes, qu'une femme vient à sa rencontre pour parler, là aussi l'accueil est mal engagé. Il arrive, il nous est arrivé, sur le voyage d'être reçu avec peu d'amabilité, mais jamais rejeté avec véhémence et propos injurieux. Celui qui craint ce genre de rencontre ou de situations inconfortables, peut choisir la solution de voyager en groupe avec plusieurs caravanes. Des groupes de caravanes qui circulent ensemble sur les routes, cela se voit, lorsque les convois s'arrêtent quelque part, dès leur installation, chacun prend ses habitudes de vie, sans avoir à ménager une rencontre avec des voisins. S'il y a des voisins, les présentations se feront, mais après l'installation des caravanes, le groupe s'agglomère dans un coin pour faire corps. Dans ce type de situations de rencontre, angoissantes malgré tout, parce qu'en face de celui qui arrive se présentent des

personnes inconnues, il y a un jeu d'équilibre. Au centre, de cet échange, il y a le respect, « code » comme le qualifie B. Ce code, ce terme de respect, qui ne sera pas dit, mais qui sera fait, c'est-à-dire appliqué à une force illocutoire : « En termes d'actes de langage, on dira que celui qui répond doit prendre en compte la force illocutoire de ce qui lui est dit, force qu'il ne peut évaluer que s'il a accès à toute une série de données convenues, biographiques et culturelles, seules capables de lui permettre de donner un sens aux allusions qu'il doit déchiffrer. Qui plus est, l'auditeur a aussi la possibilité de prendre en compte des affaires auxquelles il n'a même pas été fait allusion dans le tour précédent, car, en dernière analyse, c'est la situation de son prédécesseur, pour autant qu'elle se mêle à la sienne propre, que le locuteur du moment doit considérer, la parole dudit prédécesseur n'étant que l'occasion pour agir ainsi. » [Goffman, 1992 : 268]

Vivre ensemble ne se conçoit que sous la forme du partage de valeurs communes, dont la première, le respect. Il est pratiqué dans notre groupe, il est revendiqué par ceux qui s'affirment « Manouches », appliqué par les voyageurs. Cette notion, la forme qu'elle a au sein de ce groupe, n'est pas la même dans d'autre communauté, qui voyagent aussi mais avec des différences culturelles, comme les gitans ou les roms. La rencontre avec les autres groupes se fait sous la forme d'un langage commun, avant toute chose, l'arrivant cherchera à établir la maîtrise d'une langue. Comme le signalait B., lorsqu'il est certain d'être en contact avec des manouches, il utilise la langue manouche. Mais il peut ne pas être aussi certain. Son physique, petit, trapu, son teint hâlé, ne trompent pas sur son origine, mais les traits de ses interlocuteurs ne sont pas aussi marqués, à ce moment il fera usage de la langue véhiculaire. « L'identité sociale et l'ethnicité sont, en grande partie, produites et reproduites par le langage. C'est parce que le processus par lequel les groupes se forment et construisent les symboles de leur identité est historique que nous sommes en présence de façons de parler particulières. Cet argument permet de simplifier le rapport explicatif entre langue, idéologie et pratiques langagières : le seul fait de comprendre les racines historiques particulières des divergences de langage suffit à rendre compte du caractère spécifique des pratiques communicatives et à maîtriser les processus du changement social. » [Gumperz, 1989 : 14] La volonté des gens est, lorsqu'ils s'arrêtent, de découvrir qui sont ceux qui l'entourent. La biographie de nos interlocuteurs en matière de pratique culturelle est vaste, pour certains elle se pratique depuis plus de soixante dix ans. Partir en quête sur un territoire de rencontres, s'est rechercher des personnes perdues de vue depuis plusieurs années, c'est aussi, à défaut avoir des nouvelles de ces mêmes personnes. Ainsi l'un de nos oncles a rencontré une famille que nous n'avions pas vue depuis quelques années. Ils sont venus à parler de nous, parce que dans

leurs échanges ils ont cherché des points d'accords dans leur biographie, soit quant à leur lieu de voyage, soit quant à leur nom. Ainsi notre oncle a indirectement informé notre connaissance de nos liens familiaux, ensuite la conversation a tourné autour de notre devenir. Quelques mois plus tard, lors d'un décès, nous avons revu cette famille, c'est à ce moment qu'ils m'ont fait part « qu'ils savaient que j'étais marié, et que j'avais un premier garçon. » Ils nous donnèrent leur source d'information. Par cette pratique de parler, de prendre contact rapidement lorsqu'ils s'installent sur une place, les membres de notre groupe cherchent à vivre dans une certaine harmonie. Si cette harmonie est présupposée par leur condition de vie, leur origine culturelle, elle n'est pas totalement acquise s'ils ne font pas la démarche d'aller à la rencontre des autres voyageurs. Cette rencontre peut échouer, sur les points de connaissances communes, pour diverses raisons, mais elle ne peut échouer sur le respect que les uns et les autres se portent mutuellement. L'objectif de la promiscuité sera ensuite de créer des liens de bon voisinage, inviter un homme à boire le café, à boire un verre, à partager un repas seront des gestes de gratification de la relation en cours.

Cela peut aussi se solder par un échec total, alors le nouvel arrivant choisira de vivre en autarcie, sans contact avec les autres membres de ce groupe de rencontre, le repli se fera sur son propre foyer familial. Une place, une aire de stationnement de ce type, sans relation possible avec un groupe qui fait corps pour éviter le contact, sera considérée comme une « sale place. » La famille arrivante séjournera le temps nécessaire, soit à ses affaires, soit à profiter d'un repos, avant de reprendre la route vers d'autres horizons. Le voyage, que pratique nos interlocuteurs, dans ce groupe, a deux raisons essentielles : L'économique et le familial. Ainsi E. nous explique cette deuxième nécessité de voyager, il en ajoute une troisième celle de pratique sa foi évangéliste : « Ah oui, c'est important, ben oui, c'est ça qui me fait bouger souvent de fois, pour, y a des vieux à voir dans des endroits, on fait parfois des grands kilomètres parfois pour y aller, et quand c'est des trucs religieux, souvent de fois, par exemple, comme les jours de Toussaints, on se déplace de très loin, ou pour les Rameaux, ça se discute pas quoi ! Tu vois, on y va obligé, c'est pas une obligation mais un devoir, quoi ! Déjà il y a un respect familial très important, il y a un grand respect familial, ça pas parce que ça peut être un cousin, ça peut être près comme pas près, ça peut être un oncle, une tante, ça peut être n'importe quoi en fait mais l'important c'est des vieilles racines, des vieilles personnes qu'on respecte. Un jour, sûrement ça s'arrêtera aussi pour chacun, sûrement c'est comme ça ! Et tant que ces vieilles personnes vivent, il faut une certaine présence au niveau de la jeunesse, quoi, autour d'eux, c'est important. Savoir comment ils vont déjà premièrement, non c'est pas uniquement d'aller les voir parce que c'est un devoir d'aller les

voir – non, non c’est pas que de ce côté-là. Le sens c’est de les voir pour voir comment, la santé, ils vont. C’est très important, c’est au niveau plutôt question de respect, la santé surtout avant toute chose voir comment ils vont les vieux patriarches comme on dit chez nous. Ça nécessite de voyager, on voyage beaucoup, oui, oui, on voyage beaucoup oui, moi j’ai de la famille dans deux ou trois endroits différents sur la France. Ici Bordeaux, j’en ai, j’ai de la famille sur le Puy de Dôme, j’ai de la famille dans le Centre de la France, un peu plus haut, du Massif Central également, et toute l’année, j’ai le contact avec quoi, je fais une partie ici que je suis là, et après le reste je le fais presque chez eux. Voilà et puis on fait beaucoup de rencontres parmi d’autres croyants, avec les conventions internationales. T’as vu, et là c’est un devoir par contre, et on est là tous ensemble quoi, il y a des gens que l’on connaît, on fait de grandes connaissances et on règne dans des mondes de familles. »

Dans le cas de cette intention de vivre ensemble, le concept de respect est une nécessité pour organiser les relations entre les individus. Ainsi en établissant les minima du respect dans la rencontre, celui qui s’insère au groupe brise la stigmatisation qui le touche de la part de la société majoritaire. S’il était impossible d’arriver à cette intégration dans un groupe, l’auteur de la tentative d’introduction se trouverait de fait encore plus stigmatisé. Le groupe formé rappelle constamment à ce membre son appartenance à une entité, c’est un sentiment réconfortant. Jusque dans son langage, sa manière de parler, ce qui serait qualifié de pauvreté linguistique, à cause de fautes, d’usage de mots communs, devient, dans la pratique de la langue véhiculaire, facteur d’identification, donc d’intégration. Vivre ensemble devient donc le moyen de conforter la frontière qui existe entre ces groupes minoritaires face à une société dominante. « Les groupes minoritaires ne sont jamais totalement isolés de la majorité dominante dans les sociétés urbaines. Etudier leurs modes de vie sans les situer par rapport aux populations qui les entourent, c’est déformer la réalité de leur vie quotidienne... Les groupes minoritaires passent, de fait, une grande partie de leurs journées dans des lieux où les normes dominantes prévalent. Bien qu’il existe des différences individuelles sensibles quant au degré d’assimilation, presque tous les membres de groupes minoritaires, même ceux dont le comportement peut sembler nettement déviant, ont une connaissance au moins passive de la culture dominante. Ce qui les distingue, ce n’est pas seulement le fait qu’ils soient différents, mais le degré de proximité de leur langue et de leurs modes de vie avec ceux de l’ensemble de la société. Ceux qui appartiennent à des groupes majoritaires et qui n’ont jamais vécu cette disjonction entre comportement public et privé ont souvent du mal à en apprécier les effets. En général, ils ne perçoivent chez les minoritaires que leur différence, sans mesurer les effets éventuels qu’elle peut avoir sur la communication quotidienne. Cette méconnaissance des

comportements minoritaires est pour partie responsable de la notion souvent débattue de « pauvreté linguistique. »[Gumperz, 1989 : 80] Cette notion de différence est totalement perçue par nos interlocuteurs. Précédemment E. nous avait confié qu'il « ne donnerait pas sa culture pour eux. » Eux, est la société majoritaire, avec laquelle E., B., T., G., Et. , C., P., M., K. entretiennent des relations, de prime abord, commerciales. Elles peuvent évoluer ensuite vers une relation amicale, mais elle restera à ce stade, à moins que le sédentaire investisse dans une intégration progressive. M. est marié avec une sédentaire, qui a, obligatoirement, choisi de suivre son mari, elle vit donc dans le groupe, ils ont cinq enfants. M. conçoit qu'il soit possible pour un « gadjo » de tenter une intégration : « C'est pas un monde réservé, c'est une culture qu'on est pas comme les autres, quoi, mais autrement on est pareil. » « La culture est différente parce qu'on est gitan, on est voyageur, on a pas les mêmes trucs, les mêmes religions, on fait pas les mêmes trucs que les gens, quoi ! Que les autres gens. » « Penser différemment, oui, et vivre différemment oui. » Il envisage d'aider un sédentaire à « entrer » : « Qu'on essaye de le mettre un peu, qu'il voit à peu près, qu'on se moque pas de sa gueule non plus. Qu'on parle pas dans notre langue, qu'on essaye de parler comme lui, correctement, quoi, bien le Français pour –heu- pour qu'il puisse comprendre pour qu'il voie qu'on se fiche pas de sa gueule quoi ! » « Il restera toujours des différences, il restera toujours des différences, hein, comme quoi que nous on est gitan, que lui c'est un français. » « Il est différent, il est, par rapport, différent, à nos coutumes, à notre race et tout quoi. » « Y a des coutumes que les Français ignorent, ils ignorent totalement de la vie que l'on a, ils ignorent totalement. Y en a qui disent ça, ceci, cela mais en fin de compte, ils ont jamais discuté avec un gitan, ils ont jamais parlé, ils sont jamais venus chez eux, et ça se permet de parler, y en a ! » Une fois que l'individu, en cours d'intégration, a saisi les comportements à avoir, il est possible de l'accepter : « Ah oui, une fois que les liens sont créés, qu'il y a de l'amitié sincèrement, moi j'appelle de l'amitié que tu puisses compter, que tu puisses lui parler, il peut te parler aussi après on oublie que c'est un paysan. Après on oublie ça, après en fait, il est pareil que moi et lui il se considère, un peu aussi je pense, plus ouvert, il peut parler, il peut se libérer, il peut faire ce qu'il veut. Il faut qu'il aime aussi, il faut pas que ce soit un raciste, qu'il soit différent, qu'il parle mais en fin de compte il se méfie, faut pas que ce soit dans ce cas-là non plus, y a rien qui se fait, c'est bonjour, bonsoir, c'est tout, ça va pas plus loin. »

Dans le but de vivre ensemble, par l'usage de la parole, lors de rencontres premières, puis les suivantes, les individus interagissent pour tisser des liens, pour exprimer une sociabilité culturelle, confirmer leur appartenance au groupe le plus large : celui des voyageurs. « Dans la mesure où parler c'est interagir, cette théorie doit, en dernière analyse,

élaborer ses postulats fondamentaux à partir de ce que nous savons de l'interaction. Elle doit rendre compte du fait qu'interagir c'est aussi partager quelque chose. »[Gumperz, 1989 : 154]

T. lorsqu'il arrive sur une « place » utilise cette interaction : « Ah oui, je marque le respect. J'irai voir le monde qu'il y a autour de moi, j'irai leur parler, je leur manquerai pas de respect. Je vois pas pourquoi je leur manquerai de respect. » Quand un homme, dans notre groupe et ailleurs, fait preuve de respect, il utilise un verbe, formule une énonciation qualifiée, selon Austin comme un comportatif : marquer. « Les comportatifs incluent l'idée d'une réaction à la conduite et au sort d'autrui, l'idée d'attitudes et de manifestations d'attitudes à l'égard de la conduite antérieure ou imminente de quelqu'un. On relève un rapport évident entre ces verbes et, d'une part, leur expression (au sens où nous leur donnons libre cours) bien que les comportatifs soient des actes distincts des uns et des autres. » [Austin, 2002 : 161] Cette attitude à marquer le respect n'est pas dénuée de sens, alors que durant l'enfance, le jeune est dirigé pour intégrer les notions, les rites relatifs au respect, lorsqu'il est adulte, l'individu les intègre dans son comportement. Ce qui permet de dire, qu'il marque le respect ou alors de rappeler à l'ordre en faisant référence à ce comportatif : Marque le respect !

CHAPITRE B : MARQUER LE RESPECT

« Les échanges verbaux constituent peut-être l'unité naturelle des pièces de théâtre, des romans, des enregistrements et autres formes de littérature où les mots se laissent décrire. La conversation naturelle, en revanche, ne connaît pas ce biais de l'enregistrement ; en un mot, elle ignore la transformation systématique en mots. Par suite, l'unité fondamentale de la parole naturelle pourrait fort bien n'être nullement conversationnelle, mais plutôt interactionnelle, quelque chose comme : événement mentionnable, mention, commentaire sur la mention, soit une unité tripartite dont la première partie risque bien de ne mettre en jeu aucune parole. » [Goffman, 1992 : 56] Le respect est exprimé, lors de questionnement sur son expression, mais en général il est fait appel au respect à l'adresse d'un l'interlocuteur, afin qu'il corrige une attitude. A un enfant, il sera rappelé, à un jeune garçon, il sera réclamé, à un homme, il sera constaté une infraction aux normes du respect. Le respect devient, dans le comportement, intégré dans la tenue de l'individu dans le groupe. Cette figuration, dans le groupe, est établie sur le discernement. Chaque individu a du discernement, celui-ci est basé sur les valeurs communes au groupe, sur la posture idéale dans les différents contextes de l'échange. L'interaction est donc régie par le respect, il définit les relations entre les différents « âges de la vie », il y a des rencontres possibles, des échanges probables mais aussi des conversations impossibles. Le respect incite à une relation socialisante à minima, la civilité. Ensuite, les caractères dirigent et entraînent l'interaction soit vers un dialogue, soit dans un monologue. Ne peut prétendre à cette prééminence conversationnelle qui celui qui détient une prérogative dans une strate sociale. Ainsi il est évident qu'un père dispense à un fils, à un neveu, de la classe sociale de jeune garçon, des directives ou des conseils. Mais l'inverse est peu probable, même si l'aîné a tort, rien ne peut contrarier son propos. Seul l'échec dans son entreprise peut lui faire changer d'avis. A statut égal, il peut s'exprimer des forces de caractère, elles sont connues, notre groupe a une biographie commune, des faiblesses aussi, elles existent mais sont constatées que lors de propos intimes. Le respect serait donc une règle de conduite qui génère une tenue : « On peut définir une règle de conduite comme étant un guide pour l'action, recommandé non parce qu'il serait agréable, facile ou efficace, mais parce qu'il est convenable ou juste. L'enfreindre conduit de façon caractéristique à se sentir mal à l'aise et entraîne des sanctions sociales négatives. Les règles de conduite imprègnent tous les domaines d'activité et se maintiennent au nom et en l'honneur de presque tout ce qui existe...L'individu qui s'engage à maintenir une règle a tendance à s'attacher en même temps à une certaine image de lui-même. S'agissant de ses obligations, il devient pour lui-même et

pour les autres la personne qui suit telle règle, la personne qui agit naturellement de telle façon. Pour ce qui est de ses attentes, il se met à dépendre des autres, puisque la façon dont ils le traitent traduit ce qu'ils pensent de lui. Lorsqu'un individu se pose comme étant la personne qui traite les autres et est traité par eux d'une certaine façon, il lui faut être sûr de sa capacité à incarner et à être cette personne... Un acte soumis à une règle de conduite constitue donc une forme de communication, car il représente une confirmation du moi, aussi bien que de celui pour qui elle correspond à une attente. L'acte qui refuse de se conformer est également une forme de communication, est souvent plus intense, car l'infraction est toujours révélatrice du moi des participants. Par-là, les règles de conduite font de l'action comme de l'inaction des expressions, le plus souvent significatives. » [Goffman, 1998 :44]

Et. explique que sur le principe du respect, dans un espace de stationnement, des groupes de paroles peuvent se former, mais ils sont hermétiques, ils n'acceptent pas celui qui n'y a pas autorité : « Déjà les gens âgés ils peuvent discuter entre eux, les jeunes ça discute entre eux, on sait pas ce qu'ils se disaient mais devant un vieux de 30 à 35 ans s'il y a un jeune entre 15 et 20 ans en principe y a déjà le respect-là, y a déjà le respect sur un homme de 30 à 35 ans, un homme de 35 ans avec un gars de 50, 55, 60 ans, alors là y a encore un autre respect. Là, c'est tout, c'est tout en cachette, si ça veut discuter entre jeunes et les vieux, ben bon, si un vieux vient, voit un jeune en train de discuter, le vieux il va avoir du respect quand même pour le jeune avec, voilà je pense ... » L'un de nos interlocuteurs dit, pour exprimer le respect envers des anciens, « faire des kilomètres. » S'enquérir de la santé de ses anciens, des membres de sa famille en leur rendant visite, est montrer du respect pour ses personnes socialement supérieures. Tenir une posture respectueuse est l'attitude essentielle, l'individu peut être quotidiennement sollicité pour éprouver le respect, mais un impair peut briser tout ce qui existait auparavant, M. nous le raconte : « Ah ça c'est le principal, le principal c'est à partir du moment où un ami te manque de respect, après c'est plus un ami. Tous les liens que t'as créé avec lui pendant des années et des années, s'il fait une connerie tu l'accepteras pas. Après c'est fini quoi, tu vas plus en vouloir, après ce sera le bonjour, le bonsoir. Ca sera le lien, on discutera plus pareil qu'avant, ça sera fini, tout ça ! Ah oui c'est sacré, c'est sacré du moment qu'on te montre du respect, que toi t'as donné du bon respect, lui aussi mutuellement et puis que lui, un jour, il te manque de respect, sur un truc grave, après ça va plus, après y a plus rien. Tout ce qui avait existé, après tout est effacé d'un instant, instantanément, c'est fini ! » Dans les propos de M. se trouvent les éléments pour manifester une attitude respectueuse, le caractère sacré du respect qu'il faut manifester, il est donc nécessaire de « tenir » ce respect comme un élément constitutif de cohésion, ensuite il faut « s'engager »

dans le respect afin de donner du bon respect. La gravité, lorsqu'il y a manque de respect, tient dans le fait que ce qui fit avoir de la « déférence » n'existe plus, son ancien ami n'est plus qu'un autre, connu que l'on saluera par courtoisie, et encore selon la gravité du manque, l'anathème peut être prononcé.

PARAGRAPHE I : TENIR

Tenir peut avoir divers sens. Celui de faire tenir en l'état pendant un certain temps, voir tout le temps, dans cette condition, le verbe a pour sens de maintenir. Il y a aussi un autre sens possible, celui de tenir quelque chose de quelqu'un, il y a enfin, celui de résister au temps. Nos interlocuteurs nous disent tenir le respect de leurs parents, de l'avoir appris à leurs enfants, pour que ceux-ci l'appliquent puis le communiquent plus tard à leur descendance. C'est ainsi, chacun détient une part de ce qui lie, comme le dit B. : « On peut vivre tous ensemble , y a jamais de problème. Y a jamais de problèmes. » Le discours, de celui qui a le savoir, est pédagogique. K. nous parle de son enfance, il nous parle, mais parle aussi à ses six garçons, ils sont là autour de nous. En vis-à-vis, nous avons K., ses fils occupent les arcs de cercle à sa gauche et à sa droite. Nous clôturons cette sphère d'unité. Lorsque l'homme parle, ses enfants ont les yeux rivés sur lui. Rien, dans ce cérémoniel, ne peut les distraire des paroles du père : « Ah oui, kanan, A eux voilà. Ils voulaient eux, avant qu'on parle, ah non, oh là, là ! Puis d'abord rien qu'à l'œil, aller hop, on s'en allait par là-bas et puis voilà. Seigneur, on respectait les gens, voilà c'est par le respect. Ah ben oui sûrement, c'est important, ah ben oui, ah ben oui un ancien sûrement, c'est important, kana. Celui qui , le jeune qui comprend bien, il va laisser parler. Jamais, jamais, oh la, la, non. Jamais pas vers nous, non, oh la, la. On le faisait pas non plus, on le faisait pas –hein- ah non, y en avait qui le faisait mais voilà il le faisait sortir, allez va-t-en. Ils disaient les anciens « allez va-t-en ! » Ah oui ils le faisaient, pas vers nous voilà. » Lorsqu'il s'en allait par là, K. fait un geste de son bras droit, une forme circulaire comme pour contourner quelque chose : le cercle d'hommes qui parlent entre eux.

Sur les aires de stationnement des groupes se forment pour discuter, en observant nous retrouvons cette configuration des âges de la vie, les hommes avec les hommes, les jeunes garçons avec les jeunes garçons. Pour que le jeune garçon intègre la sphère des adultes, il faut qu'il y soit convié. Ainsi, un soir nous discussions avec E., nous étions en tête-à-tête. Deux jeunes garçons arrivaient dans notre direction, Té. était accompagné par son cousin. Inéluctablement, l'axe de leur marche passait au centre de notre sphère. Notre conversation

touchait à sa fin, E. m'avait demandé un conseil. Nous jetons un regard vers notre gauche, d'où arrivaient les deux garçons. E. et nous fîmes silence, Té. et son compagnon avaient modifié la trajectoire de leur marche. E. appelle Té, tous deux se dirigent vers nous, alors que nos poitrines faisaient face, nous ouvrons par une légère rotation du corps, la conversation à ces jeunes. Ils intègrent notre espace, chacun est en position pour participer à ce cercle. E. interroge Té, sur des cassettes vidéo qu'il avait en sa possession. La conversation était quelconque. Nous avons convié, par ce geste d'ouverture, ces deux jeunes garçons à participer à une conversation. Tenir une conversation avec un adulte n'est donc pas impossible, au contraire, elle est nécessaire à l'échange entre consanguins, collatéraux et alliés. Il faut, dans ces conversations savoir tenir sa parole, pour qu'elle ne devienne pas « parole en l'air .» Celui qui tient une conversation tient un statut ou il le marque, ainsi Et. nous fait part de son embarras relatif à une discussion avec son beau-père : « Ouais ça c'est sûr, du respect on en a plus qu'un gadjo ! Voilà parce que là mettons, j'ai un beau-père, le père de ma femme. Bé ! Moi je sais si mon beau-père il parle, mettons, de conneries, mettons de femmes, de trucs comme ça, moi je vais pas entendre la conversation parce que moi j'ai honte de mon beau-père. J'ai du respect pour mon beau-père, je vais jamais parler d'une femme devant mon beau-père, ni devant mes enfants, des trucs comme ça, des trucs mal-polis et tout, y a un respect quoi ! Mettons, s'il y a des personnes âgées qui sont en train, qui discutent ensemble, c'est pas un jeune qui va venir là-dedans pour discuter quoi ! Y a quand même un respect quoi, et je crois que vers les gadjé c'est plus ouvert. Je pense des trucs comme ça, quoi ! Déjà y a pas de respect, mais chez nous y a beaucoup de respect, parce que nous qu'on se lève le matin, ou on va se coucher, le soir on se dit bonsoir. Le matin, on se réveille, on va se serrer la main, on boit le café ensemble tout, je pense qu'il y a un gros respect mais chez les gadjé je vois c'est pas le même milieu que nous quand même ! » En tenant, mais en maintenant aussi le respect, l'individu marque sa différence avec la société majoritaire, confirme son appartenance au groupe, Et. prend, pour exemple, l'éducation des enfants : « Je pense qu'ils respecteront plus vite les manouches que les gadjé, voilà, ça dépend vers quel sens on le prend. Voilà, mettons si un gadjo il est mal poli, les trucs comme ça, je pense que le manouche il sera là pour le reprendre quoi. Voilà c'est quand même un manouche qu'est mal poli, s'il est déjà âgé et ben le jeune, il va tourner la tête, il baisse la tête, il s'en va, c'est fini quoi, y a quand même un gros respect là. Disons ! Un jeune, quand il va arriver vers un gadjo, je sais qu'il va avoir du respect parce que, le respect il l'aura toujours le gens du voyage, parce qu'aussitôt qu'il va discuter avec un gadjo, si un gadjo est mal poli, tout ça, un truc, quoi ! Peut-être le manouche, il aura du respect contre lui et le gadjo, je sais pas s'il l'aura, voilà nous ça vient de père en fils comme ça. » K. nous confirme que le respect est une valeur,

qui existe, qui doit s'entretenir en l'exprimant : « Oui, c'est vrai, oui mon Bertrand. Sûrement que c'est vrai, le respect c'est tout. Han. Le respect pour quelqu'un voilà, c'est tout, c'est une grande affaire, c'est pas tout le monde qui peut le faire. Un respect, c'est joli, là voilà. »

Le respect est tenu envers une personne de rang égal ou supérieur. Il est possible d'envisager le respect comme une forme de considération, lorsqu'une occasion se présente, un individu peut, sans le nommer, marquer du respect à quelqu'un. Lorsqu'un homme convie à manger un autre homme, il lui marque du respect, en acceptant de partager son repas, l'invité marque du respect à l'hôte. Dans le langage véhiculaire, nous pourrions trouver des équivalents à chacune des situations en changeant le mot respect par amitié, amour, affection, considération, crainte, prévenance. Oui, mais il s'avère que nos interlocuteurs globalisent toutes ces situations sous le terme de « marquer du respect », ils associent cette situation à une posture, peu importe, donc, quel mot est associé en langue véhiculaire à ceci, puisque l'attitude des personnes est conforme au code. Un épisode de vie va nous permettre de voir que durant le déroulement d'un événement, les informations dispensées vont modifier le comportement.

Nous avons été conviés ma famille, ma femme, les enfants et nous, à partager le repas pour fêter la naissance de Morgane, deuxième petite-fille de Et. Première fille de sa fille P., par cette naissance, la fille de Et. devient femme et mère. Donc nous arrivons sur l'aire où stationnent les caravanes des proches de Et. Il y a là, stationnés, son fils, sa fille et son gendre, son neveu et sa femme, des membres de la famille de son gendre. Il fait nuit noire, un feu est allumé, devant une bâche tendue, qui fait office de tente pour la réception. Et. est au feu, il tourne les pilons et ailes de poulets sur la grille, il y a bien une trentaine de morceaux à cuire. Son fils l'aide, la graisse avive les flammes, P. jette des gouttelettes d'eau pour les éteindre. A peine arrivé, nous donnons les dernières informations à Et. concernant notre beau-frère, il avait un empêchement. Nous sommes conviés à prendre place, sans formalisme, notre femme se dirige vers un groupe de filles et femmes qu'elle connaît. Elle passera la soirée en leur compagnie, à parler d' « affaires de femmes.» Nous avons la charge des deux enfants, normal, nos enfants sont des garçons. Nous entrons sous cette tente, sur la droite de la table, plusieurs femmes sont soit assises parce qu'âgées, soit debout. A gauche, les hommes, les hommes sont assis, les jeunes garçons sont debout. D'un geste ample du bras gauche, un cousin nous convie à nous asseoir, côté homme, à l'extrémité du rang. Notre voisin s'appelle J., nous ne nous connaissons pas, il me salue par un « bonsoir, monsieur. » J. ne nous connaît pas, la formule de ses salutations le traduit, il nous prend pour un « gadjo.» Ce que nous sommes en vérité,

même si les personnes, que nous côtoyons, n'aiment pas nous l'entendre dire. Mais je ne fais que dire une vérité, je ne suis pas « manouche de sang. » Le terme « gadjo » est trop péjoratif pour mes interlocuteurs, ils n'aiment pas que nous employons ce terme, parce que dans cette situation nous nous dévalorisons, alors que leur jugement, à notre rencontre, est d'être leur égal, membre à part entière du groupe. Donc J. a perçu notre origine, quant à la sienne, elle ne fait pas de doute, à cause de son faciès, il est manouche. Nous voici donc catalogué par J., comme « bon étranger que Et. aurait invité pour ménager d'utiles relations. » J. est d'autant plus convaincu de cette idée, que l'un des convives cite ma profession. Nous considérons que cette interprétation serait fautive, notre rang social, dans le groupe, est plus élevé que celui estimé par notre voisin. Alors, il nous faut informer, notre compagnon de repas, de notre connaissance culturelle. Alors nous interrogeons nos enfants sur ce qu'ils désirent manger, ceci en langue vernaculaire. J. est étonné, puis cousins ou affins nous questionnent en manouche, nous répondons dans la même langue. Notre voisin adresse la parole à une personne sur sa droite, c'est notre cousin, en deux mots il l'informe de notre situation matrimoniale, sociale dans le groupe. « Donne à boire à l'homme. » J. intime cet ordre à un jeune garçon qui fait office de barman, nous saisissons que J., fort des informations obtenues, a révisé son jugement sur nous. Nous connaissons, donc nous savons, nous sommes, alors J. nous restitue le respect inhérent à notre condition sociale.

Tenir le respect est faire preuve de franchise, ainsi G. estime que la marque du respect est l'honnêteté dans les relations : « Je pense que c'est des faux-jetons, des faux, et puis qu'ils savent pas ce que c'est le respect. C'est des faux, c'est pas bien, c'est faire la bonne figure par-devant, et manquer de respect par derrière, c'est parler par derrière, c'est pareil. En fait, le respect ça veut dire beaucoup de choses, quoi, plein de trucs. » Ceux qui ne tiennent pas le respect sont repérés, mais pas automatiquement blâmés. G. pense que le respect, de le tenir ou le marquer, valorise celui qui l'exprime envers les autres membres : « Ben oui, hein, tu peux passer partout comme ça, en ayant le respect tu passes partout. Y a un gars qui peut connaître aussi bien que toi ce que c'est que le respect, il le prend bien et aussitôt il voit comment que t'es. Et ça y fait beaucoup, moi je pense, le respect ça y fait beaucoup, de faire contact et d'avoir des familles et tout ça, ça y fait beaucoup que de pas parler par derrière et tout ça. C'est mieux de dire la vérité en face, d'être franc, et c'est ça, le respect c'est d'être franc aussi. Ça veut dire beaucoup de choses. » Franchise et amour, ces termes traduisent une sincérité dans les relations. Appartenir à un groupe, y vivre, partager les moments joyeux, tristes, difficiles créent des liens profonds entre les membres du groupe. Un groupe n'est pas une entité très restrictive, en observant notre groupe, nous prouvons que le terme choisi est un

mot par défaut, afin de ne pas employer des concepts trop pointus. B. a trois enfants, chacun est marié, douze petits-enfants. Et. a six enfants, deux petits-enfants, il a quatre frères et quatre sœurs, trente et un neveux et nièces. G. a cinq enfants, cinq frères, une sœur, sept neveux. C. a deux enfants, deux frères, quatre sœurs, six neveux et nièces. Dans ce groupe C. est un parent par alliance, il séjourne de temps en temps avec ses parents, qui sont dans un autre groupe. Nos interlocuteurs, parce que mariés, se déplacent du groupe originel vers le groupe de l'alliance, les beaux-parents. Dans les alliances, des éléments rejoignent le groupe de notre terrain de recherche, dont l'ossature constante est formée par neuf familles. Ce groupe tient depuis plusieurs années, sous cette forme, il va croître par les mariages, il évolue par l'arrivée de connaissances, d'amis, d'autres voyageurs, il tient sous l'effet, dans le propos de nos interlocuteurs, du respect. G. : « ça y fait beaucoup même, d'avoir le respect pour le groupe. Parce que si t'as pas le respect, c'est que ça va pas, c'est que tu peux pas t'entendre avec eux, c'est que ça va pas, quoi, et après ça va plus. Quand t'as le respect tu passes bien dans le groupe, et les autres ils font pareil pour toi, quoi, c'est pareil quoi. Mais, ça y fait beaucoup pour rester en groupe, c'est vrai. » T. pousse l'analyse à un cadre plus large que notre groupe d'étude : « Que les voyageurs se respectent. Moi je sais que j'ai été sur plusieurs places dans des missions et tout ça, et bon on s'est toujours respecté, maintenant moi je pense que oui, que comme ça vers tous les voyageurs qu'il y a en France, ça marche comme ça, c'est comment je pourrai dire c'est ... (Pfff) (incommensurable)... Y aurait plus de culture, y aurait plus rien heu, ça serait plus des voyageurs, si ils marquent pas le respect. Il faut qu'il marque de toute façon, le voyageur, c'est un, depuis des années, c'est comme ça, il marque toujours un respect. J'ai remarqué que je sais que comment dire, l'Et., le D., le M., plein de voyageurs que je connais, on a toujours, il y a toujours eu du respect, tout le temps, tout le temps... Ouais mais je pense ça, c'est vrai, y a des gens que j'aime pas du tout que, mais j'irai pas leur dire parce que je les respecte. »

Et. nous explique qu'il tient le respect, conformément à ses obligations, envers son beau-père. Tant que les conversations « se tiennent », il n'y a pas de malaise dans l'échange. Lors de discussions, leurs objets sont divers, mais toujours hiérarchisés, ainsi à certaines occasions, le dialogue de Et. avec son beau-père trouble la relation : « J'ai un beau-père, le père de ma femme. Bé ! Moi je sais si mon beau-père il parle, mettons, de conneries, mettons de femmes, de trucs comme ça, moi je vais pas entendre la conversation parce que moi j'ai honte de mon beau-père. J'ai du respect pour mon beau-père, je vais jamais parler d'une femme devant mon beau-père, ni devant mes enfants, des trucs comme ça, des trucs mal-polis et tout, y a un respect quoi ! Mettons, s'il y a des personnes âgées qui sont en train, qui

discutent ensemble, c'est pas un jeune qui va venir là-dedans pour discuter quoi ! Y a quand même un respect quoi, et je crois que vers les gadjé c'est plus ouvert. Je pense des trucs comme ça, quoi ! » L'impudeur est bannie, il y a une tenue à respecter en société, il est possible d'avoir, lors d'une conversation des propos légers, mais ils doivent être tenus dans un cadre restreint, dans une sphère très limitée. Sur ce sujet, G. trouve, quant à l'impudeur, une raison de se différencier des « gadjé » : « Ah oui, ah ben oui, si y en a un gadjo qui vient chez moi, et qu'il commence à parler mal-poli devant chez moi, tout ça, c'est manque de respect. Qui parle, admettons poliment de son sexe, ou quoi, qu'il y a ma femme, pour moi c'est un manque de respect, et là, oui je me fâcherai, parce que moi je le ferai pas chez lui, malgré que c'est un gadjo. Ah ! ça les gadjé, ils connaissent pas ça. Parce que nous heu, si y a la femme de l'autre, ou la femme d'un gadjo, je vais parler de sexe, de cul comme ça, c'est vilain. On peut parler entre hommes, mais devant les femmes, non. C'est manque de respect, moi si quelqu'un parle comme ça chez moi, c'est qu'il me manque de respect, à moi pour commencer, envers ma femme. » Nous étions, dernièrement, en conversation avec un groupe d'homme autour du feu. Nos paroles portaient sur le passé, les véhicules, l'état de santé de ceux que nous connaissons, des sujets de conversation communs. Un groupe de jeunes garçons s'est formé, à la périphérie de notre sphère. Ils conversaient, mais leurs sujets étaient beaucoup plus osés que les nôtres, notre attention balançait entre la sphère des hommes et celle des jeunes garçons, nous étions trop proches pour ne pas entendre. A un moment, l'un d'entre eux racontait les prémices avec une fille qu'il avait rencontré. Il insistait sur les détails, nous entendions cela, le locuteur parlait fort. Un jeune garçon, sur notre gauche, tourna la tête, il vit que nous entendions ce qui se disait, une gêne profonde se manifestait sur son visage. Il intima, à ses compagnons, d'aller discuter plus loin. Les paroles tenues n'étaient pas conventionnelles entre les deux statuts sociaux qui se côtoyaient.

PARAGRAPHE II : S'ENGAGER

Précédemment nous avons abordé le discernement, inhérent à la connaissance du respect. Tout le monde n'a pas la quantité de discernement nécessaire pour entretenir l'harmonie. M. a quitté, depuis quelques jours, le groupe de son frère aîné. Depuis plusieurs semaines, nous dit-il, il était « à bout », une famille est arrivée dans ce groupe. L'homme de ce foyer est un oncle au gendre de Et. Il est accepté en tant que « membre de la famille », mais il n'est pas nanti de capacités intellectuelles conséquentes, en tout cas pas assez suffisantes pour avoir un minimum de retenue. Donc ses conversations, la vie de son ménage, ses nombreux enfants courant partout, ne sont pas des facteurs d'apaisement pour M. Afin de ne

pas en venir à une critique ouverte, verbalisée, M. a changé de lieu de stationnement, il s'est rapproché de la compagnie de l'un de ses aînés. Si Ch., l'homme incriminé, n'a pas désiré s'engager dans une conduite plus stricte de son ménage en société, M., devant cette attitude, a choisi de s'engager dans l'effacement. S'engager dans le respect a pour corollaire de s'engager dans l'irrespect, ce qui ne peut se faire que s'il y a un manque manifeste de respect. A l'exemple que nous donnons, M. sait bien que s'il avait émis une critique envers cet homme, il n'aurait pas eu la maîtrise de la réponse. Son reproche aurait été fondé sur un ressentiment, non pas sur un manque de respect avéré. Alors les propos auraient très bien pu glisser vers des critiques, voire plus. Obligeant M. a répondre, ce qu'il ne désirait pas : « Un mot emporte un autre, après ça va plus, y a bagarre ! » M. tient à s'engager dans l'ordre rituel qui définit le respect, il ne peut faire une critique ouverte envers cet homme, pour diverses raisons. Ch. est plus âgé que lui, M. le considère comme « un pauvre malheureux », c'est un parent par l'alliance du neveu de Ch. avec la nièce de M. Cette alliance est récente, elle a plus d'un an, cet homme ne connaît peut-être pas, pour l'instant, le comportement plus « moderne » de la famille de M., afin d'adapter le sien. M. cherche des raisons pour ne pas venir à s'engager dans une sanction. « Il semble que l'ordre rituel soit fondé sur l'accommodement, si bien que les références accolées aux autres types d'ordre social ne s'y appliquent pas tout à fait... Et quand bien même une personne briserait son pacte avec la société par son inconduite, il ne s'ensuivrait pas nécessairement un châtement. Si l'offense est telle que l'on peut laisser faire sans trop y perdre la face, les offensés se montrent généralement tolérants et renvoient les règlements de compte à une autre occasion, qui, bien souvent, n'arrive jamais ou n'est pas exploitée. Si l'offense est d'importance, les offensés peuvent se retirer, définitivement ou non, d'un mouvement encore accentué par la crainte que leur inspire souvent celui qui enfreint le code rituel. Ou bien ils peuvent faire en sorte que l'offenseur soit retiré de leur vue et couper ainsi toute communication. Mais, comme de telles mesures n'empêchent pas l'offenseur de sauver en grande partie la face, le retrait est souvent moins un châtement informel qu'un moyen de couper court. Il se peut que le principe fondamental de l'ordre rituel soit la face et non la justice, ce pour quoi l'offenseur reçoit non pas ce qu'il mérite, mais ce qui permet momentanément d'appuyer la ligne d'action où il s'est engagé, et, au-delà, la ligne d'action sur laquelle il a engagé l'interaction. »[Goffman, 1998 : 39-41] M. a donc choisi l'effacement, ce qui en soi, n'est pas une sanction.

Le respect est un ordre rituel dans lequel les individus s'engagent, il se peut que certaines personnes, contraintes par le respect, envisagent de ne pas en appliquer les règles. Ce qu'ils ont subi, nécessite de briser l'ordre rituel. Pour cela ils feront usage de l'insulte la

plus grave : « jurer les morts. » Il y a un respect pour les morts, Patrick Williams y a consacré un ouvrage, il écrit quant au respect des morts, au travers des objets détruits après la perte d'une personne, ainsi que ceux conservés après son décès : « Qu'ils restent en usage ou qu'ils soient retirés de la circulation, tous les objets ayant appartenu à un mort et conservés deviennent mullé (des objets morts, des objets d'un mort). Tout ce qui est mullo (mort) doit être traité « avec respect », unti vel o era « il faut du respect » c'est-à-dire : ne doit pas être négligé, maltraité, abandonné, surtout pas perdu. Dans la caravane d'une veuve, il ne faut pas jurer, dire de grossièretés, se disputer. Un chien mullo, on ne l'insulte pas, on ne le bat pas. Un cheval mullo, on le gardait jusqu'à sa belle mort. D'ailleurs, quand la famille cessera d'avoir l'usage de ces objets, ils ne connaîtront pas le sort des objets ordinaires, échangés, vendus ou jetés, mais bien celui des objets ayant appartenu à un défunt. Ils seront détruits. Ainsi, lorsque, près de trois ans après son décès, la veuve et les enfants de Runda décident de changer de camion, ils donnent, en refusant toute contrepartie, le camion de leur père à un casseur « on le fait mettre à la presse, c'est mieux », dit la famille. Ne pouvant plus garantir le respect, c'est-à-dire le maintien en bon état du camion, ils choisissent la destruction. Cependant, hors cette destination finale, rien ne vient distinguer, dans le cours de la vie quotidienne, les objets mullé des objets ordinaires. Ils sont sans signe distinctifs, mêlés aux autres. » [Williams, 2001 : 5-6] Le mort est respectable, dès que l'on prononce le nom d'un défunt, il est d'usage de dire avant son nom sa condition, sous cette forme « O kouk Ba. », le défunt Ba. En utilisant cette formule, la conversation entre dans la sphère du respect, il ne faut pas et il est impossible d'avoir une parole déplacée, dans l'échange de paroles qui suit cette énonciation. « Jurer les morts » équivaut à une profanation, la forme de ces jurements est très imagée. Il est toujours fait mention, lorsque l'on jure les morts, d'une relation, physique, entre une personne et ses défunts. Il est acquis que dans le cadre du respect, il n'est pas envisageable de « jurer les morts », l'insulte suprême brise toutes les relations amicales, pour devenir des relations conflictuelles violentes. Une personne qui s'engage dans un « jurement des morts » s'expose à une sanction violente, comme l'explique E. : « Bien sûr même que c'est pas pour toi, ça fait mal, parce que ces paroles ça devrait pas se dire. Heu, y a longtemps, y a en 86, 87, j'ai eu une histoire avec un cousin, il m'a juré d'entrée, il m'a juré fort, bien, il a mis tout, toutes les options si tu veux. Je lui pas dit, j'aurai pu lui dire, et je lui pas dit, je lui ai fait mal plutôt, mais je lui ai pas dit, j'aurai pu lui dire mais je lui pas dit. J'ai rencontré son frère, il m'a dit « tu t'es engueulé avec mon frère, tu lui as fait mal, patali, patala, t'as vu, et vous êtes tous tombé sur mon frère. » « Non, je lui ai dit, j'étais tout seul, et je l'aurai pas fait s'il m'avait pas juré ton « phral »(frère), je l'aurai pas fait. » Et quand il a entendu que c'était vraiment les paroles qu'il m'avait dit, il voulait trépaner son frère, et moi je lui ai dit, en

retour je lui ai pas fait, il m'a remercié. C'est de notre famille, ou ma famille y en a qui répétons, si un jure une fois l'autre jure mille fois, et je l'ai pas fait pas, pas une fois, je lui ai fait comprendre ça à l'autre, et l'autre m'a compris et il m'a remercié. Il m'a dit « Ce que tu as fait là, t'as bien fait, si il a dit ça, t'as bien fait, si il a dit ça. » Il a dit « T'aurai du le prendre, t'aurai du le crever encore davantage. » Et j'ai pas voulu le dire en retour, parce que j'ai compris que c'était important. C'était important. » E. ne s'est pas engagé dans ce choix de jurer lui aussi, parce que sa parole, même si elle était juste, aurait engagée les membres de la famille de son offensé. Or E. considérait que le différent était entre lui et son assaillant « verbal. »

S'engager, c'est aussi jurer. Sans aucun rapport, quand à la réaction, avec le fait de « jurer les morts. » Le jurement est un engagement de la part du locuteur, pour donner force à ses propos. Ainsi une personne peut raconter un événement dont elle a été la spectatrice, pour donner de la véracité, il sera demandé de jurer. A ce moment, l'individu choisira d'appuyer son jurement sur un être cher, ses enfants, son défunt père, mère ou frère. Jurer peut avoir cette forme « Jures ! » : « La tête de mes enfants », ou bien « Mon défunt père », « Ma défunte mère. » Le jurement est souvent en relation avec un élément familial. La forme donne une puissance dans la véracité, en cela, l'homme s'engage dans ses propos, il engage les éléments du jurement, les personnes citées. Il est possible de jurer à faux, certains sont des spécialistes en la matière, ils sont connus pour cela, plus souvent ce sont de jeunes garçons. Un homme sera moins enclin à jurer à faux, la sanction dans cette attitude fautive retomberait sur les consanguins cités : Enfants, parents. Ce n'est pas une sanction violente, elle est plus morale, le malheur risque de retomber sur les vivants. Durant nos entretiens, à aucun moment nous n'avons sollicité, en fin de certains récits, auprès de nos interlocuteurs de jurer pour donner force à leur propos. Certains des individus interrogés sont de rang social supérieur, d'autres de rang égal, enfin les derniers de rang inférieur. Nous connaissons nos interlocuteurs, nous connaissons les lacunes de quelques-uns, les défauts d'autres, enfin le mensonge de l'un d'eux. Nous aurons l'occasion de relater dans la troisième partie un événement, qui va à l'encontre de ce qui nous a été dit. Durant cet entretien, avec la personne concernée, nous aurions pu lui demander de « jurer », nous savons qu'il l'aurait fait, il aurait ressenti un doute de notre part. Alors pourquoi lui demander ? Puisque nous connaissons la réponse. « S'il est vrai qu'il existe une nature humaine universelle, ce n'est pas en examinant les personnes elles-mêmes que nous l'éclaircirons. Il faut plutôt considérer le fait que, partout, les sociétés, pour se maintenir comme telles, doivent mobiliser leurs membres pour en faire des participants de rencontres auto-contrôlées. Le rituel est un des moyens d'entraîner

l'individu dans ce but : on lui apprend à être attentif, à s'attacher à son moi et à l'expression de ce moi à travers la face qu'il garde, à faire montre de fierté, d'honneur et de dignité, à avoir de la considération, du tact et une certaine assurance. Ce sont là quelques-uns des comportements élémentaires qu'il faut intégrer à une personne pour qu'elle puisse servir d'interactant, et c'est en partie à eux que l'on se réfère quand on parle de nature humaine universelle.

La nature humaine universelle n'est pas une réalité très humaine. En l'acquérant, la personne en devient une sorte de construction, qui ne se développe pas sur des tendances psychiques intérieures, mais est élaborée à partir de règles morales qui lui sont imprimées de l'extérieur. » [Goffman, 1998 : 41-12] L'extérieur pour nos interlocuteurs n'est pas la société majoritaire, l'extérieur est l'espace sur lequel les uns et les autres interagissent, la sphère globale groupe, sous la forme prégnante du respect, ils s'y meuvent, s'y tiennent, s'y engagent enfin y marquent de la déférence.

PARAGRAPHE III : LA DEFERENCE

La déférence est une posture qui découle de l'application du respect. Elle est proportionnelle à la situation sociale des éléments, dans la répartition des âges de la vie. Dire qu'un enfant doit du respect à tous ceux qui sont au-dessus de lui, serait hasardeux. L'enfant est un apprenti du respect, tout écart sera corrigé par ses pairs, sans violence, afin qu'il intègre les normes du cérémoniel. Il sera, comme nous le notions, souvent embrassé. Par ces gestes, marques d'affection, l'enfant identifie ceux qui sont du groupe. Il établira naturellement, en premier, une relation affective avec ses personnes, pour, ensuite, en grandissant, intégrer les règles de conduites relatives au respect, enfin il aura de la déférence pour ses aînés. « On peut définir une règle de conduite comme étant un guide pour l'action, recommandé non parce qu'il serait agréable, facile ou efficace, mais parce qu'il est convenable ou juste. L'enfreindre conduit de façon caractéristique à se sentir mal à l'aise et entraîne des sanctions sociales négatives. Les règles de conduite imprègnent tous les domaines d'activité et se maintiennent au nom et en l'honneur de presque tout ce qui existe. Il n'en reste pas moins qu'elles s'attachent toujours à certains groupements d'adhérents, sinon à des corps sociaux constitués, qui leur donnent ainsi des colorations sociologiques. L'attachement à des règles entraîne une constance et un modelage du comportement qui, pour n'être pas l'unique source de régularité dans les affaires humaines, n'en sont pas moins importants. Les infractions cachées, les

échappatoires discrètes ou des motifs inavoués ne font qu'ajouter à la contrainte, au moins au niveau de la conduite superficielle. Les règles de conduites empiètent sur l'individu de deux façons générales : directement, en tant qu'obligations, contraintes morales à se conduire de telle façon ; indirectement en tant qu'attentes de ce que les autres sont moralement tenus de faire à son égard. » [Goffman, 1998 : 44] P. exprime ce qu'est ce comportement envers les anciens, l'importance de cette attitude, lui fait perdre ses moyens discursifs : « Même les anciens, ils ont du respect vers nous, aussi, ta, ils disent des conneries avec nous, tout ça mais en vérité y a un grand respect, et tout, nous les vieux, tu vois, des fois, voilà, c'est pas nous, tiens, qui allons dire des obscénités devant les vieux, t'as vu c'est le respect, tout ça, tu vois, dire des trucs. Le respect vers les vieux, c'est tout. C'est, c'est les vieilles personnes, les vieilles femmes, même les gens de mon âge, même n'importe qui, celui qui me respecte je le respecte, moi ! Ils me respectent plus encore maintenant je suis un homme, je suis un homme maintenant. Avant j'étais un jeune garçon mais maintenant je suis un homme, je suis père de famille et tout, voilà. » B., un ancien, exprime son point de vue, sur la notion de respect, sur son application envers les anciens : « le respect fait partie de l'éducation. Ah oui, de l'éducation, on a gardé un pressentiment, on a été marqué par nos ancêtres et on est fier parce qu'on respecte les gens. Et on avait pas une parole de plus, si un vieux nous dit quelque chose, on avançait pas une parole de plus. On a du respect pour les vieux et je pense que on doit maintenir cette dignité. Le jeune est fier car on avait des parents qui nous ont bien éduqué et on est fier de nos parents. C'est une forme de dignité parce qu'on respecte un homme, c'est une dignité. » Cette dignité serait, comme le note Goffman, l'élément symbolique nécessaire à l'expression de la déférence envers le plus âgé, dont l'ultime bénéficiaire est l'ancien, le patriarche.

Il existe, autour de ce personnage, sans que nous ayons d'explication probante dans nos entretiens, une déférence quant à son rôle, la portée et la signification de la personne de l'ancien. Il gravite autour du personnage un sentiment d'affection, sa présence au sein des groupes confirme le sentiment de communauté. L'ancien, pour un homme, est la mémoire vivante de l'histoire du groupe, il est à l'origine, en tant que père, grand-père ou arrière-grand-père, des groupes familiaux qui cohabitent. Le respect patriarcal est culturel pour T. : « Ah oui ! C'est pareil, surtout chez les voyageurs, ça se fait automatiquement, une personne âgée on la respecte et ... on la respecte parce que elle est une personne âgée. » Ne pas manifester de la déférence envers un ancien, remet en cause son propre jugement de valeur personnel, T. : « Ca veut dire que si tu respectes pas. Moi je sais que si j'avais pas marqué le respect, du respect envers une personne âgée donc ça veut dire que le respect, j'en ai rien à

foutre. Même envers moi, donc je me respecte pas ! Voilà donc ça veut dire que si je manque du respect envers une personne âgée, c'est totalement (tu te mets hors du groupe) voilà, donc c'est, voilà j'ai jamais fait ça donc c'est pas aujourd'hui que ça changera. » La déférence manifestée à l'ancien n'est pas assujettie au mérite, la déférence se doit d'être témoignée. Même lorsque son bénéficiaire n'est pas aimable ou de caractère difficile, nous l'avons écrit précédemment, dans un extrait d'entretien, il n'est pas possible à un individu de critiquer ouvertement un ancien. Sur ce sujet nous interrogeons G., dans sa biographie existe un événement qui l'a engagé à châtier des irrespectueux. Sur le sujet de la déférence, il nous parle de la sacralité qui entoure un ancien même peu agréable, G. : « Ben ouais, on fait pas attention, parce qu'on sait par rapport qu'il est un peu vieux, il va plus bien comme avant quoi. Et parce qu'il est plus vieux que nous, on le laisse faire. Ca aussi c'est du respect, on a du respect. Y en a d'autres ils regardent pas, si c'est un vieux qui fait ça, y va vouloir peut-être y taper dessus, nous, non. » Suivant cette réponse, nous venons à parler d'un événement que nous avons vécu ensemble: l'histoire de la M. et la R. Un jour, notre oncle arrive chez nous, il est nerveux, il cherche des gens pour l'accompagner dans une autre ville, où vit son père. Les personnes qu'il recherche doivent être susceptibles de laver un affront : son père, C., a été battu par deux hommes. M., notre oncle, forme un corps expéditionnaire de cinq individus, armés de fusils, en route pour cette ville. Au cours du trajet, M. nous explique l'histoire. Quelques jours avant, au cours d'une soirée arrosée, M. et son frère Ma. s'accrochent avec deux hommes la M. et la R. Notre oncle se targue d'avoir corrigé ces deux impudents, avec force et détails. Notre oncle serait un bagarreur de première, enfin c'est lui qui le dit. L'affaire n'est pas restée à ce stade. Notre oncle avait quitté cette ville avec sa famille. Son père C. était resté sur le même espace de stationnement, avec à proximité les deux « battus ». Il s'avère que le père, lui aussi dans un moment de boisson, a fait quelques commentaires à l'intention de la M. et la R. Ce qui a fortement déplu aux deux visés. Ils ont entrepris de le battre. L'ancien, C., avait à l'époque 70 ans. Ils en vinrent facilement à bout, avec quelques coups violents.

Nous sommes en route pour faire « une guerre ». C'est Fort Chabrol, les volets sont tous clos, les véhicules sont cachés derrière la maison. Nos adversaires ont été prévenus de notre arrivée. Les coups de feu claquent, au bout de quelques minutes, les assiégés répondent aux tirs. De la fente des volets entre-ouverts des flammes jaillissent, les plombs crépitent autour de nous. Nous battons retraite, tous au fourgon, prêts à partir, une balle éclate la vitre de la portière puis traverse le pare-brise. M. promet que ce n'est que partie remise, nous retrouvons dans les alentours les autres membres de la famille. Nous buvons le café au bord

d'un feu, les caravanes sont installées là provisoirement, le temps de régler cette affaire, ensuite la famille partira vers d'autres horizons. Deuxième salve, à la pointe du jour, nous reprenons nos positions de tir, les coups s'échangent. L'un des nôtres a reçu des plombs dans le bras, le sommet du crâne d'un équipier a ressenti le passage d'une balle, les cheveux s'en sont dressés. Nous vidons nos munitions sur la façade de la maison, essentiellement des cartouches de plomb, de certains volets apparaissent les canons noirs des fusils. Une volée de plomb, sur cet objectif, fait rentrer l'arme à couvert. Nous lâchons prise, la guerre est finie.

Nous retournons vers les membres de la famille, galvanisés par le sentiment du devoir accompli, les caravanes sont attelées, prêtes pour le départ. Sur le chemin du retour, l'habitacle du fourgon résonne des histoires de faits d'armes. Tous avons eus « du sang » pour venir laver l'affront, le manque de respect fait au père de notre oncle. G., avec le recul, nous explique la raison de son déplacement : « Et ben, j'y est été un petit peu pour ça, et pour mon oncle déjà. Pour nous aussi, tout ça qui avait été dit tout ça, et puis j'ai voulu y aller pour pas me faire passer pour rien aussi, envers mon oncle un petit peu aussi. Ca aurait été des bons garçons, comme je pense, ils auraient été respectueux, ils auraient compris qu'il avait un peu bu, ils auraient laissé tomber. Ils auraient même pas calculé ce qu'il a dit, peut-être le lendemain, ils auraient été le retrouver, je pense moi que j'aurai fait comme ça. Ah oui, ils ont mérité les coups de fusil, oui, parce qu'ils auraient pas dû faire ça, voilà ... Et ça leur fait du bien, moi je dis, voilà, c'est des gens qu'a aucun respect. » Marquer de la déférence, E. en parle, à l'occasion de retrouvailles familiales. Il argumentera, dans son discours, par des marques de respect plus grandes : « Tu les vois pas souvent comme tu dis, et peut-être vis-à-vis des plus jeunes à part pour les vieux, on n'a pas l'occasion de se voir souvent, c'est pas à un vieux de venir vers un jeune normalement, c'est toujours l'inverse, et vis-à-vis qu'on se voit pas souvent on s'humilie davantage pour aller dire bonjour, se faire la bise ou s'excuser ou toucher un petit mot, tu vas lui dire, par exemple « je m'excuse on s'est pas vu bien souvent j'ai pas pu venir te voir, je m'excuse ou je te demande pardon, parce que j'aurai pu venir depuis le temps », on marque déjà cela dans le départ, on reconnaît que on n'est pas toujours à la hauteur du côté de la famille. On se voit pas souvent, déjà dans le départ on devrait se voir plus souvent pour pas que des paroles () sortent pas de ta bouche, mais quand on est loin, ça nous oblige à montrer encore plus de respect encore, hum, c'est vrai, tu as raison. »

Le respect est une pratique quotidienne. Un homme arrive dans un groupe, un jeune garçon cédera son siège pour le plus âgé, un ancien intègre un groupe d'hommes, ils s'écartent pour lui permettre de s'intégrer. Lorsqu'un ancien parle, les autres écoutent,

échantent leur point de vue, la parole du patriarche prime. Un homme arrive dans un cercle de parole, le silence se fait, le nouvel arrivant salue les hommes par l'ordre d'âge décroissant lorsqu'il maîtrise les âges respectifs ou selon les personnes qu'il connaît. Il saluera donc, ceux qui lui sont inconnus, en dernier. Dans un échange entre jeunes garçons, il n'y a pas ce cérémoniel des salutations, encore moins entre enfant. Un homme salue les autres hommes, mais n'adresse pas obligatoirement des salutations à un adolescent. Nous avons observé, au moment des salutations, ceux, qui savent qu'ils ne recevront pas une poignée de main, regardent vers le sol ou ailleurs derrière eux, afin de ne pas avoir à faire face au nouvel arrivant. Un homme, venant à la rencontre d'un groupe d'hommes en parole, se déplace successivement pour serrer la main des autres hommes, il peut rester à sa place, mais c'est lui qui dirigera sa main vers les autres. Un ancien intègre le cercle, ce sont les mains des hommes qui se dirigeront vers lui, pour être salué par chacun des participants. Un homme est convié à la table d'un hôte pour manger, si une fille est à cette table, elle cédera son siège. Faute de fille à la table, s'il y a un jeune garçon, il cédera sa place bien que ses jeunes frères soient attablés. Un jeune garçon désire monter dans une caravane, mais une femme en descend, il cède le passage, par contre, une jeune fille descend, elle cède la voie au jeune garçon. Beaucoup de choses, dans la vie quotidienne, sont orchestrées par ces marques infimes du respect. Ces détails sont encore observables, comme celui d'entrer dans une sphère familiale avec une certaine précaution. La promiscuité est manifeste, quand une trentaine de caravanes est agglomérée sur un espace restreint. Chacun se doit de respecter un espace intime, à proximité de la caravane, la sphère personnelle. Une intrusion, à un mauvais moment, sera sanctionnée, pour un enfant par un « dja tou ké ! »(va-t-en !) Un jeune garçon aura tendance à chercher à prendre de la distance avec ces sphères familiales, il évolue en compagnie, à la limite de la sphère du groupe. Un homme attendra dans son espace vital, d'être convié à entrer dans la sphère familiale de son hôte. Un feu allumé provoque un regroupement, quoi de plus efficace que de faire un feu, au milieu d'une place, pour se remplir de la chaleur des conversations.

Mais l'aspiration au modernisme semble avoir eu raison de certains comportements empreints de respect. Comme le dit B. « le siècle est très fomenté, très avancé. » Quelques éléments, dans différents groupes ne prennent plus le temps de tenir, de s'engager dans le respect. Certains convoitent le bien des autres, ils volent des choses qui appartiennent à des familles de voyageurs. Comme il est dit « Ceux qui font ça, savent très bien qu'ils sont jurés ! » Malgré cela, des individus n'hésitent pas, sans foi, ni code, la famille J. a cette réputation. Alors que généralement les voyageurs tentent de se fondre, tant bien que mal, à la

marge de la société majoritaire, des éléments choisissent le mode de vie délictueux pour assouvir des désirs de richesse. Leurs exploits défraient la chronique judiciaire de journaux quotidiens. Au sein de groupes, quand les faits sont sanctionnés par une action extérieure, les critiques apparaissent quant au comportement blâmable de ces éléments. La critique aurait pu se faire auparavant, il n'est pas d'homme, nanti d'une puissance discursive assez grande, pour dire ce qui est bien ou mal, à un autre homme. Avoir un point de vue est possible, dire à un autre homme ce qu'il doit faire, sous la forme autoritaire, l'est moins. Epris de boissons, ceux-là n'ont que les « morts dans la bouche. » Toxicomanes, certains troublent la sphère du groupe, en y intégrant des compagnons de « shoot » ou des fournisseurs de « came. » Ces attitudes suggèrent, de plus en plus, aux membres une dissociation avec les éléments perturbateurs. Les groupes se déforment, se renient, tentant des jeux d'équilibre dans leurs relations à l'autre. Ces situations, où le respect n'est plus le générateur de cohésion, déstabilisent les familles, mises à l'écart, elles subissent encore plus les effets du stigmatisme : stigmatisées par les siens, stigmatisées par la société majoritaire. Le sectarisme discursif s'élabore sur le rejet « c'est pas des manouches qui feraient ça » ou alors « voilà ce que c'est que d'être toujours avec des gadjé. »

CHAPITRE C : EN CONDITION D'HOSPITALISATION, L'AFFLICTION DESTABILISE

LE GROUPE

« Hors d'ici », [CEDR, 2005 : 181] le rapport du Centre Européen pour les Droits des Roms, rédigé en 2005, a pour sous-titre « *L'anti-tsiganisme en France* ». Avec une telle entrée en matière, le rapport fait état des relations, plus que souvent conflictuelles, entre les individus appartenant à la catégorie « Gens du voyage » et les services publics français. Il aborde la condition de l'accès aux soins. Ce rapport n'est qu'un constat car il n'a pas pris en compte cet état d'incompréhension qui s'instaure très rapidement entre les membres de communautés, les membres de la société englobante ou globale dont les agents hospitaliers. Tout ceci parce que les uns ont des protocoles pour les soins, quant à l'accompagnement des malades, quant à l'organisation d'un service, les autres ont une conception du monde différente. Les agences régionales de santé ont fait une compilation de leurs observations sur la condition de différentes populations ayant de grandes difficultés pour accéder aux soins et à la prévention. Le rapport, [Sous la direction de Bernard Basset, *Inégalités sociales de santé*, 2008 : 130], aborde la condition des Gens du voyage. Ce document dresse un bilan des observations faites par les différentes agences régionales de santé, il en ressort qu'en matière de santé, la population souffre de la précarité à cause de leurs conditions de vie, en conséquence, les individus développent des pathologies plus prononcées dans ce mode de vie que dans la population générale. Ainsi le rapport constate quant aux maladies de longue durée, un taux de 41,9% dans la communauté des gens du voyage, alors qu'il est de 18,2% pour la moyenne nationale. Y sont répertoriées des problématiques de santé plus affirmées en situation de précarité que dans le cadre de la sédentarisation : maladies cardio-vasculaires, état d'anxiété, propension aux fausses couches, décès néo-natal, saturnisme, insuffisance de la couverture vaccinale infantile. Le rapport est rédigé dans l'objectif de prendre en compte la population migrante dans un souci de santé publique mais également pour mettre en place une prévention auprès des individus. Le rapport préconise la mise en œuvre d'une sensibilisation des organismes d'état régionaux à la problématique santé des populations migrantes appartenant à la communauté des gens du voyage, au soutien d'action de prévention auprès d'association intervenantes. La revue *Etudes Tsiganes*, parce que rédigée par des auteurs qui sont en relation avec les populations migrantes, d'origines tsiganes, c'est-à-dire gitans, roms et manouches, présente des cas beaucoup plus complets sur les conditions de vie, insalubres, qui mettent en péril la santé des membres des communautés, [Etudes tsiganes, vol. 10, 2000 : 87] Un des article parle des représentations de la santé dans la communauté manouche, une esquisse de quelques expressions qui font sens auprès des Manouches.

Depuis vingt-cinq ans, nous côtoyons des membres de la communauté Manouche, nous y avons fondé une famille, nous y avons acquis un statut social, nous y avons voyagé à travers différentes régions de France, nous avons accompagné des personnes en pleine santé, mais nous avons aussi connu la maladie, et la mort en condition endogène. De cette expérience nous l'avons mise à profit dans le cadre de formations des personnels hospitaliers, au Centre de Formation Permanente des Personnels de Santé, de Pessac, en présentant ce qu'est la relation sociale au sein de la communauté manouche, ces conférences permettent aux participants de mieux comprendre les comportements qui se produisent dans les différents services lorsqu'arrive un ou une patiente Manouche. Nous ne manquons pas de parler de la construction sociale qui attribue des statuts à chaque individu de la communauté. Ces présentations sont toujours des découvertes appréciées, elles permettent de mieux comprendre ce qui se passe en situation d'hospitalisation.

Gérer un malade, une faculté que l'on espère de l'ensemble du personnel sans discernement selon les conditions de l'individu dans le cadre de l'hôpital public, mais cet exercice devient difficile lorsque le malade appartient à la communauté des Gens du voyage. Par ce terme, Gens du voyage, il faut l'entendre dans l'acception administrative que les organisations sociales qui interviennent auprès de la communauté, et l'autorité administrative ont trouvé comme accord de définition, ce sont des individus qui vivent sous le mode du voyage, dans un habitat mobile, qui se déploient à travers l'hexagone, qui détiennent des papiers d'identité indiquant qu'ils sont sans domicile fixe, [Asséo, 2000 : 88]. Ce terme générique ne fait pas de distinction entre les groupes qui se déplacent ou non, ceux qui se disent Manouches, groupe qui parle un idiome aux origines linguistiques empreintes de sonorités diverses, voyageant en France depuis plusieurs générations, [Liégeois, 2000 : 19] ou alors Gitans, dans l'acception de membre d'un groupe aux affirmations espagnoles, parlant le kalo, patois catalan. A ces groupes, il faut prendre en compte depuis quelques années en matière de patients des services de santé, les Rroms, des migrants venus des pays comme la Roumanie, la Bulgarie et autres anciennes contrées satellites de l'ex-Union soviétique. Ces ensembles de personnes créent dans les services hospitaliers une problématique : Pourquoi ces patients ne se conforment pas aux règles minimales du comportement dans un établissement de soins ? L'objet de cette étude est de prétendre répondre à cette question en décrivant les relations entre les personnels de santé, les patients et leur famille appartenant à l'une des communautés citées quelques lignes plus haut, les Manouches.

Notre comportement en société endogène nous a été inculqué, nous avons été formés comme le serait un individu né dans le groupe au fil des jours passés dans l'ensemble. Comme un enfant, nous avons appris à nous taire et apprendre en regardant, souvent à notre

question « Pourquoi telle chose ? », il nous était répondu, « c'est comme ça, et puis c'est tout ! » Nous étions un muet social, puis nous subîmes une croissance sociale équivalente, peut être plus rapide, qu'un enfant ou qu'un jeune garçon. Notre terrain était quasiment maîtrisé dans les comportements adéquats en situation, la recherche universitaire nous a apporté des outils de compréhension de ce qui fait la relation au sein des groupes.

Nous poserons comme théorie, personnelle, dans le mode de la relation à l'altérité, la théorie de l'intrusion. D'un côté, des individus, manouches, gitans ou roms, qui entrent dans un monde qui leur est étranger, de l'autre, des récepteurs qui intègrent le patient sous le principe de la norme, mais ces deux visions s'obscurcissent parce le rapport au monde de chacune de ces entités est différent. Il nous faut présenter d'abord la représentation du monde dans l'esprit des Gens du voyage. Depuis leur plus tendre enfance, leur habitus a été construit autour du rapport à l'autre qui est même puisqu'il partage les mêmes modes sociaux opératoires, comme régit au sein de sphères. [Habermas, 2005 : 176]

En empruntant le principe de la sphère à Georges Simmel, les Manouches, parce qu'il sera beaucoup plus question d'eux, objet de notre travail universitaire, ont un rapport au monde via des sphères qui se succèdent dans l'espace. La sphère intime est celle de l'intérieur de la caravane où beaucoup de choses se disent et se vivent, dans des conditions diurnes et nocturnes indifférenciées. La relation est la plus proche entre les individus, parents, père, mère, enfants, visiteurs. L'intime y est constant, les échanges de cette nature sont ceux qui restent au sein de cette sphère, s'ils en partent, ils seront transportés par un vecteur qui a capacité à les transporter et à les diffuser. La sphère du « chez nous », visible parce qu'elle correspond à l'espace de vie autour de la caravane, toujours en façade visible, c'est-à-dire la partie où il y a la porte, la table en extérieur, la « boîte à gaz », un réchaud raccordé à une bouteille de gaz pour cuisiner, la « cidelle », un ancien grand bidon à lait qui servait à la collecte dans les fermes, converti en réserve d'eau, tout ces matériels sont devant. La sphère de « la place », un ensemble de caravanes, accolées en groupe familiaux formant un ensemble visible de l'extérieur comme un camp, un agglomérat de « chez nous » avec des allées pour circuler entre les sphères, des endroits où l'on s'arrête pour parler. La « place » ou l'« aire naturelle » [Xiberras, 1998 : 86], stocke les lieux de vie, les lieux pour les enfants, des lieux pour les jeunes garçons et les jeunes filles, les lieux pour les hommes et les anciens, enfin des lieux pour les femmes et les anciennes. Chacun de ces lieux n'est pas matérialisé au sol, il est intégré par les individus par le prisme du statut social endogène, bébé, enfant, jeune garçon ou fille, homme, femme, ancien, ancienne. Enfin dernière sphère qui rattache ces ensembles de lieux d'existence en un monde vécu commun, le « Monde », en Manouche : « Menché », correspond à l'ensemble des individus qui partagent le même mode de vie, [Habermas, 2005 :

152], la même organisation sociale du rapport à l'individu, qui pratique une relation codifiée, ceux qui sont identiques en opposition à l'étranger, « le gadjo » celui qui n'est pas du Monde. [Humeau, 1995 : 24]

PARAGRAPHE I. LA MALADIE DESTABILISE L'ORDRE DU « MONDE ».

La maladie est une affliction physiologique, lorsqu'elle impose l'hospitalisation, elle devient une affliction sociale parce qu'elle désorganise la vie du groupe famille en contraignant celui-ci à envisager l'absence, s'astreindre à la régulation des horaires de visite, au rendez-vous médicaux intangibles. Une hospitalisation, c'est « la misère ! ». Cet état est perçu par les membres de la communauté comme, outre l'affliction, un arrachement au confort des normes endogènes, ce que nous appellerions fatalité, mais les Manouches ont aussi conscience que cet état de santé va produire un état d'intrusion [Candau, 1998 : 191]. En cela, chacun a conscience qu'il aura des attitudes non-conformes au cadre hospitalier, que le malade sera sujet à des manipulations qui peuvent atteindre sa pudeur, extrême en condition de vie endogène, que le cadre hospitalier va imposer des normes de visite, de repas, ce qui ne fait pas sens dans le groupe. Ce qui prime avant tout, est de recréer autour du patient, de sa famille nucléaire les schémas sociaux que tous connaissent [Goffman, 1974 : 56]. Cette adaptation est mue par la volonté de limiter les effets d'un séjour dans un monde différent, qui peut être dangereux.

Afin de tempérer cette situation déstabilisante pour l'individu, sa famille et le groupe, le cadre hospitalier va devenir le jeu d'une construction de ce qui est identique, le schéma qui organise la vie en communauté va se mettre en place autour du cadre de la sphère intime représentée par la chambre du patient. Deux raisons animent ce déplacement de la norme endogène, l'une est de protection, l'autre est animée par la notion endogène du respect.

Puisqu'il y a protection, nous retrouvons en creux ici la cause de la mise en place d'un schéma d'organisation : l'intrusion. L'hospitalisation provoque un mal-être initié par le monde étranger, étrange parce qu'il n'est pas celui que vivent quotidiennement et depuis plusieurs générations le patient et sa famille de filiation, un monde, société englobante ou globale, qu'ils côtoient mais dont ils n'intègrent pas les normes, [Pharo, 2001 : 100] ; lorsque le patient intègre un service, dès les premières heures, sa famille la plus immédiate accompagne l'individu. Au sens endogène de famille immédiate, si c'est un homme, sa femme l'accompagne, qu'il soit homme ou ancien ; si c'est un enfant, bébé, les parents sont là

et désireront rester constamment en compagnie de l'enfant ; si c'est un enfant, garçon ou fille, au sens endogène, en alternance le père et la mère assureront l'accompagnement ; si c'est une jeune fille ou un jeune garçon, l'alternance des parents est maintenue, tout ceci dans le cadre de la sphère privée, la chambre. La gravité n'est pas un facteur amplifiant dans cette situation, nous dirons qu'il est communément acquis que dans cette condition, le comportement social s'est ainsi manifesté.

Cette prise en charge par les membres du groupe va rapidement envahir le cadre du service, un homme recevra selon son état de conscience, la visite d'autres hommes, accompagnés par leurs femmes, celles qui sont très proches dans le lien de parenté, les sœurs, moins les belles-sœurs ; une femme recevra la visite de quelques femmes, mais sans qu'elles soient accompagnées par leur mari, la situation de l'alitement, de soins, mettent le patient dans la condition « d'impudeur », une femme peut supporter cet état, mais un homme n'a pas à y être exposé. En situation endogène, un écrin antagoniste de propreté, d'hygiène, mais aussi de souillure, de l'impureté entoure la condition des femmes. Les maris resteront dans le couloir à bavarder, pas plus loin, puisque qu'ils procèdent comme dans la condition de « la place ».

La qualité de ces visites est mue par la curiosité de savoir, de découvrir l'état de santé, d'être informé sur l'avenir, selon la gravité, chacun des visiteurs intègre que leur présence sera en proportion de la condition sociale du patient. Si l'individu est fragile, bébé, homme et ancien, les visites seront conséquentes. S'il est de condition sociale différente, jeune garçon et jeune fille, la fréquence peut être moins grande. Tous ces mouvements d'allers et venues sont pratiqués prioritairement par les membres de la famille, quelques individus de la place, des voisins de stationnement peuvent venir. L'intention de ces visites est animée comme nous le notions précédemment par le besoin d'information, et par le soutien que l'on peut apporter. La condition sociale du malade va générer un autre mouvement autour de la chambre d'une plus grande ampleur, à ce moment il sera question de pratiquer une notion endogène, celle du respect.

PARAGRAPHE II. VENIR A L'HOPITAL « POUR MARQUER LE RESPECT ».

Le respect dans une acception endogène n'est pas la notion kantienne de cet état, mais un concept qui organise la relation sociale au sein des groupes. Un élément, que nous avons découvert à l'usage et par la récurrence de notre présence dans les ensembles Manouches, fait sens au sein de la communauté. Le respect est considéré comme étant la valeur nécessaire à acquérir pour pouvoir vivre en groupe. La critique face à l'absence de respect c'est d'être

« yalo », en langue vernaculaire, « cru » en langue véhiculaire. Comme si la personne n'avait pas mijoté suffisamment longtemps dans le bain de la relation sociale au sein de la communauté, mal cuisiné il serait donc encore cru, pas empreint des saveurs de la culture. Le « cru » fait des impairs de langage, de comportement, d'attitude en interaction, le « cru » est par excellence « le gadjo », « l'étranger » qui vit dans la société englobante. [Williams, 2001 : 61]

Le respect est accessible selon le rang social, [Pharo, 2001 : 38], un bébé comme un enfant sont des muets sociaux, ils n'ont pas la maîtrise de la relation conforme en situation, leurs paroles comme leurs comportements sont corrigés par les aînés pour acquérir l'attitude convenable, celle que Erwin Goffman qualifie d'accord de félicité [Goffman, 1974 : 56]. Parce que ces individus partagent depuis de longues années un contexte commun, ils savent que leur positionnement dans l'interaction est fait de précaution dans la tenue en face-à-face entre hommes, de convenance dans le choix des paroles confrontés à une personne de rang social supérieur, le respect intime un ordre qui organise la relation. Dans les sphères d'espaces parallèles, le respect est présent dans la plus petite sphère celle de l'intime, sous le principe de la crainte révérencielle, dans le maintien de la distance entre les rangs sociaux, la parole s'exprime avec la conscience de la graduation de l'individu dans l'action sociale, pour mémoire, un bébé est un inférieur social par rapport à un enfant ; lui-même en-dessous du jeune garçon ou de la jeune fille, des adolescents non-mariés ; eux-mêmes inférieurs à l'homme et la femme, c'est-à-dire de jeunes garçons et de jeunes filles mariés devenus père et mère ; eux-mêmes supplantés par les anciens, hommes et femmes, parents d'une grande famille représentée par des enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants. Toutes ces personnes doivent donner du respect, reçoivent leur part de respect, tout est enveloppé de cette notion de respect dans la relation quotidienne.

Or dans la situation de l'hospitalisation, le respect incombe à chacun de faire son devoir, « marquer le respect » envers la famille affligée. Des ensembles peuvent faire des centaines de kilomètres pour venir pratiquer par leur présence, le respect.[Pharo, 2001 : 48] Le respect est à la fois un acte volontaire, une nécessité, part d'échange entre les individus, venir avec sa famille dans la proximité de l'hôpital stationner pour faire acte de présence face à l'affliction d'un membre de sa famille proche ou plus lointaine, est un geste apprécié. « C'est bien que tu sois venu », c'est la phrase que nous avons souvent entendu en milieu hospitalier, ainsi peut être gratifié la visite d'une personne dont on espérait la venue et qui s'est conformé aux aspirations qu'impose le respect. L'information a été diffusée soit par téléphone, portable ou fixe, il y a toujours un citoyen qui réside près de la famille que l'on

souhaite informer, ces numéros de téléphone sont gardés précieusement, soit au travers d'un réseau bien maîtrisé.

Avoir du respect, c'est être social dans la relation avec les autres, savoir faire que son comportement soit mesuré, que sa parole soit à la bonne hauteur, ni prétentieuse par rapport à son statut social endogène, ni infantile. L'exercice suprême du respect apparaît dans la situation de l'hospitalisation, le séjour en milieu hospitalier obligera de larges et grandes sphères familiales à se reconstituer dans les couloirs du service, dans les alentours de l'établissement, sur les aires de stationnement de la commune. C'est ainsi que l'on peut mesurer la qualité du statut social de l'individu séjournant à l'hôpital.

Celui qui ne connaît pas cette forme de hiérarchisation et d'organisation de la relation sociale est un « yalo », comme nous l'avons indiqué un peu plus haut dans le texte. C'est-à-dire toute personne qui gravite autour des sphères, ou pénètre la sphère intime, celle de la chambre, sans ce savoir, risque de faire des impairs sociaux. Alors pour éviter d'être confronté à une polémique sociale, les membres des groupes Manouches tentent d'ignorer socialement l'étranger. Il est possible de converser, à cet instant, les individus tenteront de mener un dialogue de compréhension accessible à l'intrus, tenter de « parler comme un gadjo ». Ce seront des conversations rationnelles, une écoute fictive se mettra en place, une exécution passive des recommandations de l'individu faisant autorité dans le milieu hospitalier sera en partie exécutée, les personnes concéderont de faire telle ou telle chose, en faisant l'inverse dans la minute qui suit, parce que l'inverse sera conforme à ce qu'ils ont l'habitude de faire. Pour le personnel hospitalier du service, ces comportements sont incompréhensibles, usants parce qu'il faut répéter plusieurs fois les mêmes choses. Difficile donc de pouvoir instiller de la part des personnels de santé une relation de confiance établie sur le comportement envers des personnes qui considèrent que ce qu'on leur demande n'a pas de sens, mais ces mêmes individus ont conscience dans cette situation, d'être des intrus, en position d'infériorité parce que la maladie les a obligé à entrer dans l'espace de la société englobante.

Dans les services hospitaliers, il est possible de rencontrer des individus réceptifs aux demandes des personnels de santé, souvent ces personnes sont des hommes et se présentent comme des « pasteurs ». Ils sont pasteurs évangélistes, appartenant à l'association culturelle de « La Mission évangélique tzigane ». Très serviables, n'hésitant pas à devancer les conversations avec le personnel du service, ils s'engagent à être un porte-parole relationnel entre les deux mondes, celui des Manouches, et celui de la société englobante par le prisme du service public de santé. [Liégeois, 1976 : 186] L'efficacité de ce rôle de porte-parole n'a pas d'effet car les Manouches estiment qu'un autre individu de la communauté ne peut pas

prendre la parole au nom de tous les hommes présents dans les couloirs du service. Même s'il prétend être un ancien du groupe familial, sa parole sera écoutée, respectée mais si ce discours oblige les hommes à perdre une part de leur autorité, les éléments verbaux d'engagement, d'autorité, de décision ne seront pas pris en compte. La parole, dans ce cas, est nulle et non-avenue.

S'il est homme, père du patient, les seules paroles acceptables seront celles de la modération, à aucun moment il ne peut prendre d'autorité, le choix du commandement. Un homme qui agirait ainsi froisserait l'autorité de ses égaux, ou de ses supérieurs. Il brimerait la raison sociale dans le service de soins, les hommes et leurs familles sont venues pour « marquer le respect », une parole autoritaire, intimant un ordre serait très mal perçue, parce qu'elle nie la qualité de la relation sociale endogène. Il est, dans la pratique endogène, impossible de prendre la parole au nom d'un autre individu : « Qui t'es toi pour parler à ma place ? T'as donné naissance à la nation pour parler au nom du monde ? » Types de phrases utilisées pour rappeler la hauteur de la parole d'un individu qui aurait été trop prétentieux en prenant physiquement la parole, et symboliquement en s'arrogeant l'unique capacité à parler.

Dans le cadre de la gestion d'un service, un personnel de santé peut venir à demander de modérer, de contrôler les allées et venues, sollicitant un homme adulte pour transmettre le message, mais la diffusion de ce message sera feinte parmi les autres hommes, sans fondement, une réponse sans valeur à l'attente légitime pour la bonne gestion du service.

Tout est régi dans la relation par la primauté de la posture en face de l'autre en tant qu'identique, ces comportements peuvent être difficiles à admettre parce qu'ils sont alimentés par la volonté de ne pas céder à l'assimilation, garder sa différence par l'application de la notion endogène du respect.

PARAGRAPHE III. LE RESPECT, NOTION DE LIEN DE LA COHESION SOCIALE.

Dès les premiers jours de sa vie, l'enfant découvre la gestuelle des individus qui vont former les membres de sa famille, qu'elle soit de lien direct de parenté, ou bien de lien de relation lors de la juxtaposition spatiale des sphères de vie. Elles évolueront au cours de l'existence, mais elles pourront se renouveler dans le temps. L'enfant circulera de bras en bras, sera abondamment embrassé, recevra de ses aînés des compliments, des attentions, des sollicitations. Tout ce cérémoniel permet à l'enfant d'identifier par la proximité, les membres de sa famille, les collatéraux. La promiscuité est un élément constitutif de l'identité, l'enfant subit selon l'expression de Bourdieu, son habitus, il inscrit en lui, durant sa croissance sociale, pendant son ascension dans les strates du positionnement dans le groupe, de bébé, puis enfant,

enfin jeune garçon ou jeune fille, il apprend ce qu'est être un être de la communauté, sexué dans son activité, jusqu'au jour où l'enfant réitérera ce qui est lui, pour que perdure ce que le vécu commun lui a dispensé. [Habermas, 2005 : 220]

Nous retrouvons dans ce concept de respect, la base du fondement de la relation, il produit de l'autarcie, un monde social qui se répète, un cycle constant, productif de sens, préceptes inscrit dans l'entendement commun. En appeler au respect fait sens, interpeler le respect, c'est remettre en ordre la prise de parole, le comportement dans les sphères de vie, cela permet aussi de se projeter avec sérénité dans ce qui est étranger, dans l'immensité de la société englobante ou globale. En pays étrange parce que différent, comme nous l'avons noté en début de cette présentation, l'individu se place dans une condition d'intrusion, être celui qui provoque certains stigmates, chacun des membres de la communauté manouche a conscience d'être l'intrus, en situation commerciale, le « chineur », celui qui est parti en quête de « travail », une notion endogène très large qui mérite quelques chapitres d'un travail universitaire tant l'appréhension est fondée sur la nécessité et non la convention, ni le profit, ni l'enrichissement nécessaire. Le « chineur » se doit de se fondre dans la masse, cacher tant que faire se peut ce qui le stigmatise, et donc l'empêche de prendre un contact commercial vital. Dissimuler pour ne pas avoir à subir l'exclusion, s'introduire subrepticement dans la société englobante le temps nécessaire pour obtenir quelques subsides. [Liégeois, 1976 : 72]

En situation de rencontre, dans le monde étrange, lorsqu'un individu de la communauté est identifié, on se salue plus ou moins discrètement, on adresse un signe de reconnaissance, facteur qui procure une certaine quiétude. Le monde est étranger, dans cette condition de rencontre, chacun des individus sait qu'il peut consacrer du temps à la rencontre, qu'il peut se présenter, demander à cet autre qui est identique son origine, le lieu où il stationne, point d'ancrage d'un échange social possible, en tissant ces relations de rencontres, chaque individu spatialise les lieux où il pourra « voisiner », visiter d'autres individus de son rang, en premier lieu celui avec qui il vient d'établir un contact, dont les réponses étaient conformes à décliner une identité sociale qui inclut qu'il est sociable, construit de ce concept qu'est le respect. Inutile de présenter des documents d'identité pour dire qui l'on est, ni carnet de circulation ou pièce d'identité avec l'indication de la « commune de rattachement ». Les autorités françaises, sous la pression de la Cour européenne de Justice, abandonnent petit à petit la détention obligatoire du carnet de circulation, titre d'identité à détenir dès l'âge de seize ans, visé tous les trois mois, dans une gendarmerie ou un service de la police nationale, surveillance des déplacements des titulaires de ces titres à travers leurs périple, sources qui alimentent les données des logiciels du renseignement, évolution du fichage mis en place par les autorités depuis 1912 [Asséo, 2000 : 88]. Un aparté dans la démonstration mais qui permet

de percevoir l'appréhension que les Manouches ont de la relation avec la société englobante, le contrôle prime sur la considération.

Face à ces vicissitudes de la vie quotidienne, dans la situation du séjour d'un membre en milieu hospitalier, chacun est pris sous la contrainte de la nécessité de soigner, procède à la spatialisation en milieu hospitalier, pratique le respect pour que la cohésion entre les sphères se solde par de la relation sociale.

PARAGRAPHE IV. L'ACCORD DE FELICITE CONSTRUIT SUR LE CONTEXTE CONSENSUEL DU RESPECT.

Le hall d'accueil d'un hôpital est une reproduction du groupe. Il nous est assez facile par l'observation d'un ensemble communautaire de savoir qui est qui, pour quelle personne sociale ces individus se sont réunis autour d'un accord de félicité ? Cet accord que développe Erwin Goffmann est ici fondé sur le contexte de vie plutôt qu'un contexte commun à quelques individus, très encadré dans l'espace temps, alors que le contexte de monde vécu est enchâssé dans un vécu fondé sur le lien de parenté, immédiat et très large. Ici, dans cet ensemble d'individus que l'on voit en groupe, monopoliser l'espace de façon intrusive, il y a une construction dans la conformité du concept pour que le contexte soit adéquat. Les groupes sont là, il faut analyser qui constituent ces groupes pour établir la raison de la présence des personnes. [Goffman, 1974 : 68]

Il y a un afflux de personnes que l'on visualise comme appartenant à la communauté des Gens du Voyage, à défaut de savoir de quelle origine ils se revendiquent. Avec un regard avisé, il nous est possible d'identifier les origines communautaires, en regardant les tenues vestimentaires des femmes, de certains hommes ou jeunes garçons, il devient évident à nos yeux, qu'ils sont Manouches, Gitans ou Roms. [Asséo, 2000 : 200]

Pour répondre à la question de savoir qui est hospitalisé, il nous faut identifier les rangs sociaux des personnes, hommes et femmes. S'il y a beaucoup d'anciens, installés sur des sièges entourés avec attention par des hommes ou un peu plus loin par des femmes, il faut en déduire que ces anciens ont fait un long déplacement, eux qui sortent rarement de leur sphères de vie, le caractère exceptionnel de leur présence en nombre est signe qu'un ancien ou qu'une ancienne est hospitalisé dans un des services.

Ensuite il est possible d'établir les groupes familiaux proches dans la parenté, un groupe où se mélange un homme, une femme, des jeunes filles et de jeunes garçons, des enfants est un groupe nucléaire familial. Ce groupe ne restera pas stable dans sa forme visible, il s'éparpillera, se répartira dans les groupes de paroles sexués, de niveau social équivalent,

des individus de rang social inférieur peuvent se joindre à ces groupes mais ils seront silencieux, excepté s'ils sont sollicités par un supérieur social, par exemple, un homme peut solliciter un jeune garçon pour lui demander une précision ou alors d'aller lui chercher un café.

Les groupes sont des lieux de paroles, soit entre hommes soit entre femmes, d'où le bruit généré par ces conversations entre groupes dans le hall d'un hôpital. Le dialogue social prime sur le cadre. Les sujets de conversations vont tourner autour de l'état de santé de la personne hospitalisée, mais ensuite il va être question de vie, celle des participants, de la vie sur « la place », des narrations d'instant vécus sur le voyage, récits qui sont à la fois informations et moment d'échange, on confronte ses expériences, les rencontres faites, des décès de certains membres connus par le groupe lorsqu'ils n'ont pas eu à participer aux funérailles. C'est-à-dire que ces personnes sont connues mais qu'elles n'ont pas participé à des instants de vie sur le voyage au point d'avoir lié des liens d'amitié, de parenté même indirecte. [Williams, 1989 : 177]

Les hommes ayant la parole haute, facile et aisée, peuvent tenter de préciser la nature des relations qu'ils ont eu à vivre avec des membres de la société englobante, le discours de Grenoble, le prisme médiatique sur la condition des Gens du Voyage ont alimenté les conversations parmi beaucoup de groupes, certains ont extrapolé comme Etienne, aîné d'une grande fratrie, à la descendance forte qui croît, « ce gadjo, le président, il suffit qu'il dise aux gadjé qui sont autour de nous de prendre les fusils contre nous, on est morts... »

Où sont les jeunes ? Qu'ils soient jeunes garçons ou jeunes filles, ces groupes se réunissent, puisque les parents ne sont pas loin, sous la forme de ce qui se passe sur la « place », c'est-à-dire garçons ensembles, filles également ensemble mais à l'opposé des garçons. Ils peuvent être, dans le champ de vision, plus impérativement pour les filles, parmi les autres visiteurs dans ce hall d'hôpital, mais dès qu'un autre jeune garçon ou une autre jeune fille arrive, il y aura contact, établissement d'un dialogue sous la même forme que celle pratiquée par les adultes. Les jeunes garçons ont tendance à se réunir en extérieur, aux abords de l'hôpital, car leurs conversations ont souvent pour sujet leurs aventures, ce que ne doit pas entendre la catégorie sociale supérieure. Un jeune garçon ou une jeune fille est âgé de quatorze ans minimum, ils resteront dans cette catégorie tant qu'un premier enfant naîtra de leur union. Cette figuration de jeune, garçon ou fille, apparaît lorsque dans la sphère intime, celle de la caravane, les parents estiment que l'enfant est assez grand pour comprendre ce qui se passe dans l'intimité entre les parents, ils deviennent des petits hommes ou de petites femmes. Dans le cas des jeunes filles, les menstrues sonnent le départ pour les nuits de la fille vers un autre lieu de résidence. Les parents font l'acquisition d'une petite caravane, s'ils en

ont les moyens pour installer leur progéniture ou l'homme fait ce que l'on appelle « un bois de lit », un aménagement dans le fourgon pour que les jeunes puissent y dormir.

Une femme avec un jeune enfant, toujours dans ce champ visuel du hall d'accueil d'un hôpital, peut être une jeune mariée, ne confiant pas son enfant en bas âge, celui-ci sera toujours à ses côtés, ou plus volontiers sur l'une de ses hanches ; s'il marche, il se déplacera dans l'ensemble des individus présents dans le hall. Il restera « en garde-à-vue », c'est-à-dire que lorsqu'un enfant déambule ainsi, les adultes, hommes ou femmes gardent un œil sur ses déplacements. Aussitôt que la mère demandera « il est où mon petit, ou ma petite », le groupe met en œuvre sa mémoire visuelle pour indiquer où l'enfant se trouve, la mère le récupérera pour le garder dans son champ visuel.

Quant aux hommes, un groupe important en « palabres », est un centre d'information pour cette catégorie d'individus, l'échange d'informations à ce niveau est important, il peut se restreindre à des frères et oncles qui parlent à propos de circonstances, de causes ou d'effets de l'hospitalisation d'un membre de la communauté. Ensuite dans le déroulement de la journée, les hommes peuvent se retrouver en groupe plus restreint, deux, trois, quatre hommes dans un coin, attablés, ou formant un cercle parlant de choses et d'autres, d'affaires, de voyage, d'épisodes de vie. Dans ces petits ensembles, il peut s'y trouver un aventurier, toujours le verbe haut, un placide, qui vit sa petite vie au quotidien, sans histoire, juste assez pour survivre, il peut y avoir le monopolisateur de discours, un homme qui parle de « sa hauteur », avide de raconter ses aventures, ses réussites, qui s'arroge la parole dans une sorte de monologue, il peut être considéré, sans que cela soit dit « en face à face » comme un « tcharélo » un crâneur en langue véhiculaire.

Dés que des informations nouvelles proviennent du service, les individus sont rapidement informés, là les groupes se réunissent souvent après une intervention chirurgicale si elle était nécessaire, soit après des examens importants indicateurs de l'état de santé. Entre les groupes et le service de l'hôpital, l'information circule, elle est essentielle pour connaître l'évolution de l'état de santé mais aussi pour anticiper sur l'état de l'assistance, en cas d'aggravation, les visites seront plus nombreuses, le groupe prendra de l'ampleur selon l'évolution.

PARAGRAPHE V. LA SANTE ET LE RAPPORT A LA TEMPORALITE.

Le rapport à la temporalité n'existe que sous deux formes dans la communauté Manouche, alors que dans la société englobante, il en possède trois, le passé, le présent et le futur. Cette dernière condition permet à l'individu de construire autour d'une projection dans

l'avenir, cette notion ne fait pas sens dans les groupes manouches. Une personne qui donne un délai, matérialisé en jours, en semaine ou en mois, pour réaliser quelque chose, affirmant mettre sa parole et son être en œuvre pour cet objectif, est un menteur, par contre, un même individu qui table sur un changement de sa situation, sur un départ dans des conditions de possibilités est plus conforme dans l'esprit communautaire. Pour preuve, en langue vernaculaire, il n'existe que deux formes de temps de conjugaison, le passé et le présent, les Manouches ne conjuguent pas au futur. Des esprits féconds, issus de la mission évangélique tsigane, penseurs religieux commencent à introduire une forme de futur, dans un souci pratique qui tient au cultuel. En effet, la Bible a été traduite en Manouche, il a fallu donc trouver une forme nouvelle de conjugaison pour conserver la notion d'espoir qui existe dans ce livre religieux, mais dans les faits, les conversations quotidiennes, les individus se fondent sur le passé, affirment quant au présent, mais ne s'engagent pas sur le futur, une notion qui ne fait pas sens tant leur vie est tributaire de leur environnement dirigé, pris dans un maelström de modification, de décisions politiques, sanitaires et sociales de la société englobante.

Un récit nous vient à l'esprit, un jour nous étions « stationnés » avec une famille qui vit encore à notre époque avec des caravanes tractées par des chevaux, leur temps de vie est beaucoup plus modéré et lent que ne l'est celui d'une famille moderne avec caravane de grand luxe et fourgons rutilants de chevaux DIN. Le « papou », Joseph, un vieil homme qui a l'époque avec quatre-vingt ans, vint un soir à me parler pour me donner une explication par rapport à un événement de la journée, événement à mon sens, banalité pour le vieil homme.

Un contrôle par des gendarmes dans la journée nous a laissé dubitatif sur la passivité de notre hôte devant une attitude autoritaire. Le papou nous expliqua un épisode de sa vie, datant du début de la seconde guerre mondiale, il fût pris à Châteaubriant, mis en prison à Rennes, déplacé sur les environs de Paris, puis chargé dans un train vers l'Allemagne. Il resta cinq ans déporté dans un camp. Papou de précisait qu'il ne sait toujours pas pourquoi il a été ainsi traité, étant convaincu que ceci peut se reproduire sans qu'il ne puisse pas plus s'y opposer qu'il y a cinquante ans.

La temporalité fait sens que dans les deux domaines celui du passé et celui du présent. Ce qui s'inscrit dans le passé en premier lieu est tout ce qui concerne la vie des anciens, des ascendants aussi loin que les individus peuvent se souvenir. Les récits tenus par des anciens en deviennent des récits de l'histoire familiale et des conditions anciennes du voyage, pour notre part des anciens, quant aux souvenirs narrés, nous ont parlé de faits datant d'entre les deux guerres du XXème siècle. Ces récits s'inscrivent dans la mémoire collective comme les moments de la vie du voyage, ils font sens parce qu'ils inscrivent le présent dans la continuité de la tradition. L'Histoire conforte, en somme, la justification du bien fondé de la situation

actuelle, qui est différence mais qui est assumée parce qu'elle perdure. Des individus peuvent quitter ce mode de vie, mais que devient pour eux la référence au passé, un renoncement. La forme de l'existence actuelle utilise ce socle fait de récits historiques.

Une nouvelle version du passé, plus scientifique apparaît dans la communauté Manouche, celle des origines indiennes. Ce n'est pas une production endogène de ce qu'a été l'Histoire personnelle des familles, mais la construction d'un langage de justification. L'origine de cette démonstration légitime est le produit de la mise en place d'un discours officiel dispensé par les élites de la Mission Evangélique Tsigane. Le discours a pour origine le livre de François Vaux de Folletier ; « Mille ans d'histoire tsigane ». En présentant sous la forme démontrée par le linguiste, conservateur des Archives Départementale de la Charente Maritime, à La Rochelle, l'origine de la population dans les plaines du Gange, la présence de mots de sanskrit encore en usage dans la langue vernaculaire, les Evangélistes fondent la légitimité de leurs pratiques au sein de la communauté sur ce récit scientifique. Les pasteurs ont acquis ce discours et le dispensent parmi la communauté afin d'amplifier le socle historico-scientifique en l'imposant sur une base beaucoup plus large, puisqu'il présente l'arrivée des premiers tsiganes en 1419 en France. [Liégeois, 1976 : 19] La Mission Evangélique Tsigane revendique 35 000 participants, se fiant au nombre de participants aux Conventions qui se déroulent chaque année. Ce qui est loin de leur donner une représentativité au sein de la communauté des Gens du Voyage, par expérience, nous pouvons dire que sur l'ensemble des individus que nous connaissons, nous soutenons qu'un individu sur cinq se revendique comme « baptisé » ou fréquentant les réunions dominicales. [Pharo, 2001 : 195]

Dans l'acception endogène, le présent est un temps qui s'écoule, certains instants de ce présent viendront alimenter le passé parce que l'événement vécu aura valeur de référence. Mais beaucoup de journées s'écoulent dans la vie des Manouches sans en retirer un intérêt, tout ceci parce que l'intérêt des individus se porte sur un seul et unique objet : la vie dans la communauté des Gens du Voyage, cette vie n'est pas dénuée pourtant d'intérêt. Elle est rythmée par la pratique de la relation sociale, elle se doit d'être conforme pour ne pas compromettre la cohésion des groupes. En soi, elle n'est pas productive d'événementiel, mais réitère la convenance, donc la quiétude des différentes sphères. [Candau, 1998 :156]

PARAGRAPHE VI. ET LA SANTE !

L'un des éléments de l'entrevue est inéluctablement un propos sur la santé, comme le soutient Bernard Leblond, le cérémoniel de la rencontre est associable au rythme

musicologique de la « tchardas », la scardas. Cette mélodie tzigane jouée par des violons, qui commence sur un air langoureux, pour terminer dans un méso forte endiablé, correspond au discours de la rencontre entre individus de la communauté des Gens du Voyage, on commence par échanger les nouvelles tristes, affligeantes, puis viennent les informations heureuses, pour terminer par le plaisir de se parler et d'être ensemble à nouveau.

La santé est une des questions de la rencontre, en somme on s'enquière de la santé de son interlocuteur, qui lui-même s'inquiète de votre santé, pour enfin interroger sur la santé des êtres qui vous sont chers. Ce questionnement répond à une constance, « l'essentiel c'est d'avoir la santé ». Car la santé donne au groupe, lorsqu'elle est bonne, de la quiétude.

Cet intérêt pour la santé n'est qu'un artifice du discours, le souci dans le questionnement n'est qu'une interrogation sur la cohésion du groupe, car la maladie afflige, elle désorganise, amenuise, elle est un fait de nature contre lequel les individus pensent ne pas avoir d'emprise. La gestion de la santé n'est pas un souci du quotidien, l'hygiène est une préoccupation constante parce que sa tenue incombe à la femme du foyer, quant à l'intérieur de la caravane, à l'attention portée aux enfants en fin de journée, à la qualité des ustensiles culinaires, les impairs dans ce domaine, la femme s'en trouve qualifiée de « sale », sous l'acception qu'elle néglige ses devoirs impérieux de la tenue de la sphère intime qu'elle laisse l'impureté s'immiscer dans la vie de sa famille nucléaire. Mais la prévention de la santé n'est pas l'animation du quotidien par le respect de l'hygiène.

L'homme lui veille à ce que le matériel soit propre, caravane, fourgon et proximité de la caravane, l'entretien du matériel est associé au maintien en état d'un matériel qui est nécessaire pour vivre, mais difficile à acquérir parce qu'onéreux. La santé est négligée dans le discours, elle apparaît aux yeux du groupe lorsque les effets de la maladie compromettent la cohésion de la sphère. La maladie est toujours bénigne, qu'elle soit saisonnière, virale pour l'adulte elle ne nécessite pas l'intervention ou la visite chez un médecin. Les adultes, hommes et femmes, tentent de contrer les effets des maladies soit par l'utilisation de quelques remèdes des anciennes, soit par l'ingestion d'antalgiques. L'intervention du médecin est impérative lorsqu'elle concerne un bébé ou un jeune enfant, une fièvre importante, une blessure sanguinolente est rapidement prise en charge sous une forme hystérique quelque fois. La panique poindra rapidement lorsqu'un enfant se blesse, lorsqu'il est atteint par la fièvre, l'inquiétude prédomine lorsqu'il souffre d'une malformation de naissance sur des organes vitaux.

L'attente des membres des groupes que nous côtoyons envers la médecine est, parce que la prévention n'a pas cours dans le choix de mode de vie, est non pas une obligation de moyens comme le demande la jurisprudence, mais une obligation de résultat, ce qui génère de

la tension entre les entités, Gens du Voyage et Hôpital. Des formations que nous dispensons au CFPPS, à Pessac, les questions tournent souvent autour du manque de précaution, de l'insolence, du non-respect du règlement, de l'intransigeance des Manouches envers le personnel. Nous avons laissé entendre précédemment que l'hospitalisation est déstabilisante pour le groupe, qu'elle génère de la tension. D'autant que les Manouches ne prêtent guère attention à leur santé quand leur métabolisme va bien, au contraire l'un des éléments qui dans l'esprit des individus participant à conserver cette santé est la nourriture. Or la nourriture est produite en abondance, faite de plats riches en graisse, à base de viandes grasses, de poissons gras, de préparation sous la forme de ragouts. Nous avons le souvenir d'un père de famille, souffrant de diabète, il savait qu'il ne devait pas manger telle ou telle chose, et bien lorsqu'il était invité à une table autre que la sienne, il ne pouvait pas résister à ce qu'on lui proposait, par gourmandise mais aussi par respect « je peux pas refuser devant l'homme, son manger, ça ne se fait pas, qu'est-ce qu'il dirait, il est pas bon mon manger ». Le même vint à souffrir d'une plaie au talon, il devait faire des soins pratiqués par une infirmière pour lutter contre cette difficulté à guérir propre aux diabétiques. Ses devoirs envers les autres l'emmenaient à partir sur la route, au loin, négligeant ainsi les soins. Résultat, il a perdu une partie de sa jambe, il a été amputé au dessous du genou, l'infection était montée dans la jambe. Il ne semblait pas souffrir de cette conséquence, puisqu'il avait honoré les siens par ses déplacements à travers la France, l'amputation était une fatalité, qui ne l'empêchait pas de continuer à vivre comme il le devait, comme il le faisait depuis son enfance, comme il aimait le faire.

Quant au cancer, les personnes touchées par cette maladie arrivent souvent dans les services dans un état avancé de la maladie, parce que la prévention en matière de santé n'est pas respectée, ce sont les effets visibles, physiologiques de la maladie qui amènent à consulter. Alcool, nourriture riche, promiscuité avec des produits cancérigènes, résidence sur des lieux insalubres, tabac, drogue douce ou dure font partie du quotidien de certains Manouches, les pratiques d'addiction se font dans des cercles d'initiés. Jamais un consommateur de cannabis ne roulera son joint en présence d'hommes qui ne pratiquent pas, le même consommateur peut le fumer dans un cercle d'hommes, mais si un ancien fait part de sa gêne, le consommateur quitte le cercle, en se souvenant que cette compagnie n'apprécie pas sa consommation de hachich. Quant aux drogues dures, la consommation doit être très discrète, l'inhalation est préférée à l'injection, il n'est pas question de consommer en dehors du cadre de la caravane, prendre de l'héroïne ou de la cocaïne est dévalorisant aux yeux du groupe. L'alcool est très présent, ainsi que le tabac, les méfaits comportementaux de l'alcool se font rapidement ressentir. Les Manouches aiment, quand les beaux jours arrivent faire

« des grillades », la cuisson des viandes, la présence d'un feu attirent les individus, c'est l'occasion d'apprécier d'être ensemble, le groupe est cohérent autour de ce moment aussi essentiel pour son apport nutritionnel que pour son apport social, l'alcool y est présent. Certains s'approchent pour abuser des boissons, mais ils sont connus par le groupe, d'autres sont là de façon plus raisonnable pour consommer parce qu'on ne refuse pas un verre offert par l'hôte, un égal ou un supérieur social. L'effet désinhibiteur de l'alcool provoque des tensions autour des caravanes, les langues sont plus agiles pour dire de « mauvaises paroles », soit le groupe connaît bien l'auteur et laisse le trouble s'assagir de lui-même, soit certains ne supportent pas, des conflits naissent de ce genre de situation. L'alcoolisme dans le cadre de la consommation à outrance crée de l'incohérence dans les groupes. Pour conserver la cohésion, l'alcoolique sera mis progressivement à l'écart, extrait du groupe, sans compagnie, dans la communauté il se dit ceci : « quand tu vois une caravane seule, que l'herbe pousse en-dessous du châssis, c'est que c'est du mauvais monde. » Souvent l'alcool amène à cette situation sociale de mise à l'écart, il n'y a pas rejet parce que dans la journée l'homme peut recevoir des visites, ses enfants s'identifieront par rapport aux visiteurs, mais lorsque le soir arrive, moment propice à l'alcoolisation, les visites s'estompent. Le lien social n'est pas rompu, il est maîtrisé.

Pour conclure les Manouches ont construit un système politique, dans l'acceptation de l'organisation du rapport à l'autre, afin de résister à la société englobante ou globale. En toute logique, tout événement qui produit un changement est géré par la mise en place du schéma qui fait sens, c'est-à-dire de faire usage du langage adéquat, en situation endogène, puis en terrain étranger, produire les références nécessaires à la relation avec ceux qui sont considérés comme même, au détriment de l'organisation de la société englobante ou globale. Ces attitudes provoquent un trouble, volontairement les Manouches imposent leur mode de relation, ce qui fait sens à tout un chacun, quittent à utiliser l'intrusion comme moyen de construction du cadre social. Alors que le personnel dissocie les différentes périodes de sa journée selon le cadre dans lequel il évolue, dissociant professionnel et personnel, les intrus ne conçoivent de se comporter en société que sous une forme, la leur. D'autant que la santé, lorsqu'elle est bonne permet aux Manouches de vivre comme ils le souhaitent, comme ils savent le faire depuis leur enfance, lorsque l'état physique est atteint par une affection, la situation est une affliction à tous les niveaux des sphères qui constituent le monde vécu. L'absence de santé est une fatalité parce que les Manouches privilégient le mode social global, ils prennent en compte leur individu comme une entité d'un tout ; le tout qui progresse selon l'élargissement des sphères, le tout prévaut sur l'individuel. Il est important d'interagir dans la communauté, or la santé peut compromettre cette capacité, voir y mettre un terme.

L'exemple de la mort est peut-être la pertinence de la référence au tout, lorsqu'une personne décède, la famille organise une veillée.

La veillée est l'installation de la dépouille mortem dans une caravane, celle que possédait la personne décédée ou dans une caravane achetée pour l'occasion. Pendant trois jours, la personne sera veillée jour et nuit, le corps repose dans la caravane, entouré par des bougies allumées, dehors autour d'un feu constamment alimenté en bois afin qu'il ne s'éteigne pas pendant la période de la veillée, les hommes parlent de tout, du défunt, de leur périple de voyage, de leurs ennuis, de leur réussite, aucun ne se risque à plaisanter pour provoquer des rires, les humoristes réservent leurs plaisanteries dans des endroits à bonne distance de la caravane. Durant ces jours de veillée, les repas seront absents, les enfants auront à manger à satiété, les adultes se nourriront de bouillon de soupe ou de café, aucun produit consommable solide ne doit pas être ingéré par les adultes. Seule une constitution faible d'un adulte peut justifier qu'il ait besoin de se nourrir.

Les obsèques passées, la caravane sera brûlée avec à l'intérieur toutes les affaires personnelles du défunt, vêtements, objet intime, auquel il tenait, tout part dans les flammes. Il est possible de conserver des objets, un chien, mais toutes ces choses seront considérées comme « moulani », en rapport avec la mort, en conséquence les uns et les autres traiteront ces objets conservés avec respect. Pendant de longs mois, voir des années les proches portent le deuil, c'est-à-dire qu'à la tenue vestimentaire en noir, ils s'interdisent et demandent au groupe proche de ne pas mettre de musique en leur présence, ni de laisser allumer la télévision lorsqu'ils approchent d'une caravane, ils ne participeront pas à des fêtes trop joyeuses, s'ils sont invités à partager un événement, l'assistance limitera les manifestations de joie.

Le nom du défunt ou de la défunte ne sera plus prononcé dans le cercle nucléaire de sa famille, lorsque l'on parle de sa mort, des phrases de ce type sont utilisées « Tu sais avec ce qui nous est arrivé. Tu sais quand c'est arrivé pour lui. » On ne prononce plus le nom pour ne pas déranger son souvenir, le défunt a été au centre de toutes les conversations au moment de la veillée, avant sa mort. Maintenant qu'il n'est plus, il est préférable de ne pas citer son nom communautaire à un proche. Petit à petit, les discours l'incluront par rapport au lien qu'il avait selon l'interlocuteur, « ton pauvre père, ton pauvre oncle, ta pauvre grand-mère » la forme véhiculaire reprend la forme vernaculaire, « tour kouk tat, tour kouk kak, tour kouk manmi ». [Candau, 2001 : 125]

Le défunt dans le rapport social est entré dans un tout qui est le passé, sa mémoire, son souvenir entre dans cet ensemble fait d'ascendants disparus, respectés parce qu'ils sont les origines de la famille, des groupes par alliance, il est de la responsabilité des vivants de veiller à ce que le défunt, dans les discours, ne soit pas déranger dans son repos au sein du passé, ni

souiller par des paroles malvenues, les vivants intègrent en eux l'être disparu. La mort revêt un moment d'immense respect. Si invisibles tant que faire ce peut dans la société englobante ou globale, les sépultures sont très visibles dans les cimetières en France, elles sont chapelles, abondamment décorées d'images et de référence à la vie du voyage, ostentatoires dans les rangs des cimetières. Ils veillent à ce que le respect qui lui était dû soit encore exprimé tout en ayant conscience qu'il n'est plus, chacun du groupe se doit de « faire respect ses morts ». Face au tout qui fait le monde Manouche, le défunt n'est plus, il est seul dans la mort, intégré dans un tout, le monde des « ancêtres », mais durant sa vie, il a été un être social incontestable, respecté. Cette situation ne souffre pas d'être troublée. L'affaiblissement d'un individu en défaillance de santé génère la reconstitution de ce qu'il considère comme un tout, la mise en place des sphères, l'expression du respect, le dialogue avec ses visiteurs, les siens.

TROISIEME PARTIE : LE MANQUE DE RESPECT

La cohésion en matière de respect, comme le conçoivent nos interlocuteurs, ne les engage pas à une situation d'harmonie. Il y a des divergences quant aux relations entre les uns et les autres, ces divergences nous les retrouvons dans le discours des membres. Il est possible de faire usage d'expressions déictiques pour parler de quelqu'un sans qu'il soit nommé, par ce que le nommer serait interprété comme une critique. Sachant que le locuteur et l'auditeur ont une connaissance commune de l'objet de leur conversation, l'un parlera d'une personne en la désignant par ce terme « kava » ou « kalal » (celui-là ou ceux-là). Goffman définit les expressions déictiques comme : « L'hypothèse sous-jacente semble être que, à portée de main du locuteur et de l'auditeur, tout objet peut être directionnellement désigné ou gestuellement montré (ou les deux), et servir par-là de base référentielle aux pratiques substitutives. De même, tout objet est distinguable de ses pareils et donc identifiable, de manière unique, au moyen d'une différence relative eu égard à quelque variable continue telle que le teint, la taille et le tour de hanche. Dés lors, il est possible d'énoncer quelque chose du point de vue à la fois du locuteur et de l'auditeur, parce que relativement au référent en cause, chaque participant se trouve en mesure de se substituer aisément à l'autre éventualité en quelque sorte « rencontrocentrique. » [Goffman, 1992 : 226] Deux individus, dans le groupe, ne conversent pas au sujet d'un autre, sans qu'il y ait entre-eux une information partagée, un accord entre eux sur un jugement concernant une autre personne. Si une critique venait à être colportée, l'auteur se verrait, face à son accusateur, objet de la critique, dans l'obligation de répéter ses propos. Ceci avec la sanction de s'engager, en jurant sur ses êtres chers pour avoir dit ceci ou ne pas avoir dit cela. Plus grande sera l'expérience commune : « plus vaste sera le corpus de connaissance connue, lequel, dans l'ensemble, devrait être restreint entre simples connaissances, et énorme entre intimes. » [Goffman, 1998 : 230] C'est donc dans l'intimité des caravanes que se disent les critiques envers d'autres membres du groupe, cela n'engage personne, la conversation est juste un échange de point de vue. Ainsi, dans nos entretiens, certains nous ont confié des jugements sur d'autres personnes, sans que cela ne les compromettent, et même d'ajouter « pas de peur d'avoir une bricole. » La critique peut se justifier, avec pour argument que le comportement de l'autre n'est pas conforme, Goffman le justifie ainsi : « Il ne fait pas de doute que l'obligation qu'on a de garder en tête le nom de ses amis et autres faits sociaux pertinents à leur propos est plus qu'un moyen de célébrer et de renouveler la relation sociale que l'on entretient avec eux ; c'est aussi un moyen de garantir

qu'à chaque contact les références et donc les paroles seront semblablement orientées. La même chose qui réaffirme les relations organise le discours. » [Goffman, 1998 : 256-257] Ainsi, chacun peut avoir un jugement sur le comportement de l'autre, mais celui-ci reste dans la sphère soit intime d'un foyer familial, soit réservée de la relation entre deux individus. Celui qui veut provoquer une rupture, parle à bon escient, c'est à dire qu'il suffit à cette personne, de faire-part d'informations à un auditeur ou une auditrice, connu pour sa propension au colportage, pour que le bouche à oreille fonctionne.

Nous déduisons que prendre la parole, surtout quand elle est critique, n'est pas un acte anodin, qu'il est destiné à faire affront à la face de l'auditeur. « En terme d'actes de langage, on dira que celui qui répond doit prendre en compte la force illocutoire de ce qui lui est dit, face qu'il ne peut évaluer que s'il a accès à toute une série de données convenues, biographiques et culturelles, seules capables de lui permettre de donner un sens aux allusions qu'il doit déchiffrer. » [Goffman, 1998 : 268] Or, des individus peuvent être identifiés comme pourvus de mauvais caractère, d'être méchants au sens littéral du terme. Mais il ne sera pas question d'assaut de caractère, comme le note Goffman, parce qu'un assaut de caractère, par un ami ou un inconnu, sera pris comme une agression pure, dont le règlement est immédiat et violent. Les « conventions de contextualisation » sont ainsi définies par Gumperz, c'est : « La communication qui passe par des mots pris dans leur sens littéral mais aussi, qu'il y ait au cours de l'interaction, une construction de conventions négociées selon la situation et permettant d'interpréter des tâches discursives. » [Gumperz, 1989 : 23] L'auteur pose le concept de « l'inférence conversationnelle », celle-ci est un processus d'interprétation situé, propre à un contexte, dans notre cas, il existe des propos bannis. Par ce processus définissant le cadre, les savoirs d'arrière-plan propre à chaque participant, les attitudes entre participants, le postulat socioculturel concernant les rôles et les statuts, les valeurs sociales associées à diverses composantes du message, tout ceci joue un rôle dans l'inférence conversationnelle. Notre analyse du propos ne porte pas, dans cette troisième partie, sur celui qualifié d'ordinaire. Nous envisageons d'examiner les circonstances de la rupture.

« Il est toujours nécessaire que les circonstances dans lesquelles les mots sont prononcés, soient d'une certaine façon appropriées. » [Austin, 2002 : 43] Dans le cas de la rupture, nos interlocuteurs font usage de performatifs, pour qu'ils soient efficaces, il faut qu'ils soient prononcés selon un fonctionnement décrit par Austin : « Il doit exister une procédure, reconnue par convention, dotée par convention d'un certain effet, et comprenant l'énoncé de certains mots, de certaines personnes, dans certaines circonstances. Il faut que,

dans chaque cas, les personnes et circonstances particulières soient celles qui conviennent pour qu'on puisse invoquer la procédure en question. La procédure doit être exécutée par tous les participants, à la fois correctement et intégralement. Lorsque la procédure suppose chez ceux qui recourent à elle certaines pensées ou certains sentiments, lorsqu'il doit provoquer par la suite un certain comportement de la part de l'un ou de l'autre des participants, il faut que la personne qui prend part à la procédure (et par-là l'invoque) ait en fait, ces pensées ou sentiments, et que les participants aient l'intention d'adopter le comportement impliqué. Ils doivent se comporter ainsi, en fait, par la suite. »[Austin, 2002 : 49] Le performatif, dans le cas de la rupture, est construit parce qu'il est possible de le fonder sans recourir aux mots efficients. Pour notre cas, l'élément discursif de la rupture est le « jurement des morts. » Dans cette circonstance, tout est réuni pour que cet usage soit performatif. Dans les contextes que nous développerons dans cette troisième partie, le jurement est souvent au centre de phénomène de rupture. L'absence des mots efficients, comme le note Austin, est pleinement exploitable dans cette circonstance de jurement. « Jures ! », est un appel à confirmer son propos, ce qui est dit, juré, est donc fait ! L'énonciation, « tes morts », participe aussi à la condition de constitution de performatif. Car, la référence aux morts, dans la convention linguistique de notre groupe, entraîne une relation active avec eux. Or les morts sont l'objet d'un respect inaltérable, jurer ainsi « baise tes morts », « mange tes morts », « encule tes morts » et autres verbes actifs avec cette référence aux défunts, provoque une rupture. Cet affront, comme nous l'avons noté précédemment, est une forme de profanation, un dérangement de la quiétude éternelle, dans laquelle ils reposent. La réponse, lorsque ce genre d'invective est lancé entre intime, peut se construire ainsi « laisse les tranquilles. » Donc, il y a bien un trouble dans le repos des défunts. Lancée à la face d'une personne, affiné, consanguine, collatérale, ou membre d'un groupe, entraîne une demande de réparation immédiate, sous une forme violente. En disant cette forme d'énonciation, le locuteur produit un acte illocutoire, car la valeur de la formulation est autre que le simple sens et référence, élaborer cette phrase entraîne un acte. Jurer les morts est, conventionnellement, d'une très grande gravité, dont le locuteur connaît la valeur infamante. Faire usage de cette énonciation brise toutes les attitudes relatives au respect. L'auditeur de cette insulte n'est plus tenu par les conventions d'interaction, ni prévenance, ni convenance, ni déférence. S'il est homme, dans l'acception de notre groupe, il se doit de laver l'affront. Si la condition du locuteur empêche une réparation immédiate, parce que le rang social de l'auteur est supérieur ou inférieur, l'auditeur demandera réparation à un individu, proche du locuteur, de rang égal au sien.

La parole, dans nos groupes, fait d'autant plus sens, qu'elle est le moyen de l'interaction par excellence. Cet état permet de manifester le respect, entre l'auditeur et le locuteur, il n'y a pas que des relations de simple civilité ou de courtoisie. Ce sont des marques de respect, sinon pourquoi « s'humilier encore plus », lorsqu'un individu a manqué à ses devoirs de visiter les anciens de sa famille, comme le signale E. Ne pas marquer le respect, à ceux qui sont siens, est se placer dans la catégorie de l'irrespectueux casanier. D'autant plus que cette forme d'évitement entraîne plus aisément la critique. Faute de temps, nous n'avions pas rendu suffisamment visite à Et., ma venue fut saluée par : « Tu t'es trompé de chemin ? Tu nous avais oubliés. » Nous dûmes nous confondre en excuses, parce que des explications fondées sur un manque de temps, ne sont pas prise en considération, ce n'est pas un argument valable, face à la portée des relations au sein du groupe. Notre comportement serait critiquable parce qu'il est non-conventionnel, il ne participe pas à l'ordre rituel, il est facteur de changement ? Or le changement, dans la communauté, selon Jean-Pierre Liégeois, n'est pas négligeable dans les groupes de gens du voyage. Il écrit ceci : « Les sources du changement peuvent à priori apparaître indépendantes. Mais en réalité elles s'ajoutent, ou plutôt se combinent, leur combinaison étant plus forte que leur addition. Les éléments potentiels du changement contenus par la société tzigane sont loin d'être négligeables, et cela est inhérent à toute société : « tout système durable doit tolérer un certain degré de flexibilité dans les exigences fonctionnelles et comportementales qu'il a envers ses membres : c'est d'ailleurs de cette flexibilité que découlent la possibilité et même la probabilité de l'innovation, aussi restreinte celle-ci soit-elle. » La littérature est abondante sur une société tzigane « statique », « incapable d'évoluer », « sans conflits ... » Or les conflits y sont peut-être voilés, mais n'en sont pas moins présents et même, pour la plupart, institutionnalisés. Il se peut « qu'en autorisant des comportements protestataires, sous des formes prescrites et culturellement acceptées, les tensions du système social soient, jusqu'à un certain point, relaxées et la structure globale est pour le moins fortifiée. Dans de tels cas, on peut soutenir que les schémas de protestation institutionnalisés ont une fonction d'intégration. » Il n'en reste pas moins que si l'intégration demeure, le changement s'est produit. » [Liégeois, 1976 : 108-109]. Rares sont les sanctions de rejet total d'un membre, il trouve toujours un groupe de référence, d'acceptation, plus ou moins large.

CHAPITRE A : LA FAUTE EXCUSABLE

L'homme, au centre de ce chapitre, s'appelle Ba. Il est père d'une famille de sept enfants, six garçons et une fille, plus que quinquagénaire, il est catalogué pour « n'avoir que les morts dans la bouche. » Ba. appartient à la communauté des « voyageurs », il a vécu les deux tiers de sa vie sur « le voyage », mais à cesser les périples incertains depuis quinze ans. De petite taille, lors de ses beuveries abusives, il n'hésitait pas à agresser verbalement quiconque se trouvait à proximité, même des hommes à la réputation de bagarreurs. Ses fils ont choisi de vivre en caravane, donc de côtoyer des groupes de voyageurs. La venue de leur père, avec son véhicule, sur une place où ils séjournèrent, était gérée avec inquiétude. « Voilà ma misère » disait souvent son fils aîné. Tout était fait pour qu'il reste soit à proximité des caravanes familiales, soit hors de la sphère du groupe. Ceci afin d'éviter des conflits, parce que lorsqu'il se déplaçait pour une visite, il était épris de boisson. Cet état lui permettait d'avoir des propos impolis, inversement sobre, il était doux comme un agneau. Toutes les personnes qui l'ont fréquenté, ont eu leur lot d'insultes, même les plus graves comme de « jurer les morts. » Il jurait sans vergogne ses enfants, « avec toutes les options » comme dit E. Cet homme était géré avec cette inclinaison irrévérencieuse, lorsqu'il était à peu près à jeun, les hommes venaient converser avec lui, mais dès que des signes d'ivresse apparaissaient, une distance s'installait. Ainsi l'alcoolisme et ses troubles du comportement de Ba. étaient connus mais pas véhiculés au sein de la communauté, pour en faire « une notoriété publique ». Un silence s'était installé autour de ces difficiles travers, pour ne pas ajouter à la peine des enfants devant la déchéance verbale, physique et rituelle de leur père.

Malgré cela, les enfants n'ont pas fait défection vis-à-vis de leur père. Bien au contraire, à toute interrogation sur cette attitude de ne rien entreprendre, la réponse récurrente était « c'est mon père, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? C'est comme ça, et j'y peux rien. » Ils calquaient la déférence sur celle pratiquée, par les autres membres du groupe, envers leurs anciens. Ainsi ils ne pouvaient modifier le comportement irrévérencieux de leur père, leur marque de respect était aussi un engagement. Malgré l'alcoolisme, le comportement quelque fois odieux, ils se positionnaient dans une attitude protectrice de l'entité paternelle. Cette forme d'aveuglement était aussi le moyen de fuir une vérité ingérable, mais elle avait l'avantage de donner aux autres membres une information. Leur père était objet de leur respect, il devait donc l'être aussi de la part des autres membres du groupe. Telle était la situation, il y a encore un an. Mais avant cela, il y eut des échanges de coups pour corriger Ba. pour certains de ses écarts. Des membres de notre groupe eurent à agir, contre cet homme, Ba.

le père d'autres individus vivant dans le même groupe, avait été victime d'un manque de respect.. Quelques années en arrière, Ba., avec sa femme et ses jeunes enfants, avaient choisi de se sédentariser, au bord de la Garonne, en périphérie de Bordeaux. Deux caravanes servaient à loger la famille, dans ce lieu insalubre. La famille El. vint stationner à proximité de la famille Do, dont le chef de famille était Ba. Un jour, de retour à la caravane après quelques démarches en ville, Ba constate qu'une vitre sur sa caravane a été brisée. Il jure les morts à ceux qui ont fait cela. Il n'y a pas pléthore de personnes à proximité, il n'y a que les membres de la famille El. Le chef de cette famille So. s'approcha pour demander à qui étaient destinés ces jurements. Ba. n'esquissa pas de réponse, il porta un coup de poing au visage de So. Son fils aîné, Et. pris la défense de son père. Et. se précipita dans la caravane de Ba., il corrigea sévèrement l'offenseur. El, arrivé entre temps, fit de même, il asséna des coups de poing à Ba. L'offense était vengée, l'offenseur était blessé. La famille El. quitta immédiatement cette promiscuité. Les relations entre Ba. et les descendants de So. restèrent très longtemps tendues, Ba. avait décidé, lorsqu'ils parlaient de cette famille, de ne pas les appeler par leur patronyme, mais les So., surnom de leur défunt père. Une bonne partie de la vie de Ba. est marquée par des événements de ce genre. Il ne se présenta pas aux obsèques de son frère, une nièce le corrigea à coups de poings, un soir de boisson. Des rumeurs circulaient sur le comportement de Ba., mais elles n'arrivaient jamais aux oreilles des fils. Les années ont passé, les fils ont fondé des familles, ils se sont alliés avec les El. Lorsque nous parlons de ce passé tumultueux entre la famille El. et leur père, G. répond ceci : « Oui, oui, et puis que nous on a grandi un peu, et ils ont du respect pour mon père, pour moi, je pense quoi, c'est pas faux quoi, et moi je pense que c'est bien, des gens comme ça, obligé d'avoir du respect pour eux. On va pas leur parler mal, même si lui il me parle mal, je pourrai pas quoi, c'est sûr et certains. En plus c'est de la famille, si c'est un autre, non c'est pas pareil... On les connaît depuis tout le temps, on les connaît. » Un événement va modifier le comportement envers Ba, de la part de tout le monde, aussi bien dans notre groupe référent que les personnes qui connaissent cette situation. Depuis le 26 août 2002, Ba. est atteint d'un cancer, sur un poumon. La tumeur est importante. Ba., face à cette maladie, a pris des résolutions : il a arrêté de boire, il a aussi entrepris un sevrage tabagique. Ce jour, du 26 août, correspond à l'anniversaire d'un enfant. Nous avons envisagé de le célébrer lors d'une grande fête, ce projet est compromis, Ba. a tenu à ce que cela ne change rien à nos projets.

Nous sommes en désaccord avec Ba., depuis de nombreuses années, cinq exactement, parce qu'il nous a « juré les morts » une fois de trop. Face à cette maladie, où l'issue est fatale à court, moyen ou long terme, nous envisageons de reprendre contact avec Ba. en lui

présentant des salutations. Il est assis au bord du feu, Et. est en conversation avec lui, cet homme a déjà fait table rase du passé. Je salue les hommes autour du feu, nous terminons notre tour par tendre la main vers Ba. Son regard est gravé dans notre mémoire, ses yeux traduisent son étonnement, l'instant est bref, sans parole. Nous brisons ce silence, en lui demandant si « ça va ! », bien que la formule ne soit pas de circonstance, il me répond « Tu vois bien. » Depuis ce jour, les relations sont devenues plus fréquentes, il y eut des invitations de part et d'autre à partager « une grillade ». D'autres hommes sont venus le voir, d'anciennes relations reprenaient contact avec Ba., l'affliction semblait être la circonstance idéale pour effacer les griefs. Début janvier, E. est venu, chez lui, partager un repas pour l'anniversaire de Ba. Le moment était opportun, nous avons le souvenir des enfants présents autour de la table. Tous maîtrisent la biographie des relations orageuses de Ba. avec la famille El. Ces jeunes enfants n'avaient pas compris la démarche de l'homme. Leur regard, était à la fois, de surprise et d'inquiétude, une mauvaise parole prononcée risquait de se finir en pugilat. E. explique cette volonté de marquer du respect à Ba. : « Déjà comme tu dis auparavant qu'il y avait eu des petites représailles, maintenant c'est fini avec lui et c'est pas parce que aujourd'hui il est malade par exemple de m'approcher davantage de lui ou de comprendre. Non, non, bien avant qu'il soit malade ; j'avais fait la paix avec lui. J'ai toujours du respect pour lui malgré qu'il était comme bon (alcool). On comprend qu'il est vraiment malade. Bon, ça nous donne davantage de respect pour commencer, et ça nous donne à chacun d'aller discuter avec lui, puis bon de s'approcher le maximum de lui, parce qu'on sait, enfin y a de l'amour ici, y a de l'amour et du respect aussi. Mais à la base, si y en a qui viennent le voir à l'hôpital, par exemple, ou chez lui c'est qu'il y a encore quelque chose de bon, malgré que, qu'il était pas très bon par moment. Bon, il avait « juré » mon père, j'ai voulu le taper d'un coup de poing, j'ai pu, enfin on va pas discuter de ça ... » La maladie n'a pas laissé de répit à Ba.

Le vendredi 21 mars. Jour de printemps, jour de renaissance de la nature, période où celle-ci s'éveille, après la léthargie de l'hiver, notre beau-père est décédé, ce matin, à 7h45. Un cancer du poumon lui a pris son dernier souffle de vie. Il était hospitalisé depuis trois jours. La veille, le médecin avait avisé la famille : « S'il passe les trois prochains jours, nous lui ferons des séances de kiné pour lui libérer le poumon droit. » Il n'a pas passé les trois jours ! Les propos optimistes des membres de la famille sont supplantés par la douleur. Aux fausses phrases d'un illusoire espoir de guérison, s'expriment maintenant des cris de douleurs. Sa femme et ses sept enfants, déambulent dans les couloirs, ils n'ont aucune retenue quant à leur chagrin. Rien autour n'a d'importance, la perte du père annihile l'entendement de chacun. Ils patientent dans le corridor, les infirmières préparent le lit et le corps pour le présenter à la famille. Nous attendons, devant cette porte fermée, de la chambre 8, que les infirmières

terminent leur travail. Nous avons la primeur de le voir dans cette condition, de corps sans vie. Affectueusement, après avoir caressé son front, puis ses cheveux, nous l'embrassons sur le front, un baiser emprunt d'une forme de sagesse, celui de l'adieu à une vie.

Il faut donc organiser, à partir de ce moment, les obsèques, comme la famille le désire. C'est à dire comme la coutume le veut. G., le fils aîné, est parti s'enquérir d'une caravane. « Il n'est pas question qu'il ailles à la morgue ! » Alors, en s'accordant avec les contraintes administratives, il est envisagé qu'il passera, au dépositaire pour pratiquer une reconnaissance du corps. Ensuite, une ambulance l'emmènera sur le lieu où chacun pourra venir veiller ce corps pendant plusieurs jours. Depuis plusieurs années, Ba. vivait dans un mobil-home, dans une zone industrielle, à L. La famille aurait pu choisir d'installer cette petite caravane sur l'emplacement où il a vécu. Mais, dans cette configuration, de le veiller sur ce terrain, aurait rendu le lieu « moulo », (lieu de mort), comme la caravane où il va reposer, comme le véhicule qu'il conduisait, comme le linge qui était en contact avec le défunt, comme tout ce qui était en lien direct avec lui. Il est décidé que la veillée se fera à l'endroit où son fils aîné stationne. L'aire est assez grande pour accueillir ceux qui viendront avec leur caravane. Cette résidence est provisoire, parce que sans autorisation d'y séjourner.. La caravane, qui sera le lieu où sera déposé le corps, est prête. Toutes les fenêtres sont obstruées par des linges blancs, afin que les enfants ne cherchent à regarder à l'intérieur. Un lit, un oreiller, en blanc, sont prêts pour recevoir la dépouille de Ba. Le corps arrive, enfermé dans un grand sac blanc, les deux préposés le transbordent, de l'ambulance à son lieu de repos. Les enfants ont été tenus à distance. Nous laissons les deux personnels officier. Le corps est là, allongé à tout jamais, éternellement immobile, paré de ses derniers bijoux. La veillée funèbre peut débuter, Co. manœuvre le plateau de son fourgon, la benne déverse quantité de bois, le feu peut être allumé, il ne s'éteindra que le jour où Ba. reposera dans sa dernière demeure. L'organisation des funérailles nécessite plus de jours que d'habitude. Une veillée se pratique, généralement, entre deux et trois jours. Or, la nécessité de construire un caveau repousse le délai à quatre jours et demie. Donc, il y aura quatre nuits, longues nuits à veiller. Cet enterrement a un coût, les enfants ne pourront pas assumer, seuls, le paiement de plusieurs milliers d'euros pour ces obsèques. « Nous ferons une quête, il y a ses frères, ses neveux, les uns et les autres donneront quelque chose, moi et T. on demandera au monde ! » précise G. le fils aîné. Le feu est allumé, les véhicules des visiteurs commencent à arriver successivement. Le rectangle cérémoniel est installé, la petite caravane sur l'un des bords le plus grand, en face la caravane de l'aîné, sur le côté droit, une autre petite caravane, celle qui servira d'intendance, de l'autre côté, le logement d'un des fils. Cette surface est cérémonielle, parce qu'elle sera lieu de conversation respectueuse, des visiteurs envers la famille, lieu de silence avant d'entrer voir

ou se recueillir près de la dépouille. Aucun enfant n'y séjournera afin de tenter, à chaque ouverture de la porte, de voir leur « papou .» Aucun enfant ne s'amusera devant la caravane, sur cet espace cérémoniel. Les cris joyeux de petits enfants qui jouent, seront maintenus à distance. Tout est maintenant en place pour pratiquer le rituel, tout est théâtralisé autour d'une seule posture : le respect.

Des visiteurs, il y en a eu, des consanguins avec le défunt, des affins avec les enfants, des collatéraux, des amis venus rendre le « dernier respect ». Il est possible de trouver un synonyme à cette pratique, cela peut se traduire par honorer la mémoire de la personne disparue. Le verbe, dans son acception, n'est pas suffisant pour expliquer cela, le respect est marqué à l'homme décédé. En venant le visiter, l'individu marque du respect, tait les critiques d'un passé tumultueux, se positionne avec humilité face à cet ancien parti, le défunt est maintenant un « des morts de la famille. » Ce respect des morts est important au sein de notre groupe, l'homme, qui est là, est la manifestation charnelle de ces « morts » familiaux. Sa mémoire devient intouchable, inaltérable, il est « o kouk » (le défunt), avec tout le sens que les voyageurs, en général, associent à cet état. Mais le respect n'est pas attribué qu'à la dépouille, il est aussi marqué à la lignée. Il y avait un doute, de la part des enfants, sur cette période de la veillée du corps. L'homme avait une très mauvaise réputation, un caractère exacerbé par une consommation quotidienne et excessive d'alcool. Ces enfants ont eu à gérer nombre de conflits, dans le couple, dans son cercle familial premier, envers les membres de groupes que ces fils fréquentaient, à cause de « mauvaises paroles » dite par le défunt. Ils pensaient que peu de personnes viendraient, excepté la famille la plus proche. Mais cela ne s'est pas passé ainsi.

Chaque nouvel arrivant sur ce lieu, se dirige directement vers cet espace rituel. Là ils saluent, quand ils sont hommes, le fils aîné, quelques mots de réconfort, une tape amicale sur l'épaule. Ensuite ils se dirigent vers la concubine du défunt, elle est en pleurs, ils lui offrent quelques paroles. Par ce geste d'entrée dans l'espace cérémoniel, aucun homme, chef de famille, ne déroge à ce devoir de venir se présenter au fils aîné, ainsi ils offrent, par leur présence, sans avoir à le dire « le respect » à cet homme, porteur du nom de la famille. En tant que chef de famille, ils apportent avec eux le respect de l'ensemble de leur famille de ceux qui portent leur nom. Certains hommes peuvent être, véritablement, dans l'impossibilité de se déplacer, alors, dans ce cas ils délèguent un aîné pour les représenter. Une femme peut venir faire acte de présence au nom de son mari, ce qu'a fait la femme du neveu de Ba. Son mari est en prison, elle est venue de Charente, avec son fils, pour être là. La visite peut être de quelques heures, sur une journée, mais elle pourra être renouvelée chaque jour, le temps de la

veillée. Une femme est venue de Saint-Nazaire, le samedi. Nous l'appelons « tante », mais elle est cousine de Ba. Elle est venue pour la journée, et la nuit, voir et veiller son cousin. Elle nous a informé qu'elle ne pourra rester jusqu'à l'enterrement. Mais, ce n'est pas grave, les kilomètres faits pour venir, sont des kilomètres rituels.

Il y eu donc, selon ce principe, des visiteurs qui nous ont tous surpris par leur venue. Notre oncle, Ma. a installé sa caravane à quelques mètres du lieu cérémoniel, il a veillé toute la première nuit, son engagement physique à lutter contre le sommeil, est preuve de respect. Pourtant, depuis de nombreuses années ces deux personnes, le défunt et notre oncle, ne se parlaient plus, tous deux entretenaient vis-à-vis de l'autre de la haine. Cette aversion était verbalisée par ces deux hommes et diffusait par les membres de la famille. Elle leur était personnelle, c'est à dire qu'elle ne concernait que les deux personnages, mais n'avait pas engagé les enfants dans une perpétuelle vengeance, d'incessants conflits. Ces deux individus se sont battu plusieurs fois, se sont insulté, en faisant usage de références injurieuses vis-à-vis de leurs morts respectifs. Malgré toutes ces attitudes de répulsion, Ma. est venu, avec sa femme, sœur du défunt, ses enfants, ceux à sa charge, mais aussi ses gendres et petits-enfants. Cet homme a engagé l'ensemble de sa famille consanguine, dans l'accomplissement du respect. D'autres ont été surprenants par leur engagement à venir, ils ont fait des centaines de kilomètres pour être là, pourtant il n'est pas difficile de trouver des arguties pour expliquer une impossibilité à se déplacer. L'un est venu du Massif Central, l'autre de la Bretagne, du Pays basque, de la Charente, de Marseille, durant quatre jours les témoins du respect vont se succéder. Le feu éclaire la place, il est le point de repère pour chacun, ici autour de cet élément naturel, il y a une possibilité d'échanger. A un moment, de la périphérie du feu, nous observons l'assistance. Il était trois heures du matin, la première nuit de veille. Des groupes de paroles sont formés, des hommes, quatre, assis, discutent. Ils sont face au feu. Tout autour du foyer il y a des groupes : de femmes entre elles, d'hommes entre eux, à quelques mètres du feu d'autres agglomérats de personnes. De jeunes garçons parlent entre eux, sans trop s'approcher des cercles de paroles des adultes. Peu d'enfants autour de ce feu, la fatigue a eu raison de leurs ardeurs, peut être celle de vouloir faire comme leur père et de veiller. Les conversations des hommes ne portent pas sur le passé commun avec le défunt ou sur de quelconques critiques, surtout pas, cela serait inconvenant, au risque de provoquer des conflits. Les propos tournent autour de moments de vie commune entre les uns et les autres. Sur tel épisode d'un voyage ensemble, sur tel membre de la famille quant à son devenir, des conversations en rapport à ce que l'on est : les membres d'un groupe. Certains ont une certaine propension à nous rappeler notre rang de parenté : « Alors mon neveu ! » Lorsque le

feu se faisait moins ardent, quelques morceaux de bois étaient jetés dedans, afin de lui redonner de la force. Selon l'activité du feu, les personnes se déplaçaient dans la proximité du feu. Ils s'en éloignaient lorsqu'il était généreux, ils s'en approchaient à l'état de braises.

Nous avons failli faire un impair dans la tradition. En la matière, ce décès, dans le cercle familial proche, est à nous tous une première expérience. Nous avons commandé tout ce qui est nécessaire à la mise en bière, mais « ça ne va pas, là, » nous dit N. « il n'y a pas de zinc dans le cercueil. » Nous avouons ne pas en connaître l'utilité, excepté en cas de long trajet. Notre oncle précise «Vers nous, c'est comme ça, on fait mettre le corps dans un coffre en zinc, dans le cercueil. Comme ça, le corps est mieux conservé. Tu me diras c'est bête de vouloir conserver un corps intact, plus longtemps dans un cercueil, mais chez nous, c'est comme ça. On veut garder la personne plus longtemps, même s'il est dans un caveau. Imagine que dans vingt ans, tu veux changer le cercueil parce qu'il est trop vieux. Et bien avec le zinc, t'as pas de problème. » Nous exécutons selon sa recommandation, en intimant l'ordre aux chargés des pompes funèbres de venir compléter la sépulture de notre défunt. Notre oncle a parlé, il est un ancien, il est à même d'éviter de faire des impairs. Il y a une culture des morts.

Le décès ouvre la période de deuil, « pas plus d'un an » selon N. « sinon tu risques d'attirer des malheurs sur toi. » Le deuil est aussi un laps de temps, durant lequel les individus font preuve de respect envers le défunt. Ni musique, ni télévision, les personnes endeuillées appartiennent au groupe le plus proche du défunt. Les enfants et la concubine sont les premiers sujets à ce devoir, d'autres peuvent respecter aussi le deuil, ce sera un choix dans ce second cas. Nous notons le terme de concubine car il est rare dans notre groupe de trouver des couples unis par les liens du mariage civil. Sur cette aire sommaire de stationnement devenue lieu de respect envers un mort, il y avait des caravanes avec des familles sans aucune relation avec le défunt. Elles étaient stationnées un peu plus loin, dans ces caravanes, aucune musique, ni aucune couleur bleutée de télévision, aucun son irrespectueux ne résonnait. Ces membres, bien que totalement étranger, veillent à ne pas faire affront à ce rite funéraire. Durant cette période de deuil, il faut se contraindre à ne pas participer à des manifestations joyeuses. Eviter la musique, tant que faire se peut, éviter les divertissements, une personne en deuil récent, parmi un groupe, contraint ses voisins au silence. Cependant, ils peuvent éloigner leur caravane de la promiscuité de la personne endeuillée. Ce comportement est, aussi, une marque de respect. De la musique, les enfants ont refusé qu'il y en ait durant la messe des obsèques, quatre des garçons ont porté avec émotion sur leurs épaules, le cercueil où repose leur père. Ils ont soutenu leur père dans les dernières épreuves de sa vie, ils le soutiennent pour l'accompagner vers sa dernière demeure, ils soutiennent aussi sa mémoire, personne ne pourra y faire affront.

Tout surprend, par le nombre, par les individus qui viennent, certains nous ne les avons pas revus depuis des années. « Quand ils s'engueulaient, mon père et ma mère, elle disait : « T'es trop méchant Ba., personne viendra à ton enterrement, tu seras enterré comme un chien ! » Sa fille regarde dans le rétroviseur de sa voiture, la longue file de véhicules qui suivent le corbillard. Le cordon s'étend sur plusieurs centaines de mètres. Tout ceci prouve, à la fois la fibre familiale au sens très large, mais aussi la cohésion générée par le respect. Venir pratiquer un ultime respect au défunt, c'est rappeler que l'on appartient à cette famille, que l'on a des liens amicaux avec ce nom familial. Tout ceci n'est pas fondé seulement sur le passé, avec la disparition de cette personne part un passé commun avec le défunt, mais perdure le lien qui entretient la cohésion du groupe : le respect. Maintenant, après l'ultime geste de l'enterrement, le groupe est quantifié. Le maître de cérémonie, lors d'une allocution devant le cercueil, admire à voix haute le nombre de participants à ces funérailles. Il dit « vous êtes venus nombreux honorer la mémoire du défunt qui nous quitte. » Ce n'est pas tout à fait exact, ils sont venus nombreux marquer leur respect à la famille, à ceux qui restent, le nombre rappelle qu'il existe une attitude qui fait corps, le respect. C'est une notion vivante puisqu'elle vient d'être rappelée par chacun, tous ceux qui sont venus ont pratiqué du respect, tous ceux qui sont venus sont dignes de respect, tous ceux qui sont là sont des entités à qui l'on doit le respect.

Tout est terminé, femme et enfants sont entrés dans une période de deuil. Les fils récupèrent ses dernières affaires, tout ce qui lui était intime, en contact avec son corps, la literie est roulée en ballot. Toutes ces choses, qui étaient personnelles au défunt, sont déposées dans la petite caravane où il a été veillé. Tout, sauf les photos et ses bijoux, va périr par le feu. L'un des fils arrose abondamment l'intérieur de la caravane, avec de l'essence, une allumette et tout s'embrase. Les flammes s'élèvent vers le ciel, rien, de ce qui a appartenu au défunt, doit se retrouver sur un autre corps, utilisé par un vivant. Sa femme va se défaire de son véhicule personnel. Faute de moyen financier suffisant, elle concède de vivre encore quelques temps dans le mobil-home, résidence de Ba. avant son départ pour l'hôpital. Elle veillera plus tard, à trouver un autre hébergement. Porter les bijoux d'un père est acceptable, avoir des photos de lui aussi, mais c'est tout. Sinon, « le monde dirait que tu ne respectes pas, de porter ou d'avoir vers toi, les affaires de ton père, ça serait vilain ! » précise G. l'aîné des garçons.

Il est impossible, à notre groupe, de rester sur cet espace, lieu où ils ont veillé leur père. Le site est « moulo », ils n'y séjourneront jamais plus de toute leur vie. Le lieu est

devenu un endroit de cérémonie mortuaire. Ils ont tous quitté cette place, sauf un ensemble de caravanes « d'espagnols », des gitans qui ne se sentent pas, du tout, concernés par cet anathème prononcé à l'encontre de cette aire de stationnement. Notre groupe s'est installé ailleurs, toujours sur une rive de la Garonne, toujours la droite. Mais la configuration du placement des caravanes a changé. Les fils font bloc à l'entrée de l'aire, leurs voisins sont très loin d'eux. Ils ont disposé ainsi les caravanes, afin de mieux marquer la condition de chacun. Les uns pratiquent le deuil, les autres peuvent avoir une vie normale, sans manquer de respect à la famille endeuillée.

CHAPITRE B : DIVERGENCE DE RESPECT

Notre groupe était, durant l'été dernier, arrêté à proximité du lac de Bordeaux, dans une zone industrielle. Le droit positif a produit un adage, relatif à la précarité de l'individu, « Nécessité fait loi. » Un acte de vol de nourriture, par un nécessiteux, deviendrait moins blâmable, à cause de sa condition. Notre groupe peut, involontairement, faire usage de cet adage, faute d'aire d'accueil sur la Communauté Urbaine de Bordeaux, ils « squattent » tout ce qui est espace libre. Ainsi, en cette période estivale, les caravanes sont stationnées sur les pelouses. Pour l'eau, une borne d'incendie suffit à approvisionner le groupe ; pour l'électricité, un transformateur à l'intérieur d'une des usines, alimente les six caravanes à proximité. Les préposés d'EDF ne tardent pas à repérer le branchement sauvage. Puis ce fut une patrouille de police. Dès l'arrivée des agents, les hommes convergent vers la caravane la plus proche, pour regarder l'intervention des policiers. Il y a là, hommes, femmes, enfants, une vingtaine d'individus. Les policiers rejoignent les agents d'EDF, pour accompagner les techniciens, ils prirent, en les faisant ostensiblement voir, matraques et bonbonnes de gaz lacrymogène. Les spectateurs prennent ce geste pour une volonté belliqueuse, alors les moqueries fusent de la part des voyageurs, à l'attention des deux policiers. Les mots deviennent de plus en plus impolis. Les gestes des policiers sont sans équivoque, ils indiquent leurs appareils génitaux et miment l'usage que nos compagnons peuvent en faire. Une femme relève sa jupe pour indiquer, un usage possible de la cavité buccale des policiers. La tension monte, l'un des hommes ne supporte plus ces manques de respect, il y a là, en vis-à-vis des policiers, des enfants, des femmes et de vieilles personnes. G. se dirige vers les policiers, à distance raisonnable, il s'arrête et invite les deux hommes à venir se battre avec lui.

Repli stratégique des policiers et techniciens, des renforts sont demandés. Ils ne tardent pas à arriver, une, puis deux, puis trois, sept véhicules identifiés police, puis un véhicule banalisé. En tout, en face de nous, se trouve une trentaine de représentants de l'ordre. Ils restent à distance afin de s'organiser. Ils lancent l'assaut, pas dans les règles d'une opposition à un groupe de manifestants, ils viennent rapidement à notre rencontre. Nos compagnons, si prompts à vociférer, s'évaporent comme une nuée d'étourneaux, nous ne sommes plus que trois hommes, G., B. et nous, deux femmes sont en notre compagnie. Le policier agressif du duo du début, se précipite à la gorge de G. « tu la fermes ta gueule maintenant, hein ! » Non, il ne la ferme pas, il se dégage de l'étreinte, se positionne à distance et invite le policier à venir se battre. Certains tentent de le saisir, mais G. gesticule beaucoup, aussitôt dans l'axe du regard de son adversaire, il l'invite à nouveau à se battre, « d'homme à

homme. » Un policier en civil mit fin à ce jeu, il s'interpose. Puis il s'adresse à G. « je sais que t'es homme à te battre, mais maintenant t'arrête ! » G. de justifier son attitude « il avait pas à être mal-poli devant les femmes et le vieil homme. » Des policiers balayent du regard les alentours, à la recherche des autres belligérants verbaux. Personne ! Autour de nous des policiers, certains nous interrogent sur le propriétaire de tel véhicule, nous l'ignorons. L'un d'entre eux regrette que l'opération ne soit pas menée par une personne citée « avec lui, ça aurait été réglé en deux minutes, à coups de lacrymo et de matraques. T'aurais vu s'ils avaient eu de la gueule ! » Son collègue regrette qu'il soit parti à la retraite, heureusement pour nous. L'incident s'estompe, la tension retombe, les policiers rejoignent leurs véhicules, les agents EDF ont coupé l'électricité. Fin des combats.

Nous interrogeons, quelques mois plus tard, G. quant à sa réaction, face à la présence à ce moment de la police et du policier en particulier, dans le contexte que nous relatons, il nous répond : « « Parce qu'il m'a poussé, et parce que il me respectait pas, parce qu'il me prenait, parce que, il avait, heu, c'est un gars de la loi, et pis il avait aucun respect envers moi, y a d'autres gars de la loi, ils avaient plus de respect que lui, quoi. Ils m'auraient pas bousculé comme lui l'a fait. » Mais il venait faire respecter la loi : « Oui, bien sûr, dans son terme à lui, mais pas pour nous. Nous on le voit pas pareil que lui. » Le respect de la loi du policier qu'il voulait faire appliquer, peut-il correspondre au votre ? : « Ah non, ah non ! C'est pas pareil, à part si, si, si c'est pas parce que c'est un flic qu'on doit pas avoir de respect, il aurait été bon avec nous, j'aurai eu du respect, je lui aurai parlé autrement avec lui. Mais lui, il est venu comme ça, il m'a poussé, il m'a arraché le fil sans rien dire, va te faire voir, va te faire enculer, non, ça c'est un manque de respect envers moi. Malgré qu'il est de la loi, il doit avoir du respect envers moi. Je lui aurai pas parlé comme ça, si il m'avait pas fait comme il m'a fait quoi. » Un policier peut-il avoir du respect, comme celui des voyageurs ? : « Ah non, ah ben non ! A mon avis, il savait pas ce que c'était le respect, il avait du respect que pour lui, mais pour les autres non, non rien à foutre. » Est-ce que c'est pas plutôt parce qu'il n'est pas voyageur, que c'est plus insupportable, ce manque de respect ? : « Ah oui, ah ben oui ! Si y en a un gadjo qui vient chez moi, et qu'il commence à parler mal-poli devant chez moi, tout ça, c'est manque de respect. Qui parle, admettons poliment de son sexe, ou quoi, qu'il y a ma femme, pour moi c'est un manque de respect, et là, oui je me fâcherai, parce que moi je le ferai pas chez lui, malgré que c'est un gadjo. » Il y avait, selon G., divergence entre la notion de respect du policier, avec la sienne. Là, où il y a divergence porte sur le discours tenu durant cet incident. G. ne conteste pas l'intervention policière, en elle-même, il critique les gestes et paroles du policier. Selon lui, le policier n'avait aucun respect. La force publique semblait être

démesurée Le policier représentait la loi, il avait à agir conformément à cette loi, avec le comportement inhérent à la fonction, c'est à dire une maîtrise de soi. Or, en exhibant des armes de défense, l'intention des deux policiers a paru agressive pour les voyageurs. La suite de l'incident donne quelques éléments de réponse sur ce point.

Une heure après l'échauffourée, une voiture de police arrive et stationne près du transformateur « sollicité ». Deux policiers sortent du véhicule, un troisième reste en léger retrait, c'était un officier. Le trio s'approche, puis s'arrête à quelques mètres, l'un d'eux vient à notre rencontre. Aussitôt il s'adresse au plus vieux d'entre nous, à savoir B. « Le commandant voudrait vous parler. » B. entre dans une colère contenue « ça peut même être un général, j'ai rien à lui dire, vous venez comme ça, une trentaine de policiers avec les armes, vous bousculez tout le monde, vous faites peur aux enfants, vous bousculez les femmes et maintenant vous voulez parler. J'ai rien à vous dire, moi, vous pouvez lui dire à votre chef, rien à lui dire ! » Cette envolée est surprenante de la part de B., ancien dans le groupe, il peut accepter de jouer le rôle d'interlocuteur, rien ne l'y oblige. Mais B. est aussi pasteur évangéliste, il pratique dans le cadre du mouvement messianique « La Mission Evangélique Tsigane », il entretient des relations avec les autorités, lorsqu'il faut négocier des emplacements pour des réunions évangéliques. Sa colère prouve que le comportement de la délégation policière est démesuré, son jugement est donc placé sur son expérience personnelle. Dans sa biographie, il n'a jamais connu ce genre de situation, il estime qu'une telle intervention violente ne se justifie pas. B. pense et le dit, il n'a pas à converser avec des personnes, même si ce ne sont pas celles incriminées, qui abusent de la force pour entrer volontairement en conflit. L'incident est devenu la preuve du rejet, l'existence d'un stigmaté, la démonstration des à-priori, l'action fondée sur des stéréotypes. B. ajoute « vous nous prenez pour des sauvages, des bandits, ou quoi ! » Mais le policier subordonné insiste pour avoir un interlocuteur. « Vous, venez ! » Cet ordre, nous est adressé. Nous le suivons afin d'entendre un discours sur la dangerosité du transformateur, la présence de nombreux enfants est un facteur de risque. Risque que les autorités préfectorales ne veuillent pas prendre, d'où la nécessité de l'intervention policière. Nous écoutons sans mot dire, l'officier nous interroge pour savoir si nous avons compris, nous répondons par l'affirmative. « Dites-leur de ne pas se brancher à nouveau » ajoute l'officier. Nous répondons avoir entendu le propos, pour nous-même, nous allons le transmettre aux hommes présents. Nous expliquons à l'officier que son propos une précaution : ce qui nous semblait être un ordre, ne le serai peut-être pas parmi les « gens du voyage » ; parce que nous n'avons pas autorité à donner des ordres aux autres.

B. considère le comportement policier comme animé de mauvaises intentions, tel était le cas, aucun n'a cherché à faire preuve d'un minimum de respect. Il est effaré par cet événement, l'attitude des représentants de la loi se fonde sur leur jugement de valeur concernant les voyageurs : ils n'étaient que des bandits qui ne méritaient aucun respect. Inconcevable, car dans la communauté des gens du voyage, certains ont des ennemis, mais ceux-ci conservent un peu de respect pour l'adversaire. S'il y a un désaccord, cette divergence se règle entre homme, aucun des deux belligérants voyageurs ne s'en prend ni aux femmes, ni aux enfants. Ceci est la notion de B., mais nous pourrions relater des épisodes de conflits autour du respect, où des femmes et des enfants ont été molestées par des adversaires hommes et les biens matériels brisés.

CHAPITRE C : LE PIEGE FRATERNEL

Un conflit peut exister entre deux frères, sans que cela ne se solde par un jurement relatif aux morts. Dans cette circonstance, si le jurement était prononcé, il serait insultant, bien sûr, mais avec moins d'effets, puisque les morts jurés sont les mêmes entre les deux consanguins. Le récit qui suit, est aussi un manque de respect, il concerne deux frères, l'affront est à double sens, il y a celui de l'aîné envers le benjamin, ainsi que celui du benjamin envers l'aîné. E. est un « baptisé », il pratique selon le culte pentecôtiste, il va souvent aux réunions évangélistes organisées par la Mission Evangélique Tsigane. Par son baptême, E. s'est engagé à respecter les lettres de La Bible. La promiscuité avec les autres voyageurs est vécue comme une épreuve, chaque jour, sa foi est éprouvée. E. le dit souvent, il lui est difficile d'être en total accord avec les préceptes du livre saint, alors que ceux qui l'entourent, en premier ses frères, agissent à l'encontre de toute morale chrétienne. Mais les liens familiaux, le respect qu'il éprouve pour sa famille, sa mère âgée, l'obligent à séjourner en compagnie de son ascendant utérin et de ses consanguins. Son propre foyer familial, sa femme et ses enfants, sont de fervents pratiquants.

Depuis quelques jours, en cette période d'automne, Et. ne cesse de convier son frère à partager avec lui une grillade. La grillade n'est pas qu'un seul moyen de cuisson d'aliments, car convier une personne, à partager ce genre de repas, est aussi exprimer les liens qui unissent les deux convives. Une invitation adressée à un individu est une expression de respect. Il est possible de refuser de partager un simple repas quotidien, mais il est beaucoup plus vexant de refuser une grillade. Le cérémoniel, autour de ce feu afin de préparer les braises, est l'occasion de converser avec l'invité. L'échange est plus fort, plus impliqué, parce

que la présence entre les personnes est proportionnelle au temps nécessaire à préparer le feu, cuire la viande et manger ensemble. Des verres de vin sont échangés, les langues se délient, chacun parle, souvent de choses en relation immédiate avec la vie du groupe. A force de ténacité, au terme de trois jours d'insistance de la part de Et., E. accepte de venir manger avec son frère. Il y a autour du feu que des hommes, Et., E., Mi. Le gendre de Et. ainsi que son père. La grillade est en préparation, les hommes parlent de choses et d'autres, toujours en relation avec ce qu'ils partagent. E. est beaucoup plus interrogé sur son travail. Grâce à un aménagement légal, il exerce une profession lui permettant d'intervenir dans l'entretien de maisons. Sa petite entreprise est florissante, elle suscite des jalousies de la part d'autres membres du groupe. Ces rancunes sont connues mais pas dites ouvertement. Il est reproché à E. de ne travailler que pour son seul profit, certains aimeraient qu'il partage ses revenus. Au menu de cette grillade, il y a quantité de magrets de canard, la grille de grande capacité est recouverte de ces mets de choix. Lors d'une grillade, il y a toujours abondance, en viande : poitrine de bœuf, ailes de poulets, cuisses de canard, magrets. Le repas fraternel et familial s'est bien passé, tout le monde est ravi, les appétits sont rassasiés.

Quelques jours plus tard, alors que E. a emmené son plus jeune frère travailler avec lui, M. dit devoir lui avouer quelque chose d'important : « La viande que le Et. avait sur la grille, l'autre soir, que t'as mangé avec lui, elle était volée ! » E. considère cette manœuvre comme un affront. De par sa pratique culturelle, E. ne peut accepter d'acheter, de recevoir ou de manger des choses volées. Dans ces conditions, il irait à l'encontre de ses convictions, il ferait un péché. Or le jeu de son frère aîné, cette nourriture volée, l'a entraîné dans l'exécution d'un péché. Nous l'avons interrogé après cet épisode, E. avait dit à son frère aîné ce qu'il pensait de cette attitude, E. estime que son frère a manqué de respect : « Ben c'est plutôt le respect, c'est pas qu'on avait joué avec moi, du tout, c'est plutôt du respect. Bon à la base y avait pas de respect, tout est venu par-là. Faire un repas avec eux, il y avait des choses que je devais pas goûter, je lui ai demandé, il m'a dit non, non, il m'a dit « tu vas où, t'es fou, non ! » Bon c'est mon frère, à part M. c'est lui l'un des plus vieux, alors je l'ai cru, j'ai pas cherché à comprendre. J'ai mangé et tout, et puis quand j'ai été travaillé avec mon autre frère, mon autre frère m'a expliqué c'était comme ça et comme ça. « C'est pas possible » je rentre à la « maison », et ils étaient en train de faire une grosse grillade, et il m'appelle. Je lui dis « excuses-moi », pourtant je lui ai parlé poliment, je l'ai pas envoyé se balader, je lui ai dit « excuses-moi, ton manger j'en mange pas, j'ai encore des sous pour m'acheter un peu de viande. » Alors il me dit c'est comme ça, c'est comme ça, je lui ai dit, tu le savais, je t'ai demandé et tu m'as dit non, c'était pas comme ça et c'est comme ça finalement. Donc, ça

m'avait mis en colère, vraiment mis en colère, après je l'ai insulté, c'est vrai que je lui ai fait la demande aussi, j'aurai pas dû, c'est vrai, c'est vrai, bon je lui ai fait des excuses. Avant de faire des excuses, il s'est mis beaucoup en colère avec moi, et puis il était là et là pour se battre avec moi. Bon ça s'est calmé, bon j'ai resté quatre, cinq jours, trois, quatre jours sans le voir, mais ça me faisait mal dans un sens, ça me faisait mal, malgré qu'il avait totalement raison, pas sur certaines choses. Mais pas de lui dire ce que je lui avait dit. Deuxièmement, ce qu'il m'a fait manger, j'aurai pas dû, mais c'est pas de ma faute, je lui ai demandé il m'a dit non, pas de problème. Et il y avait un problème finalement, et ça j'ai pas accepté, ça m'a fait mal, très mal, il m'a menti premièrement, deuxièmement vis-à-vis de moi, il n'a pas eu de respect. Le respect, il y était pas, il m'aurait dit : « mon frère, c'est pas pour toi ça, excuses-moi mais je veux pas que tu touches. » Cela aurait été bien, donc il m'a fait mal vraiment. Et trois ou quatre jours après, malgré que j'étais en plein dans mes raisons, j'ai été le voir, j'ai frappé à sa caravane, j'ai été lui serré la main et je lui ai demandé pardon. Quoi que premièrement il y avait un respect parce qu'il était plus vieux que moi, et que c'était mon frère, deuxièmement j'avais trop parlé et je lui ai demandé pardon pour ça. Y avait un manque de respect, j'ai été lui dire « je te dois le respect, je m'excuse. » Il l'a bien accepté, il l'a reconnu, il s'est dit bon ce qu'il m'a dit, il s'en est excusé, vis-à-vis il a dû se dire il a du respect pour moi, sinon il serait jamais venu. Le signe de respect, c'est ça, ça était fait spontanément, vite fait. On a tout cicatrisé, on a tout arrêté, et aujourd'hui c'est reparti à nouveau. J'ai juste un petit peu de recul, c'est vis-à-vis de la nourriture par exemple, je mange pas avec lui. J'ai pas fait de promesse, j'ai pas fait de jurement, mais pourtant je pourrai te dire pour qu'il comprenne que je suis sérieux. Pour qu'il puisse comprendre en lui, et dans sa tête qu'il dise : « S'il mange pas avec moi, c'est que j'avais fait mal aussi » qu'il comprenne aussi sa faute. Je vais pas dire, parce qu'il n'en a pas fait, aucune, mais pour qu'il comprenne, qu'il dise « il a eu du respect envers moi, il est venu, moi j'ai pas eu de respect pour lui » là c'est ce qu'il doit penser, il a dû se le penser. » L'esclandre entre les deux frères a été verbalement violente, Et. couteau en main, envisageait de « couper » son frère, E. ne s'est pas gêné pour lui dire ce qu'il pensait de son comportement en général, sur sa manière de vivre, sur ses relations avec des personnes de sa compagnie. Ils se sont vraiment fâché, beaucoup ont cru qu'ils en viendraient aux mains. Mais E. a fait des concessions, il a eu des remords sur ses paroles dites à un frère. Le petit recul que E. fait remarquer, est plus tranché qu'il ne veut le dire.

Depuis cet incident, alors qu'ils séjournent à quelques dizaines de mètres de distance l'un de l'autre, maintenant tous deux stationnent sur des places différentes. Les relations sont

un peu lâches pour le moment, mais elles reprendront, sans doute, de la vigueur lorsqu'ils seront réunis pour un événement familial. Pour le moment, la distance mise entre les deux éléments familiaux, correspond à un temps de pénitence. E. s'est excusé, mais Et. ne l'a pas fait ouvertement, au contraire, il garde une rancune tenace quant aux propos de son frère. Lorsque nous lui rendons visite, Et. ne tarit pas de reproches sur les « baptisés » et les pasteurs, ils leur reprochent d'avoir un discours, mais pas le comportement charitable en conséquence. Et. est surtout vexé par le fait que son jeune frère lui a tenu tête, lui, l'aîné et sa réputation, furent objet d'une virulente critique, pas impolie mais trop juste. Le retour vers son frère pour lui demander pardon, est une attitude que Et ne saurait pas faire. E. a mis en pratique ses convictions religieuses, il a fait preuve de courage, de l'humilité pour pouvoir se présenter devant un adversaire, afin de lui demander pardon pour des paroles irrespectueuses. Rien n'était certains, Et. aurait bien pu lui faire un nouvel affront, refuser ses excuses. Et., dans cette hypothèse aurait choisi la rupture, avec les éléments de cette rupture : Distance, dédain, tension, insultes et critiques indirectes. Mais E. a contrecarré cette rivalité probable. Il lui semblait impossible de rester ainsi, sans avoir un problème de conscience, à distance d'un élément de son groupe, sans envisager de rétablir des relations avec lui. La notion de respect est prééminente dans ce cas, E. avait des raisons d'être fâché, outre ses devoirs confessionnels, ainsi que ceux envers le groupe, il était inéluctable à E. de prendre une initiative.

Nous notions précédemment que cette situation de tension, aurait pris fin, lors d'un événement commun au groupe. Un épisode de vie du groupe aurait remis en contact les deux rivaux, mais quand ? La démarche de E. a écourté ce délai. Le cas de Ma. est intéressant à ce titre sur l'inclusion et le maintien, au sein du groupe. La condition d'élément dans un groupe, nécessite le maintien de cet individu dans l'entité. S'il est élément, il a un rang social quant à ses relations avec ses enfants, ses neveux et nièces, ses cousins, ses frères et beaux-frères, avec l'ensemble de sa famille. Bien qu'il puisse avoir des comportements compromettant l'équilibre dans le foyer familial, les autres partenaires du groupe peuvent exercer, à son encontre, un rétablissement de l'ordre rituel. Deux moyens observés: la rétention et la restitution.

CHAPITRE D : LES MOYENS D'ACTION

Ma. est quinquagénaire, il est le beau-frère de Et., E. et Ma. Sa femme est décédée, il y a cinq ans, d'un cancer du poumon. Avant la perte de son épouse, Ma. était alcoolique, du

matin au soir. Sa femme, face à cette attitude irresponsable, avait pris la direction de la famille. Ma. était cantonné à aller « gadouiller », c'est à dire, il déambulait dans les rues des villes, à la recherche de métaux récupérables, donc vendables. Ce menu revenu, Ma. faisait face à ses dépenses quotidiennes en matière d'alcool. L'homme rentrait, tous les soirs, à la caravane, dans des états imprégnés de boissons, au guidon de son vélomoteur. Chaque jour, beaucoup se demandaient, par quel miracle avait-il retrouvé la caravane ? Cette même protection divine devait agir, afin de lui éviter un accident de la circulation. Soûl, Ma. vociférait critiques, insultes, reproches à la volée, il n'y avait pas de destinataires précis, mais cela mettait l'ambiance. Ma. est de petit gabarit, sa femme était beaucoup plus grande et plus forte que lui, alors lorsque tout le monde avait assez entendu ses cris, elle descendait de la caravane, elle assénait trois ou quatre coups de poing à Ma. Dès cet instant, la voix de Ma. ne retentissait plus sur l'aire de stationnement, il rejoignait sa couche dans le fourgon, puis plus rien jusqu'au matin. Au petit jour, frais comme un gardon, Ma. repartait en quête de quelque argent pour cette nouvelle journée.

Après le décès de son épouse, Ma. et ses cinq enfants durent rester dans le groupe des oncles de ses enfants, donc de ces beaux-frères. Ma. pondéra son comportement juste après les obsèques, il fallut attendre quelques semaines, avant que ne reprennent les mises en scène. Ses beaux-frères avaient beaucoup moins de patience, dès les premières beuveries, il reçut de sévères corrections. Cet homme devenait, de fait, déchu de son rang, parce que d'autres hommes le corrigeaient violemment. Il décida un jour d'abandonner sa famille propre, il fit une fugue à N., vers d'autres membres familiaux. Sa fille aînée était mariée, outre son ménage, elle pris en charge ses frères et sœurs. Ma. revint un jour, il tenta bien au début de recommencer son genre de vie, mais les corrections reprenaient au rythme des impairs. Au fil des mois, Ma. était intégré au groupe, il se déplaçait avec les autres éléments, il y était contraint. Sa fille aînée et son mari suivaient les déplacements des oncles et grand-mère. Ma., dans sa petite caravane, à l'écart du groupe, attendait que quelqu'un vienne le chercher. Ce qui se faisait à chaque fois. Nous en déduisons qu'il fait partie du groupe, malgré son comportement déviant, les autres individus font l'effort de l'y maintenir. La raison est simple, il est le père de cinq enfants, il est veuf d'une fille de la famille El., il a un rang social dans cet ensemble. Les années ont passé, Ma. a modifié son comportement, il boit encore, mais en fin de journée, discrètement à l'écart. Epris de boisson, Ma. va ensuite se coucher dans le fourgon qu'il a aménagé. Ses beaux-frères conversent avec lui, son foyer familial est intégré au groupe. Ses enfants ont grandi, ils ont une caravane pour vivre, le groupe familial est soudé autour de ces ensembles, père, enfants non-mariés, sœur mariée et mère. Ma., après avoir été

rééduqué à une vie de groupe, a retrouvé sa place. De la part des autres membres, aucune critique n'est émise, Ma. a un statut social. Par cette attitude, à vouloir maintenir cet élément difficilement gérable dans cet ensemble, les beaux-frères tenaient surtout à conserver leurs neveux et nièces, affligées par la perte de leur mère au sein du groupe familial. Ils ont ainsi retenu Ma. parmi la famille, contre son gré ou pour son bien-être. Ma. n'a pas de velléités de fuir.

Durant l'été dernier, E. a voulu emmener travailler avec lui son jeune neveu, Go., adolescent, fils de Ma. Il devait l'aider dans des travaux d'entretien d'une maison, sur un chantier que son oncle avait négocié. Le soir au retour, le téléphone de E. retentit, nous comprenons qu'il y a eu un problème sur le chantier, la personne au téléphone est la propriétaire des lieux. E. est troublé : « La gadji (sédentaire) dit que ses bijoux ont disparu ! » explique-t-il à sa femme. Il se dirige vers ses compagnons de travail, M. et Go., tous trois embarquent dans un véhicule, retour sur les lieux de travail. Une heure plus tard, le trio est de retour, E. explique que le fautif est parmi eux, c'est Go. qui étant dans la chambre, seul, a subtilisé les bijoux dans un coffret. « La gadji lui a mis une claque, j'ai rien dit, elle nous a dit de revenir demain, que c'est pas grave puisqu'elle a retrouvé ces affaires. Autrement elle aurait appelé la police ! » E. est profondément gêné et déçu. Sa déception tient au fait, qu'il avait eu une intention charitable, envers son neveu. En l'emmenant travailler avec lui, il avait l'espoir de lui faire découvrir et apprendre un métier, puisque son père est incapable de la faire, ensuite de lui faire gagner un peu d'argent. Mais par son comportement, il a brisé cette possibilité, E. ne l'a pas frappé, cette tâche ne lui est pas dévolue, seul son père peut porter la main sur lui. Ma. n'a rien fait, ni rien dit. E. a donc décidé de ne plus l'emmener avec lui, ce sera une forme de punition. Lui en veut-il ? Non parce que les relations familiales ne sont pas brisées, il parle à son neveu, Go. lui a manqué de respect. Mais E., par la condition de l'enfance de Go., accepte la possibilité que l'adolescent n'a pas acquis toute la notion de respect, cet épisode fait office de leçon. Plus tard, si le garçon a plus de raison, E. l'emmènera, peut-être, de nouveau sur un chantier. Le jeune garçon devra, à un moment, faire preuve de capacité à tenir le respect.

Autre cas, ou entre le début et la fin des faits, il y a un changement de statut. Cet épisode nous concerne. Il y a quinze ans, nous avons des relations assidues avec la famille de Mo., marié avec Pa., père de sept enfants. Notre relation a duré plusieurs années, elles fluctuaient entre des périodes à travers la France, en leur compagnie, durant nos périodes de chômage, et d'autres moments d'absence, lorsque du travail nous était proposé. Notre situation sociale

n'était pas établie au sein du groupe, nous étions un « raclo », un jeune garçon sédentaire. De cette condition, nous étions perçus comme un étranger, l'homme que nous accompagnions, devait donc avoir trouvé un usage utile à ma présence avec eux, les autres voyageurs pensaient cela de nous. Alors il y avait beaucoup de précautions, dans les conversations, lorsque nous rencontrions d'autres groupes. A cause de ma condition : étranger, curieux ! Aucun geste ou discours n'étaient tenus pour nous permettre ou nous aider à saisir cet ensemble, fait de familles, de groupes. L'explication qui était donnée, quant à ma présence, dans ce groupe familial, était fondée non pas sur une amitié avec le chef de famille, mais sur une relation, toute amicale avec l'aîné de ces enfants : Ca. Nous formions un duo : Ca. et nous. Il nous était agréable de vivre dans ce foyer familial, dans les bons comme dans les mauvais moments. Nous en gardons un très bon souvenir, nous avons vu grandir les enfants. Mais un épisode vint mettre fin à cette relation. Pa. me confia un jour que Mo. était jaloux de nous. Il nous semblait que cette attitude était injustifiée, plutôt que d'en discuter avec lui, nous décidâmes de mettre de la distance avec la famille.

Les années s'écoulèrent, quelques rumeurs circulaient, il se disait : « Mo. a dit ceci, il a dit cela sur toi. » Ceci avait pour but d'entretenir de la tension entre nous, certains y avaient intérêt, nous étions toujours vu dans la condition de « raclo. » La réputation de Mo. est, d'être malin, vaillant pour gagner de l'argent, donc certains déduisaient que notre relation était fondée sur ce que nous pouvions lui apporter. Les colporteurs de rumeurs voulaient emporter mon adhésion. Puis notre condition a changé, notre mariage parmi le groupe, la naissance de notre premier enfant nous a hissé au rang d'homme. Les critiques n'étaient plus possibles, lorsqu'elles eurent lieu, elles furent sanctionnées par nos collatéraux : beaux-frères, cousins, oncles ... Mo. et Pa., devenaient, de fait par ce mariage, notre oncle et notre tante. La distance était maintenue surtout avec Mo., mais lorsque nous rencontrions, soit notre tante, soit l'un des enfants, mariés depuis, nous ne manquions pas de les saluer. Nous avions, de plus en plus, l'occasion de revoir Ca, il était maintenant marié. L'affection, que nous lui portions, n'avait pas été altérée par les années. Il manifestait à notre rencontre la même attitude amicale. Il y a trois ans, au mois de février, Ca. est décédé dans un accident de la route. La nouvelle a attristé beaucoup de ses cousins, il était âgé de vingt-trois ans, père d'un bébé. Le corps serait, conformément aux pratiques, veillé dans une ville de Charente Maritime. Nous avons appris sa mort le matin, en fin de journée nous décidâmes, avec notre femme, d'aller veiller notre cousin. Durant le trajet, nous étions soucieux de savoir : quel sera l'accueil ?

Tous les abords de l'aire d'accueil sont saturés par des voitures en stationnement. Sur cet espace, des caravanes, le silence règne, un genre de petit chapiteau a été dressé. C'est le lieu de l'intendance, cafetières électriques filtrant du café, casseroles où bouille la soupe. Nous regardons les hommes présents, nous en connaissons beaucoup. Un regard avec M., il y a bien longtemps que nous ne nous sommes pas vus, nous approchons, nous nous embrassons, quatre accolades comme il se doit. Des enfants devenus adolescents s'approchent de nous, ils nous saluent. Nous demandons où est Mo., il est dans un coin, assis sur une chaise, les cheveux très courts ; l'homme a vieilli, ses épaules tombent, il est accablé par la douleur. Nous posons une main sur son épaule, il relève la tête, nous avançons pour l'embrasser, ainsi en saluant cet oncle, nous manifestons notre respect. Un décès reste un événement dramatique, dans ces circonstances spéciales où l'on veille le défunt. La présence de toutes ces personnes autour du foyer familial, rend cette perte plus pathétique. Notre femme visite les femmes, la mère, la concubine. Les jeunes filles viennent offrir aux hommes soit du café, soit de la soupe. Durant la veillée de la dépouille de Ca., aucun repas ne sera préparé. Nous conversons avec les hommes que nous connaissons, il est essentiellement question de savoir ce que chacun est devenu, nous parlons des enfants, des lieux où nous vivons, mais à aucun moment du défunt. Ca. repose dans une petite caravane, nous lui rendons visite, le corps est sur le lit, recouvert jusqu'au thorax d'un drap blanc, une bougie brûle sur une étagère à proximité. Ca. appartient maintenant au passé. Nous avons suivi le cortège funéraire jusqu'en Loire Atlantique, les obsèques se sont déroulées dans un petit cimetière au bord de la Loire. Le caveau scellé, nous avons jeté un regard sur les sépultures voisines, quelques-unes nous rappellent que nous avons manqué à notre devoir de respect. Il y a là des noms de personnes que nous connaissions, faute d'entente avec mon oncle, nous n'avons pas pris l'initiative de venir à leurs obsèques. Depuis nous avons revu plusieurs fois notre oncle, la teneur des relations avec lui se sont modifiées. Elles ne sont plus celles d'un homme vis-à-vis d'un jeune garçon, mais d'homme à homme. Mo. nous a restitué le respect.

Nous présentons deux modes d'action, rétention et restitution, elles sont pratiquées dans notre groupe, afin de maintenir ou de redonner du respect à l'individu « fautif. » Dans le cas de Ba., à l'ultime moment de sa vie, les autres éléments du groupe ont restitué le respect, au défunt, à son souvenir, mais aussi à ses descendants. Ces deux notions concernent le groupe, les éléments semblent agir de façon à ne pas devoir mettre en marge, un individu, lorsqu'il est de rang social d'homme. De jeunes garçons peuvent choisir de s'extraire du groupe, d'avoir des relations assidues, amicales et plus avec la société majoritaire. Ceci relève d'un choix, à un moment de leur vie où ils doivent prendre une décision, celle-ci peut se

porter vers l'ailleurs. Dans le cadre de mariage mixte, il n'y a pas de rupture si le couple vit au sein du groupe ou s'il conserve des relations assidues avec l'entité. La rupture est plus facile lorsque la personne outrageante est hors du groupe, la promiscuité est un critère facilitant le rétablissement du respect. Inversement, l'extériorité favorise les ruptures violentes, il est possible de vouloir se placer à l'extérieur afin de satisfaire une vengeance. D'aller à l'extérieur, laver un affront, pour quelques-uns, ils éprouvent leur honorabilité à agir de la sorte. Dans le cas de T., cette situation s'est retrouvée, il y a eu une volonté de représailles. Des individus de la famille de l'ancien blessé cherchaient sur Bordeaux, le fautif : T. Mais ils ne l'ont pas trouvé. Bien qu'ayant des liens familiaux avec le groupe, le choix de s'en détacher alimente le rejet. Il semble inconcevable qu'une personne appartenant à la famille reste à distance du groupe. Grâce à cet état, la rupture et ses moyens sont beaucoup plus faciles à utiliser. Se mettre à distance, n'est pas automatiquement, chercher à briser des liens familiaux, les raisons des départs sont multiples, familiales, économiques, culturelles, lorsqu'elles sont justifiées par celui qui part, le retour est appréhendé comme l'affirmation d'appartenir à cet ensemble. Dire « je voyage avec toi » n'est pas une phrase anodine, comme cette autre formule « je vais me mettre avec vous. »

Etre hors du groupe de référence, de manière volontaire ou de fait parce qu'aucun lien n'a été créé, permet de se positionner dans l'attitude de défiance. Lorsque nous relations la possibilité, grâce au respect, d'entrer en contact avec les autres éléments du groupe « voyageurs », le fait d'accepter de recevoir un nouveau venu, est un geste d'intégration. Une inclinaison à la sociabilité, ceux qui agissent ainsi ont une notion d'appartenance au monde des « gens du voyage. » Mais comme nous le notions, tout le monde n'a pas cette attitude. Dans ce cas de rejet, les belligérants ont moins de remords à donner libre cours à des comportements violents. Dans notre groupe, un oncle de la famille El. a choisi de se tenir à distance du groupe familial de ses neveux. Cela lui permet d'entretenir une rivalité, ponctuée de rixes fréquentes entre les deux lignées d'une même famille, d'autres consanguins se sont totalement séparés, après la mort violente d'un membre de la famille. Lors d'un baptême, les autres membres de la famille ont tenté de s'inviter, forme de provocation. Le ton a monté, les fusils sont sortis, un coup est parti, un homme est mort. La rupture est totale, l'histoire de cette famille endeuillée est établie sur la volonté de venger cette mort par le sang d'un autre.

Le manque de respect est quantifiable, il est appréhendé comme constant de la part d'un « gadjó », dans les relations qu'il établit avec des « gens du voyage. » Cette propension à la distance est fondée sur l'absence de connaissance du sédentaire, de la notion du respect,

comme le conçoit les voyageurs. « Un gadjo, c'est yalo ! » (« Un sédentaire c'est cru ! ») Ensuite, parmi le groupe, selon le rang social des individus, existe la possibilité du rétablissement. Un manquement au devoir de visite envers des parents est compensé par des excuses. Une parole plus élevée qu'une autre peut se solder par une explication, tenter de trouver à qui incombe la faute. L'explication décrite par Goffman est utilisable dans ce cas de la rupture : « Dès lors que s'élève une dispute pour savoir qui imposera son idée de lui-même et de l'autre, chacun s'attache à tirer à lui tout ce qui peut justifier sa position, aux dépens de ce qui peut servir à l'autre pour se définir. Dans cette dispute se mêle non seulement le désir de gagner une place satisfaisante au sein des définitions qui prévaudront, mais aussi le droit de recevoir une telle place et le devoir d'insister pour cela. Il s'agit maintenant d'une « question de principe », c'est-à-dire d'une règle dont la sainteté provient non seulement de la conduite effective qu'elle gouverne, mais aussi des implications symboliques qu'elle possède en tant que partie d'un système de règles, lui-même mis en danger. Le désir insistant d'une certaine place est ainsi couvert et renforcé par le droit, lui-même affermi par l'obligation où l'on est de le faire valoir, de peur que la structure tout entière ne se détériore. Il y va de l'honneur, cet aspect de la constitution personnelle qui enjoint à l'individu de faire assaut de caractère quant à ses droits violés, d'autant plus ardemment que le prix en paraît élevé. » [Goffman, 1998 : 200] L'honneur dans ce cas est la face sociale de la personne, le manque de respect n'est pas qu'une atteinte à l'individu, à la notion d'honneur, notion personnelle. Le manque de respect met en cause son rang social, sa biographie, son appartenance au groupe. Un individu agressé, au sein d'un groupe, est d'autant plus affligé que son appartenance est mise en jeu. Il ne peut y avoir de pugilat général pour régler les différends. L'agression verbale est à analyser dans ce cas, si elle est une réponse à un impair, l'auteur de la faute mange son chapeau. Si elle est un assaut de caractère de mauvaise humeur, de comportement épris de boissons, la réponse sera de gérer l'impudent par l'intervention de ses consanguins. Une intention manifeste de manquer de respect, lorsqu'elle est exprimée, parce qu'elle va à l'encontre du principe codificateur du respect, est manifestement intentionnelle. Personne ne peut chercher à briser la cohésion, sans avoir une volonté de détruire quelque chose, de faire-part d'une injustice. Le conflit devient le moyen de rétablir un ordre, de rappeler les concepts du respect, de définir les frontières à ne pas dépasser.

CONCLUSION

Oublier le respect dans les interactions quotidiennes fait perdre de la crédibilité. Pour ne pas remettre en cause la position d'un individu, lui ôter une part du respect, lorsqu'il a des comportements troublants comme l'alcoolisme ou la toxicomanie, s'exerce en limitant les relations. Ce qui est l'élément de cohésion dans la communauté est à ménager. Chacun fera des concessions minimalistes pour ne pas mettre en danger le respect. Car chaque individu sait que l'absence de respect trouble, que le manque de respect provoque la rupture, que celle-ci peut être violente entre deux groupes. Plus la rupture est violente, plus la distance sera grande entre les groupes, évitant les rencontres. Or il paraît inconcevable dans l'ordre social de négliger la relation avec ceux qui sont mêmes. La mise à distance est considérée comme une forme de mépris, d'absence de la conscience collective, seule forme tangible d'existence. L'individu s'honore à marquer du respect pour ses aînés, en exerçant ses devoirs envers les autres, en échange il est en droit de recevoir le respect qu'il exprime. Le respect est une façon de se comporter, en parfaite cohésion, dans la quiétude d'un groupe aux frontières variables. Dès l'enfance, les individus intègrent ce qu'il n'est pas possible de faire, ce qui n'est pas possible de dire, d'avoir une tenue envers les siens, adultes, ascendants voir les défunts. Dans l'expression du respect, l'individu exprime son soi dans un nous indivisible, l'autarcie est évidente, recherchée et appréciée. Dans cette autarcie, le groupe a une force, celle de la cohérence, du groupe, de la communauté, face au reste du Monde.

La renommée est un des éléments qui constituent le respect. Ce critère a été à un moment développé par B dans un entretien, celui de notre interlocuteur il appuyait sur la célébrité d'une famille, d'un homme, d'une femme, d'un groupe. La renommée fait partie de l'histoire qui s'inscrit dans le partage de vie depuis de nombreuses générations dans ce que nos interlocuteurs considèrent comme « Le Monde ». Ainsi D vient d'entamer la narration de sa rencontre avec la famille de sa belle-fille, son fils vient de se marier, D est donc allé à Toulouse, voir son fils dans sa belle-famille « On en est venu à parler de ce qu'on dit sur nous, c'est moi qu'est demandé à l'homme s'il avait entendu parler de nous. L'homme m'a dit que oui ils avaient entendu parler de nous, voilà la pancarte de choses dites sur nous » D écarte les bras comme pour indiquer la taille de cette pancarte. « Je lui ai dit que c'est vrai, je lui ai expliqué comment on fonctionnait, c'est simple, on peut avoir une chicane avec un homme, il y a des insultes, on se la met et puis voilà, c'est tout ! Et puis je lui ai dit, par contre, si ça en vient au jurement des morts, là c'est pas pareil. Moi je tue pour un jurement des morts, ils ont rien à voir dans nos histoires, alors les morts ça ne va plus. Je lui ai dit à

l'homme, on se met pas bleu (ivre) pour aller se battre, moi je viens à froid, je tue celui qui dit des mauvaises paroles, et bien l'homme il a dit, c'est un peu ce qu'on nous avait dit. »

Le respect reste donc la valeur du maintien de la cohésion, tenir sa bouche, marquer le respect est plus bénéfique dans les relations. Faire le choix de la rupture est une décision grave, car la sanction est immédiate, se faire jurer les morts sans répondre c'est « ne pas avoir de sang ». Il est impossible de laisser la renommée de la famille souiller par des propos de jurement des morts. L'autarcie est la condition de vie, d'échange et de relations, c'est le seul moyen de maintenir la forme originelle. L'entretien et le maintien des sphères priment sur l'intérêt personnel, l'individualisme ne s'exprime que dans un cadre précis, celui de la sphère intime. Il est possible de s'y agiter, de promettre, de fomenter une stratégie, mais le trouble ne doit pas compromettre les circulations et l'établissement des sphères de la place. Un désaccord se solde par le départ du mécontent vers une autre place de stationnement, cela se fait en accord sans élever le ton. Souvent les groupes ont des relations de parenté entre eux, il est donc évident et nécessaire que le temps qui passe estompe les petits désaccords. La vie familiale va nécessairement obliger les uns et les autres à se retrouver, une hospitalisation, un décès sont des points de jonction du groupe.

TITRE 3 : DE LA CONSTRUCTION DE L'ALTERITE : LE YALO

INTRODUCTION

« T'en parles à personne de ce que je vais te dire » « Oui » répondons-nous, « Jures ! La tête de mes enfants. » T semble avoir une information confidentielle à livrer, dans notre esprit trotte des idées, des sujets possibles de critiques à notre rencontre. C'en est une « Tu te rappelles quand on était sur la grande pelouse, que tu venais souvent vers le El ? » « Oui » T de préciser « Et ben, quand tu venais chez lui ça le déranger, il a dit « à chaque fois qu'il vient c'est au moment où je mange, alors il s'invite, ça va y'en a marre ! » T semble satisfait de m'avoir donné cette information, il est convaincu que cette précision peut m'amener à percevoir les relations avec El sous un autre angle. Mais nous connaissons El, nous nous sommes pris en tête-à-tête sur un sujet où nous ressentions comme une forme de surexploitation de notre relation. El nous sollicitait souvent pour faire ceci, pour écrire cela, pour garder ceci, conserver cela. Une sollicitation si fréquente qu'elle avait entraîné une mise au point un peu tendue, El n'arrêtait pas de nous harceler pour que nous ouvrions une ligne téléphonique pour un portable dont il aurait l'usage. Nous étions assez excédé par ses sollicitations constantes, nous nous sommes accrochés verbalement, assez durement, nous tenant par la suite à distance respectueuse, le « bonjour/bonsoir ». Par la suite nous avons repris des contacts plus amicaux, sur la base de ce que je lui reprochais, donc El ne s'aventurait plus à de trop importantes sollicitations.

Comment comprendre ce qui serait une infidélité verbale, un désaveu pernicieux ? Il faut pour cela établir le contexte. Nous étions dans une situation sociale difficile. Lors d'un repas, nous nous étions accroché avec l'hôtesse, une nièce à El, l'incident se soldait sur ce type d'expression qui définissait nos relations futures entre la nièce et nous « tu gardes ta parole, je garde la mienne ».

Cette tension avait été confirmée par une qualification à notre égard, « mal poli » « yalo », « de toutes façons c'est un gadjo », sans chercher à voir ce qui avait pu nous amener à cette tension, notre adversaire avait créé une autre tension, celle de nous évincer d'un cercle de relations, sachant qu'elle transporterait au sein du groupe, dans les paroles de femmes, la teneur de notre joute verbale. Ces propos ont donc circulé, par le transport dans des paroles de

femmes, mais ces propos ont atteint les sphères intimes, pour information les hommes ont eu vent de ces écarts de langage. C'est donc dans cette configuration qu'El est venu à présenter un point de vue. Interrogé sur notre présence fréquente à sa table, pour ne pas se dissocier de ce qui faisait l'entendement communautaire, il a pris position contre nous au travers de la critique sur notre insistance à s'attabler avec lui.

Mais pourquoi T a voulu nous faire part de cette conversation, qui date de quelques années tout de même ? Autre contexte dans les relations avec T. Nous sommes revenus vers T en très bons termes. Nous avons depuis une blessante décision fait la part des choses entre ceux qui sont nos adversaires et ceux qui conservent notre amitié, il n'en reste pas moins que nous n'adressons plus la parole à quelques membres de cette famille, avec qui nous usons de tenseurs afin de les provoquer, par l'usage du mot « yalo », « yalès » parce qu'ils sont plusieurs. Nos adversaires ne sont pas très courageux, mais ils ne lésinent pas pour « nous débîner », c'est-à-dire être médisants à notre adresse, ils parlent beaucoup « par derrière » mais n'ont pas « de sang pour se mettre en face ». Cette confidence de T a pour but de nous informer de la qualité des rapports entre El et nous, nous en déduirions qu'ils sont faux, basés sur la « bonne figure par devant ». El aurait pu aussi nous le dire directement, « mon Bertrand, c'est pas que je veux pas t'inviter à manger mais voilà tu viens trop souvent », il serait passé aux yeux des autres membres du groupe pour un « crevard », une personne qui souhaite manger en solitaire, sans solliciter celui qui approche, alors que c'est une habitude que de demander à un homme qui passe, voir un enfant ou un jeune garçon de venir manger à sa table. Souvent nous avons été invité, notre hôte appréciait socialement notre visite, notre implication était une marque de respect, ce partage était aussi celui de l'échange conversationnel.

Alors pourquoi El aurait tenu cette critique à notre encontre ? T me soutient qu'il l'a entendu dire de sa propre bouche, il a juré sur ses enfants que son propos était vrai. El a dû se trouver en compagnie de « grandes bouches » qui étaient sur la place à ce moment-là, comme chacun d'eux avaient une critique à faire sur notre comportement, notre passé, grands esprits ils avaient la prétention de tout savoir « je le connais depuis que je suis tout petit, alors tu sais moi il peut pas me cacher des choses ! » Beaux parleurs, mais à la tenue critiquable en communauté, de ceux qui pour éviter la critique attaquent sur l'attitude d'autres personnes, détournant ainsi le regard de l'interlocuteur vers d'autres centres d'intérêts. Les discours, dans ces cas ne sont jamais d'une intelligence extrême, c'est petit et pratiqué par de petites gens. Cette prise de position de El est en somme une façon de ne pas être catalogué de « yalo », parce qu'il serait exposé aux critiques des interlocuteurs dans ce cas.

Le terme « Yalo » est d'un usage endogène précis, il fait sens. L'individu qualifié fait usage de comportements ou de paroles peu sociales. Eviter d'être yalo, c'est participer à l'intégration sociale sans spécialement participer à l'intégration du système. Chacun veille à ne pas être yalo. L'état n'est jamais envisagé comme définitif, mais comme un moment d'errements qui peut se modifier. Si la personne appartient à la communauté, pour l'étranger, il est de façon rédhitoire « yalo ». Dans la situation de handicap, il n'est pas fait référence au terme yalo, mais au handicap. Le terme est une critique qui met mal à l'aise le récepteur. Les conversations peuvent tourner autour de l'objectif de démontrer que le locuteur n'est pas yalo. T n'est pas manouche, alors elle se fait fort de démontrer qu'elle n'est pas « yali », le féminin de « yalo ». Parole de femme : « J'ai pas à l'emmener avec moi, d'accord c'est une connaissance à mon mari, mais moi, sa femme, j'ai pas à partir de la place avec lui dans la voiture, il voulait que je l'amène, je lui ai dit que moi je pouvais pas, fallait qu'il parte à pied. C'est ça, on me voit partir comme ça avec un homme de la place, je tiens pas « à passer dans les langues ». Même si mon mari m'avait demandé, je pouvais pas, mes beaux-frères oui parce que c'est de la famille, mais un gadjo comme ça je peux pas. Je serai sur la route à pied, je préfère marcher à pied que de monter avec un homme, ah oui, mes p'tits ! » T passe un examen de morale, elle présente au cours d'une conversation, en faisant la vaisselle, sa position sur son comportement. Il est d'autant plus intéressant pour ses interlocuteurs de connaître son point de vue que T n'est pas manouche, c'est une gadji qui s'est mariée avec un Manouche. Parmi ses interlocutrices, il y a une femme d'un certain âge, S mère de cinq enfants, sa vie est Manouche, sa pensée est Manouche, son comportement est Manouche, alors en passant à la question T, elle évalue le savoir endogène, elle juge, puis elle transportera à travers d'autres sphères son point de vue sur cette femme T.

Nous n'étions pas directement dans cette conversation, c'était un cercle de paroles de femmes, nous ne nous y sommes pas intégré, mais nous sommes restés à une distance raisonnable et suffisante pour entendre ce qu'il s'y disait. Nous savons que S était depuis quelques jours intriguée par T, une femme jeune, solide, mais avec quelques petites erreurs de positionnement dans les sphères, comme S partage pour la première fois « la place » avec T, il est bon de savoir qui est à côté de vous. S pour donner un gage de ses bonnes intentions dit à T : « Donnes-moi un chiffon, je vais t'essuyer la vaisselle, comme ça à deux, ça ira plus vite » « Non, non » répond T « T'es folle, je vais faire ma vaisselle toute seule, j'aime pas que quelqu'un m'aide, j'ai l'habitude, non j'aurai honte de te faire essuyer ma vaisselle » « Mais non » rétorque S. Mais T insiste pour que S reste assise tranquillement. Ce qui ressemble à une conversation est en fait un investissement pour convaincre, T a bien ressenti cette

intention, elle ne manque pas de s'exposer, de s'exprimer pour faire savoir qu'elle n'est plus « yali ».

Ce qui intriguait S ne s'est pas totalement estompé, pour preuve ce refus à partager les tâches ménagères, en l'occurrence la vaisselle. En refusant, pour des raisons exposée par T, elle ne participe pas au partage de la vie dans la sphère. Dans cette situation, elle aurait dû dire son désarroi à laisser une femme plus âgée l'aider à essuyer sa vaisselle, et à la fois la remercier pour l'aide qu'elle lui apporte. Ensuite, il aurait été possible que S convie T à venir faire « les courses » avec elle, passer du temps commun ensemble pour tisser du lien social, mais par excès de précautions, T a fermé une porte en refusant la sollicitation. Erreur ! Nous l'observons durant les échanges, discrètement bien sûr, elle acquiesçait mais S conservait quelques réticences. T n'est plus « yali » mais il reste quelques petits détails dans le comportement de T qui attirent. « Elle est gentille, vaillante mais voilà ça reste une gadji, mais elle est brave, je dis pas, mais on sent que c'est une gadji ! »

Cherchant la définition du terme, yalo, selon la doxa, il est admis que le terme « yalo » s'utilise dans deux cadres, le premier est « cru, vert », les exemples cités font référence à des végétaux, le second emploi est « rustre, pas dégrossi ». L'auteur Joseph Valet, auteur d'un ouvrage sur la langue manouche tient à en préciser la catégorie puisqu'il note entre parenthèses : sens moral. L'étymologie, que Joseph Valet apprécie, donne pour origine linguistique à ce mot, l'hindi, ce terme serait une variation de « alhad », qui signifie dans cette langue indienne : rustre, ignorant. Le sens moral dans lequel le traducteur « du Manouche tel qu'on le parle en Auvergne » est réducteur, notre prétention est d'analyser l'usage de ce mot dont le signifié est esquissé dans la définition, mais le signifiant est social, car le mot « yalo » est une catégorie sur laquelle se fonde la nature de certaines relations. Elles sont rédhitoires à l'encontre de celui qui est « étranger », elles sont réprimandes à l'adresse de celui catalogué comme « yalo ». A la question du sens, en langue véhiculaire, du terme « yalo » est traduit par un seul mot : cru. Qu'est ce qu'être cru ? Il y a une notion d'ignorance, de gaucherie, d'incompétence, de mise à distance. Le terme en matière pragmatique est un tenseur, on ne jette pas à la face d'une personne qu'il est « yalo » sans risquer de provoquer une réaction ; ce n'est pas l'anathème social comme de dire « gadjo » « l'étranger », c'est une remise en cause de la conformité du comportement social.

Tony Gatlif a intitulé l'un de ses films « Gadjo dilo », le qualificatif est la contraction du terme de la langue romanés : dinélo, équivalent de fou. Or, l'histoire tourne autour d'un jeune homme, errant en Roumanie. Il entre en contact avec un groupe de Rroms, habitants du village voisin. Son premier contact s'établit avec des femmes, les jeunes filles se moquent de

lui, en langue vernaculaire par quelques termes impudiques. L'auditeur s'en joue, il ne comprend pas. Il est emporté par ses sens, il fait ce choix. Mais ce n'est pas le bon, il ne peut donc qu'être « dilo », lui qui ne donne de sens à la vie qu'au travers de rencontres à plaisanterie avec les filles, alors que le sens serait ailleurs, dans le discours endogène, un garçon peut avoir des conversations à plaisanterie avec une jeune fille mais en dehors du groupe, sinon il réserve son propos à des hommes de rang équivalent. Il n'est pas une menace, puisque le « dilo » n'a pas toutes ses facultés, le comédien dans ce film serait plus à proprement qualifiable de « yalo », il a des possibilités mais il ne sait pas en faire usage ? Le terme « dilo » est utilisé car l'individu est totalement étranger au monde des Rroms, il a peu de chance de devenir l'égal d'un homme de la communauté. Le cru, en somme, ne sait pas, mais il n'est pas fou. Il est assez confortable de qualifier l'altérité dans une infériorisation. Il est aisé d'affubler d'une affliction celui qui afflige, ce pourrait être une forme de ségrégation face à la production de discours dans la société englobante. Si le terme revêt une connotation négative, il peut se concevoir dans le discours de nos interlocuteurs, comme moyen de mise à une lieue du ban. L'usage du terme yalo n'a pas qu'un sens sémantique, il est fait de pragmatique. Citant Récanati François « La croyance du locuteur ne fait pas partie des conditions qui doivent être remplies pour que la phrase « il va pleuvoir » soit vraie, et par conséquent elle n'est pas signifiée sémantiquement par cette phrase. Elle ressortit à son sens pragmatique et celui-ci n'est pas un vrai sens, comme le sens sémantique, pour la raison suivante : alors que le sens sémantique d'une phrase lui appartient et lui est pour ainsi dire inhérent, le sens pragmatique est fonction de son utilisation par le locuteur dans un certain contexte ; ce n'est pas la phrase « il va pleuvoir », mais plutôt le fait de son énonciation par Jules, qui « exprime » ou signifie pragmatiquement, la croyance de Jules en une pluie prochaine. » [Récanati, 1979 : 13]. Il est envisageable d'écrire que le terme « yalo » dans son sens premier, sémantique, correspond à la définition de cru ; puis pragmatiquement, il ne peut que faire surgir chez l'auditeur, à condition qu'il partage les mêmes représentations, la catégorie endogène qualifie celui à qui s'adresse le terme. Dans une position d'ignorant, de personnage totalement étranger, pour qui le mode de compréhension originelle, le cartésianisme par exemple, empêche de saisir la socialisation qui régit les relations au sein du groupe. Le locuteur considère que son interlocuteur ne peut saisir ses conduites sociales propres, toujours dans une acception pragmatique, l'interjection « Yalo ! » peut se concevoir comme un rappel à l'ordre, un rappel que l'attitude de l'instant n'est pas conforme. « Toutes les conduites sociales sont orientées normativement, c'est-à-dire obéissent à des règles et des codes sociaux. Lorsque les dominants et les dominés entre en conflit, ceci n'est possible que parce qu'ils appartiennent au même temps, cela signifie que leur lutte a pour enjeu principal

cette même dimension : l'historicité d'une culture. » [Xiberras Martine, 1998 :163] De la culture, nos interlocuteurs disent en avoir. Quant à une historicité, parce que de tradition orale, les nôtres n'ont pas la possibilité d'accéder au savoir historique, la majorité ne sait pas lire. Leur temps de prédilection discursif est le présent, ou bien le passé, plutôt le passé familial, l'expérience vécue sur le voyage, la rencontre avec d'autres groupes, sur ce point nos interlocuteurs ont une mémoire forte, à l'exemple de ce que Candau décrit ainsi « J'appelle mémoire forte une mémoire massive, cohérente, compacte et profonde qui s'impose à la grande majorité des membres d'un groupe, quelle que soit sa taille, tout en sachant que la probabilité de rencontrer une telle mémoire est d'autant plus grande que le groupe est restreint. Une mémoire forte est une mémoire organisatrice, en ce sens qu'elle est une dimension importante de la structuration d'un groupe et, par exemple, de la représentation qu'il va se faire de sa propre identité. Lorsque cette mémoire forte sera le fait d'un groupe étendu, je parlerai de grande mémoire organisatrice. J'appelle mémoire faible une mémoire sans contours bien définis, diffuse et superficielle qui est difficilement partagée par un ensemble d'individus dont l'identité collective est, par ce fait même, relativement insaisissable. Une mémoire faible peut être désorganisatrice, en ce sens qu'elle peut contribuer à la déstructuration d'un groupe. Parfois, cette faiblesse de la mémoire n'est pas ontologique : à un moment historique particulier, elle la tient de son incapacité à structurer et organiser le corps social pour des raisons liées aux mutations qu'a pu connaître celui-ci. C'est ce qui semble se produire dans de nombreux pays modernes avec certaines formes pourtant anciennes de la mémoire religieuse. En réalité, cette opposition n'est pas aussi tranchée et on observera la plupart du temps des groupes qui s'organisent autour de mémoires qui tendent à se renforcer et des ensembles d'individus qui évoluent dans le cadre de mémoires en voies d'affaiblissement. Le degré de pertinence des rhétoriques holistes sera toujours plus élevé en présence d'une mémoire forte, vigoureuse que d'une mémoire faible, inconsistante. » [Candau Joël, 1998 : 40]. Cette mémoire forte s'appuie sur la relation sociale, plus elle est ramifiée dans les différentes sphères de vie, plus elle est forte parce qu'il y a un partage d'expériences communes qui s'inscrivent dans le présent puis le passé de chacun des individus.

Ils ne produisent pas l'histoire de leurs origines, certains connaissent l'origine indienne, captée lors des assemblées religieuses évangélistes. Mais ils ne sauraient dater, narrer le périple de leurs ancêtres. Ils ignorent que depuis presque six cents ans, les tsiganes sillonnent les routes de France.

« Gustave Flaubert a vu une troupe semblable en Normandie en 1867. Le plaisir frondeur du côtoiement de l'exotisme lui permet de stigmatiser la ladrerie des bourgeois horrifiés par ce spectacle : « L'admirable, c'est qu'ils excitaient la haine des bourgeois, bien

qu'inoffensifs comme des moutons. Je me suis très mal fait voir de la foule en leur donnant quelques sous, et j'ai entendu des jolis mots à la Prudhomme ... Moi qui suis toujours pour les minorités, cette haine m'exaspère. » Une Bohémienne des Vosges avouait à Prosper Mérimée : « Les gentils sont si bêtes qu'il n'y a aucun mérite à les attraper. » Quant à Emile Zola, il décrit, en 1874, une halte de Hongrois à la porte de Saint-Ouen : « Comprenant qu'on les traitait en ménagerie curieuse, ils ont consenti, avec une bonhomie railleuse, à se montrer pour deux sous. » [Asséo, 2000 : 57]

Alors que les stéréotypes affublent les Tsiganes de mauvaises intentions, voleurs d'enfants, femmes de mauvaise vie, auteurs de larcins, des études débutent au XIX^{ème} siècle pour trouver l'origine de ces groupes. L'Angleterre voit arriver des familles entières, se déplaçant avec des caravanes au style très soigné, La Gypsy Lore Society naquit dans la première moitié du XIX^{ème}. Dans les Balkans, les ethnographes tentent de percer les mystères de ces peuples, à la démographie importante, au mode de vie autarcique. En Moldavie et Valachie, ils sont esclaves jusqu'en 1855. Les Tsiganes charment les Cours d'Europe par leur musique, passent les frontières. Les tensions et conflits européens, entre la fin du XIX^{ème} et la première moitié du XX^{ème} siècle, font des Tsiganes de potentiels espions, à cause de leur facilité à se déplacer. Cet argument de 1870, sera le même qui permit en France, l'ouverture de camps d'internement dès le 6 avril 1940. Depuis 1912, tous les hommes, femmes et enfants détenaient un carnet anthropométrique, comprenant photo, empreintes digitales et signes physiques distinctifs. Ce carnet devait être visé, lors des déplacements, dans chaque commune traversée. Les mairies pouvaient interdire le stationnement sur leur territoire, des amendes dissuadaient les contrevenants, les maigres revenus s'en trouvaient grevés. Ce carnet anthropométrique des nomades resta en usage jusqu'en 1969 ... Cette mesure d'identité spéciale facilita le recensement, puis l'arrestation des nomades, afin de les interner. Quarante camps furent ouverts pour réaliser les objectifs de la circulaire du 6 avril 1940 : Ne pas permettre, à ces gens qui se déplaçaient, de pratiquer une activité d'espionnage. L'occupation allemande, les projets raciaux nazis vidèrent progressivement ces camps pour des destinations sans retour. Christian Bernadac a rédigé, concernant les Tsiganes, un livre pathétique car il relate des scènes dans les camps de la mort, un ouvrage intitulé « L'holocauste oublié. » Cette période reste très présente, dans la mémoire des anciens de la communauté des « gens du voyage. »

La mémoire de nos interlocuteurs est vive concernant des épisodes de vie conflictuelle. De ce conflit naît une forme d'exclusion, l'analyse ne porte pas sur un phénomène d'exclusion émanant de la société englobante, mais elle semble perçue, comme telle, par les personnes que nous fréquentons, au travers d'une forme de fatalité. Par le

discours, nos interlocuteurs tissent un « no man's land ». Une barrière, un obstacle infranchissable. La parole produit un discours qui n'a qu'un seul objet pour sujet, l'autarcie communautaire. Le discours produit donc des mots qui permettent de catégoriser la relation, si elle est nécessaire quand elle est dans un rapport d'autorité « légale », elle l'est moins lorsqu'il s'agit de percevoir l'autre. Cela permet d'appréhender, avec force illocutoire, ce qu'est l'autre.

« Yalo » a une force illocutoire, le mot doit être dit avec légitimité, il doit être une contribution pertinente à la conversation. Faisant sens, le mot peut être l'anathème, une réprimande, jamais valorisant toujours stigmatisant dans une altérité qui s'exprime vers l'extérieur de la communauté. « La cohésion du groupe dépend du rapport entretenu avec la personne de « l'étranger » et avec la notion « d'étranger ». C'est pourquoi Simmel indique que les groupes ont intérêt à ne pas éluder leur rapport à l'étranger : chaque groupe doit considérer que l'étranger fait partie intégrante de lui-même, surtout lorsque l'étranger est déjà sur son territoire, mais aussi alors qu'il est encore « au loin ». [Xiberras Martine, 1998 : 56]. Il est omniprésent, majoritaire et englobante puisque les groupes s'établissent parmi l'ensemble de la société dite englobante, en cataloguant l'altérité par un terme générique, l'étranger. Sur le terrain, dans l'espace où nous côtoyons nos interlocuteurs, tous ne sont pas des érudits « sociaux » à la tenue infaillible, à la recherche de l'accord de félicité dans tous les échanges. A côté de personnages aux nobles valeurs endogènes, vivent des « flibustiers », des « pirates », des « mercenaires » au service de leur seul intérêt. M narrait cette évidence sur l'existence parmi la société englobante : « Ils disent c'est des gadjé, alors ce qu'on peut leur faire c'est pas grave, on peut les tchorav (les voler), c'est tchi (rien), mais ce qu'ils voient pas eux, c'est que les gadjé on en a besoin. Comment on ferait pour vivre, c'est bien eux qui nous donnent du travail, mais eux là, ils voient pas comme ça. » Il peut y avoir des rivalités avec certains membres, chacun de nous avons le sens de la maxime interne de quantité : garder sa parole. Sans foi ni loi, certains de nos collatéraux peuvent attirer vers eux la critique.

Enfin, les derniers ensembles avec qui nous établissons des relations, sont des pauvres hères, au lien social lâche, à l'existence insipide, au passé abscons. Cette situation sociale n'enlève rien à leur position, au rang, à la posture au sein du groupe, un homme ne perd pas la valeur endogène à cause de sa condition matérielle. Tous ont en commun d'être l'objet du même stigmat, l'assument, le reflètent. Dans les outils d'analyse anthropologique, certains auteurs abordent la notion de contexte, celui qui entoure le terme yalo est entièrement contexte. Tout est contexte, des caravanes arrêtées sur une pelouse, au centre d'un agglomérat d'immeubles, est contexte. Des femmes à la tenue vestimentaire différente, au parler fort dans les rayons d'une grande surface, sont contexte. Des hommes, au teint mat, à la moustache

surmontant la lèvre, au stéréotype criant, participent au contexte. Il n'est pas question que d'interaction, interagir c'est agir entre deux éléments, des silences sont parfois plus parlants que de grands discours. Nos interlocuteurs ne sont pas dupes, ils savent, connaissent la nature du langage émis par la société englobante, « Qu'on y prenne garde une émission n'est pas un reflet. Elle le devient lorsqu'elle se heurte à un autre corps. Si l'on tentait d'user d'analogies optiques avec précision –puisqu'elles s'introduisent sans cesse dans le discours théorique, et que déjà elles sont présentes dans le mot théorie -, il faudrait montrer ce jeu de miroirs idéologiques qui se joue entre groupes ou classes ou corps sociaux affrontés. Jeu du contre miroir, pour reprendre le terme par quoi Engels, et plus rarement Marx lui-même, ont esquissé cette optique sociale ; et qui a trouvé sa formule outrageusement simplifiée dans l'affirmation selon le langage (la littérature) serait le reflet de la société. Et si l'on touche à l'analogie – peut-être fondamentale, en effet –entre émission lumineuse et émission de langue, il importe de ne pas omettre les effets de celle-là. » [Faye Jean-Pierre, 2003 : 148] Le reflet à une émission de lumière, de la part de la société englobante, peut être matérialisé par un terme : yalo ! Yalo a un féminin, Yali, le sens, les usages de ce mot sont identiques.

Nous osons prétendre soutenir qu'il y a catégorisation dans le mot yalo. Yalo c'est ne pas savoir, donc ne pas être. Yalo serait une représentation classifiante, elle situe, nomme, établie la règle du régime d'action ou d'interaction, pour reprendre un terme de Pierre Bourdieu, le dire-droit : « Le dire droit, formellement conforme, prétend par là même, et avec des chances non négligeables de succès, à dire le droit, c'est-à-dire le devoir être. » [Bourdieu Pierre, 1982 : 20] En reprenant le terme de Bourdieu, le devoir être nous allons présenter ce qu'est être yalo dans l'acception endogène, le yalo est amoral, immoral, irrespectueux, mal poli, sale... Dans l'acception endogène il est un trouble fait social. Le yalo sera plus certainement un sédentaire, un étranger, certains membres de la communauté manouche peuvent être « yalo », mais dans cette dernière situation, il est possible de corriger rapidement le comportement. L'attributaire du terme est situé dans cet espace de : ne pas être dans l'acception sociale.

Nous aurions pu faire le choix d'interroger nos interlocuteurs sur leur perception de l'altérité par l'usage du mot « gadjo ». Or ce terme est rédhibitoire, il a un sens précis, celui « d'étranger », dans l'acception d'être totalement hors de la sphère qui fait sens dans le « Monde » dans l'entendement endogène. Un « gadjo » est, reste, il est inconcevable d'avoir une notion modératrice lorsqu'est cité le terme « gadjo », pour un homme, ou « gadji », pour une femme, tous les stéréotypes surgissent à l'esprit en condition communautaire. Un abîme sépare la représentation manouche de la vision du sens commun de la société englobante.

PREMIERE PARTIE : NOUS ET LES AUTRES.

« La continuité d'une civilisation constituée, ne peut être assurée que si les nouveaux venus par naissance sont introduits dans un monde préétabli où ils naissent en étrangers. » [Arendt Hannah, 1968 : 122] Les enfants manouches restent très peu de temps étrangers au monde dans lequel ils arrivent. Souvent de fois, notre entendement fût troublé par la rapidité du retour au foyer de la mère avec son nouveau-né. Nous y voyons une raison pratique, celle du chargé de famille empêtré dans des tâches ménagères qu'il ne pouvait réaliser ou assumer. Les raisons peuvent être ailleurs. Dans le cas d'une naissance, il semble préférable d'intégrer le nouveau venu rapidement à sa sphère, familiale, restreinte et large. Des visites pourraient s'envisager dans l'établissement hospitalier, mais le cadre ne sied pas. Il est utilisé par les Manouches que lorsque la santé est atteinte, l'hôpital est un lieu étranger souvent entouré d'affliction.

L'enfant, la mère et le père, seront honorés par la visite d'autres membres du groupe, les femmes viendront converser avec la mère sur les conditions de l'accouchement, les hommes, découvriront l'enfant, avec plus de joie si c'est un « mâle », le sexe de l'enfant sera objet de discours afin de flatter la fierté du père. Avec mesquinerie, si c'est une « fumelle », de surcroît l'aînée, le père, même s'il a une certaine fierté, sera taquiné par les autres hommes, parce qu'une fille n'est pas faite pour rester dans le foyer nucléaire, elle ira ailleurs fonder une famille, l'inverse pour un garçon. Cette forme de visite courtoise, aimable, est une institutionnalisation, envers les parents, ils sont procréateurs parmi le groupe, ils donnent, par la naissance d'un enfant, un élément supplémentaire au groupe, envers l'enfant, il sera abondamment embrassé, par chacun des visiteurs, dorloté dans les bras de tous ceux qui le désirent. Ainsi par cette gestuelle, l'enfant intègre un monde nouveau, celui du Nous. Le Nous est identifié par des articles ou des pronoms possessifs, éléments du discours réitéré souvent. Resituer la relation par ces usages possessifs et rappeler le lien social qui unit les individus.

L'usage de noms, de qualificatifs, de termes génériques permet à l'auditeur de situer la relation entre le locuteur et celui qui effleure une sphère. Que ce soit en langue vernaculaire ou véhiculaire, la forme compte autant que le fond, « la compétence linguistique n'est pas une simple capacité technique mais une capacité statutaire qui s'accompagne le plus souvent de la capacité technique, ne serait-ce que parce qu'elle en commande l'acquisition par l'effet de l'assignation statutaire (« noblesse oblige »), à l'inverse de ce que croit la conscience commune, qui voit dans la capacité technique le fondement de la capacité statutaire. La

compétence légitime est la capacité statutairement reconnue à une personne autorisée, une « autorité », d'employer, dans les occasions officielles, la langue légitime, c'est-à-dire officielle, langue autorisée qui fait autorité, parole accréditée et digne de créance ou, d'un mot, performative, qui prétend (avec les plus grandes chances de succès) à être suivie d'effet. La compétence légitime ainsi définie impliquant l'efficiences reconnue au performatif, on comprend que certaines expériences de psychologie sociale aient pu établir que l'efficacité d'un discours, le pouvoir de conviction qui lui est reconnu, dépend de la prononciation (et secondairement du vocabulaire) de ce lui qui le prononce, c'est-à-dire, à travers cet indice particulièrement sûr de la compétence statutaire, de l'autorité du locuteur. » [Bourdieu Pierre, 1982 : 65.] En l'occurrence, nos interlocuteurs détiennent des formes de paroles officielles, mais aussi la capacité à parler selon leur compétence sociale, alors que la parole produite par un individu issu de la société englobante ne se qualifiera que dans la qualité du propos tenu, sans apprécier la compétence, ni l'officialité, seule est quantifiable la parole endogène.

CHAPITRE A : ACCUSE D'ETRE YALO

Personne ne qualifie une autre personne définitivement de « yalo », puisqu'il serait accusé d'avoir un comportement asocial. L'usage du terme yalo est un acte illocutionnaire au sens Austinien du terme « En énonçant sérieusement une phrase dans une situation de communication, un locuteur accomplit, selon Austin, un certain type d'acte social, défini par la relation qui s'établit, au moyen de l'énonciation, entre le locuteur et l'auditeur. Parmi ces actes –qu'Austin nomme « illocutionnaires » -on peut mentionner les suivants : ordonner, interroger, conseiller, exprimer un souhait, suggérer, avertir, remercier, critiquer, accuser, affirmer, féliciter, supplier, menacer, promettre, insulter, s'excuser, avancer une hypothèse, défier, jurer, autoriser, déclarer, etc. En accomplissant un acte illocutionnaire, le locuteur s'assigne un certain rôle et assigne à l'auditeur un rôle complémentaire : en donnant un ordre, le locuteur exprime sa volonté que l'auditeur suive une conduite donnée, et se pose comme ayant l'autorité qu'il faut pour que l'auditeur soit obligé de suivre la conduite en question simplement parce que c'est la volonté du locuteur. Le rôle social assumé par le locuteur quand il donne un ordre est réalisé institutionnellement dans la fonction du « supérieur hiérarchique » ; et Austin a mis l'accent sur ces réalisations institutionnelles des rôles illocutionnaires, pour montrer que le langage est une sorte de vaste institution, comportant une panoplie de rôles conventionnels correspondants à la gamme des actes socialement reconnus. » [Récanati François, 1979 :19]. La maxime de pertinence de Grice est ici, dans une condition ordinaire, une contribution pertinente à la conversation endogène puisqu'elle passe par l'usage du mot yalo. L'autre, c'est-à-dire la personne issue de la société englobante, est au centre de la gamme des actes conversationnels socialement reconnus comme négatifs dont le terme yalo fait partie intégrante.

Outre le fait d'être yalo, certains membres de la société englobante sont identifiés comme foncièrement inaccessibles. Nos interlocuteurs semblent avoir comme faculté, une perception rapide des traits de caractère des interlocuteurs, sans même être quelques fois des locuteurs, celui qui est rencontré est prestement jaugé. Cette précaution est peut-être un réflexe, lors d'un entretien, notre cousin nous explique « En fait ce qui fait garder de la distance avec, heu tu connais pas le gars, tu n'oses pas dire té je vais faire ça, tu sais pas comment il va le prendre et puis tu vas être mettons pas fait pour dire lui, tu vas dire vous, c'est pas pareil quoi ! Tandis que nous quand on tombe entre nous, y a pas de problème tandis que on tombe vers un gadjo qu'on connaît pas très bien, il y a une distance, je sais pas, il y a

un truc on fait attention, ça qu'on doit dire, on s'approche pas trop voilà, comme dans le brouillard. » L'analyse, de prime abord, dans l'usage figuratif des mots ou expressions, permet de percevoir des notions de distance, ce mot employé est ensuite juxtaposé à l'approche, enfin la condition de vue, le brouillard. C'est effectivement ce qui se vit au quotidien, ceci permet de matérialiser la distance, sinon comment expliquer que des caravanes puissent venir s'installer là, au milieu d'ensembles urbains, de surfaces engazonnées, de croisements de route, sans qu'il n'y ait semble-t-il aucune gêne, de la part de ceux qui stationnent, quant à l'environnement humain. Les occupants de cet emplacement « précaire » ont donc établi, dans l'espace, des limites de distance raisonnables, supportables. La pression urbanistique incite les institutions, lorsqu'elles décident de créer une aire d'accueil des gens du voyage, à choisir un endroit excentré. Pour la même raison, lorsque les espaces libres habituellement, sont devenus inaccessibles, nos interlocuteurs font l'inverse du mouvement institutionnel. Ils tiennent à conserver une proximité avec la ville, donc ils recherchent puis trouvent des endroits de plus en plus enclavés dans la ville. Les distances sont quand même maintenues, bien que la pression soit plus grande, faute d'aires d'accueil adéquates.

Si donc il est impossible d'approcher l'étranger, il devient difficile de parler avec, de discuter avec, le pur, le vrai, c'est celui qui est totalement inaccessible. L'identification de l'origine de nos interlocuteurs, « des gitans » pour les membres de la société englobante crée un rejet assez immédiat. Notre cousin, Et., le définit ainsi « Moi je vais te dire : le vrai paysan, le vrai gadjo celui qui connaît rien du tout, tu vois, rien du tout. Voilà, le vrai gadjo qui connaît rien du tout, et bien celui-là tu peux pas l'approcher, tu peux pas l'aborder, tu peux pas l'aborder celui-là, celui que t'arrives devant sa porte, tu frappes aussitôt ah, la, la ! J'ai besoin de rien, c'est fermé. Alors celui-là c'est pas la peine, tu peux pas lui parler, c'est pas la peine de lui parler... » Est-ce celui qui ne connaît rien du tout ou au contraire, qui en connaîtrait trop pour ne pas vouloir ouvrir sa porte. Le trop est la conviction de l'interlocuteur d'être exposé à un danger. Pour nos interlocuteurs, grâce à la mémoire qu'ils entretiennent, les histoires de relations avec des gadjé se résument à des narrations de périodes précises dans le temps, durant un court moment, inversement proportionné à la mémoire de famille, la mémoire forte entretenue, réitérée dans les discours. Un épisode relationnel avec un gadjo est bref, assez souvent négatif et exceptionnel. Dans cet entretien, notre cousin Et, précise bien « celui qui ne sait rien », que peut-il ignorer ? Tout ce qui fait sens à notre interlocuteur, l'ensemble de son passé dans le mouvement, les expériences de vie difficiles, les joies et les peines, le respect. La tournure perceptive de notre interlocuteur n'est pas de le considérer dans une optique positive d'être un alter, mais de le considérer dès les premiers mots dans une perspective négative, rendant ainsi la distance plus nécessaire. Tenter une approche dans cette

configuration négative devient impossible, risquée parce qu'elle sera, selon l'analyse, un échec. Non seulement alter ne sait rien, mais en plus il est autre. Alors « his lo Yalo », il est cru !

PARAGRAPHE I : LE MAL POLI

Il est des conversations que tout un chacun doit savoir pouvoir tenir dans la circonstance adéquate. Ainsi, il est possible entre hommes, entre jeunes garçons, entre enfants de parler de choses légères, relatives au sexe. Bien sûr selon les âges, le niveau des conversations ne sont pas les mêmes. Lorsqu'un dialogue de ce type est engagé, il ne doit retentir que dans les oreilles adéquates, ainsi lors d'une veillée, G vient à me parler de ce genre d'histoire « Dé arta, (fais attention) la vieille femme va t'entendre, yalo que tu es ! » Effectivement, emporté par notre entrain, nous n'avions pas prêté attention à la puissance de notre voix. Convaincu que notre voisine, une femme plus âgée nous avait entendu ou pouvait nous entendre, nous nous sommes éloignés. « I latch, (la honte) fou que je suis, j'ai pas pensé à la femme », nous sommes gênés. Du coup entre G et nous, plus de conversations de ce type. Notre regard se porte vers la vieille femme, elle avait entendu, elle nous jette un regard, et acquiesce de la tête, elle préfère nos propos actuels que les précédents. Nous sommes pétri de honte.

« Zinda, (malheureux), le Thierry, j'en ai fait avec lui, on s'est pris des cuites ensemble, on a fait des trucs pas possible tous les deux. » Nous sommes en compagnie de D, un cousin de la région nantaise, A vient d'arriver, en quelques mots, il nous explique avoir évité le traquenard, « J'arrive de chez un copain, j'ai bu cinq whisky, et fumé deux joints, c'est bon je me rentre maintenant », puis il s'engage sur une conversation des frasques qu'il avait fait avec un de nos cousins récemment décédé. Déjà il ne devrait pas parler de lui, ensuite il le place dans des scènes graveleuses dans des bars de nuit avec hôtesse. « Il les faisait mettre toutes nues, ensuite il leur faisait ça... » Nous avons beau dire, « Tu ne devrais pas parler comme ça, A. » « Pourquoi » rétorque-t-il, il n'a pas vu qu'il y a des enfants autour de nous, si proches qu'ils participent à la conversation. Nous n'insistons pas, et le laissons continuer.

Après son départ D de préciser « C'est bien un raclo (un jeune gadjo), il a été mal-poli, il aurait pas dû parler de ça devant les petits, c'est un yalo, le T est mort il y a quinze jours et lui il parle de lui comme si il allait le voir demain, yalo qu'il est ! » Les enfants qui souriaient

lors des descriptions que faisait A des frasques nocturnes, ne font plus un seul bruit maintenant que D a donné son point de vue sur ce comportement.

Si comme le note Searle : « Une seule hypothèse suffit à expliquer pourquoi l'auditeur n'en reste pas à la force marquée : discourir, c'est coopérer ; ou encore : parler est une forme de comportement rationnel. Par « rationnel », on entend simplement souligner que les situations de discours sont régies par des normes qui en servent la finalité ; échanger, c'est admettre de prononcer des paroles, d'écouter autrui, bref, de reconnaître l'existence de règles du jeu de la communication ? Grice avait proposé, en 1967, de désigner sous le nom de « principe coopératif » la norme fondamentale qui organise la réciprocité des rôles dans la conversation : « Fais en sorte que ton intervention dans la conversation soit conforme à ce que requièrent, au moment où elle intervient, le but ou l'objet de l'échange de paroles auquel tu prends part ». [Searle, 1979 : 15] Il est une notion qu'il faut rechercher dans la qualité de la conversation, outre la maxime de pertinence et le principe coopératif de Grice, il faut jauger le gain social. Dans une conversation conforme entre homme, même sur un sujet léger, jugeons le gain social, il est positif, parce que cette conversation est un jeu de palabre où chacun confie des choses intimes. Or ce partage de l'intimité, il est fait en situation endogène avec des hommes qui sont proches, ces discours ont du gain social. La pertinence est présente dans le jeu des discours : déclarer, déclamer et jurer participe à l'illocutoire. Le principe coopératif existe aussi car chacun y va de son appréciation, joue le jeu et le rôle qui lui est accordé. Un yalo ne peut pas le percevoir, parce qu'il n'aura pas fait preuve de retenue, n'aura pas jaugé son auditoire, par rapport aux statuts sociaux de ces interlocuteurs, comme dans le cas de A.

A L'INACCESSIBLE.

Pour s'approcher d'un gadjo, le gain financier motive un déplacement, tentons de cerner le gain social, dans une situation il y aura construction d'un discours appris en situation endogène, élaboré pour maintenir l'attention, aboutir à la relation commerciale. Ainsi dans une situation de rencontre tendue, dans le cadre de la circulation automobile, Et. pour aligner son convoi, caravane et fourgon, afin de stationner sur un parking, emprunte sur quelques mètres une voie large, mais en sens interdit. Un automobiliste ponctue sa désapprobation par l'usage de l'avertisseur sonore, ce qui a pour effet d'énerver notre cousin, il descend donc de son fourgon pour demander des explications, verbales, sur les raisons de ce coup de klaxon. Voici comment il présente sa perception du comportement exogène : « ...Les quatre portes fermées, il commence à avoir peur. Je lui dis aussitôt que vous voyez quelqu'un avec une

caravane, vous avez peur ou quoi ? Il me dit que « on a entendu parler », c'est pour ça qu'ils ne connaissent pas encore quoi ! Aussitôt qu'ils entendent le mot gitan ; le mot gitan ça veut rien dire, parce qu'il y a le gitan, le catalan, y a le manouche, y a le sinti, y a le rom alors tout ça faut pas tout mélanger non plus, c'est pas les mêmes. » L'inaccessible se gargariserait, selon Et., de stéréotypes qui incitent, eux aussi, à se tenir à distance des « gitans », pour de multiples raisons, dont le but premier serait de diaboliser. Dans les discussions que nous pouvons avoir avec les uns et les autres, les critiques à l'encontre des gadjé sont fréquentes. Les médias transmettent des informations qui alimentent les stigmates, justifiant ainsi la distance qu'il faut conserver avec l'étranger.

Ainsi, sur la question de la crudité, en l'opposant à la saveur manouche, un autre collatéral répond ainsi : « Oui, je crois que tu veux dire par là le mot cuit que, ça veut dire que t'es bien rentré dans le système. Hi lo péco (il est cuit). Tu veux que je te dise quelque chose, juste, je te parle grand, et c'est grand, heu. Toi je ne sais pas si tu peux voir à l'infini en moi, tu peux peut-être pas voir à l'infini en moi, moi non plus en toi. Mais moi je vois beaucoup au-dedans, tu vois ce que je veux dire, pour moi, la considération par exemple pour les sédentaires, moi je te le dit franc, total, seigneur. Je te le dit franc, franc des francs, je parle pas de toi, parce que toi t'es rentré vraiment déjà dans un bon processus, celui-là qui connaît rien du tout, vraiment rien, je le vois tout petit, moi seigneur, pas pour me... Faut me croire, non, non c'est pas ça, mais je le vois tout petit dans nos grandes choses à nous. Je le vois presque impossible. » Inférieur « Ah oui, beaucoup inférieur » Yalo ce serait donc inférieur « Ah oui, pourquoi ? Parce que faut être vraiment de notre culture et de savoir tout. Maman ! C'est ! Mais au fond de moi, tu sais pas ce que je pense vraiment, toi non plus au fond de moi, mais je veux dire, y a des grandes découvertes quoi, moi je trouve que le sédentaire il faut qu'il se lève de bonne heure pour apprendre beaucoup de chose, seigneur. Cela dépend des domaines, aussi, je te parle d'un certain registre, je parle pas ... ». Il ne parle pas de la connaissance savante, celle à laquelle il pense que l'on ne peut accéder qu'en maîtrisant l'écriture et la lecture. Notre interlocuteur tente de nous faire part de ce qui le transcende, le groupe, la communauté, sa famille, un havre social sublimé par la relation, l'existence, la reconnaissance. « Excepté dans le cas des petites communautés où la transmission orale suffit à imprégner l'individu de sa tradition culturelle, et si l'on fait abstraction des multiples processus protomémoriels qui se passent fort bien de l'écrit dans toutes les sociétés, l'écriture –et plus encore l'imprimé –a sans doute permis une certaine socialisation de la mémoire en offrant la possibilité de stocker des informations dans le caractère fixe peut en faire des référents collectifs plus facilement que la seule transmission orale. Avec les grands textes, des principes autorisés d'intelligibilité du monde social deviennent disponibles non seulement

pour la population des lettrés mais aussi pour tous ceux qui ont la possibilité de les écouter lors des grands récits, prêches, prônes, sermons, mercuriales, exhortations de toute nature qui se nourrissent des textes fondateurs. Le fait que seules les religions du Livre soient véritablement des religions du prosélytisme est un autre signe de la puissance mémorielle de l'écriture. Dans bien des cas, toutefois, l'écrit est davantage un alibi qu'un instrument pour la mémoire. » [Candau Joël, 1998 : 100] Il n'y a pas de mémoire protomémoriel comme le décrit Candau, dans la communauté Manouche, elle ne s'alimente que des expériences vécues, se réfère de la vie des ascendants, qui eux-mêmes ont véhiculé par leur discours leur expériences propre. Seule la pratique d'une religion, en l'occurrence l'évangélisme permet aux individus de percevoir la souche indienne de leur origine. Dans une relation vers l'extérieur, par l'usage des mots excluant, nos interlocuteurs n'envisagent pas de gain social dans la relation avec la société englobante, dans l'acception endogène de l'organisation sociale, seulement un gain économique. L'étranger est étrange !

B LE VRAI

Ce qualificatif est attribué par nos interlocuteurs à celui qui « représenterai le vrai gadjo, celui qui est cru, qui ne sait pas ». Quasi quotidiennement, nos interlocuteurs entrent en contact avec les « autres », les « gadjé », mais les conventions conversationnelles ne sont pas les mêmes de part et d'autre des communautés. Il semble difficile à nos interlocuteurs, ne possédant pas la maîtrise ni de l'écriture, ni de la lecture, de formaliser une prestation par un écrit, il ne sera que oral, le principe coopératif ne peut pas sur le fond être appliqué si les notions de référence sont différentes. Mais là est l'intelligence de la communauté, chacun de nos interlocuteurs fait preuve d'une intelligence liée à l'expérience. Ils savent avec une forme de psychologie appliquée satisfaire les discours en créant un principe coopératif unilatéral, le locuteur trouve un auditeur acquiesçant, se fonde pour paraître un très bon auditeur.

Alors les membres ont des moments où ils établissent le contact avec le monde des gadjé. Ils admettent tenter, en utilisant des formules « bien », d'approcher le principe conversationnel similaire à celui des gadjé. Cet effort, afin de masquer leur mode culturel, ne se met en œuvre que pour celui qui va vers « l'ailleurs ». Il a choisi d'établir le contact, il jette un pont vers le monde extérieur. Ce pont n'est jeté que pour rejoindre l'autre rive, avec comme subterfuge de tenter de ressembler à l'autre, afin de réaliser une approche pour aboutir dans une relation éphémère : l'économique. Cette stratégie est utilisée pour que les relations, qui doivent s'établir, s'inscrivent dans un accord de félicité. Par le sens de « bonne », pour la façon de s'exprimer, nos interlocuteurs tentent d'approcher du principe coopératif que notait

Grice, c'est le but de la relation qui amène nos interlocuteurs à coopérer. Dans ce cas, la démarche vers l'autre est motivée par la satisfaction du seul intérêt économique. « A quoi ça sert de faire des misères à des gadjé, l'autre il me dit mais ce sont des gadjé, et ben non, les gadjé comme il dit ils nous font vivre. »

Le gadjo est donc cerné par le catégorisant, c'est une forme de justification vis-à-vis des personnes vivant dans le groupe, c'est aussi l'argument établissant la nature des relations, c'est-à-dire distantes : polies, aimables, mais distantes. Le vrai, dans la référence endogène, est donc le personnage qui se trouve placé dans une situation infantilisante, affaiblie, sensible au discours. Dire d'un gadjo qu'il est yalo, est immédiatement perçu au sein du groupe comme l'étranger, qualifié d'ignorant, qui se trouve aussitôt positionner au plus près de la limite spatiale définie par le groupe. Très loin d'y entrer. Si le visiteur envisage de pénétrer un groupe, il lui faudra beaucoup de temps, de patience afin de tenter de comprendre, d'accéder au savoir, pendant ce temps ses interlocuteurs le solliciteront pour tenter de lui soutirer quelques avantages. Il découvrira l'usage du mot yalo, il en saisira le sens que bien plus tard, comprenant par là, ce qu'il a été. Il n'est pas convenable de divulguer à un gadjo qu'il est yalo, en tout cas il est essentiel qu'il ne sache pas. De jeunes garçons, à l'adresse d'un visiteur assidu, peuvent jouer de cette situation de yalo, ils n'en seront pas réprimander, parce que c'est un jeu de jeune gens, les hommes, pères de famille auront plus de précaution dans leur langage car le gain économique est peut être envisageable.

« Toute référence se fait sous un certain aspect, et que c'est là une conséquence de la thèse qui fait l'unanimité des théories, à savoir que la référence fait toujours intervenir la représentation linguistique de l'objet de la référence. » [Searle John, 1979 : 195]. En faisant usage de ce terme, la force linguistique émanant de la représentation, il est possible de soutenir le critère illocutoire de yalo, « Le marqueur de force illocutoire de la phrase opère sur le contenu propositionnel, et indique entre autre choses la direction d'ajustement entre le contenu propositionnel et la réalité. Dans le cas des assertifs, la direction d'ajustement va des mots au monde ; dans le cas des directifs et des promissifs, du monde aux mots ; dans le cas des expressifs, la force illocutoire ne comporte pas de direction d'ajustement parce que l'existence d'un ajustement est présumée. Sans ajustement préalable, l'énonciation ne peut démarrer. » [Searle John, 1979 : 58] Yalo est un assertif, la qualification yalo, adressée vers le monde de la société englobante est une forme d'anathémisation sociale.

PARAGRAPHE II L'ANATHÉMISATION SOCIALE

Sous le concept d'interaction, il est nécessaire de concevoir qu'il y a considération mutuelle, l'ajustement linguistique n'est, comme précédemment décrit, que de pure forme dans une relation avec un membre de la société englobante, l'interaction n'est pas certaine, ils n'interagissent pas, ils agissent pour aboutir à un gain, de cause, économique, pour quémander. Nos interlocuteurs modifient la relation en faisant usage de l'illocutoire, aussitôt l'énonciation démarre sur un malentendu, de la part de celui à qui elle est adressée. Il faut convenir que ce concept devient donc inapplicable, nous avons donc fait le choix de porter l'analyse sur l'émetteur, car comment envisager l'interaction, alors que le sens est enchâssé dans une représentation endogène, à fonction rédhibitoire.

1 : LA NOTION DE DISTANCE, LE YALO EST SALE

« Mais il reste que le rapport de force linguistique n'est pas complètement déterminé par les seules forces linguistiques en présence et que, à travers les langues parlées, les locuteurs qui les parlent, les groupes définis par la possession de la compétence correspondante, toute la structure sociale est présente dans chaque interaction (et par là dans le discours). C'est ce qu'ignore la description interactionniste qui traite de l'interaction comme d'un empire, oubliant que ce qui se passe entre deux personnes, entre une patronne et sa domestique ou, en situation coloniale, entre un francophone et un arabophone, ou encore, en situation post-coloniale, entre deux membres de la nation anciennement colonisée, l'un arabophone, l'autre francophone, doit sa forme particulière à la relation objective entre les langues ou les usages correspondants, c'est-à-dire entre les groupes qui parlent ces langues. Pour faire voir ce que le souci de revenir « aux choses mêmes », et de serrer au plus près la « réalité », qui inspire souvent de l'intention « microsociologique », peut conduire à manquer purement et simplement un « réel » qui ne se livre pas à l'intuition immédiate parce qu'il réside dans les structures transcendantes à l'interaction qu'elles informent, il n'est pas de meilleur exemple que celui des stratégies de condescendance. » [Bourdieu Pierre, 1982 : 61]. L'une des stratégies de condescendance s'exprime dans la relation avec les forces de l'ordre. Lors d'un contrôle d'un groupe de caravanes, il est des fois proposé à un gendarme, lorsqu'il n'est pas trop agressif, de boire un café. La boisson est accompagnée de titre honorifique « chef par-ci, chef par-là », tout est dans la douceur et la condescendance. Mais tout est faux, pour preuve la tasse qui a servi pour le café est jetée et brisée au sol. Elle est maintenant « fouli » (sale).

Nos interlocuteurs poussent la condescendance à inviter à manger à leur table des « gadjé » (des étrangers). L'intention est de flatter l'invité pour créer une relation faussée, parce qu'au fond les hôtes n'aspirent qu'à évaluer ce que cette relation peut leur apporter. Le convive est valoriser, il sera en compagnie de l'homme pour déjeuner, les enfants mangeant debout ou plus loin, les plats préparés seront des plats exclusivement réservés à l'invité. Parce qu'il est considéré au demeurant comme sale, impropre, impur, « un gadjo, ça te passe les mains au-dessus des plats, leur romni (femmes) ont les cheveux détachés, si une cuillère tombe par terre, ils la ramassent, l'essuient ensuite ils continuent à manger avec. Nous si elle tombe par terre, on la laisse, personne n'y touchera, c'est « fouli » (sale). Ça te met les mains dans le plat, ils prennent le pain comme ça, tu sais même pas s'ils ont les mains propres, s'ils les ont lavées avant. Ils sont sales » L'homme vient de nous faire l'inventaire des reproches hygiéniques qu'il a envers les sédentaires, mais s'il doit y gagner économiquement, tout est supportable.

L'intuition immédiate qu'un observateur interactionniste aurait d'un échange serait considéré comme satisfaisant, il pourrait même estimer l'accord de félicité, tant l'interlocuteur manouche retient la parole, contribue à la conversation, il serait envisageable de considérer un rapport de relations convenables, presque une stratégie de condescendance. Or rien de tout cela n'est concevable dans un primo rapport, la seule stratégie qui est employée serait celle de l'anathémisation sociale, répondant à cette formule : parler de tout avec rien. Comment tenter d'expliquer, voir de comprendre, que les relations soient volontairement faussées ? Les représentations dans l'un et l'autre monde se fondent sur une forme d'exclusion. « Le phénomène de l'exclusion pose ainsi un second problème d'ordre méthodologique : peut-on rassembler dans cette même catégorie, tous les exemples sociaux qui se construisent autour de l'exclusion ? A savoir les processus d'exclusion par représentation stigmatisante, par déni ou méconnaissance, par angoisse collective ou haine atavique. Les pratiques sociales d'hostilité, de rejet voire de conflit. Les populations restées au dehors, à la marge, et celles exclues au-dedans (ghettos, réclusion). Car il s'agit de rassembler sous une étiquette négative commune les « fléaux sociaux », représentations ou pratiques collectives qui produisent du conflit, la désagrégation, de la mort sociale et biologique (rupture du lien social) ; ainsi que des « maux sociaux », sortes de maladies qui gangrènent le tissu des relations sociales et empoisonnent les perspectives d'avenir (tension du lien social). » [Xiberras Martine, 1998 : 21]. La débauche d'énergie entreprise par nos parents, lorsqu'ils invitent un étranger, est faite pour annihiler l'exclusion qui nourrit l'esprit du convive. Ils tentent par tous les moyens de prouver qu'ils sont acceptables. Combien de fois avons-nous entendu des personnes nous confier leur étonnement après une rencontre avec des « gitans gentils » ?

Le terme d'exclusion reste un concept généralisé, qui n'aurait d'intérêt que pour un travail sur la forme, ce qui nous intéresse est le fond, ce qui justifierait une mise à distance précautionneuse. Nous pensons que la raison est culturelle, le sens communautaire se trouve démuné par l'usage fait de la parole dans la société englobante. Ils ont conscience que leur savoir est bien différent de celui de la société englobante. Un adage juridique dit ceci « La parole est libre mais la plume est servie. » Nos interlocuteurs, les membres de notre famille, nos affins, nos rencontres ne maîtrisent pas l'écrit, ni la lecture, ils donnent à la parole une puissance autre que celle envisagée dans la société englobante. La parole n'est pas qu'un acte linguistique, elle est exacerbée parce que moyen unique d'expression, d'affirmation, empreinte de la puissance discursive sociale. La parole a, selon son détenteur, celui qui s'exprime ou celui qui se tait, un caractère social. Elle s'insère dans les âges de la vie, selon la conception endogène, de la qualité d'homme ou de femme, de jeune ou d'anciens, d'institué ou de non institué. La qualité de la parole n'a sûrement pas le même critère qualitatif et quantitatif au sein des groupes, que celui de la société englobante. Prenons le concept de tension du lien social présenté par Xiberras Martine, nous en trouvons l'expression dans le mode de stationnement, comment comprendre que des individus du jour au lendemain envahissent un lieu, y construisent de façon spatiale leur espace de vie, pour qu'un emplacement soit possible, la seule condition nécessaire est d'avoir à proximité un point d'eau, une bouche d'incendie ou un poteau d'incendie, ces bornes rouges en France. L'électricité est la seconde source à quérir. Ce genre de situation est bien plus qu'une tension du lien social, pour le sens commun ce serait plus tôt considéré comme une agression, le lien social est nié face à l'attitude d'autorité qui est perçue comme une volonté d'exclusion. La première relation qui va s'établir entre ces deux mondes, c'est la police qui en assume la charge, rarement dans des termes modérateurs ni de médiation.

2 : LES ARGUMENTS DE L'ANATHEME

Des mots sont prononcés, des phrases élaborées, des récits échafaudés, des histoires racontées, chaque instant de parole peut faire sens parce qu'il est associé à des caractères extralinguistiques. « Mais en poussant jusqu'à ses dernières conséquences la distinction entre le linguistique et l'extralinguistique sur laquelle elle prétend fonder son autonomie (notamment à l'égard de la sociologie), la pragmatique démontre par l'absurde que les actes illocutionnaires tels que les décrit Austin sont des actes d'institution qui ne peuvent être sanctionnés socialement que s'ils ont pour eux, en quelque sorte, tout l'ordre social « S'il faut en effet être « habilité » pour ouvrir la séance, il n'est pas nécessaire d'être en position de

supériorité pour ordonner : le soldat peut donner un ordre à son capitaine –cet ordre, simplement, ne sera pas suivi d’effet. » Ou encore : « Pour prétendre légitimement ouvrir la séance, il faut être autorisé par l’institution et n’importe qui ne l’est pas ; mais n’importe qui a l’autorité pour accomplir un acte de parole comme l’ordre, de sorte que n’importe qui peut prétendre accomplir un tel acte . » La construction de ces performatifs « purs » que sont les performatifs explicites a pour vertu de faire apparaître a contrario les présupposés des performatifs ordinaires, qui impliquent la référence à leurs conditions sociales de réussite : d’un point de vue strictement linguistique, n’importe qui peut dire n’importe quoi et le simple soldat peut ordonner à son capitaine de « balayer les latrines » ; mais un point de vue sociologique, celui qu’adopte en fait Austin lorsqu’il s’interroge sur les conditions de félicité, il est clair que n’importe qui ne peut affirmer n’importe quoi, ou seulement à ses risques et périls, comme l’insulte. » [Bourdieu Pierre, 1982 : 71]. Or les risques et périls, en matière de parole, sont importants au sein des groupes, des glissements de langage ne sont pas supportables, tout s’intègre dans le locuteur. L’ordre est ainsi établi dans l’expression de la parole, un enfant parle, il se tait lorsqu’un jeune garçon prend la parole, qui se tait lorsqu’un homme prend la parole. C’est le même principe dans la sphère féminine. La parole est personnelle, personne ne peut prétendre parler au nom d’un autre individu de la communauté, il n’y a pas de « chef de la tribu », de roi. Il n’y a que des individus avec leur capacité à parler.

Des « écarts » de langage, un yalo peut en faire beaucoup, lors d’une simple rencontre. Ces écarts, tant qu’ils ne sont pas insultes, sont acceptables. L’anathémisation sociale est ainsi, relative à la parole, celui à qui l’on ne reconnaît pas la force, la pertinence, l’autorité pour parler, est sans statut social, il n’est rien. Parler à quelqu’un, dans le sens endogène, n’est donc pas un geste simple, comme nous pourrions le considérer dans la conversation quotidienne, au travers de référence relative au langage, parler à quelqu’un en condition endogène est associé à la pratique d’un stimulus social, l’interaction. Le geste social socialise, à condition d’être un être social, celui qui vient ne peut manifestement pas, par une simple approche, acquérir un statut social, pour s’en prémunir, il est catégoriser comme ignorant. « Savoir, c’est parler comme il faut et comme le prescrit la démarche certaine de l’esprit ; parler, c’est savoir comme on peut et sur le modèle qu’imposent ceux dont on partage la naissance. Les sciences sont des langues bien faites, dans la mesure même où les langues sont des sciences en friche. Toute langue est donc à refaire : c’est-à-dire à expliquer et à juger en partant de cet ordre analytique que nulle d’entre elles ne suit exactement ; et à réajuster éventuellement pour que la chaîne des connaissances puisse apparaître en toute clarté, sans ombre ni lacune. Ainsi, il appartient à la nature même de la grammaire d’être prescriptive, et non pas du tout parce qu’elle voudrait imposer les normes d’un beau langage, fidèle aux

règles du goût, mais parce qu'elle réfère la possibilité radicale de parler à la mise en ordre de la représentation. » [Foucault Michel, 1966 : 101].

3 : L'IMMORAL YALO PEUT ETRE DE LA COMMUNAUTE

Le récit peut relater des faits dont les auteurs sont issus de la communauté des gens du voyage, il n'y est pas question de certaines situations de « travail », mais des attitudes blâmables, parce qu'elles sont inverses aux règles morales de la communauté. Elles sont rigoureuses dans la forme, si le récit a une origine précise quant à l'émetteur, rigoureuses sur le fond, si le narrateur est identifié, le niveau social d'où l'assistance écoute le récit est cerné. Rapidement, le récit va à l'essentiel, parce que le fait touchant un membre étant contraire, l'état social de l'auteur des faits est remis en cause, car ce type de faits est moralement condamné. « Je te le dis, si la petite se plaint encore une fois, je te tue ! » L'histoire qui suit est du comportement incestueux d'un père envers ses enfants, M. l'aînée des filles se confie à de jeunes filles, elle ne supporte plus les allusions de son père, les déambulations nocturnes de celui-ci nu dans la caravane, elle est très mal à l'aise. « Il cherche sur moi, j'en peux plus, et puis y a mes petits frères... » M parle de ses angoisses à des jeunes filles de son âge. Si elle s'est confiée, elle est à saturation, elle a le courage d'accuser son père, elle sait ce qu'il va se passer après cette confidence, confidence qui a été auparavant jurée sur ce que M a de plus cher, son propos est devenu vrai. Les jeunes filles assurent la transmission vers les adultes, pas les hommes mais leurs mères, en jurant citant la source et la qualité de la véracité engagées. Ces dernières vont jauger de la gravité des faits, en l'occurrence ils sont graves. Les femmes vont informer les hommes, dans l'intimité des caravanes, en tête-à-tête.

Le plus âgé d'entre nous, dans un cercle de parole nous confie l'information, il donne force au récit, Et nous explique « ma femme a appelé la petite, elle lui a raconté en pleurant, elle a juré ! La G, ma femme est allée voir la R, elle a été choquée, elle a dit qu'elle allait quitter son homme. » De ce cercle de paroles d'hommes formé la discussion prend forme, « Quelle saloperie, ce K, il était avec la mère, ensuite elle est partie, il a pris la fille, et maintenant il s'attaque à ses enfants, c'est une pourriture. » Les hommes attendent la décision de la femme, la R, elle va quitter le foyer.

Quelques jours plus tard, c'est ce qu'elle fait, elle part avec ses enfants et ses affaires, maintenant les hommes se réunissent car l'attitude de K est odieuse, le groupe doit faire part de son point de vue. « Alors qu'est-ce qu'on fait » demande Et, les uns et les autres sont unanimes, il faut mettre fin à ce comportement inadmissible. Et se dirige vers la caravane de K, l'habitat semble inoccupé, morne, triste. Nous voyons Et parler avec K, il ne ménage pas

son discours, un monologue où il expose son sentiment. K est accablé, il n'ose pas contester, tout a été expliqué et juré, la vérité est là.

Et revient « Il va s'en aller vers sa famille, je lui ai dit que si la petite se plaignait une fois encore de lui, il était mort. » K sait à compter de cet instant qu'il est sous étroite surveillance. Quelque temps plus tard, sa femme est revenue à la caravane dans le groupe, les enfants étaient soulagés. Plus tard, elle s'est remise en ménage avec K, nous n'avons jamais entendu parler de faits similaires venant de cette famille, mais K avait décidé de ne plus se joindre à des groupes, il séjournait avec sa famille sur une aire d'accueil. Plusieurs fois nous sommes allés rendre visite à cet homme K, tout en veillant à saluer sa femme et la M, ce qui es soit n'est pas une obligation, mais dans ce cas une marque d'intérêt. Nous étions plusieurs hommes et femmes à venir rendre visite à cette famille. M ne nous a jamais relaté de fait nouveau, maintenant elle est mariée et maman.

Si jointure il y a entre récit et histoire, celui-ci se fait dans deux domaines, l'ensemble communautaire et l'espace de la société englobante, il aura une force proportionnelle, mais équivalente selon les deux domaines. Ensuite, la nature du récit, lorsqu'il provient de la société englobante, est fondée sur le conflictuel qui confirme le caractère yalo, le conflit produit dans le récit peut être social, humain, moral ; quant aux récits communautaires, ils peuvent avoir les mêmes critères classificatoires, comme dans le cas de M. Socialement, l'un et l'autre n'auront pas les mêmes effets. Envers la société englobante, il fonde la distance, confirme le caractère yalo, voir foulo pour le cas de K envers sa fille, les auteurs des faits relatés, envers la communauté, réitèrent la pertinence des valeurs sociales, l'assertif permet de rappeler ce qui peut ou ne peut pas être. Une capacité judiciaire s'exerce dans la communauté, la jointure entre récit et histoire est plus forte dans la narration au sein de la communauté, car il a pour intérêt de définir et de rappeler les normes sociales, alors que dans le cadre d'éléments discursifs relatifs à l'altérité, entre le récit et l'histoire, il y a une production idéologique, le récit se fonde sur la pérennité d'une histoire connue, par l'histoire répétée, justifiante, antagoniste afin de soutenir le qualificatif yalo. Cette histoire d'inceste en est une parmi d'autres, il y a toujours une condamnation endogène, les faits connus, les hommes se doivent d'intervenir, l'absence de réaction est jugée ainsi : « Celui qui fait ça, c'est un vilain, mais celui qui sait et qui ne fait rien, c'est qu'il a pas de sang, c'est qu'il est complice, c'est des yalé ».

Candau soutient que parler c'est se souvenir, les relations avec la société englobante sont, communément, des relations tendues. « Roger C.Schank soutient que le fait de raconter une histoire n'est pas une simple répétition, mais un réel acte de création : « c'est le processus de création même de l'histoire qui crée la structure mnémorique qui contiendra l'essence de

cette histoire pour le restant de notre vie. Parler, c'est se souvenir. » Cette reconstruction est tributaire à la fois de la nature de l'événement et de celui du moment de la mémorisation. C'est bien la mise à distance du passé qui permet de le reconstruire pour en faire un mélange complexe d'histoire et de fiction, de vérité factuelle et de vérité esthétique. Cette reconstruction prétend à l'élucidation et à la présentation de soi. Effectivement, l'acte de mémoire qui se donne à voir dans les récits de vie ou dans les autobiographies met en évidence cette aptitude spécifiquement humaine consistant à pouvoir surplomber son propre passé pour inventorier non pas le vécu, comme le supposait Maget, mais ce qu'il en reste. » [Caudau Joël, 1998 : 63].

« Va vite sur la place, quelqu'un a tiré sur le P, le G a pris le fusil, ça tire », nous allons présenter un épisode violent qui découle d'une situation où des hommes n'avaient pas eu le comportement adéquat face à un « yalo immoral ». Nous arrivons à proximité de l'emplacement où ils stationnent. Les voitures de police sont réparties sur le boulevard, gyrophares allumés, nous entrons sur la place. Les lumières des lampes torches nous permettent de comprendre que l'on cherche. Le blessé a été évacué, l'auteur des coups de feu est interpellé. « Qu'est-ce qu'il y a eu ? » demandons-nous à G, « J'en sais rien, ils étaient ensemble au bar, le C s'est mis à crier sur le P, il a pris le fusil, il lui tiré dessus, directement dans les couilles, j'ai pris le fusil aussi, au cas où l'homme viendrait vers moi. » En faisant le tour des caravanes les hommes m'expliquent ce qu'ils ont vu et ce qu'ils savent sur l'histoire : « Ils étaient ensemble au bar, tous les trois, le C, le P et le B. Arrivé ici, le C lui a dit au P qu'il avait pas de sang, t'imagines ils se connaissent depuis leur enfance, et puis il lui tire dessus. La femme, la N, a pris le fusil elle voulait tuer le C. On l'a empêché. » Un peu plus loin, de nouvelles infos nous sont données, « Ils auraient parlé au bar d'une affaire où un homme faisait des choses à ses petites, comme c'est de la famille de P, le C lui a juré les morts, parce qu'il avait rien fait à cette saloperie. » En conséquence, le C est resté dans la continuité de son jugement, faussé par l'excès d'alcool, il s'est armé en conséquence de son point de vue : P n'a rien fait alors qu'il savait qu'une enfant avait été abusée, pour C « il n'avait pas de sang », aucun courage pour corriger le fautif, aucune action pour montrer sa désapprobation. P s'en est sorti des conséquences du coup de fusil, la cartouche était chargée de petits plombs, quelques plombs ne sont pas extractibles. Les faits ont été exacerbés par la consommation excessive d'alcool, l'action était fondée sur des considérations justifiées dans la communauté, mais condamnable sur les moyens.

L'utilitarisme se trouve dans la situation économique. L'utile peut être associé à une relation nécessaire avec des éléments de la société englobante, comme le milieu médical, les

pompes funèbres, des services sociaux. Les individus sont demandeurs dans chacun des cas. Bien qu'ils soient dans une situation d'attente, ils ne supportent pas ou très mal le manque de résultat, la prestation peu rigoureuse, l'impossible attribution d'un revenu d'appoint. La concession d'une entrée temporaire dans un milieu complètement étranger, dans une situation dont ils n'ont pas la maîtrise semble déstabiliser ceux contraints de faire le déplacement. La déstabilisation est due à la situation de gestion d'un fait social, parce qu'il concerne sans aucun doute un membre de la communauté, qui se déroule en milieu hostile. D'autant que la gestion de cette incursion produit une incertitude, celle relative à sa durée, plus le temps passe en milieu étranger, plus l'obligation nécessite un maintien dans un monde normatif contraignant. Mais les membres, autres que ceux considérés par le fait, dans les cas de deuils et de troubles de santé, viennent par la présence assumer leur devoir de respect. Cette démarche produit ainsi une forme de soutien solidaire, qui compense la turpitude de l'événement naturel, l'excentration en milieu étranger. Cette situation n'est pas exceptionnelle, les groupes dans nos relations sont très larges, étoffés, entre collatéraux propres, affectifs et affins, il y a quasi mensuellement un événement de ce type qui concerne l'une des familles qui gravitent autour des groupes principaux.

La situation de relation anodine se fonde dans la durée de la relation, ainsi que la qualité. Ce peut être une visite de la société englobante via l'un de ses éléments vers le groupe, et inversement. Dans le premier sens, la visite peut être motivée par la curiosité, l'amabilité, la rupture sociale.

4 : UN YALO OU UNE MENACE

La réception d'un étranger passe dans la sphère de la place par la femme lorsque l'individu entrant n'a pas de parole officielle,. Celle-ci jauge l'intrus et juge de la possible dangerosité du visiteur, d'autant que l'actualité venant de la société englobante produit un discours médiatique univoque sur des faits d'agression à l'encontre d'enfants. Pas question de laisser entrer un loup dans la bergerie ! Dès que la nature de la venue est perçue, c'est-à-dire non dangereuse, simplement curieuse, on donne à entendre au visiteur ce qu'il veut écouter, assez souvent, bercé par des images d'Epinal sur la vie du voyage, la conversation prendra la tournure de confirmer cette situation. Si la condition sociale est l'objet, le discours sera de dresser un tableau très grave de la situation précaire de la vie du voyage. Et ainsi de suite. Lorsque la venue est motivée par une rupture du lien social entre l'individu « visiteur » et la société englobante, l'individu est géré comme demandeur. Encore récemment, nous étions vers un cousin, nous déjeunions ensemble, les enfants avec nous à table, aux abords du

quartier des Aubiers. Surgi de derrière les caravanes, un individu, que nous connaissions pour sa situation de pauvre « hère », sans être en rupture. E. l'invite à partager le repas avec nous, mais sans le convier à s'asseoir avec nous, il lui tend du pain avec de la viande grillée. C. s'en saisit, mais sa main passe au-dessus de la table « Fais pas ça, passes pas au-dessus du manger, fais le tour ! » Ce que C. fit. La nourriture en main, il s'assit au pied d'un arbre, à quelques mètres de nous, il commença sa litanie sur ses conditions d'existence « triste ». Nous l'entendions bien, mais ne l'écoutions pas vraiment, les garçons et les filles se sont éloignées de la table, gardant « l'étranger » à vue. C'est-à-dire que les enfants conserveront un regard en coin, curieux de voir ce qu'est ce gadjo, un yalo, inquiets d'avoir un étranger à proximité. Quant à nous, nous continuions nos conversations aimables entre nous, mais nous savions que toutes celles relatives à la vie sociale communautaire ne seront pas abordées, à cause de la présence de C. L'entrevue avec ce visiteur s'est limitée au temps qui lui fût nécessaire pour se rassasier. Dans d'autres circonstances, toujours dans la démarche d'entrée que nous qualifions d'anodine, des individus, en véritable rupture avec la société englobante, prennent pied dans la communauté des gens du voyage, avec plus ou moins de bonheur. Dans ce cas, le visiteur deviendra petit à petit un membre du groupe mais avec un statut inférieur, corvéable. Entrer dans cette condition de faiblesse sociale n'est pas gage d'épanouissement, l'individu peut glisser vers la situation de propriété d'une famille, sous les ordres d'un homme, le chef de famille.

CHAPITRE B : NOUS

L'accession au Nous est un périple de long terme. « En effet, l'habitus n'est pas moins lié au marché par ses conditions d'utilisation. Nous n'avons pas appris à parler seulement en entendant un certain parler mais aussi en parlant, donc en offrant un parler déterminé sur un marché déterminé, c'est-à-dire des échanges au sein d'une famille occupant une position particulière dans l'espace social et proposant de ce fait à la mimesis pratique du nouvel entrant des modèles et de sanctions plus ou moins éloignées de l'usage légitime. Et nous avons appris la valeur que reçoivent sur d'autres marchés (comme celui de l'école) les produits offerts, avec toute l'autorité afférente, sur le marché originaire. Le système des renforcements ou des démentis successifs a constitué ainsi en chacun de nous une sorte de sens de la valeur sociale des usages linguistiques et de la relation entre les différents marchés qui organise toutes les perceptions ultérieures de produits linguistiques, ce qui tend à lui assurer une très grande stabilité. » Or le Nous est entretenu et réitéré dans la relation sociale, il en devient ineffable, il y a à l'usage une institutionnalisation, l'individu est institué au Nous. L'institution débute dès le premier âge, par les contacts avec les membres de la famille, des groupes, de l'identification à l'autre semblable, « L'Autre de l'homme doit devenir le Même que lui. » [Foucault Michel, 1966 : 339]. Ainsi nos interlocuteurs, dans leurs conversations, dans leurs périples, sont en quête du semblable parmi la société englobante. Ce nous partagé avec d'autres nous, est sécurisant parmi un monde du moins étranger, sans doute étrange pour ceux qui le découvrent. « Chercher le sens, c'est mettre au jour ce qui se ressemble. Chercher la loi des signes, c'est découvrir les choses qui sont semblables. La grammaire des êtres, c'est leur exégèse. Et le langage qu'ils parlent ne raconte rien d'autre que la syntaxe qui les lie. La nature des choses, leur coexistence, l'enchaînement qui les attache et par quoi elles communiquent, n'est pas différente de leur ressemblance. Et celle-ci n'apparaît que dans le réseau des signes qui, d'un bout à l'autre, parcourt le monde. La « nature » est prise dans la mince épaisseur qui tient, l'une au-dessus de l'autre, sémiologie et herméneutique ; elle n'est mystérieuse et voilée, elle ne s'offre à la connaissance, qu'elle déroute parfois, que dans la mesure où cette superposition ne va pas sans un léger décalage des ressemblances. Du coup, la grille n'est pas claire ; la transparence se trouve brouillée dès la première donne. Un espace sombre apparaît qu'il va falloir progressivement éclairer ? C'est là qu'est la « nature » et c'est cela qu'il faut s'employer à connaître. Tout serait immédiat et évident si l'herméneutique de la ressemblance et la sémiologie des signatures coïncidaient sans la moindre oscillation. Mais parce qu'il y a un « cran » entre les similitudes qui forment discours, le savoir et son labeur

infini reçoivent là l'espace qui leur est propre : ils auront à sillonner cette distance en allant, par un zigzag indéfini, du semblable à ce qui lui est semblable. » [Foucault Michel, 1966 : 45]. Le « Nous » sous cette forme présentée par Foucault est en situation endogène opposée à « Eux », les autres. Tous ceux qui participent à l'altérité. Parmi eux il y a le « yalo », l'inaccessible « gadjo », les « ennemis » communautaires, les « autres » culturellement, les « nôtres » familiaux mais avec qui la distance a été mise.

PARAGRAPHE I « LA NATION » DES VOYAGEURS OU LES « MENCHES ».

Le terme de nation, nous l'avons entendu pour la première fois dans un propos avec un collatéral. Puis la récurrence du mot nous a fait prêter attention au locuteur, or il s'avère que ceux qui utilisent ce mot appartiennent à un mouvement religieux : la Mission évangélique tzigane. Le sens pourrait être un glissement sémantique, sachant que le terme est utilisé abondamment dans les prêches, que le sens d'appartenance à un groupe élitiste se retrouve au sein de la Bible, ils citent en référence une partie d'un psaume, où il est demandé « d'aller dans les chemins, derrière les buissons, chercher le peuple ... », (Luc, 14) d'un côté ceux qui sont touchés par la grâce, de l'autre les pécheurs. Le mouvement évangélique a judicieusement élaboré un prosélytisme en langue vernaculaire. Ce mouvement a choisi de former, au milieu de la communauté, les officiants, pasteurs, permettant ainsi de produire du sens social par la pratique de la religion. Les références sociales restent valides parmi les pratiquants, certaines pratiques sont presque magnifiées : la pratique du romanés. Le romanés est la description scientifique de la langue commune que pratiquent les tziganes : roms, manouches et gitans. Nos interlocuteurs soutiennent qu'ils parlent le manouche, une langue aux origines allemandes, mais aux mêmes emprunts de base que le romanés, langue qui fait usage de mots en sanscrit. Si le sens de nation, selon Ernest Renan, vient du choix des individus à vivre ensemble, d'avoir la notion de partager un passé commun, de vouloir vivre un futur ensemble dans un sens de partage, alors le terme de nation, par mes interlocuteurs manouches n'est pas dénué de sens.

Par les nominatifs, des endonymes et des exonymes, il y a, de fait, une forme de classification, de séparation des ensembles. Les manouches produisent leur nom, leur manière de se nommer, pour la société englobante, pour la communauté en attribuant un « nom communautaire » les groupes sont aussi définis, les deux entités sont parvenues à une forme d'accord sur un terme : les gens du voyage. « Le nom propre, et plus généralement toute nomination d'un individu ou d'un ensemble d'individus, est une forme de contrôle social de l'altérité ontologique du sujet ou de l'altérité représentée par un groupe. Elle ne vise pas à la

réduire mais à en prendre acte, voire, dans certains cas, à la restaurer. « Lieu de l'inscription sociale du groupe sur le sujet », « description abrégée » socialement reconnue d'une personne, le nom est toujours un enjeu identitaire et mémoriel. » [Candau Joël, 1998 : 59]. Le jeu identitaire de nos interlocuteurs, a pour intention de les dissocier de la société englobante, mais aussi des autres groupes tsiganes. Un Manouche n'est pas un Gitan, encore moins un Rom. La différenciation avec les Roms est beaucoup plus incisive à cause d'une migration en provenance des anciens pays de l'Est. Quant aux relations avec les Gitans, elle dure, les groupes se côtoient mais s'unissent rarement, nous ne connaissons que trois cas de mariage manouche/ gitan.

1 : LES ENDONYMES

En tant qu'endonymes, nos interlocuteurs se qualifient de manouches et de voyageurs. Le fait de s'identifier comme manouche répond à des qualités endogènes qui font sens. Dans leur discours, l'affirmation du terme manouche ne vaut que par rapport au niveau institutionnel de l'auditeur. Ainsi si l'interrogation provient d'un étranger, il lui sera proposé ce qu'il est apte à entendre. Le terme compréhensible sera « gens du voyage », ou alors sous la forme d'une réponse, de forme agressive, il peut être répondu « gitan ». Pourquoi qualifier cette réponse d'agressive ? Là encore, nos interlocuteurs ne sont pas dupes de la nature des relations entre eux et la majorité. En répondant ainsi, ils savent la connotation péjorative inhérente à ce terme. Une réponse de ce type n'est sûrement pas une ouverture au dialogue. Par contre, pour le premier terme cité, il sera celui d'un consensus accepté par les deux parties. L'une ayant produit le mot par nécessité de définir, la seconde par possibilité d'être perçus au travers de leur choix de vie. Ce que Searle précise en ces termes : « Ce sont les intentions du locuteur qui, dans l'énonciation d'une phrase destinée à faire une affirmation, déterminent l'emploi d'une description définie dans le rôle d'un aspect primaire ou secondaire ; autrement dit, cela relève de l'affirmation qu'il fait, et pas seulement de la phrase qu'il énonce. » [Searle John, 1979 :203.]. Par l'usage des endonymes, les membres de notre famille se départissent de la société englobante. Il semble utile, à nos proches, de se qualifier selon des catégories croissantes pour l'auditeur yalo, décroissantes à l'attention de l'initié. Dans la forme décroissante, la plus large, sans qu'il y ait tension, sera le terme « gens du voyage », puis « voyageurs » enfin « manouche » si tel est le cas, ou autres, si l'origine des personnes est précise. « Toute théorie, le mot le dit, est un programme de perception ; mais

cela n'est jamais aussi vrai que pour les théories du monde social.» [Bourdieu Pierre, 1982 : 150]. Gens du voyage sied, le terme est la constatation d'une condition de vie, mais l'usage est très limité car il se formalise dans une relation avec l'altérité. Quant au terme de voyageurs, il est endogène à part entière. Des personnes vivent « du voyage », mais sans avoir cette origine qui répond à la qualité de « manouche ». Des individus sont issus d'unions mixées, là les combinaisons sont nombreuses, elles sont identifiées dans des termes qui font sens, « ruillo », « fêtiers », « forains », « gadjé », « paysans ». Mais la répétition de générations d'individus, au sein des groupes, tend à faire disparaître les retenues ou distances. A l'usage, les descendances sont qualifiées de « voyageurs », l'acceptation de ce terme entant une acceptation à être, donc à recevoir toute la considération sociale à cette condition parmi les groupes. Enfin, les derniers termes centralisateurs de la participation à la communauté rejoignent les qualificatifs scientifiques, manouches, roms ou gitans. Dans le cas des manouches, nos interlocuteurs, parce qu'originaires de régions françaises, se différencieront des manouches frontaliers d'avec l'Allemagne, ils les nomment « les gachkéné manushs », les manouches allemands, ces derniers ne se différencient pas sur le mode de vie, les relations sociales, mais juste sur une forme d'accent guttural fort, l'usage de quelques mots différents que leurs congénères.

2 : LES EXONYMES

Les exonymes, les termes qui qualifient nos interlocuteurs sont différents selon la perception sociale du locuteur de la société englobante. Bien des termes ont été utilisés, depuis quelques temps dans l'institutionnel, l'administration produit des termes neutres comme celui que je citais de « gens du voyage ». Dans le même registre globalisant, toujours négatif mais utilisé par facilité, par les médias ou l'individu commun, il est fait mention du terme de « gitan » ou alors de « tsiganes ». Rarement, le terme de manouche est employé, excepté dans des publications ou des propos de scientifiques, si le public fait usage de ce mot, c'est souvent avec une connotation péjorative, ignorant totalement quel est le sens endogène du mot. C'est en précisant, par un usage des nominatifs concentriques, que mes interlocuteurs définissent leur monde, celui qu'ils prennent en référence.

La parole n'est pas anodine, elle engage au sein de la communauté une identification forte, un rappel de la différence. Parce qu'il y a différence, différence interne mais pas opposition comme avec le monde autre, il y a divergence avec d'autres groupes tsiganes, comme les roms et les gitans. La différence est si forte que la Mission évangélique tzigane, unificatrice par essence, n'a pu enrayer la scission lors des grandes conventions évangélistes,

chaque année, à la fin du mois d'août. Cette rupture s'est consommée lorsque les Roms ont décidé de mettre en place une convention propre à leur « culture ». Maintenant, la Mission évangélique tsigane gère la différence, en œuvrant par la mise en place annuellement, de deux conventions distinctes, les Manouches, les voyageurs, les Gitans, d'un côté, de l'autre, les Rroms.

La notion de nation se perd dès qu'il est question, dans les propos tenus avec mes interlocuteurs, de préciser les critères du sentiment de nation, le sens est bien trop restrictif pour avoir une pertinence. Là où il y a divergence, la différence brise la nation, car il n'y a un sens de solidarité que dans le sentiment de partager des sens communs. De nation, il n'y a pas de notion puisque le terme ne s'adresse qu'au groupe le plus large, car mes interlocuteurs utilisent le terme de « nation tsigane », il est transporté sous cette forme, par des locuteurs pratiquants. Inversement, la solidarité exprimée par mes interlocuteurs, évolue dans un investissement décroissant, la plus affirmée est un engagement familial, puis envers les collatéraux, des affins, enfin une solidarité furtive, incertaine, se porte vers le groupe communautaire, les manouches. Il semble nécessaire de préciser que la solidarité se conçoit comme un investissement financier, ce qui peut rebuter quelques individus. Par contre, la solidarité mécanique amène mes interlocuteurs à nouer le lien avec ceux qui leur ressemblent, ce lien social est peut-être utile, en tous cas, il est intégré dans la relation sociale endogène. Dans la représentation endogène, un mot fait sens pour les individus pour parler de ce qui est l'ensemble plutôt que de faire usage du mot nation, ils disent : les Menchés. La solidarité mécanique organise davantage une aire naturelle, qu'une nation. Chacun se référant à des critères de nom, de filiation, d'appartenance, cela correspond à l'aire naturelle, « une série de cercles concentriques représentant chacun une « aire naturelle ». Une « aire naturelle » représente dans la pensée de l'Ecole de Chicago la surface d'habitation d'un « groupe naturel », c'est-à-dire un groupe détenant en commun une manière d'être, un mode de vie, des perspectives spécifiques, qu'on peut rapprocher de la notion de conscience collective de Durkheim. Une aire naturelle est donc formée ou habitée par un groupe détenant une conscience collective et qui a tendance à se regrouper naturellement. Une « aire naturelle » peut être définie par la structure du lien social qu'elle développe, de type mécanique : elle possède ses propres forces d'attraction et de sélection, ses propres caractéristiques culturelles, c'est en ce sens que l'aire naturelle représente souvent une aire culturelle. » [Xiberras Martine, 1998 : 86]. L'aire naturelle des groupes est transportable et transposable dans tous les interstices urbains.

PARAGRAPHE II : L'APPROPRIATION RHETORIQUE

Comment identifier les siens, si ce n'est qu'en utilisant des pronoms ou adverbess possessifs, afin de signifier la relation sociale. C'est ainsi que les « miens » s'approprient, dans le propos, par leur parole, les éléments sociaux qui leur sont proches. Ce processus rhétorique n'est pas qu'à l'adresse des descendants ou ascendants, mais à tous ceux qui ont une relation avec l'individu, les échanges d'appropriation précisent la teneur de la relation. Ainsi, dans des relations avec des manouches, qui n'ont aucun lien familial avec nous, toutes les phrases d'échanges, de conversations lorsqu'elles sont relationnelles, sont ponctuées par un « mon Bertrand ».

1 : JEU D'IDENTIFICATION

Sous cette forme, notre partenaire de conversation nous rappelle la portée de notre relation affective mais aussi sociale. Ainsi, après presque une décennie de relations, des individus nous ont récemment inclus dans ce jeu rhétorique. Nous avons un vécu partagé, il semble qu'il y a beaucoup plus de force parce que nous avons partagé des moments tristes, « la souffrance en commun unit plus que la joie. » Ernest Renan. Ces moments sont enchâssés dans une relation sociale endogène, ce qui donne au futur des rencontres, une plus grande solidarité. Dans cet exemple, le jeu rhétorique a un caractère exceptionnel, parce qu'il est fondé sur le temps, mais ceci tient à notre condition humaine vis-à-vis de ces personnes. Pour eux, nous soutenons que nous ne sommes pas « manouche », ce qu'ils n'apprécient guère. Bien souvent, nos interlocuteurs nous répondent « Dis pas ça, t'es plus manouche que certains manouches ! T'as plus de respect que certains vers nous, tu nous rends visite plus souvent que d'autres ! » Notre situation originelle nous a obligé d'évoluer vers notre place dans la communauté, nous sommes devenu « manouche kané » (à la manière des Manouches). Le jeu de rhétorique est devenu quotidien, il est pratiqué dans toutes les relations affectives, respectueuses, de rencontres. Sur le fond, cette pratique est un rappel des liens qui unissent locuteur et auditeur, sur la forme le discours est proportionnel à la condition du récepteur social. Verbaliser une relation, puisque dans notre groupe l'usage de la parole adressée à un individu fait sens, est une réitération des liens sociaux. A un enfant, la forme définit la proximité familiale, la filiation ; à un adulte elle rappelle l'affinité, au groupe, elle confirme la teneur des relations entre ceux qui échangent. Ces formes de la langue vernaculaire ont glissé

dans la langue véhiculaire, de l'usage intime, au cercle familial ou à celui des initiés, vers l'usage collectif, aux autres membres de la communauté, les Gens du Voyage. Ainsi, pour désigner une personne, non-identifiée, qui pénètre dans un espace très large, celui de l'agglomérat de caravanes, il sera fait usage du pronom indéfini. Cette forme, « voilà un gadjo », désigne à celui qui l'entend quelqu'un de totalement étranger au groupe. La même forme de phrase peut être utilisée par rapport à un manouche - « voilà un homme » - avec le même effet, l'usage du pronom signifie que l'on ne le connaît pas. Autre forme : l'usage d'un article défini – le, la, les - signifie que les personnes désignées sont connues, identifiables, soit par appartenance au groupe mais sans affinité collatérale soit comme étrangers « sédentaires » mais connus.

Envers les collatéraux, l'enfant, l'adolescent, l'adulte s'appropriera ou énoncera par l'usage d'un adjectif possessif, à la fois la relation avec son parent et le respect, la déférence sous la forme « mon oncle, ma tante, mon cousin.» Le sens premier n'est pas banni ; il sert dans la désignation, aussi bien en langue vernaculaire qu'en véhiculaire, mais il prend du sens quand un enfant, un adolescent, un adulte nomme son parent, en sa présence, en répondant à une question, en exécutant une tâche commandée, en ponctuant sa phrase par la forme, adjectif possessif précédent l'adjectif avunculaire. Il y a une dimension affective entre parent collatéral, enfant, adolescent et adulte, entre ascendant et enfant ; naturellement entre frère et sœur, cette forme fait appel à l'amour fraternel, de parenté. Les enfants en font usage aisément, par déférence envers leurs aînés ; ceux-ci peuvent y recourir, et pour en jouer, car même l'affection exprimée peut être moyen à quémander à son parent.

2 : LES MIENS

Ce glissement s'exprime dans un autre usage sémantique, dans la relation affective au sein de la parenté, une mère ou un père peut ajouter un qualificatif pour donner du sens aux liens naturels ; dans la langue vernaculaire, ce sera « latcho » « latchi », dans la véhiculaire ce sera « bon », « bonne » - « mon bon fils » « ma bonne fille » - cette forme syntaxique traduisant l'affection. Ces usages dialogiques font sens, l'enfant les intègre comme référents, tout individu en connaît le sens, par son usage, il perçoit et rappelle l'appartenance au groupe ou la mise au ban, la précaution. Ce jeu de rhétorique appartient au discours quotidien. Il est rarement usurpé, en ce sens qu'il est inscrit dans une mémoire profonde, donc il est rare que son usage soit fait hors communauté. Il ne peut servir, lorsqu'il a le sens de la portée de la

relation, dans une conversation extérieure au groupe, parce que son usage serait un non-sens hors du groupe. En langue vernaculaire, il est évident que le récepteur ne saisira pas, excepté s'il maîtrise le manouche, en langue véhiculaire, ces formes sont interprétables avec ambiguïté. L'usage principal de ce jeu de rhétorique est de rappeler ce qui lie, il est donc difficile de concevoir un usage quotidien hors du groupe, sinon sous la forme de préciser à un « autre » la teneur des relations. Si tel était le cas, il faut croire que dans cette condition, l'auditeur maîtrise déjà une socialisation avec le groupe, référée dans ce jeu de rhétorique.

PARAGRAPHE III : LA RETENTION SPHERIQUE

De cet usage de rhétorique signifiant la relation, l'emploi de certaines formes adverbiales ou d'adjectifs sert à rappeler l'appartenance au groupe. Élément dialogique, il procède aussi à une rétention sphérique, l'auditeur est conforté dans ses liens qui unissent, donc il est perpétuellement rappelé à ses obligations, sa position, son statut social parmi le groupe. Or le groupe fonctionne sur des principes définis par Simmel, les sphères. Nos interlocuteurs spatialisent leur lieu de vie, confèrent le titre premier, ainsi ils peuvent en déplaçant leur cadre de vie dans un autre lieu, répéter dans le nouveau espace, les frontières de leur cadre vital. Donc ce qui gravite autour, est hors des limites du cadre vivable, donc « à l'étranger ».

1 : L'USAGE

La rétention sphérique n'est pas pratiquée pour la seule nécessité de ramener l'individu vers le cadre de la sphère vitale. Nous présentons comme exemple notre groupe, celui qui est autour de notre caravane, à un instant T.

Il y a, outre notre logement, quatre autres caravanes, le groupe de référence de stationnement, parmi celui-ci nous nous impliquons dans trois ensembles familiaux élargis, ces ensembles ne sont pas que pure forme, ainsi B. est un élément apporté, par le mariage, dans notre ensemble familial. Son ensemble familial élargi est notre, sous le principe de la relation sociale endogène. Notre groupe de stationnement se réfère toujours « mentalement » au groupe plus large, des individus qui sont en relation sociale avec nous. Le groupe de référence familiale inclut d'autres groupes stationnés ailleurs soit dans l'agglomération bordelaise, quatre groupes référents, soit ailleurs en France, trois autres groupes, puisque ces

familles sont parties « sur le voyage », nous savons où ils sont, ce qu'ils envisagent de faire quant à leur déplacement, et enfin qu'il y aura un retour vers nous, nous nous référons aussi aux collatéraux qui résident et voyagent dans d'autres lieux de France.

Nos éléments familiaux partis au loin sont en contact avec des familles, des relations sont nouées, notre nom familial est cité, donc dans la condition du voyage nous sommes susceptibles de retrouver ces éléments, la promiscuité vécue sera un élément d'introduction lors de possibles déplacements. Ce pourrait être le groupe de référence communautaire. Enfin, dans l'élément discursif, les interlocuteurs se réfèrent à la fois à leur nom, leur langue, la présence dans un groupe, garantie de sociabilité. Ainsi ils appuient leur existence sur un groupe de référence culturelle. Les interlocuteurs évaluent l'implication sociale, se référant à une origine manouche, la personne donne à son auditeur à entendre qu'il existe.

« C'est du mauvais monde ! », cette phrase implique qu'un ensemble qui stationne peut être en rupture de lien social, simplement par leur situation de stationnement, ils sont seuls. Cette phrase n'est pas un constat, mais une supposition émise à cause de la première perception. Cette question ou affirmation, nous en avons saisi le sens et la pertinence car des familles restreintes, stationnant seules furent souvent des parents et leurs enfants, en rupture. La rupture peut être un choix, ainsi des individus dont l'activité entraîne des risques pour la tranquillité, ont une tendance à l'isolement. Des ensembles familiaux, aux pratiques et aux conditions peu sociales parmi les groupes, sont incités à garder de la distance, simplement parce qu'ils peuvent ressentir une exclusion de fait dans le groupe, ou parce qu'ils peuvent être peu fréquentables. La rupture peut être fatale, socialement fatale, une caravane qui s'arrête, l'herbe pousse autour, les espaces de passages fréquents sont tracés au sol. Autour de la caravane, des petits bâtis s'érigent, signes que cette caravane ne voyagera plus, là où le drame se noue, se précise lorsque cette caravane et ses éléments y vivent, ne reçoivent que peu de visites. Or cette condition d'isolement social, extraction d'un groupe, abandon de la condition de « voyage », même potentiel, consomme la rupture. De surcroît, des troubles du comportement peuvent augmenter la mise à distance. Cet isolement n'engage que ses auteurs, une famille de notre connaissance était dans cette condition de marginalisation, les comportements alcooliques étaient dangereux à gérer. Les individus n'avaient plus la maîtrise de leurs paroles, ils étaient susceptibles d'être compromettant pour l'équilibre social, il devenait difficile de « marquer du respect » pour ces parents, souvent critiqués, jamais totalement exclus, car ils existent encore parmi le groupe de référence, souvent au travers des discours.

2 : LA RUPTURE SANS RENIER L'APPARTENANCE

La rupture et le malaise social peuvent être provoqués, par le choix d'un individu de prendre de la distance, avec tout ce qui fait sens. Le cas de P., jeune garçon dont la famille possède un « nom », pratique le manouche, vit dans des ensembles communautaires, il a choisi de quitter cet ensemble socialisant pour un mariage « mixte », la jeune fille choisie est membre de la société englobante, une « gadji ». P. aurait pu choisir de donner un ancrage social à ses choix, c'est-à-dire amener la jeune fille dans le groupe, l'initier à « la vie du voyage », vivre en caravane. P. n'a rien fait de tout cela. Il vit dans un HLM, avec sa femme, il est plus souvent parmi les éléments de sa belle-famille que dans le groupe, il fait quelques visites à ses parents, mais ils sont si brefs que nous avons peu l'occasion de le voir. Une rencontre avec P. devient totalement anodine, elle se résume au « ça va », il ne participe plus au groupe, alors il semble inutile de prendre du temps avec lui afin qu'il soit informé sur la vie du groupe ou des événements qui ont marqué la vie de ce même groupe. Tout dans la parole échangée est rétention sphérique, disparaître d'un discours c'est ne plus participer aux échanges sociaux du groupe, l'individu brise les ponts en participant à son intégration dans la société englobante, il ne perd pas certaines des qualités qui font de lui qu'il est manouche, mais il ne marque plus de respect en visitant les siens, il ne fait plus partie de la narration ou des récits dans les sphères. E. explique son sentiment sur ce genre de situation, « c'est vrai, ça c'est vrai. Je connais beaucoup de personne qui sont mariés avec des sédentaires, manouches purs, ils ont un peu oublié leur langue, même presque tout, et qui se sont reportés sur la culture des sédentaires. C'est dommage ! Et là tu peux dire pour ces personnes là qui sont pures manouches de sang également, et là tu peux dire à ce moment-là qu'ils deviennent crus ces gens là. Et là sans problème, nous on peut leur dire en face d'eux, et ben, depuis qu'il s'est marié avec une sédentaire, il est devenu cru malgré que c'est un manouche. Pourquoi ? Parce qu'il a pris beaucoup d'elle, il devient cru d'un moment ou un autre, il devient cru. »

La rétention sphérique procède de ce que l'individu a un statut social, il est élément d'une famille élargie, il exerce ses devoirs de respect, il vit dans les groupes, voyage de groupes en groupes sans retenue. La constitution physique des groupes est un agglomérat de caravanes, visuellement c'est une masse, mais finalement c'est un ensemble de sphères intimes imbriquées volontairement les unes dans les autres. Il y a une acceptation « d'être ensemble », avec les contraintes de cette situation. Les sphères intimes sont spatialisées dans la parole « je vais chez moi, va chez toi ». La proximité de la caravane, un espace où l'on dépose les affaires de vie devient « chez moi ». Les sphères s'imbriquent obligatoirement. La

réception de l'autre, entre homme, est ponctuée par l'attribution d'une place, l'échange de parole, le partage d'un verre de café ou autre. Les déplacements de sphère à sphère sont des gestes participatifs à la vie du groupe, plus les relations sont fréquentes, plus elles s'inscrivent dans le récit historique. Ces sphères sont transposables, dans n'importe quel lieu, qu'elles soient insérées dans la société englobante ou dans un groupe très large de quelques centaines de caravanes, le principe reste le même, si ce n'est qu'elle peut se compacter en sphère d'affinité, celle des individus qui vivent généralement ensemble, par la proximité dans le stationnement, s'agglomère dans l'ensemble global. Retenir un individu dans ces sphères c'est le situer, lui donner une existence sociale, lui signifier la référence de famille, de stationnement, communautaire.

DEUXIEME PARTIE : A L'OREE DU MONDE

Le terme de monde se conçoit dans une représentation endogène, il n'y est pas question de la plénitude d'une sphère habitée par des milliards d'individus, mais de cet ensemble de personnes qui partagent les mêmes modes de vie, l'organisation sociale des groupes. Lorsque l'on voyage, un fourgon tractant une caravane d'une longueur assez grande, suscite aussitôt, lors de croisement sur les routes, des saluts respectifs. En cette période de transhumance estivale, sur les routes, les saluts échangés sont faits à l'adresse de celui qui ressemble. L'orée du monde est l'endroit d'où l'on regarde, d'où l'on esquisse le premier pas vers ces ensembles intrigants. Une intrusion est toujours appréhendée comme potentiellement dangereuse, les récits produits par les médias de l'autre monde, quant à des faits de perversion sexuelle, a pour effet d'associer le nouveau venu comme le représentant de cette société. Les gens du voyage perçoivent aussi, que ceux qui approchent les sphères, pour y entrer, sont souvent en rupture avec la société englobante. Les individus reçoivent dans leurs sphères, maintenus à la limite de l'exclusion, le terme d' « étranger », associé aux « yalé » (pluriel de yalo), l'avenir de ce visiteur sera ce qu'un individu du groupe en fera. Peut-être sera-t-il purement et simplement rejeté ? Ou alors accepté, le temps de savoir quel profit il est possible de retirer de cet intrus ? La relation s'établit sur cet état, rejet ou venue scrutatrice. Personne ne relâche son attention envers cet élément. Les conversations sont jaugées entre ce qui peut être dit devant et ce qu'il faut taire. Selon l'intérêt exploitable, les récits iront dans le sens d'un gain possible, alors s'il y a un lieu où toute la misère du monde a choisi d'élire domicile, c'est ici, dans la narration de conditions de vie exécrales. Le nouveau venu sera donc abreuvé de cette turpitude de la vie, en grattant un peu, il peut découvrir que ceux qui provoquent cette situation sont les siens. « Saisir à la fois ce qui est institué, sans oublier qu'il s'agit seulement de la résultante, à un moment donné du temps, de la lutte pour faire exister ou « inexister » ce qui existe, et les représentations, énoncés performatifs qui prétendent à faire advenir ce qu'ils énoncent, restituer à la fois les structures objectives et le rapport à ces structures, à commencer par la prétention à les transformer, c'est se donner le moyen de rendre raison plus complètement de la « réalité », donc de comprendre et de prévoir plus exactement les potentialités qu'elle enferme ou, plus précisément, les chances qu'elle offre objectivement aux différentes prétentions subjectives. » [Bourdieu Pierre, 1982 : 143]. L'intention est donc de donner à comprendre, plus précisément à réagir, bien que le propos du visiteur ne vaut guère plus que ce qui le qualifie, un propos de yalo, il ne peut qu'acquiescer ou entrer dans le piège tendu : contester. Commence alors, si le nouveau venu désire établir

des relations, un jeu d'introduction où la patience est la règle. La prétention objective du primo arrivant peut-être sincère, mais la perception de la démarche est subjective de la part d'un groupe. Il est toujours plus aisé pour des individus de gérer la venue d'un véritable demandeur, une personne en rupture de lien social avec la société englobante, qu'un individu incertain. Le maintien dans la structure se fera sous des conditions définies par celui qui reçoit. A terme, dans ce cas de figure, le demandeur peut devenir un « commis », ayant un patron ou une patronne auxquels il se réfèra toujours. Ceci est une situation des plus faciles, car l'individu conserve son caractère premier, c'est un gadjo, de fait, yalo, il sera maintenu dans cette situation infériorisante. Quand à l'avenir de l'individu devenu commis, sa condition peut être agréable ou inversement un calvaire, tout dépend de l'humanité du patron. Autre situation, celle-ci génère beaucoup de discussions, mouvements et interrogations, sur les raisons du maintien de la personne « étrangère » au sein du groupe. S'installe donc une relation ambiguë, parce que l'étranger dérange, pas par le fait de tenter de connaître ses intentions, mais sur sa condition de yalo. Il est difficile de laisser s'introduire quelqu'un, même si ses intentions sont bonnes, dans un système d'organisation sociale dont il ignore tout. Mérite-t-il de s'y introduire ?

CHAPITRE A : LA SITUATION INITIALE

Il existe pléthore de situations pouvant motiver une approche d'un groupe de manouches ou de voyageurs. Rarement une situation conflictuelle permet ce type d'entrée, un conflit est géré sous le principe dichotomique : tort et raison. En général, dans un conflit entre deux parties de la communauté avec la société englobante, l'avantage est à la communauté. En général, la communauté s'efface devant un conflit dont elle connaît l'issue, la défaite. Humanisme, affectif, romantisme, tous les qualificatifs peuvent définir les raisons de la démarche pour venir à la rencontre de la communauté, quelque fois cela peut tenir du simple hasard. Dans le langage, au travers de la parole, l'individu en quête de savoir, passe d'une situation d'inexistant à celle de la considération, à devenir acceptable.

1 : LE CHAMP NARRATIF

L'individu est au centre des conversations, il est décrié ou toléré, mais jamais laissé dans un état imprécis sur sa présence au sein du groupe. Quiconque arrivant dans la sphère de stationnement, interroge sur la présence de cet « étranger » dans le groupe, doit obtenir une réponse, sous la forme de la dichotomie : bon ou mauvais. L'« étranger » est rattaché à un référent, il semble impossible de laisser au centre de cet ensemble un individu sans qu'il soit rapidement situé par rapport à une personne du groupe, si tel n'est pas le cas, l'étranger est chassé de cet ensemble d'espace vital du groupe de stationnement. Par ce référent, l'individu peut répondre à toutes les questions sur les raisons de sa présence. Le membre d'un groupe, homme d'un foyer nucléaire familial, est la garantie du maintien en ces lieux. Dans le discours, les citations concernant le nouveau venu, le qualifie, il sera affublé à chaque fois que l'on parle de lui d'un article défini : le. Ainsi, plusieurs formules peuvent être utilisées, soit quant à sa condition, c'est-à-dire le gadjo, soit par rapport à son prénom, le Philippe, soit encore en relation avec son activité professionnelle, le boucher. Ainsi, quiconque entendant les formules de situation peut cerner qui participe à l'activité dans le groupe. Etre situé ne veut pas dire exister, dans le langage, l'intrus ne participe absolument pas à la vie sociale. Selon la condition du visiteur, le discours autour de la personne est variable, une femme troublerait beaucoup trop l'ordre des ménages pour pouvoir persister dans la permanence, car l'intrus est toujours suspecté d'une intention sombre. Un homme est moins dangereux, en cela qu'il est homme, un écart de sa part sera corrigé par des hommes. Dans le champ narratif, cet homme sera objet de précaution de langage à son égard, pas quant à son comportement, plutôt

par rapport à ce qui peut transpirer de l'activité du groupe dans les discussions. L'approche de l'étranger reste empreinte d'inexistence. Impossible de laisser un électron libre, l'individu fait des incartades dans la sphère où il est toléré. De sa propre initiative, il ne peut pas envisager une visite ailleurs, il doit être accompagné pour pouvoir se déplacer. Gage de précaution, mais aussi rappel de la position de la personne par rapport au groupe, une attache provisoire, rien de plus. Femmes ou jeunes filles conserveront de la distance avec cet homme étranger, quitte à devenir invisible. Nous nous souvenons de nos premières relations avec une famille, qui vit encore actuellement en caravanes tractées par des chevaux. Deux jeunes filles vivent dans cette famille, l'aînée inquiète par nos venues, ne tenait pas à paraître devant nous. Pourtant la configuration du stationnement des caravanes rendait difficile la possibilité de se dérober. Deux caravanes munies de limons pour atteler des chevaux étaient stationnées dans un chemin, une allée large de trois mètres sur une longueur d'une dizaine de mètres. P. réussissait à ne pas être visible, si j'étais devant la caravane, l'une des deux portes à battants sur le devant était fermée. P. se dissimulait derrière, si je passais vers l'arrière de la caravane, P. descendait, elle attendait que je bouge pour changer d'endroits. La raison de cette distance, je l'ai appris plus tard, je passais « dans les langues » comme étant un gadjo en quête de femmes dans la communauté. Une rumeur me précédait, elle était écoutée lorsqu'elle satisfaisait les craintes, raison de ne pas s'approcher.

L'individu, élément du champ narratif, ignore sa position discursive. Il est là, évolue, échange, dispense, la qualification qui lui est décernée n'est pas pour son usage. La production dans le champ narratif n'a qu'un usage endogène, il permet de savoir, d'attribuer une place, de donner une posture. Un individu avec qui les relations sont entretenues ne peut être que « kamlo » (gentil), l'inverse serait inconcevable. Cette gentillesse devient la garantie de la non dangerosité, l'argument le plus simple pour légitimer une présence, mais pas sa participation. Selon l'intérêt produit par le nouvel arrivant, il sera ménagé, convié à manger mais avec un cérémonial que l'on sent faux. Un intérêt financier sera vite consommé, une convoitise féminine laissera penser à une possible considération, plus rapide dans le milieu. Le champ narratif est mobilisé pour toujours tenter de savoir, maîtriser les intentions du nouveau venu est l'objectif premier. Pour arriver à cela, la personne sera très sollicitée dans des conversations, autour de sa situation sociale, professionnelle, parmi la société englobante. Chaque parole produite qui permet d'en savoir un peu plus sera transportée vers un ailleurs, d'autres sphères soucieuses elles aussi de savoir.

2 : LE NOM SITUATIONNEL

Gadjo il est, gadjo il restera, il est impossible de se dévêtir de son passé originel, surtout que celui-ci fait sens. Le terme est anathème social, bien sûr il est possible de trouver parmi la communauté des gens du voyage des personnes qui diront avoir de la sympathie pour les « autres », ceux de la société englobante. Je prendrai ce propos avec précaution, car le terme, au sein des groupes est empreint de péjoration. Lorsqu'au sein de mes groupes, je dis « um gadjo »(je suis un gadjo), la réponse est que cela est faux, je serai détenteur de plus de savoir endogène que certains individus des groupes. Si je déplais à une personne, elle utilisera rapidement à mon encontre le terme gadjo, me renvoyant ainsi à ma place, celle de mon origine. Une mère pour montrer à son enfant ce qu'est un gadjo, et en même temps pour me vexer, elle s'adresse à son fils qu'elle porte dans ses bras, « dé arta o gadjo » (fais attention le gadjo), à mon adresse. Ce qui démontre, par ces exemples, que le sens du terme ne connaît pas de variation. Gadjo, c'est être étranger à tout ce qui fait manouche. C'est rédhibitoire ! Il est assez facile de suggérer le sens du mot gadjo, lorsqu'une personne parle avec amabilité des gadjé (pluriel de gadjo) à un gadjo, il suffit de l'interroger sur le risque de devenir yalo en fréquentant trop les gadjé, ce que El. pense. La relation approfondie avec les « sédentaires » laisse entrevoir une perte plus qu'un gain, d'un point de vue « culturel », mais avant tout social.

Le gadjo en phase d'entrée, s'il est jeune, peut recevoir un autre qualificatif, celui de « raclo » (jeune garçon sédentaire). Le sens d'un maintien à distance est toujours le même, mais il est modéré par la jeunesse de l'individu en visite. Des « raclé » peuvent être copains avec des jeunes du groupe, à ce titre, il est toujours plus acceptable que des garçons aient des copains et copines hors de la communauté. Ainsi cela permet une prise de contact des adolescents vers le monde où devront aller « mangav » (travailler) lorsqu'ils seront hommes. Ensuite les garçons peuvent avoir des relations plus libres avec des jeunes filles sédentaires que des amitiés qui se doivent d'être platoniques avec des jeunes filles du groupe. Grâce à cette jeunesse, le raclo est considéré comme malléable, il n'est pas homme au sens endogène, c'est-à-dire un père de famille, donc le raclo n'est pas en rupture, obligatoirement avec son mode social, alors qu'un homme est pressenti ainsi. La relation avec les raclé est moins tendue, il peut y avoir camaraderie, relation commerciale, mais il est toujours sujet à des va et vient entre groupe et société englobante. Un raclo séjournant parmi le groupe peut vite devenir un rival, par rapport à d'autres garçons ou un prétendant susceptible de pouvoir être le futur époux d'une fille qui serait difficile à marier. La position sociale de raclo est prise dans

un sens de temporalité, il est rarement envisagé que le jeune sédentaire épouse la cause sociale des membres du groupe, il est acquis qu'en parallèle dans le monde sédentaire il lui faudra faire des choix. Ces choix ont pour effet de voir disparaître d'un jour à l'autre ce jeune, soit parce que le groupe se déplace, soit parce que le jeune sédentaire est pris dans une obligation envers la société englobante. Le terme est donc temporaire, il place le détenteur dans une attitude tolérante à son encontre, à cause de sa jeunesse, il est libéré de la suspicion qui pèse sur un individu, comme lui sédentaire mais plus âgé.

Le nouveau venu, parce qu'il a été patient, parce qu'il a maintenu des relations avec le groupe, parce qu'il a su faire preuve d'humilité, est hissé au statut de « désallé », ce n'est pas un statut, plus un qualificatif qui permet d'identifier. Le « désallé » baragouine quelques mots de manouche ou de voyageur, il sait « tenir sa bouche », avoir un peu de « respect ». Le désallé, comme nous le pensons, commencerait par le contact à perdre les saveurs fades de sédentaire au profit des parfums manouches, nous avons utilisé cette métaphore lors d'un entretien avec El., le cru, un élément brut, sans saveur, difficile, avec le cuit, plongé à mijoter dans un jus plein de saveurs, cuisiné à la saveur Manouche.

Lors des mariages mixtes, où une femme manouche épouse un sédentaire, mais sous la forme d'une union uxori locale, l'individu se trouve donc immédiatement plongé dans des alliances avec les membres de la famille. Mais il n'est ni manouche, ni voyageur, il sera qualifié, toujours péjorativement de « ruillo ». Il n'est donc pas issu d'une lignée « voyageuse », c'est un sédentaire, mais il a fait la concession de vivre parmi les voyageurs. Avec le temps, les naissances et les générations issues de cette union, fait Manouche, puisqu'ils sont à la manière des Manouches. Le terme « ruillo » ne lui sera pas jeté à la face, il servira d'identifiant pour les autres membres des groupes. Le mari ruillo peut avoir opté pour une alliance après des années de vie à côtoyer les « gens du voyage », il peut aussi avoir saisi les sens de la vie « du voyage », marquer les respects comme il se doit, avoir une biographie commune avec des « voyageurs ». Le mari, peut-être père, donc homme, il donne, de ce fait, au groupe une expansion par les naissances d'enfants, mais il reste ruillo, c'est dans ses souches. Chaque élément qui tente de pénétrer la sphère d'un groupe est pris en charge dans le discours, dès que l'on parle de lui il existe, il ne peut participer que lorsqu'il a fait la concession de tenter de ressembler, mais ce ne sera jamais qu'une ressemblance, plutôt un mime que des individus observent pour pointer la faute, afin de rappeler une chose : il a été donc il conservera toujours une marque indélébile de son altérité passée. Nous connaissons des individus ayant fait ce choix de vie, être sédentaire, se marier avec une femme Manouche, vivre et procréer dans le groupe, participer à la vie du groupe, tout en conservant une activité

professionnelle sédentaire. Le M connaît son statut, ses enfants ont grandi, se sont mariés dans la communauté, M n'est pas dupe quant à sa considération, il est apprécié pour sa biographie, mais il reste d'origine étrangère.

3 : L'ACCEPTABILITE

Le développement suivant aborde la condition de la capacité à vivre parmi le groupe, dans l'acception d'être presque semblable. Des intrusions acceptables, il en existe quelques unes mais elles sont toujours entachées d'un intérêt matériel ou autre, il y a dans cette rencontre une notion de manœuvre, de stratégie. Ce n'est pas cet aspect qui sera abordé. Notre intention est de tenter de définir qu'elles sont les conditions de la relation sociale entre les membres d'un groupe et un individu qui s'installe dans le « monde du voyage ». Je ne connais qu'une seule condition qui aboutit au partage total des conditions de vie, de l'acquisition des règles sociales des groupes, c'est le mariage, celui où le couple s'installe dans l'ensemble familial, que ce soit une union uxori locale ou viri locale. Précédemment dans ce document, nous avons abordé la rétention dans les sphères, dans le mariage mixte, il y a une volonté à retenir les éléments naturels dans le groupe, mais aussi « les pièces rapportées », à ce titre il y a acceptabilité. Que ce soit un homme ou une femme qui vient à partager la vie sociale des « gens du voyage », les conditions sociales des individus sont identiques à celles des autres membres. Les conseils, qui dans d'autres circonstances sont dispensés pour aider à réussir, ici sont donnés pour s'éloigner de la condition de yalo ou de yali. Là aussi, il y a une condition de réussite mais elle n'a pas un caractère universel comme la réussite dans la vie, mais une réussite dans la forme de ne pas compromettre la quiétude sociale du groupe. Un yalo, pur yalo, est dérangeant dans la sphère sociale d'un groupe, ne sachant pas ou n'étant pas apte à apprendre, il risque d'accumuler les impairs. Le groupe a une capacité restreinte à accepter les écarts de langage, de respect, de comportements. Alors des hommes peuvent s'adresser à un autre homme pour corriger la trajectoire, des femmes peuvent s'adresser à une femme afin de corriger son attitude. Cette situation de correction n'interviendra que lorsque de longues conversations se seront tenues dans les sphères intimes. La transmission est tout autant émission que réception. « L'efficacité de cette transmission, c'est-à-dire la reproduction d'une vision du monde, d'un principe d'ordre, de mode d'intelligibilité de la vie sociale suppose l'existence de « producteurs autorisés » de la mémoire à transmettre : famille, ancêtres, chef, maître, précepteur, guerrier, clerc, etc. Tant qu'ils seront reconnus par les « récepteurs » comme les dépositaires de la mémoire « vraie » et légitime, la transmission sociale assurera la reproduction de mémoires fortes. En revanche, quand les gardiens et les lieux de mémoire

deviennent trop nombreux, quand les messages transmis sont innombrables, ce qui est transmis devient flou, indéfini, peu structurant et les « récepteurs » ont une marge de manœuvre beaucoup plus grande qui va leur permettre à leur guise, se souvenir ou d'oublier. » [Candau Joël, 1998 : 120]. Lorsqu'un individu est admonesté, c'est toujours par un supérieur ou un égal social, mais si une personne trouble le havre qu'est le groupe, c'est que quelque part le groupe a péché par négligence.

C'est le cas dans une famille. La fille aînée s'est mariée avec un « raclo », un jeune sédentaire. Pour ménager les critiques, une biographie communautaire a été inventée par les membres de la famille. Celui que certains pensent être un « raclo », on découvert dans les discours un lien avec la famille Du, le G serait de cette famille. Ce qui a mis fin aux critiques sur l'origine de ce garçon. Mais c'est faux, c'est un raclo. Adeptes d'actes délictueux, il a payé sa dette à la société par des incarcérations, un enfant est né de cette union, mais le comportement du gendre pose de plus en plus de problèmes aux parents. Le père Ga a déjà eu l'occasion de le taper, avant cela il avait tenté de lui faire comprendre que certaines choses ne se faisaient pas dans ce groupe. Le jeune homme aurait du accepter ces recommandations comme des conduites de savoir vivre, d'autant que ce n'était pas de grandes contraintes, mais les évidences relatives au respect. Le gendre n'a pas voulu concilier. L'explication tient plus à un trouble du comportement dont souffre le jeune homme qu'à une impossibilité de comprendre, il ne veut pas céder devant une forme d'autorité qu'il refuse, qu'elle émane de son beau-père, de sa belle-mère, ou de ses oncles par alliance.

Alors les relations sont devenues de plus en plus tendues dans cette famille, le gendre est mis à l'écart, il ne cherche pas non plus à établir des relations cordiales. Le beau-père avait été conciliant, il a fait fi de querelles, l'a convié plusieurs fois à sa table. Et bien non, le gendre n'a pas modifié son comportement, il est critique, donc « il n'a pas de respect » selon Sy, sa belle-mère. En observant le comportement du gendre, nous remarquons qu'il a de grosses difficultés comportementales. Son enfance a été difficile, sa mère l'a abandonné, alors il a des comportements étranges. Il est vexant envers sa femme, il cherche à l'avilir. Ainsi il est capable de lui demander de mettre la table, de préparer à manger. Tout est prêt, il jette tout ce qui se trouvait sur la table, demande à sa femme de nettoyer. Enfin, il lui intime de faire du café.

« Il baise ses morts ce sale homme, si je pouvais lui donner du poison, je le ferai ! » dit avec rage Sy, la mère de P, sa fille mariée à G. « L'autre fois la P m'a dit qu'il l'avait tapé, pour rien, elle m'a dit que c'est parce qu'elle a dit quelque chose alors qu'un copain au G était là. Je l'ai pas dit au Ga, s'il apprend qu'il a tapé sa fille, il va le tuer. Je peux plus le voir en

peinture ce sale raclé. » Cette union n'est pas heureuse, elle trouble l'équilibre du groupe familial, elle risque de se finir dans des accès de violence.

Tous ne sont pas égaux dans la condition de vie parmi le groupe, donc tous ne reçoivent pas les mêmes critères de référence sociale. Même manouche, même voyageurs, certains peuvent conserver une part de « yalo », au point de se placer dans une forme de non-respect. Ainsi Et a eu à corriger son gendre, il avait eu le tort de frapper sa femme, le beau-père n'a pas apprécié, sur ce principe « je n'ai jamais porté la main sur mes enfants, c'est pas toi qui va te permettre de frapper ma petite ! »

L'acceptabilité peut dans certains cas, pour un membre à part entière, c'est-à-dire un individu au nom de famille communautaire, de sang, de pratique sociale relâchée, se résumer à une relation sans envergure discursive. Les conversations n'auront « pas de sens », pas d'intérêt car le producteur du discours est perçu comme ayant peu de qualités sociales. Son statut d'homme n'est pas remis en cause, ni sa situation familiale, mais sa parole est « en l'air ». Peu de crédit est accordé à son propos, cela peut paraître anodin, mais remis dans la condition de transmission dans la communauté, où tout est parole, cette insuffisance de crédit entraîne des précautions discursives qui dénaturent la relation. Des individus arrivent ainsi à être supportables, mettant aux aguets les autres participants du groupe sur des possibles écarts de langage, ils sont dans la condition d'acceptabilité potentielle. Des pères de familles dont la parole est sans portée, font peser sur leurs descendance de l'a priori, à cause du rôle de l'autorité au sein des foyers nucléaires, elle échoit à l'homme. Des individus maintenus dans cette condition de peu de crédit, il en existe quelques uns parmi les groupes que nous fréquentons. L'acceptabilité d'un primo arrivant n'est pas la même que celle d'un individu partageant une biographie de longue date avec le groupe, celui qui n'a pas le privilège d'appartenir par la naissance, doit avoir beaucoup plus d'attention à être conforme, que son vis-à-vis communautaire. Quant à de potentielles sanctions, elles sont réhabilitoires pour l'étranger, le sédentaire en phase de socialisation, elles sont de maintien hors des limites du groupe, lorsque le fautif appartient à « la communauté des gens du voyage » sans remettre en cause le statut social.

CHAPITRE B : LA SOCIALISATION DE L'INDIVIDU

Dans la situation idéale, celle de l'acceptabilité d'une personne nouvelle dans le groupe, elle se doit, parce que « yalo » de condition primaire, c'est-à-dire « pas voyageur », de modeler son comportement selon les conditions de la relation sociale au sein du groupe. Pour acquérir des savoirs, il faut au nouveau membre s'armer de patience, les conversations ne sont jamais ouvertement à l'adresse de celui qui a besoin de savoir. Si son arrivée est la conséquence d'un mariage, il peut espérer de sa femme quelques conseils, quelques recommandations sur ce qu'il ne faut pas faire. Mais c'est tout, peut-être un ancien le prendra d'affection, lui parlera des temps anciens, mais à toute interrogation afin de savoir pourquoi telle chose est ainsi, il lui sera répondu « c'est comme ça ! »

1 : YALO, LE CRU

Sans crier gare, l'entrée dans le groupe est entachée de stéréotypes, il est inutile de tenter de cacher quoi que ce soit, El. accepte une déduction quant au terme yalo, c'est ne pas savoir : « c'est vrai, si t'as raison. Comme un étranger, par exemple, vient chez nous, enfin étranger, un sédentaire quand il vient vers un peuple de manouches, par exemple, s'il ne connaît pas comme tu dis. Heu, dans un premier temps, c'est pas qu'il va être accueilli mal mais il va se trouver un peu gêné, et nous on le prend, ce gars comme en face de nous, on le prend pour, ben, on se dit il est ... cru. Il est yalo quoi ! Mais s'il rentre vite dans une conversation dans tous domaines et qu'il est vite cool, et qu'il se met un peu dans le rang des manouches, on se dit qu'il n'est pas si fou que ça ! ». Parce que dans le terme de yalo, il y a des représentations endogènes qui alimentent la précaution dans le contact avec les sédentaires. Le Yalo est cru, si nous utilisons une analogie nous dirions qu'avec la crudité le yalo a la raideur du légume, la rigidité du végétal pas cuit. Nos interlocuteurs ont immédiatement une attitude de méfiance vis-à-vis d'une personne en phase d'entrée dans les sphères. La question qui effleure toujours les esprits est de savoir qui est cette personne. Question commune à toute individu qui voit entrer quelqu'un dans son espace personnel.

Cette posture de réception va évoluer vers une autre position, celle de précaution. Le sédentaire, bien qu'il soit depuis quelques temps parmi les « gens du voyage » ne peut se départir de cet habit de lumière, si clair aux regards des « voyageurs », si invisible à celui qui le porte : « on peut le dire oui, parce qu'il n'a pas assez de culture en lui, c'est vrai malgré qu'il fréquente beaucoup le peuple manouche, on peut dire, on peut dire, en vrai on peut dire c'est un vrai « déssalé » malgré qu'il est pas manouche, malgré qu'il parle pas la langue, qu'il

comprend un peu, il n'est pas si cru que ça, il est pas arriéré je veux dire, mais ça reste un sédentaire et il a encore des choses à apprendre, il reste en lui-même que on peut dire comme toute à l'heure, qu'il a pas le sang manouche, c'est vrai. Cela reste en lui, dans n'importe quoi qu'il entreprend, nous on va le voir, on peut se penser tiens il s'y prend mal, il aurait pu faire autrement, et ça c'est yalo, le fait d'être yalo, oui. » Tout ce qu'il peut faire, ne pourra jamais effacer la marque indélébile de son origine, les propos de nos interlocuteurs tendent à confirmer cette interprétation sur le terme de yalo. Car dans les éléments qui « font manouches », il y a le nom de famille associé à l'histoire sociale de la communauté, l'appartenance par le sang et la pratique de la langue. Deux de ces éléments sont accessibles par l'acquisition des savoirs, par le partage de vie du voyage mais le troisième, relatif au sang est l'argument qui permet de prononcer l'anathème social : être ou ne pas être de sang. « Bien oui, oui, c'est normal, je crois, c'est la base ça. Comme je disais toute à l'heure, c'est un gars qui a changé totalement, et qui est venu parmi, peut-être, des manouches qui l'ont accepté pire que tout ce que tu veux. Trop bien il est. Mais en lui en fait, le véritable coulement qu'il a en lui. Le seul problème, c'est le sang qu'il a pas, le sang, je crois, c'est la base centrale. Le sang qui coule en lui est sédentaire. Et ça il ne le changera pas. Bien qu'il connaisse toutes les langues, tziganes ou quoi que ce soit, le sang il changera pas son sang. Dans cette profondeur là, il reste cru. » Cette crudité est irrémédiable, rien ne pourra enlever à celui qui a pour domaine de socialisation primaire, la société englobante. Nous connaissons un homme âgé, le Zé, cet homme est un érudit autodidacte dans la communauté manouche. Son entrée dans la communauté s'est faite il y a de nombreuses années en étant un commis. Il était sous la coupe d'une famille vivant en caravane à chevaux dans le Puy de Dôme. Il est resté docilement dans cette famille plusieurs années, puis un jour il s'est marié avec une des filles de la famille. Il a construit son foyer dans le groupe, a donné une descendance, deux garçons aux réussites différentes, l'un très bien marié, l'autre trop immature. « Cet homme là, c'était un commis, maintenant il parle sept langues différentes, le gitanos, le manouche, le rom et plein d'autres langues d'autres pays. Il est pasteur, il voyage à travers le monde, il va dans des pays qu'on a jamais entendu parler. Il est riche, il a un beau métier, il vend des tapis qu'il va chercher dans le pays lointains. T' imagine que c'était le commis de mon oncle ! » le défunt B avait tenu à nous présenter cet homme, nous avons fait sa connaissance et apprécié son savoir. Malgré tout cela, son parcours reste entaché par sa condition première, d'avoir été un commis.

Yalo, au sens endogène est une catégorie qui organise la relation sociale, le sens est contrit lorsqu'il est adressé à un étranger, un sédentaire, il fait partie du discours : « Doctrines, contes, récits, mythes inscrits dans une trame narrative sont les clés de voûte de mémoires fortement structurées qui contribuent, au sein d'un groupe ou d'une société, à orienter

durablement les représentations, les croyances, les opinions et à entretenir l'illusion de leur partage absolu et unanime. Ces grandes catégories organisatrices des représentations identitaires collectives sont d'autant plus efficaces qu'elles disposent de relais nombreux dans tout le corps social sous la forme de milieux de mémoire : l'école, l'église, l'Etat, la famille. A l'origine de pratiques et de rites divers, ils vont diffuser et faire vivre les grandes mémoires organisatrices. » [Candau Joël, 1998 :176]. La force originelle du terme s'établit dans le sens, dans la représentation, que le mot produit lorsqu'il est adressé à un sédentaire, il n'a sûrement pas la même puissance quand un homme ou un jeune garçon de la communauté est qualifié de yalo.

2 : L'ATTENUATION

Etre moins yalo ne se réalise qu'au travers du temps. Comme le soutiennent mes interlocuteurs, rien ne pourra changer cette qualité associée à l'origine. Mais l'atténuation est possible, car des « avatars » de l'origine, le sédentaire peut perdre le qualificatif en ne conservant, dans les discussions restreintes, que le nom. Il ne sera plus qualifié de yalo, mais conservera son nom originel de gadjo. Ce nom ne lui sera pas jeté à la face, excepté dans le cas de conflit où le nom sera argument de différence, mais il restera qualifiant pour quiconque, pour un nouvel arrivant dans le groupe, qui aurait besoin de cerner la position de ce personnage « étranger ». Dans le discours, il semble à nos interlocuteurs, mais aussi à d'autres personnes rencontrées, nécessaire de connaître l'origine de celui qui est en face d'eux. Lorsqu'il y a certitude d'appartenir à la communauté, il est demandé ses références lignagères, sous le principe du nom de l'individu, souvent son surnom communautaire, associé au surnom de son père, augmenté par le nom de famille. Lorsqu'il est question d'interroger sur la présence d'un gadjo, vivant parmi le groupe, n'étant pas un commis, il y aura atténuation dans le discours. Il sera question d'utiliser les termes justes pour préciser la situation de l'individu, pas question de le réclamer d'une famille, la sienne est totalement étrangère. Puisqu'il faut le situer, l'individu sera rattaché à une famille, « il reste vers moi », « il est marié avec ma sœur », ensuite il est possible de prouver l'intérêt à conserver la personne au sein du groupe, soit par rapport à son métier, soit par rapport à des qualités, soit par rapport à un comportement de bienséance, enfin la durée du séjour peut aussi aider à percevoir le niveau d'intégration. Ces pratiques tendent à démontrer que celui qui est intégré dans le groupe ne peut être identifiable que par l'usage de mots. Inversement ces mots produits ne sont pas un gage de crédibilité, dans l'acception de ne pas faire de faute. Si l'adage « l'erreur est humaine », cet écart sera pardonnable à ceux qui sont humain au sein du

groupe, c'est-à-dire les éléments de la famille, mais cette modération ne peut pas s'appliquer au « gadjó » parce qu'il n'est pas, il n'a pas cet élément affirmé comme de nature. Le principe d'atténuation, les conditions inhérentes à son application, est une forme de resocialisation, mais elle est contraignante pour celui qui est susceptible de profiter de cette tolérance. Désocialisé au regard de la société d'origine, en phase de resocialisation, l'individu acquiert un statut, peut-être un rang social mais avec une menace constante. Cette forme de pression peut être un moyen de forcer l'adhésion, dans le meilleur des cas, ou bien, un rappel constant de l'impossibilité d'une intégration. « L'anomie désigne donc une tension insoluble entre les buts proposés par la société et les moyens illégitimes aux yeux de la société pour les atteindre. Ce point de vue sur l'anomie insiste donc principalement sur le fait de la désocialisation, sur le défaut d'intégration sociale, de l'individu à la société globale. Il faudrait peut-être parler ici d'anomie négative car l'accent est mis sur l'aspect déstructurant de la part du lien social global. Cependant, d'autres chercheurs notent, tout comme l'avaient déjà remarqué l'Ecole de Chicago ou le courant de l'interactionnisme symbolique, que cette désocialisation globale peut s'accompagner d'une resocialisation au sein d'un groupe restreint. » [Xiberras Martine, 1998 : 124]. Il semble que par ce principe d'atténuation, les membres de notre communauté d'adoption, permettent l'entrée au sein du groupe, car il semble qu'il soit insupportable, soit inenvisageable que l'individu reste entre deux mondes. Dans cette hypothèse, de principe d'atténuation il n'y aura pas, si l'individu ne fait pas un investissement certains. Ce peut être de partager des moments de voyage avec une famille, une participation à une activité économique, l'investissement est considéré lorsqu'il y a une forme de mimétisme. Sans investissement certain, il est sûr que les relations se délitent, avec pour effet la rupture des liens. Le mimétisme est un geste acceptable car il correspond, en partie, à ce que les gens du voyage désirent de la part du nouvel arrivant, l'observation silencieuse. Il place ainsi, sur une période de long terme, l'individu dans une posture d'initiation, une personne sans parole, un être que l'on guide dans le groupe social, en somme un enfant. L'atténuation est une forme d'acceptation mais dans un sens de concession. Les membres de la communauté concèdent provisoirement l'intrusion d'une personne dans le groupe, elle est légalisée par la parole d'un homme qui est le référent de l'intrus au sein de l'ensemble. L'atténuation est donc d'accepter parmi l'ensemble, une antithèse sociale, au risque de déranger l'ordre communautaire. Mais par ce principe d'atténuation, les membres perçoivent l'individu avec ses imperfections possibles, les éléments discursifs de la conversation avec le personnage sont adaptés à sa condition : converser mais sans divulguer. Exemple du principe d'atténuation, l'individu a un référent, avec lui il peut converser. Mais lorsque l'homme est absent du groupe, le personnage se trouve sans interlocuteur. Il ne peut pas tenter d'amorcer une conversation avec un autre

homme, aucun ne cherchera le contact. Il peut dialoguer, discuter avec des enfants ou de jeunes garçons mais pas d'investissement avec un rang social supérieur. Petit à petit, au fil des mois, des années, le cercle des contacts possibles va s'élargir.

3 : LES JEUX DE TENSION

« La socialité se forge alors au sein d'un groupe, grâce à une action de groupe, c'est-à-dire par une pratique unifiante : c'est grâce à une pratique sociale commune que les sujets sociaux forgent ensemble des représentations communes. Pour Michel Maffesoli, tout se passe comme si deux ordres sociaux coexistaient en occupant chacun des positions fondamentalement opposées. » [Xiberras Martine, 1998 :128]. Le groupe œuvre pour l'insertion du nouvel arrivant, mais il n'y est pas encore question dans les premières années de l'initier sous une forme rituelle, il n'en existe pas. L'accession au savoir se fait par la pratique, mais la découverte des sens est longue. Durant cette période, l'individu en phase d'installation peut être amené à subir des jeux de tension. Ces situations ne sont pas des actions calculées, des stratégies élaborées pour tester l'individu. Mais par la différence qui fait sens au sein du groupe, la personne se trouve dans la situation d'avoir à faire des choix. Ces jeux de tension éprouvent la socialité de l'individu, mais pas une socialité au sens commun, une socialité propre au groupe. Des réflexions relatives à la société englobante peuvent choquer l'entendement du personnage, ce peut être vexant mais difficile d'en percevoir l'intention, est-ce à l'adresse de celui qui en est issue ou est-ce une réflexion d'usage. Il est fréquent d'entendre des critiques à l'encontre du comportement de « l'autre », cet élément discursif appartient à l'expression de l'altérité, il semble nécessaire de rappeler ces critiques, sans doute pour légitimer la représentation endogène. Ces jeux de tension imposent de confirmer un choix, sans avoir à le verbaliser, le silence, le fait de se maintenir parmi le groupe, peut être interprété comme un accord tacite de la part de celui qui s'installe. Ainsi cette réitération est interprétable comme une adhésion à l'ordre communautaire, la société englobante a ses règles, normes, obligations, en émettant une critique, l'ordre social communautaire est mis en exergue comme le « dire-droit » que qualifie Bourdieu. « Dans les sociétés traditionnelles, la cohérence du tout social est effectivement assurée par la nature du lien social, entièrement construite sur la base de la solidarité mécanique. Par contre dans les sociétés de la modernité, ces anciennes morphologies communautaires, que Durkheim appelle les « cadres sociaux intégrateurs », sont peu à peu déstructurées par l'introduction de la division du travail. La société domestique, la société politique, la société religieuse, et les différents regroupements des corps intermédiaires de la grande société, perdent peu à peu leur

structure communautaire sans toutefois accéder à la forme de la solidarité organique. » [Xiberras Martine, 1998 : 171]. Lors de l'accession, conditionnelle, le nouvel arrivant percevra petit à petit ce qui fonde l'ordre communautaire, il n'a pas les qualités, de sang, de nom familial, ne pratique pas la langue, il reste possible d'acquérir une place parmi le groupe, l'adhésion par l'acquisition des savoirs peut rendre légitime l'individu, il devient conforme dans sa pratique, mais reste étranger par son origine.

CHAPITRE C : L'ACCESSION CONDITIONNELLE.

Elle reste conditionnelle car, parmi nos interlocuteurs, il semble évident qu'une personne issue de la société englobante n'est pas habituée, en premier lieu aux conditions de vie du « voyage ». Ensuite, l'acquisition des savoirs endogènes se fait à l'usage, avec le temps. Rien ne permet de garantir, parmi mon groupe, que celui qui s'introduit, s'installe définitivement. Il est évident que la question de la personnalité, du comportement du nouvel entrant est à prendre en compte, il faut aussi envisager que le nouveau venu modifie son entendement selon l'organisation sociale des groupes, de la communauté, de la famille à laquelle il accède. « Oui ça peut s'apprendre bien sûr, ça peut s'apprendre mais il sera jamais au top, il sera jamais au top. Le sang c'est tout, heu une petite parenthèse vite fait. Une comparaison. Je connais une personne qu'a été élevée toute petite, il a été pris par la DDASS, c'est aussi un pur sédentaire, un pur sang paysan, je veux dire, un paysan. Il a été élevé par un peuple manouche, des vrais manouches, comme on dit « ext manush »[hert manouch]comme on dit, des vrais manouches. Il parle la langue, il la parle couramment la langue, il a tout, mais son sang il est pas à la base, il a la couleur, il a tout mais, au fond de lui, il de race paysanne quand même, et peut-être pas tout à fait yalo, il peut l'être parce qu'à un moment ou un autre il peut sortir de ça. Je connais des gens qui sont sortis, ils ont repris leur sens, ils parlons plus, ils sont revenus à leur source naturelle, quoi, et c'est normal ça. » En interprétant cet entretien, mon interlocuteur admet l'arrivée et le départ du groupe, il sanctionne ce départ comme un échec, celui de n'avoir pas pu accéder à une vie de qualité supérieure, par manque de volonté : « C'est pas une volonté, c'est une supériorité, oui. Moi je trouve que le peuple manouche c'est ... Parce que regardes, le peuple manouche, c'est plus supérieur, aux sédentaires. Pas dans tous les domaines attends, dans la culture je parle, pour essayer de rentrer par exemple pour essayer de rentrer dans des grandes discussions par exemple, pour apprendre la langue par exemple, pour apprendre notre mode de vie, pour être habitué à dormir par exemple dans les caravanes, ou dans des roulottes, ou dans des fourgons, ou dessous des roulottes, au bord des ponts si c'est nécessaire. Un sédentaire certes, bien sûr qu'il y a des clochards dans les rues, et puis des SDF, mais ça excuse pas tout le reste, beaucoup ne vivraient pas comme nous, et comme on dit dans les maisons enfermés un peu, ça nous irait mal, mais le sédentaire c'est normal pour lui. Avoir sa maison, c'est normal, nous avoir notre maison c'est pas normal, nous notre maison c'est la caravane tient. Moi je pense tu prends un sédentaire, tu le prend en caravane, il se tue, il se pend. » Pour ne pas aboutir à cet excès, le nouvel entrant doit en même temps acquérir les savoirs endogènes,

ceux-ci permettent à défaut de comprendre, en tout cas d'admettre l'altérité, de se positionner au sein de l'ordre social.

1: « UNTI VEL I ERA ! » MARQUER LE RESPECT.

Pris dans une tentative à découvrir le fonctionnement des relations sociales, le nouveau venu ne percevra pas lors des premières fréquentations que l'ordre communautaire est fondé selon la notion de respect. « Comment veux-tu qu'on fasse affaire, il avait pas le temps de nous parler, c'est avec la femme qu'il voulait qu'on discute. Tu vois bien ! Mais nous, on peut pas faire des choses comme ça. » Ainsi, S. nous explique comment il lui fût impossible de négocier le prix d'une jument, parce que pour fixer le prix il aurait dû discuter avec une femme. La maîtrise de la parole est sexuée, il était donc impossible de discuter d'affaire d'hommes avec une femme. Ils auraient pu accepter de leur propre initiative, deux hommes pour parler, mais négocier avec la femme, cela était à l'encontre de leur rang. L'un des deux hommes était grand-père, la femme jeune mariée, sans enfant. Il y avait selon la notion de respect deux rangs sociaux de décalage entre l'homme et la femme, ajouter à la condition sexuée. Une simple conversation devenait impossible, à plus forte raison une négociation sur le prix de la jument. Dans le contexte de cette phrase prononcée par S., l'homme qui n'avait pas le temps, était un patron de cirque, il semblait d'accord pour la vente d'un de ces animaux. Mais au moment où les deux hommes devaient discuter avec lui, il n'avait pas le temps, il délégua à une femme « manouche » de discuter avec eux. L'analyse de cette situation permet de situer les niveaux de respect, le patron de cirque, s'il avait connaissance de la notion de respect, savait qu'il rendait impossible la conversation, ensuite qu'il manquait de ce fait, de respect envers un ancien. S'il n'avait pas le temps, il aurait dû s'excuser auprès de l'homme le plus âgé, reporter la rencontre à plus tard ou de dire directement que la jument n'était pas à vendre. Une femme peut discuter avec un homme, d'abord avec son mari, ensuite ses enfants lorsqu'ils ne sont pas mariés, ou bien de rang social inférieur. Il faut qu'elle soit qualifiée selon l'ordre communautaire d'ancienne, une « bibi », une grand-mère pour pouvoir s'adresser à un homme. Le même homme est contraint à l'identique dans la répartition des jeux de paroles.

L'ordre social se fonde sur l'organisation des relations selon les âges de la vie, le rang le plus inférieur étant l'enfant, le supérieur, l'ancien. Entre ces deux extrêmes, il y a la condition de « jeune garçon », de l'adolescence jusqu'au mariage, d' « homme », rang qui survient lors de la naissance d'un premier enfant. Le respect s'applique selon ces strates, dans un ordre croissant, le plus jeune doit le respect à tous ses supérieurs sociaux, le jeune garçon à

l'homme, l'homme à l'ancien. Le respect est une pratique sociale, le respect se marque, il appartient également au discours. L'appropriation rhétorique est une expression de ce respect, rappeler les liens qui unissent c'est aussi rappeler les obligations respectueuses de l'inférieur vers son aîné. Lorsqu'une conversation est établie parmi un cercle d'homme, l'entrée dans le discours est ponctué par un salut au plus ancien, l'arrivée dans le cercle d'un plus ancien est marquée par l'ouverture du lieu de paroles au nouveau venu. Attablé, lors de la venue d'un homme près de la table, celui-ci est convié à partager le repas, un jeune garçon cède la place à son aîné. Les filles mangent déjà à côté de la table. Cet ordre social régie toutes les rapports au sein du groupe, essentiellement dans les relations sociales, le respect est un fondement supérieur aux liens de filiation, de collatéralité. Ainsi mon cousin, F. me parle de son beau-frère « Deux fois je l'ai invité pour des anniversaires vers nous, crois-tu qu'il est venu, et bien non. Si, je mentirai, la première fois c'était pour l'anniversaire de mon père, il est parti sans rien dire. Ensuite samedi dernier pour ma petite, il est le parrain. C'est bon, j'ai compris. C'est pas que de pas venir, il aurait pu dire je peux pas, ou excuses-moi je serai pas là. Non, rien ! Quel respect il a pour nous, envers moi je l'avais invité, mais envers mon père. » La faute est consommée sur le principe d'un écart au respect, le geste de l'invitation, mon cousin le considérait comme la continuation de l'affectif qui semblait unir les deux personnes, ainsi que de marquer du respect envers un ancien lors de la célébration d'un anniversaire. Il faisait un geste fort envers son beau-frère par le partage d'un moment familial fort. Le beau-frère a décliné l'invitation, sans arguments convaincants. Il est possible de trouver des explications issues d'autres domaines scientifiques pour expliquer cette attitude, mais j'utilise pour étayer l'analyse du fait les éléments discursifs endogènes. Au travers du discours, mon cousin considère que l'absence, alors qu'il fût sollicité, est une faute qualifiée comme un manque de respect.

Pour le primo arrivant dans les sphères manouches ou de voyageurs, il se laissera aller à converser avec des femmes, sans ressentir une faute, pas si blâmable que cela, mais la perception par l'entourage sera de considérer, le fautif comme un « yalo ». Le nouveau venu est un enfant, les petites fautes sont donc excusables. Dire que l'intrus, en phase de socialisation est placé au rang d'enfant est analysable au travers de l'application des notions de respect. Enfant, il est considéré comme ne sachant rien, d'être yalo. L'infantilisé ne peut converser, voir jouer, voir partager des moments qu'avec des enfants ou de jeunes garçons, il s'interdira de plus en plus à parler aux jeunes filles ou aux femmes, pour cela il lui suffira de faire comme les enfants et les jeunes garçons. Enfin des hommes s'adresseront à lui avec une forme de sagesse, sur les temps anciens, sur les choses qu'il ne faut pas dire, à commencer par interroger. Le nouveau venu, dans la représentation endogène devient de moins en moins

« cru », il est amené à partager des moments de vie, tristes et heureux, avec le groupe dans lequel il tente l'insertion. Dans la phase d'accession aux savoirs, celui relatif au respect, ne procède pas de l'interaction. « Dans certains cas, les principes d'interaction sociale –ou d'autres principes encore –jouent le même rôle que les principes conversationnels dans les exemples que nous avons analysés. L'énonciation d'une phrase impérative(« Entrez », « Passez devant », « Retournez chez vous ») est fréquemment interprétée comme une invitation ou une permission parce que, si on l'interprétait comme une injonction, c'est-à-dire comme un acte menaçant pour la face de l'interlocuteur, l'accomplissement direct de cet acte violerait le principe d'interaction mentionné plus haut. Les principes d'interaction, ici, servent, comme les maximes conversationnelles dans d'autres cas, à déterminer quel acte illocutionnaire indirect le locuteur a l'intention d'accomplir quand il fait une énonciation qui, en apparence, les enfreint. D'une façon générale, n'importe quel principe normatif mutuellement accepté peut jouer un rôle analogue à celui des principes conversationnels dans des stratégies d'indirection. » [Récanati François, 1979 : 159]. Les principes conversationnels, au travers du respect endogène, sont établis sous la forme du rapport d'autorité, le rang supérieur dispense, le rang inférieur écoute. Il n'y a véritablement interaction qu'entre deux individus ou plus, que lorsque ceux-ci sont de rang social égal. Celui qui ne détient pas l'autorité, doit, selon la conception endogène, « savoir tenir sa bouche. »

2 : LE PARTAGE DE BIOGRAPHIES

Il y a, dans le propos de nos interlocuteurs, une notion de différence au sein même du groupe qui se côtoie, entre ceux qui sont manouches, possesseurs du sang « symbolique », et les autres, ceux qui peuvent partager la même langue, les mêmes conditions de respect, de mode de vie, les mêmes représentations. Le nouveau venu dans ce groupe, cet ensemble de groupe, cette communauté, peut être identifié, à l'usage, comme voyageur. Il le sera par ceux qui ne le connaissent pas, ce sera donc une acceptation par mimétisme, si l'information est donnée sur l'origine de celui qui paraît étranger, il y aura une acceptation par respect. En thésaurisant, avec des familles, un ensemble de moments, unifiants, qu'ils soient tristes ou heureux, donne à la présence de celui qui pratique en retour un respect de sa condition. La condition est acquise par le temps, lorsque nous avons abordé l'acceptation, il y était question de placer le nouveau venu dans la condition d'un enfant, dans l'écoute et l'observation silencieuse afin d'apprendre, de découvrir ce monde qui n'est pas le sien, mais celui d'une adoption temporaire. Cette adoption prend du sens lorsque l'individu devient, de plus en plus

un élément, une part du groupe par le partage de biographie. Les événements fondant dans le groupe, sont à la fois des gestes quotidiens, exceptionnels et de la vie. Dans le quotidien, un individu « accepté » est sollicité lorsqu'il approche d'une table dressée, il est convié à partager le repas, marque de respect envers le visiteur, mais aussi de la part de l'invité envers l'hôte en acceptant de s'asseoir. Événement de la vie, lorsque des décès surviennent, le nouvel initié peut participer au « veillage » du défunt. La veillée est une période qui dure entre deux et trois jours, jour et nuit, les visiteurs se succèdent auprès de la famille. Ainsi ils viennent, par leur présence, marquer l'ultime respect à la personne qui a quitté la famille, le groupe, la communauté. Veiller, c'est accepter de rester, au bord d'un feu, parler de la vie « du voyage », des événements de vie qui ont frappé les visiteurs, heureux ou moins. Les conversations sont d'autant plus consacrées qu'elles sont exprimées dans un moment de rigueur. La rigueur s'exprime par l'absence de musique, de bruits de télévision, de bruits intempestifs, chacun tente durant ces jours de faire le plus grand silence. Le silence est de rigueur sur l'endroit, « la place », où le défunt est veillé, toute polémique est tue, toute vengeance entre des éléments, se rencontrant dans cette circonstance, sont mis entre parenthèses. « Chez le Manouches on ne parle pas des morts, car on se méfie des souvenirs qui pourraient trahir la personnalité du défunt. L'oubli, dans ce cas, est un signe de respect de la singularité de chaque vie humaine que le travail de la mémoire ne pourrait qu'altérer. De même, l'oubli peut être nécessaire au lien social et à l'affirmation par le groupe de son identité. C'est pourquoi, note Halbwachs, « la société tend à écarter de sa mémoire tout ce qu'elle pourrait séparer les individus, éloigner les groupes les uns des autres, et à chaque époque elle remanie des souvenirs de manière à les mettre en accord avec les conditions variables de son équilibre ». [Candau Joël, 1998 : 125]

Autre événement de vie, les mariages, les naissances, les anniversaires, sont aussi des moments de convivialité, inviter telle ou telle personne est une marque de respect envers les plus âgés, envers des hommes de rang social équivalent. L'invitation est un acte de reconnaissance, c'est mériter de participer à un moment d'union du groupe. Une omission en la matière, peut se traduire, non pas comme un simple oubli, mais par manque de précaution envers la personne oubliée. Il est fondateur de réunir les éléments du groupe lors de fêtes, c'est bien sûr un moment de convivialité, mais l'hôte fait en sorte de ne pas oublier les personnes envers qui il se doit de « marquer le respect ». L'hôte peut avoir des précautions à recevoir des parents, pour diverses raisons, acariâtres, « chicaneurs lorsqu'ils ont bu ». Cette infraction peut être offensante, mais à celui qui a fait ce choix, de ne pas inviter un tel ou un autre, il doit assumer sa décision.

La présence du nouveau venu, qui partage de plus en plus, des moments de biographie, n'est pas malvenue, au contraire, ayant l'initiative de venir et d'accepter une invitation, est une marque, preuve de respect, affirmation d'être un membre du groupe. La vie dans le groupe se veut d'être celle de partage, la biographie se constitue chaque jour par des gestes anodins, comme vivre ensemble. La répétition de ces moments fonde le partage de biographie, donc fonde une histoire commune, une mémoire forte. Un événement ne sera pas toujours identifiable dans le temps, il le sera par la situation géographique, tel ou tel lieu, par les membres présents, par les circonstances de l'événement.

Le partage de biographie est un élément de l'historicité. Dans le sang « symbolique », je soumettrai comme analyse une appartenance à une histoire « de longue date dans la vie du voyage », ces conditions de vie, ces parties d'histoire « du voyage », avaient, selon certains de mes interlocuteurs, la capacité d'imprimer dans le sang les qualités de la « manouchitude », la référence aux ascendants, des plus lointains que la mémoire ait pu retenir, tout ceci fait qu'ils sont restés manouches, sans avoir fait l'erreur de dégénérer ce sang « Que veut dire, du reste, « dégénérer » (un mot qu'on avait déjà rencontré chez Buffon) ? « Le mot dégénéré, s'appliquant à un peuple, doit signifier et signifie que ce peuple n'a plus la valeur intrinsèque qu'autrefois il possédait, parce qu'il n'a plus dans ses veines le même sang, dont les alliages successifs ont graduellement modifié la valeur » (p.162) Si dégénéré veut dire « qui a modifié la composition de son sang », cela ne signifie –t-il pas que tout mélange (nouveau) est une dégénérescence ? C'est bien ce qu'affirme incessamment Gobineau : c'est un « malheur que les mélanges ne s'arrêtent pas » (p.344) car le mélange « mène les sociétés au néant auquel rien ne peut remédier » (p.345) ; la vie d'une race est faite d' « une série infinie de mélanges et par conséquent de flétrissures » (p.1163) » [Todorov Tzvetan, 1989 : 191]. Or ce mélange est plus acceptable dans la configuration virilocale, la nouvelle venue est initiée à l'histoire de la famille, à laquelle elle va participer en donnant naissance à des enfants de « sang », elle apporte sa capacité à procréer, à minima, son nom lorsqu'elle est de famille manouche, dans la condition optimum. Le partage de biographie est imprimé dans ce qui fait sens, le symbolique de la relation au sang.

Pour celui qui ne possède pas le sang, le temps a un rôle essentiel dans le partage de biographie, il a une réalité qui se transmet par la présence de l'individu, nouveau venu, initié, acquis par une alliance familiale. « Le temps n'a de réalité « que dans la mesure où il a un contenu, c'est-à-dire où il offre une matière d'événements à la pensée », ce qui suppose évidemment que soient établis des événements et que ceux-ci fassent l'objet de choix et de hiérarchisation. Dans le choix des événements saillants, dans cette mise en ordre des repères mémoriels, il faut voir le travail de construction de l'identité qui va se fonder sur les

memoranda, c'est-à-dire les choses « dignes d'entrer dans la mémoire ». Cette formulation même n'est pas assez rigoureuse car elle laisse entendre un enregistrement passif d'une sélection des choses du passé, idée très souvent sous-jacente dans les discours tenus sur le « maintien des traditions ». Or, rappelle Marcel Detienne, le mémorable, « loin d'être du passé enregistré ou un ensemble d'archives, est un savoir au présent, procédant par réinterprétations mais dont les variations incessantes ne sont pas perceptibles au-dedans de la tradition parlée ». Comment se fait cette production du mémorable ? Au-delà des catégories sommaires « avant/maintenant » ou « jadis/à présent », le champ du mémorable mobilisé dans le cadre des stratégies identitaires se constituera à partir d'un certain nombre de repères temporels, -de « pierres numéraires » disait Buffon, dont les plus significatifs sont, d'une part, le moment qualifié d'origine et d'autre part, l'expérience phénoménale de l'événement. » [Candau Joël, 1998 : 86] Les pierres numéraires croissent dans le partage de biographie, elles deviennent indissociables, de l'individu, du groupe, de la communauté. Celui qui affirme « être voyageur » peut se référer à un ensemble de qualités équivalentes à celles des manouches, excepté la référence symbolique au sang. Ce partage de biographie est un modérateur relationnel, un constituant de la relation, ceux qui sont ensembles acceptent tacitement de partager des moments avec celui qui est semblable, qu'il soit étranger au sens où on ne le connaît pas, il est celui qui vit comme nous, parle comme nous, subit les mêmes conditions de vie que nous, marque les respects comme nous. Lors de périples de voyage, un jour ou l'autre celui rencontré furtivement, devient par le moment du partage de biographie, un élément de l'histoire.

L'histoire créée par le partage de biographie, devient élément du discours quotidien, discourir a toujours un rapport avec la vie familiale, elle peut, à elle seule, être le seul sujet, conséquence d'une famille élargie à l'histoire diversifiée par la quantité d'individus qui constitue cet ensemble. Autre sujet de conversation, la vie du voyage, conditions d'existence, difficultés diverses dans les relations avec la société englobante. Les histoires, avec un petit « h », sont aussi sujettes à discussions, selon l'origine du propos, le discours sera sérié par sa hauteur, par l'individu qui est à la genèse de la transmission. En somme, tout ce qui est affaire communautaire est brassé dans le langage, certains faits permettent de réitérer les valeurs sociales des groupes.

3. ABONDER LA RELATION SOCIALE PAR LE VOYAGE

Les raisons du voyage sont différemment motivées. La sédentarisation peut avoir été contrainte, soit pour des raisons comportementales, soit pour des raisons sociales, cette

situation de stabilité ne saurait durer. Un décès peut faire quitter un lieu fixe afin de ne pas rester sur une place que l'on nomme, « mulani platza », « une place de mort ». Aucun membre de la famille ne peut rester sur ce lieu, aucun d'eux ne viendra à nouveau stationner ou résider sur cet espace. D'autres voyageurs peuvent venir à y séjourner, s'ils ne sont pas de la famille ou ne connaissent pas la nature de l'événement qui s'y est produit. Il est déconseillé aux personnes venues lors de la veillée funèbre participer aux derniers hommages, de faire usage de ce lieu pour y stationner, ce serait très peu apprécié par les membres de la famille du défunt.

Le voyage, c'est-à-dire le déplacement, sur de courtes distances selon le mode de déplacement, une caravane tractée par des chevaux impose d'être raisonnable, ou de très long déplacements, plus facile avec un rutilant fourgon tractant le dernier modèle de caravane à double essieux, sont animés que par deux critères : l'intérêt, l'obligation. Nous allons exposer dans deux courts paragraphes cette pratique.

a) **L'INTERET.**

Cet intérêt peut avoir deux origines, économique ou familial, il est assez difficile de dissocier franchement les deux. Une famille peut voyager à travers la France avec pour seule nécessité de diversifier sa clientèle, dans l'impératif économique. Souvent le chef de famille crée son carnet d'adresses par rapport « aux maisons » dans lesquelles il a eu du travail. Les Manouches exercent des métiers opportunistes, ils sont en quête dans les rues des villes de clients potentiels afin de retirer des subsides de leurs activités manuelles. Exerçant une activité, nos interlocuteurs établissent une carte des lieux où ils peuvent travailler. Par l'exercice du voyage, certains arrivent à définir que telle région, telle ville ou tel village ne sont pas productifs, alors ils les éliminent de leur périple.

L'intérêt peut-être éminemment économique, la famille séjourne dans cette ville parce qu'il y a du travail. Dans cette condition, la sphère nucléaire de la famille s'insère dans l'espace urbain, contraint, s'il y a des aires d'accueil, libre, si des friches industrielles permettent de s'y installer. Ce type de séjour se construit, l'homme peut faire des rencontres communautaires nouvelles qui lui permettent d'établir du lien social avec d'autres Manouches ou Gens du Voyage, des fois c'est un peu plus dur. Nous avons le souvenir d'une mésaventure qui est arrivée à un cousin. Le soir, il arrive sur une « place », un espace pour stationner, il y avait déjà une caravane. Ce qui en soit est une information, cette place est tolérée pour y séjourner. Les lieux utilisés par des ensembles de famille évoluent selon l'histoire qui s'y est vécue. Ainsi E. arrive sur Nantes, il voit cette caravane, il se dit « je vais m'installer-là pour la nuit au moins ». Il lui faut avoir de l'électricité, il se dirige vers la caravane isolée, tape à la

porte et demande à parler à « l'homme ». Celui-ci se présente, il lui dit « si c'est pour le courant, je suis branché là-bas, mais tu ne t'y mets pas ! » Interloqué E. lui demande « Comment ça je m'y mets pas, t'es le patron de la place toi » l'autre rétorque « Oui » et ferme la porte.

E. reste pantois, ce n'est pas un comportement chez les Manouches, quand on bénéficie d'un emplacement, on ne fait pas obstacle à ce qu'il soit partagé avec d'autres ensembles familiaux. Il est possible d'y imposer une modération, mais jamais d'en interdire l'entrée. E. n'écoute que la nécessité, il a de jeunes enfants, il lui faut du courant, il s'arme d'une lampe, tire son fils d'alimentation vers la source électrique. Il débranche le premier branchement, cette autre caravane, il rejoint tous le fils ensemble et rebranche promptement les câbles. L'homme est descendu au moment de l'extinction des feux, E. voit bien son gabarit se rapprocher de lui, il est tout aussi trapu et de même taille que E., le cou fort, il est comme E. c'est un Manouche. Il est arrivé à côté du poteau, source d'approvisionnement. « Je t'avais dit de pas te brancher » « mais il faut du courant pour mes p'tits ». Pour seule réponse, l'homme lui assène un coup de poing derrière la tête. E. réussit à se relever, commence ainsi une bagarre qui va durer quelques minutes. Les femmes et les enfants de chaque foyer sont déseparés, c'est un combat d'hommes, elles ne peuvent rien y faire, tout le monde se cache dans les buissons alentour. E. tape juste et fort, l'adversaire ne tarde pas à tituber, au sol, il se relève et rentre chez lui sans rien arracher de l'installation électrique. Nous arrivons à ce moment, tout est calme, E. nous raconte sa mésaventure, il a quelques marques de coups, mais ça va.

Le jour se lève, E. décide de partir et de venir s'installer avec nous, ce qu'il devait faire mais dans la nuit, il n'a pas trouvé notre place et s'est donc arrêté ici. L'homme sort de sa caravane, il s'affaire autour du camion, il ne semble pas belliqueux, il a lui aussi des marques de coups. Dès le premier regard nous reconnaissons sa physionomie, je préviens E. « je le connais, je l'ai déjà vu sur des places, c'est de la famille O., c'est des « chicaneurs » ils sont connus pour ça. » E. quitte cette place, sans regret, il va nous rejoindre.

Nous avons souvent vécu cette configuration de stationnement à travers la France, parmi des groupes, le plus souvent que nous connaissions, dans l'Ouest, au Nord, à l'Est, au Centre, dans le Sud-ouest et le Sud-est de la France. L'attrait du déplacement apparaît avec les beaux jours, l'hiver, dans un sens endogène, est la période qui débute avec le mauvais temps, l'automne et se termine par la renaissance des premiers bourgeons, le début du printemps. Cette période hivernale, les familles s'arrêtent dans des lieux qui leur plaisent, l'hiver il y a les Bordelais, les Bretons, les Auvergnats, les Marseillais. Ce choix de résidence hivernale tient à différents éléments familiaux, les parents avaient choisi cette ville alors la descendance

fait de même. Les premiers rayons de soleil relance l'hypothèse du voyage. Tous ne voyagent pas, pour certains, pas assez de revenus pour couvrir des frais, pour d'autres, une activité « de travail » très ancrée dans la région, quand aux derniers une obligation de voyager parce qu'ils pratiquent l'évangélisme, cette religion organise chaque année une grande Convention. Des membres de notre communauté engagent le périple vers la Convention, au rythme d'un groupe, ayant des pasteurs en son sein, un chapiteau où ils organisent une réunion chaque soir, en changeant de lieux tous les dix jours. Ceci jusqu'à la fin août, moment de la Convention dans un lieu défini par la Mission Evangélique Tsigane.

Les déplacements des familles sont animés par l'économie, le choix du mode est selon la nature du chef de famille, en solitaire ou en groupe. Le groupe en déplacement est plus utilisé par les évangélistes, l'ensemble crée une pression pour obtenir une « place ». Des familles forment aussi des groupes en déplacement, en ayant un objectif : aller vers des villes où il y a de la famille. Au besoin de travailler et adjoint le plaisir de retrouver les membres de la famille ou des groupes que le chef de famille aime à fréquenter, sa femme aussi bien sûr. Des familles se déplacent, dans l'intérêt économique, au fil des saisons, selon les récoltes à faire, certains commencent avec les cerises en pays d'Apt, puis les pêches et nectarines dans le Roussillon, les prunes en vallée de la Garonne, les vendanges en Bordelais, en Bourgogne, puis en Champagne. Ensuite, vient la période dite « d'hiver ».

b) L'OBLIGATION

Il est des moments où il faut atteler, quitter le lieu où l'on stationne pour une destination qualifiée par les individus comme une obligation. Ces moments correspondent à l'affliction de la maladie, à la fatalité d'un décès. Si l'événement touche un membre proche de la famille, la situation familiale va se modifier face à l'obligation. Un déplacement dans ces circonstances ne supporte pas d'être long, s'il faut emmagasiner beaucoup de kilomètres, l'effort sera fait pour être le plus tôt possible après l'arrivée de l'information. L'information circule très vite actuellement grâce au téléphone portable, elle était tout aussi rapide avant cela, un décès dans la journée était su le soir même à l'autre bout de la France. Chacun avait en poche un numéro de téléphone, une connaissance dans une ville, une employée de la poste, la brigade de gendarmerie, le tenancier d'un bar, il suffisait de savoir où stationnait le groupe, ensuite les contacts étaient sollicités pour dispenser l'information auprès des membres de la famille.

Nous avons souvent été surpris par la rapidité à faire circuler l'information malgré la précarité de certaines familles, voir la difficulté du stationnement. S'il fallait se déplacer à pied pour donner auprès d'un contact une information, les individus le faisaient. Que ce soit

en situation de pathologie naissante, de décès, l'installation de l'ensemble routier se fera sur l'espace de la place créée à cet effet. Les individus arrivent de toutes les destinations de référence, l'aire de stationnement des visiteurs est organisée de façon à ce que les proches forment une sphère compacte, que les anciens soient installés à un endroit proche. Il est obligatoire de se déplacer quand le lien familial est proche, conseillé quand la proximité est plus lâche, honorable lorsque la visite est pratiquée par une connaissance du « voyage ».

La circonstance de la maladie, de l'hospitalisation, modifie l'activité pour les hommes, souvent en circonstance de « voyage », consacre sa matinée à partir en quête de travail. En situation d'obligation, il ne quitte pas la place, ses déplacements seront consacrés à aller visiter le malade ou la malade. C'est identique en circonstance de décès, à la différence que la veillée mortuaire a une durée, entre trois et cinq jours. Après l'enterrement, chacun redevient libre de reprendre sa route. Dans le cas de la maladie, l'incertitude quand à la durée peut mettre des familles dans une situation d'inactivité. Les circonstances de la pathologie sont au centre de toutes les conversations, sur la place, sur d'autres places parce que l'information circule, dans les couloirs de l'hôpital ou de la clinique. Ainsi lors d'un accident vasculaire cérébral dont a été victime une de nos connaissances, l'ensemble des frères étaient présents autour de sa propre famille. Pronostiqué comme ayant peu de chance d'y survivre, l'angoisse a traversé l'ensemble du groupe, de la famille élargie, des connaissances d'affinité, puis une intervention devint possible, l'espoir a traversé tous les individus. Finalement, E. est resté plus de deux mois et demi dans le coma, ensuite durant un mois, E. est resté sous surveillance intense. Tous les projets de déplacement de la famille ont été compromis, toute l'activité économique était nulle. Les projets immédiats irréalisable, mais les individus qui ont investi dans l'obligation d'accompagner la famille l'ont fait jusqu'à la sortie du malade de sa convalescence. A ce moment, les déplacements ont pu reprendre. Sur les six frères et sœurs de E., cinq sont partis sur le « voyage » après sa sortie.

Autant en condition masculine, le déplacement est d'un exercice courant, autant pour la femme, il est très limité, en situation de quotidienneté, les femmes ne se déplacent que pour aller au magasin d'alimentation, certaines pour emmener les enfants à l'école. La mise en place des aires d'accueil a dans une certaine mesure contraint les déplacements. Ainsi, la carence de places dans les aires, dans une commune, bloque les résidents à ne quitter la place que dans des cas exceptionnels. La présence d'une aire d'accueil, conformément à la loi de 2000, ne permet plus de stationner sur un quelconque espace autre que l'aire d'accueil. La sanction en cas de stationnement sauvage est l'expulsion immédiate. Mais pour le moment, malgré les sanctions envisageables, des familles restent réticentes à fréquenter les aires d'accueil, cherchant des espaces, des interstices urbaines laissées libres. Nous avons en tête

une anecdote, il y a encore quelques années il n'était pas concevable de stationner avec des Rroms. Mais les circonstances de la pression urbaine, des textes de lois, une famille de notre connaissance a passé deux mois en compagnie d'un ensemble de familles Rroms qui squattait une usine abandonnée. Notre connaissance a installé sa caravane sur le parking de cette usine, alors que les familles Rroms avaient organisés l'espace de l'usine, sous le hangar, en pièces de vie pour les différentes familles. De son aveu, son séjour s'est très bien passé, il a amélioré son romanés, le langage commun à tous les tsiganes, dans l'acception scientifique d'une langue pratiquée par les individus ayant une origine commune avec l'Inde : les Rroms, les Manouches et les Gitans.

En somme, lorsque nous nous remémorons les déplacements des membres de notre groupe, beaucoup circulent dans tous les sens de la France, franchissant rarement les frontières de l'hexagone, il y a aussi dans nos connaissances des incurables immobiles. Les caravanes ne bougent pas, l'herbe pousse sous les caravanes, mais ils conservent la pratique sociale Manouche, s'affichent comme étant des « Voyageurs », des individus qui n'ont pas d'attache avec le sol. Une institutrice nous confiait un jour, « mais ce ne sont pas des tsiganes, ils restent ici toute l'année, leurs enfants vont à l'école, ils bougent avec leur caravanes quand ils se font expulser d'une place, mais ils ne quittent pas la ville. » De lui répondre « lorsqu'un enfant vous dit qu'il est polonais, il le reste dans toutes les circonstances de sa vie, pour les tsiganes, ce n'est pas nécessairement le mode de vie qui les qualifient, mais leur conception sociale de la vie en communauté qui compte le plus pour eux. C'est à ce titre qu'ils peuvent s'appeler comme étant tsiganes. »

CONCLUSION

« Comment je vais faire maintenant », notre oncle entre deux sanglots ne sait plus comment réagir devant le drame : son fils marié à une sédentaire, est mort poignardé par sa compagne de plusieurs coups de couteau. « J'étais en bas avec elle, je pensais qu'elle l'avait piqué, juste une dispute comme d'habitude, je lui demandais ce qui s'est passé mais elle répondait pas. » Il marque une pause, « ensuite je suis monté voir mon p'tit, ils m'ont dit que c'était fini, qu'est-ce qu'était fini, je comprenais pas, et là j'ai vu mon p'tit par terre dans une mare de sang ». « J'aurai su ça en bas, mais elle je l'aurai tué de mes mains, mais après les gendarmes l'ont emmené, comment je vais faire maintenant ». Notre oncle a toujours considéré l'altérité comme source de danger, de discorde, de polémiques, représentait le plus souvent par la relation avec la force publique, suppléée par les rencontres inamicales avec les individus de la majorité englobante. Notre oncle a vécu une vie difficile, comme beaucoup de Manouches, stressant par cette imbrication d'une communauté minoritaire aux valeurs affirmées avec certitude face à une société englobante, directrice, menaçante, obligeante.

Cet événement déstabilise notre oncle parce qu'il ne sait plus quelle décision prendre ? Il sait ce qu'est une polémique avec un autre groupe, quand des paroles graves ont été prononcées contre des membres de sa famille, que des coups ont touché les siens. Notre oncle n'hésite pas, il charge dans son véhicule des armes, emmène avec lui ses fils aînés, et part à la rencontre de l'adversaire. Plusieurs fois, il a eu à remettre l'ordre en place pour effacer l'affront, il nous a quelque fois raconté des épisodes de « grande guerre » faite contre des irrespectueux. Mais dans cette situation actuelle, il est dépité. Ce qui le trouble est de ne pas avoir de solution immédiate, des morts violentes il en a connu, il a vu les conséquences. Les deuils et les nombreuses années de prison pour les vengeurs. Il se doit de faire de même, mais la partie adverse appartient à l'altérité, les codes ne sont pas les mêmes, la justice doit passer mais notre oncle ne peut s'en satisfaire.

« Je savais que ça finirait comme ça, tous les deux avec leur drogue et l'alcool, combien de fois avec la Ca, on y est allé pour les séparer, pour leur donner des sous parce qu'ils avaient pas un sou. Il était honteux de moi, j'attendais en bas quand la Ca était vers eux. Il sortait la tête au coin de la maison, mais je le voyais bien qu'il avait honte de moi... » Le défunt avait eu une attitude blâmable au sein de la famille, il s'était mis en concubinage avec son ancienne belle-sœur. Elle avait quitté son demi-frère, le Pi, à cause de son addiction, elle

devenait ingérable, son comportement devenait trouble, au point qu'en quittant la famille elle avait aussi abandonné à son ex concubin, son fils. Son nouveau concubinage avec le Pi était ressenti par notre oncle comme une vengeance, comme une décision honteuse pour le comportement de son jeune fils. Mais le jeune couple est tout de même resté ensemble suffisamment pour donner naissance à une petite fille. Notre oncle était contraint de se conformer à la situation, à l'évidence communautaire, ils étaient mariés, la naissance de l'enfant scellant l'union, pour le meilleur et pour le pire.

Le pire est là maintenant, le Pi est mort, dans une bagarre conjugale si souvent répétée, notre oncle ne sait plus comment penser, il est malheureux, très triste de perdre un fils, de survivre à son aspiration à l'éternité. « Hier matin, il a téléphoné, il demandait à sa mère de venir, elle faisait encore la vie pour de la drogue... » Les sanglots de notre oncle nous font de la peine, cet homme à la renommée si grande, à la biographie riche de plus de cinquante années de vie « sur le voyage », détenteur du don de « conjurer le feu » est malheureux. Il sait qu'il ne pourra rien faire pour venger la mort de son fils. L'adversaire appartient à la société englobante, de famille il n'y en a point pour assumer son courroux. La fautive est entre les mains de la Justice, au moment de la conversation, elle est en garde-à-vue, pas dans la gendarmerie du bourg, mais bien plus loin. Même s'il envisageait de fomenter une vengeance, il ne pourrait pas agir contre l'auteure, c'est une femme, un homme n'applique pas une vengeance envers une femme, plus jeune, n'ayant aucun lien sanguin avec lui. Nous avons relaté précédemment les mésaventures de Da avec sa tante, il avait fait preuve de violences, mais dans les faits elle avait brisé les liens de parenté en jurant les morts, en faisant supporter des mois de prison au père de Da, sa tante avait foncièrement l'intention de porter atteinte à la cohésion familiale, elle œuvrait dans ce sens. Le meurtre de Pi n'est pas dans des circonstances identiques, le crime a abouti sous l'emprise de l'alcool et de la drogue des deux protagonistes, une enfant existe entre ces deux individus, le caractère instantané du crime n'a rien à voir avec l'intention de fomenter pour nuire.

Certains dans cette circonstance y voit une préméditation, cette femme avait eu une enfance difficile, son petit frère avait été tué par sa propre mère en le jetant dans un puits. Ce passé a totalement déstabilisé l'esprit de cette jeune femme, de là à penser qu'elle a prémédité c'est peu probable bien qu'elle ait développé une haine envers notre oncle. Il le savait, il avait cerné la personnalité de cette fille introduite dans la famille par un de ses fils d'un premier mariage. Entre eux deux un enfant est né, notre oncle avait tu ses reproches. Il est bloqué, il va consommer son deuil, il ne peut pas compter sur sa femme pour s'engager dans la vengeance, elle n'a pas l'agressivité suffisante, d'autant que leur petite fille vit avec eux.

Notre développement dans ce dernier titre décrit la mise à distance et le maintien au loin de l'altérité, par l'usage d'un mot parmi d'autres extrait du langage commun des Manouches, que cette mise au ban est une forme de défense pour éviter l'acculturation. Rien n'est admis, lorsque le groupe est fort, dans l'intrusion de l'altérité dans le groupe. L'apparition d'un élément met en œuvre une forme de non-divulgateion, de précaution, même le mariage mixte n'autorise pas à rester dans l'incertitude. Quelque soit la situation, que l'un des membres d'un couple mixte appartienne à la communauté Manouche, l'individu, homme ou femme fera un choix de vie, celle du voyage, avec toutes ses règles, ou celle de la société englobante. Les va-et-vient existent entre les deux mondes parmi un couple, mais il n'y a pas d'intrusion d'un mode dans l'un ou l'autre monde. En situation endogène, ce qui emporte la décision, c'est la norme que connaissent les Manouches, ils l'interpréteront selon leurs schémas.

CONCLUSION GENERALE

La France a produit des lois, décrets, règlements, institutions spécifiques à la résolution du problème tsigane. C'est assez simple dans l'intention, comment éradiquer le déplacement constant d'une population « marginale ». La France, historiquement, ne supporte pas la spécificité, l'intégration assimilation est l'objet de toutes les politiques, l'esprit de Nation doit animer tous les esprits, de tous les français, l'Etat nation ne supporte pas le communautarisme. Or à une très large majorité, la population des « Voyageurs » sont français, nés en France, de parents français. Pourtant, les lois spécifiques contraignent, les projets en cours, sous l'impulsion des gouvernants, n'envisagent pas de proposer un apaisement. Cette contrainte, les « voyageurs » la vivent quotidiennement, elle ne s'explique pas, elle se vit, elle se gère, mais parce que la communauté produit un discours de lutte sociale, elle résiste à la pression, bon an, mal an. La synthèse du travail sur l'histoire des Tsiganes en France montre une chose, bien que chassés, dévalorisés, internés, envoyés dans les fours crématoires, les groupes existent encore. Les éléments de la communauté vivent avec cette histoire, nous nous souvenons de moments poignants. Nous étions en compagnie de la famille R., ils vivent en caravane, des roulottes tirées par des chevaux. Le groupe était composé du Papou, le patriarche, deux vieilles filles âgées, un petit groupe plus loin, dans un autre chemin. Notre petit groupe, composé de trois « roulottes », de quatre chevaux paissant sur les bas-côtés des routes et dans des champs alentours. Papou était un homme honorable, il passait ses soirées à converser avec nous, lui, assis sur une chaise dans la « verdine », une tourterelle apprivoisée sur le genou. Nous étions en contrebas du Papou, assis sur le limon, attentif. Sans prévenir il se lançait dans la narration des moments d'un passé lointain, puisqu'il nous parlait de sa condition de jeune garçon, sa voix grave, sa position de patriarche siégeant attiré les enfants, « voisinant » parmi leurs ascendants. Nous nous remémorons ces périodes décrites par l'homme, cet ancien n'est plus, mais il nous a donné des moments riches.

De notre observation sur le terrain, de nos usages en vigueur dans la relation sociale, nous pensons prétendre que la construction sociale de la relation au sein des groupes est mue

par la cohésion. La cohésion serait l'élaboration d'une relation à l'autre lorsque l'autre est identifié comme même, cela produit un positionnement objectif afin de maintenir un groupe sous la forme la plus compacte, l'échange est l'élément basique de la relation, la construction s'établit sur des concepts communs aux individus qui se rencontrent. Lorsque l'entendement est commun sur la relation, le principe de l'échange est partagé. Cette élaboration de la relation se fonde sur le partage commun de la notion de respect. Cet élément de socialisation établit ce qui peut être dit, ce qui peut ne pas être dit, la parole est ici l'élément de transmission de la pensée conforme, la mise en œuvre de la parole est relative selon plusieurs facteurs, de sexe, de rang social, de pertinence, de qualité. Enfreindre l'ordre établi est perçu comme un manque, de sérieux dans certaines conditions ou de manque de respect dans d'autres circonstances.

La cohésion sociale maintenue ainsi s'apparenterait à une structure, elle est verticale dans la relation au groupe identique, elle est horizontale dans les relations à l'altérité considérée comme identique, mais cette structure n'a pas de construction de forme pyramidale. Il n'y a pas de sommet qui dirige, nanti de pouvoir, de parole suprême. La relation est d'usage immédiat, la verticalité de la cohésion sociale est régie selon le principe de rectitude. La ligne droite de la supériorité n'est pas personnifiée, elle est une juxtaposition de strates établie selon des statuts sociaux. Quiconque appartient au rang socialement supérieur bénéficie des égards sociaux, mais les individus sont des égaux à la surface d'un même rang social. Il n'y a que quatre niveaux de statuts sociaux, basés sur la progression dans la vie, ceux qui sont au sommet le sont de fait, les bases octroient des privilèges relationnels, mais aucun charisme, légitimité dans l'usage de la parole au nom d'un ensemble. L'homme est détenteur de sa parole, il exprime son point de vue, l'individu ne peut engager que sa personne et ceux qui sont sous sa tutelle sociale, mais pas une autre ligne d'individus liés verticalement. La construction, si nous osons la comparaison, est géométrique. Elle est une accumulation d'alvéoles, hexagonales ou octogonales, autonomes, dont la relation va de bas en haut, l'égalité est dans l'agglomération des alvéoles les unes en contact avec les autres, la relation est constante par le contact de la promiscuité. L'échange est donc constant, mais cet échange est pensé, pris dans un ensemble de relations établies, contraintes par des normes sociales. La cohésion sociale est donc un élément de la relation sociale élaboré, consciemment ou inconsciemment, mais la forme de l'échange semble constante, nous pourrions affirmer à ce niveau d'étude qu'elle est récurrente, parce que cette recherche est première, mais nous ne pourrions pas soutenir que le mode est immanent, car nous devons au demeurant présenter des faits partagés et vécus par quelques éléments, que ces faits ont du sens dans un ensemble de groupes. Comme notre recherche se place dans un cadre original, notre prétention est de le

soutenir, les éléments de notre recherche répondent à des critères d'innovation. Les concepts que nous tentons de soutenir ont une prétention scientifique, notre découverte est née de l'observation implication durant plusieurs années dans des communautés d'individus se présentant comme « voyageurs ». Des recherches postérieures peuvent corroborer le mode de l'échange dans des groupes différents, pour le moment notre recherche reste limitée à notre expérience.

Etranger, passeur de frontière, lorsqu'un individu inconnu pénètre dans une sphère personnelle, donc un élément de l'ensemble, il est affublé du titre d'étranger. Par déduction, il devient capable de produire un danger d'occasionner un trouble. Il faut donc juger sa démarche, jauger son intention et cela rapidement, car en pénétrant dans cet ensemble hétéroclite, une rupture se crée. L'intrusion trouble l'harmonie de ceux qui sont ensemble, qui pensent en commun, qui vivent en groupe. Cette situation se retrouve lorsque l'on envisage de rompre. Comme nous le signalions précédemment par le propos de Patrick Williams, cette culture nécessite un positionnement : être pleinement dedans ou être totalement dehors. Pas de demi-mesure, comme pour une idylle passionnelle, souvent ceux qui y viennent procèdent selon ce schéma de rupture. Fragiles, ils seront exploités, insatisfaits ils partiront non sans avoir laissé quelques stéréotypes pour alimenter la critique élément du discours ; celui qui reste et résiste, apprend, s'imprègne, s'identifie. Lorsque l'on est pleinement dedans, le groupe peut se former dans n'importe quel espace : salubre, insalubre ; isolé, au cœur de la ville. Peu importe puisque le groupe vit de l'intérieur. Celui qui est dedans n'est plus un élément d'interrogations, il pense comme l'ensemble donc la rupture est la condition de l'initiation, lorsque celui-ci l'assume, un retour ou une fréquentation de l'ancien régime entraîne une stigmatisation à son encontre, la même vécue à l'entrée. Une frontière s'érige, bien que virtuelle. L'enfant découvre au cours de sa croissance au sein du groupe quels sont les éléments qui fondent le groupe, les pratiques qui établissent les relations, les raisons d'appartenir à cette tradition, ainsi que les moyens de l'exprimer, une culture exacerbée d'autant plus qu'elle s'exprime dans un territoire où tout est étranger ; il stigmatise en produisant un discours critique.

Au terme de ce travail, nous osons avancer que le choix du concept de l'agir communicationnel est l'outil le plus efficace pour percevoir le fonctionnement social de la communauté Manouche. Le concept est adéquat parce que ce qui fonde la relation dans la communauté est la relation par le dire. Nous avons sans doute permis à nos lecteurs de

percevoir que l'appréhension de l'individu en situation endogène ne se base pas sur des critères matériels de possession, mais sur la nature spirituelle de l'individu. Cette communauté vit sous cette forme, selon notre point de vue, depuis toujours sous ce schéma de la relation nécessaire à l'autre en le considérant comme identique dans la représentation sociale de l'être. Nos interlocuteurs n'ont pas d'attache fixe, ils ont conscience de l'endroit où ils sont nés, mais cette naissance fait partie d'une vie en mouvement, donc ce lieu a été celui-ci mais cela aurait pu être un autre. Rien dans leur existence n'est totalement une évidence parce qu'ils sont dépendants, dans leur jeunesse, du choix des aînés, dans leur vie d'adulte, de la contrainte de la société englobante, des nécessités de l'accroissement de la famille.

Embrasser la condition du voyage est une évidence dans l'expérience de vie d'un membre de la communauté, les ascendants ont généré un système, anciens ils sont respectés dans leur condition sociale due aux critères endogènes de la renommée, incite la descendance à donner de la pérennité à cette histoire écrite au jour le jour. Un particularisme est à prendre en compte, dans le rapport à la temporalité, les individus ne se projettent pas dans le futur parce qu'ils n'ont pas de forme grammaticale dans la langue vernaculaire qui le permet. En Manouche, tous conjuguent au passé et au présent, il n'y a pas de troisième temps, le futur. Le résultat sans doute de la précarité de la vie que les Manouches ont connu depuis de nombreuses générations. Ce qui prévaut c'est l'instant, l'histoire, le fait qui s'inscrivent dans le passé.

Ce qui amène une explication à l'usage de la parole, ainsi comment ne pas contraindre l'inférieur à modérer son propos si ce n'est que parce qu'il ne possède pas de passé. Il est bien inscrit dans un groupe, restreint, nucléaire de fils de ou fille de, puis dans la famille au sens élargi, petit à petit il va s'imposer dans l'ensemble relationnel qui gravite autour de lui. Il est identifié par la biographie de ses ascendants. Mais cet enfant reste un muet social, il doit tenir sa bouche, comme si cet élément corporel pouvait avoir des velléités d'indépendance. Ce qu'il ne faut pas faire, avoir un avis sur des choses d'adultes. Transporter une information qui n'est pas du ressort d'un enfant. Ces enfants sont des baromètres, même s'ils ne parlent pas dans l'acception de discourir, ils ne peuvent cacher leur savoir qui les guide vers une attitude. Etre en disgrâce dans une famille se voit très rapidement dans le comportement des enfants, ils sont distants, si l'adulte feint, l'enfant ne sait pas le faire pour l'instant. L'éducation par le groupe, parce que tous les individus participent à l'interaction avec les plus jeunes, et inversement, construit une identification prédicative de soi, comme le soutient Habermas, l'individu intègre dans le plus profond de son esprit au cours des années, les éléments lui permettant de s'identifier par rapport à soi, au groupe, à ce qui fait et ce qui est son monde. En

intégrant le système social fait de standards, l'individu intègre ce qui fait la motivation de l'action, la création d'un système social.

Dire devient l'essentiel du mode de communication pour une raison évidente, l'écrit n'est pas maîtrisé dans la communauté, dire devient l'axe unique de la communication. La communication est donc constante par la promiscuité, celle-ci impose d'interagir, refuser la relation, le côtoiement devient teinté d'étrangeté, de vice de forme, de mauvaise disposition. La relation est nécessaire, il est impossible de passer devant un équivalent social ou un supérieur social sans engager une conversation. Un échange de regard ne peut suffire, au contraire il devient un appel à converser. La teneur du propos est stéréotypée, la santé, la descendance, l'activité, sont les thèmes structurants de la conversation. L'échange d'éléments crée la relation, imprime le lien social existant, pérennise ce liant. Il y a bien dans ce dire entre individu un agir, social celui de l'exposition de son statut face à son identique, culturel car comme le note Habermas, la culture est un processus de reproduction, une reproduction matérielle. C'est bien ce qui se passe dans la communauté Manouche, ascendants, descendants, affins maintiennent la relation pour exister, action vitale pour éviter l'isolement. Pour structurer le système social né de la relation, les Manouches ont instauré un liant pour que le dire ne soit pas qu'une faculté physique, une juxtaposition de mots, de phrases. L'interaction impose ses critères de tenue, de construction de l'arrière-plan, l'accord de félicité, pour cela les Manouches pratiquent ce qu'ils nomment le respect, « i era ».

Ce comportement social intègre le système social de l'échange, pour que le dire soit cohérent, constant, fissible dans le groupe, l'individu se doit d'avoir la posture idéale, c'est la combinaison du dire et du être que l'on trouve dans l'expression « tenir sa bouche ». En effet, il est demandé à l'individu une action afin de ne pas compromettre la cohésion sociale, l'action est dans la norme qu'Austin a démontré dans la nature du performatif, en construisant un langage figuratif basé sur l'action par l'investissement de l'être social dans l'échange, dans la posture endogène du respect se produit l'intercompréhension.

L'intercompréhension est instaurée dans la relation, le respect initie les comportements idéaux, ceux qui permettent de concevoir un préétabli dans la relation. Celui qui ressemble à soi partage les mêmes concepts de la relation, l'interaction est dans le principe envisageable. En cas de réussite, la relation née sur le partage de la conception du monde. Le système social élaboré dans la communauté Manouche crée la cohésion et l'équilibre des groupes, nous l'avons abordé dans le développement, un sujet perturbateur est retiré de la vie du groupe, mis au ban, pour ne pas permettre la répétition d'impair sociaux. Personne n'est à même d'enlever à un individu son statut social, ce qui fait qu'il est Manouche, mais la relation peut être modérée parce qu'un trouble du comportement met en

péril l'équilibre des sphères. Pour ne pas avoir à gérer des tensions, l'isolement est pratiqué, mais la relation sera maintenue de façon moins soutenue, des groupes se scindent parce qu'un aîné est alcoolique, ses descendants restent dans son entourage pour veiller à ce que des impairs sociaux ne soient pas corrigés par la violence, les visites d'autres individus se feront par le déplacement vers la sphère avec l'intention de vivre une marque de respect en maintenant une relation. Cette intercompréhension se nourrit de la relation, passée et présente, elle se fonde sur un partage de vie, de moments tristes ou joyeux, elle est la construction d'un monde vécu, c'est l'accroissement en situation endogène de ces mondes vécus qui construisent ce que certains nomment « la renommée ». Le fait d'être connu, reconnu dans son histoire communautaire, situé dans une famille, partagée avec des groupes au cours des années, créent cette identification. L'ancien, les aînés sont de ces individus qui par leur vie sur le voyage ou dans la communauté construisent l'histoire communautaire, c'est ainsi que l'on peut s'identifier comme fils de untel, petit-fils de tel, neveu de tel autre, garantissant ainsi la portée de l'intercompréhension.

En cas d'échec, c'est la mise à distance, l'éviction, l'évitement, « tu gardes ta parole », ainsi se résume en terme endogène la fin d'une relation. Lorsque nous avons découvert le monde du Voyage, nous étions mus par un seul objectif : être attentif, nous écoutions. Nous avons ainsi emmagasiné des faits, nous en avons établi les auteurs, les lieux, les circonstances, nous n'avions pas sens que la parole des individus était qualifiée. Notre démarche, logique, est devenue sans intérêt quand nous avons socialement perçu les producteurs de ces récits. Tout n'était pas sans intérêt, mais nous ne pouvions pas concevoir que la parole est tributaire du contexte de l'expression sociale. Ce qui nous semblait information est devenu insensé. Le discours tenu était de circonstance, en l'occurrence à cause de ma présence, l'attrait des jeux de paroles était de surenchérir afin de tenter de nous faire impression. Ce qui m'était dit, correspondait à ce qui pouvait m'être entendu, ce que j'entendais était fidèle à ce que je pouvais entendre. Parce que les éléments des groupes portent une attention particulière à ce qui est dit, à la personne qui dit, en conséquence dans le cadre des terrains, les membres des groupes veillent à ce que des intrusions inopinées ne viennent pas compromettre la cohérence. L'élément le plus perturbateur est incarné par l'élément étranger, le plus étrange des étrangers est le « gadjo », que Jean Vallet, auteur d'un ouvrage sur le langage des manouches « auvergnats », traduit comme « étranger ». La traduction est juste parce que ce terme fait sens dans la communauté, un « gadjo » est un élément qui n'a pas de place dans la communauté, il est inéluctablement gauche, ignorant des choses de la vie. Il existe au travers un qualificatif, en un seul terme « yalo », traduisible comme « cru », il ne serait pas ni mariné aux saveurs du voyage, ni cuisiné à la sauce

manouche. Le cru est irrémédiablement susceptible de faire tous les impairs. En conséquence, les éléments des groupes gèrent l'entrée dans les sphères du groupe de stationnement. Les Gens du Voyage visualisent les limites immatérielles à ne pas dépasser par l'intrus avant que son incursion devienne une invasion. L'entrée dans la matière d'un campement peut se traduire par une situation cocasse, un individu « étranger » peut estimer marquer de la précaution lorsqu'il doit entrer dans un campement. Il s'arrête à un endroit, rien ne se passe, personne ne se dirige vers lui. Normal, pour les résidents de ce lieu, il n'est pas entré dans l'espace immatériel du territoire. Donc puisqu'il ne rentre pas, il ne menace pas, alors qu'il reste dehors. Situation cocasse, nous l'avons vécu.

Nous avons ainsi vécu comme un périple notre quête dans ce monde, au demeurant étranger, devenu nôtre. Notre progression est passée par des étapes, à posteriori nous avons saisi le sens de cette évolution. Chaque jour qui a passé dans ce monde est marqué par l'expérience, c'est à minima ce qu'il est possible de déduire de tout ce qui fait une expérience, mais nous avons perçu que ces années passées ont été régies comme la construction de notre être dans les groupes. Lorsque nous sommes présenté à d'autres individus nous sommes en premier lieu « homme », puis le lien de parenté est précisé, enfin le mode du lien peut être précisé, toute cette progression discursive fait sens dans la communauté. Le mode de la présentation est l'affirmation de l'être existant, il présente, affirme et confirme. Cette démarche peut paraître anodine, elle l'est car il est fréquent de présenter une relation à une autre qu'elle soit amicale, familiale, etc. Mais dans notre cas, la différence est dans l'acceptation des termes, les liens sont indéfectibles, la relation est présentée, mais dans le discours, la raison du lien est abondamment répétée. Cette forme est fusionnelle, produite dans les rangs sociaux, l'affirmation allant tous azimuts est une déclaration à la communauté.

Nous semblons avoir perçu dans les années passées, que notre personne a subi une construction au monde, la relation qui s'est élaborée n'est pas anodine. La perception au monde est le fruit des années de vie partagées, nous avons vu naître des enfants dans cette communauté, nous y avons vu partir des amis, des membres de notre famille, la fondation de notre propre foyer familial était une logique. Il est souvent noté dans les analyses superficielles des liens de parenté que le mariage dans la communauté est consanguin, cela arrive moins fréquemment que cette affirmation soit écrite. Les liens du mariage sont endogènes, mais les liens sont différents entre ce qui appartient au discours et la réalité de la consanguinité. Sur l'ensemble des familles de notre connaissance, quatre unions sont consanguines, c'est très peu comparé au nombre de familles que nous avons côtoyé. Dans le

discours endogène, le bon usage veut que les individus se marient parmi la communauté. C'est-à-dire que les unions soient endogènes au sens que les mariés appartiennent à ce qui est identifié comme « du voyage ». Ainsi le mariage se fera entre des individus qui se côtoient depuis plusieurs années, la biographie partagée est un gage de légitimité, car par le mariage, les deux individus sont voués à fonder une famille dans le groupe. Il est plus facile de gérer des relations avec des éléments connus, qu'avec une famille « sortie de nulle part ». La relation de promiscuité est verbalisée dans le discours endogène, il est fréquent de rappeler la relation qui lie les individus, le rang collatéral qui surgit est « cousin ». Etre cousin avec une autre personne n'entend pas obligatoirement que l'individu est le fils de l'oncle un tel, il peut être d'un rang plus lointain, d'une relation avec le groupe de plusieurs années, d'une identification plus forte que le simple ami, d'ailleurs le terme ami en manouche se dit « mal ». Prononcé à l'adresse d'une personne, c'est mettre l'individu dans une catégorie de relations très lointaine, une relation de circonstance, le terme en lui-même n'a pas de force à rappeler une relation durable. Inversement donner du « mon cousin » dans une conversation à son vis-à-vis est une marque de respect, une union familiale « méritée » en complément du lien « véritable ». Celui qui le reçoit peut être enorgueilli par le terme, inversement quelqu'un ne désirant pas entrer dans une relation de promiscuité peut décliner, dénier le lien.

En matière de discours, notre existence a été rythmée par des qualités en relation avec notre condition, chaque terme faisait sens. Notre existence dans les groupes a été progressivement validée, notre accès à la parole a été en conséquence. Nous avions la parole naturelle, mais celle-ci avait peu de valeur comparée à l'endogène. L'accession à la parole vraie a été régie par une introduction progressive dans le groupe, comme tout cheminement humain dans la vie, l'étape première de la formation commence par la naissance. Nous sommes né dans la communauté, nous avons grandi au fur et à mesure que les termes nous qualifiant se sont transformés. Nous ignorions à cette époque que les séjours dans les groupes étaient le fruit d'une croissance raisonnable dans les groupes. Le caractère matériel de l'existence n'était pris en considération en ce qui concerne notre personne, nous pensions être mais nous ne l'étions pas. L'acte de notre naissance a été rédigé le jour où un chef de famille me pris en amitié. Ce n'était pas au demeurant une amitié sincère, elle était viciée par les intentions fondées à mon égard, à savoir mon utilité, dans le travail, dans la connaissance, dans la capacité à démêler certains écheveaux administratif.

Un jour, notre cousin D. nous raconté, lors d'une visite de « voisinage », l'embarras que son oncle lui procurait. L'oncle en question est âgé d'une cinquantaine d'années, plusieurs de ses neveux ont élu résidence à sa proximité, sur une aire d'accueil de Nantes,

l'aîné a de très mauvaises attitudes lorsqu'il boit, et il boit souvent démesurément. Nous avons eu de nombreuses fois l'occasion de gérer ses humeurs belliqueuses dans des bars, les expéditions se terminaient dans de très fortes tensions, quelque fois en bagarre. Il nous fallait à la fois protéger l'oncle afin que plusieurs personnes ne le prennent pour cible, calmer les ardeurs pugilistiques de cet homme en tentant de l'extraire des lieux. Lorsque les absorptions d'alcool commençaient à avoir des effets sur M., chacun de comprendre que la soirée serait animée, de dire, femme, enfants, collatéraux, amis, « c'est un calvaire cet homme là ». Or D. a eu lui l'occasion d'apprécier la bêtise, voir la méchanceté, encore récemment. « Mais là, faut voir, la vie qu'il nous a fait, à des deux et trois heures du matin ! C'est pas une vie, mes petits. » D. justifie son exaspération « T'imagines pas mon cousin, il est venu là avec son camion, il a mis la musique, comme en plein jour. Mes enfants dormaient, je suis pas sorti, j'ai ouvert la porte juste, je lui ai dit, mon oncle arrête, va la musique. » La démarche se voulait conciliante, D. a utilisé des arguments sur le confort du sommeil des enfants, tentant dans le ton de persuader. « Crois tu qu'il a éteint, pense. Il a mis son camion, là juste devant ma porte, la musique à fond. C'est bien qu'il cherchait chicane, tu vois pas, là devant ma porte, avec la musique. Là ça n'a pas été, j'ai mis un pantalon, je suis sorti, là, je lui ai dit ses quatre vérités, et qu'il pouvait garder sa parole » Effectivement, la volonté de chercher « chicane » était manifeste, peut être voulait-il dans sa saoulerie tenter de se jouer de l'autorité de son neveu, bloqué pensait-il par le devoir de respect envers son oncle et aîné. « Faut voir ce que je lui ai cassé. Raille, mais mon père m'a fait la vie comme ça, c'est pas lui qui va me faire revivre ça, je suis pas un gamin, j'ai trente ans, des grands garçons, il va pas me chier dans les bottes. Voilà, il exagère » Le rang d'inférieur social ne peut s'outrepasser que si effectivement l'aîné n'est plus dans la situation de l'être social au statut supérieur. En l'occurrence, l'état d'ébriété associé à la volonté de déranger, de nuire, ne nécessite plus de retenue verbale. L'outragé aurait-il pu porter la main sur son aîné ? Sûrement pas, ce n'est pas le laisser aller passager de l'aîné qui peut justifier de porter la main sur un membre de sa famille. Rien ne justifie tel acte. Mais demander à son collatéral de « garder sa parole » est grave. Par cette phrase D. incite à la rupture de relations avec son oncle. L'aîné a abusé d'un rang, il a mis à l'épreuve la patience du plus jeune, les frères de D., parce qu'à proximité de la caravane de D., sont les témoins privilégiés de l'excès, ils ont aussi entendu la rupture de parole.

Effectivement D. n'adresse plus la parole à son oncle, celui-ci malgré sa saoulerie, ne rentre plus dans la sphère du « chez moi » de D.. Il se promène mais sans dépasser certaines limites, il ne jette pas de regard lorsqu'il passe à distance, l'oncle a adopté la décision de son neveu. Cette situation procure une gêne, les frères à D. parlent toujours à leur oncle, ils

parlent aussi à D., nous-même nous discutons avec D., puis hors de l'espace « chez D. » nous discutons avec notre oncle. Le malaise est verbalisé dans les propos de D. « T'imagines pas, il fait ça aussi avec le monde, voilà le monde, ils aiment pas se faire chicaner. Alors, moi je devais venir calmer les hommes. Mais je ne les aurai pas laissé taper sur mon oncle, c'est mon oncle quand même. Et ben voilà, ils viennent me dire « Fais quelque chose pour ton oncle parce que ça va pas aller » alors à cause de lui, je passe mal vers les garçons avec qui j'ai grandi. C'est un calvaire, il est chercheur de misère. » D. a amplifié la distance avec son oncle, ils étaient à plusieurs caravanes sur une aire d'accueil, D. et ses deux frères ont quitté les lieux. Ils se sont installés dans un autre lieu de la ville, laissant l'oncle sans famille sur l'aire, mais pas perdu pour autant, il a des relations avec des membres d'autres familles. La séparation est une application d'une capacité judiciaire, l'oncle ne respectant pas les mesures de la préséance, du respect envers ses neveux, il est abandonné « provisoirement » à son sort. D. de sanctionner sa décision ainsi « il la cherché, maintenant il est tout seul sur la place. »

Les termes sont forts de sens, puisque dans l'intention la rupture est consommée, le dire ne peut s'instaurer entre les individus à titre personnel, mais cela peut avoir un caractère plus large, les familles s'évitent. Si le dire ne peut lier la relation, plus rien ne peut s'engager entre les individus, l'intercompréhension alimente des mondes vécus parallèles, identiques sur le fonds, mais parallèles sur la forme. Puisqu'il n'y a plus d'action d'échange, de communication, l'agir communicationnel perd l'essence de son constituant, entre des sphères de vie, mais il est maintenu dans les nouveaux ensembles créés. Ces nouveaux groupes vont croître en initiant la communication avec d'autres membres de groupe, une interaction naîtra de cette introduction dans un ensemble de sphères, l'intercompréhension s'établira, s'entretiendra jusqu'à créer un monde vécu. Cet entrelacs de groupes et de sphères interagissent sur des accords entre quelques individus, puis par des rencontres vers des interactions plus larges, d'intégration de nouvelles sphères, de l'établissement de l'intercompréhension avec d'autres individus, la communauté se régénère dans des mouvements d'ensembles, de rencontres, de relations et d'unions. D'une rupture naît une nouvelle démarche de reconstruction, l'isolement est inconcevable, à minima l'individu peut se replier sur ses sphères immédiates, celle de sa famille, de sa phratrie, mais naturellement celle-ci va croître par les alliances de mariages, donc le retour vers le minima relationnel amène vers une nouvelle voie de création d'un autre monde vécu.

Lorsqu'il est question d'interaction, dans la configuration de l'échange entre des individus, personne ne tente de troubler l'ordonnement de cette interaction, il est déconseillé de jouer avec l'offense. La face sociale des membres est sacrée, elle est le reflet

du statut de l'individu, tout impair est un affront, il est possible de « chicaner », se moquer, engager un jeu de joute, mais elle doit être pratiquée avec une personne « à plaisanterie ». L'interaction est un concept de mise en œuvre des faces, ces faces sont les représentantes d'un arrière-plan incommensurable, parce que ce qui est en jeu c'est l'être dans son entier face à un autre qui a les mêmes qualités. Une interaction n'est pas un jeu de mouvement, l'immobilité prévaut, les individus se posent, même s'ils sont debout pour parler, ils peuvent s'asseoir, tous les deux, et plus encore selon le nombre de participants. L'interaction est aussi dans un repas, les hommes s'assied, tous, aucun homme ne doit rester debout, l'inférieur social cédera sa place. La face est véritablement sacrée, d'ailleurs dans la communauté il est déconseillé de mettre la main sur le visage d'un autre homme, « ne mets pas tes mains dans ma gueule », on ne touche pas le visage, ce serait un affront, la face physique est la face sociale. Il en est de même pour la femme, son visage est sacré, on n'y touche pas, seul son mari peut s'en amuser. Chacun s'inscrit et inscrit tous ceux qui l'entourent dans un contexte de conscience, la conscience d'appartenir, d'être de plein exercice, libre et contraint par la nécessité du groupe.

Joël Candau écrit que « c'est la mémoire qui vient conforter l'identité », dans la communauté Manouche, la mémoire est forte pour que l'identité soit forte. Rien n'est matériel dans ce qui fonde la relation à l'autre identique, tout est mémoriel, l'individu, lorsqu'il lui est demandé, se situe non pas par rapport à un lieu d'origine, mais par son ascendance masculine, pour l'homme ou féminine pour la femme. Aucun de nos interlocuteurs ne se situe localement, il peut avoir une résidence plus fréquentée en période hivernale, mais il utilisera une formule qui le détache d'une racine enfouie dans la possession, « je suis sur Toulouse, je suis sur Bordeaux, sur Nantes, sur Paris ... » Même en ayant un terrain, une maison dont il serait propriétaire, l'individu ne s'affiche pas de tel endroit, mais sur telle ville ou village. C'est dans cette pratique langagière que l'on peut rechercher la force de la mémoire. Comme les individus se situent et se réfèrent à des êtres vivants ou morts, il s'inscrit dans l'authenticité de son être en tant que Manouche. Prétendre être Manouche est impossible si nos parents ne sont pas manouches, qu'un des ascendants soit Manouche, l'habitus construit dans la communauté donne force à l'identité manouche, c'est l'échange spirituel perpétuel en condition communautaire, la croissance dans cette même condition, la pratique de la langue vernaculaire imprime l'identité manouche à l'individu. Pour asseoir leur légitimité dans la communauté, les pasteurs de la Mission Evangélique Tsigane ont traduit en Manouche la Bible, les prêches se font en Manouche, en exerçant cette langue, l'identité est affirmée. L'un de nos interlocuteurs était fâché par la pratique par des individus étrangers « Ils sont bien malins ceux qui apprennent aux gadjé à parler Manouche », son avis laisser entendre qu'en

livrant la langue à l'altérité, il ne peut plus par sa pratique affirmer son identité. Echanger en langue vernaculaire semble l'essence de l'identité, parce que ce langage possède toutes les formes et les mots qui permettent d'échanger des moments de vie, de participer à des moments de mémoire, d'émettre son point de vue.

La mode de vie du groupe, de la communauté est l'autarcie, sinon comment expliquer qu'un groupe puisse stationner à la bifurcation d'autoroutes, dans un chemin sans issue, derrière un cimetière, de séjourner près d'une décharge publique, si ce n'est qu'en fondant la légitimité de la forme par la force des liens qui s'alimentent de la répétition de l'être ensemble. Il n'est pas question d'envisager que l'autarcie soit dirigée vers le centre, qu'elle aurait la forme d'une autarcie respectueuse parce cette situation s'expose à l'absence de confrontation sociale élargie, l'autarcie est fondée à être belliqueuse, il suffit de voir s'agiter un groupe lorsqu'un individu étranger s'approche de la sphère idéale, celle de « la place ». Les individus se mettent en situation pour réceptionner l'étranger, sans agressivité, avec une condescendance feinte, des circonvolutions flatteuses, mais tout ceci n'est qu'une façade pour ne pas permettre à l'autre de découvrir ce qui est vérité. Dans le discours du quotidien, le propos porte plus sur l'échange comparatif respectueux, les relations, comme nous le notions précédemment sont fondées sur le partage d'expériences du monde vécu. L'estime de soi et l'estime de l'autre identique produit un plaisir existentiel, l'existence partagée sous cette forme est légitimée parce qu'elle est acquise, admise, acceptée même si parfois les événements de la vie sont difficiles à vivre. Les individus ont acquis de l'expérience des anciens, de leur propre expérience, qu'ils sont différents, mais cette différence est valorisée, elle est construite dans le discours par l'usage de critiques fréquentes sur le comportement des individus de la société englobante. La télévision, la presse écrite, les comportements de rencontres fondent cette attitude belliqueuse.

Muncego : « Les viols, t'as déjà écouté ça sur un Gens du Voyage, chez les Gitans, qu'a violé ou qu'a tué, la plupart du temps c'est que chez les Français que tu écoutes ça, la plupart du temps c'est que de ça à la télé, c'est que des Français, tu verras jamais un manouche qu'a violé. » Muncego marque une pause, l'anathème est prononcé, il justifie sa représentation : « On n'est pas des gens à aller prendre un petit bébé, ou prendre une vieille et aller les tuer, c'est pour ça qu'on a tous pas la même vie que les Français. » L'atteinte sexuelle est inconcevable, pourtant elle existe mais nos interlocuteurs ne veulent pas la concevoir comme possible. Era confirme en s'appuyant sur le fait divers cité au début de cette note, « le petit jeune (Larbi) qui s'est fait tuer aux Aubiers, bon, ben qui c'est qu'a fait ça, c'est un gadjo (sédentaire), jamais y a eu un gosse qu'a été tué, un gosse c'est sacré, alors ce

petit gosse qui s'est fait tuer, c'est un gadjo qui l'a fait, c'est pas un voyageur qui a fait ça, c'est pas un manouche ! » Boldo ressent de l'affliction, sa représentation de l'enfant est blessée, le caractère sacré est détruit par le comportement d'une personne « qui lui fait des misères et qui le tue ou qui l'assassine ou qui lui fait des misères, chez le peuple tsigane ça se fait pratiquement pas du tout, ça ne se fait pas, ça ne se fait pas du tout. Mais on le retrouve beaucoup chez le sédentaire, ça chez le sédentaire on le trouve beaucoup, chez lui ça on le trouve davantage, c'est là qu'il y a une différence entre les sédentaires et nous. Chez le sédentaire, il est capable de tout, moi je dis ... » Ce que dit Boldo prend une forme d'authenticité, par son rang social, par sa paternité, par son appartenance à la communauté manouche, il clôt son propos par une autre certitude, avec un ton grave, cérémonial, une fin de phrase « mais toucher un enfant je pense pas... ça attire pas ! » C'est donc culturellement inconcevable, d'autant plus que les médias relatent, le plus souvent, des comportements de violences sexuelles pédophiles qui provoquent l'aversion : des viols de jeunes garçons. Le garçonnet, au sein de la communauté, est le garant de la pérennité du patronyme, il croît dans une notion de toute puissance. Citons Patrick Williams, car dans ce texte se trouve l'affirmation de la représentation : « Le danger est de présenter les traits singuliers en termes d'adaptation. Nous ne pouvons ignorer que l'affirmation se fait au sein d'une autre société et qu'il ne peut pas ne pas y avoir de corrélations entre les caractères de cette société et les caractères de cette affirmation ou, plus justement, entre les caractères de cette dernière et le fait qu'elle se profère au sein d'un monde qu'un autre définit. Mais il n'apparaît pas pertinent de limiter ces corrélations à un déterminisme. » [Williams Patrick, 1993 : 35] Les médias audiovisuels sont d'un usage aisé. Certains de nos interlocuteurs font référence à la récurrence de faits de ce genre dans l'actualité pour étayer leurs démonstrations. Ils font usage d'un moyen d'information qui les stigmatise. Gilles Ferréol parle d'un moyen privilégié de représentations sociales, « l'analyse et l'impact des médias, la plupart des coupures de presse se faisant régulièrement l'écho d'un discours sur l'exclusion articulé autour de quatre grands axes, à savoir les modes de vie (le nomadisme étant perçu comme un « vecteur de marginalité » auquel sont très souvent associés vol, vagabondage et insécurité), le voisinage et la sociabilité (exacerbation des tensions en cas de nuisances ou de provocations), l'habitat (la vue de caravanes dérange et met mal à l'aise car elle annonce ou préfigure « l'envahissement du quartier » suscitant des conflits entre communautés), le droit et la législation (les pouvoirs publics, proclame-t-on, font montre d'une trop grande tolérance vis-à-vis de ces populations, ce qui est ressenti comme une injustice). » [Ferréol Gilles, 1995 : 11] Alors nos interlocuteurs utilisent une partie du discours dispensé par ces mêmes médias comme source d'information, de corroboration pour stigmatiser l'autre.

Les éléments d'un groupe en stationnement précaire, stable, institutionnel conserve une pratique afin de jauger l'intrusion, l'entrée. Ce sera toujours intrusion quand elle sera pratiquée par un étranger, l'approche sera verbalisée par les observateurs du mouvement, ce peut être n'importe qui. Dès les prémices d'une entrée, une voix indiquera qui arrive, quel est le lien avec le groupe, dès cet instant, les individus se positionnent en conséquence de l'entrée. Sans intérêt l'individu sera renvoyé dans ses espaces, lors d'une démarche administrative favorable, la femme va prendre en charge l'intrus, ce peut être le cas du travailleur social. Lors d'une démarche inquisitrice défavorable, l'homme ou la femme peuvent accepter de gérer la contrainte, ils l'acceptent, écoutent avec placidité sans s'engager. Inversement, ils peuvent vouloir ne pas en tenir compte, tournent talons et laissent l'individu en plan. Mais ce choix est encore le plus difficile à gérer, car l'intrusion dans l'espace territorial pourrait être légitime, alors il est préférable de faire face, sans faire front, afin de tenter la négociation.

Ainsi l'intrusion s'établit petit à petit, elle est précaire, ce caractère disparaît selon l'investissement de celui qui désire fréquenter les sphères. Il faut envisager l'intrusion avec une notion de retenue, l'état comme nous le disions est précaire, car un groupe homogène dans le stationnement, ne l'est peut-être pas sur l'entrée dans les sphères d'un élément étranger. La parcimonie s'estompe lorsque le visiteur établit une entrée directe en direction de la sphère de ceux qui l'acceptent. Alors l'assurance à se diriger vers une sphère hôte enlève toute possibilité de prise en charge. Personne ne tentera de détourner l'individu qui serait acceptable auprès d'une parcelle du groupe. Or la présence de l'intrus, les autres éléments s'enquérissent auprès de celui qui reçoit les raisons de sa relation. Parce que l'intrus dérange inéluctablement l'ordre des choses il faut une justification au risque que le groupe prend. L'intrus reste « yalo », « cru » donc il est capable de faire des impairs sociaux, le nombre d'erreurs peut exaspérer des éléments du groupe, cela crée un trouble. Si trouble il y a, le fauteur, en l'occurrence, l'intrus sera chassé sans plus d'explication que cela. Dans la relation que nous qualifions de « prime abord », les voyageurs préfèrent la retenue à l'exubérance, la discrétion au tapage, ceci en relation à la situation sociale de l'auteur. Il n'existe pas au sens qu'il n'est pas affligé du titre d'étranger, il ne peut pas « être » un être au sens communautaire. Alors chacun attend de lui de la précaution, l'usage fait qu'un individu trouvera toujours un référent dans le groupe, mais seuls les éléments du groupe savent qu'elle est la qualité que l'hôte à placer dans cette relation..

La construction de la communauté Manouche, sous la forme de groupes proches par les liens de parenté, fait penser à la construction que l'on retrouve dans des sociétés

archaïques, lointaines, le groupe gère la quiétude, la déférence, l'enfant naît dans un monde univoque où les aînés vont lui apprendre à vivre. Là où repose la différence entre une société archaïque et la communauté Manouche, c'est que ce procédé se réalise à la lisière d'un monde dit moderne et civilisé, cultivé et progressiste. Les Manouches ne prennent comme référence dans l'agir que le mode de relation, basé sur l'interaction, symbolique ou pas, pour produire du lien social. C'est dans cette démarche de production de la relation avec ses vis-à-vis que le monde vécu se construit, il s'alimente des instants vécus à cet instant dans tel endroit, mais comme le groupe est susceptible de se séparer, de se disloquer, chaque foyer va engranger des éléments autres d'un monde vécu. Par leur capacité discursive, la qualité de leur parole, ils sont à même de transporter les expériences du monde vécu vers d'autres lieux, ils se doivent d'être rigoureux parce que l'usage de performatifs assertifs engage la qualité du récit et de leur parole. L'agir communicationnel se jouant dans l'interaction continue, est le moyen d'ordonner et d'organiser le monde vécu. La coopération sociale est une des actions qui permet de maintenir le monde en l'état. Le système, à l'inverse d'autres structures plus tribales, ne fonctionne pas sous la forme de l'assujettissement à une forme d'autorité. Le rapport est supposé égal, mais en fait une grande famille avec des membres faisant pression pour conserver une renommée tend à chercher à dominer. La promptitude à corriger des impairs, voir des insultes aux morts, la virulence de l'intervention participe à cette renommée. L'acceptation de la promiscuité est double, elle est en premier lieu le fait de la pression urbaine qui soit impose de stationner sur des aires aménagées, soit rend difficile le stationnement sur des espaces en abandon ou pas. Ensuite, la promiscuité est supportable parce que les individus s'affichent comme ayant des liens familiaux, sociaux, de parenté, d'affinité, d'amitiés suffisamment fortes pour accepter le vivre ensemble, participer à la sphère que l'on nomme « la place », parce que les participants appartiennent à la sphère d'un diamètre supérieur « le Monde. »

Cette figuration qui donne un rôle d'acteur aux individus parce qu'ils sont nommés, placés à un rang social, confirmés par leur participation à la croissance du groupe, donne une existence sociale à l'être. Il est impossible sur une place de s'isoler totalement en refusant le contact total, sans que la réaction autour soit de rejeter ce foyer hors de la sphère de la place par manque d'interaction. Il arrive que des individus aient des différents, les adultes hommes et femmes ne se fréquentent pas, mais les enfants ne sont pas tenus de participer à la tension, les opposants ne peuvent en venir à une solution violente parce qu'ils sont trop proches dans le lien de parenté, ils sont souvent de la même phratrie. Alors chacun vit sa vie communautaire en évitant de rencontrer l'autre, ceci afin d'éviter l'anathème social provoqué par le jurement des morts, sanctionné par une bagarre, voir « la guerre ». Ainsi comme nous

l'avons abordé, la parole est quantifiée, qualifiée, « Qui c'est qui parle ? » sanctionne une action discursive mal positionnée par le locuteur, « Tu parles trop », ainsi le locuteur ne sait pas jugé de sa qualité sociale et des propos qui sont au-dessus de son rang social, « Parles pas » l'intention d'un locuteur de proposer son point de vue alors qu'il n'a pas la capacité sociale pour s'exprimer.

Puisque nous prétendions en début de présentation avoir appuyé notre travail sur un ouvrage majeur de Jürgen Habermas, nous allons apporter quelques éléments pour étayer le propos, quant l'auteur parle p 155, de l'intercompréhension, l'agir communicationnel sert à transmettre le savoir culturel, sous l'aspect de l'action à l'intégration sociale, sous l'aspect de la socialisation, l'agir communicationnel sert à construire des identités. Or tout au long de ces pages, nous avons tenté d'amener le lecteur à découvrir et comprendre l'organisation sociale de ceux que nous avons nommé, les endo-étranger. « L'intégration sociale du monde vécu donne l'assurance que de nouvelles situations émergentes dans la dimension de l'espace social sont rattachées aux conditions du monde existant : elle veille à coordonner les actions à travers des relations interpersonnelles légitimement réglées et donne à l'identité des groupes une permanence suffisante pour la pratique quotidienne. La coordination des actions et la stabilisation d'identité des groupes sont alors évaluées à partir de la solidarité des membres. On le voit lorsque des troubles affectent l'intégration sociale et se manifestent par l'anomie et les conflits qu'elle suscite. Dans ces cas, les acteurs ne peuvent plus couvrir les nouveaux besoins de coordination qui naissent à partir du fond des réglementations légitimes qui sont à leur disposition. Les appartenances sociales légitimement réglées ne suffisent plus et la ressource « solidarité sociale » se raréfie » [Habermas, 2005 : 155] C'est bien ce qui se passe dans le cadre des groupes que nous avons observé, la répétition de la quiétude permettait à la communauté de vivre pleinement les relations dans la cohésion sociale, légitimement par le lien familial, volontairement, lorsque le stationnement est contraint, qu'il implique de la promiscuité. La solidarité des membres s'effectue par le maintien de relations entre les individus, converser, échanger, c'est considérer son alter comme ego, ego comme alter, parce qu'ils partagent des comportements sociaux identiques, cohérents, immanents. L'intelligence n'est pas une qualité partagée par l'Humanité, en situation endogène c'est identique, la rupture peut se créer par la volonté de vouloir briser une relation, de lancer à l'adresse de son interlocuteurs des arguments de rupture.

Cette rupture est nécessaire parce que le groupe ne pourrait pas vivre pendant des générations et des générations en osmose sans qu'il y ait un effet d'anomie, une perte de consistance de ce qui fait la relation, la rupture suscite l'interrogation sur les raisons de la rupture, elle permet de replacer les parcelles du groupe dans une nouvelle certitude, fondée

sur la socialisation commune à chacun. Parce que le conflit remet en cause l'agir communicationnel, puisque le processus s'inverse car au lieu de participer sous les moyens de l'action, du social et de la socialisation, le conflit rompt, brise tout cela, broies les liens. L'entendement communautaire pousse les individus à sanctionner dans l'esprit la survenance d'un fait nouveau qui modifie l'histoire communautaire, alors il faut reprendre sous une forme identique en évinçant les belliqueux du cercle pour reprendre l'agir communicationnel, en verbalisant dans le discours la narration des faits pour leur donner une sanction. Le verbe ne suffit pas toujours à permettre de maintenir la relation, dans la conception d'Habermas, cette verbalisation de la relation correspond à notre avis à l'acte de l'intercompréhension, l'échange dans l'action discursive pour participer à la socialisation, mais les Manouches ont créé un concept endogène qui permet lorsque la socialisation est en marche, de maintenir par un ciment social l'ensemble dans le partage d'un monde vécu.

Comment comprendre lorsque l'on croise des Manouches dans une grande surface, dans la rue, dans notre vie quotidienne, qui parlent fort, jouent, rient aux éclats sans retenue, sans décence, tout simplement parce que ce qui les entoure n'est rien, sans conséquence, presque inexistant. Leur référence est le groupe, la communauté, la société englobante les englobe mais ne les domine pas, l'individu est convaincu que la société ne pourra jamais les assimiler. Des individus intègrent la société englobante, en rupture avec le groupe, asociaux, ils végètent dans une situation sociale précaire, certains les appelle « les manouches de HLM. »

« A titre de remarque, on notera que dans le cadre de la stigmatisation réciproque se développe une interaction particulière, celle avec les individus qui refusent de participer à la stigmatisation et se retrouvent aux côtés des stigmatisés ? Ce sont ceux que Goffman désigne sous le terme de stigmatisés honoraires, leur position est très inconfortable et peu gratifiante, car tout en faisant quelque peu l'expérience du rejet qu'entraîne la stigmatisation, ils ne sont pas pour autant mieux traités par les stigmatisés eux-mêmes, surtout si se développe une contre stigmatisation. » [Williams, 1989 : 178]

Dans notre groupe, aucun écrit n'est là pour rappeler le code, le rite qui définit les relations entre les individus composant cet ensemble. Il est peu dit, il est rappelé lorsque l'un d'entre eux fait un impair à l'organisation définie, il est quotidiennement vécu. L'élément essentiel se joue dans l'interaction, chaque personne est munie de la pensée, dotée du pouvoir de parler. Pour en faire usage, il faut savoir s'il est juste et à bon escient de parler. Tout n'est

pas silence, dans un groupe, comme celui de notre terrain. Les individus conversent, pratiquent un langage ordinaire, parlent de choses communes à la vie des voyageurs. Si silence il y a, il est révérencieux, il est de déférence, il est de protection, il est de désaccord feint, il participe à l'interaction. Dans l'expression du respect, tout commence à un stade essentiel : celui de l'identification. Lorsque nous avons abordé, dans un chapitre, la mise en contact, il est ici question d'identification. Si un individu, comme le narrait E. refuse le contact, il ne remet pas en cause l'identification. Celui qui s'affirme voyageur ou manouche, qui confronte sa connaissance aux autres voyageurs, l'individu, par cette action, donne son identité. Dans la situation de celui qui le dédaigne, il ne sent pas son identité déniée. Il n'y a qu'une attitude casanière. L'identification passe par l'interaction, l'échange selon les conventions linguistiques, en premier lieu ; puis ensuite, grâce à des attitudes qui manifestent le respect. Dans une prise de contact, heureuse, le locuteur et l'auditeur échangent leur identité, ils ont une posture conforme à la convention. Il y a identification. Lorsque que l'individu est identifié, il est considéré comme égal, il peut intégrer la sphère du respect.

La personne identifiée est inéluctablement positionnée selon son rang. C'est ainsi, un homme est homme, automatiquement, il est nanti de cette puissance « respectable » inhérente à son statut social. Il est impossible de déroger, dans le concept du respect, à cette évidence. Emettre juste le mot, homme, est prendre conscience que l'individu est, d'un groupe, d'une famille, d'une culture, ensuite qu'il a, un rang, un âge, une valeur. Avant toute chose, cet homme est leur, il devient ensuite pourvu de traits de caractère, sa biographie se partage avec ses compagnons. Sa condition est de vivre, de partager le même concept du respect avec les autres membres du groupe. Prenons l'exemple de la salutation, dans un cadre plus large que le bilatéral, nous intégrons un groupe d'hommes, nous saluons chacun d'eux, nous omettons de saluer un des membres. Les autres peuvent penser qu'il y a, entre l'individu non-salué et nous, un différent. Dans ce cas, nous sommes susceptibles d'être rappelé à l'ordre, soit par une personne de son rang, soit par un individu de rang supérieur. Afin d'éviter une interprétation de notre geste, il faut l'expliquer : « nous, on s'est vu ce matin. » Il serait impensable d'agir contre le rituel, sans devoir donner des explications. Ceci s'explique par l'interaction, reprenons la même situation, personne ne bronche, nous n'apportons pas d'explication. Le silence peut marquer l'embarras, il est impossible de déroger au cérémoniel sans une explication, le silence marque l'absence, la rupture de l'ordre. La gravité du geste réside dans l'affront fait à la face. La personne rituellement agressée est dévalorisée, ce n'est pas possible que cette situation reste ainsi, sinon le manque de respect, marqué par l'auteur de l'affront, devient légitime. A ce moment, la rupture est consommée. Arriver dans un groupe est un acte

d'intégration, il faut qu'il soit correctement validé, ceci à l'adresse de tout le monde. Partir est un acte moindre. En décrivant un départ, de court ou de long terme, la procédure est beaucoup plus simple. Le partant a juste à dire « allez, je m'en vais », ainsi il prend congé, inutile d'esquisser des formules de politesse. Celui qui quitte, dans la quiétude, un cercle de parole ou un groupe, a des raisons ou des nécessités pour le faire. Lorsque le départ pour un long terme est précisé, il est sanctionné par un : « Vas-y, marche ! On se dit rien. » Inutile de se dire quelque chose, puisque celui qui part, parce qu'élément du groupe, reviendra. Quand ? Peu importe le temps, mais il reviendra. Donc la simplicité à se quitter, est moins sujette à interprétation que la sincérité à se rencontrer. Un cercle de parole, lorsqu'il est installé, intègre dans la circonférence tous les nouveaux éléments qui arrivent. Le cercle s'élargit, il ne se fragmente pas en duo, trio ou quatuor d'interlocuteurs. Celui qui a une confiance, un aparté à faire, s'écarte du cercle, il ne peut s'adresser à un vis-à-vis, en pénétrant le cercle et en tournant le dos à d'autres personnes, ce serait faire une atteinte à la face des participants, dans l'acception que Goffman donne à la face dans l'interaction.

Lorsque nous avons interrogé nos interlocuteurs, beaucoup ont éprouvé la nécessité de préciser que l'attitude respectueuse est « normale. » Comme si cela était naturel d'avoir du respect, il est plus que naturel, en approfondissant dans les entretiens, il est dit vital, « s'il n'y avait pas de respect, on se tuerait. » L'absence de respect entraîne des conflits, des corrections de la faute faite au rituel. Cet ordre rituel est immuable pour celui qui accède au savoir, en l'occurrence l'homme. Il est acquis qu'il a la notion du respect, il peut être acariâtre mais il doit être conscient des limites. Lorsqu'il fait usage de l'affront ultime, dans ce cas il n'y a pas de demi-mesure, il s'expose au conflit violent. De jeunes garçons ont des rivalités, les enfants se chamaillent, des mots vont plus haut que la pensée, l'incident peut se résoudre sans l'intervention extérieure. Les adversaires s'expliquent en tête-à-tête. Cela arrive, c'est le moyen d'exercer sa force de caractère. Mais le conflit peut être audible, dès cet instant, la correction de l'impair incombe à un homme. L'homme, rang social valorisant, doit avoir la maîtrise du respect. S'il ne sait, peu probable, ou ne souhaite pas l'incarner, il a pour seul et unique moyen de s'en libérer que de briser ses chaînes. Par cette attitude, l'individu cherche à s'installer dans une attitude de « stigmatisé honoraire. » Cette situation est invivable, devenir le stigmatisé des stigmatisés.

La parole fait sens, au sein de notre groupe. Lors de nos entretiens, les mots étaient choisis, corrects et choisis. Lorsque nous interrogeons, sur une notion perçue, notre auditeur se trouvait conforter dans sa situation d'homme, précepteur du respect. Tenir sa parole n'est pas

anodine, il engage celui qui promet, mais par la forme interrogative, il est engagé à s'engager en « jurant », nous avons décrit précédemment ce procédé. Cela dit, l'homme est capable de se taire, comme de dire beaucoup. Le respect ne se fonde pas que dans la parole, les mots expriment le respect, le décrivent, ils sont aussi le moyen de le briser, il se fonde aussi dans les attitudes justes du moment opportun. Quant à la parole, elle véhicule la pensée, elle transmet le caractère, sur ce point nous pensons devoir apporter une précision, sur une forme d'omerta propre aux voyageurs. Il y a un silence qui doit être respecté, le premier est celui relatif, à ce que nous avons abordé, les morts. Il y a d'autres silences, sur l'intimité des foyers familiaux les plus restreints. Il y a d'autres silences ! Mais celui qui nous intéresse est relatif au phénomène de « balancer. » Des actes délictueux, des voyageurs en font, pas plus qu'à catégorie sociale équivalente dans la société majoritaire, il est illusoire de croire que le silence est la règle en la matière. Si le silence est brisé, celui balancé cherchera à se venger d'autant que son complice est lointain dans le lien de parenté ou dans le groupe, mais si la balance est proche agit le phénomène de la rétention. Parce que proche, il n'y a pas dans ce cas un manque de respect manifeste, cela réside plus dans un manque de courage, face à l'inquisition policière.

Il reste une multitude de questions en suspens relatives à l'expression du respect dans l'interaction avec les autres membres soit du groupe, soit avec ceux de l'autre côté de la frontière : les sédentaires. Nous avons abordé le respect, au travers d'entretiens avec un seul élément, de rang social précis : des hommes. Qu'en est-il du respect parmi les femmes ? Entre les femmes et les hommes ? Comment se pratique l'apprentissage, de l'enfant, à la notion du respect ? Sous quelle forme, pédagogique ou impérative ? Pourquoi le respect valoriserait-il ? Qu'est-ce qui justifie la violence excessive lorsqu'il y a manque de respect ? Le respect a été qualifié par certains de nos interlocuteurs comme de l'amour, alors est-ce que l'irrespect serait de la haine ? Pourquoi les anciens sont-ils objets de tant de respect ? Pourquoi les morts sont-ils, eux aussi, intouchables quant au respect ? Le respect, nous pensons l'avoir démontré, est un concept qui permet de maintenir la cohésion dans le groupe, des groupes vis-à-vis d'autres groupes. Pour clore ce mémoire, nous reprendrons quelques qualificatifs ou expressions relatives au respect : « C'est un lien » - « C'est une grand affaire » - « On a la dignité, on se respecte » - « Ah, oui ! C'est important, des fois on fait des grands kilomètres (pour le respect) » - « C'est un comportement » - « Ah, oui ! C'est sacré, c'est sacré du moment qu'on te montre du respect, et que toi t'as donné du bon respect. »

Pour conclure, cette communauté dure et perdure avec des concepts sociaux forts qui maintiennent la cohérence. Les notions sociales établissent une hiérarchie parmi les individus, leur relation se fait par l'échange, mu par la nécessité d'être conforme à une norme endogène le respect. Ils légitiment leur existence sur l'altérité, confortés par la pertinence de leur choix, de leur mode de vie référent au groupe, pourtant ils tirent leurs subsides de cette société englobante qu'ils n'envisagent pas d'intégrer. Pour cela ils usent de subterfuges pour occulter leur identité, ce qui tend à prouver qu'ils ne sont pas dupes du rejet qu'ils suscitent. Alors sont-ils des saprophytes, ces bactéries non pathogènes naturellement présentes sur la peau et les muqueuses, l'image est forte, teintée de peu de respect, image qui abonde l'idée communément véhiculée de parasites. Ou au contraire, les Manouches ne seraient-ils pas associables à un phénomène physique, ils pourraient être le Boson de Higgs, cette particule qui permet à la masse d'être masse, un agglomérat d'atomes. L'agressivité, l'incompréhension, le rejet sont catalysés autour de ceux qui sont différents. Les Manouches, dans l'Histoire, ont souffert de ces sentiments, ils ont pliés sous le joug, mais n'ont jamais cédé. Ils se sont faits discrets, convaincus que leur existence est ainsi faite, mais nos « endo-étrangers » sont toujours là.

Par la forme de constitution du groupe, l'organisation sociale, la relation entre les individus, le mode opératoire du discours, la stature insufflée par le respect, la cohésion maintenue ou recréée, donne à affirmer que les Manouches ne supporte pas l'approximation. Il n'est pas possible d'envisager des relations calquées sur des horaires de bon vouloir ou des horaires de travail, la communauté n'apprécie pas l'engagement fonctionnel. Le groupe fait corps, convaincu de la pertinence de son mode social, la mémoire partagée conforte les individus dans la justesse de leur existence, l'appartenance au groupe affirme l'identité, la confrontation spirituelle, verbale, voire polémique avec la société englobante confirme la différence, le particularisme est sublimé comme la qualité. Tout se construit dans une dimension mémorielle, l'individu doit s'inscrire dans la temporalité endogène, en somme l'individu s'inscrit dans un tout, le tout est la communauté sous sa forme actuelle et passée. Cette référence fait sens, personne ne peut envisager d'en modifier le mode, parce que l'ancrage est si profond que pour le modifier il faudrait remettre en cause toute l'existence de l'actuel, mais aussi du passé, donc renier l'ascendance, ne plus honorer ses morts.

Cette communauté est autonome, elle vit dans une autarcie supportable, saine, elle base son existence sur des faits proches de la nature, car le rang social s'acquière au fil des années, le respect est un élément qui régit la relation, la confrontation avec l'altérité est le moyen de conserver ce qui est nature, or la juxtaposition de ses moyens de construction sociale, la répétition et le maintien de la forme en font une culture supportable, viable tant

qu'il est possible de conserver une relation avec la société englobante suffisamment productrice de biens pour vivre.

Bibliographie

Ouvrages

- Amselle Jean-Loup, 2001, *Branchements, Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion, 233 p.
- Arendt Hannah, 1968, *La crise de la culture*, Paris, Collection Folio Essais, 355 p.
- Althabe Gérard, Fabre Daniel, Lenclud Gérard, 1995, *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Edition de la Maison des sciences de l'homme, 257p.
- Armengaud Françoise, 1999, *La pragmatique*, Paris, Presses Universitaires de France, 124p.
- Asséo Henriette, 2000, *Les Tsiganes, Une destinée européenne*, Paris, Gallimard, 149 p.
- Audard, Catherine, 2002, *Le respect*, Paris, Autrement, collection Morales, 213 p.
- Augé Marc, 1994, *Le sens des autres. Actualité de l'anthropologie*, Paris, Fayard, 190 p.
- Austin John Langshaw, *Quand dire c'est faire*, 1970, Paris, Editions du Seuil, 184p.
- Balibar Etienne, Wallerstein Immanuel, 1997, *Race, nation, classe, Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 308 p.
- Baudrillard Jean, 1999, *L'échange impossible*, Paris, Collection l'espace critique, Edition Galilée, 188 p.
- Besnier Jean-Michel, 1998, *Eloge de l'irrespect et autres écrits sur Georges Bataille*, Paris, Descartes et Compagnie, 138 p.
- Blanchy-Daurel, Sophie, *La vie quotidienne à Mayotte*, Editions L'Harmattan, Paris, 1990, 210p
- Bourdieu Pierre, 1982, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 239 p.
- Calame-Griaule Geneviève, 1965, *Ethnologie et langage, La parole chez les Dogons*, Paris, Bibliothèque des Sciences Humaines, Editions Gallimard, 548 p.
- Calvet, Jean-Louis, 2002, *La sociolinguiste*, Paris, Presses Universitaires de France, Collection Que sais-je, 124 p.
- Candau Joël, 1998, *Mémoire et identité*, Paris, Presses Universitaires de France, 200 p.
- Clastres Pierre, 1974, *La société contre l'Etat*, Paris, Les éditions de Minuit, 186 p.

- Clifford James, 1988, *Malaise dans la culture, L'ethnographie, la littérature et l'art au XXème siècle*, Paris, Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris, 389 p.
- Denize Isabela, 2006, *Les Roms et l'altérité*, Targoviste, Cetatea de Scaun, 131 p.
- Ducrot Oswald, 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Les éditions de Minuit, 233 p.
- Durkheim Emile, 1960, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, Presses Universitaires de France, 658 p.
- Faye Jean-Pierre, 2003, *Introduction aux langages totalitaires. Théorie et transformation du récit*, Paris, Hermann, Editeurs des sciences et des arts, 158 p.
- Filhol Emmanuel, 2004, *La mémoire et l'oubli, L'internement des Tsiganes en France, 1940-1946*, Paris, L'Harmattan, 109 p.
- Filhol Emmanuel, 2004, *Un camp de concentration français, Les Tsiganes alsaciens-lorrains à Crest, 1915-1919*, Presses universitaires de Grenoble, 181 p.
- Formoso Bernard, 1986, *Tsiganes et sédentaires, La reproduction culturelle d'une société*, Paris, L'Harmattan, 247 p.
- Foucault Michel, 1966, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, collection Tel, 398 p.
- Foucault Michel, 1970, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 82 p.
- Freud Sigmund, 1923, *Totem et Tabou*, Paris, Petit bibliothèque Payot, 226 p.
- Goffman, Erwin, 1992, *Façons de parler*, Les éditions de Minuit, Paris,.
- Goffman, Erving, 1974, *Les rites de l'interaction*, Le sens commun, Les éditions de Minuit, Paris, 225 p.
- Geertz Clifford, 1996, *Ici et Là-bas*, Edition Métaillié, 153 p.
- Gumperz, John, 1989, *Engager la conversation*, Paris, Le sens commun, Les Editions de Minuit, 164 p.
- Habermas Jürgen, 2005, *Théorie de l'agir communicationnel, Tome 2, Pour une critique de la raison fonctionnaliste*, Fayard, Paris, 444 p.
- Habermas Jurgen, 1991, *De l'éthique de la discussion*, Paris, Flammarion, 199 p.
- Héritier Françoise, 1981, *L'exercice de la parenté*, Paris, Gallimard, Le Seuil, 189 p.
- Honnet Axel, 2002, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Les Editions du Cerf, 214p.
- Humeau Jean Baptiste, 1995, *Tsiganes en France, de l'assignation au droit d'habiter*, Paris, L'Harmattan, 387p.
- Jankélévitch Valdimir, 1981, *Le paradoxe de la morale*, Paris, Editions du Seuil, 187 p.

- Kant, Immanuel, 1966, *La raison pratique*, Paris, Presses Universitaires de France, 241p.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, 1996, *La conversation*, Paris, Seuil, p.92
- Kerbrat-Orecchioni Catherine, 2005, *Le discours en interaction*, Paris, Armand Colin, 337 p.
- Kerbrat-Orecchioni Catherine, 2001, *Les actes du langage* Le Breton David, L'interactionnisme symbolique, PUF, Paris, 2004
- Le Breton David, *L'interactionnisme symbolique*, PUF, Paris, 2004
- Liégeois Jean-Pierre, 1976, *Mutation Tsigane, la révolution bohémienne*, Bruxelles, Complexe, 214 p.
- Lévi-Strauss Claude, 1962, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, Agora, 321p.
- Lewy Guenter, 2003, *La persécution des Tsiganes par les nazis*, Paris, Les Belles Lettres, 452 p.
- Nowak Eric, 2006, *Tsiganes saintongeais, Charente et Nord Gironde*, Paris, Le Croit vif, 244 p.
- Ottino, Paul, 1998, *Les champs de l'ancestralité : Parenté, alliance et patrimoine*, Paris, Karthala-Orstom, 620 p.
- Otto Rudolph, 2001, *Le Sacré*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 279p.
- Pharo Patrick, 2001, *La logique du respect*, Paris, Editions du cerf, 116 p.
- Pichon Philippe, 2002, *Voyage en Tsiganie, Enquête chez les nomades en France*, Paris, Les éditions de Paris, 151 p.
- Pillon Véronique, 2003, *Normes et déviances*, Bréal, Rosny, 125 p.
- Poutignat Philippe, Streiff-Fenart Jocelyne, 1995, *Théories de l'ethnicité : première partie*, Presses Universitaires de France, Paris, 201 p.
- Reboul Anne, Moeschler Jacques, 1998, *Paradigme du discours, De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*, Paris, Armand Colin, 209 p.
- Récanati François, 1979, *Les énoncés performatifs. Contribution à la pragmatique*, Paris, Les éditions de Minuit, 274 p.
- Renault Emmanuel, 2000, *Le mépris social*, Bègles, Editions du Passant, 100 p.
- Reyniers Alain, 1998, *Tsigane, heureux si tu es libre*, Paris, Mémoire des peuples, Edition UNESCO, 285p.
- Searle John, 1979, *Sens et expression, étude de théorie des actes de langage*, Paris, Le sens commun, Les éditions de Minuit, 236 p.

- Simmel Georg, 1987, *Philosophie de l'argent*, Paris, Presses Universitaires de France, 662 p.
- Simmel Georg, 1998, *Les pauvres*, Paris, Presses Universitaires de France, 102 p.
- Simmel Georg, 2004, *Philosophie de la modernité*, Paris, Payot et Rivages, 432p.
- Todorov Tzvetan, 2006, *L'Esprit des Lumières*, Paris, Robert Laffont, 133 p.
- Todorov Tzvetan, 1989, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Editions du Seuil, 524 p.
- Vialles Noélie, 1987, *Le sang et la chair*, Paris, Edition de la Maison des sciences de l'homme, 146 p.
- Williams Patrick, 1984, *Mariage tzigane, Une cérémonie de fiançailles chez les Roms de Paris*, L'Harmattan, Paris, 466 p.
- Williams Patrick, 1989, *Tsiganes : identité et évolutions*, Paris, Etudes Tsiganes, Syros, 527 p.
- Williams Patrick, 2001, *Nous, on n'en parle pas, Les vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 104 p.
- Wittgenstein Ludwig, 1965, *De la certitude*, Paris, Gallimard, 152 p.
- Xiberras Martine, 1998, *Les théories de l'exclusion. Pour une construction de l'imaginaire de la déviance*, Paris, Armand Colin, 232 p.

Articles de revues scientifiques

-Adam Christine, 1997, « Femmes du voyage ou gadji, unies pour un même destin, in Etudes Tsiganes, n°10, Femmes Tsiganes, p.132.

-Berlière Jean-Marc, 2004, « La République et les nomades (1880-1914), in Etudes Tsiganes, n°18-19, Histoire Tsigane : Hommage à François Vaux de Folletier, p. 52

-Bordigoni Marc, 2006, « Un souvenir des carnets et leurs usages », in Etudes Tsiganes, n° 26, Manouches, p.86.

-Brun José, 2004, « Témoignage tsigane : histoire et mémoire », in Etudes Tsiganes, n° 18-19, Histoire Tsigane : Hommage à François Vaux de Folletier, p. 24.

- Candau Joël « Pourquoi coopérer », *Terrain* 1/2012 (n° 58), p. 4-25.

- Croll Anne, mars 1996, « La parole de l'exclusion : une parole à entendre », In: *Mots*, N°46, Paroles d'« exclus ». p. 30-54.

-De la Monneraye Jean, 1965, « Les Tsiganes dans l'ancienne France », in *Journal des savants*, vol 3, n°3, p. 598-600.

- Ely B, 1964, « Nomadisme et sédentarisation des Tsiganes en France », in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, vol 6, n°6-2, p.339-351.

- Ferréol Gilles. Jean Remy : *Sociologie urbaine et rurale. L'espace et l'agir, Espace, populations, sociétés*, 1999, vol. 17, n° 2, p. 373-374.

-Filhol Emmanuel, 2004, « Le prix de la liberté ». Itinéraire d'une famille tsigane internée dans les camps français durant la Première Guerre mondiale, in *Etudes Tsiganes*, n° 18-19, Histoire Tsigane : Hommage à François Vaux de Folletier, p. 65.

- Frediani Marcelo, *New Travellers en Grande-Bretagne : Nomadisme et identité aux marges de la légalité* », in *Etudes Tsiganes*, n°26, Manouches, p.114.

-Gutwirth J, 1968, « L. De Heusch, à la découverte des Tsiganes, in *L'Homme*, vol 8, n°4, p. 109-110.

-Helmstetter Pislá, 1997, « Nous devons sauvegarder notre culture si forte, si riche, si humble, in *Etudes Tsiganes*, n°10, Femmes Tsiganes, p. 138.

-Horvath Lubos, 1994, « Ne t'abaisse devant personne, ne t'élève au dessus de personne », in *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol 35, n° 35, p. 49-50.

- Humeau Jean-Baptiste, 1994, « Les Tsiganes en Europe, problématique géographique. », in *Terrain*, vol 12, N°3, p. 349-358

- Humeau Jean-Baptiste, 1983, « Les comportements de travail et de loisir : facteurs de mobilité des populations tsiganes », in *Noroi*, vol 120, n° 120, p. 571-582.

-Jargaille Rosette, 1997, « Je ne suis pas près de baisser les bras, in *Etudes Tsiganes*, n°10, Femmes Tsiganes, p.136.

-Julien Benoit, 2004, « Le français qui connaît le mieux les Gitans », in *Etudes Tsiganes*, n° 18-19, *Histoire Tsigane : Hommage à François Vaux de Folletier*, p. 15.

- Lenclud G., 2011, « L'acte de mentir. Remarques sur le mensonge », *Terrain*, n° 57, p. 4-19.

-Lerossignol Bertrand, 2006, « Marquer le respect » un lien commun dans la communauté manouche », in *Etudes Tsiganes*, n° 26, Manouches, p. 66.

- Plantier Joëlle. Ferreol (Gilles). — *Intégration et exclusion dans la société française contemporaine, Revue française de pédagogie*, 1993, vol. 105, n° 1, p. 129-130.

- Poueyto J.-L., 2012, « Un patrimoine culturel très discret : le cas des Manouches », *Terrain*, n° 58, p. 130-143
- Reyniers Alain, 2006, « Nous, on mange notre symbole », in *Etudes Tsiganes*, n°26, Manouches, p.93.
- Reyniers Alain, 2006, « Pérégrination des manouches en France au XIX siècle », in *Etudes Tsiganes*, n° 26, Manouches, p.9
- Reyniers Alain, 2004, « L'apport des documents d'archives dans la connaissance des familles tsiganes », in *Etudes Tsiganes*, n 18-19, Histoire Tsigane : Hommage à François Vaux de Folletier, p.185.
- Reyniers Alain, 1993, « Des démarches européennes », in *Etudes Tsiganes*, n°1, Les Tsiganes et l'Europe, p. 6.
- Reyniers Alain, 1993, « Une présence multi-séculaire, in *Etudes Tsiganes*, n° 1, Les tsiganes et l'Europe en 1993, p.10.
- Reyniers Alain, 1988, « Les "compagnons du buisson". Le hérisson au pays des Tsiganes », *Terrain*, n° 10, p. 63-73.
- Robert Pascal, 2004, « La migration des Sinté piémontais en France au XIXe siècle, in *Etudes Tsiganes*, n° 18-19, p. 29.
- Stewart Michael, « Une catastrophe invisible », *Terrain*,, [En ligne], mis en ligne le 05 avril 2011. URL : <http://terrain.revues.org/14258>
- Stewart Michael , 1993, « Mauvaises morts, prêtres impurs et pouvoir récupérateur du chant, les rituels mortuaires chez les Tsiganes de Hongrie », in *Terrain*, p 21-36.
- Stewart Michael, 1994, « La passion de l'argent, les ambiguïtés de la circulation monétaires chez les Tsiganes hongrois », in *Terrain*, p 45-62.

-Sigot Jacques, 2004, « Ecrire l'histoire d'un camp de concentration français de Tsiganes pendant la Seconde Guerre mondiale, n°18-19, Histoire Tsigane : Hommage à François Vaux de Folletier, p. 79.

- Tréanton Jean-René. Candau Joël, 1999, « Anthropologie de la mémoire et Mémoire et identité » in Revue française de sociologie, vol. 40, n° 3, p. 618-619.

-Valet Joseph, 2006, « Le gentil paysan », in Etudes Tsiganes, n° 26, Manouches, p.64.

-Valet Joseph, 2006, « La Piessa : une grand-mère qui savait parler », in Etudes Tsiganes, n° 26, Manouches, p.90.

- Venier Philippe, Santelli Emmanuelle, Ferréol Gilles et al. Juteau Danielle, *L'Ethnicité et ses frontières, Revue européenne de migrations internationales*, 2001, vol. 17, n° 2, p. 186-187.

- Williams Patrick, « L'écriture entre l'oral et l'écrit », *Terrain*, [En ligne], mis en ligne le 05 avril 2011. URL : <http://terrain.revues.org/14249>.

- Williams Patrick, 2004, « Or c'était des Tsiganes... » Utilisation des noms génériques, identification des Tsiganes et construction du récit historique dans les ouvrages de François Vaux de Folletier, in Etudes Tsiganes, n° 18-19, Histoire Tsiganes : Hommage à François Vaux de Folletier, p. 195.

- Williams Patrick. Formoso. B, *Tsiganes et sédentaires. La reproduction culturelle d'une société, L'Homme*, 1989, vol. 29, n° 109, p. 167-168.

- Williams Patrick, 1985, « New York L'organisation de deux communautés tsiganes », In *L'Homme*, tome 25, n°95. p. 121-140.

Articles de presse

- Bolis Angelas, « Petit lexique des Tsiganes, Roms, gens du voyage », Le Monde, 17 octobre 2012.
- Lavergne Renaud, « La loi faisait des gens du voyage des citoyens de seconde zone », Le Monde, 05 octobre 2012.
- Lavergne Renaud, « A Marseille, les curés prêchent pour les Roms », Le Monde, 08 septembre 2012.
- « Roms : l'exécutif prêt à lever les barrières de l'emploi », « les Roms ne sont pas des nomades », Le Monde, 23 août 2012.
- « Une cinquantaine de Roms dont 25 enfants expulsés à Lyon », Le Monde, 14 août 2012.
- Zerouala Faïza, « Déménagement immobile pour gens du voyage », Le Monde, 18 juillet 2012.
- Vincent Elise, « Cent ans après sa création, le « carnet de circulation » est toujours obligatoire », Le Monde, 18 juillet 2012.
- Gendron Guillaume, « A Château-Gontier, les gens du voyage sous le choc après une profanation », Le Monde, 18 juillet 2012.
- Stroobants Jean-Pierre, « L'Europe et les Roms : peut mieux faire, selon la Commission », Le Monde, 23 mai 2012.
- Mestre Abel, « Marine Le Pen soigne sa popularité chez les forains », Le Monde, 23 novembre 2011.
- « L'expulsion des Roms par la France en 2010 était « discriminatoire », selon L'Europe, Le Monde, 10 novembre 2011.
- I.R., « Mysticisme et folie chez les Yéniches », Le Monde, 30 octobre 2011.
- Roche Marc, « Le plus grand camp en dur de gens du voyages du Royaume-Uni démantelé », Le Monde, 21 octobre 2011.
- Borredon Laurent, « Philippe Pichon, le dernier combat d'un flic contestataire », Le Monde, 21 octobre 2011.
- Nunès Eric, « Pour mettre fin à la « question rom », il faut leur ouvrir l'accès au marché du travail », Le Monde, 29 juillet 2011.
- Vincent Elise, « Plaidoyer du pape Benoît XVI pour l'intégration des Roms en Europe », 11 juin 2011.
- Vincent Elise, « Mémoires du Tzigane de France », Le Monde, 25 mai 2011

- Johannès Franck, « La CNIL n'a pas découvert de « fichier ethnique » sur les Roms à la gendarmerie », Le Monde, 7 avril 2011
- Truong Nicolas, « Sale temps pour les Gitans », Le Monde, 27 février 2011.
- Thépot Stéphane, « Frédéric, Tzigane, éleveur de poules, pas voleur » Le Monde, 26 février 2011.
- « Une commune publie les plaques d'immatriculation de gens du voyage », Le Monde, 17 février 2011.
- Grèze Catherine, Gatlif Tony, « L'Europe doit reconnaître le génocide tzigane », Le Monde, 3 février 2011.
- « Bienvenue chez les Yéniches », Le Monde, 26 janvier 2011.
- Regnier Isabelle, « Jean-Charles Hue, Tzigane d'adoption », Le Monde, 26 janvier 2011.
- Valo Martine, « Roms sur la route des médias », Le Monde, 17 octobre 2010.
- « Fichier des Roms : le directeur de la gendarmerie bientôt auditionné », Le Monde, 11 octobre 2010
- Johannès Franck, « Le gouvernement embarrassé après la révélation d'un fichier illégal sur les Roms », Le Monde, 8 octobre 2010.
- « MENS, le fichier ethnique illégal sur les Roms », Le Monde, 8 octobre 2010
- Szadkowski Michaël, « Les gens du voyage assurent que le démantèlement des camps visait les Roms », Le Monde, 23 septembre 2010.
- « La plupart des campements évacués abriteront des Roms », Le Monde, 22 septembre 2010.
- Olivera Martin, « Roms : la liberté d'en parler, le devoir de s'informer », Le Monde, 20 septembre 2010.
- « La Belgique poursuivie au Conseil de l'Europe pour son traitement des Roms », Le Monde, 20 septembre 2010.
- Fourest Caroline, « Les Roms et le gouffre européen », Le Monde, 18 septembre 2010.
- Vincent Elise, « Pourquoi n'y a-t-il pas assez d'aires pour les gens du voyage ? », Le Monde, 15 septembre 2010.
- Vincent Elise, « Un statut juridique à part », Le Monde, 15 septembre 2010.
- Vincent Elise, « L'épineuse question de la scolarisation des enfants », Le Monde, 15 septembre 2010.
- E. V, « Louis Besson « Cette loi n'est pas un traitement de faveur », Le Monde, 15 septembre 2010.

- « Roms, gens du voyage, la différence », Le Monde, 15 septembre 2010.
- « Roms, gens du voyage : la confusion », Le Monde, 15 septembre 2010
- « Conflit entre un groupe de voyageurs et le propriétaire d'un aérodrome », Le Monde, 13 septembre 2010.
- Piquard Alexandre, « Les Gitans de Heimersdorf, des Alsaciens un peu à part », Le Monde, 13 septembre 2010.
- Truc Olivier, « En Suède, des gens du voyage français priés de déguerpir », Le Monde, 10 septembre 2010.
- Duparc Agathe, « Paris doit cesser de discriminer les Roms, selon l'ONU », Le Monde, 29 août 2010.
- Vincent Elise, « Réunis à Chaumont, les Tziganes évangélistes racontent la stigmatisation », Le Monde, 24 août 2010
- V.E, « La mobilité, un élément complexe à gérer pour les communes », Le Monde, 21 août 2010
- Vincent Elise, « L'infinie galère des gens du voyage », Le Monde, 21 août 2010
- Vincent Elise, « A Bordeaux, les gens du voyage restent mobilisés face au maire, Alain Juppé », Le Monde, 20 août 2010
- Sollety Marion, « Les titres de circulation, un outil de contrôle des gens du voyage », Le Monde, 18 août 2010.
- Sollety Marion, « Gens du voyage : une proposition de loi pour supprimer les titres de circulation », Le Monde, 18 août 2010
- Saintpierre Roger, « Signes extérieurs de richesse », Le Monde, 6 août 2010.
- Rigaux Marianne, « Aires d'accueil des gens du voyage : pourquoi la loi n'est pas respectée », Le Monde, 30 juillet 2010
- Jolly Patricia, « Voyageurs qui ne voyagent pas », la famille Renard a pris ses quartiers en Touraine », Le Monde, 29 juillet 2010
- Leparmentier Arnaud, « Gens du voyage : l'Elysée annonce plus de répression », Le Monde, 29 juillet 2010.
- Jolly Patricia, « Leader du marché, la société privée l'Hacienda gère 215 aires d'accueil », Le Monde, 29 juillet 2010
- Liègeois Jean-Pierre, « Halte à la discrimination des Tziganes ! » Le Monde, 29 juillet 2010
- « Roms et gens du voyage : « Un festival de clichés les plus éculés », Le Monde, 29 juillet 2010.

- Asséo Henriette, « Le « nomadisme tsigane » : une invention politique », Le Monde, 29 juillet 2010.
- « Réunion controversée à l'Élysée « sur les Roms et les gens du voyage », Le Monde, 28 juillet 2010.
- « Hortefeux entend démanteler les camps illégaux de gens du voyage », Le Monde, 28 juillet 2010.
- Pinard Joseph, « La dangerosité des gens du voyage : une vieille histoire », Le Monde, 27 juillet 2010.
- Jolly Patricia, « Cavale mortelle, deuil manouche », Le Monde, 22 juillet 2010.
- « Une quarantaine de gens du voyage interpellés dans les Bouches-du-Rhône », Le Monde, 23 juin 2009.
- « Un enfant meurt dans l'incendie d'un camp de gens du voyage à Bobigny », Le Monde, 24 mai 2009.
- Zappi Sylvia, « Des gens du voyage priés de déménager avant une visite de Nicolas Sarkozy », Le Monde, 4 novembre 2008.
- « Le Conseil constitutionnel valide partiellement le statut des gens du voyage », Médiapart, 5 octobre 2012.
- « Roms : La France toujours pas conforme au droit européen », Médiapart, 1 août 2011
- Hajdenberg Michaël, « Roms et gens du voyage, « le président livre à l'opinion un bouc émissaire », Médiapart, 23 juillet 2010
- Fessard Louise, « Des gitans « français depuis 600 ans » solidaires des Roms expulsés », Médiapart, 3 septembre 2010.
- Mag Friture, « Un camion école pour les enfants du voyage », Médiapart, 1 mai 2012
- « Roms, gens du voyage : l'obsession sécuritaire », Médiapart, 27 juillet 2010.
- Truffly Vincent, « Aires d'accueil des gens du voyage : seulement 24.000 emplacements aménagés sur les 40.000 nécessaires », Médiapart, 25 août 2010
- « Bruxelles étudie la légalité des expulsions des gitans en France (El Pais) », Médiapart.
- Geschwind Herbert, « Promenade à travers la douce France des affrontements », Médiapart, 21 juillet 2010.
- Hêtre, « Etat sédentaire, en guerre contre les gens et, en particulier, contre les gens dits « du voyage », Médiapart, 23 juillet 2010.

- « Un camp de Roms dans Paris, quelle horreur » (Corriere della Sera), Courrier International, 13 janvier 2012.
- Dugan Emily, « Les gens du voyage sont invités à partir » (The Independant), Courrier Intenational, 11 février 2011.
- « Un peuple, des Roms », Courrier International, 2 septembre 2010.
- Guichard Catherine, « Volées de bois vert contre la France », Courrier International, 20 août 2010.
- Ruotolo Guido, « La Camorra fait aussi la loi avec les Roms » (La Stampa), Courrier International, 14 mai 2008.
- Cafebabel.com, « Les Roms, la plus grande minorité « transeuropéenne », Courrier International, 29 avril 2005.

Annexes

Nous avons fait le choix d'exposer dans le cadre des notes, un ensemble d'entretiens que nous avons réalisés lors de notre recherche, dans différents lieux en France, dans les circonstances de l'enregistrement annoncé, préparé et mené avec l'interlocuteur. Quelques entretiens parmi presque cinquante rencontres enregistrées par le moyen d'un enregistreur numérique. Tous ces entretiens sont menés avec des hommes, notre condition sociale nous plaçait dans l'obligation d'aborder des conversations posées avec des hommes, pour des conditions endogènes de « tenue de la parole », la qualité de notre « hauteur de parole ».

Homme, grand-père, père, 65 ans, 16 juin 2005

« On peut pas quitter le secteur bien longtemps, quand on est parti du secteur deux ou trois mois, ça veut nous dire reviens-y encore voir la famille dans le secteur. Voilà, c'est pas qu'on bouge beaucoup, on fait parfois pas mal de kilomètres, on peut faire 500 kilomètres, on passe un mois, un mois et demie et ça fait que on revient encore dans notre secteur, on est des auvergnats, on est dans notre coin, dans notre secteur, on a toute une famille, toute une famille dans le secteur. »

« D'être près de la famille et rendre visite aussi, rendre visite aussi.»

« Eh bien, ils ne demandent où c'est que j'étais, je leur dit que j'étais dans un secteur, qu'il y avait des gens que je connaissais, et voilà, les gens sont contents de demander t'es parti pour un temps, un mois, un mois et demie, deux mois et comme tu reviens dans ton secteur, alors les gens ils te demandent si t'étais bien où c'est que tu étais, tu vois ce que je veux dire, voilà. »

« Voilà, j'ai vu de la famille, voilà, moi en Gironde, j'ai plein de famille en Gironde, c'est tous les cousins de ma mère, la famille Reinhart, une grande, une très grande famille, un très grande famille, voilà, ici c'est toute la famille de mon père, vers les Ziegler, les Winterstein aussi, voilà donc on est des Wintestein et puis Reinhart aussi, voilà et c'est une très grande famille ici, il y a une très grande famille »

« Dans le rang des Manouches, ou des non manouches, hein des Roms et des Yénishs aussi, des Manouches et bien on s'approche on parle avec eux, on demande la famille, quelle famille que c'est. Voilà, on a, comment ça s'appelle, un esprit de famille, un petit peu.

Lorsque l'on voit des manouches ou des gitans, on s'approche un petit peu, et on parle. On leur demande leur nom de famille. Et des fois on tombe sur sa propre famille »

« On a pas mal de famille qui est un petit peu éparpillé en France, et comme on va dans plusieurs lieux on les rencontre des fois. Sur Paris, on a une grande famille aussi, (la Fayot a sa famille vers Saumur) la famille Winterstein, on les connaît depuis x temps, on s'est perdu de vue mais on se connaît, voilà je vais à Bordeaux c'est exactement la même chose. Et on est content comme on se voit. »

« Bien, la plupart des Manouches, on a les idées un petit peu, on a les idées un petit peu, lorsqu'on voit des Manouches, on a les mêmes idées. »

« Non on se sent pas étranger parce qu'il y a des, on est tellement habitué de voir des gens de plusieurs milieux, et comme on voit des manouches, on s'approche d'eux et on discute avec eux, moi dernièrement je suis monté sur Bordeaux, j'ai vu un oncle là-bas, un oncle de la famille Reinhart, un vieux pasteur. Il était natif un petit peu d'ici, toute sa famille il a dans la région d'Auvergne, et il a toute une partie de famille sur Bordeaux, sur Bordeaux, et lorsque je monte sur Bordeaux, je vais le voir, le rencontrer, c'est un ancien, on a le respect et même qu'il y a plusieurs kilomètres on se dérange. »

« C'est moi qui parle, on se salue, on s'embrasse, on est »

« Et bien le jeune, il a pas droit à la parole, comme on parle entre ancien, les jeunes comme ils approchent, ils viennent écouter et ils s'en vont, ils ont pas la parole comme un ancien »

« Mais ça se fait rarement, parce que les jeunes ils ont quand même le respect des anciens. Les anciens, comme un ancien prend une parole, la parole des enfants se taisent, ils ne parlent pas »

« Ça a de l'importance, une très grande importance, et bien les jeunes, ils ont les respects des parents, le respect des anciens, ils s'en mêlent pas » (pas entrer dans les conversations des anciens, hein le gros (Elie)

« Elle a une qualité, elle a un respect » (elle engage celui qui parle) « Ah oui ! »

« C'est un esprit de famille, un esprit de famille on a, quand on se dérange pour aller voir quelqu'un, c'est des amis qu'on connaît et ça l'a de l'importance. Moi cet après-midi, j'ai fait un tour, j'ai été voir mes amis, j'ai resté quelque temps parti et ils ont été très heureux de me voir, de me rencontrer et moi j'ai aussi été heureux de les rencontrer, voilà ils m'ont demandé où j'étais, ils m'ont demandé comment ça c'est passé, si le travail a marché. Voilà, voilà, je leur ai expliqué en quelques mots, j'ai trouvé un peu de ferraille, des métaux, des meubles, tu vois, pas mal de petites bricoles. Voilà gagner notre vie. Et puis eux de leur côté, il y en a qui font la peinture aussi. Derrière moi, j'ai un cousin qui travaille dans une agence

immobilier, il a du travail 24 sur 24, 24 sur 24 et il m'a dit qu'il travaille très bien, il est appelé, il a des murs à peindre, il a des maisons à renouveler, tout ça, voilà. »

« C'est avec tout le monde, (c'est important de savoir comment va l'autre) On lui demande, on lui demande, ouais. C'est important, des fois il y a des petits soucis, on peut rencontrer des soucis dans la vie. Là j'ai rencontré une petite famille, qui passe par pas mal de petits soucis, il y a ses enfants, ils se sont faits enlevés, à cause que y a pas trop (dis la vérité) (rire), les parents heu, des parents ils se tenaient un peu mal, le foyer était pas bien, il y a du désordre dans le foyer, voilà. Alors ça fait que il y a eu une enquête de fait, et les enfants ils ont été retirés à la DDASS, et ils sont placés aujourd'hui. Voilà, il y a quelques temps, ils ont passés au tribunal, il ont remis encore jusqu'au mois de septembre devant le tribunal. Mais c'est pas facile, ils ont eu déjà quelques soucis, ça fait quelques mois en arrière, et c'est pas facile à cause qu'ils ont pas un bon ménage, voilà. Ils s'engueulent souvent, voilà, voilà. »

« Et bien oui, leur comportement était mal, ils ont pas eu, comment je dirai, leur témoignage était pas favorable, il y avait du désordre dans le ménage voilà et comme il y a eu désordre dans le foyer, la femme en question elle a été dénoncée à la gendarmerie comme quoi elle était battue par son mari, et que les enfants ils étaient un petit peu battus par exemple, par le père. Et ça fait qu'ils se sont plaints, et un matin de bonne heure, ils étaient couchés. Le matin de bonne heure, ils sont venus les récupérer, la gendarmerie avec des assistantes sociales. Voilà et c'est ça se trouve aujourd'hui les enfants ils sont placés. »

« Ah c'est grave, c'est important, c'est important, oui c'est important. »

« Au sein du groupe, par rapport à la famille. C'est rare comme ça se passe ça vers les gitans, les manouches, c'est très rare. Ça se voit très rarement, voilà c'est un jeune ménage, la femme elle a une trentaine d'années, et le garçon, le mari, il a peut-être trente-cinq ans, trente-cinq ans. »

« Je l'ai rencontré deux ou trois fois ce garçon, et j'ai parlé avec lui, et je lui ai démontré pour un manouche de se faire enlever ses enfants c'est vraiment, c'est vraiment la dèche, vraiment la dèche. Ça se fait jamais, ça se fait presque jamais. (Presque un déshonneur) Ouais, ouais. »

« On peut pas en arriver là, voilà, c'est une honte, une honte, une honte, une honte. »

« Ah bien oui, mettre de l'ordre, de mettre de l'ordre, y a des parents qui sont encore assez stricts, pour leurs enfants. Comme les enfants ils savent qu'ils ont des parents très adroits, les enfants ils ont peur des parents, alors ils se tiennent les enfants. Et je connais des jeunes qu'ils ont vingt ans, vingt-cinq ans, comme le père dit quelque chose, ça marche, comment ça marche à la baguette, ça marche. »

« Mon frère c'est, mon frère c'est. Des enfants qu'ils ont trente ans, qui sont mariés, il dit un mot, les enfants ils tremblent les enfants » « c'est un petit peu exagéré parce que ils sont mariés, ils sont des pères de famille, voilà et ils ont le respect de leur père, voilà. »

« En Auvergne on avait beaucoup d'anciens, ils sont plus là, ils sont morts, hein, c'était des patriarches, vraiment qu'ils étaient très adroits et puis stricts, très stricts. Les enfants ils avaient pas le droit à la parole, lorsque les vieux discutaient ensemble, il n'y avait pas un jeune qui s'approchait, ils avaient pas le droit et ils le savaient. Ils le savaient »

« Ils avaient des caractères différents, des caractères stricts, des caractères stricts, j'en connais, j'en connais très bien, c'est une famille à nous encore, c'était des hommes qui fallait pas monter sur les pieds »(méchants ou autoritaires) « méchants, méchants, s'ils avaient une rancune avec quelqu'un, ça aurait pu durer dix ans comme ils se rencontraient il y avait la bagarre, voilà ça passait pas, rien ne passait outre, ils étaient méchants et le caractère correspondait avec leur méchanceté »

« Ils étaient durs avec leurs enfants, les enfants connaissaient leurs parents, ils avaient pas trop le droit à la parole les enfants comme le père il disait quelque chose, il fallait que les enfants exécutent ce que le père disait, voilà. »

« Il respecte le nom du père et la parole, voilà, qu'il exécute ce qu'il a écouté, et voilà, il faut pas qu'il dépasse les limites. »

« Moi je connais pas mal de familles, en Gironde aussi, en Gironde, donc les vieux s'étaient des hommes assez stricts aussi, et très adroits » strict dans le sens « Y avait un peu de méchant, il y avait de la méchanceté aussi. »

« Les gens d'extérieur les connaissaient, c'était des gens assez durs, très adroits et beaucoup de gens s'en mêlaient pas dans leur affaires. »

« Ça s'arrange un peu mieux, le temps est évalué, le temps il a évalué et les gens évoluent un petit peu avec le temps »

« Un homme droit, (adroit), c'est un homme juste, il y a pas de méchant. Il est juste, voilà. Et un homme qui est droit, l'injustice il n'en veut pas, il se battrait pour la justice parce que c'est un homme juste. Voilà. C'est pour ça que des fois, y a x temps en arrière, les anciens des fois ils se voyaient, il y avait de la bagarre, il y avait de la haine, à cause que les hommes n'étaient pas justes, voilà. Nous on a sorti d'une famille encore très gentille, la famille Winterstein, nous nous on avait un père qui était très gentil, il était connu dans les régions où on vit c'était un homme adroit et juste... il a jamais eu d'ennemis »

« Faut éviter de rencontrer les hommes méchants, les bagarreurs, il y en a des bagarreurs, il y en a qu'ils aiment la bagarre, mais l'homme qui est adroit, qui est gentil, il se

détourne, c'est un mauvais fruit, c'est pas un bon fruit, alors on se détourne on s'en va. Voilà. »

« Il désorganise les groupes, oui, il n'est pas aimé, on fréquente pas trop des hommes qui est de ce milieu, qui est pas juste, qui est pas méchant, qui est méchant » (tout pour rester en groupe) « dans la parole, dans le respect, voilà »

« On pèse nos paroles, comme on discute avec un homme on sait que ce qu'on doit prononcer, on sait que ce qu'on doit dire, voilà. C'est le respect » (pas plus loin que ce qu'on peut dire) « que ce qu'on peut dire, voilà »

« Voilà c'est ça, ... Ah oui avec les uns et les autres, ah oui, on veut avoir des bonnes relations, et des contacts encore assez bien, (pourquoi) pour que l'esprit de famille puisse rester, voilà, voilà. »

« De quel milieu il est, on se corrige, ah oui, voilà chacun a son mode de vie différent mais dans l'esprit, comment on appelle, de respect, on maintient, on mesure ses paroles, tu vois, voilà, voilà, voilà. Et quelques temps comme on se quitte et qu'on se voit quelques années après on se voit les gens qu'on a rencontré, on se connaît, voilà on a eu une discussion, un dialogue ensemble, on a resté sur un bon thème, tu vois»

« Et bien ça blesse, ça blesse et puis c'est pas accueillant, y a pas d'amour, voilà. »

« Ça divise après, ça divise les groupes un petit peu. Comme nous on connaît, on sait que tel et tel groupe, y a des gens qui sont pas agréables, on se mélange pas avec eux. »

« Comme on quitte un petit peu le secteur comme on rencontre des gens, on essaye d'avoir un dialogue avec les gens, discuter ensemble, voilà avoir un esprit comme un esprit de famille ensemble. Voilà on essaye de s'approcher, les entourer. Voilà y en a qui comprennent, il y en a qui comprennent pas. Celui qui comprend pas, on remarque on quitte les lieux. Voilà. »

« Un mauvais caractère, voilà ... On nous appelle les gens du voyage, voilà bon il y a quatre grands groupes qui représentent les tziganes, les manouches, hein, il y a les Manouches qui viennent de l'Allemagne, d'Alsace, il y a les Roms, les Gitanos, et il y a les Catalans. Y a quatre groupes qui représentent les Tsiganes, mais on est tous un petit peu indifférents. Les Manouches sont avec les manouches, les Gitanes sont avec les Gitanes, c'est un clan, les Roms, ils sont ensemble aussi, les Gitanos exactement la même chose, et chacun a ses coutumes différentes, voilà. Nous on a des coutumes, bon nos coutumes elles sont un petit peu agréable, on est pas comment désordonné, il n'y a plus de décadence, on essaye d'être réunis. Comme on rencontre un Manouche, on est content, on discute, on a le même dialogue...(important d'avoir une parole avec un autre manouche) Avec un autre Manouche, bien oui, hein (sans parole) Et bien, ça veut dire qu'on est pas du même milieu, (pas de même

milieu, au bout d'un moment tu risques de te retrouver seul) Oui, enfin, mais si tu prends la même concordance, comme les Gitanes, les Gitanes sont avec les Gitanes ensemble, ils s'entendent mieux ensemble, voilà. Si tu prends les Yénishs, les Yénishs ensemble aussi, voilà ils sont dans leur milieu, ils ont leurs coutumes. Et nous les Manouches, on a nos coutumes aussi, comme on rencontre des Manouches, on a le même dialogue ensemble, on peut discuter, on discute ouvertement. Et puis on est plus ouverts. »

« De rester en groupe ensemble oui, on est habitué ensemble, on est habitué avec le groupe que l'on est, voilà, et comme on part d'un milieu pour aller dans un autre milieu, on rencontre d'autres Manouches, on a le même dialogue ensemble, on est plus ouvert avec un manouche qu'avec un espagnol. Ou alors qu'avec un gitane. »

« Et bien ça irait pas beaucoup quoi...que tout le monde a appris, voilà, on a une règle d'or qu'on doit respecter. Et bien, c'est le respect des familles, et la parole aussi. Faut que ça soit ensemble. »

« C'est pas facile ça aussi, c'est pas facile ...Je vais parler un petit peu, je sais pas si ça va correspondre avec ça. Moi je rencontre plus de groupes, je vais dans plusieurs groupes, je suis natif pasteur, de la mission évangélique, et donc je rencontre pas mal de groupes, y en a qui sont plus faciles que d'autres, y en a qui sont plus ouverts à l'évangile que d'autres. Et tous ceux qui acceptent cette parole, ils deviennent des gens biens, des gens heureux, ils ont changé un petit peu de méthode, leur sens a une coutume, ils les délaissent, ils obtiennent une miséricorde, de Dieu. (Anciennes coutumes) Et bien leurs anciennes coutumes, ils avaient des trucs avant, ils avaient des caractères un peu violents, des caractères difficiles, très durs, mais dès qu'ils ont écouté et entendu les bonnes choses alors ils ont pris une autre direction, Dieu leur a donné un bon chemin, il leur a donné la lumière. C'est à un certain temps, à un certain moment, bon ils ont pas compris, ils ont pas compris. Et comme on rencontre parfois des foyers au désespoir, il y a le dérèglement, et lorsqu'ils prennent une décision, une résolution dans leur cœur, de changer de vie, de changer de comportement, par la grâce de Dieu, ça devient des gens changés. Voilà. »

« Et bien il y a des gens qui veulent changer de vie, changer de comportement, de comportement. Moi dans mon milieu, lorsque je vais dans plusieurs groupes, je connais dans plusieurs groupes des hommes qui étaient très maladroits, et des tchoraveurs, hein, des gens qui faisaient les quatre cents coups, trompés des tromperies aussi, tu vois voilà, aujourd'hui c'est des hommes libérés, ils sont libérés, ils ne font plus ce qu'ils faisaient autrefois, la race les a converti, la race les a mis sur le bon chemin, il leur a donné la lumière le Seigneur, ils ont changé de vie, il y avait des hommes qu'ils aimaient la bagarre. Ils avaient des liens avec d'autres pour la bagarre, et dès qu'ils se sont convertis, ça a été terminé. C'est fini. Et ils ont

tout délaissé, ils ont tout délaissé, voilà, et aujourd'hui se sont des hommes heureux, ils ont un bon foyer, un bon ménage. Il y avait de la décadence dans les foyers, lorsque les hommes buvaient, et ils se bagarraient, voilà comme ils venaient du bistrot, il y avait de la bagarre avec la femme, avec des enfants. Mais aujourd'hui ces hommes sont libérés, ils ont été délivrés, ce sont des hommes heureux aujourd'hui. (Mais avant, il n'y en avait pas tant) Ah y en avait beaucoup qui buvaient autrefois, ah oui oui, mais des bagarreurs aussi, des bagarreurs aussi, oui, ils aimaient la haine, ils étaient incarnés par la haine, par la méchanceté. Il y en avait des jaloux aussi, jaloux sur leur femme, il y avait la bagarre, il y avait, voilà, il a fallu quelque chose qui les change, d'eux-mêmes ils auraient pu jamais changer. Si ce n'est la grâce de Dieu qui a pu faire quelque chose. Aujourd'hui ce sont des hommes et des femmes libérés, ils sont heureux, et puis ils ont des bons ménages aujourd'hui, les enfants sont bénis aussi, voilà. »43.42

(La religion a renforcé les liens tenus par la cohésion sociale au sein de la communauté, les personnes ont des comportements moins perturbés par des pratiques addictives. Par la pondération de la religion, la socialisation dans le relationnel est apurée des troubles, tout se fait dans un souci d'être conforme aux préceptes religieux, mais la pratique dans la relation est toujours animée par les mêmes principes sociaux des groupes. Les uns et les autres ne se sentent pas étrangers, ni sur un point de pratique culturels, ni sur le mode de vie culturelle. La religion aurait amélioré la cohésion du groupe, mais sur un partage de concepts religieux, mais la relation reste la même. Mais le prosélytisme permet d'élargir les cercles de relations à d'autres groupes culturels. En Auvergne, des Gargovith, Reinhart, Siegler, Stinbach, il y a près de 5 000 personnes appartenant à la communauté des Gens du voyage. « Quand on parle avec un manouche on sait ce qu'on dit. »)

Homme, 45 ans, grand-père et père, 6 août 2003.

Qu'est ce que veut dire le mot yalo ?

« Tu le sais et tu me le demandes, seigneur, qu'est-ce que tu veux que je te demandes là-dessus, je vais prendre le fusil, ça va être vite fait (humour) Tu enregistre pas là ? »

Si.

« Oh quel enfoiré. »

Cru, ça veut dire, d'accord. Mais c'est quoi être cru ?

« C'est quoi être cru, souvent de fois c'est les sédentaires, qui sont crus auprès d'un... enfin. »

C'est les sédentaires qui sont crus par rapport aux voyageurs.

« Ben oui. Dans la façon de si prendre des choses. Par exemple, quand on entreprend quelque chose, par exemple si, quand il fait quelque chose, on pourrait le prendre mieux. A le faire mieux, peut-être. Mais un paysan, un sédentaire quand il entreprend quelque chose, il le fait bien certes mais des fois il peut s'y prendre d'une façon à ... crue, yalo. »

Faire mieux c'est faire mieux par rapport à un bricolage, ou par rapport à sa manière de se tenir.

« Déjà une chose oui, par rapport à la manière de se tenir, ouais c'est vrai, ouais. Heu, je coince là. C'est dur de parler dessus. »

Est-ce que être cru, c'est ne pas savoir ?

« Pour moi oui, ben oui hein ! »

O Gadjó, il ne sait pas ?

« Ben y a plein de choses que, il est pas bête un sédentaire, mais y a plein de chose qu'un gitan il peut lui apprendre peut-être. De le faire d'une autre manière différente, plus simple peut-être et faire la même chose, tandis qu'un sédentaire il va monter tout un chapiteau pour faire la même chose. Peut-être que un gitan, il va le faire mieux et avec des moyens plus simples, il arrivera à faire pareil. Comme tu disais pour un meuble, non il ne fera pas mieux qu'un sédentaire, c'est sûr, il peut utiliser d'autres façons que ça ira aussi. »

Yalo, ça veut dire cru, cru ça veut dire pas malin ?

« Ben en fait c'est pas si malin que ça, le mot cru, le mot yalo veut dire dans le sens c'est cru, c'est pas savoir de faire avec des choses simples. Par exemple, on peut faire des choses simples mais avec des gros moyens, avec des gros moyens en œuvre, avec beaucoup d'appareils pour faire quelque chose. Heu, le manouche il peut te faire un truc avec pas grand'chose et il va prendre de faibles moyens pour arriver à quelque chose. C'est le coup de démerdard. »

Mais cru, ça va plus loin que le simple fait d'être démerdard ?

« C'est vrai, si t'as raison. Comme un étranger, par exemple, vient chez nous, enfin étranger, un sédentaire quand il vient vers un peuple de manouches, par exemple, s'il ne connaît pas comme tu dis. Heu, dans un premier temps, c'est pas qu'il va être accueilli mal mais il va se trouver un peu gêné, et nous on le prend, ce gars comme en face de nous, on le prend pour, ben, on se dit il est ... cru. Il est yalo quoi ! Mais s'il rentre vite dans une conversation dans tous domaines et qu'il est vite cool, et qu'il se met un peu dans le rang des manouches, on se dit qu'il n'est pas si fou que ça ! »

Mais, il faut du temps pour en arriver là ?

« Faut mettre le temps, oui c'est vrai. Mais j'ai rencontré des gens qu'ils ont vite le contact. Ils ont vite la « chicta », comme on dit, c'est d'avoir le coup vite fait, ni vu ni connu, vite fait, de bien se trouver à l'aise avec le peuple des voyageurs. »

Mais il restera cru parce qu'il ne maîtrise pas la langue manouche, il n'a pas le sang.

« Ah si, ah si c'est vrai, c'est yalo aussi, de pas avoir le sang. Si dans ce sens là oui. Quand il ne fait pas partie de notre communauté, on peut le sentir. Il peut se sentir pas à sa place, et puis nous, on le voit, on le voit pas comme nous, dans le sens où il est cru oui. »

(Son jeune fils arrive : « Vas t-en Tyson on parle ») Quelqu'un qui n'est pas de sang manouche, est-ce que l'on peut dire de lui qu'il est yalo ?

« On peut le dire oui, parce qu'il n'a pas assez de culture en lui, c'est vrai malgré qu'il fréquente beaucoup le peuple manouche, on peut dire, on peut dire, en vrai on peut dire c'est un vrai « déssalé » malgré qu'il est pas manouche, malgré qu'il parle pas la langue, qu'il comprend un peu, il n'est pas si cru que ça, il est pas arriéré je veux dire, mais ça reste un sédentaire et il a encore des choses à apprendre, il reste en lui-même que on peut dire comme toute à l'heure, qu'il a pas le sang manouche, c'est vrai. Cela reste en lui, dans n'importe quoi qu'il entreprend, nous on va le voir, on peut se penser tiens il s'y prend mal, il aurait pu faire autrement, et ça c'est yalo, le fait d'être yalo, oui. »

Le sang manouche limite la possibilité d'être yalo ?

« Pas forcément, mais, pas forcément, mais ça joue avec. Je veux dire par là, s'il est pas, s'il a pas le sang tzigane par exemple, c'est deux mondes différents sérieux, c'est deux mondes différents, c'est deux mondes différents. D'entreprendre des choses tu peux mettre un sédentaire et un manouche, ça n'a rien à voir. Y a des choses que le sédentaire va faire, avec les manouches va le faire aussi comme lui, mais à un moment ou un autre peut-être le sédentaire il s'en acquittera mieux, il s'en acquittera beaucoup mieux. Peut-être quelque part, le manouche va se dire, ce qu'il fait lui je peux pas le faire. Dans l'ensemble, je pense que les pauvres moyens qu'il va prendre le gitan, à côté, le sédentaire va le remarquer ça, il va se dire avec peu de moyen, ils font des choses terribles. Ils ont des mains d'or. Et lui, il va se trouver à ce moment-là, moi à côté je suis pas grand'chose. Si j'aurai des appareils comme j'ai moi, ces gens-là, ils feraient des choses merveilleuses. C'est vrai ! »

Yalo, est-ce un jugement sanctionnant ou un qualificatif ?

« Ben moi je trouve que, heu non, on peut en faire quelque chose de lui, c'est pas une sanction non plus. Je pense que c'est un point de repère quelque part, une remarque qu'on lui fait, c'est obligé, c'est obligé. Je connais une personne qu'est sédentaire totalement, aujourd'hui il a un grand travail, il s'appelle René, d'une famille de paysan et de paysanne, cet homme-là aujourd'hui, il bat les tziganes et puis pourtant il est véritable, véritable

sédentaire. Sur certaines choses, on peut lui faire des petites remarques, malgré qu'il connaît beaucoup de langue, il connaît l'hongrois, le manouche, l'espagnol, l'anglais, l'américain, il parle toutes les langues. Mais au fond de lui, il reste quand même ce qu'il est, à un moment ou un autre on peut remarquer quelque chose de lui qui ressurgit de son... qu'est pas du tout ... enfin qu'est dans sa nature. Malgré tout il reste yalo. Pas dans tout mais quelque part, sur certains trucs, on peut dire c'est normal, tatcho, et ben il a changé sur tout mais là-dessus, bon il a pas changé, c'est de ces origines encore. »

Dans l'attitude, il peut être encore yalo, mais il le reste à cause de sang.

« Bien oui, oui, c'est normal, je crois, c'est la base ça. Comme je disais toute à l'heure, c'est un gars qui a changé totalement, et qui est venu parmi, peut-être, des manouches qui l'ont accepté pire que tout ce que tu veux. Trop bien il est. Mais en lui en fait, le véritable coulement qu'il a en lui. Le seul problème, c'est le sang qu'il a pas, le sang, je crois, c'est la base centrale. Le sang qui coule en lui est sédentaire. Et ça il ne le changera pas. Malgré qu'il connaît toutes les langues, tsiganes ou quoi que ce soit, le sang il changera pas son sang. Dans cette profondeur là, il reste cru. »

Le cas Le Cossec, parlant de ses arrière-arrière-arrière petits-enfants, il prétend que les enfants, les derniers nés, ont le sang manouche maintenant.

« C'est vrai, t'as raison là-dessus, les petits-enfants, grand-père deux ou trois fois, les petits-enfants on pourra pas leur reprocher ça plus tard. Revenons à Cossec, il était véritable sédentaire, malgré qu'il a vécu avec tous ces manouches pendant une cinquantaine d'années, il a fait le Réveil parmi eux, malgré tout cela, malgré toutes les races humaines des tsiganes qu'il a côtoyé. Et bien, ça l'a pas empêché de rester, quand même, même dans son langage, paysan, sédentaire. »

Le terme yalo, on peut aussi l'adresser à un jeune.

« Oui ça arrive, oui ça arrive, sur le fait de pas savoir s'y prendre. Oui c'est vrai que parmi nos jeunes aussi, ça m'arrive de le dire ce mot-là aussi, c'est vrai en plus. Cela m'arrive de dire sur une de mes filles, une des plus vieilles, d'entreprendre quelque chose et de le faire comme un sédentaire, un peu, cru. Et de faire la réflexion à la gamine, et de lui dire, tu fais ça t'es yali, ou t'es yalo, tu fais ça cru. On dit ça sur elle, mais pas sur une personne âgée, mais sur un jeune, on peut faire cette référence parce qu'en fait, heu il a des choses à apprendre encore aussi. On a eu tendance de faire des critiques, de critiquer, ceux qui ne savent pas d'entreprendre quelque chose, comme tu dis par exemple. Nos seules paroles c'est ça, nos seules paroles c'est quand, un des jeunes chez nous même un plus âgé, on entreprend quelque chose chez nous et qu'il sait pas le faire ou qui pourrait le faire mais qui le fait cru, qui le fait vraiment désordonné par exemple, automatiquement, automatiquement on a ça en nous qui

nous dit directement : t'agis comme un gadjo, par exemple, t'es cru comme un paysan. Automatiquement, c'est automatique, oui. Mais en fait, peut-être pas pour tout, mais un truc ça suffit, et bam on lui balance ça. »

Et sur la langue, ne pas savoir on peut être cité comme yalo ?

« Sur la langue, de ne pas savoir. Oui, enfin s'il ne sait pas c'est pas de sa faute. Mais si un jour il apprend la langue, et qu'il la balance un peu de travers, on peut dire en nous-même il connaît un peu mais il est un peu cru quelque part. C'est normal, c'est normal. Mais c'est pas une insulte vraiment ce qu'on pense sur les sédentaires, mais s'il entreprend mal un truc, qu'on pourrait le faire nous avec pas grand'chose, on lui dit directement, bon ben, bon nous on le fait comme-ci et comme-ça, on a vite l'idée que le mot ressort, il est yalo. »

Le mot, on peut l'utiliser quasiment tous les jours.

« Oui, sur n'importe quoi bien sûr, c'est vrai, sur n'importe quoi. C'est pas exceptionnel. Même entre nous ça nous arrive. Nous, notre peuple ensemble, quand on discute par exemple d'une personne, et on discute d'une personne qu'est pas là. Et elle arrive au bon moment, et bam, des fois l'autre il balance un truc qu'il aurait pas du dire devant l'autre. On se reprend vite, et on sort le mot : comment que t'es yalo, pourquoi t'as parlé devant lui comme ça ? T'es cru mon vieux. Tu vois ce que je veux dire. Et ben, à un moment ou un autre on dit ça des fois, entre nous quoi. Quand t'en as un qu'agit mal, pas forcément mal, mal, mal, mais une parole qu'il aurait pas du dire des fois, la question qu'est devant : mais t'es yalo, pourquoi t'as parlé de ça, t'avais pas à en parler, t'es cru mon vieux. »

Par rapport au terme de yalo, avec la référence au sang, un ruillo, combien de temps le restera -t-il ?

« Un ruillo tu parles. Pour moi, il le restera tout le temps, vexes-toi pas, ne te vexes pas ; (je ne suis pas vexé, je connais ma place avec les stéréotypes relatifs à mon origine) Moi pour moi, je pense qu'il le restera tout le temps de sa vie, il aura toujours ce fin truc qu'il aura pas. A un moment ou un autre, il aura toujours une parole qui fera pas plaisir à un, il aurait du tenir sa bouche, par exemple, une petite parole de rien des fois, vexer quelqu'un pour quoi que ce soit, bon également ça peut arriver à n'importe qui aussi, mais le sens de dire, une chose qu'on aurait pas du dire sur quelqu'un, un petit vexage de rien du tout, bon ben là tu peux lui dire, t'aurai pas du parler de ça, tu l'as vexé regardes. T'es cru et puis t'es un ruillo, mon vieux, bien sûr. Normalement, un manouche le fait pas ça non, un manouche le fait pas ça. Il sait tenir sa bouche, il sait bien si on dit ça devant quelqu'un, un manouche... »

« Et alors, si on a été appris, le peuple manouche s'il a appris d'une personne ou deux, de la même manière d'un ruillo, il ne marquera pas ce critère, il marquera cet arrêt par exemple, de se tenir sa bouche un petit peu et puis de pas dire n'importe quoi.

Automatiquement, il est pas mieux que le ruillo, s'il parle comme ça c'est qu'il a pas observé ces choses-là depuis son départ, c'est vrai le mot cru, le mot yalo. »

Si le ruillo fait des efforts pour marquer les respects, il sera moins yalo ?

« Beaucoup moins yalo, le mot yalo, on peut dire c'est un peu le respect le mot yalo. Tu parlais de respect là. Un ruillo qui observe toutes ces bonnes choses et qui en tient compte, normalement s'il en tient compte, c'est qu'il a un respect quelque part en lui aussi, c'est vrai. Automatiquement il reste toujours ruillo comme tu dis, mais s'il observe ces bonnes choses il sera moins yalo, c'est sûr. Ah oui, c'est sûr, il sera peut-être pas total qu'un manouche, mais il sera bien . Mais il restera un peu yalo parce qu'il a pas le sang, obligé, obligé. Même s'il est au top des tops, à tous moments, à un moment ou un autre il te sortira quelque chose de cru quand même, ça c'est son truc qui va surgir en lui-même. A un moment ou un autre, bam il va même pas s'en apercevoir, il va dire : qu'est-ce que j'ai dit là, j'aurai pas du le dire, malgré que je suis ... L'autre jour je parlais avec un petit garçon, un sédentaire il est, je connaissais pas, j'ai fait connaissance au téléphone avec lui, il m'a appelé, on s'est donné rendez-vous c'était pour travailler. Il me dit avant d'aller travailler chez lui, l'autre il me dit fais attention, c'est un gadjo, un gadjo qui parle manouche terrible. J'ai été étonné, il connaît vraiment la langue de A à Z, vraiment de A à Z, il a pris l'accent, il a tout pris, il a tout tchorav (volé) vers les voyageurs, tchorav le manouche, seigneur. Je suis sûr en lui-même, au fond de lui, il est quand même yalo, il a toujours ça en lui. Même s'il veut pas, malgré qu'il a appris la langue au top, en lui, il est toujours un tout petit peu encore, malgré qu'il le veut pas. A cause du sang, oui. Il risque un jour de faire une faute, lui, comme c'est pas un manouche il sera moins excusable. C'est vrai, c'est vrai. »

Si un ruillo est yalo, on le remarquera plus que si c'est un manouche qui est yalo.

« Oui, on va faire davantage la remarque sur l'autre, on se tournera plus sur lui parce que (« c'est bien Soleil », il félicite sa fille aînée), on s'en souviendra plus sur lui parce que, il n'est pas de sang, alors on en parlera toujours un petit peu de lui malgré qu'il est bien avancé dans les choses, on en parlera toujours un peu de lui c'est vrai. Que un manouche, on fera pas attention, il a dit un petit truc, c'est balancé, terminé. C'est vrai. »

Tu utilises des mots de cuisine, il y a le cru, le dessalé, est-ce qu'à un moment on peut être cuit ?

« Moi je crois que le cuit, c'est celui qui ne sait rien du tout, qu'il n'a pas pu arrivé, enfin je prend le mot cuit comme ça, parce que le dessalé il est bien, tu vois ce que je veux dire, le dessalé heu il est très bien. Pour moi, le dessalé, c'est celui qui apprend beaucoup de choses, comme toi je pense. Qui s'intéresse à tout, qui s'adapte à tout, il s'assit il mange n'importe où, s'il faut manger par terre, pas pour se saloper non plus, mais n'importe où est

capable de s'adapter à tous mouvements et à tous rythmes. Le mot cuit, je crois que c'est celui-là qui a rien à faire avec lui. »

Mais si cuit était dans le sens d'avoir goûté à la saveur manouche, d'être cuisiné à la coutume manouche, dans le sens « hi lo péco » ?

« Oui, je crois que tu veux dire par là le mot cuit que, ça veut dire que t'es bien rentré dans le système. Hi lo péco. Tu veux que je te dise quelque chose, juste, je te parles grand, et c'est grand, heu. Toi je ne sais pas si tu peux voir à l'infini en moi, tu peux peut-être pas voir à l'infini en moi, moi non plus en toi. Mais moi je vois beaucoup au-dedans, tu vois ce que je veux dire, pour moi, la considération par exemple pour les sédentaires, moi je te le dit franc, total, seigneur. Je te le dit franc, franc des francs, je parle pas de toi, parce que toi t'es rentré vraiment déjà dans un bon processus, celui-là qui connaît rien du tout, vraiment rien, je le vois tout petit, moi seigneur, pas pour me... Faut me croire, non, non c'est pas ça, mais je le vois tout petit dans nos grandes choses à nous. Je le vois presque impossible. » Inférieur « Ah oui, beaucoup inférieur » Yalo ce serait donc inférieur « Ah oui, pourquoi ? Parce que faut être vraiment de notre culture et de savoir tout. Maman ! C'est ! Mais au fond de moi, tu sais pas ce que je pense vraiment, toi non plus au fond de moi, mais je veux dire, y a des grandes découvertes quoi, moi je trouve que le sédentaire il faut qu'il se lève de bonne heure pour apprendre beaucoup de chose, seigneur. Cela dépend des domaines, aussi, je te parle d'un certain registre, je parle pas ... »

Est-ce que tu conçois que les gadjé puissent être identique à vous ?

« Ah non, ah non jamais de la vie, non. Jamais, jamais. »

Qu'est-ce qui expliquerait cela, une volonté de se protéger, une supériorité ?

« C'est pas une volonté, c'est une supériorité, oui. Moi je trouve que le peuple manouche c'est ... Parce que regardes, le peuple manouche, c'est plus supérieur, aux sédentaires. Pas dans tous les domaines attends, dans la culture je parle, pour essayer de rentrer par exemple pour essayer de rentrer dans des grandes discussions par exemple, pour apprendre la langue par exemple, pour apprendre notre mode de vie, pour être habitué à dormir par exemple dans les caravanes, ou dans des roulottes, ou dans des fourgons, ou dessous des roulottes, au bord des ponts si c'est nécessaire. Un sédentaire certes, bien sûr qu'il y a des clochards dans les rues, et puis des SDF, mais ça excuse pas tout le reste, beaucoup ne vivraient pas comme nous, et comme on dit dans les maisons enfermés un peu, ça nous irait mal, mais le sédentaire c'est normal pour lui. Avoir sa maison, c'est normal, nous avoir notre maison c'est pas normal, nous notre maison c'est la caravane tient. Moi je pense tu prends un sédentaire, tu le prend en caravane, il se tue, il se pend. »

D'être de culture manouche, vivre avec tes enfants dans ce mode de vie c'est une satisfaction.

« Non, pour moi c'est normal, bien sûr je suis satisfait quelque part mais c'est, c'est pas une découverte pour moi, c'est ma race, c'est normal. C'est normal pour moi mais revenons juste toute à l'heure pour apprendre la langue, par exemple pour un sédentaire, il parlera peut-être mais pour avoir l'accent et tout, les points de repères et tout, il sera jamais au top. Comme un autre on pourra dire, il prononce les mots mais yalo quelque part quand il les balance, il est cru, il les balance d'une manière, tu vois je veux dire. »

Mais si on te cache que c'est un gadjo, il peut avoir appris ?

« Oui ça peut s'apprendre bien sûr, ça peut s'apprendre mais il sera jamais au top, il sera jamais au top. Le sang c'est tout, heu une petite parenthèse vite fait. Une comparaison. Je connais une personne qu'a été élevé toute petite, il a été pris par la DDASS, c'est aussi un pur sédentaire, un pur sang paysan, je veux dire, un paysan. Il a été élevé par un peuple manouche, des vrais manouches, comme on dit « ext manush » [hert man-ouch] comme on dit, des vrais manouches. Il parle la langue, il la parle couramment la langue, il a tout, mais son sang il est pas à la base, il a la couleur, il a tout mais, au fond de lui, il de race paysanne quand même, et peut-être pas tout à fait yalo, il peut l'être parce qu'à un moment ou un autre il peut sortir de ça. Je connais de gens qui sont sortis, ils ont repris leur sens, ils parlons plus, ils sont revenus à leur source naturelle, quoi, et c'est normal ça. »

« Hi lo péco, péné kej », dans le sens qu'il a la saveur, comme une (métaphore) parabole.

« C'est vrai que quelqu'un qu'est cuit, dans le sens hi lo péco, s'il est bien, ça veut dire qu'il a tout quoi, il a tout. Il a le respect, comme tu dis, il est pas yalo, il sait se tenir, il est sérieux, il tient sa bouche, sérieux, droit. (Hi lo ext) Hi lo ext, ça c'est bon, il est vrai, le mot ext, il est vrai c'est important ça. Ext morsh, homme vrai »

Comment faire quand on est trop vers les gadgé, risque-t-on d'oublier la culture, de blanchir comme un gadjo ?

« Oui, oui c'est vrai, ça c'est vrai. Je connais beaucoup de personne qui sont mariés avec des sédentaires, manouches purs, ils ont un peu oublier leur langue, même presque tout, et qui ce sont reportés sur la culture des sédentaires. C'est dommage ! Et là tu peux dire pour ces personnes là qui sont pures manouches de sang également, et là tu peux dire à ce moment-là qu'ils deviennent crus ces gens là. Et là sans problème, nous on peut leur dire en face d'eux, et ben, depuis qu'il s'est marié avec une sédentaire, il est devenu cru malgré que c'est un manouche. Pourquoi ? Parce qu'il a pris beaucoup d'elle, il devient cru d'un moment ou un autre, il devient cru. »

Tu fais tout pour conserver cette pratique, en visitant ta famille, celle de ta femme, tes enfants parlent manouche. Pourquoi maintenir cette tradition ?

« Moi, je suis fier de moi, de parler manouche, j'ai jamais lâché, je suis fier de mes enfants parce que la langue, ils l'ont appris. Je suis fier de tous mes enfants, et ils la tenons, et ça c'est primordial. Quand on est deux cents tziganes, si on sait pas la langue, si on l'oublie, je suis pas d'accord de l'oublier, faut que tous les enfants, j'ai un petit, quand il parle français, j'admets pas. » (Interruption téléphone portable)

Est-ce que tu te dois de te maintenir ainsi dans une tradition ?

« C'est un devoir pour moi, c'est un devoir pour moi, ne pas savoir la langue, enfin de la savoir et de l'oublier totalement, de la savoir et de l'oublier totalement après de reprendre français par exemple (une femme crie abusivement sur ses enfants, elle est mariée avec un manouche mais elle est d'origine sédentaire !) « Nathalie (femme du Elie proche de nous), regardes comme elle est méchante, ah la,la. Vilaine, elle est ! Dike comment qu'elle est méchante ! » Nous reprenons « De pas avoir la langue, de savoir vraiment et puis de l'oublier totalement, je suis pas d'accord, je suis pas d'accord. »

Respect, langue et sang, l'un sans l'autre est-ce possible ?

« Ah ben non, ben non, les trois vont avec, les trois vont avec, le sang c'est le respect comme tu dis (?) (Elie écoute ce qui se passe un peu plus loin) Retour : « heu et ben non l'un sans l'autre ça ne marche pas, il faut les trois je crois, sinon on est pas dans le cadre pélo. »

Peux –tu m'assurer que tes enfants continueront sur ton chemin ?

« Non je peux pas le garantir, peut-être plus tard ils oublieront peut-être, peut-être avec ils se marieront avec des ... Quand il feront leur choix, plus tard, des fois quand ils vont se marier, peut-être ils choisiront des sédentaires, va savoir. Peut-être à ce moment-là, ils perdront la langue peut-être, ils perdront peut-être la langue et ils deviendront, comme tu disais toute à l'heure, ruillé. Un peu cru, c'est pas parce que moi, je les apprend dans une bonne culture que dans leur culture, plus tard ils feront pareil. Peut-être, ils le feront pas du tout, après nous des fois, ils changeront. Et c'est dommage, mais c'est vrai y a de grandes chances qu'à notre époque ça peut déconner. »

Elie fatigue, notre conversation fût trop souvent interrompue par divers événements, enfants, femmes. Il craint que notre entretien ne soit pas d'une grande valeur. Il me préconise, pour la prochaine fois, de partir ensemble, de manger au « Flunch », ainsi nous serons plus tranquilles pour vraiment parler.

Homme, grand-père, père, 45 ans, 31 décembre 2001.

Etre manouche c'est bouger : « Pas uniquement, ben non, heu c'est pas parce que y a beaucoup de sédentaires qui sont sédentarisés, aujourd'hui qui aussi sont manouches, purs manouches, qui sont tziganes, qui bougent pas du tout, qui sont en maison, aussi le fait de bouger ça veut pas dire qui sont gitans, tziganes, manouches ou tout ce que tu veux, le fait c'est d'avoir un travail, par exemple, sur la route, aussi bien d'aller voir la famille, de se déplacer, ça reste toujours dans le cadre des tziganes, gens du voyage qui roulent quoi, mais d'être manouche c'est une racine. C'est une racine d'être manouche –non ? »

Famille importante : « Ah oui, c'est important , ben oui, c'est ça qui me fait bouger souvent de fois, pour, y a des vieux à voir dans des endroits, on fait parfois des grands kilomètres parfois pour y aller, et quand c'est des trucs religieux, souvent de fois, par exemple, comme les jours de Toussaints, on se déplace de très loin, ou pour les Rameaux, ça se discute pas quoi !. Tu vois , on y va obligé, c'est pas une obligation mais un devoir, quoi ! »

Rendre visite à un ancien : « Et bien pourquoi ? Tu m'en poses une bonne, déjà il y a un respect familial très important, il y a un grand respect familial, ça pas parce que ça peut être un cousin, ça peut être prés comme pas prés, ça peut être un oncle, une tante, ça peut être n'importe quoi en fait mais l'important c'est des vieilles racines, des vieilles personnes qu'on respecte. Un jour, sûrement ça s'arrêtera aussi pour chacun, sûrement c'est comme ça ! Et tant que ces vieilles personnes vivent, il faut une certaine présence au niveau de la jeunesse, quoi, autour d'eux, c'est important. »

Quelle importance : « Savoir comment ils vont déjà premièrement, non c'est pas uniquement d'aller les voir parce que c'est un devoir d'aller les voir – non, non c'est pas que de ce côté-là. Le sens c'est de les voir pour voir comment, la santé, ils vont. C'est très important, c'est au niveau plutôt question de respect, la santé surtout avant toute chose voir comment ils vont les vieux patriarches comme on dit chez nous. »

Exprimer la révérence : « Ca nécessite de voyager, on voyage beaucoup, oui, oui, on voyage beaucoup oui, moi j'ai de la famille dans deux ou trois endroits différents sur la France. Ici Bordeaux, j'en ai, j'ai de la famille sur le Puy de Dôme, j'ai de la famille dans le Centre de la France, un peu plus haut, du Massif Central également, et toute l'année, j'ai le contact avec quoi, je fais une partie ici que je suis là, et après le reste je le fais presque chez eux. Voilà et puis on fait beaucoup de rencontres parmi d'autres croyants, avec les conventions internationales. T'as vu, et là c'est un devoir par contre, et on est là tous

ensembles quoi, il y a des gens que l'on connaît, on fait de grandes connaissances et on règne dans des mondes de familles. »

Distance avec les gadjé : « Oui, ben disons déjà pour les sédentaires, bon déjà, c'est reconnu par les vieux, il y a bien longtemps chez nous qu'ils nous ont parlé qu'on était rejeté de la société. Au niveau pour, les anciens nous disaient toujours chez nous quand ils passaient dans les villages, des vieux tziganes passaient dans le coin « té v'la les voleurs de poules » qui se ramènent, mais les temps ont changé. Peut-être ça se faisait, je ne sais pas, les temps ont changé, quand on passe dans les villes, les gens sont un peu curieux « tiens v'la les romanos » qui se ramènent. Ils pensent qu'il y a du dégât, des dégradations qui va se faire, mais les gens, ça a évolué depuis le temps, les gens ont évolué depuis, ça se passe pas souvent de fois comme ça, ça se passe dans de bonnes conditions. (Silence) Mais c'est vrai, qu'on est un peu visé par les gens qui nous entoure. »

Différence avec les sédentaires : « Je pense que c'est un peuple différent, on vit bien tous, je vais pas dire qu'on est pareil, on vit, on a pas la même culture, déjà pour commencer. On est différent d'eux, oui, on est différent d'eux, moi personnellement, ça me dérange pas des sédentaires autour de moi, au contraire, pas du tout, c'est vrai que pour eux on est différent, on est différent que les, que les ... que les sédentaires. Je pense toujours qu'on est différent d'eux oui ! »

Intégrer la vie sédentaire : « Non ! » Pourquoi ? « Ben, j'aime ma vie, j'aime ma vie, je voudrai pas m'intégrer comme eux, les sédentaires, pas du tout non, j'aime bien leur vie elle est bien aussi, mais je donnerai pas ma culture pour eux ! Ca serait difficile pour moi quoi. »

Vivre à côté : « Un peu, vivre à côté, oui, plutôt, le mot c'est comme ça, pas intégré vraiment dedans parce que on est bien respecté, remarque je vais vous dire, pas vraiment admis dans la société, on est plutôt comme vous avez dit le mot, je pense ! »

Une différence alors : « Ca n'a rien à voir, ça n'a rien à voir, notre culture et leur culture, ça fait deux, c'est pas pareil du tout. Nous, on a des traditions, eux ils en n'ont pas de tradition ... Ils ont peut être leurs traditions, sûrement aussi, mais on est pas comme eux, on vit pas de la même manière, on n'est pas pareil. On n'a pas le même travail, déjà au point de vue du travail, c'est pas le même travail, c'est un travail fixe. Nous on n'a pas de travail fixe, à tous moments on peut travailler où on veut, quand on veut, à n'importe quelle heure, n'importe où. Eux ils sont fixés, là, terminé ! Et les déplacements, ils sont pas comme nous, à tous moments si on a décidé de travailler le midi, on travaillera l'après-midi, on a quelque chose à faire, boum boum. Eux ils sont au chantier, à la ville ou à l'usine, c'est terminé, ça bosse constamment et puis c'est fini. Quoi de ce point de vue, y a rien qui va avec nous quoi,

le travail n'est pas le même, la culture c'est pas pareil non plus, on est différent d'eux, vraiment différent, ça n'a rien à voir. »

Tradition manouche : « Ben, la tradition manouche, c'est toute une histoire ça, toute une histoire, de tradition. C'est suivre déjà la parole des anciens, ça c'est une, ça c'est pas une tradition, tu vas me dire. Si tu parles des anciens, mais on se fie aux anciens. Par exemple, si on doit faire quelque chose de très très important. Moi, de moi-même je saurai pas m'entreprendre quelque chose de très important. Si j'ai un ancien auprès de moi, je vais lui faire part. Ben ça rentre pas dans la tradition, vous allez me dire, mais la tradition, c'est par exemple aller chez les gens du voyage qui sont sédentarisés, si c'est vraiment des tziganes de race pure, je les vois pas sédentaires, je les vois pas sédentaires. La tradition pour les tziganes, c'est sur les routes (silence) Ca fait partie de la vie, ça ! C'est pas rester cloué dans un coin, moi j'appelle ça des sédentaires après voilà ... »

Qui fait un choix : « Non, c'est celui-là, c'est le sédentaire qui vient vers les tziganes qui doit faire un choix ! » Meilleur ? « Je pense meilleur, si elle veut y vivre comme ça, je pense c'est le meilleur parce que bon parmi nous... »

Faire un choix : « Heu moi je pense, je pense ceux qui sont sédentaires qui se tournent vers les tziganes pour faire de la connaissance, c'est qu'ils sont beaucoup déçus de leur peuple. Je pense de leur race entre eux, ils sont beaucoup déçus entre eux. Je pense, et ils doivent trouver auprès des tziganes quelque chose que les sédentaires n'a pas, je crois – c'est pour ça qu'il se ramène sinon je pense qu'il aurait rien à faire chez les tziganes. Il aime la vie, la culture des tziganes, la façon d'être, je pense que c'est important, c'est ça qui les amène. »

Les raisons : « Je pense que vers le peuple tzigane, il y a des valeurs entretenues et respectées que chez les sédentaires, je pense oui, je pense, je pense oui. »

Homme, réalisé 30 décembre 2001

Obligé de vivre comme ainsi : « Eh ben, nous on est obligé de vivre comme ça, et puis, nous dans une maison on pourrait pas s'y faire non plus parce que tu vois on est toujours en famille, trucs comme ça ? T'as vu, ça serait dur de ne plus vivre pareil parce que je vois moi le camp andalou, à Labarde et bé depuis qu'ils se sont mis en maison, ils sont malheureux. Alors ils tournent en rond. Avant ils avaient cet emplacement qu'ils avaient, ils étaient tous en famille, ils pouvaient aller voir l'autre. C'était impensable, maintenant ils s'ennuyons terrible. »

Importance de la famille : « ... on est toujours en groupe, on a jamais vu une caravane seule où il y a une caravane, y'a toujours 7, 8, 10, 15, 20 caravanes quoi, c'est comme ça ! »

Distance : « Ah non, non, on n'a pas tout dit d'un seul coup mais enfin disons nos distances on les garde quoi ! Ben parce qu'on arrive vers des gadjé, eux ils ont leur coutume nous on a la nôtre quoi. Eux, les gadjé il faut tout le confort, il faut tout ceci, tout cela, nous il nous faut pas tout ça, quoi, c'est pour ça rentrer dans leur milieu à eux, on pourrait pas. Et eux rentrer dans notre milieu à nous ils pourraient pas non plus, quoi ! »

Un patron : « Nous on a pas de patron, voilà le seul patron qu'on a c'est tous les ans quand on fait les saisons, et là on a un patron pour dix ou quinze jours de vendanges, de prunes, mais les saisons quoi après tout au long de l'année, tout l'hiver on est patron de nous-même. On fait le porte à porte, les trucs comme ça quoi ... »

Ce qu'ils veulent entendre : « ...Les quatre portes fermées , il commence à avoir peur. Je lui dis aussitôt que vous voyez quelqu'un avec une caravane, vous avez peur ou quoi ? Il me dit que « on a entendu parler », c'est pour ça qu'ils ne connaissent pas encore quoi ! Aussitôt qu'ils entendent le mot gitan ; le mot gitan ça veut rien dire, parce qu'il y a le gitan, le catalan, y a le manouche, y a le sinti, y a le rom alors tout ça faut pas tout mélanger non plus, c'est pas les mêmes. »

Ils ne connaissent pas les respects : « Ouais ça c'est sûr, du respect on en a plus qu'un gadjo ! Voilà parce que là mettons, j'ai un beau-père, le père de ma femme. Bé moi je sais si mon beau-père il parle, mettons, de conneries, mettons de femmes, de trucs comme ça, moi je vais pas entendre la conversation parce que moi j'ai honte de mon beau-père. J'ai du respect pour mon beau-père, je vais jamais parler d'une femme devant mon beau-père, ni devant mes enfants, des trucs comme ça, des trucs mal-polis et tout, y a un respect quoi ! Mettons, si il y a des personnes âgées qui sont en train, qui discutent ensemble, c'est pas un jeune qui va venir là-dedans pour discuter quoi ! Y a quand même un respect quoi, et je crois que vers les gadjé c'est plus ouvert. Je pense des trucs comme ça, quoi ! Déjà y a pas de respect, mais chez nous y a beaucoup de respect, parce que nous qu'on se lève le matin, ou on va se coucher, le soir on se dit bonsoir. Le matin, on se réveille, on va se serrer la main, on boit le café ensemble tout, je pense qu'il y a un gros respect mais chez les gadjé je vois c'est pas le même milieu que nous quand même ! »

Des sujets de discussions « attitrées » : Ah oui, alors bon oui, déjà les gens âgées ils peuvent discuter entre eux, les jeunes ça discute entre eux, on sait pas ce qu'ils se disaient mais devant un vieux de 30 à 35 ans s'il y a un jeune entre 15 et 20 ans en principe y a déjà le respect-là, y a déjà le respect sur un homme de 30 à 35 ans, un homme de 35 ans avec un gars de 50, 55, 60 ans, alors là y a encore un autre respect. Là, c'est tout, c'est tout en cachette, si

ça veut discuter entre jeunes et les vieux, ben bon, si un vieux vient, voit un jeune en train de discuter, le vieux il va avoir du respect quand même pour le jeune avec, voilà je pense ... »

Le gadjo inférieur : « Oui euh, disons un jeune quand il va arriver vers un gadjo, je sais qu'il va avoir du respect parce que, le respect il l'aura toujours le gens du voyage, parce que aussitôt qu'il va discuter avec un gadjo, si un gadjo est mal poli, tout ça, un truc, quoi ! Peut-être le manouche, il aura du respect contre lui et le gadjo, je sais pas s'il l'aura, voilà nous ça vient de père en fils comme ça. »

Les enfants : « Je pense qu'ils respecteront plus vite les manouches que les gadjé, voilà, ça dépend vers quel sens on le prend. Voilà, mettons si un gadjo il est mal poli, les trucs comme ça, je pense que le manouche il sera là pour le reprendre quoi. Voilà c'est quand même un manouche qu'est mal poli, s'il est déjà âgé et ben le jeune, il va tourner la tête, il baisse la tête, il s'en va, c'est fini quoi, y a quand même un gros respect là. »

Relation avec un gadjo : « En fait ce qui fait garder de la distance avec , heu tu connais pas le gars, tu n'oses pas dire té je vais faire ça, tu sais pas comment il va le prendre et puis tu vas être mettons pas fait pour dire lui, tu vas dire vous, c'est pas pareil quoi ! Tandis que nous quand on tombe entre nous, y a pas de problème tandis que on tombe vers un gadjo qu'on connaît pas très bien, il y a une distance, je sais pas, il y a un truc on fait attention, ça qu'on doit dire, on s'approche pas trop voilà, comme dans le brouillard. »

Intégrer : « T'as compris parce que moi j'ai une confiance en toi. Et moi je me suis mis dans toi, t'as compris, t'as compris comme toi tu te mets dans moi, t'as compris c'est pareil ! C'est tout pour ça on parle de distance, de machins comme ça, on parle entre nous ... »

L'inaccessible : « Moi je vais te dire : le vrai paysan, le vrai gadjo celui qui connaît rien du tout, tu vois, rien du tout. Voilà, le vrai gadjo qui connaît rien du tout, et bien celui-là tu peux pas l'approcher, tu peux pas l'aborder, tu peux pas l'aborder celui-là, celui que t'arrives devant sa porte, tu frappes aussitôt ah, la, la ! J'ai besoin de rien, c'est fermé. Alors celui-là c'est pas la peine, tu peux pas lui parler, c'est pas la peine de lui parler... »

La famille : « Et bé, comme il est en famille, il est fort, il est fort, là y a toute la famille, il est fort et puis c'est pas ça, on a toujours eu beaucoup d'enfants, de famille, toujours en famille... Il a toute sa famille, il a ses parents, ses enfants, ses neveux enfin il a toute sa famille qu'est là voilà. »

Homme, père, 38 ans, 18 juin 2006

« Ça dépend déjà où tu es tombé, c'est quelle famille ? Faut voir quelle famille que c'est parce que t'as des endroits, t'as des familles que ils ne parlent pas, t'as des gens qui sont honteux et qu'ils aiment pas la conversation et pis t'en a d'autres qui sont accueillants et qu'ils aiment parler. Y a des gens ils sont méchants, y en a. Faut faire attention aussi, mais je pense que tu veux pas toucher ce domaine-là »

« Oui qu'on vienne te parler, voir qui c'est, si éventuellement si c'est pas de la famille. On vient chez toi, tu discutes, d'où tu viens, de quelle région, la conversation se met en place. »

« est lié oui d'accord ... d'accord... ben y a des endroits où tu peux pas parler, hein, y a des emplacements où on peut pas aller parce qu'il y a des gens qui sont méchants, on va pas aussi toucher ce côté-là, je pense que ce côté faudrait pas le toucher (non) hein, on parle pas de la méchanceté des gens, ni de mauvaises familles parce que bon après, mais s'il faut parler on peut parler, si tu es là pour le voyage, pour la parole, avec qui qu'on peut discuter, oui, oui »(souffles)

« Oui, elle a de l'importance, ben tu l'écoutes premièrement, un ancien qui parle tu l'écoutes, tu le connais ou tu le connais pas, déjà d'entrée tu as du respect pour lui, et puis selon la conversation, selon la parole qu'il va te parler, tu es à l'écoute au bout d'un moment si sa parole n'est pas claire, que ça va pas, tu le laisses, tu t'en vas. Si c'est quelqu'un qui est vigilant qui parle bien, qui est gentil et bien sa conversation, elle a de l'importance. C'est important de se parler avec quelqu'un qui est gentil et puis en parlant tu apprends des choses. Tu apprends peut-être que c'est de la famille, les parents ou les neveux qui sont mariés et puis l'emplacement après tu te sens bien, tu te sens à ton aise parce que tu as rencontré des gens qui en parlant, ils sont gentils. Et puis l'importance de la parole c'est que lorsqu'on parle avec quelqu'un d'âgé, et bien y a personne qui vient couper la parole, personne qui vient couper la conversation. On laisse parler l'ancien et ensuite lorsque l'ancien a fini de parler, lorsqu'il s'adresse à toi, et bien c'est à toi de t'exprimer et de parler aussi. Et puis l'ancien, il voit à qui il a affaire aussi, si l'ancien il voit que dans ton langage, que dans ton parlement tu es satisfait, que tu es un garçon qui est gentil, l'ancien continue la conversation, ensuite s'il y a des hommes autour de la table qui ont le même âge et bien ils peuvent partager la conversation mais normalement un jeune, il a pas à venir, à rentrer dans une conversation des vieilles personnes, c'est un respect alors moins une femme. Alors déjà une femme elle n'a pas à s'installer parmi les hommes pour parler une conversation, je pense que c'est comme ça. »

« Oui, il y a un échange, de paroles, de connaissances, et comme je te disais t'a l'heure, tu te rends compte que c'est peut être de la famille. Et peut-être c'est même pas de la famille c'est des étrangers, mais le contact passe bien, la conversation passe bien, la parole est

établie, et on a les mêmes paroles qui vont ensemble. Donc tu te sens que tu es rentré dans la conversation »

« Etablie, et ben, par exemple je vais te dire « heu qu'est ce que t'en pense de lui » et ben tu vas me dire, je sais pas je le connais pas trop, toi tu vas me dire par exemple « et toit qu'est ce que t'en penses » moi, je connais c'est mon neveu, il est marié avec ma nièce, c'est un brave garçon. Alors j'établis direct ma parole, je l'établis parce que je peux en quelque sorte pour lui me rendre garant, pour moi personnellement je le conçois comme ça. »

« Toute ma personne est engagée parce que je peux prendre la responsabilité de lui, parce que je sais le garçon qu'il est, alors je parle et ma conversation elle est engagée, voilà. »

« La connaissance de l'ancien en toute chose, parce que si l'ancien établit sur un sujet par exemple, disons des choses que l'on connaît, déjà on l'écoute parler et après si l'ancien a à nous parler donc on discute aussi mais il y a certaines choses avec un ancien qu'on ne parlera pas, on en parlera pas. Y a des conversations qu'on abordera pas parce que selon l'âge de l'ancien, selon mon âge à moi par exemple avec Béro, il y a des conversations que je ne me permettrai pas de parler avec Béro, avec Yul, ou Onzo pareil je lui parlerai pas, mais avec Yul comme on est intime, on est des beaux-frères, on est de la même âge, y a des conversations que je pourrai parler avec lui, que avec lui malgré qu'il est un peu plus jeune que moi, je n'oserai pas peut-être parce que peut-être il est un peu plus jeune. Voilà, c'est y a plusieurs conversations. »

« Mettons, je crois si on peut éventuellement, je sais pas, nous trois, nous personnellement comme moi je suis prédicateur, donc moi je suis au rang de tout le monde. Je suis au rang des anciens, au rang des femmes, au rang des jeunes garçons et jeunes filles, parce que lorsque y a des problèmes, qui y a au sein des familles, et bien souvent on intervient pour en parler, c'est vrai qu'on a affaire à plusieurs personnes et que c'est pas le même cadre de conversation, bon qu'il faut les écouter parler, qu'on puisse les conseiller ensuite que nous et eux qu'ils prennent cela comme des bons conseils et qu'ils puissent changer, des fois, dans le domaine de la conversation ou dans le domaine de tous les jours, y a ça aussi. »

« Oui, oui, ça parce que ça m'est déjà arrivé, c'est vrai que je suis pas un garçon qu'est bien vieux, j'ai quarante-trois ans mais il y a des plus anciens que moi comme le Béro, qu'il a la soixantaine, et puis tant d'autres frères qui sont plus âgés, mais nous en tant que prédicateurs souvent les gens nous demandent conseils. Comme ils viennent nous demander conseil, c'est à nous de savoir parler mais parfois il y a des conversations où c'est charnel mais il y a des conversations où c'est spirituel. Il y a des personnes où que c'est spirituel, qu'il faut parler avec la Bible, et des fois on parle simplement avec notre connaissance d'homme charnel. Donc comme on est charnel, on se met à la disposition de chaque personne, et donc là

on les écoute parler et on les conseille. Et puis bon on prend leur parole en considération, même s'ils sont plus jeunes que nous on prend quand même leur parole en considération. »

« Ce qu'ils disent c'est bien vrai, véritable, c'est vrai qu'un pasteur il fait beaucoup de social, spirituel, on fait beaucoup de social, spirituel parce quand il faut rencontrer quelqu'un qui a des problèmes, qui a des difficultés ou qu'il faut aller en pleine nuit parce qu'il est déprimé, il sait pas quoi faire, donc on vient vers cette personne pour l'aider donc comme tu dis c'est beaucoup de social que l'on fait. Lorsqu'il y a des gens qui savent plus où se tourner ou quoi faire, donc en quelques choses, nous sommes les instruments, que nous on a la possibilité de pouvoir aider ces gens, tout en faisant du social comme tu dis. »

« Oui mais c'est vrai effectivement, des garçons ou des garçons de mauvaise vie, on parle de garçon pas de femmes, on parle de garçon, des garçons ou des hommes de mauvaise vie qui ont fréquenté le monde toute leur vie, et qui sont un petit peu à la dérive, et qu'ils entendent plus rien, et qu'ils sont fatigués, qu'ils en ont marre de la vie, ils ne savent plus où se tourner parce qu'ils ne trouvent plus jamais quelqu'un pour leur conseiller en parlant, et puis parce qu'ils ont tellement fréquenté de mauvais garçons, que les garçons sont restés dans leur même contexte que celui qui veut se ranger malheureusement il ne peut pas parce qu'il ne trouve plus personne, et c'est à ce moment-là qu'il dit où j'irai, et bien bien souvent il dit je vais aller chez un tel, un prédicateur peut-être il pourrai m'aider. Voilà, et bien souvent, comme tu dis ça se fait, on a déjà eu, intervenu pour des garçons qu'ils étaient déprimés, qu'ils étaient angoissés, qu'ils ont voulu se donner la mort, hein, et puis ils entendaient plus rien, hein, délaissés par la famille parce que c'étaient des mauvais garçons, qu'ils ont créé des problèmes toute leur vie, au sein de leur foyer et puis la femme les laisse, et ceci, cela, c'est là que des fois ils viennent à la recherche de quelque chose qui est divin, spirituel, le Seigneur va les bénir, mais bien souvent ils viennent vers un homme de Dieu, pour que cet homme puisse les conseiller comment il faut démarrer. C'est par la parole aussi, même si elle est spirituelle, c'est en donnant des paroles qu'il faudra donner à cette personne qui faut pour qu'il puisse comprendre et puis changer, et puis le Seigneur, et puis ... tu connais aussi bien que moi, c'est le Seigneur qui fait son travail, le Saint Esprit, c'est spirituel après. C'est vrai que bien parfois, il faut prendre ta vie en mains, dire j'ai quelqu'un en face de moi, c'est moi maintenant qu'il faut que j'y parle. Mes paroles il faut qu'elles soient pesées, il faut qu'elles soient avec amour, il faut qu'elles soient vérité, et que pas le blesser quoi. En s'échangeant des paroles, après en l'écoutant à lui, c'est vrai qu'à la parole, y a des choses qui s'arrange. »

« Il dialoguait, si il dialoguait mais qu'avec des garçons de mauvaise vie, sa fréquentation, son milieu, était uniquement avec des garçons de mauvaise vie parce que si demain, si demain moi je suis dans un rang qui est bien mais si demain je vais commencer à

fréquenter des mauvais garçons, dans quelques temps je vais changer, je serai plus le même. Alors ces garçons qui ont fréquenté ces gens, disons ils ont eu discuté, discuté puis tout en discutant, la drogue, l'alcool, du vol, des sorties, au bout d'un moment plus rien marche. Si il reste avec son milieu, ils ne vont pas l'aider, ils ne l'aideront jamais. A ce moment-là, je crois, cette personne il faut qu'il trouve quelqu'un quand même qui sache parler avec et en parlant le redresser, le mettre dans le bon chemin. Et c'est pour ça que la parole d'un ancien, comme le fera Béro, sa parole à lui, elle est quand même importante, même que si il trouve pas d'importance auprès de Béro, déjà selon, déjà selon son âge, il va trouver de l'importance parce que c'est un ancien, un ancien, et comme vers les voyageurs ça se fait qu'on a les anciens et bien automatiquement on va les écouter parler ».

« Voilà, voilà, pourquoi ? Parce que au bout d'un moment, les anciens ils l'ont bien conseillé, ils l'ont conseillé mais t'as des garçons qui sont de mauvaise vie et qui l'ont ici dans la tête. Ils écouteront jamais les anciens, jamais personne, ils veulent faire comme eux, je sais voler, je vais voler de mes deux ailes, maintenant je vais voir ce que c'est le monde, je vais goûter, et je vais toucher à ça, et puis après il se fait une renommée, une fréquentation, un groupe, un clan, donc après il devient en quelque chose ennemi de sa propre famille parce qu'il y a que des problèmes chez lui. Alors les anciens veulent se retirer parce qu'il, c'est un garçon qui ne crée que des problèmes. Mais lorsque le garçon se rend compte après que rien ne va plus, ses copains l'ont délaissé, la famille ne fait plus attention à lui, il va se tourner où, il ne trouve plus personne. Et bien souvent, et ben, il aurait besoin de rencontrer quelqu'un même s'il est pas ancien mais quelqu'un qui va lui apporter des paroles pour le mettre en raison. Pour le remettre sur le bon chemin, le retirer de cette misère en quelque sorte, et puis alors lorsque tu commences à avoir un dialogue avec ce garçon, que lui qui est déprimé, qui vit dans l'angoisse, qu'il va pratiquement peut-être se donner la mort, parce qu'il ne se sent plus aimé, il se sent rejeté mais là avec les paroles que tu vas échanger avec ce garçon, lui va te parler, toi tu vas l'écouter, déjà avant toute chose parce que lorsque lui va parler avant toi, toi tu peux le stopper, tu peux l'interpeller, si toi tu parles lui il ne va pas t'interpeller, il va simplement t'écouter et je pense qu'il faut connaître l'avis de sa vie à lui déjà et tu le laisse parler, et chaque chose que tu enregistre et tu l'interpelles. Et puis après lorsque tu vas parler et bien les paroles vont très bien passer, ce garçon, je pense qu'il va écouter, qu'il va changer de position. »

« Notre devoir si par exemple demain si cela m'arrive, moi en tant que pasteur je vois quelqu'un qui est déprimé, je vais parler ceci, cela, et ensuite j'ai un autre travail à faire, c'est que moi après je suis aménagé à aller voir les autres, les anciens de sa famille et discuter de dire, voilà j'ai eu une conversation avec ton fils ou ton gendre, ceci, cela, donc c'est un garçon

qui a changé, on a eu discuté, il m'a écouté, je l'ai écouté et maintenant que veux-t-on maintenant que tu l'écoutes pour voir que c'est un garçon qui a changé, il a pas le même tempérament, les mêmes discussions, les mêmes paroles, alors déjà si l'homme il voit, l'ancien il va dire on va voir. Parce quand t'es un pasteur on t'écoutes, bien souvent, donc on fait appel à ce garçon, on discute et puis l'ancien qui est le beau-père, ils vont discuter, il va le voir qu'il a changé. Alors après pour s'installer dans la famille, s'il y a les garçons là, après il faut que les garçons ils admettent aussi, alors donc s'il a vraiment changé que tu l'as convaincu avec des paroles. Et bien c'est un garçon qu'il rentre à nouveau dans sa famille. »

« On en parle de ça vois-tu, j'ai déjà intervenu parce que pendant dix ans je me suis occupé de la jeunesse avec des copains prédicateurs, on est intervenu bien souvent auprès des jeunes qui se droguaient, des jeunes qui sortaient, des jeunes qui faisaient plein de choses, ou qui nous ont ouvert leur cœur, ils ont dit je fais comme ça, je suis comme ça, et je fais comme ça. Donc après nous, il a fallu qu'on, il a fallu qu'on discute avec eux, se mettre à leur place, dans leur rang, c'est comme ça, et puis c'est comme ça, c'est comme ça et c'est comme ça. Et puis bon, on a eu plein de résultats parce que par la parole aussi. »

« Effectivement, mais la parole c'est très bien, la parole elle est importante, mais tout dépend comment on adresse la parole, parce que si moi aujourd'hui, si je me mets à parler à tort et à travers, que je deviens méchant, les gens m'écouteront pas, je crois que l'on peut s'adresser à n'importe quel homme de la terre, n'importe quel garçon, quelque soit son rang social, son milieu, tout ce que tu veux, je crois qu'il vit une vie de débauche on va dire, et je crois si on donne la parole avec l'amour, et attentif, en l'écoutant, en se mettant à sa place, et donc on sera plus vite accepté, on rentrera plus vite dans son travail à lui que si par exemple on est pas trop à l'écoute et que l'on monte sur nos grands chevaux et que sont de droite à gauche, je crois qu'avec cela on va être rejeté, donc la parole va pas suffire parce qu'on ne comprendra pas. Mais je crois qu'il faut se mettre à la portée de tout le monde mais par la parole, mais derrière la parole il faut que t'aies l'amour aussi. Il faut pas simplement parler de la bouche ou de la connaissance, mais je crois qu'il faut parler avec tout son cœur avec tout son amour, c'est selon l'amour que l'on donne à travers la parole aux gens qu'ils comprennent après quelqu'un qu'est rempli d'amour qu'est doux, qu'est jus... qui parle en douceur et bien les gens ils sont à l'écoute aussi, et c'est pour leur bien. »

« Oui, oui naturellement déjà l'ancien lorsqu'il s'adresse à un jeune, c'est déjà un privilège de pouvoir avoir un ancien qui te parle et qui te conseille. Quand un ancien de conseiller un jeune c'est très important, hein, parce que l'ancien il a vécu, il a connu, il sait et le jeune en face il ne connaît pas grand'chose, c'est vrai c'est un honneur, un privilège de pouvoir écouter un ancien qu'il va s'adresser à toi en te donnant de bons conseils. »

« Déjà, ça c'est fait plusieurs fois, lorsqu'on s'adresse à quelqu'un en tant qu'homme, bien souvent il va dire je vais venir, je vais venir te voir, ou je vais aller là-bas, ceci, cela, parce que il a un respect pour toi, parce que tu es un garçon qui parle bien, et parce que tu es gentil. Et par ta parole, on reconnaît quelqu'un qui est gentil parce que quelqu'un qui t'envoies sur les rose, franchement on sait qu'il est pas gentil et que c'est pas intéressant de parler, même s'il est ancien. C'est pas parce que on est ancien, qu'on a la capacité de la sagesse, qu'on a de l'amour, c'est pas parce que, des fois on est bien jeunes mais on est rempli d'amour, on est rempli de sagesse et qu'on sait comment parler à quelqu'un malgré qu'on est jeune. Je crois que le respect se fait mutuellement en parlant entre hommes, en les écoutant, et puis bon, je pense qu'entre les voyageurs on a la même culture à peu près, hein, surtout vers les voyageurs, bon, bien, après il y a plusieurs catégories de voyageurs. Y a des choses qui changent, disons qu'il y a des coutumes qui changent mais ça ne nous empêche pas de parler pareil. On peut s'adresser à n'importe quel voyageur, lorsqu'on échange des paroles, ben on est content, on est content, on est content parce que, bien, y a des anciens qui m'ont parlé, j'étais satisfait. On prend plaisir quand y a Béro, le vieux Kalo qui nous a parlé une fois, on est resté pas mal de temps à l'écouter parler, pour nous c'était quelqu'un qui connaissait, qui nous a appris des choses merveilleuses, des choses où j'étais relevé, voir un ancien de quatre-vingt dix ans à l'époque, qui nous parlait pour nous c'était un honneur ... (le vieux Kalo je l'ai vu aussi) ... c'était un honneur »

« Bien, heu tout dépend de la personne que l'on a en face, tout dépend de la personne que l'on va avoir en face, donc au bout d'un moment lorsque l'on discute, par exemple j'arrive sur une place. J'arrive, je m'installe, bon nous voilà tout installé, les hommes viennent, ils regardent déjà pour savoir qui tu es, on se donne, on se dit le bonjour et puis voilà, ensuite on va parler et puis ça dépend à quel homme qu'on va parler. Lorsque l'on arrive on en peut pas parler de n'importe quoi, donc bien souvent on demande si ça va, ça va, d'où vous êtes, donc l'homme nous dit et bien moi je suis de tel endroit, et tel endroit, ah bien oui tiens, ah bien t'es là-bas quelle famille t'es ? Bon je suis la famille Hoffman, ah bien tiens là-bas j'ai un cousin aussi. On lui, et bien lui c'est mon cousin ou c'est ma cousine alors là, y a quelque chose qui va s'installer, la conversation, on va parler familial, tout de suite on va parler, est-ce que il va bien ? Alors tout de suite c'est des nouvelles, alors on voudrait savoir des nouvelles, des fois les nouvelles c'est pas bon, on s'est vu il y a pas mal de temps, et tout de suite la première chose qui vient, est-ce que tout le monde va bien ? Déjà, c'est la santé, si les gens vont bien, et puis lorsqu'il dit que tout le monde va bien, on prend une conversation. Penses-tu, tu restes longtemps ici, ceci, cela ? Bah une quinzaine de jours, ceci, cela. Alors après on a une conversation, on discute de après sur les choses de la vie quoi. Comme de toute

choses, on discute de travail, de, on discute de choses de ci de ça, voilà on discute d'autres choses. »

« Ah oui effectivement, ah oui,oui, parce que sans la parole, on serait rien, si personne parlerait on serait rien, c'est vrai qu'à travers la parole, les conversations de la parole, on peut apprendre les gens qui allent bien, par la parole on nous invite, par la parole on peut faire des choses parce que les gens vont nous parler, par la parole on sait qu'à tel endroit, il va y avoir ça, la parole c'est très important, c'est par la parole tout se fait. »

« Par ta parole tu transmets le message, par exemple le message d'un tel si il t'envoies un message, parce que l'autre il te dit, « tu vas où ? », « et bien moi je vais à Bordeaux » « et bien à Bordeaux y a un tel, tu connais ? » « Bien non je ne connais pas spécialement, mais si je vais là-bas, je vais le voir » et par la parole, comme tu dis, je vais transmettre que lui qu'il va très bien et que lui il te donne le bonjour. Encore lui par sa parole, à moi, et moi par ma parole, je vais transmettre ce que l'autre m'a dit par sa parole, qu'il va bien qu'il lui donne le bonjour. Tout ça, qu'il puisse lui téléphoner pour discuter, ou alors par sa parole, un tel voudrait, par exemple il y a quelque chose à vendre, par exemple un terrain, que lui là-bas, il recherche et par la parole, ça se dit. Tu vois pour échanger des choses, pour faire des achats, pour discuter, heu si on prend des choses de la vie, par la parole, s'il y a un amusement, et bien on va dire ce soir il y a un amusement, y a quelqu'un qui fête un anniversaire, une naissance, mais c'est tout le temps par la parole que ça se dit, parce que sans la parole, je pense, et bien, que l'on serait rien, on connaîtrait rien, on pourrait pas parler, on verrait que, et je pense que tout se fait par la parole. »

« Ah oui, oui c'est vrai, effectivement c'est sûr, et bien comme tu te déplaces comme nous par exemple, on va à la grande mission pour la grande convention, qu'est plus grande au mois d'août, c'est vrai qu'on va tourner un peu, qu'on a vu du monde et qui dit « bien tu vas à la convention, tu verras un tel ». Par exemple, tu vas lui transmettre ceci, « tu vas où après ? » « Et bien par la suite j'irai au bord de la mer » « et bien tu diras à un tel, à un tel qu'est là-bas, qu'il y a ça et ça » Et bien c'est vrai que par notre déplacement, nous et bien, par notre déplacement, la parole va nous faire dire beaucoup de choses, beaucoup de choses mais tout le temps par la parole, parce que avec les personnes qu'on discute, ils ont quelque chose à nous apporter aussi eux. Par leur parole, ils viennent d'Italie, ils viennent d'Allemagne parce que il y a plein de () et en échange des choses, on échange plein de choses. C'est vrai que bien des fois en ville on échange des choses, moi personnellement je discute avec beaucoup de gens en ville, bien souvent on parle de certaines choses. Bien souvent on se parle, et bien c'est par la parole que ça se fait »

« C'est vrai qu'on vit dans un siècle, maintenant faut dire, que tout le monde a un portable, mais bien souvent le portable, on discute mais il y a des choses qui se dit pas. Qui se dit pas, on va échanger des paroles par téléphone mais il y a des choses que lui se verra pas et que tu sauras pas, tandis que moi, si je suis dans l'emplacement ci qu'il y a quelque chose qui est bien important que moi je vais par exemple à Bordeaux, et qu'il va dire « t'as vu, y a un tel, parce qu'il m'a téléphoné que tout allait bien » mais par ma parole et par mon rang et ma personnalité que je suis je vais dire non tout ne va pas bien. Parce que le p'tit est malade, ou ça, ça va pas, il y a un problème. Donc par ma parole et par ma personnalité, donc je vais apporter quelque chose que lui ignorait et par ma parole lui il va prendre contact par la suite de la parole de ça que j'ai dit. Donc il va être confirmé, donc il va appeler. Parce que on a parlé et c'est par la parole que lui il a appris des choses que par le portable mais si lui qu'ils ont parlé, qu'ils ont dit des choses ensemble, mais y a des choses que lui ne pouvait pas voir. Mais par la parole qu'on a pu lui amener.»

« Oui, oui c'est pas les mêmes conversations, oui parce que c'est vrai qu'il faut bien dire que chacun a son rang, chacun est à son niveau, parce que lorsqu'on prend des jeunes qu'ils ont vingt ans, ils vont parler des choses que eux connaissent et qu'ils savent, voilà. Lorsqu'il y a des anciens, les anciens vont discuter de certaines choses, c'est vrai que les jeunes vont pas parler de la sagesse, ils vont parler directement, mais l'ancien qui est là, qui va parler par sa parole et pis qui avec les paroles des autres anciens et qui sont au même rang, au même niveau, ils vont parler des choses mais des choses qui n'est pas réglé ou les problèmes, ou les difficultés qui est en train de se passer, qu'il y a peut-être et que les anciens faut qu'ils interviennent, tout ça se fait par la parole et par le rang, par leur niveau parce que c'est pas parce que tous les anciens, Béro peut te le confirmer, Béro est là, c'est pas tous les anciens qui vont être admis pour régler certains problèmes. Par exemple, si tu prends le peuple Rom, ils ont leur délégués, leurs choses, (la Kris), voilà et c'est comme ça. Chez nous les Sintis, y a pas bon, chez certains anciens, familial, qui vont trouver souvent les autres anciens pour partager ensemble les conversations, y a des choses que ça va pas. Si on discute un sujet, par exemple des jeunes mariés, bien souvent les enfants, les parents, les beaux-parents, au bout d'un moment on va être obligé de trouver une conversation pour que ça s'arrange, parce que là on va parler dans un foyer où ça ne va pas, parce que le jeune homme il veut être là-bas, la jeune mère, elle veut être là-bas, et puis il y a du trouble là. Donc qui c'est qui va régler cela, et bien c'est le père, et la mère, le beau-père et la belle-mère. Ces quatre personnes ensemble qui vont dialoguer et par la parole trouver une issue, une solution, mais avec sagesse. Parce que s'ils ont pas le même rang, le même niveau, s'ils ont pas le même rang et bien automatiquement, les paroles, et bien, ça va aller en l'air. Mais je crois les

anciens ensemble, ils sont pour la paix, pour l'harmonie, et donc par les paroles ils vont essayer de les réconcilier ces jeunes qui sont un petit peu « fous », on dira et qui savent pas les problèmes vraiment qu'est-ce que c'est. Et les anciens, je crois qu'ils sont à la disposition des jeunes, d'essayer de les comprendre et bien souvent lorsque c'est pas réglé que l'on fait venir les jeunes, et les jeunes vont discuter, et donc les deux anciens, avec leur compagne, ils vont écouter les versions des jeunes. Ben alors là les anciens, ils vont, je dirai en quelque sorte, ils vont libérer, ils vont discuter, ils vont dire qu'est-ce que t'en penses. Et puis par la parole, par la parole, ils vont trouver une sortie. Et puis la sortie, ça va être pour toute la famille bien, parce que il y a eu des anciens qui ont été du même bord, et de la même conversation avec les mêmes paroles, trouvé un chemin d'entente »

« Oui mais déjà lorsqu'ils sont mariés, il y a un respect qui est très important, très important. Et donc on respecte les beaux-parents, on respecte les parents, mais bien souvent malheureusement on est rentré dans un contexte, mais que bien souvent les jeunes, bien souvent les jeunes ne respectent plus les anciens. Bien souvent les jeunes ne respectent plus les anciens, ils ne respectent plus les anciens. On dirait qu'ils ont délaissé les traditions et les coutumes des anciens donc ils n'ont pas tenu compte des paroles des anciens, alors quelque fois on est obligé de pouvoir voir des cas avec des anciens, et les jeunes de pouvoir les remettre dans le droit chemin. Parce que, ils n'ont pas compris les paroles des anciens, eux ils parlent à leur façon, à leur manière mais il ne faut pas oublier que les conversations des anciens, ils sont là, que les conversations des anciens ils sont là pour nous mettre dans le bon chemin. Et donc je crois que lorsque les anciens parlent et bien les jeunes, foyers, écoutent les anciens parler et donc qu'ils voient bien que c'est un bienfait qu'ils voient bien que c'est pas un mal. Bien souvent on est arrivé à un stade que bien souvent ça arrive. »

« Non, non après y a le respect, c'est vrai. Lorsqu'il y a un enfant à la base, il est considéré comme un papa donc y a des fois pas la même conversation. C'est pas parce que y a un respect de plus, qu'il y a quelque chose qui est rentré dans un foyer c'est qu'il y a un enfant à la base donc c'est vrai que les conversations ne sont pas les mêmes donc on essaye de les éduquer, de leur parler, et puis c'est vrai qu'en parlant qu'en leur parlant on essaye de les éduquer pour pas faire ci, pour pas faire comme ça, de respecter les gens mais c'est tout par la parole que ça se fait. Par la parole on leur dit, bon et bien de faire attention, par la parole, il faut respecter ton beau-père, par ta parole il faut respecter des beaux-frères qui sont plus anciens que toi. Par la parole, bien souvent l'on dit de pas faire ci, de pas faire cela, mais en les respectant eux-mêmes, en les respectant eux-mêmes mais en leur faisant bien comprendre que la personne qui parle c'est quand même un ancien, et parce que il a vécu, il a connu et que il veut le mettre dans le bon chemin, de lui montrer que ce que l'ancien, il a vécu que lui, par

exemple il ne vit pas non plus, des fois des anciens, avant d'être des anciens, ils ont été jeunes, ils ont eu une vie, certains, pas tous, des vies pas trop bien claires aussi. Il y a eu les anciens tout le temps pour les redresser, les mettre sur le bon chemin à l'époque que l'on vit c'est exactement les anciens que l'on a, et bien ils mettent les jeunes dans le droit chemin, mais par la parole et puis par leur personnalité qu'ils sont, et bien parce que les anciens marchent droit, qu'il faudrait que les jeunes écoutent les anciens parler et qu'ils soient aussi au même rang que les anciens »

« Même que l'ancien, même s'il a mal parlé, c'est l'ancien, on abaisse la tête, on dit rien, on ne dit rien, même c'est l'ancien, parce que c'est l'ancien qui a parlé, c'est l'ancien. Mais des fois pas parce que c'est l'ancien, parce que des fois on a le frère le plus vieux, c'est l'aîné, et bien souvent si il dit quelque chose, et bien les frères et les sœurs qui suivent ils vont abaisser la tête, ils vont rien dire, parce que l'ancien a parlé, le frère le plus vieux a parlé, l'aîné a parlé donc on écoute parce qu'on sait que ce qu'il a dit c'est vrai et c'est bien, c'est pour un bien. Par la parole, les jeunes qui sont derrière et bien, bien souvent, ils écoutent à part si ce sont des jeunes qui ont une vie un peu bizarre, qu'ils ont la tête, malheureusement ça arrive, c'est comme partout. Mais bien souvent des jeunes sont placés sur le droit chemin, et bien ils écoutent l'ancien parler et puis ceux qui aillent avec l'ancien, et bien c'est bien. C'est bien, même des fois si ce n'est pas dit comme il aurait fallu, mais parce que l'ancien a parlé, ça l'écoute, ils ont écouté, ils ont fait. »

« Ça que tu dis, c'est vrai, c'est que nous par exemple, en tant que foyer, jeune foyer si on a des jeunes, lorsqu'on par sur le voyage, déjà on va éduquer nos garçons et nos filles. Bon on va leur dire, on arrive à tel endroit, on ne connaît personne donc vous respectez les gens. Vous parlez pas mal, même avec les jeunes vous parlez pas à tort et à travers, vous ne partez pas avec parce que vous ne les connaissez pas, vous savez pas les garçons que c'est donc vous restez stables, donc on apprend à connaître. Et donc selon avec qui que l'on a discuté, les paroles échangées on va voir si c'est une bonne famille, pour voir si c'est quelqu'un de bien et là nos jeunes peuvent se permettre de se jumeler ensemble, parce que on sait qu'on a eu a discuter et nos conversation ont été à peu près sur le même domaine, la même zone et donc je crois que on sait à qui qu'on a affaire »

« Bon et bien tu sais, après je pense que tu t'en rends compte, lorsqu'il y a une invitation pour boire un petit café, lorsqu'il y a une invitation pour discuter, bon on voit les gens si ils sont ouverts, hein on sait à qui on a affaire. Des fois on a des gens ils sont fermés sur eux même, et qui ne voudront pas discuter parce que tout simplement ils croient que en face de eux ils ont des garçons qui sont je dirais pas trop catholiques, façon de parler, mais après ils se rendront compte qu'ils ont affaire à des braves gens, parce que les anciens ensuite

vont se mettre à parler du même dialogue, ils vont se mettre à parler pratiquement des mêmes choses et puis il y a un amour qui va s'installer au fur et à mesure, sans s'en rendre compte, et on voit que c'est des gens au même niveau que nous parce que c'est leur façon de parler, leur façon de se comporter, leur façon de démarrer avec leur véhicule, leur façon de s'exprimer avec les jeunes. Donc là on se rend compte, y a pas besoin de rester plusieurs jours sur un emplacement pour connaître telle famille. »

« Oui mais y a que la parole, de toute façon, je pense parmi notre peuple à nous, c'est vrai, mais y a beaucoup la parole, même si on peut prendre tous les autres peuples aussi, c'est vrai qu'il y a les écritures qu'il y a pas mal de choses mais tout se fait par la parole, même notre gouvernement tout de suite, tout s'est fait par la parole lorsqu'il doit y avoir des choses, discuter, c'est que par la parole, c'est vrai qu'il y a des téléphones ... Ah oui, d'accord, bien sûr parce que un homme politique, c'est un homme politique naturellement c'est vrai, c'est un homme mais bon, un homme politique c'est un homme. C'est vrai, nous on va pas discuter de politique, si on discute en tant que affaire d'homme, mais c'est vrai que ça s'installe, c'est la parole partout, je crois que c'est pas seulement par écriture ou par signe, par signe ou par écriture que on pourra se comprendre mais avec la parole je crois on peut se mettre au rang de tout le monde, on peut parler et bien lorsqu'on écoute quelqu'un qui parle, on peut écouter des heures, même parfois des jours si on a en face de nous quelqu'un qui sait vraiment bien parler de ce qu'on veut on sera tout le temps à l'écoute, mais je crois que tout, tout se fait par la parole. Lorsqu'on va trouver quelqu'un si on ne parle pas, on est là, si on est muet, on parle pas, c'est malheureux à dire il va rien comprendre même s'il parle pas bien, s'il s'exprime un petit peu il suffit qu'il adresse sa parole au bout d'un moment on va comprendre une parole ou deux, on va savoir qu'est ce qu'il veut, si c'est quelqu'un qui a besoin d'aide, moi je sais pas, quelqu'un qui a besoin d'un coup de main même s'il parle pas bien, une parole va nous suffire. Et si cette personne ne sait pas parler malheureusement, s'il est loin, malheureusement on pourra pas le voir de nos yeux si il est en panne, ou quoi que ce soit, il pourra bien nous faire des signes, si on comprend pas les signes. C'est vrai comme tu le disais tout à l'heure tout se fait par la parole, et la parole, et bien, c'est très important. C'est la chose la plus importante qu'il peut y avoir, tu regardes si on voit un peu au début des siècles et bien c'est vrai que autrefois ils avaient pas le téléphone, ils avaient pas des choses, mais c'est les hommes qu'il a fallu qu'ils se déplacent après, ils envoyaient des courriers, mais les courriers ça allé plus après, les grands patrons ils ont eu des hommes qu'il fallait qu'ils envoient, et ces hommes ils allaient très loin pour discuter de certaines choses mais c'était par la parole et par la parole ces hommes pouvaient se comprendre, échanger des échanges, faire des, du commerce, faire des liaisons entre les pays étrangers, et puis tout, parce qu'il y avait des

hommes qui se déplaçaient, et tout se fait par la parole. Le respect c'est par la parole, si on veut chanter, c'est la parole, et donc je crois que lorsque l'on veut s'exprimer c'est par la parole, lorsque l'on s'adresse à un peuple c'est par la parole. Je crois pas que l'on ne va pas prendre une caissière qu'elle ne sait pas parler. »

« Ah oui, très important, et bien le respect de toute chose, le respect dans tout, c'est vrai qu'il faut respecter les gens, faut respecter tout ce qui nous entoure, et avec le respect et la parole c'est vrai que c'est une force très importante parce que si je parle et que je n'ai pas le respect, au bout d'un moment, ça ira pas même si un ancien parle et qu'il n'a pas le respect, il va aller, envoyer de droite à gauche, et le jeune en face, au bout d'un moment il vont s'énerver et le respect sera plus, de leur côté non plus parce que l'ancien n'aurait pas été respectueux, il aura pas fait attention. Voilà il a peut être parlé, ah ça pour parler il a parlé, mais comme tu dis, il y a pas le respect et je crois avant toute chose, même avant toute chose, avant déjà d'avoir la parole, déjà avant d'avoir la parole, déjà que ton esprit qu'il est déjà bien placé, dire qu'il faut que je parle ainsi, ainsi dire comme ça, donc les respects il faut que je parle comme ça et comme ça et ensuite un tour dans ta tête tu as fait déjà, tu sais ce que tu dois dire, tu peux parler parce que tu vas parler en garçon sensé avec respect et puis je crois que tout le monde va t'admirer. Hein, si quelqu'un vient ici, tout de suite, là, et qui va nous parler avec respect de quelque chose on va l'écouter parce qu'il va nous adresser sa parole, il va nous faire part de quelque chose mais avec le respect. Je crois bien souvent dans le temps, et bien moi aussi j'ai été repris, on m'a adressé la parole mais c'est vrai, j'ai eu affaire à des gens qui avaient du respect, et ils ont su me mettre à ma place où je devais être tout simplement, et j'ai compris que c'était avec amour, avec respect, et j'ai compris que ça passé mieux. »

Homme, grand-père, père, décédé, 21 juillet 2002.

Le grand respect : « Il y avait plus de respect qu'aujourd'hui, avant lorsque les vieux, ils étaient en conversation ensemble, les jeunes s'approchaient pas, tu me comprends, ils s'approchaient pas, tu me comprends. C'était le grand respect et lorsqu'un père disait quelque chose à un fils ou une fille ils étaient obligés d'accepter car sans cela, ils avaient des punitions. Tu vois. »

Respect a changé : « Le respect a changé, le siècle a évolué, le siècle a très évolué aujourd'hui, heu, c'est plus les enfants qu'il y a trente ou quarante ans en arrière, vingt ou trente ans en arrière, aujourd'hui on suit un peu le modèle du siècle. Le siècle est avancé et je

pense que c'est plus les jeunes qu'il y a vingt ou trente ans en arrière, tout a évolué, tout a changé. Y a plus le même respect qu'il y avait auparavant que maintenant. »

« Le siècle était pas si avancé qu'aujourd'hui, le siècle a évolué, le monde a évolué avec le siècle aujourd'hui. C'est plus du tout le même comportement aujourd'hui. Avant lorsqu'un garçon, il se mariait à vingt ans c'était tout juste 20, 21, 23 ans, c'était un bel âge ? C'était rare comme un garçon se mariait très jeune, à cause du respect des parents, ils respectaient leurs parents et une fille exactement la même chose. Les filles y avait un très grand respect auprès de la maman et du père. Les filles traînaient pas, y avait pas de ... Le siècle est avancé, y a beaucoup de choses dans le monde qui attire et les jeunes sont attirés, aujourd'hui par les discothèques, les boîtes, ils s'en vont en discothèque. Ca sort, c'est plus le jeune, y a vingt ans, vingt-cinq ans, il semblerait qu'ils « marchons », qu'ils ont évolué avec le siècle présent. Ils font ce que les autres font. »

Le respect, un code : « C'est un code et bien oui, c'est un code, ils ont quand même du respect. Moi, comme j'avais des parents qui nous disaient d'obéir et comme ils nous disaient quelque chose, on avait le grand respect et j'ai exactement des sœurs aussi, on avait un papa qu'était pas méchant, tout ce qu'il nous disait de faire, on le faisait et on avait un grand respect à cause qu'il était gentil et qu'il avait une justice, il avait une droiture. On a suivi son style, on était une famille très gentille parmi il y avait des gens qui étaient pas si bons que cela, non plus, mais on avait quand même le respect auprès de nos anciens, auprès des ancêtres, lorsqu'il y avait un vieux patriarche, on était obligé d'obéir. On avançait pas des mots, et s'ils disaient quelque chose, on était obligé d'obéir, à cause du respect qu'il était patriarche et qu'il était vieux, on le respectait, on était obligé de le respecter. Aujourd'hui, tout a changé, le mode de vie a changé, c'est plus le jeune qu'il y a vingt ans, vingt-cinq ans en arrière. Le siècle, il a tellement évolué, avancé aujourd'hui, les jeunes et bien ils marchent un petit peu avec le siècle. Et les vieux sont beaucoup plus polis voilà, c'est plus le même genre de vie qu'on avait autrefois. »

Respect, partie de l'éducation : « Ah oui, le respect fait partie de l'éducation. Ah oui, de l'éducation, on a gardé un pressentiment, on a été marqué par nos ancêtres et on est fier parce qu'on respecte les gens. Et on avait pas une parole de plus, si un vieux nous dit quelque chose, on avançait pas une parole de plus. On a du respect pour les vieux et je pense que on doit maintenir cette dignité. Le jeune est fier car on avait des parents qui nous ont bien éduqué et on est fier de nos parents. »

Dignité : « C'est une forme de dignité parce qu'on respecte un homme, c'est une dignité. »

Une tenue, une stature : « C'est ça, moi je sais que quand j'ai commencé à grandir mes parents m'ont éduqué, ils m'ont dit mon fils lorsque quelqu'un parle avec toi et qu'il est plus âgé que toi, ne lèves pas plus la voix que lui. Obéis, gardes ta dignité de jeune garçon : le respect. Et moi-même, j'ai gardé cette dignité, ce respect, j'ai un vieil oncle qu'est pasteur, il a 90 ans et je suis fier de mon oncle qu'est pasteur. J'ai toujours un grand respect pour lui, et lorsqu'il m'a toujours éduqué, il m'a toujours éduqué sur le bon chemin, sur le bon sens d'obéir, d'être gentil, d'aimer alors j'ai gardé cette dignité, j'ai gardé cette dignité. Mon papa, exactement la même chose, on sort d'une famille très gentille, très brave, on a essayé, les parents ils ont essayé dans tous les sens à faire le bien autour d'eux, y avait, on s'est détourné du mal, de la méchanceté, de la violence. Chez nous, on était des gens qui avaient pas de violence, mon père était un homme très calme, très gentil, très doux et il était aimé, tout partout, tous ceux qui le connaissaient, il était reconnu comme un homme gentil et il nous a appris à faire le bien, avoir toujours, il m'a bien éduqué comme étant le responsable d'une église dans le centre de la France. Il m'a toujours bien éduqué, il me disait toujours « Mon fils respecte les gens pour que tu sois respecté ! » Et j'ai gardé ses paroles et ses paroles m'ont marqué. Et aujourd'hui, je remercie mes parents qui m'ont bien éduqué dans le bon sens et dans le droit chemin. Moi, mes enfants, je les ai élevés aussi et je les ai appris à respecter les gens. Ils se font des copains, et les filles des copines, qu'il n'y ait pas de vengeance, à respecter des gens, à respecter chaque personne qu'ils trouvent sur leur milieu, qu'il y ait un respect pour eux. »

Choisir le respect : « C'est possible. Y en a qui n'ont pas trop de respect, ils marchent comme bon leur semble. Y en a eu qu'ils ont eu des parents pas trop aimables. Alors ils ont suivi les conseils des parents, ils ont pas été bien éduqués, ils ont pas reçu une dignité de respect. Dans certains milieux, il y a beaucoup d'hommes qu'ils avaient de la valeur, ils ont éduqué bien leurs enfants et leurs enfants aujourd'hui, c'est de braves garçons avec un grand respect. »

Apprendre le respect : « Ah d'apprendre aux enfants, les parents s'ils éduquent leurs enfants dans un bon chemin, si ils les éduquent dans un bon chemin, les enfants suivront la voie des parents. Et si les parents sont mauvais, les enfants suivront la voie des parents. Ça devient pas des bons. Il y a des bandits pour ça, à cause que les enfants ils te dédisent, les enfants, ils ont fait ce que les parents faisaient. »

Apprendre la dignité : « Ah oui il faut, ah oui certainement. Moi que je suis un pasteur dans le centre de la France. Les jeunes à partir de 15, 16 ans, 17 ans, respecter les gens, respecter la parole de Dieu, respecter ses anciens, c'est une grande valeur comme on est enfant de Dieu, comme on parle du Christ, quand on est habité par une présence de Dieu, on

doit avoir le respect dans notre cœur. Respectons mon Dieu et cela donne la valeur à respecter tous ceux que l'on rencontre, avoir du respect auprès d'eux. »

Même sans la parole de Dieu : « Ah ils marquent du respect quand même parce qu'ils ont été bien éduqués. Ils avaient des parents qui sont restés convenables, ils ont bien été éduqués dans le bon sens, dans le bon chemin. Voilà je m'en souviens, nos vieux parents ont toujours éduqué à faire le bien. Ils nous ont dit « de se détourner du mal .» Lorsqu'on rencontrait des gens qui se bagarraient, des gens qui avaient, de ne pas fréquenter des jeunes qui faisaient les quatre cents coups. De ne pas se mélanger avec eux. Voilà parce qu'on avait de bons parents, voilà et parce qu'on avait de bons parents qui nous ont bien éduqué. »

Marquer le respect : « Marquer le respect. Bon dans chaque territoire, y a des manouches. Chaque coup qu'on rencontre un manouche, on a du respect. Le premier mot « Djalla ! Altré al té men », « vous êtes là arrêté ! » Oui, on a du respect, on demande de, d'où ils viennent, de quelle famille ils sont. Voilà, on a quand même du respect auprès des uns et des autres, même pas étant chrétiens. Y en a qui sont non-chrétien, ils lisent pas l'Évangile mais ils ont un très grand respect quand même auprès de leurs amis. »

L'exercice du respect : « Ben disons, un jeune garçon lorsqu'il parlait avec un homme qu'est marié, il avait plus de respect. En étant jeune ensemble, jeune fille ou jeune garçon ensemble, y a un homme marié qui s'avancait, on avait déjà le respect, plus, plus d'avancées à cause qu'il était marié., qu'il était plus âgé. Voilà, moi je sais parce que je vois un patriarche dans le milieu, le respect, mon cœur est là, je vais lui serrer la main. Et lui exactement, il a un égard envers nous aussi, il dit ce garçon, il est pas trop âgé, mais il a du respect. Il s'avance pour me dire bonjour, on est satisfait, voilà. »

Force du respect : « Ah ben oui, ben oui, le respect est très grand entre manouche. On vient du centre de la France, lorsque je viens à B, y a plein de gens qui sont ici. J'ai le respect, des uns et des autres, moi que ça soit dans tous les milieux le respect et les autres gens exactement la même chose, le respect. On a la dignité, on se respecte. Voilà, il y a une valeur, il y a un sentiment, y a un sentiment qu'est partagé. C'est grand. Et je peux remercier Dieu, de ce que les choses avancent encore assez bien. Y a du grand respect quand même parce que quand on va aux grands rassemblements, on est des milliers de personnes rassemblées et il y a un grand respect, les uns envers les autres. Lorsque l'on va à un grand rassemblement à Gien, y a trois mois d'organisation, d'organisation pour ce grand rassemblement. Tous le mois de mai, bon ben, on dépasse la ville de G. Je sais pas, peut-être de 5000 habitants de plus que la ville de G. Bon et ben, on vient des quatre coins de la France, tous les gens viennent de droite et de gauche, on rencontre qui que ce soit, on a le respect des uns et des autres. »

Le respect croît : « C'est ça, c'est ça. Autrefois, on avait pas ce grand privilège qu'aujourd'hui on a nous. Tu vois, autrefois, y avait chacun avait son petit milieu. Y avait la famille V, la famille Z, R, E, El, chacun son milieu et chacun sa famille mais aujourd'hui, on est une grande famille, on a dépassé les frontières aujourd'hui. Aujourd'hui, à chaque coup qu'on veut se rassembler, on peut rencontrer cinquante caravanes, cent caravanes. Et on fait tous à peu près partis d'un même clan. On est évangélique et on se respecte les uns et les autres. Même de la famille qu'on connaît pas, on s'approche et on leur dit « bonjour », c'est le respect et eux aussi viennent à notre rencontre parce que on a le respect, le respect déjà pour le Christ qui habite notre cœur, on doit respecter la dignité de chacun. Autrefois on avait pas ce grand privilège, on avait pas ce grand privilège d'être si tant de caravanes ensemble. Y avait un clan, chacun ses petits trucs. Ça avançait pas beaucoup, ça avançait pas beaucoup, aujourd'hui on a trouvé une grande famille, une très grande famille, une très grande famille, on rêve donc que nos frontières sont dispersées jusqu'aux Amériques, jusqu'aux Indes, jusque dans les pays nazis. Nous avons de la famille même qu'on connaît pas mais qu'on est très respectable, parce que nous avons le Christ qui habite nos cœurs pour nous c'est des familles avec le respect. »

Le respect, une culture : « Oui c'est de respecter le monde, on respecte, c'est un grand respect, moi, je sais lorsque quand je pars, je vais à un endroit et que je vois des manouches, je tourne un petit peu avec un camion pour pouvoir chercher si je trouve des manouches. Et lorsque je vois des caravanes, et qui sont des manouches, tac je m'arrête. J'ai le respect, souvent on se sert la main depuis le milieu, « d'où c'est que vous êtes ? » et voilà on dialogue ensemble et on a du respect, voilà et autrefois on avait pas ce privilège d'être unis comme aujourd'hui, on est uni. »

Le respect tait les critiques : « Ah si, on a pas le droit, chacun a ses mœurs de dialogue, et je pense en cela, c'est un petit peu difficile de critiquer des gens. On ne doit pas critiquer des gens, chacun a son petit milieu, chacun a ses petites affaires, et chacun son petit train de vie. Voilà cette critique ne doit pas être dans notre cœur, aujourd'hui je pense qu'on est un peuple affranchi, on est plus les gens d'autrefois. Autrefois on avait des critiques, chacun gardait une valeur, il y avait une valeur de la part d'un homme, il avait une renommée, et aujourd'hui tout est tombé à cause qu'on est un peuple affranchi. On a connu la parole de Dieu, ça a marqué, on ne doit plus avoir de critique de parlement les uns sur les autres. Et aujourd'hui qu'est ce qu'on doit apporter? Simplement la lumière, la lumière doit briller, et on doit apporter un témoignage, notre témoignage doit être bon. »

Affront, conflit : « De conflit aussi, mais on ne doit pas aujourd'hui, on est plus le genre de gens que autrefois, aussi c'est ça que le signe nous a fait avancer. Si autrefois, il y

avait des mœurs, des gens qui gardaient la haine, il y avait des conflits entre familles pendant des années et des années lorsqu'ils se rencontraient. Il y avait des soucis. Y avait des mœurs de bagarre, des, il y a eu des manques de respect entre familles, il y a eu des séparations de ménage, il y a eu des jurements et c'était le manque de respect. Et les gens parfois, ils ont gardé la haine, mais aujourd'hui, on a très bien avancé, très bien avancé, et on est plus des gens d'autrefois parce que la lumière a guéri notre cœur du Seigneur, on est plus des gens qu'on était autrefois. »

Haine, manque d'amour : « Ah ben oui, si on marque le respect, c'est l'amour, c'est l'amour, c'est l'amour suit avec les œuvres. S'il y a de mauvaises œuvres, l'amour est mort, il y a plus de sentiments. Aujourd'hui, moi, je peux aller dans les quatre coins de la France, je sais que je n'ai pas d'ennemi, j'ai que des amis, j'essaye à faire des amis avec le respect, avec la bonté et avec la fidélité ; heu y a beaucoup de gens qui sont bons, qui ont un grand respect. Ils essayent du moins à appliquer le respect de famille, et le respect des uns et des autres malgré qu'on est pas de la même famille, pas du même clan mais on a le respect à cause qu'on est Tsigane, Manouche, qu'on est voyageur, on est Rom, on est Yénish. Y a un respect, y a un respect de famille, y a un respect de famille, chacun respecte sa dignité de famille. »

Respect lien de vie : « On peut vivre tous ensemble , y a jamais de problème. Y a jamais de problèmes. »

Même hors famille : « Sous l'effet du respect, moi des fois comme je pars, je rencontre vingt à trente caravanes. On est ensemble, c'est un respect, on est respecté l'un et l'autre, et chacun parle de son milieu, de sa famille. De quelle famille il est, de quelle famille ils sont. Voilà de père en fils, ça été comme ça, on a toujours gardé une valeur de dignité, de chacun, de son milieu entre voyageur de se respecter. »

De père en fils : « Ah on garde le respect, on garde le respect mais aujourd'hui le siècle est très fomenté, très avancé. Le respect des jeunes sont plus les mêmes qu'il y avait autrefois, ça l'a beaucoup changé. Entre vieux, entre vieux, père de famille, on a, tu vois, quand même un respect. »

Du respect encore : « Ah ben oui, ils ont encore du respect, ils ont encore du respect. Je parle en connaissance de cause, que le siècle est avancé et fomenté, et bien aussi que nous a évolué aussi, on a évolué en tout, en caravane, autrefois on avait les chevaux, aujourd'hui on a des tracteurs, des autos. On a des belles roulottes, et puis c'est nos maisons qui nous suivent. Elles nous suivent où qu'on va voilà. »

Changement du respect : « Le respect a pas changé. Non, il a pas changé, non, il a pas changé. »

Homme, père, 28 ans, 16 janvier 2007.

L'immanence : « Qui c'est qui va laisser tomber la mentalité de manouche, si t'es un manouche, tu restes un manouche. Tu resteras toujours pareil ! »

Mentalité : « C'est pour vivre la mentalité qu'on a, si y a un bout de pain pour un, y en a pour dix, si y a à manger pour un, y a à manger pour dix, c'est pour ça que comment je peux te dire, nous on vit pas au jour le jour, mais pour avoir la meilleure santé qu'on peut quoi. Tu vois, on s'aide les uns les autres, si toi t'as pas d'argent, si j'en ai, je vais t'en prêter. Si j'en ai pas, tu vas m'en prêter, c'est comme ça, tu vois. Chez les sédentaires non, chez les sédentaires t'as pas de sous, tu manges pas. C'est ça qu'est le problème. Regardes, je connaissais des copains, des sédentaires, des français, quoi. La mère, elle en voulait plus, et ben elle l'a foutu à la porte. Maintenant tu le vois c'est un clochard. C'était un bon copain, c'était un bon pote, voilà qu'est ce que tu veux qu'il fasse, il a plus de sous, il a plus rien, et ben maintenant il vit à la rue. Pourquoi, parce qu'il travaillait pas. Tu vois des parents, ça devrait même pas exister. Laisser leur enfant pour les jeter dehors dans la rue, les élever à un certain âge et après les jeter à la porte. Ca c'est, ça c'est de la pourriture, moi je dis. C'est pas une vie à faire ça, tant qu'à faire, faut pas se marier pour ne pas faire des enfants. Si faut faire des enfants 7, 8, 10 et de les foutre à la porte c'est pas, joyeux. Alors c'est pour ça que le jour où tu écouteras, chez les gens du voyage, abandonner un enfant, c'est vraiment ... Jamais t'écouteras ça ! »

Le respect : « Chez les gens du voyage, oui. Si y a mon père à côté de toi et que je te manque de parole. J'ai le droit de recevoir une calotte et j'aurai rien à dire parce que c'est le respect. Si t'es en train de parler, je te coupe la parole, c'est pas bon ! Faut que tu finisses ta conversation, là je peux te parler. Si t'es en train de parler avec mon père, que je te coupe la parole, ça y est, ça va pas, je reçois une calotte et il aura raison. Le respect il est là ! Je te manquerai jamais de parole, même si c'est un français, un sédentaire, un portugais, je respecterai toujours, s'il me respecte, je respecte, chez nous c'est comme ça. Le respect c'est tout, le respect c'est tout, on arrivera à tout avec le respect. Avec le respect t'arrives loin, tu vas loin, quand y en a qui te respecte pas c'est pour ça que tu les prends pour rien du tout. Quelqu'un qui te respecte pas, je le prends pour rien du tout, je le prends en parlant poliment, pour moi, c'est une merde. Le respect, chez nous, c'est pas une coutume, c'est un mode de vie que l'on vit parce que chez nous le respect, c'est que on a été élevé comme ça. Avoir du respect chez les gens, et on l'aura toujours. Et tu verras chez les autres, chez certains, ils ont pas de respect, ils vont dire ceci, ils vont dire là mais ça va dans l'air quoi. Tandis que chez

nous le respect, moi je te dis que si je manque de respect à quelqu'un, je me sens mal tu vois ! Je me sens mal, si par exemple je te disais : tu vois Bertrand, t'es un menteur, c'est pas vrai, déjà ça, ça se fait pas chez nous - tu vois - traiter quelqu'un de menteur, ça se fait pas chez nous ? Faut vraiment que, faut vraiment être méchant que d'avoir dit quelqu'un, heu, comment je vais te dire, une chose que tu sois méchant parce que si tu manques de parole à quelqu'un, de respect, c'est vilain, c'est comme si tu disais « va te faire foutre », ou une parole qui va dans l'air. »

Différence selon les strates : « Non parce que y a beaucoup de respect, parce que le respect, comment je pourrai te dire moi. Déjà y a beaucoup de choses dans le respect. Il y a bien parler avec l'homme, quand tu parles avec l'homme, avoir le respect déjà s'il est plus âgé que toi, faut bien que t'ai le respect même s'il est plus jeune que toi, tu dois le respect mais lui aussi il t'en doit aussi, tu lui en doit aussi, si t'en dois pas c'est pas la peine que tu lui en dois, tu vois. C'est comme par exemple, moi tiens par exemple ma femme ... »

Positionnement : « Voilà oui, même si c'est un vieil homme, je me comprends si c'est un homme de 40 à 50 ans, et moi que j'en ai 20. Même si il tiendrait pas le respect, je tiendrai le respect quand même, parce que c'est un manouche et c'est notre coutume. Même s'il n'a pas de respect, tant pis je lui dois du respect quand même. Chez nous c'est ça, même s'il a pas de respect, je lui dois du respect quand même, mais pas jusqu'au bout. Je le fréquenterai pas, je dirai, ben, tiens écoutes, excuses-moi je vais m'en aller, je vais me promener, tu vois, je change de conversation, je m'en vais, je reste pas avec lui, s'il a pas, s'il parle avec moi, je vais dans le vide, ça va pas. C'est pour ça que chez nous, tiens par exemple, ma mère. Elle me dit de faire ça, je le fais, parce que pourquoi ? C'est le respect ! Je vais lui dire non en pleine gueule, tu vois. Chez nous, chez les gens du voyage, surtout les vieux, le mieux c'est de respecter les vieux parce que les vieux c'est important les vieux. »

Le mariage modifie le respect : « Ah oui, ah oui parce que je suis père de famille, donc on me respecte comme un père de famille. On me respecte comme ça parce que c'est moi, j'étais un jeune garçon, les vieux me respectaient mais c'était pas comme maintenant, que maintenant je suis père de famille, on me respecte comme un autre, comme un autre père de famille, ils me respectent, parce que voilà mettons déjà je suis père d'un enfant, j'ai un foyer, tu vois, j'ai une femme, j'ai mon enfant et tout. Vu que déjà ma femme me respecte, il faut que ma famille me respecte avec, mes beaux-frères, ma belle-mère, mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs. Tous me respectent. Toute la famille, c'est pour ça, que j'aurai été jeune garçon, ils m'auraient respecté mais pas jusqu'au bout, un petit peu, tandis que maintenant je suis jeune garçon, toujours mais à part que je suis un père de famille, mais le respect c'est plus le même qu'avant. Il est pas plus sévère, il est mieux, mieux qu'avant tu vois, quand on

me parle d'une conversation c'est que la conversation va durer, qu'avant elle durait 2 à 3 minutes, c'est bon quoi. Tandis que le respect maintenant, y en a plus qu'avant, y en a un peu plus qu'avant, ben pourquoi ? Parce que je suis marié, et je respecte les gens. »

Marié, père puissance : « Ah oui, t'as plus déjà de conversation qui plus comme avant, si t'avais une conversation avant tu parlais de ci, de là, de rien du tout, que maintenant t'as vu, tu parles c'est pour avoir une conversation avec quelqu'un et pour parler bien. Si tu parles deux minutes et que tu t'en vas, c'est pas une conversation. Tu vois c'est pour ça que, regardes je parle avec mon beau-père, avant je lui parlais quoi dix minutes que maintenant je peux lui parler trois ou quatre heures, tu vois, parce que tout ce que je dis il m'écoute. Tout ça qu'il dit je l'écoute et c'est le mode de vie comme quoi on se respecte. Je sais pas le respect c'est tout, tout avant tout, le respect c'est sacré et si des gens qui viennent chez moi, si j'ai rien à boire, je vais m'excuser « excuses-moi j'ai rien à t'offrir. » Tu vois, c'est question de dire « tiens excuses-moi », c'est le respect déjà, tu vois m'excuser devant les gens, parce qu'il vient chez moi et j'ai rien à lui offrir. » (Me fait servir un café par sa femme)

Homme, grand-père, père, 35 ans, 12 février 2008

Qu'est-ce que c'est que le respect ? « C'est de respecter les autres déjà premièrement, et c'est respecter les plus vieux, de respecter les plus vieux que soi. »

Pourquoi respecter les plus vieux que soi ? « Parce qu'on a un respect, parce que, parce que je pense que c'est normal. C'est normal, mais avec un ancien qui a mauvais caractère, est-ce que tu marques le respect ? Ben ça dépend, oui, non, ça dépend que comment, avec qui qu'on est quoi aussi, ça dépend avec qui qu'on est, et pis si c'est comme tu dis, non des gens comme ça on peut pas avoir de respect pour des gens comme ça. »

Est-ce que tu pourras lui dire quelque chose, du genre, bien que tu sois ancien, je ne te respectes pas ? « Ah non, à moi non, je pense pas que je le dirai, y'en a d'autres qui pense pas pareil, moi je pense avant tout qu'il faut respecter les autres, et les autres me respectent pareil. »

C'est un rapport d'autorité ou c'est parce que c'est un ancien ? « Ben non, c'est comme ça, c'est, c'est, c'est la vie qui le veut comme ça, et on doit avoir un respect pour certains, certaines gens, certains pour les autres, et les autres c'est pareil, y'en a qui respectent rien, mais y'en a d'autres qui respectent. Non c'est pas parce que c'est un ancien, non, plutôt que vis-à-vis qu'il est vieux, on a du respect pour lui, parce que c'est une vieille personne, un enfant c'est pas pareil, un enfant on l'aime, c'est pas le respect. »

Toujours quelqu'un de plus âgé, plus âgé que toi ? « Voilà, c'est ça , c'est ça, c'est comme respecter son père. Déjà, y en a qui respectent pas leur parent, nous on a un respect pour nos parents, même pour un gars comme toi, par exemple, j'ai du respect envers toi. T'es gentil, t'as du respect pour moi aussi. »

T'arrives sur une place tu connais personne, et pourtant ? « Et ben la politesse, c'est d'aller de serrer la main au monde. »

Politesse ou respect ? « C'est du respect, c'est du respect, non c'est plutôt un peu de la politesse, non, le respect, c'est autre chose, c'est pas, mais... »

Le respect tu le marques donc vers quelqu'un que tu connais un peu ? « Voilà, voilà, ben oui, par rapport à la famille tout ça. »

Autrement , tu arrives sur place c'est de la politesse ? « De la politesse oui, parce que faut d'abord apprendre à connaître la personne pour avoir du respect envers lui. Maintenant c'est plutôt de la politesse, parce que ... »

T'es poli avec lui, pour savoir si tu dois avoir du respect pour lui ? « Voilà, voilà, si il est bien avec moi, j'aurai du respect pour lui, maintenant si il est plus jeune que moi, c'est lui qui devrait avoir du respect pour moi. Mais je le respecterai quand même, et plus lui avant tout que moi, quoi. »

Qui tu respecteras le plus les voyageurs ou les sédentaires ? « Ben les deux c'est pareil, si c'est un bon gadjo, je vais le respecter pareil qu'un autre parce que j'ai de la politesse, je suis pas sauvage quoi. »

Si tu ne le connais pas du tout ? « Là je lui dois rien. » Mais par rapport à un homme manouche, tu chercheras le contact ? « Ah oui, ah oui, sûrement oui. »

Mais cet été, tu as voulu absolument te battre avec un policier parce qu'il t'avait manqué de respect ? « Parce qu'il m'a poussé, et parce que il me respectait pas, parce qu'il me prenait, parce que, il avait, heu, c'est un gars de la loi, et pis il avait aucun respect envers moi, y a d'autres gars de la loi, ils avaient plus de respect que lui, quoi. Ils m'auraient pas bousculé comme lui l'a fait. »

Il aurait pu dire, moi je viens faire respecter la loi ? « Oui, bien sûr, dans son terme à lui, mais pas pour nous. Nous on le voit pas pareil que lui. »

Son respect de la loi n'est pas le même que le respect que vous avez vis-à-vis des gens ? « Ah non, ah non, c'est pas pareil, à part si, si, si c'est pas parce que c'est un flic qu'on doit pas avoir de respect, il aurait été bon avec nous, j'aurai eu du respect, je lui aurai parlé autrement avec lui. Mais lui, il est venu comme ça, il m'a poussé, il m'a arraché le fil sans rien dire, va te faire voir, va te faire enculer, non, ça c'est un manque de respect envers moi.

Malgré qu'il est de la loi, il doit avoir du respect envers moi. Je lui aurai pas parlé comme ça, si il m'avait pas fait comme il m'a fait quoi. »

Déjà c'est un flic, et en plus il peut ne pas connaître ce qu'est le respect vers les voyageurs ?

« Ah non, ah ben non, à mon avis il savait pas ce que c'était le respect, il avait du respect que pour lui, mais pour les autres non, non rien à foutre. »

Un gadjo qui viendrait te marcher sur les pieds, qui te manquerait de respect, tu serais fâché ? « Ah oui, ah ben oui, si y en a un gadjo qui vient chez moi, et qu'il commence à parler mal-poli devant chez moi, tout ça, c'est manque de respect. Qui parle, admettons poliment de son sexe, ou quoi, qu'il y a ma femme, pour moi c'est un manque de respect, et là, oui je me fâcherai, parce que moi je le ferai pas chez lui, malgré que c'est un gadjo. »

Le respect, à la fois il y a des choses qu'il ne faut pas dire, des conversations qu'il faut réserver, ça les gadjé, ils ne connaissent pas ? « Ah ça les gadjé, ils connaissent pas ça. Parce que nous heu, si y a la femme de l'autre, ou la femme d'un gadjo, je vais parler de sexe, de cul comme ça, c'est vilain. On peut parler entre hommes, mais devant les femmes, non. C'est manque de respect, moi si quelqu'un parle comme ça chez moi, c'est qu'il me manque de respect, à moi pour commencer, envers ma femme. »

Là c'est un jeu de parole, mais quelqu'un qui se comporte envers toi en t'ignorant est-ce qu'il te manque de respect ? « Non pas comme ça, je pense pas comme qu'il me manque de respect, peut-être qu'il a pas fait attention. Mais non, maintenant s'il le fait exprès, ça se voit vite, tu le repères vite si quelqu'un il le fait exprès ou pas exprès quoi, mais je pense que non parce que si quelqu'un il l'a pas fait exprès, même dans la rue quelqu'un il te bouscule, ça peut arriver, et là non ça se prend pas comme ça, non. »

Si c'est des voyageurs qui te font la même chose, de t'ignorer, qu'est-ce que tu penses à ce moment ? « Je pense que c'est des faux-jetons, des faux, et puis qu'ils savent pas ce que c'est le respect. C'est des faux, c'est pas bien, c'est faire la bonne figure par-devant, et manquer de respect par derrière, c'est parler par derrière, c'est pareil. En fait, le respect ça veut dire beaucoup de choses, quoi, plein de trucs. »

Est-ce que le respect est une clé de contact entre les voyageurs ? « Ben oui, hein, tu peux passer partout comme ça, en ayant le respect tu passes partout. Y a un gars qui peut connaître aussi bien que toi ce que c'est que le respect, il le prend bien et aussitôt il voit comment que t'es. Et ça y fait beaucoup, moi je pense, le respect ça y fait beaucoup, de faire contact et d'avoir des familles et tout ça, ça y fait beaucoup que de parler par derrière et tout ça. C'est mieux de dire la vérité en face, d'être franc, et c'est ça, le respect c'est d'être franc aussi. Ca veut dire beaucoup de choses. »

Quand on a du respect, est-ce que l'on s'oblige à taire les critiques lorsque l'on en a vis-à-vis de quelqu'un ? « Ben ouais, on fait pas attention, parce qu'on sait par rapport qu'il est un peu vieux, il va plus bien comme avant quoi. Et parce qu'il est plus vieux que nous, on le laisse faire. Ca aussi c'est du respect, on a du respect. Y en a d'autres ils regardent pas, si c'est un vieux qui fait ça, y va vouloir peut-être y taper dessus, nous, non. »

Tu te rappelles la Mite et la Rate, pourquoi y être allé ? « Et ben, j'y est été un petit peu pour ça, et pour mon oncle déjà. Pour nous aussi, tout ça qui avait été dit tout ça, et puis j'ai voulu y aller pour pas me faire passer pour rien aussi, envers mon oncle un petit peu aussi. »

Cela ne se fait pas non plus de taper sur un vieil homme ! « Ah non, ça aurait été des bons garçons, comme je pense, ils auraient été respectueux, ils auraient compris qu'il avait un peu bu, ils auraient laissé tomber. Ils auraient même pas calculé ce qu'il a dit, peut-être le lendemain, ils auraient été le retrouver, je pense moi que j'aurai fait comme ça. »

Donc les coups de fusils, ils les ont mérité ? « Ah oui, ils les ont mérité, oui, parce qu'ils auraient pas dû faire ça, voilà ... Et ça leur fait du bien, moi je dis, voilà, c'est des gens qu'a aucun respect. »

Y a-t-il des hommes autour qui méritent plus de respect que d'autres ? « Ah oui, y'en a plus pour certains un petit peu, y'en a qui sont pas tous les mêmes, j'ai du respect quand même pour les autres. »

Y a-t-il plus de respect que d'amitié ? « L'amitié et le respect, ..., quand on a l'amitié, on doit avoir le respect, si on a le respect pas l'amitié, ça sert à rien, voilà. »

Depuis que ton père est malade plusieurs hommes sont allé le voir, qu'est-ce que tu en penses ? « Je pense que c'est bien, parce ils ont du respect envers moi, malgré qu'ils soient plus vieux que moi, et ça j'aime bien. C'est des gens qu'ont du respect et pour moi c'est bien. »

Longtemps entre eux, il y a eu discorde ? « Oui, oui, et puis que nous on a grandi un peu, et ils ont du respect pour mon père, pour moi, je pense quoi, c'est pas faux quoi, et moi je pense que c'est bien, des gens comme ça, obligé d'avoir du respect pour eux. On va pas leur parler mal, même si lui il me parle mal, je pourrai pas quoi, c'est sûr et certains. En plus c'est de la famille, si c'est un autre, non c'est pas pareil... On les connaît depuis tout le temps, on les connaît. »

Le respect permet-il de vivre dans le groupe ? « Ah oui, bien sûr, ça y fait beaucoup même, d'avoir le respect pour le groupe. Parce que si t'as pas le respect, c'est que ça va pas, c'est que tu peux pas t'entendre avec eux, c'est que ça va pas, quoi, et après ça va plus. Quand

t'as le respect tu passes bien dans le groupe, et les autres ils font pareil pour toi, quoi, c'est pareil quoi. Mais, ça y fait beaucoup pour rester en groupe, c'est vrai. »

Le groupe est plus fort s'il y a le respect à l'intérieur ? « Voilà, voilà, un petit peu ça oui. »

Là il y a quarante caravanes, tout le monde reste ensemble ? « Voilà, voilà, et le matin quand on se lève, quand on descend, on se serre la main, c'est le respect ça, la première chose quand on se voit c'est de se serrer la main. C'est qu'on s'entend bien, c'est qu'on a du respect les uns et les autres. »

Des fois il y a des petites discordes, est-ce que l'on peut taire les différents pour rester en groupe ? « Des fois ça arrive que à cause des petits on peut se chicaner, tout ça, mais ça c'est sur le coup, on a la colère un petit peu sur le coup, mais c'est pas pour ça que le lendemain ou une heure après qu'on s'en veut quoi. Parce que on a l'habitude, on est souvent ensemble, on est souvent en groupe, on a l'habitude. Alors maintenant si c'est un étranger qui vient c'est pas pareil, même si c'est un autre voyageur qui vient, qu'on connaît pas bien, d'accord on va avoir du respect pour lui. Mais maintenant si y a un petit truc, qu'il a pas fait exprès d'accord, mais maintenant si il cherche ou quoi, qu'il y a un petit truc, maintenant on va se défendre. Ca sera plus du respect après. »

Pour pouvoir rester en groupe, le minimum c'est d'avoir le respect des uns et des autres ? « Voilà, voilà, c'est ça oui. Si t'as pas le respect, les autres ils vont plus te parler, ils vont, ça va plus aller, quoi. »

Un vieil homme qui vient te voir, B. qui vient, qu'est-ce que ça te fait ? « Ah ben moi, ben moi, je suis content, ça me fait quelque chose, et puis c'est la joie de serrer la main à un homme comme ça, parce qu'on sait qu'il est bon dans lui, alors on est obligé. On a du respect, et un petit peu d'amour pour lui, parce qu'il en a pour nous. »

B. me parlait des familles qui ont une renommée, est-ce que cela a de l'effet qu'un homme avec une renommée vienne te saluer ? « Ah ben oui, sûrement on le connaît, on sait qu'il est bien, il est connu un peu partout des gens comme nous, ah oui c'est joli, ça fait plaisir hein. C'est pas comme si on avait accueilli un bandit, qui dit que j'ai fait ci, j'ai fait là, non c'est pas pareil là, on peut pas avoir de respect, mais un gars comme B. , oui, obligé, quand moi il me regarde tout ça, qu'il se met à rigoler, je suis obligé de rigoler, parce qu'il est dans la joie, et moi avec. De le voir, ça me fait quelque chose en vrai, c'est quand même un homme âgé, t'as vu, et voilà. »

Tu as des enfants, cinq, est-ce que tu leur apprends le respect ? « Ben oui, quand quelqu'un leur donne quelque chose qu'ils disent merci, ou bien au revoir. Et manquer surtout pas de respect à ses frères, à ses oncles, à sa mamie, enfin à tous ceux-là qu'il connaît enfin

quoi. C'est surtout ça, pas dire de gros mots parce que c'est manquer de respect, c'est pas bien, et ça je veux pas. Voilà, quand ils disent quelque chose, je crie sur eux, je suis obligé, si je laisse faire après ça va plus. »

On demande aux enfants de bien se tenir, quand on devient plus grand c'est d'avoir une bonne parole ? « Voilà c'est ça de pas dire des conneries. »

Est-ce que tu penses que le respect qu'ont les gadjé est le même que vers les voyageurs ? « Oh oui, oui si, t'en as quelques-uns que si, t'as des gadjé qu'ils ont le respect, les grands monsieur, tout ça, ils ont le respect. Si, si je pense comme ça. »

Mais ceux que tu ne connais pas, penses-tu qu'ils ont du respect pour toi ? « Ah non, ah non, je pense, ils sont pas comme nous, mais y en a un paquet que je fréquente, ils ont du respect pour moi. Je suis bien accueilli, et puis tout, mieux des fois que la famille, des fois. Mais voilà, comme pour toi, j'ai du respect pour toi, c'est pareil. J'ai du respect pour ma petite sœur, j'ai du respect pour mes oncles, mes frères, voilà. Moi je pense que ça y joue beaucoup envers nous parce que on se tuerait, parce que si on aurait pas un respect, certains qui auraient pas un respect, qui sauraient pas ce que c'est un respect, on se tuerait. Parce que ça irait pas, ça irait pas, il en faut qui connaissent le respect, qui sait ce qu'est le respect. »

Il faut toujours quelqu'un pour transmettre le grand respect ? « Oui c'est pour ça que les petits de bonne heure, on leur apprend d'être poli, de pas dire ce qu'il entend par les autres, ceux-là qui connaissent rien au respect, voilà. »

Homme, père, 45 ans, décédé, 15 septembre 2002.

Le respect : « Ah ben, le respect voilà c'est parce que t'aime bien quelqu'un. Han, tu lui dois le respect han ! Hein. »

Devoir envers : « Ah ben oui sûrement . Surtout vers les manouches. Y a un, bon ben quelqu'un qu'il est plus vieux, un vieux manouche, tu vas avoir du respect pour lui, hein, voilà, hein. »

La valeur de la parole : « Ah ben, celle de l'homme, kanan, celle de l'homme, les vieilles personnes, les anciens avant les jeunes, hein voilà. »

Importance des anciens : « Ah ben oui, d'abord on ne doit pas couper la parole d'un ancien, d'une vieille personne, le plus jeune il a pas le droit de le faire, pas vers nous. On le fait pas, pas nous, on le fera pas, hein, mon bertrand. T'as vu, c'est important, on fait pas ça nous on est toujours derrière, et jamais, on passera, on prendra la parole avant une vieille

personne, pas vers nous. Vers nous, on sait comment c'est ! Y a des jeunes maintenant ils prennent la parole, ils coupent la parole des anciens. Voilà. »

Pas le droit de couper : « Ah non, on a pas le droit, non, on a pas le droit, voilà. Par le respect, on a pas le droit ! Kava qui respecte quelqu'un, voilà un ancien, voilà il laisse parler un ancien. »

Plus importante : « Ah ben oui, kana. Ben oui. Y a des jeunes, ils vont couper tout de suite, aller bon, la vieille personne, elle va parler, aller hop ! Bam, il va couper directement devant, il va y couper, tient ceci, cela. Nous, vers nous, on le fera pas, jamais on va le faire. Jamais ça. Vers nous, bon ben, nos parents, ils nous disaient où que c'est qu'on étaient, ben, ils étaient là, s'ils discutaient avec des vieux, des anciens comme eux, là ben jamais on ... et pis d'abord jamais on passait devant eux. On faisait le tour comme ça, dike ! Par là-bas, on restait, on restait là, on entendait mais jamais on venait couper la parole des anciens, ben alors. Ah ben alors, y manquerais plus que ça. Voilà y en a des jeunes, allez, j'ai vu ça, allez hop, ceci, cela et puis voilà dit comme ça ! »

Parole d'ancien : « Ah non, ah non, ah non (silence) Voilà une vieille personne qui parlait avant vers nous. Des vieilles personnes qui parlaient ensemble, et ben jamais on venait là, on venait si, on étaient à deux ou trois mètres, jamais on venait là. (Silence) Ah oui, c'est bien plus important qu'un jeune, maintenant le jeune, c'est plus comme avant . Y a des jeunes personnes qui vont voir un ancien, ils auront pas, ça dépend des gens aussi . Parce que les bons manouches comme on dit « courrou man lo rakélo, mouk pouré qué rackelé. »

Les anciens source de savoir : « Ah oui, kanan, A eux voilà. Ils voulaient eux, avant qu'on parle, ah non, oh là là, puis d'abord rien qu'à l'œil, aller hop, on s'en allait par là-bas et puis voilà. Seigneur, on respectait les gens, voilà c'est par le respect. »

La vérité : « Ah ben oui sûrement, c'est important, ah ben oui, ah ben oui un ancien sûrement, c'est important, kana. Celui qui , le jeune qui comprend bien, il va laisser parler. » (Kamono : ben oui y peut répondre mal.)

Ancien parle respect : « Jamais, jamais, oh la, la, non. Jamais pas vers nous, non, oh la, la. On le faisait pas non plus, on le faisait pas –hein- ah non, y en avait qui le faisait mais voilà il le faisait sortir, allez va-t-en. Ils disaient les anciens « allez va-t-en ! » Ah oui ils le faisaient, pas vers nous voilà. »

Une tenue : « Oui, oui Bertrand parce qu'ils s'aimaient bien ensemble, ils avaient le respect, là tu vois, une personne gentille aussi, alors ils avaient le respect pour lui, voilà. Hein, quelqu'un que celui là. Quelqu'un il est gentil, bon et ben, il est gentil on lui doit le respect. Voilà, c'est normal. Voilà comment que c'est. »

Jeunes sans respect : « Ceux-là qui comprennent pas, tu sais bien. T'as bien vu, des jeunes « diken kej, tarné katar, dikas lo y kej katar. Rakélé djalo mendé, eux menché, rakenlé glan. » Ben voilà ! »

Un jeune irrespectueux dérange : « Ah oui, oui. Ils faisaient pas eux, ceux-là -qui sont là-, ils le faisaient pas les gars-là. Mais « kalal, hi lem tarné fun o kourou kala, » ils sont de la ville et alors voilà, alors ils sont plus que les autres. Ils sont de la ville et alors voilà, alors ils sont plus que les autres. Ils n'ont pas de, pas de respect pour les, pour les anciens. Voilà. »

Perdre le respect, gravité : « Ben, oui, ils n'iront pas, il y en a plus, y en a plus. Y en a plus, des anciens maintenant, t'as vu pourtant, pourtant y en a des manouches, je sais pas moi ? »

Sans respect, groupe différent : « Ca change. Seigneur, ça change, des bons manouches ensemble, ils vont se respecter, les manouches. Si y a d'autres, tu sais bien, qui sait pas, tu sais bien voilà que, c'est pas des manouches. Et bien ils vont faire mais ça ira pas . Ben voilà, ça ira pas leur parole à eux et les autres , et puis les paroles des bons manouches, et bien ça ira pas avec eux, hein ? Ca ira pas, y aura pas de respect, y aura pas de respect ensemble ben voilà. »

Règle rend le groupe uni : « Ben oui, ben oui sûrement. Ben oui, mon B. Ben oui, c'est comme ça oui. Si t'as un respect voilà. Avant comment qu'on était avant, y avait tous mes oncles, du côté de mon défunt père, tu vois. Ils étaient quatre, cinq, six. J'ai vu des fois des cinq, six ans, sept, huit ans, voyager ensemble, pas ça dike ! Parce qu'ils avaient le respect, ils avaient du respect, ben nous aussi avec nos cousins germains, pareil on avait du respect. Pas de .. Tu vois voilà, il allait là, yop, il allait changer des chevaux, han va changer les chevaux, on les changeait. Après il venait avec toi changer les chevaux, après il allait voir les siens, alors on allait changer les chevaux avec lui, chacun son tour. Là on se donnait un coup de main, comme ça, puis on avait du respect ensemble. Y a des fois ils disaient eux, y faut que je vas par-là, dans l'autre bourg, faut que je vas à tel endroit et puis en route, ils s'en allaient par-là. Alors les voitures, les autres voitures elles étaient tournées. Les autres voitures par-là, et puis voilà par-là. Des fois, le monde, des fois, ils pleuraient « dé man, Seigneur, cré gar, gorrés lé . » Tu sais bien, ils pleuraient, tu vois. Il faut se quitter. Regardez voir, il faut que je vas là-bas, et toi que tu vas par-là. Ils s'amenaient et ils pleuraient voilà, ce qu'ils faisaient un peu plus loin : « et ben toi, tu vas aller faire tes affaires là, je vais aller avec toi. » Ils tournaient les chevaux, ils tournaient les voitures, allez hop. Ils allaient là avec... ils faisaient les affaires là-bas, et puis après, là où il avait à faire, et ben ils allaient tous ensemble, ben voilà. Ils pleuraient « gorrés lé, on va se quitter, regardez voir, faut que je vais, quand est-ce que l'on va se revoir. » Quatre, cinq jours, ben l'autre il tournait, « on va y

aller là, on va faire tes affaires, toi, hein et quand t'auras fini, ben on va y aller là où t'as à faire. » Voilà. C'était bien, là, là y avait du respect, là. »

Le respect s'en va, culture aussi : « Certains, ils verront, voilà comme ça, puis après tiens faut que je vas partir là-bas. Bon, ben on se verra un autre jour : boup, « fort .» Tiens allez, il s'en va et puis voilà, voilà tu restes là. Eux ils étaient là, ben voilà, o yé s'en aller voilà ...C'est pas nous qu'on a le respect parti, mon B., c'est pas les, aller, bon, vers des cousins germains qu'on a du côté de mon défunt père, ils sont vers le , comment ça s'appelle ? Tu sais bien sur Chinon, hein du côté de Chinon, ils sont, heu, voilà, l'autre fois -kala- c'est pareil Seigneur. C'est des garçons, des cousins germains, c'est ceux-là qui nous aime, tu vois, y en a pas beaucoup. Y a des garçons, tiens comme toi frère, ils viennent nous voir, on a le respect pour toi hein. Le petit, quand c'est arrivé cela pour Caouette, tu sais bien frère. Tu vois, il a dit mon petit c'est à Chinon qu'il est, tu vois il a dit mon petit, il passe le bédou, « fara maskro, si lo lesté, o fara maskro, si lo lesté bout bicrav tout kej .» Il a donné l'adresse au petit, il l'a trouvé, il l'a eu. De Chinon, il est venu, voilà. Il est venu nous voir, alors il était à côté de nous, kava, comme si, je sais pas, là. Voilà « Ahi zinda » hein, les bons garçons, ceux-là, voilà. Ils nous aiment alors on a le respect pour lui, hein voilà. »(Fils de Tarzan : « c'est vrai Seigneur, tu passes partout avec du respect, ben oui tu passe partout , « tatcho. »)

Dignité du porteur de respect : « Oui, c'est vrai, oui mon B. Sûrement que c'est vrai, le respect c'est tout. Han. Le respect pour quelqu'un voilà, c'est tout, c'est une grande affaire, c'est pas tout le monde qui peut le faire. »

Le respect fait du bien : « Sûrement que ça fait bien, Seigneur oui. Sûrement que c'est beau et «t'en parles de lui. « Dé man, kava i lo (gentil), i lo kamlo. » Il est gentil, celui-là, c'est un bon gars. Je lui dois le respect voilà, hein. Hein voilà, y te rends service, c'est encore pire, deux fois plus pire, hein, voilà. » (Fils de Tarzan : Excuse-moi, des fois pour les gens, tu vois donner bien le respect, t'es gentil pour eux. Y a des fois eux, ils te manquent de respect, ils savent que t'es gentil, toi, tu donnes le respect, tout ça, c'est eux qui profitent après.)

Rappel des règles du respect (par moi) : « Une jeune personne, il doit pas discuter avant une vieille personne, il doit laisser discuter la vieille personne, le jeune il doit rester à côté, voilà. » (Fils de Tarzan : il s'en va)

« Un respect, c'est joli, là voilà. »

Le respect a changé : « Ah oui, mon Bertrand, il a changé, ah oui, il a changé. Avant y avait que des anciens, t'as bien vu les anciens, les vieux, ils étaient là. Les vieux manouches, ils parlaient, ils discutaient ensemble, ils voulaient pas d'avoir des jeunes, même des jeunes qui venaient jouer alentour, tu sais comme ça , ben y en avait un ou deux qui disaient « va jouer là-bas, petit . Va t'amuser par là-bas. » Et bien ils les envoyaient, hein, c'est normal,

hein. Et nous, on le savait ça, jamais on allait comme ça, pour dire voilà. Ah la la, non, voilà. »

Un jeune résiste : « Ah non, c'est pas joli, ah non B. , c'est pas joli. Moi je voudrai pas que mes gosses, ils faisons cela. Ils faisons pas les petits là vers nous, ils faisons pas « Dja mengé sés lé. » Ils vont pas parler avant un ancien.

Un jeune voudrait parler comme un ancien : « Ah oui parce qu'il est effronté, c'est un effronté, il veut parler avant les anciens, il est effronté, on le dit bien « Kava i lo gar pré, kava i lo tarno kaké. » ben voilà. »

Quand un ancien manque de respect, affront possible : « Ah non, kanan, non. Y peut pas le dire celui qui respecte l'ancien, il peut pas le dire, comment faire ? Il aura honte de le dire, pas nous, on le dira pas, pas nous. Malgré qu'il a tort, on le dira pas. C'est un ancien, il faut le respecter et puis voilà. »

Ne pas marquer le respect, la honte : « Ah oui, c'est vrai. Celui, un jeune qui viendrait dire non, c'est pas comme ça, c'est comme ça, et ben, il serait, il serait mal poli, hein. Le jeune qui serait mal poli de dire ça à un ancien. Y en a des jeunes qui le dirait. »

Parole de l'ancien prédomine : « Il connaît la vie mais l'ancien il faut le respecter, hein, et puis voilà, hein, B. , Seigneur oui. Oh la la ! »

Homme, père, 30 ans, 16 août 2009.

Le respect : « Envers les voyageurs, les gens du voyage et ben c'est le respect des personnes plus âgées que nous, quoi. Et pis, je sais pas moi, et de respecter les gens qui nous respectent nous. »

Respect bilatéral : « Ouais, non comme je t'ai dit aussi, les personnes âgées, c'est à dire quoi. »

Un acariâtre : « Ah non, je le respecte si il me respecte, s'il y a du respect envers moi, il y aura du respect envers la personne qui me respecte. »

Dignité : « Ben oui, si tu respectes quelqu'un, c'est sûr que tu seras toi aussi respecter. Et ce sera quelque chose d'important pour moi. Mettons, c'est à dire que la personne que j'aurai respecté ça sera, qui m'aura respecté pour moi, ça sera quelque chose d'important parce, pour moi, admettons c'est à dire que la personne que j'aurai respecté, ça sera qui m'aura respecté à moi, ça sera important, pour moi. Ca veut dire qu'elle sera polie envers moi, ça veut dire que... Comment te dire ? Elle m'aura respecté, ça sera bien, ça sera (un échange) voilà ouais ! »

Respect patriarcal : « Ah oui, c'est pareil, surtout chez les voyageurs, ça se fait automatiquement, une personne âgée on la respecte et ... on la respecte parce que elle est une personne âgée. »

Marquage : « On marque du respect parce que c'est une personne âgée, on pense que vu que c'est une personne âgée donc on doit la respecter, voilà. Parce que c'est une personne âgée, parce que comment te dire ? C'est comme si ça serait un oncle, une tante ou mon père pareil c'est pour ça qu'on la respecte. »

Agée mais chicanreuse : « Là c'est différent, c'est comme tu dis, personne âgée comme tu viens de me dire qui sont méchants envers moi –ou- (malaise dans la réponse) Si je suis sûr que même c'est une personne âgée que je lui en veux, que même elle en veut à moi. Je la respecterai quand même, c'est pas moi qui viendrai lui parler, mais que si elle venait me parler à moi, je la respecterai. »

A qui le devoir : « Oui, heu, les personnes que je respecte, parce que si ils ont pas de respect envers moi, je vois pas pourquoi j'en aurai pour eux. »

Marié et père, ça change : « Ouais parce qu'avant que je sois marié, avant que j'ai un enfant, tout ça, y avait des gens autour de moi qui ne me respectaient pas, qui ils me respectaient pas, ils voyaient que j'étais pas marié, j'avais pas d'enfant. Bon, ben pour eux, ils pensaient que j'étais un bon à rien, disons. (Pas bon à rien, jeune garçon) Voilà un jeune garçon, bon et ben, ils me respectaient pas, bon maintenant que je suis marié, j'ai un enfant, c'est vrai, en plus, y a beaucoup de choses qui ont changé, ils me respectent, ils voient que je suis père que j'ai des responsabilités, comme eux, quoi, voilà, c'est pour ça qu'ils me respectent. »

Les choses ont changé, pas les idées : « Non parce qu'ils voient que maintenant je suis marié, que j'ai ce qu'il me faut, quoi, que je manque de rien, que tout va bien chez moi, quoi ! Que, je sais pas si ils pensent que je suis bon à rien, qu'ils, ce qu'ils pensaient avant, je sais pas s'ils le pensent toujours, mais aujourd'hui quand je leur parle, non pour moi non, je pense pas, non. »

Marquer le respect : « Non, de toute façon même en étant jeune, j'ai toujours respecté ceux qui me respectaient, j'ai jamais, même comme je te le disais tout à l'heure, aux personnes âgées, j'ai jamais manqué de respect. Et ça a été tout le temps comme ça, j'étais jeune, c'est sûr, j'ai eu des petits accrochages avec des personnes âgées, mais je les ai jamais envoyé se faire foutre quand j'étais jeune, et aujourd'hui, c'est pareil. »

Manque de respect, conflit : « Ah oui, ben oui. Ca veut dire que si tu respectes pas. Moi je sais que si j'avais pas marqué le respect, du respect envers une personne âgée donc ça veut dire que le respect, j'en ai rien à foutre. Même envers moi, donc je me respecte pas !

Voilà donc ça veut dire que si je manque du respect envers une personne âgée, c'est totalement (tu te mets hors du groupe) voilà, donc c'est, voilà j'ai jamais fait ça donc c'est pas aujourd'hui que ça changera. »

Sans respect, exclusion : « Ah oui, moi je sais que j'ai toujours respecté tout le monde, ceux qui me respectent même dans mon entourage, j'ai jamais manqué de respect à quelqu'un et bon aujourd'hui, les personnes que je côtoie, ils m'ont jamais fait une remarque que comme ça, parce que eux ils pensent autrement, mais verbalement, ils me l'ont jamais dit. Ils m'ont jamais dit que je leur ai manqué de respect. »

K., Et., respect différent : « C'est le même, je respecte l'Et. comme je respecte le K. Je l'aime bien, comme tu le sais je les connais mais je les connais pas bien, bien, heu, je le connais, je l'ai vu deux ou trois fois. Mais j'ai jamais manqué de respect, j'ai toujours été vers lui, j'ai toujours été poli, de toute façon, ils l'ont vu. Même vers l'Et., moi l'Et. c'est un ami, c'est plus qu'un ami que K. parce que K., je le connais moins, Et. je le connais plus. »

Le respect est dû à un homme : « Même qui appartient pas aux menchi, si c'est une personne âgée, je la respecterai, je vois pas pourquoi je la respecterai pas, si elle fait pas partie des voyageurs. Donc voilà, ça peut être une française, je la respecterai, j'ai pas à manquer de respect aux gens. »

Le respect voyageur sert aux gadjé : « Oui pareil, vers les gens du voyage. Oui, mais là, c'est deux respects différents, disons que vers les gens du voyage, y a un respect entre nous qui est différent que vers les sédentaires, comment je pourrai te dire ? Vers les gens du voyage, le respect qu'on a c'est –heu- là comme je te disais vers l'Et., c'est un ami, on se respecte, on fait des grillades ensemble, on fait n'importe quoi ensemble, que vers les sédentaires on ne fera pas ça. Mais on se respectera quand même. »

Manquer à un homme grave : « Ah oui, je préfère manquer de respect à un gadjo qu'à l'Etienne, ah oui, ah ben oui, là c'est pas pareil. »

Le respect quotidien prime : « Ah oui, comme je t'ai dit, l'Et. il m'a vu tout petit. Bon maintenant j'ai grandi, j'ai un enfant, j'ai une femme, lui, il est grand, il a des enfants, tout ça moi ce que je pense comme il m'a vu tout petit. Déjà il est plus âgé que moi, bon en plus je pourrai être son fils déjà là, je lui dois du respect. »

Arrivée sur une place : « Ah oui, je marque le respect. J'irai voir le monde qu'il y a autour de moi, j'irai leur parler, je leur manquerai pas de respect. Je vois pas pourquoi je leur manquerai de respect. »

Respect en prison : « Quand on est en prison, ben déjà quand on est en prison. On ... (loi des sédentaires) Ouais, mais là on est sous la loi des sédentaires mais ça dépend avec qui on est. Moi, je sais que j'étais avec des gadjé en prison, des raclé, je me suis mis en prison

avec eux, mais on ne se manquait pas de respect. C'était heu ... (pareil qu'avec les voyageurs)
Ah non, parce qu'après je me suis mis en cellule avec des voyageurs, qu'étaient avec moi et y avait un respect qu'était différent . On se respecte plus dur certaines choses. C'est à dire, moi, j'étais avec un raclo, au début en cellule. Lui, y avait un cabinet, il chiait devant moi, et que un voyageur, quand on était en cellule avec moi, quand il était en cellule avec moi, il chiait pas devant moi. Il mettait une serviette devant, tandis qu'un raclo, non il chiait devant moi. Tandis que moi, quand j'allais au cabinet, je mettais, je le respectais, je mettais une serviette devant le cabinet. Mais disons que entre voyageurs, y a plus de respect que envers les gadjé. »

Sans respect, inférieur : « Non ils sont pas moins que moi, mais disons ils savent pas, ils savent pas comment marche le respect chez nous, comment ça marche donc ils croient que, eux ils ont leur respect, nous on a le nôtre. Moi, je sais que vers nous, les voyageurs on aura plus de respect. »

Pensée ou comportement : « Ah non, c'est un comportement, en fait y a les deux, y a plus vers le comportement, on y pense mais y a plus vers le comportement. »

Le respect vient : « Moi je savais tout seul, je savais si tu dois respecter les gens ou une personne c'est de toi-même, c'est pas les autres qui ... c'est venu de moi-même. »

Apprentissage : « Oui mes parents, mes parents qui m'ont dit qu'il fallait respecter les personnes, les personnes âgées vers nous, vers nous les voyageurs. Fallait respecter les personnes âgées, qu'il fallait pas ... qu'il fallait respecter. »

Respect pensée sédentaire : « Je suis pas dans la tête du sédentaire mais pour moi, heu, envers le sédentaire, ce serait plus une pensée. Comme je suis pas dans sa tête, mais peut-être que c'est le contraire. Je sais pas mais nous, pour moi, pour moi ça serait une pensée. »

Le respect est de groupe : « Que les voyageurs se respectent. Moi je sais que j'ai été sur plusieurs places dans des missions et tout ça, et bon on s'est toujours respecté, maintenant moi je pense que oui, que comme ça vers tous les voyageurs qu'il y a en France, ça marche comme ça, c'est comment je pourrai dire c'est (Pfff)(incommensurable)

Ne plus marquer le respect : « Y aurait plus de culture, y aurait plus rien heu, ça serait plus des voyageurs, si ils marquent pas le respect. Il faut qu'il marque de toute façon, le voyageur, c'est un, depuis des années, c'est comme ça, il marque toujours un respect. J'ai remarqué que je sais que comment dire, l'Et., le D., le M., plein de voyageurs que je connais, on a toujours, il y a toujours eu du respect, tout le temps, tout le temps. »

Malgré des désaccords : « Ouais mais je pense ça, c'est vrai, y a des gens que j'aime pas du tout que, mais j'irai pas leur dire parce que je les respecte, que ... »

Manquer de respect : « Y aurait bagarre, après, voilà ... ! »

Si plus de respect : « Ah oui l'autre dirait à l'autre ce qu'il pense et ça n'en finirait pas . Y aurait une guerre, ils se tueraient entre eux, tous ! »

Dire le juste, sans manquer de respect : « Oui, y a un moyen de le dire. C'est à dire. Admettons, si j'en veux à une personne, sans que je lui en veux vraiment et si je vais aller la trouver, sans manquer de respect, je vais lui parler gentiment. T'as fait ci, t'as fait là, bon maintenant, bon après s'il veut se mettre en colère c'est son problème, c'est pas le mien mais moi je sais que je lui manquerai pas de respect. Si y avait un manque de respect, ça serait envers lui (de sa part) pas envers moi (lui envers toi). »

Limites : « Moi je sais que c'est comme ça, moi je vois les choses comme ça. »

Important : « Ah ben oui, envers nous, oui, envers nous, oui, c'est que vers les voyageurs c'est important, on doit respecter. »

Différentes formes : « Heu moi, je sais que les gens que je côtoie autour de moi, les voyageurs que je côtoie, que je connais, on a tous le même respect. Envers les autres, je sais parce que peut-être un respect différent de nous. Ca je ne sais pas, je ne sais pas. »

Respect perso applicables à tous : « Avec les deux, ouais (pas de différence) ah ben non, je vois pas pourquoi je respecterai l'autre, et l'autre moins, non je le respecterai pareil et ...pareil. »

Encore du respect à apprendre : « Ah non, y'en a encore. Beaucoup de trucs à apprendre, je suis jeune, après à, bon j'ai 23 ans 24 ans. Bon quand j'aurai, t'as vu les personnes âgées vers nous après ils respectent les jeunes. Moi quand j'aurai 40 ou 50 ans, c'est pas parce que j'aurai 40 ou 50 ans que je devrai manquer de respect aux jeunes. Donc y a plein de trucs à apprendre...

Homme, grand-père, père, 34 ans, le 8 janvier 2005.

Une approche justifiable : « Y a beaucoup, ils ont envie de découvrir, beaucoup y en a, y en a aussi qui connaissent pas, qui posent des questions, des trucs pour savoir, des réponses qu'ils connaissent pas, qui sont curieux, qui veulent savoir. »

Un monde à part : « Non pas un monde à part, plutôt un monde réservé, nous personnellement on est comme tout le monde mais y en a qui pensent qu'on peut être plus à part que certains, quoi ! Mais en vérité, y a pas de grandes différences, à part qu'il y a des français gadjé, et que nous on est gitan mais autrement on est pareil. »

Monde réservé : « C'est pas un monde réservé, c'est une culture qu'on est pas comme les autres, quoi, mais autrement on est pareil. » « La culture est différente parce qu'on est gitan, on est voyageur, on a pas les mêmes trucs, les mêmes religions, on fait pas les mêmes trucs que les gens, quoi ! Que les autres gens. » « Penser différemment, oui, et vivre différemment oui. »

Aider à entrer : « Qu'on essaye de le mettre un peu, qu'il voit à peu près, qu'on se moque pas de sa gueule non plus. Qu'on parle pas dans notre langue, qu'on essaye de parler comme lui, correctement, quoi, bien le Français pour –heu- pour qu'il puisse comprendre pour qu'il voie qu'on se fiche pas de sa gueule quoi ! » « Il restera toujours des différences, il restera toujours des différences, hein, comme quoi que nous on est gitan, que lui c'est un français. » « Il est différent, il est, par rapport, différent, à nos coutumes, à notre race et tout quoi. » « Y a des coutumes que les Français ignorent, ils ignorent totalement de la vie que l'on a, ils ignorent totalement. Y en a qui disent ça, ceci, cela mais en fin de compte, ils ont jamais discuté avec un gitan, ils ont jamais parlé, ils sont jamais venus chez eux, et ça se permet de parler, y en a ! »

Le respect s'échange : « Mais du moment que t'es bien accepté, que tu respectes la personne, la personne, elle, elle te respecte, t'es obligé de créer un lien, là que tu vois que tu le respectes, ils te respectent, y a plus besoin d'imiter et puis ça devient de l'amitié quoi ! »

Le respect lie : « Ah oui, une fois que les liens sont créés, qu'il y a de l'amitié sincèrement, moi j'appelle de l'amitié que tu puisses compter, que tu puisses lui parler, il peut te parler aussi après on oublie que c'est un paysan. Après on oublie ça, après en fait, il est pareil que moi et lui il se considère, un peu aussi je pense, plus ouvert, il peut parler, il peut se libérer, il peut faire ce qu'il veut. »

Conditions d'acceptation : « Il faut qu'il aime aussi, il faut pas que ce soit un raciste, qu'il soit différent, qu'il parle mais en fin de compte il se méfie, faut pas que ce soit dans ce cas-là non plus, y a rien qui se fait, c'est bonjour, bonsoir, c'est tout, ça va pas plus loin. »

La culture manouche : « Ah ça c'est le principal, le principal c'est à partir du moment où un ami te manque de respect, après c'est plus un ami. Tous les liens que t'as créé avec lui pendant des années et des années, s'il fait une connerie tu l'accepteras pas. Après c'est fini quoi, tu vas plus en vouloir, après ce sera le bonjour, le bonsoir. Ca sera le lien, on discutera plus pareil qu'avant, ça sera fini, tout ça ! »

Différence entre menchi et gadjo : « Mais là, j'en reviens, c'est la même chose, encore que ce soit un gitan ou un gadjo, c'est pareil. »

Les respects sont culturels : « Ah oui c'est sacré, c'est sacré du moment qu'on te montre du respect, que toi t'as donné du bon respect, lui aussi mutuellement et puis que lui,

un jour, il te manque de respect, sur un truc grave, après ça va plus, après y a plus rien. Tout ce qui avait existé, après tout est effacé d'un instant, instantanément, c'est fini ! »

Homme, père, 26 ans, 16 janvier 2004.

Différent : « Eh bé, je sens que je suis différent, un petit peu quand même. Je le sens que je suis un petit peu différent, ben voilà, j arrive parmi tous les gadjé, moi je suis un manouche, vous voyez, moi je me sens unique dans le tas. » « Voilà différent, pas le même sang, je me sens , tu vois c'est pas le même parlement, heu plein de trucs quoi ! »

Renoncer à cette vie : « Ben, c'est simple, s'il veut renoncer à la vie et bien il renonce, s'il veut renoncer à sa vie de sédentaire, de français, quoi, pour habiter en caravane, il fait ce qu'il veut des fois, peut-être, mais c'est rare qu'on voie ça. Mais t'as des fois peut être un manouche qui peut aller en maison, un truc comme ça, mais c'est rare, c'est rare. Moi je sais que jamais je laisserai ma caravane pour aller vivre dans un appartement ou un truc. Moi, dans mon « campine », je suis bien, je suis heureux, j'ai , j'ai des fois la vue de la mer devant moi, on est tout le temps en déplacement, ça se fait quoi que c'est jamais triste quoi, c'est jamais triste. On est toujours tous ensemble, si on serait plus ensemble, on écouterait plus l'autre gueuler, on entendrait plus l'autre comme ça, c'est terrible, c'est terrible, c'est ... »

Le respect : « Ah oui le respect, c'est une grande chose chez nous. Déjà ,déjà nous tu vas venir chez nous, on te connaît pas, on est en train de manger. Déjà d'une on va voir que tu parles bien, manges tout ça. On va commencer à te respecter du moment que tu nous respectes, tu vois ainsi de suite, ainsi de suite, tu vois. Le respect c'est une grande chose, c'est par le respect que tu obtiens ce que tu veux. Le respect c'est une grande chose, le respect. »

Grande chose : « Je sais pas c'est une grande chose, chez nous, je sais pas, c'est une grande chose, moi celui qui me respecte, je le respecte. Mais à ce moment, celui qui me respecte pas, je le respecte plus, c'est fini ! »

Envers les anciens : « Même les anciens, ils ont du respect vers nous, aussi , ta, ils disent des conneries avec nous, tout ça mais en vérité y a un grand respect, et tout, nous les vieux, tu vois, des fois, voilà, c'est pas nous tiens qui allons dire des obscénités devant les vieux, t'as vu c'est le respect, tout ça , tu vois, dire des trucs. Le respect vers les vieux, c'est tout. C'est, c'est les vieilles personnes, les vieilles femmes, même les gens de mon âge, même n'importe qui, celui qui me respecte je le respecte, moi ! »

Devenu homme : « Ils me respectent plus encore maintenant je suis un homme, je suis un homme maintenant. Avant j'étais un jeune garçon mais maintenant je suis un homme, je suis père de famille et tout, voilà. »

Homme, grand-père, père, 60 ans, le 4 avril 2005.

« ...Le sens, le sens des mots dans la langue. » Pas le sens des mots « le sens des expressions qui définissent les mots, au-delà des mots. »

Elle a une portée par rapport au rang social, elle a aussi une portée par rapport à l'échelle des responsabilités et des positions dans le clan, enfin dans le clan si on peut appeler ça le clan, elle a cette portée et elle a cette différence, elle existe cette différence.

« C'est vrai ce que tu disais tout à l'heure par rapport à l'âge on sent une différence de la parole, enfin du pouvoir de la parole et puis de l'expression de la parole et puis même du choix des mots, du choix des conversations sont tout à fait différentes par rapport à l'âge. Je pense que ça existe dans tous les groupes ethniques, mais peut-être plus particulièrement dans les, dans les peuples, dans les peuples que l'on appelle de la parole, qui sont pas des peuples de l'écriture, les tsiganes ne sont pas un peuple de l'écriture, c'est un peuple de la parole, c'est une société de la parole, c'est pas une société de l'écriture. Et donc la parole prend tout son sens, beaucoup plus que ceux qui écrivent, ceux qui écrivent réfléchissent et expriment au travers de l'écriture, bien souvent ils expriment au-delà de ce qu'ils sont parce qu'ils peuvent fabriquer l'écriture mais la parole c'est le moyen d'expression le plus naturel, le plus direct que l'on a. Je crois que la parole, si tu veux parmi les gens du voyage on le sent notamment parmi les dialogues que l'on peut écouter, que l'on peut observer dans les familles. Le sens des conversations est totalement différent aussi bien par rapport au rang social, aussi bien que par rapport à l'âge ou au contexte familial, lui-même. Je crois que le dialogue est tout à fait différent. »

« Le pouvoir de la parole, si tu veux, moi je pense que le pouvoir de la parole existe chez les gens du voyage parce que la parole est quelque chose de sacré, malgré tout. Sans vouloir idéaliser, en disant ce qu'un gitan dit, c'est sa parole, il l'a dit ça y est c'est sa parole, il va maintenir sa parole, c'est vrai que ça existe mais il ne faut pas non plus idéaliser dans ce domaine là. La parole est aussi vite déformée, transformée, changée, j'ai dit ça mais j'ai pas voulu dire ça, ça c'est aussi une façon de ne plus dire ce que l'on a voulu dire et de ne plus rester ferme sur la parole que l'on a dit dans certaines circonstances, une façon d'arranger la

sauce. Mais dans d'autres termes malgré tout, la parole a un pouvoir parce qu'elle a, à la fois un pouvoir positif et négatif, elle a un pouvoir de construction et de destruction, et il faut dire que dans une société de la parole, le clan aime parler, les gens aiment parler, c'est des après-midi entières que les femmes vont parler entre elles, sans dire du mal de l'autre mais en débinaut quand même comme on dit, comme on dit, c'est le principe de la parole. Cette parole a un pouvoir, elle a un pouvoir, à la fois, suivant le sens que l'on lui donne, suivant le sens de la conversation, soit d'élever quelqu'un soit de l'écraser, soit de le tuer, soit de le diminuer par rapport aux autres. Elle a un pouvoir cette parole... »

Mais on dit aussi je dis ça mais c'est pas pour dire du mal d'un tel !

« Ça c'est le principe, c'est la façon dont le gitan va exprimer son besoin de déshabiller l'autre, en quelque sorte, par sa parole, on le déshabille en quelque sorte, on essaye d'expliquer qui il est exactement et qu'en définitive ce qu'on voit de lui n'est pas exactement ce qu'il est mais que derrière tout cela, il y a... Mais la plupart des motivations, des raisons qui poussent la personne à parler, c'est d'ailleurs, c'est pour se faire valoir elle-même par rapport à l'autre, parce qu'elle sait que l'autre a une certaine notoriété, une certaine incidence sur la vie des autres mais elle voudrait le diminuer pour s'élever elle-même. La plupart du temps c'est cela, les véritables raisons pour lesquelles on va essayer d'écraser l'autre par la parole, et user la parole en tant que pouvoir destructeur, c'est pour se faire valoir soi-même par rapport à l'autre, la plupart du temps c'est ça. Même si éventuellement c'est entaché de beaucoup d'hypocrisies, en disant « mais tu sais c'est pas pour dire du mal » mais en définitive voilà ce qui se passe, en définitive on déballe de façon très négative tout ce qui ne va pas dans la vie de l'autre. On va le salir tout en disant qu'on n veut pas le salir, on va le ternir tout en disant qu'on ne veut pas le ternir. Et la raison profonde pour lequel on le fait, même si ça serait, apparemment, pour aider l'autre, en disant tu sais c'est un brave type, il est formidable, il est extraordinaire mais hélas, tu vois, y a ça, y a ça, tu vois, cette sorte de manipulation du pouvoir de la parole, c'est surtout pour servir à celui qui parle. C'est pour servir à celui qui parle, c'est en définitive, c'est par ricochet, trouver un bénéfice dans ce qu'on dit parce qu'il dit « moi je, si je dis ça sur lui c'est pas pour dire du mal, mais moi je suis différent en définitive, ça veut dire ça, moi je suis pas comme lui. C'est une façon de se valoriser par rapport à l'autre, en diminuant l'autre c'est un façon de se mettre en valeur. C'est pour cela qu'il y a un pouvoir de la parole, et qui est un pouvoir destructeur de la parole et qui existe dans la mentalité des gens du voyage. Ça, ça existe. Le fait est que, le manque de capacité à se cultiver soi-même, on se cultive l'un l'autre, en quelque sorte, par n'importe quoi. Est-ce que tu comprends ce que je veux dire () Si je veux me cultiver, je vais lire, je vais m'instruire, je vais regarder, je vais m'accrocher à certaines choses. Maintenant, quand

on a pas les moyens de se cultiver, la seule culture que l'on a c'est celle de la communication routinière, si tu veux de, d'un partage de n'importe quoi avec n'importe qui et en définitive on arrive à cela. Il y a toujours malgré tout une grande intelligence dans ce domaine là parce qu'il y a toujours une sorte d'autoprotection de celui qui parle ; il ne dira jamais « je conclus, je dis... » Mais il a toujours entendu dire, c'est toujours par ricochet de façon à ce qu'il ne porte pas lui-même la responsabilité de ce qu'il dit. En définitive, il va manipuler la parole en faisant croire que ce qu'il dit, il ne le dit pas lui-même, mais il le dit, parce il l'a appris quelque part de façon à se protéger lui-même. »

« Par crainte des représailles, la plupart du temps parce que si ça se sait, parce que la plupart du temps c'est rapporté, à 95 % c'est rapporté. Tu sais un tel, il a, il aurait tendance à dire ça et ça sur toi, je pense que ça doit pas être vrai de toutes façons, mais c'est une façon chaque fois de rapporter quelque chose que l'on a entendu quelque part. C'est un besoin de parler, c'est ce besoin de se faire valoir par la parole, de rapporter à l'autre ce que l'on a entendu et l'autre va rapporter à l'autre ce qu'il a entendu, c'est une manipulation constante de la parole. C'est ce qu'on trouve parfois sans idéaliser, en enlevant tout idéalisme, c'est ce qu'on trouve en général autour des feux de camps le soir, bien souvent c'est 75 % des discussions que l'on a autour des feux de camps le soir.. C'est ce besoin de parler de l'autre, de parler de ceci, de parler de cela, d'échanger mais d'échanger des banalités qui sont plutôt dans le sens négatif que dans le sens positif »

« C'est vrai que les règles existent et que peut être éventuellement aussi que le pouvoir de la parole parmi ceux qui ont une certaine sagesse du langage, parmi ceux qui voudraient contrôler éventuellement ce type d'agression par la parole, permettraient et doivent permettre quelques fois de remettre les pendules à l'heure et puis de rattraper un peu les débordements et puis les déviations dans ce domaine-là, mais rare sont ceux qui le font, heu disons qu'il y a quand même le reflet de certaines bases morales qui ressortent au travers de la réflexion autour de quelqu'un d'un air de dire que si on dit ça de lui, c'est qu'il a enfreint certaines règles il a dépassé certaines normes et que aujourd'hui on le regarde un petit peu comme un paria. C'est vrai que ça existe cela et la parole dans ce domaine-là, elle est un petit peu un garde-fou au niveau de, de, de, du fait de franchir certaines règles dans la communauté parce qu'il y a des règles, il y a des règles morales qui existent, ce sont pas des règles franchement écrites ou franchement établies mais elle existent dans la conscience, dans la morale du citoyen du gens du voyage »

« C'est pas forcément un ancien, et là c'est pas forcément un ancien qui va apporter la parole, c'est bien souvent des gens du même âge. Il n'y a pas ce type de dialogue en présence d'un ancien, bien souvent ce sont des gens du même âge. Ce sont des filles du même âge qui

vont varier entre, je sais pas moi entre 18 et 25 ans, puis ensuite ce sont des femmes disons entre 30 et 50 ans, ce sont donc des groupes d'individus du même âge qui vont discuter de ces choses-là et qui vont utiliser ce pouvoir de la parole pour éventuellement juger, condamner, écraser ou peut-être éventuellement dévoilé, ou déshabiller en quelque sorte par la parole ou par le jugement, mais ce sont des gens du même âge, c'est rare si des gens, par exemple, de la quarantaine vont parler de certaines choses devant des gens de la soixantaine, c'est rare. C'est toujours par classe d'âge que ça se fait. »

« Oui il y a une restauration par la parole, il y a une restauration morale de l'individu par la parole. Je pense que cela existe cela, cela existe, on le ressent. C'est vrai que moi, je ne dis pas que c'est faussé un petit peu, mais d'une certaine manière c'est faussé parce que ça sort du cadre dans le domaine évangélique on l'a, pourquoi ? Parce qu'on a des anciens qui ont des valeurs morales évangéliques et bibliques qui vont tomber dans ce système de la restauration par la parole, mais là c'est pas un cas particulier mais c'est un contexte particulier, tu comprends comment je veux dire, donc on ne tombe pas dans le principe même de la banalisation des gens du voyage, telle qu'elle était, telle qu'elle est encore dans certaines familles. On tombe dans un contexte où l'influence religieuse a apporté d'autres valeurs du jugement et de la morale et de l'utilisation de la parole qui sera éventuellement beaucoup plus restauratrice que destructrice donc c'est certainement pas ça que tu cherches dans ce domaine là mais cela existe aujourd'hui, cela existe aujourd'hui. Moi, je vois mon beau-père qui est un ancien, qui est un homme d'une grande sagesse, il a acquis sa sagesse, parce que ça fait cinquante ans qu'il est un fervent lecteur de la Bible, et ça a influencé sa morale, ça a influencé son esprit de jugement, et aujourd'hui le connaissant, jamais personne n'osera utiliser par exemple de façon négative la parole pour juger quelqu'un devant lui parce qu'ils connaissent sa morale, ils connaissent son esprit de jugement, il connaissent aussi sa valeur éthique en disant non mais écoutez vous faites fausse route, c'est pas comme ça qu'on parle de quelqu'un, vous êtes en train de le détruire, tout en disant que vous parlez pas mal vous êtes en train de détruire cette personne-là aux yeux des autres donc il va rattraper cela, il va juger cela, il va disséquer cela, il va écarter cela, il va stopper éventuellement cette sorte de, de, de, de carnage de la parole pour détruire quelqu'un quoi parce qu'il y a des valeurs morales qui rentrent en ligne de compte. Mais en général, parmi les gens du voyage que je connais que ce soit en Russie ou ailleurs qui n'ont pas été influencé par le côté moral évangélique, il arrive aussi que certains anciens trouvent du plaisir à cela. Moi je connais des femmes qui trouvent du plaisir à parler avec des jeunes, et qui jouent le jeu de la jeunesse et qui parlent, et qui vont en quelque sorte trouver un malin plaisir à salir l'autre, ça fait partie

du jeu, ça fait partie de la vie. Ça fait partie bien souvent de ceux qui sont assez laxistes par rapport à un esprit de jugement qui devrait être tout à fait différent aujourd'hui. »

« Mais quand on a épuisé le sujet (le voyage, la vie) on tombe systématiquement dedans, c'est ça le problème. Bon quand on discute de prime abord avec des gens du voyage, ça va être des banalités de la vie, ça va être des banalités du commerce, ça va être des banalités du voyage ou des conditions de voyage, ceci, cela, ce sont des banalités mais quand on est beaucoup plus intégré dans le milieu, on va se rendre compte qu'en définitive au bout d'un certain temps on ne tombe plus dans les banalités mais on tombe dans, je dirais, les situations plus ou moins conflictuelles entre familles, entre belle-mère et belle-fille, entre gendre et beau-père, entre ceci ou cela ou entre les enfants, entre les beaux-frères. Et on a toujours le sentiment que la personne qui parle et qui parle le plus veut se valoriser par rapport à l'autre, et par rapport aux autres, et surtout par rapport à celui qu'il est en train de débiter, c'est le principe quoi. »

« Et bé justement l'astuce de la manipulation du pouvoir du langage c'est toujours de parler par personne interposée c'est-à-dire qu'en définitive, c'est toujours rester sur la défensive en disant ce n'est pas moi qu'il l'ait dit, je l'ai entendu, c'est quelqu'un qui me l'a dit c'est l'autre en définitive qui est responsable, moi je ne suis pas responsable je ne fais que refléter ce que j'ai entendu dire, je ne fais que rapporter ce qui a été dit, c'est pas moi, je ne suis pas responsable. Même si éventuellement on va demander à prouver ce qu'il a dit en disant « qui te l'a dit », « moi je peux pas te le dire, ça serait trop grave, c'est pas possible je peux pas te le dire ... » Mais, il y a toujours un mais, le fait est que, c'est toujours aussi par répercussion, c'est toujours l'un qui a dit à l'autre, et c'est comme ça que ça marche, la médisance ou le principe même de la calomnie, si elle, si calomnie il y a, si éventuellement il n'y a pas de véracité dans la parole destructrice. Oh ben maintenant s'il y a les preuves véritables c'est plus de la calomnie mais c'est aussi de la dénonciation de faits, de choses qui existent mais ça fait partie du jeu de la vie des gens du voyage. »

« Si le jeu va jusqu'au bout ça peut engendrer des situations conflictuelles beaucoup plus concrètes, et ça peut aller même jusqu'à des situations non plus conflictuelle mais de véritables conflits dans les familles et avec des familles, ça arrive souvent »

« Y a un jeu, il y a un malin plaisir, de toute façon, y a un malin plaisir, pour moi, y a un malin plaisir, chez certains, je dis pas chez tous, mais chez beaucoup, de se retrouver par petit clan et de commencer à parler, de parler, de parler, et de dévoiler et de dire ce qu'on a entendu, de dire ce qu'on a vu, tout en se valorisant soi-même, si on écrase l'autre c'est pour se valoriser soi-même, de toute façon c'est pour se valoriser soi-même »

« Tout le monde a tendance à se valoriser par rapport à l'autre bien sûr, c'est à celui qui en racontera le plus, c'est à celui qui débinera le plus, qui en définitive paraîtra le plus beau, le meilleur et puis le plus vrai quoi : « moi je suis pas comme l'autre, je ne suis pas un menteur, lui il ment, il triche, il nous a roulé, moi je suis pas comme ça, c'est pas mon caractère, j'ai d'autres valeurs moi je suis beaucoup plus honnête que cela, jamais je ne me permettrai de faire ce qu'il a fait, c'est un peu ça le jeu, c'est se donner des valeurs morales qui en définitive n'existent pas. C'est se comparer à l'autre. »

« Sûrement pas, sûrement pas, on va jouer le jeu, certainement s'en faire l'ami le plus proche parce qu'on en a peur en définitive, on a peur qu'éventuellement il sache ce qu'on en a dit sur lui donc la seule façon c'est d'éventuellement le flatter, c'est la flatterie, la flatterie c'est la seule façon de pouvoir se protéger éventuellement, en dire c'est pas vrai je n'ai pas pu dire cela, je suis ton ami, j'ai pas pu dire cela, c'est impossible. Ceux qui l'ont rapporté sont malhonnêtes.»

« C'est très enfantin, ça ressemble à ce qui se passait dans les cours d'école, hé, hé (rire) mais c'est tout à fait, je crois que dans bien des domaines le caractère de la société des gens du voyage aujourd'hui, même d'hier, peut-être encore plus hier qu'aujourd'hui, le matérialisme a changé un tout petit peu les choses, parce que le matérialisme a engendré un certain égoïsme et qu'on est moins à discuter les uns sur les autres et qu'on est beaucoup plus préoccupé, beaucoup plus préoccupé aujourd'hui par le fait de gagner de l'argent, de travailler et puis de s'investir dans quelque chose, disons, le..., la... la communauté elle-même, la vie en communauté, la vie communautaire s'est un peu éclatée, il faut dire aujourd'hui, les gens ont des terrains, ils sont séparés, on se voit beaucoup moins qu'avant. Donc le fait qu'on se voit moins qu'avant, le fait que la communauté elle-même, que la vie en communauté a éclaté, le principe même si tu veux de l'utilisation de la parole comme elle était autrefois, où les gens, ils faisaient rien de la journée, ils étaient là, ils étaient assis, on parlait des heures et des heures et des heures. Ce même principe là existe dans toutes les sociétés nomades, moi j'ai observé un petit peu les nomades du Kazakhstan ou d'ailleurs, et on se rend compte qu'en définitive les gens passent leurs journées à parler, les gens passent leur journée à parler. A parler sur les uns, sur les autres, sur ceci, sur cela, même pas dans le but de construire, mais dans le but de parler, c'est tout, uniquement mais de passer le temps, de passer le temps par la parole. Elle peut être destructrice, elle peut être positive, mais dans 80 % des cas c'est parler de l'autre mais on peut pas en parler en bien en définitive parce que si on en parle en bien on se dévalorise soit même, on élève trop l'autre et on se dit, on pense que c'est comme ça alors qu'en définitive élever l'autre c'est s'élever soi-même. Dans l'esprit naïf de l'autre, il faut écraser l'autre, il faut diminuer l'autre, il faut le, il faut essayer avec le jeu de la parole de

montrer qu'il est inférieur à nous en l'élevant. Quelque fois t'as vu « quel brave homme, quel homme terrible mais... » Il y a toujours le petit mais derrière qui va essayer de détruire ce qu'on a dit tout en disant que c'est un homme formidable, c'est un garçon extraordinaire, il est gentil, tu peux pas mieux, mais en définitive. Mais t'as vu ce qu'il m'a fait, t'as vu ce qu'il a dit. Y a le mais, c'est le mais qui va en quelque sorte remettre le rail, le fait, la finalité et la véritable motivation du sens de la parole que l'on veut donner. Au début, on va construire, on va bâtir, on va élever, on va rendre favorable l'écoute de ce qu'on va dire par rapport à cette personne-là mais, et le mais, hop, il replace sur des rails, et il définit un aspect négatif de la conversation »

« Il existe, je ne dis pas que 100 % des conversations autour du feu, je dis autour du feu mais ça peut être dans une caravane ou ailleurs, enfin c'est le principe quoi, en cercle fermé, je ne dis pas que les conversations sont à 100 % toutes négatives, je pense qu'il existe malgré tout des choses intéressantes, des choses positives. Moi j'ai écouté de nombreuses choses intéressantes et positives sans aucun, sans aucun doute, mais disons je dirai que la grande majorité des conversations tournent toutes autour de ça, tournent autour de ça : ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, comment il est, comment il vit, c'est une sorte de compétition là-dedans, une sorte de, c'est inspiré un peu par de la jalousie, il y a tout cela derrière tout ça mais le fait que nous nous soyons une société d'écriture, nous engage davantage parce que quand on écrit quelque chose on le signe, c'est nous qui l'écrivons ... »

« Non mais c'est jamais eux qui s'engagent, la plupart du temps de ceux qui parlent ainsi parlent par rapport à d'autres, j'ai entendu, j'ai appris, j'ai connu, j'ai su, je sais pas si c'est vrai, mais on l'a dit, on le lâche : « Tu sais, je sais pas, on m'a dit ça, je pense pas que c'est vrai, c'est pas possible » on le lâche quand même. Mais ce qu'on a lâché, on l'a lâché quand même, même si on dit que c'est pas possible, et qu'on se cache derrière le « c'est pas possible » on le dit quand même. Si ce n'est pas possible, vaut mieux ne pas le dire mais on le dit quand même. C'est une sorte de médisance polie. C'est une sorte de médisance où on voudrait que ce qu'on va dire n'ait pas la portée que l'on voudrait que cela ait, mais on le dit quand même. On va dire par exemple : « T'es un voleur et t'es un menteur, mais enfin je ne pense pas que t'es un voleur et un menteur, non c'est pas possible » mais j'ai quand même dit que t'étais un voleur et un menteur »

« Ah, alors, dans le domaine du jurement, en général la conscience, je veux dire à 90 % parce que y en a qu'on perdu toute conscience, qui juraient sur quoi, sur leurs tombes, sur leur grand-mère, sur tout ce qu'on voudrait, ils juraient. J'en connais des comme ça. Ce qui se passe, la responsabilité au niveau du jurement, la responsabilité de la prise de position au niveau du jurement engage la personne. C'est vrai que celui qui se cache en disant j'ai

entendu dire ou on m'a dit ou il paraît que, celui-là ne jurera jamais parce qu'au fond il ne peut pas jurer. Il ne peut pas jurer une chose dont il n'est pas l'auteur, maintenant si lui est le rapporteur ou l'auteur d'une chose, il sera obligé de s'engager, on peut lui demander de s'engager, on peut lui demander de jurer. Si moi j'entends quelque chose, je ne suis pas obligé de jurer, on va me dire : jures voir, je peux pas jurer, j'ai entendu dire, je peux pas prendre ça sous ma responsabilité. Donc il y a une prise de position qui est faite au niveau du jurement à condition qu'on soit le véritable auteur du fait parce que c'est quand même assez grave, le jurement chez les gitans c'est quand même grave, ça peut aller très loin, chez les Roms ça va jusqu'au « solar », ce qu'on appelle le « solaraj », ça peut aller jusqu'à la mort, jusqu'à ce qu'on appelle au « prokléssimé » au « marimé » au rejet complet de la personne dans le clan ou dans la société tsigane ou du groupe auquel il appartient. Ça va très loin, ça peut être national, ça peut être familial, régional, national, international, mondial c'est très grave le « solar » ce qu'on appelle, et puis il a une portée aussi parce que quelque fois dans certains jurements, les tziganes sont appelés à aller sur la tombe du défunt et de jurer sur la tombe du défunt, c'est très grave, sur la tombe de sa propre mère, de son propre père, de son frère, , de n'importe qui qui est mort récemment ou quoi et ç a eu une portée, ça a eu une portée spirituelle je dirai, et une symbolique spirituelle terrible dans ce domaine là, dans la tradition tsigane. »

« Prass tut, prass tut, jures voir, jures voir, bon, bien souvent il est aisé pour certains manouches de dire « prasso man » « prasso man », je me jures mais c'est pas le vrai jurement, c'est un jurement à la va-vite, c'est comme on va dire « et ben sûrement, ben té certainement » « prasso man » ça a le sens de certainement mais pas du jurement mais dans le sens du jurement même chez les manouches, si vraiment on demande à ce moment-là que soit établi un véritable jurement dans ce domaine là, alors c'est autre chose. Là « Prassé l opes » « prassa sopés », il s'a juré c'est dire que il a établi un jurement, il a pas dit seulement prasso man, parce que prasso man ça veut dire j'en suis certains, je le jures dans le sens de je te jures, si c'est un mensonge ça n'aura pas une grande portée, ça passe à côté comme on dit. Mais dans le sens où il y a une situation conflictuelle grave, là où il y a des affirmations et que l'on demande à la personne de jurer devant une sorte de tribunal d'ancien, c'est pas un tribunal, c'est pas comme chez les Roms où ils font la Kris, où il y a des hommes qui sont là et qui veulent entendre la personne jurer, affirmer à ce moment-là c'est un véritable jurement qui existe, mais le mot jurer peut-être utiliser de façon très légère quelque fois même chez les manouches » « Des fois ils le disent, oh t'as vu ce qu'il a fait, t'as vu prass tut, jures voir, et ben prasso man, et en définitive on est même pas sûr, ça n'a pas de portée. A ce niveau là ça

n'a pas de portée. Mais là dans une situation conflictuelle où on demande véritablement un jurement c'est que vient la portée »

« Une force de la parole, de toutes façons y a aussi une analyse de celui qui jure, on sait qui jure et quelle est la portée de son jugement. Je connais des gens qui jurent à tire l'arigo, tous les quatre matins ils jurent et en définitive on leur fait pas confiance même à leurs propres jurements. On fait pas confiance, ils peuvent jurer sur leur pauvre grand-mère, ça n'aura jamais de portée alors que les personnes qui ne jurent pas et qui vont être appelées et forcées, parce que la plus part du temps on est forcé à le faire (tu veux quelque chose fils !) Donc ce principe même du jurement a une portée et on sait qui le fait, et il n'a pas besoin de jurer trois fois, il a pas besoin de jurer deux fois, de jurer dix fois on sait que ce qu'il a dit c'est quelque chose de bien établi. On a confiance, dans lui, même si on demande à jurer. En général, c'est en petit peu le même principe évangélique, « que ton oui soit oui, que ton non, soit non » On croit à la personne, on lui fait confiance, on sait que son oui est oui parce qu'on connaît sa personnalité, on a jugé sa personnalité et on sait même s'il jure ou s'il ne jure pas, c'est pareil, on a confiance dans sa parole. Il y a un pouvoir du jugement, il y a un pouvoir du jurement » (lapsus)

« Je pense que la personne, la personnalité va jouer énormément dans ce domaine là, la personnalité sur quelqu'un va jouer énormément, si c'est quelqu'un qui est reconnu comme une personne sérieuse qui réfléchit à ce qu'il dit, qui ne prend pas les mots à la légère et qui ne dit pas des mots à la légère, il aura même pas besoin de jurer on croira cette personne, ça existe encore y a des gens en qui on croit à la parole, et qui sont appelés à jurer, on croira à leur jurement sans aucun doute, alors qu'il y a des personnes qui peuvent jurer sur n'importe quoi, on les croira jamais, même qu'ils pourraient juré sur des, sur ce qu'il y a de plus précieux sur la terre, on croirait jamais, on les croira pas parce qu'ils ont pas la qualité de l'individu dans lequel on a confiance, et ça ça existe, leur parole n'a pas de poids, leur jurement n'a pas de poids »

« Entre eux, oui, entre eux, oui tout à fait, un manouche d'une certaine manière il est assez raciste, comme dans toute les minorités, toutes les minorités sont un peu racistes et s'il est face à des , à un ruillo par exemple, ou à un yénish, il mettra toujours en doute sa parole « Kava brinjo les, kava i ruillo ilo, kava i gadjo ilo » donc le poids de la parole de l'autre, du serment de l'autre ou de l'information de l'autre, elle perd, elle perd de son autorité, elle perd de son autorité. Quoique dans le domaine des gadjé, il y a des différences, « o bon gadjo pénas les » C'est le gadjo qui l'a dit, de manière de dire, attention c'est un gadjo, c'est pas n'importe quoi qui l'a dit. C'est pas un manouche, si c'est un manouche je le crois pas, mais si c'est un gadjo, dans certains domaines, dans certains domaines parce que c'est le gadjo qui

l'a dit je crois la parole du gadjo. Le gadjo c'est pas, il a été à l'école le gadjo, il sait lire et écrire le monsieur. C'est un peu ça, (rire), tu connais les réflexions. Donc le poids de la parole du gadjo dans certains domaines, on peut pas généraliser, tout dépend, tout dépend des raisons et des, et du sens de la parole qui est prononcée »

« Oui, bien sûr parce qu'on va juger l'individu par rapport à ses actes, on va juger l'individu par rapport à sa personnalité, et ce qui fera qu'on lui fera confiance ou qu'on lui fera pas confiance, ça c'est systématique. Un pauvre alcoolique, on sait qu'il va au café, qu'il parle et qu'il raconte n'importe quoi, on le connaît, il est catalogué, il a une étiquette sur lui, il a une marque sur lui, quand il va dire quelque chose on lui fera pas confiance, on le croira pas. Il pourra dire ce qu'il voudra, même s'il dit la vérité, demain c'est Pierre et le loup, on le croira pas, on le croira pas, et cela donc il perd la valeur de sa parole, le pouvoir de sa parole, l'autorité de sa parole en quelque sorte mais en général dans le clan manouche, dans le clan des manouches par exemple. Dans le clan manouche, y a une hiérarchie malgré tout de la parole, les vieilles femme font l'éducation de la discussion, les vieilles femmes, les femmes de 50 60 ans font l'éducation aux jeunes de la discussion, sans se rendre compte influencent les jeunes femmes pour qu'elles tombent dans le jeu de la parole, dans le jeu de cette sorte, si tu veux, de discussion, de table ronde autour de la discussion sur les uns et sur les autres. Heu, c'est un jeu, c'est un jeu, c'est une nécessité presque, ça fait partie du quotidien »

« La femme a beaucoup plus d'importance qu'on ne le croit en milieu gitan, même si l'homme c'est le, c'est la grande gueule et puis qui veut faire le matcho et puis qui domine et ainsi de suite, il faut pas oublier que c'est la femme qui commande la plupart du temps. On le voit où c'est l'homme qui commande, où c'est l'homme qui est violent, c'est l'homme qui frappe, l'homme qu'est méchant, c'est l'homme quand il rentre, il casse tout, et que la femme est battue, la femme est une bête, est, est une sous-individu pour lui, à ce moment là c'est l'homme qui commande on le voit, mais c'est l'homme qui commande dans la violence. Mais dans un foyer normal, la femme a une influence sur l'homme terrible, surtout si c'est elle qui travaille en plus, surtout si c'est elle qui rapporte. C'est elle un petit peu le chef même si on a l'impression que c'est l'homme qui est le patron c'est pas vrai »

« (l'homme) Il est fragilisé dans la famille ... Quoi que dans les groupes où c'est la femme qui tchorav et puis qui fait un petit peu tout ça, c'est quand même la femme qui prend le plus de risque. Je connais beaucoup de femmes, l'homme ne prend aucun risque, il est à la maison, il gratte son violon, il fera tout ce qu'on voudra, il gratte dans le sens où il répare le violon ou aussi bien il gratte parce qu'il joue, et puis que c'est la femme qui prend des risques. Je connais des femmes qui prennent des risques énormes, hein, je connais des femmes qui vont tchorav, qui vont faire des choses qu'il faut pas, parlons pas de prostitution,

ça c'est des cas exceptionnels, dans le sens de tchorav, dans le sens de faire les lignes de la main par exemple entre autre, c'est la femme qui prend des risques. Mais malgré tout parce qu'elle prend des risques, malgré tout parce qu'elle prend les risques parce qu'elle rapporte, c'est elle qui mène la barque, c'est elle qui cache même s'il faut une partie de l'argent, et qui fera ce qu'elle voudra avec l'argent. Elle dira, j'ai gagné cinq cent francs, en définitive elle en a gagné mille et puis l'homme saura rien. »

« Aujourd'hui oui, mais il y a cinquante ans c'était pas comme ça, c'était la femme qui vendait, c'était la femme qui tirait les lignes de la main, c'était la femme qui travaillait, c'était la femme qui vendait, qui faisait du porte à porte, qui vendait de la dentelle, qui vendait des napperons, c'était la petite mercerie, c'était le petit commerce, mais c'était la femme à 90 % c'était les femmes qui travaillaient. Aujourd'hui non, aujourd'hui c'est l'homme qui travaille, les choses ont énormément évolué depuis quelques années. Moi je sais que ma femme n'a jamais travaillé, ça toujours été moi qui travaillais, je vends des tapis, je fais n'importe quoi mais je travaille. J'ai mon occupation professionnelle, ma femme n'a jamais eu d'activité professionnelle, mon fils qu'était là tout à l'heure, sa femme n'a jamais eu d'activité professionnelle, ma fille qu'est mariée pourtant, elle n'a jamais eu d'activité professionnelle, alors que moi, je lui ai appris à vendre des tapis. Elle a donné au début le sens du commerce à son mari qui ne savait pas lire, pas écrire et qui a commencé un petit peu à lire maintenant, mais qu'est un excellent commerçant, c'est elle qui l'a formé au commerce du tapis et puis après elle a pris du recul, c'est lui qui gagne sa vie. Donc les choses ont évolué énormément dans le milieu gitan, énormément, parmi les manouches espagnols c'est resté un peu dans la tradition. Les manouches espagnoles qu'on appelle, les familles Doerr tout ça, notamment les gens qui vont à Lourdes, tout ça, les gens qui sont resté très traditionnels dans la façon de vivre des Sintis espagnols, chez les manouches espagnols c'est encore la femme qui chine, qui travaille, qui tchorav même éventuellement, qui vit comme ça, c'est encore la femme qui règne en maître dans le foyer »

« Disons que en général, les conversations de clans se font entre femmes, ou entre hommes mais rarement entre femmes et hommes, parce que les femmes parlent des autres femmes, et les hommes vont parler des autres hommes, mais les femmes parlent des autres femmes. Elles vont débîner les autres femmes, elles vont parler des autres femmes, de façon négative, « t'as vu celle là pour ce qu'elle se prend, t'as vu comment elle fait, regardes la un peu » Il y a une sorte de jalousie de compétition même si elle est belle, et ben oui elle se croit belle, en définitive elle sait très bien qu'elle est plus belle que l'autre, elle-même est frustrée, elle souffre de complexes parce que l'autre est plus belle mais elle voudrait la rendre plus vilaine à l'intérieur pour dire je suis plus belle qu'elle, même si je suis pas plus belle

physiquement, je suis plus belle, j'ai d'autres valeurs qu'elle n'a pas, parce qu'il faut écraser l'autre. On peut pas l'écraser, on peut pas la défigurer physiquement parce qu'elle est plus belle que l'autre, c'est vrai. Elle est plus belle que soit mais on peut la défigurer moralement aux yeux des autres pour se rendre plus belle. C'est une façon de se venger de la beauté de l'autre. C'est le pouvoir de la parole (rire) Le pouvoir d'utiliser la parole comme un instrument de vengeance »

« Mais très rapidement les jeunes vont avoir le pouvoir de la parole dans le clan, très rapidement. Moi je connais des sociétés tziganes où les jeunes ont été la source de très grands conflits, de très grands problèmes parce que justement ils ont utilisé la parole qui manipulée a engendré des situations conflictuelles terribles (utilisée à mauvais escient) mauvais escient oui. Ah ouais, et c'est difficile de rattraper. Très difficile à rattraper »

« Mais c'est des jeunes à partir de quatorze, quinze ans, c'est déjà des hommes à quatorze, quinze ans dans le caractère, dans leur façon de faire, dans leur esprit de jugement. Ils sont livrés à eux-mêmes, ils sont matures très rapidement, la preuve c'est que dans certains pays comme la Russie, les filles se marient à douze ans c'est incroyable mais ça existe encore, en France ça c'est perdu ça. Y a plus de mariage très jeune parmi les manouches, les filles se marient à dix-sept, dix-huit ans au minimum, je dirai dix-huit ans aujourd'hui, hein, c'est plutôt des filles de vingt ans qui se marient aujourd'hui autrement avant elles se mariaient à quatorze ans, ça c'est perdu ça. Il y a même des garçons qui attendent très tard pour se marier »

« Quand il est avec son épouse, la femme rapporte à son mari ce qu'elle a entendu des femmes, la femme rapporte à son mari ce qu'elle entendu de la part des femmes. Elle essayera de se valoriser même aux yeux de son mari en parlant de ce qu'elle a entendu des femmes, elle répétera, mais ça, c'est, c'est la oisiveté, moi je pense que la oisiveté de ce milieu, plus il est oisif, plus il tombe dans le piège de la manipulation de la parole, l'interprétation de la parole »

« Oui gardes ta bouche (rik tour mouy) tiens ta bouche. Ça c'est quand quelque fois ça va trop loin, cette expression là est utilisée. Si par exemple on était en train de parler de quelqu'un, on parle de quelqu'un, tiens t'as vu ce qu'il a fait, tiens ceci, cela. Un membre de la famille va être là et il va dire « riké tout mouy, dé arta » tu vas trop loin, fais attention, alors l'autre va se reprendre et dire non mais c'est pas moi qui le dit, de toute façon je l'ai entendu dire. Il va se décharger de la responsabilité, et ce riké tour mouy, ça veut dire qu'éventuellement il y a quelque chose qui a été trop loin, et on va dire attention tu vas trop loin. Fais attention à ce que tu dis ça peut avoir des conséquences, si jamais il l'apprend, si jamais ça se sait, c'est toi qui va en porter les conséquences »

« On parle sur le fil du rasoir, on va à l'extrême quelque fois, on va à l'extrême »

« C'est un jeu, il est excitant ce jeu, pour celui qui l'utilise c'est excitant, (rire) je m'imagines, moi c'est pas mon truc j'aime pas parler, j'écoute, je me sens, je ressens les choses, j'ai de la difficulté à l'exprimer parce que peut-être je manque un peu d'éducation dans le domaine de l'usage des mots, de la phraséologie est autre. Mais bien des choses que je ressens dans ce domaine là, parce que j'écoute, parce que j'entends, parce que je suis spectateur de certaines discussions, je suis auditeur de certaines discussions et ça me permet un petit peu de faire une analyse de ce qui se passe autour de moi, on le sent tout de suite. »

« On veut toujours gagner en crédibilité, tout en se gardant une porte de sortie de toutes façons, il faut gagner en crédibilité par rapport aux autres, en disant j'en sais plus que vous, je suis plus au courant que vous, je suis meilleur que vous, je parle plus loin que vous, je vais plus loin que vous dans mon jugement, dans ma façon de voir les choses mais il y a toujours une porte de sortie par rapport au fait que je suis plus informé que vous. C'est pas moi qui le dit mais c'est l'autre qui me le dit, donc je suis plus informé que vous. C'est toujours par rapport aux informations des autres, de façon à se trouver une porte de sortie. On peut dire ce que l'on veut, du moment que l'on est capable de dire c'est pas moi qui le dit c'est l'autre. C'est l'information qui le dit, c'est le bruit qui court, c'est la rumeur. On fait courir des rumeurs comme ça, la rumeur fait partie de la parole, la rumeur fait partie du jeu de la parole. Mais si la rumeur est mauvaise, elle est destructrice. »

« La rumeur peut faire partie de l'imaginaire mais elle trouve aussi sa source dans certaines vérités qui sont déformées qui sont transformées, mais elle est obligée, la rumeur est obligée de se trouver quelque part une base sur laquelle elle va s'appuyer, une base véridique sur laquelle elle va s'appuyer. Je peux pas dire « celui-là il a affaire avec telle femme » je peux pas dire, si je ne suis pas capable de démontrer au départ qu'il y a des suspicions que je peux prouver, à ce moment-là je peux engendrer une rumeur « tu sais l'autre jour ça m'a paru drôle, j'ai vu un tel, il a parlé d'une drôle de façon à un tel » il a parlé simplement, il a parlé mais je lance une suspicion, je lance une suspicion. Il lui a simplement parlé, il a plus lui dire bonjour, simplement bonjour, bonjour à une femme. Pourquoi pas ? Mais si on interprète ma façon de dire bonjour à la femme, on peut très bien lancer une rumeur à mon sujet pourtant je n'ai fait que dire bonjour, mais on peut très bien dire « t'as vu comment il a dit bonjour ». Donc elle est basée sur une vérité, j'ai dit bonjour à la femme, mais on peut très bien interpréter mon bonjour de façon négative et lancer une rumeur à partir de ce bonjour. Donc il faut que la rumeur ait quelque chose de crédible qui va créer un esprit imaginaire de suspicion chez celui qui va entendre la rumeur et qui va rendre crédible ma rumeur à ses yeux parce que

j'ai quelque chose à la base qui est plausible. Tu comprends (il y a un jeu de surenchères) Il y a un jeu de surenchère ».

« ça c'est de la mythomanie, ça, ça existe ça, je connais des gitans mythomanes qui croient tellement à ce qu'ils disent, mais qu'ils le vivent. Qui vivent leur mensonge. C'est plus une rumeur, c'est un mensonge, moi je me rappelle d'un gars qui nous racontait des histoires invraisemblables, on l'appelait « tchavo, les pieds plats » tu l'a connu tchavo les pieds plats, c'était un homme extraordinaire, un comique extraordinaire, un homme fantastique, mais on savait que tout ce qu'il disait été faux, c'était des histoires à l'abracadabran qu'il nous racontait, mais on était pendu à ses lèvres, on y croyait, mais on y croyait tellement qu'il nous donnait les noms, qu'il nous donnait tellement de détails dans les choses, que l'on disait mais non c'est vrai ce qu'il dit là, de toute façon, c'était tellement plausible, c'était tellement entouré, c'était tellement emballé dans des détails et dans des choses tellement plausibles que ça ne pouvait pas être autrement que vrai. Ça, ça existe dans le langage, ça ça existe et ça ça fait aussi que si cela est la base d'une rumeur, la rumeur n'est plus une rumeur, elle devient une vérité, la vérité quelque part ».

« De toute façon le vrai mythomane en milieu tsigane, il s'entoure toujours de témoins qui vont toujours approuver ce qu'il dit et on se demande pourquoi d'ailleurs, parce qu'ils savent très bien que c'est pas vrai mais ils vont dire oui. Moi je m'en rappelle, cet homme là, il se tournait vers l'autre « hein c'est pas vrai ce que je dis, c'est pas vrai ce que je dis » mais l'autre il l'a écouté, mais il l'a tellement écouté cent fois, cinquante fois, que pour lui c'est devenu une vérité « oui oui de toute façon c'est vrai ce qu'il dit, oui oui c'est vrai » « hein t'étais là tu l'as vu » « mais oui oui oui » mais il y était même pas, il a même pas vu. Mais il joue le jeu sans se rendre compte, inconsciemment il joue le jeu de la vérité, il joue le jeu de la complicité sans se rendre compte »

« Son fils le démentira pas, son fils le démentira pas bien sûr, le fils dira oui, il dira pas non (il est bloqué) il peut dire « non mon père tu t'es trompé, t'es un voleur, t'es un menteur c'est pas vrai » Personne, non il jouera le jeu, donc il est bloqué. Le fils est dans l'obligation d'accepter le mensonge ou d'approuver le mensonge ou d'appuyer le mensonge. (parce qu'il ne peut pas contrer la parole de son père) Non il ne peut pas, il ne peut pas contrer. Il peut pas contrer la parole du père même si il sait très bien que son père raconte de bobards. Il peut pas, il peut pas abaisser son père. Il peut pas humilier son père devant tout le monde en disant mais mon père c'est pas vrai tu racontes des bêtises. Il peut pas, il peut pas humilier son père, l'abaisser, son père, son père a toute les raisons d'être ce qu'il est et même si c'est le pire des alcoolique, jamais le fils ne dira « t'es un alcoolique » c'est pas possible. »

« C'est intéressant ... (rire) »

Les cercles de paroles dans une veillée funèbre « Oui les sujets de conversations sont totalement différents d'un groupe à l'autre, entre les enfants, entre les femmes, entre les jeunes filles, les garçons. C'est tout à fait différent, c'est vrai que les sujets de conversations sont différents. En général, en général, autour des veillées, je ne sais pas si t'as écouté, des fois ils parlent en manouche, des fois en français, mais en général autour des veillées c'est l'occasion de raconter tout et rien, en définitive. Tout et rien. De revenir quelque fois sur le passé, de parler du business, de parler de commerce, c'est de tout et de rien, ça passe du coq à l'âne en définitive, hein. Y a pas, on peut pas dire que la veillée est à idéaliser comme on pourrait l'imaginer dans un scénario tout à fait noble et idéal, on peut pas, on peut pas, on peut pas le voir comme ça, c'est tout à fait banal ».

« La présence est indispensable, la présence est indispensable, on fera des kilomètres la présence est indispensable. Non pas par rapport au défunt mais par rapport à la famille, montrer qu'on est là, pour pas avoir, la raison de la présence est beaucoup plus la peur du reproche que le respect pour le défunt (on passe dans les langues) Oui passer dans les langues, oui passer dans les langues, c'est beaucoup plus dans ce domaine-là, la peur du reproche que le respect pour le défunt. C'est la peur du reproche de la famille, la peur du reproche des amis, de dire « tiens il était pas là, il est même pas venu. Il a même pas de respect pour nous. Pas le respect pour le mort, non pour nous la famille » Donc c'est un devoir d'être présent. C'est un devoir d'être présent. C'est un devoir ».

« Il est respecté parce qu'il a montré du respect donc il est quand même valorisé. Celui qui est respecté parce qu'il a fait acte de présence, parce qu'il a fait mille, parce qu'il a fait 900 kilomètres c'est quand un signe de respect pour la famille, il est valorisé dans ce sens-là. Alors que l'autre va être dévalorisé, t'as vu il est à même pas 50 kilomètres il est pas venu, t'as vu il est même pas venu passer une heure, tiens y a une veillée ce soir, tiens si tu veux venir, c'est intéressant, on va veiller quelqu'un, une jeune, une femme qu'est morte, une femme de soixante ans qu'est décédée, c'est la cousine à mon beau-père, on va aller passer deux heures au bord du f, mois je suis pas un gars à veiller toute la nuit, je suis pas le gars, je fais acte de présence, c'est beaucoup, acte de présence pour montrer qu'on est venu, qu'on est là par rapport au respect pour la famille, que qu'autre chose, les proches parents vont passer la nuit parce qu'il faut rester là mais on peut pas laisser tout seul la famille, ça fait partie du jeu. Mais c'est assez amusant parce que, j'ai vu, moi, dans les veillées des conversations tourner même à la rigolade, à éclater de rire à raconter des histoires invraisemblables, y a des bout-en-train quelque fois dans les veillées qui sont incroyables (rire). Moi j'ai eu des moments où j'ai pris des parties de rigolades où j'ai écouté des choses mais incroyable dans les veillées que le pauvre défunt était dans la caravane et puis qu'il était dans son cercueil. Ça paraît incroyable,

donc si tu veux y a pas de protocole dans ce domaine là. Le seul protocole qu'il y a, c'est d'être présent. Maintenant le reste c'est pou, ça dépendra des meneurs, parce qu'il y a des meneurs. Y a des meneurs de conversation, ça existe, y a ceux qui ont le pouvoir de la parole, qui ont le pouvoir de la parole et qui sont les meneurs dans la parole qui vont être les temps forts de ces moments-là et qui vont discuter, parler et qui vont être les temps forts de ces discussions ».

« Il t'a honoré, dans un sens il t'a reconnu, il t'a réhabilité, c'est le mot. Il t'a réhabilité aux yeux de la famille. Bien sûr, l'ancien ... Bien sûr qu'elle a de l'effet, bien sûr qu'elle a de l'effet, si c'est un homme respecté, les enfants vont pas tenir rancune ou ils vont essayer de contrôler leur rancune parce que le père, t'as réhabilité. Systématiquement les enfants sont dans l'obligation, même si c'est à contre cœur, sont dans l'obligation de te réhabiliter aussi. Ils essayeront d'oublier leur rancune, en général quand ce sont des petites choses qui n'ont pas de grande importance, le gitan n'est pas très rancunier, non il est pas très rancunier, le manouche n'est pas très rancunier. Je dirai que le manouche est peut-être plus facile que n'importe quel gens du voyage, que les autres, les espagnols par exemple, le « ritanos » par exemple ou qu'éventuellement le Rom. Les Roms sont beaucoup plus difficiles, moi je connais très bien les Roms, je parle en Rom couramment, je connais plusieurs dialectes, je parle plusieurs dialectes Rom, c'est vrai que les Roms sont plus difficiles. Les Roms de Russie sont plus faciles, ils sont plus sédentarisés, ils ont une mentalité très sédentaire, ils ressemblent beaucoup plus aux manouches, les Ruskéloma, qu'on appelle. Ils ressemblent beaucoup plus aux manouches, même dans leur langue, y a des mots manouche. Bolépen, par exemple ils disent, pour le Ciel pareil, ils disent Patchéli comme les Roms, ils disent bolépen, ils disent Félda pour une prairie, heu ils utilisent énormément de mots manouches, c'est assez étonnant alors que les Kaldérash, les Tchurari, ils vont employer des mots roumains ou des mots hongrois ou des choses comme ça quoi »

« Mais c'est normal ! Non, non ça dépend si on est intégré dans le clan. Si on est intégré, (oui si on est intégré mais ...) dans le clan, mais si c'est le gadjo banal d'à côté, même s'il a des relations assez intimes avec les gens du voyage, s'il n'est pas intégré dans le clan, il restera un gadjo, et la parole d'un gadjo elle a deux sens : soit elle dérange et on dit bah c'est un gadjo qui l'a dit bah c'est un gadjo, tu vois attention c'est un gadjo, ou on va dire si on veut se servir de cette parole du gadjo pour valoriser cette parole on va dire, oui mais t'as vu c'est un gadjo qui l'a dit, l'intonation n'est pas la même, c'est un gadjo qui l'a dit, c'est pas n'importe qui, il a été à l'école le monsieur, c'est ce que je disais t'a l'heure donc y a deux aspects soit on va manipuler la parole du gadjo pour s'en servir et se valoriser soi-même en disant c'est un gadjo, c'est pas un manouche, nous on est des manouches, c'est différent,

soit on va valoriser la parole du gadjo pour s'en servir et appuyer le fait que si on dit quelque chose et c'est vrai parce que c'est le gadjo qui le dit, donc on va s'appuyer sur l'affirmation du gadjo, ça c'est toujours l'utilisation de la parole (rire) ».

(sens)« Oui on le sépare de la société, on le sépare du clan, on le met à part ... donc on l'isole. Oui c'est vrai qu'en définitive, y a, on peut isoler quelqu'un du clan, on peut l'isoler de toute cette, de ce jeu de la parole, ce jeu de la discussion qui existe dans les discussions autour du feu, on appelle ça autour du feu, y a plus de feu maintenant mais ça reste malgré tout la base même de toute la discussion autour du feu, la veillée hein, la discussion de veillée qu'on appelle. On peut l'exclure du clan si véritablement il ne fait pas partie du clan, parce que l'on en a peur, y a toujours toujours un sentiment de crainte que le gadjo restera un gadjo, même s'il n'est plus gadjo et qu'on pense qu'il n'est plus gadjo dans certaines circonstances, il restera un gadjo dans l'esprit des autres. Et on aura crainte du gadjo, on a peur du gadjo qu'on le veuille ou non, on en a peur parce qu'il peut retourner sa veste. Demain ça peut se retourner contre lui, ce qu'il sait peut se retourner contre lui, contre nous, et ça c'est dangereux. »

« Y a de la délation parmi les manouches, ça existe hein, on peut pas dire ce que ferai un manouche, y a de la délation parmi les manouches, moi je connais beaucoup de délation parmi les manouches, ... par intérêt beaucoup de gens sont prêts à faire, à, à, à faire de la délation »

« On ne pourra pas le rejeter, on ne pourra pas l'exclure complètement, on le craindra, on l'isolera dans le clan d'une certaine manière psychologiquement on l'isolera, on se méfiera, se méfier de quelqu'un c'est l'isoler systématiquement. Moi je le vois, je connais, je connais, je vois des situations, et j'ai vécu, même des situations concrètes, notamment dans les pays de l'Est où il y avait tout un système de délation dans les pays de l'Est. Notamment en Roumanie, où j'ai beaucoup vécu et où je connais très bien la Roumanie, la police de Ceausescu, la Securitat, avait installé tout un système de réseau de délation avec des privilèges, le délateur devenait un privilégié, il avait des privilèges, qu'étaient minimes, qui étaient ridicules mais ridicules, ils croyaient au Père Noël plutôt qu'autre chose, dans ces privilèges. Mais il y avait tout un système de délation qui existait, et on se trouve aujourd'hui avec des gens qui ont été isolés depuis des années, des décennies, et même des familles qui ont été isolées depuis des décennies à cause que ce qu'il y avait parmi eux quelqu'un qui faisait de la délation, qui existait et qui travaillait en quelque sorte pour la Securitat. On peut pas dire qu'ils travaillaient parce qu'ils n'avaient pas de véritable bénéfice, c'était pas un bénéfice, c'était quelques avantages, quelques privilèges, quelques flatteries de la part de la Securitat. Ça lui donnait l'impression d'être quelqu'un, ça lui donnait l'impression d'être

quelqu'un d'important, d'être quelqu'un respecté par les autorités parce que c'étaient les autorités qui le manipulaient, de la façon qu'ils le manipulaient qu'ils lui donnaient l'impression d'être quelqu'un d'important. Et la délation, mais la réaction du clan, c'était la méfiance, systématiquement, systématiquement c'était la méfiance, il était considéré comme un gadjo essentiellement, on ne pouvait pas lui confier, on se méfiait de lui, on ne parlait pas de n'importe quoi devant lui, on se méfiait de cela et aujourd'hui même si on est pas dans des délations semblables, ça n'existe plus chez nous, je pense, je crois qu'il y en a peut-être un, ceux qu'on appelle des « poucaveurs » c'est ça la délation, les délateurs c'est les poucaveurs. Y en a encore parce qu'ils pensent trouver des profits bon ben, c'est rare. Heu par exemple, je connais moi des gens de cirque qui ont des gadjé parmi eux depuis trente ou quarante ans, qui sont des ouvriers, mais qui font partie presque de la famille tellement ils sont ouvriers, c'est pas des ouvriers à part entière mais c'est des gens qui font partie de la famille, ils sont payés, sans être payés ils sont de la famille quoi. Ils vivent avec eux, ainsi de suite, ainsi de suite, mais c'est vraiment, mais c'est devenu des circassiens à cent pour cent, à cent cinquante pour cent je dirai mais malgré tout, on se méfie d'eux je dirai. On leur dira pas tout. Y a une peur si demain il tourne sa veste, qu'est ce qu'il va dire ? Y a des choses qu'il qui peuvent pas être dites ».

« De contrôler la parole et de ne pas dire n'importe quoi devant n'importe qui (...) Dans le clan, y a pas de contrôle, on peut aller jusqu'au fil du rasoir, jusqu'au bout si on peut, si on peut, on essayera d'aller le plus loin possible, jusqu'au moment où quelqu'un dira, comme on disait tout à l'heure « rik tour mouj » « dé arta ». (parole d'alcoolique) Oui mais elle a pas de valeur, mais le problème qu'il y a, c'est qu'il y a la manipulation de l'alcoolique, on essayera de lui faire dire des choses, et ça, ça fait partie du jeu, quand on a affaire à un alcoolique on essayera de découvrir, de faire dire des choses, de déshabiller la famille de l'alcoolique au travers de ce que va dire l'alcoolique, et on poussera l'alcoolique à parler, et moi je connais des gens dans les cafés ils racontent leur vie, et ils racontent leur vie aux autres, et ils racontent leur intimité, ils racontent tout aux autres, et en définitive ça fait les beaux jours des veillées ça, les belles soirées des veillées, ben oui mais c'est comme ça. C'est la manipulation de la faiblesse de l'alcoolique qui va se retourner contre lui, après on va se dire, comment ça se fait, comment tu sais qui c'est qui a dit ça et ça, et puis en définitive on se rend compte que c'est l'alcoolique qui a alimenté toutes les informations sans se rendre compte, ça, ça existe. Ça, ça existe c'est grave, ça existe. Même l'enfant est quelque fois manipulé, on demandera, certaines femmes poseront des questions à l'enfant, la femme « alors ça va, hein, ton papa ça va, maman, ceci cela » on tirera les vers du nez à l'enfant, et puis l'enfant va aller de tout son long. C'est la tante qui parle, il va faire confiance à la tante,

mais elle veut savoir ce que fait le beau-frère, savoir ce qui se passe, si ça se passe bien, hein, la tante elle est là, elle veut protéger sa sœur parce qu'elle entend des choses, elle va tirer les vers du nez du gosse. Et puis l'enfant il va dire certaines choses, oui c'est vrai, ils vivent dans une caravane, une caravane de six mètres, les enfants sont là et le mari et la femme sont là-bas, le papa et la maman sont là-bas, quand ils s'engueulent le soir, ils pensent que les enfants sont endormis, et qu'ils se disent certaines choses le soir, y a des pics de jalousie, l'enfant écoute, il ne réagit pas, il écoute, il enregistre. Et le lendemain, le surlendemain, ou quelques jours après la tante va lui tirer les vers du nez. « Hein qu'est ce qui se passe » Y a une façon de manipuler l'enfant, comme il y a une façon de manipuler l'alcoolique (rire) »

(on joue de la parole) « On joue de la parole, c'est un jeu, et ce qu'on fait c'est un jeu aussi, en définitive (rire) On joue de la parole »

« Faut faire sa propre analyse, qui dit quoi, et c'est quand on a fait sa propre analyse qu'on sait qui dit quoi, qu'on peut faire confiance, c'est tout. C'est vrai, c'est pas évident. Ça sent la grillade, tu vas manger un petit bout avec moi, si un petit bout au bord d feu comme ça. Ça passera le temps, mon beau-père tu le connais, tu le connais pas, et ben comme ça tu va le connaître ! C'est un Reinhart lui, ben c'était heu le, je sais pas si t'as connu le vieux Kalo, le grand-père, c'est le grand-père à Béro. Il est là, il vit toujours le vieux Kalo, il a quatre vingt dix ans. Il vit toujours le vieux Kalo, ouais, ouais, c'est le grand père à Béro. C'est-à-dire que sa mère, té comment ça marche ça, sa mère à Béro, la Miméla, c'est la Miméla, la mère à Béro, c'est une cousine germaine à, Antoine, Antoine c'est autre chose, mais je sais plus comment ça marche là-dedans. Je me rappelle plus, mais je crois que c'était le grand-père à Béro, oui le vieux Kalo, et mon beau-père c'est son cousin germain, c'est Reinhart quoi ! Lui c'était le fils du vieux Zon, mon beau-père, non le Zon, non le Louis, c'est e fils du Louis, et la Miméla, je crois que c'est sa fille. C'était sa fille au vieux Louis »

« Disons que c'est la réputation, que c'est la réputation d'une certaine famille, y a certaines familles qui sont de bonne réputation, faut reconnaître que vers les Reinhart, c'est des gens de bonne réputation, ce sont des gens qu n'ont jamais été des violents, ce sont des gens gentils même si des fois y a eu des problèmes, ça arrive comme partout, mais c'est pas des gens violents. Y a des familles on sait qu'ils, on catalogue comme des gens violents vous avez des familles, même les Douchet, c'étaient des gens durs, c'étaient des violents. Ils avaient, mais je peux pas le dire parce que ça fait partie de ta famille, mais c'est quand même des gens difficiles, des gens qui ont une réputation dure, ce sont des gens gentils qu'on est amis on est amis, mais je veux dire ce sont des gens durs quand même. Les Weiss sont des gens très durs, les Weiss de Poitiers, ils avaient une réputation, ils faisaient trembler la moitié de la France, c'est vrai mais les Reinhart, ça a pas été des gens qui faisaient trembler, y a des

hommes très forts. On en avait un qui était le père à Robineau, tout ça vers eux, le Zomi qui brisait des menottes quand il était arrêté par des gendarmes, il brisait les menottes mais il a jamais été méchant, il était fort mais jamais méchant. Y avait le défunt Godet, qui était aussi de la même famille Lagréné-Reinhart, qui faisait deux mètres dix, on couchait un enfant dans ses sabots tellement il était grand, il était d'une force herculéenne, c'était un géant mais il n'a jamais été un méchant, c'était pas des gens méchants, tandis que y a des gens, ils sont grands comme ça, ils sont méchants. C'est des teignes (rire) »

« Par rapport à cette réputation ... Bien sûr on se méfiera de pas dire quelque chose de travers de façon à ne pas avoir à supporter les conséquences d'une parole mal dite, faut se méfier... Qui est ruilo qui est manouche, des fois ça va très loin. Y a des ruillé qui traitent les autres de manouches. Parce que y a des mélanges de famille qu'on sait pas qui est ruilo, qui est manouche, chez certains, y en a qu'on peut définir clairement, mais y en a d'autres pas trop... Oui (son origine le rend crédible) oui mais il y aura toujours une certaine méfiance, de toute façon c'est pas parole d'Évangile parce que t'es un manouche. Tu vois c'est pas, y a de tout quoi, y a des bons et des mauvais, y a des gens crédibles, et y a des mauvais, c'est pas la référence à la race qui va te donner de la crédibilité, c'est sa qualité d'homme et dans tous les milieux, c'est comme ça, même parmi les gitans. Moi je connais de Reinhart en qui on peut avoir une grande confiance et puis des, j'en connais d'autres tu peux douter quoi. C'est pas une référence, le nom la racine familiale n'est pas forcément une référence. Je pense qu'il y a certains groupes de famille que l'on sait, que l'on connaît qu'on sait qui sont des gens très sérieux et qui sont des gens de référence, à référence et dont la famille à 95 % sont des gens de référence, je dis 95 pour ne pas dire cent pour cent, pour garder une certaine réserve, et il y en a d'autres on sait pourtant c'est la même famille, on sait que ce groupe-là, il vaut mieux se méfier quoi, et pourtant c'est la même famille, c'est des cousins entre eux . Mais c'est un groupe familial, on sait qu'il y a quelque part par là une brebis galeuse qui a entaché la réputation d'une famille quoi. Même s'ils portent le même nom »

« C'est assez systématique de faire l'analyse, au comportement, aux expressions dans le langage, dans la communication, t'as vite fait l'analyse, tu sais à qui tu as affaire. C'est un sixième sens en quelque sorte. Je crois personnellement que le tsigane en général, puisqu'il manque d'instruction, de scolarisation, est doté d'un sixième sens psychologique qui lui permet de ressentir certaines choses que d'autres ne ressentent pas. Et ça, j'en suis convaincu, et je l'ai vécu moi-même personnellement, je ressens des choses aujourd'hui, ça fait quarante-cinq ans que je vis en milieu manouche, je vis pas seulement en les approchant une fois par semaine mais je vis à cent pour cent, je suis devenu plus manouche dans ma vie que gadjo. Dans le sens où je suis imprégné de cette mentalité, et bien je ressens qu'il y a des choses que

l'on acquiert en contact avec les gitans et qui nous permet d'avoir une analyse, une compréhension, une finesse, un sixième sens pour comprendre certaines choses que l'on comprend et qu'un gadjo ne comprend pas, ça, ça existe j'en suis convaincu. Oui ça j'en suis convaincu, et un petit manouche qui ne sait pas lire et écrire va avoir un sens de la psychologie extraordinaire. D'abord c'était les meilleures tireuses de bonne aventure, les femmes en trois minutes, elles en deux phrases elles comprenaient toute la vie de la bonne femme à laquelle elle étaient en train de tirer la bonne aventure. Et puis elles étaient capables de lui raconter n'importe quoi »

« La parole éveillerait ce sens, développerai ce sens, de toute façon, la critique et la parole quand on la critique, en quelque sorte développe la psychologie, la psychologie naturelle. Parce que quand on est là, qu'on écoute, on apprend des choses, on apprend comment manipuler le verbe, comment manipuler la parole et en définitive, c'est cet apprentissage, ce naturel de l'analyse psychologique, qui existe chez l'individu, tu comprends ce que je veux dire c'est à l'écoute, tu connais l'individu, tu sens l'individu, tu ressens les choses, tu vois les choses et cela développe en toi ce sixième sens de la psychologie, de l'analyse psychologique. Je crois que la parole, elle n'est pas toute porteuse de la, de ce sixième sens qui fait que les gitans en général sont dotés de beaucoup de psychologie mais elle est un facteur qui entre en ligne de compte. C'est le seul moyen de communication et d'expression. On va manger notre grillade ... »

Homme, grand-père, père, 43 ans, le 25 février 2010.

C'est quoi le respect ? « Le respect, maman, le respect c'est plein de choses. »

Différence entre respect vers les voyageurs serait identique au respect des sédentaires ? « Je pense que c'est pareil, qu'est ce que tu comprend toi ? »

Est-ce que tu sais comment fonctionne le respect vers les sédentaires ? « Non, vers les sédentaires pas très bien, non. Mais par contre vers le « monde » comment ça marche ? Par exemple pour un vieux, pour une vieille personne, et ben, il y a une politesse totale, et ça peut être dans n'importe quel domaine. Chez le peuple manouche, il faut le strict minimum, le respect pour chacun, pour chacun d'entre nous, ça dépend sur quoi, normalement, dans la majorité, c'est le respect total pour les vieux, déjà pour une vieille personne déjà, par exemple, on va pas manquer de respect, même si une personne nous dit c'était comme ci et comme ça, si c'est une vieille personne qui le dit, t'as raison Kakou, c'est vrai. C'est pas qu'il a tort, mais s'il a raison, et que toi t'es sûr que t'as raison, et que t'as tort en fait, mais d'autres personnes, et ben, ils peuvent croire que, ils peuvent se penser, et ben non, il a tort.

C'est pour parler bien, pour parler dans la droiture, il a raison, il faut donner raison, à une vieille personne c'est important. »

Même s'il avait pas raison, on peut pas dire qu'il avait tort ? « Ah ben non, ben non, c'est une grande chose. S'il a raison, il faut donner ce respect, un respect c'est ... Un respect c'est grand. J'ai connu des vieilles personnes que j'ai eu toujours du respect pour eux, ils auraient dit une connerie, ils auraient dit c'est comme ça mon fils, j'aurai jamais dit non, pour le mettre ... Pour le contraire, mais s'il a raison, je lui donnerai raison. Pourquoi ? Dans le premier temps, c'est le respect. Le respect, c'est une vieille personne, d'un mot qu'il a tort ou raison, il a tort ou raison on ne dit rien, un jeune doit pas manquer de respect.

Pourquoi ce respect vis-à-vis des anciens ? « Parce que c'est des vieux, et des vieux dans le peuple manouche, y en a très peu, et ça sort de culture des parents, les parents, si t'as bien été éduqué par les parents, pas au point de vue lecture, celui qui l'a tant mieux, mais au point respect des parents qu'en ils te donnent des bonnes manières, à pas dire ci ou pas dire cela, ou pas dire des gros mots, déjà quand on a ça à la base et ben on a une grande majorité on respecte pour les autres aussi. Je pense que c'est très grand. »

Les anciens vous les gardez vers vous le plus possible, vous ne les mettez pas en maison de retraite ? « Non, non, non parce qu'on aime bien les avoir avec nous, jusqu'au dernier moment possible, de les foutre de côté, non on peut pas les ignorer, c'est, c'est pas que c'est la culture, mais bon, on sait qu'un temps ils cesseront de vivre, le peu qu'on les a, il faut les garder jusqu'au bout. C'est pas simplement une question de respect, c'est de les avoir jusqu'au dernier moment. Comme B. son père, son père, 88 ans il avait, 96 ans tu parles avec lui, il a un respect pour toi, il t'aurait dit jamais un gros mot ou quoi que ce soit, même à un enfant il parlait avec un respect, il envoyait jamais balader un enfant. Pourquoi, à la base malgré qu'il était vieux il avait un respect pour les jeunes aussi. »

Celui qui est en dessous doit le respect à celui qui est au-dessus, un ancien n'est donc pas obligé de marquer du respect ? « C'est vrai, je dirai il a vécu longtemps ; maman, il a connu les déportations de guerre et tout, il a connu les vieux dans sa famille aussi. Et puis, ils avaient des cultures, ces vieux-là, pas trop comme les jeunes aujourd'hui, c'est vrai faut dire la vérité, les anciens ils avaient la chose que nous on a pas, c'est sûr. De marquer le respect pour tout le monde, malgré son vieil âge. Il était assis, on lui donnait à manger, moi je lui donnais des petits morceaux pour qu'il mange, parce que, parce que tu vois il digérait mal, tu vois. On lui donnait à manger, et chaque morceau que tu lui donnais, ou que tu lui approchais vers lui, et ben il te remerciait toujours, il disait « tu al kamlo », t'es gentil, il disait « j'ai bien connu ton père, tes parents, c'était pas n'importe qui, ton grand-père, il était comme ci, comme ça, c'était un grand homme », oui. »

Peut-être est-ce pour cela que l'on respecte les anciens, c'est parce qu'ils ont le souvenir ? « Ah oui, ah oui, moi je l'aimais, je te le dis franc, je l'aimais comme mon père, ce vieux, comme un père exactement pareil. B. j'ai un respect comme mon père, pourtant il a pas l'âge de mon père. Pourquoi ? Parce que y a la simplicité dans le départ et ça joue avec tout le reste ça, tu vois ce que je veux dire, les hommes qui sont trop coté, ils sont cotés avec les cotés, mais ceux qui restent dans la simplicité et ben on y est obligé d'avoir le respect. Même une personne que je rencontre dans la rue, que je ne connais pas et ben, une vieille personne, si c'est une femme ou un homme, Kakou, Bibi ou c'est signe de respect, malgré que tu connais pas, et y a le contact aussi avec le jeune, l'ancien parle, il se met à la hauteur du jeune aussi. »

Quand on donne du respect à un plus jeune, est-ce chercher à le rassurer ou est-ce en faire son égal ? « C'est un signe de respect. »

Normalement, dans un groupe, des hommes parlent, un jeune n'a pas le droit de s'insérer ? « Selon la discussion, avec eux, par exemple, deux qui discutent, par exemple, oui, on peut l'accepter, c'est pas qu'on est obligé non plus. Mais vis-à-vis de l'autre on peut accepter de discuter avec l'autre. »

Lorsque je parle de jeune, c'est vraiment un jeune garçon ? « Dans ce sens-là, dans ce sens-là, on peut l'envoyer balader si on veut oui, parce que si c'est vraiment jeune, comme tu dis, il a pas à discuter dans les conversations. C'est pas l'histoire de regarder ou que ça le regarde pas mais c'est pas ça, à partir d'un certain âge il n'a pas, il n'a pas à discuter dans des conversations sérieuses, non. Moi, j'ai mon gamin, qui a neuf, dix ans là, je sais pas si t'as pas remarqué, quand je discute avec des hommes de mon âge, quand il vient couper en travers, je le fout dans un coin, tais-toi, arrêtes tu parleras après, il a son dernier mot, pas le premier, malgré que c'est mon fils. Pourquoi ? Parce que je veux pas qu'il coupe une conversation, si elle est importante ou pas importante, dès l'instant qu'il y a quelqu'un en face de moi, qu'il est de mon âge ou bien plus vieux, je veux pas qu'il coupe. S'il passe au travers, je veux pas, il fait le tour derrière, il passe pas devant. Pourquoi ? Parce que c'est signe de respect aussi, le respect veut dire quelque chose. »

Est-ce que l'on marque le respect, au sein de la famille, envers les éléments les plus proches ? « C'est pas la même chose, je pense parce que des fois dans sa propre famille, on peut s'irriter, c'est vrai. Peut-être on peut s'irriter, pense que ça n'a rien à voir, je pense pas que c'est pareil, la famille c'est une chose, les vieilles personnes anciennes, c'est une autre chose aussi, ça fait partie de la même chose tout ça, mais ça veut pas dire qu'on a le même respect. Parce que y a des familles qui s'engueulent, et des fois qu'ils ont pas le respect, y'a

des fois avec des anciens, on peut discuter bien, avec la famille des fois ça peut être le contraire, mais en partie, également, il faut dans la famille marquer le respect, oui. »

Plus c'est éloigné dans la famille, on marque du respect ? « Ben bien sûr, tu les vois pas souvent comme tu dis, et peut-être vis-à-vis des plus jeunes à part pour les vieux, on n'a pas l'occasion de se voir souvent, c'est pas à un vieux de venir vers un jeune normalement, c'est toujours l'inverse, et vis-à-vis qu'on se voit pas souvent on s'humilie davantage pour aller dire bonjour, se faire la bise ou s'excuser ou toucher un petit mot, tu vas lui dire, par exemple « je m'excuse on s'est pas vu bien souvent j'ai pas pu venir te voir, je m'excuse ou je te demande pardon, parce que j'aurai pu venir depuis le temps », on marque déjà cela dans le départ, on reconnaît que on n'est pas toujours à la hauteur du côté de la famille. On se voit pas souvent, déjà dans le départ on devrait se voir plus souvent pour pas que des paroles () sortent pas de ta bouche, mais quand on est loin, ça nous oblige à montrer encore plus de respect encore, hum, c'est vrai, tu as raison. »

Le respect ressemble à une clé de contact, est ce que le respect permet à tout le monde de rester ensemble ? « Y a un lien, oui ensemble, des fois quand on se trouve dans un grand rassemblement, 100 caravanes, 500 ou 1000, ou 5000, y en a plein qu'on connaît pas au milieu. Mais quand on est réuni, par exemple, pour une chose, c'est vrai que on est là pour le respect. Et des fois quand y a des choses, une bagarre, on sait jamais, ou une engueulade, ça arrive, y a des fois souvent de fois, on ne dit rien parce par rapport qu'à côté y a des personnes qu'on connaît très bien parfois, on dit rien des fois on s'écrase parce que, bon, vis-à-vis à des gens qu'on connaît très bien, pour pas, bien que c'est des choses qui sont à côté, des fois on ne dit rien. Des fois on reste muet comme un carpeau, comme on dit, c'est pas parce que c'est une personnalité, c'est plutôt des gens qu'on connaît, c'est signe de respect pour ces gens-là, ben des fois on s'élève pas pour faire quelque chose, malgré qu'on est des grands groupes parfois, malgré qu'on se connaît pas parfois vis-à-vis qu'il y a une personne qu'on connaît très bien alors au lieu de s'irriter, on ne dit rien, à cause de ces personnes qui sont ici, ça répond pas vraiment à ta question ? »

Tu voyages, t'arrives sur une place, tu connais personne, que fais-tu ? « On a une approche quand même pour ça, malgré qu'on se connaît pas on a ... Déjà quand on se voit au premier repère en vue comme ça, bon on fait un signe de bonjour de la tête comme ça, souvent de fois, et on s'approche, on essaye de se serrer, au moins, la main, de discuter : « d'où tu viens, vous êtes d'où, patati, patala ,» déjà on a ce contact-là, mais de tourner la tête de pas dire bonjour, quelqu'un qui se renferme, déjà y a pas de politesse même que tu connais pas en face, déjà y a pas ce truc-là c'est pas bon. »

Dans cette attitude, de ne pas faire un minimum pour établir un contact, on fait affront ? « On fait affront, c'est vrai, c'est vrai, c'est vrai, oui on fait affront. Si on se fout dans un coin, par exemple, si quelqu'un veut, qu'il a l'intendance de venir, qu'on se voit sur une place où s'installer, qu'il y a d'autres gens qui sont là-bas, ils tournent un peu autour, ils essayent de dire bonjour, de s'approcher pour discuter et puis si vous tournez tout le temps le dos, ou si vous vous laissez approcher par ces gens-là et que toujours renfermés, et que vous avez une mauvaise attitude, et puis heu, vous voulez discuter avec personne, vous êtes renfermés. A ce moment-là, c'est vrai qu'on peut faire, on peut faire affront pour les autres, oui. En quelque sorte chercheur de guerre ou chercheur de misère, et là y a aucun respect, que ce soit un ancien ou un vieux ou n'importe qui vient je pense c'est la même chose, mais ça c'est veut cela, ça existe hein, ça existe. »

Une conversation d'homme, normalement les jeunes ne peuvent y entrer et couper la parole, quel est le sens ? « Non c'est pas normal, bien sûr c'est couper une parole, oui, comment t'expliquer ça : quand ils viennent au milieu comme ça, ça coupe une conversation, tu vois pas le monde. Malgré que c'est une histoire qu'on raconte ou n'importe quoi, ou des choses importantes, par exemple, ou des choses plaisantes entre hommes, ou des choses qui concernent des hommes, assez vieux en âge par exemple, hein, pas des petites questions inutiles, ça peut-être des choses importantes. Un jeune, dans un premier temps, il va s'emmener, il va couper en travers, il est conscient quand même, un jeune de 15, 16 ans de venir couper une discussion, en discutant des hommes, quatre, cinq hommes. Il sait bien que il s'amène au milieu, discuter devant, il est conscient quand même à 16 ans, il est conscient qu'il vient faire une entrave à la discussion, il vient embêter des gens en train de discuter, des gens, des gens de 50, 60 ans par exemple, ou même 40 ans, un gars de 16 ans il pourrait être son fils. Il a pas à couper une conversation, qu'il a son père, par exemple, qu'est là dans la conversation. Déjà pour le père il n'a pas de respect, vis-à-vis de ses amis qui l'entourent à lui. »

Son père donc se sentirait mal à l'aise ? « Ah oui, bien sûr, si le papa il a un peu de caractère, il peut lui en plaquer une, et l'envoyer balader, oui, devant tous ses petits amis, à l'autre. »

Le père peut se trouver aussi confronter à son manque d'éducation, à cause de l'attitude de son fils ? « Oui, aussi, oui aussi, c'est une bonne question. Si le fils vient comme ça, tout brutalement, discuter comme ça de quoi que ce soit, d'appeler son père malgré qu'il soit en grande discussion, peut-être le père n'a pas fait son travail en étant petit. Oui, c'est possible, ça aussi ça joue, normalement si le fils connaît son père, si le père lui a appris comme il faut au fils, appris élevé plutôt. Il n'a pas à venir l'interrompre, il peut se dire,

« mon père n'a pas fini de discuter, j'ai pas à venir l'interrompre, hein, parce qu'il va me crier dessus, je vais pas aller là-bas malgré ma mère l'appelle ou maman l'appelle, je vais pas lui parler, je vais pas le déranger, moi. » Là le fils réagit bien, mais maintenant qu'il vient dans une conversation, qu'il vient l'embêter, c'est autre chose, c'est qu'il en a rien à foutre et puis bon il vient, il vient pour couper une conversation, et puis il n'en a rien à foutre de qui c'est qu'il y a en face. Normalement, c'est pas bon, il peut se trouver mal, le fils, Seigneur. »

Connaît-on des personnes qui ne marquent pas le respect mais que l'on conserve dans le groupe, pourquoi ? « C'est une bonne question, enfin c'est pas évident à répondre. Moi je connais des gens, je vais parler pour moi, moi je connais des gens que je connais bien, j'ai du respect quand même pour eux, ils ont du respect pour moi. Mais pour certains, comme tu dis, on peut être dans un groupe de plusieurs personnes, malgré que j'aie du respect pour les gens qui m'entourent autour, des fois je côtoie des gens qu'ils en n'ont rien à foutre des amis que je côtoie par exemple, c'est ça que tu veux dire. »

Le J. il n'a aucun sens du respect, certains le qualifient comme étant de la merde, pourtant il ne semble pas rejeté ? « C'est vrai, c'est vrai, j'entendais le M. dire déjà une fois, si c'est vrai ce que tu dis, « c'est un guignol, patati, patala, » mais quand ils se voient ensemble, ils se sentent bien ensemble, il va pas lui dire en face hein, pourquoi je ne sais pas, peut-être qu'il aurait une attitude qu'il peut penser ça de lui, mais il fait partie quand même dans un groupe, et qu'ils sont pas trop respectueux quand même, ils font partie quand même du groupe, c'est vrai ce que tu dis. »

Est-ce que le respect n'oblige pas à taire les critiques, parce que cela peut être considéré comme un affront ? « Sûrement ça lui ferait mal, oui. Ben, écoutes moi, déjà, moi je le connais bien J. lui ou un autre, heu, mais si il serait comme tu dis, si serait guignol, je lui dirais pas quand même. Pourquoi, parce que ça me ferait mal, parce qu'après je sais qu'il a un bon cœur au fond, peut-être il est peut-être tricheur, t'as vu, mais au fond de lui, il a peut-être quelque chose de bon en lui, et c'est ce que j'ai ressenti toujours en moi vis-à-vis de lui, que il est pas sauvage, il est pas chien, peut-être il est pas au top, hein, comme tu dis, mais il a une partie qu'est peut-être valable en lui encore, mais l'autre partie qu'est pas valable en lui, je lui dirais pas quand même, « t'es un guignol », ou t'es des gros mots quoi. Mais moi je lui dirais pas en face, pas de peur d'avoir une bricole, mais c'est vrai j'en connais plein, par exemple comme T. t'as vu, ou je te dis simplement des mots, mais B., c'est un gars, sérieux, sérieux, heu il a fait beaucoup de saloperies, sa femme a fait beaucoup de saloperies, mais dans l'ensemble je peux pas le détester, je le respecte quand même, malgré tout ce qu'il est. Si je le vois dans la rue, je vais y penser, hopf, c'est une sale tête celui-là, je lui tourne la tête, je peux pas faire ça. Je suis obligé, c'est pas une obligation, mais s'il a le respect que je connaissais

bien avant, et que maintenant il déchéancé, et bien ça me pousse quand même à y aller lui dire « bonjour, et comment tu vas, patati, patala. » Bon déjà dans le premier temps, c'est un contact et puis c'est un respect vis-à-vis, hein, je vais pas lui dire « avant t'étais bien, et maintenant t'es un guignol, va te promener, t'as plus rien en moi, j'ai plus rien en toi, ça ne m'intéresse pas, » tu comprends. »

Les paroles peuvent marquer le respect, mais peut-on manquer de parole, quels en sont les effets ? « C'est vrai, moi j'ai fait confiance à des gens, pourtant que je connaissais très bien, j'ai eu des défaites, des déceptions envers eux, et je pensais jamais que ça aurait été comme ça, et pourtant j'avais une pleine confiance dans ces gens-là. Et j'ai été déçu, j'ai été déçu, et ça m'a fait mal, beaucoup mal. Par la suite, c'est vrai que le respect n'est plus le même, on se dit en nous-mêmes « bah, il a qu'à aller se faire voir, j'en ai rien à foutre de lui. » Voilà ce qu'on se dit, à ce moment le respect descend, c'est pas ce qu'on lui en veut pas, pas du tout même, mais ça nous fait ni chaud ni froid. Pourquoi, parce que on a été déçu par les personnes, quand on a été déçu automatiquement, y a plus le même amour, pour commencer. L'amour diminue, et puis le respect va avec de toute façon, quand on a du respect pour quelqu'un, y a de l'amour qui va avec. Si on n'a pas l'amour pour quelqu'un on a moins de respect, on le déteste, on le haït, et risque à brûler des cierges pour qui ... c'est vrai ! »

Marquer le respect, est-ce que c'est être digne que de marquer le respect envers quelqu'un ? « Moi je pense le respect, il va avec la dignité, j'en suis sûr, la dignité c'est la franchise d'un homme, ça va avec, la franchise d'un homme, la dignité c'est d'être franc en toute chose presque hein, pour une affaire ou donner une parole pour quoi que ce soit, tiens demain matin je viens te chercher, et je t'attends huit jours ou quinze jours, ta dignité, bon un homme qu'est digne, la dignité veut dire plein de choses mais je pense qu'elle va avec la parole de l'homme et le respect ça va ensemble, ça va ensemble, c'est vrai. Y a plusieurs choses à dire sur la dignité, c'est grand, c'est très grand, mais je pense que la dignité va avec la personnalité de la personne, c'est très important, si on a pas de dignité on peut faillir à plein de choses. A plein de chose, un commerce et on revient sur sa parole par exemple, que l'autre y dit bon demain matin je suis là, je te donne ma parole, on fait des affaires. Finalement, y a pas d'affaire, y a pas de personne, y a rien du tout, bon c'est pas des hommes de parole, déjà, pour commencer. Et je pense la dignité, elle a quelque chose à voir là-dedans, oui la franchise et tout, je crois qu'on peut le mettre avec, c'est grand. »

Est-ce que le respect est une qualité propre aux manouches ? « Moi je crois que c'est une qualité qu'il faut avoir, ah oui, oui. C'est pas un truc qu'on apprend comme ça, c'est une qualité qu'il faut avoir, je pense oui, en étant tout petit déjà, vis-à-vis des parents, comme on en discutait tout à l'heure, de mener bien le garçon, pas le frapper, pas le rouer des coups,

mais bien lui apprendre tout petit, de respecter déjà premièrement son père, sa mère, et toute sa famille, ses oncles, ses cousins, , ses neveux, sa manmie, son grand-père, tout ce que tu veux mais par la suite c'est des choses qui s'apprend, oui, oui, moi je pense qui faut d'abord apprendre ça tout petit déjà, parce que d'une bête, on en fait pas un agneau le lendemain. Et d'un lion, on fait pas un ange. »

Puisqu'on apprend le respect aux enfants dès leur plus jeune âge, manquer de respect serait donc grave ? « Bien sûr, bien sûr c'est grave. C'est grave parce que tout petit enfant, enfin tout petit enfant, un gamin de dix douze ans qui commence à comprendre, tu vois qui veut dire des mots grossiers soit sur ses sœurs, soit sur son père. Y a des gens qui disent des mots comme ça déjà, j'ai entendu des jeunes garçons sur leurs parents dire des grossièretés terribles, y a pas de respect à la base. C'est méchant, c'est vilain, ils sont bien conscients de ce qu'ils disent, et bien souvent les parents les grondent, bien souvent avec des blessures importantes pour certains. Pourquoi ? Parce que y a pas de respect à la base, et le respect c'est grand, sûrement c'est grand, ça c'est des choses qu'on peut apprendre si l'enfant tout petit n'a pas de respect pour quoi que ce soit, qu'on ne lui a pas appris non plus, donc l'enfant il se mène comme il veut, et plus tard, c'est pas plus tard qu'il va s'y faire. »

Et surtout « pratsé gar » ? « Ah oui, il faut pas, il faut pas dire des paroles très importantes c'est vrai, y a des choses heu... J'ai des gamins, sur les sept gamins que j'ai, la petite je la compte pas, j'ai jamais entendu un de mes enfants comme nous, comme ça se fait chez nous de jurer les morts, par exemple, de dire des grosses paroles ou des petites paroles, tet tet (claquement de langue), chez nous ça se fait pas. Je les entends, je les corrige des fois, et je les corrige des fois assez sévèrement, c'est vrai. La fille de 17 ans, elle a jamais dit ça, une fois, elle a dit « Démon » sur sa sœur, elle a pris deux claques. J'ai pas été la flatter, et puis depuis là, ça ne s'est jamais plus dit. Si elle le dit par derrière les oreilles, et que j'entends pas, mais si j'entends, c'est même pas la peine. »

Entendre jurer les morts, cela fait quelque chose lorsque l'on connaît la portée de ces jurements ? « Bien sûr même que c'est pas pour toi, ça fait mal, parce que ces paroles ça devrait pas se dire. Heu, y a longtemps, y a en 86, 87, j'ai eu une histoire avec un cousin, il m'a juré d'entrée, il m'a juré fort, bien, il a mis tout, toutes les options si tu veux. Je lui pas dit, j'aurai pu lui dire, et je lui pas dit, je lui ai fait mal plutôt, mais je lui ai pas dit, j'aurai pu lui dire mais je lui pas dit. J'ai rencontré son frère, il m'a dit « tu t'es engueulé avec mon frère, tu lui as fait mal, patali, patala, t'as vu, et vous êtes tous tombé sur mon frère. » « Non, je lui ai dit, j'étais tout seul, et je l'aurai pas fait s'il m'avait pas juré ton « phral », je l'aurai pas fait. » Et quand il a entendu que c'était vraiment les paroles qu'il m'avait dit, il voulait trépaner son frère, et moi je lui ai dit, en retour je lui ai pas fait, il m'a remercié . C'est de

notre famille, ou ma famille y en a qui répétons, si un jure une fois l'autre jure mille fois, et je l'ai pas fait pas, pas une fois, je lui ai fait comprendre ça à l'autre, et l'autre m'a compris et il m'a remercié. Il m'a dit « Ce que tu as fait là, t'as bien fait, si il a dit ça, t'as bien fait, si il a dit ça. » Il a dit « T'aurai du le prendre, t'aurai du le crever encore davantage .» Et j'ai pas voulu le dire en retour, parce que j'ai compris que c'était important. C'était important. »

Jurer les morts, c'est d'autant plus important parce que cela concerne des gens qui ont été des anciens, la plupart ? « C'est vrai, c'est vrai, c'est vrai, ça m'arrive de déconner, de plaisanter mais jamais de dire des paroles comme ça, jamais. C'est vrai, une langue elle dit beaucoup de choses, c'est le seul membre qui discute le plus, je crois c'est ça. Mais la langue peut dire beaucoup de choses de vilain, elle peut sortir beaucoup de bonté mais beaucoup de saloperies. Le Seigneur dit que la langue c'est un serpent, c'est une vipère, c'est la langue fourchue qui dit pas mal de chose, et la langue c'est un petit membre qu'on maintient pas comme on veut. Quand on s'irrite, qu'on se met en colère, on peut dire des choses que si t'as pas de cheveux, les cheveux ils poussent. Tu vois ce que je veux dire, elle peut être méchante, vraiment vilaine à faire. »

Ton frère t'as récemment « cultuellement » piégé, comment juges-tu son comportement ? « Ben c'est plutôt le respect, c'est pas qu'on avait joué avec moi, du tout, c'est plutôt du respect. Bon à la base y avait pas de respect, tout est venu par-là. Faire un repas avec eux, il y avait des choses que je devais pas goûter, je lui ai demandé, il m'a dit non, non, il m'a dit « tu vas où, t'es fou, non ! » Bon c'est mon frère, à part M. c'est lui l'un des plus vieux, alors je l'ai cru, j'ai pas cherché à comprendre. J'ai mangé et tout, et puis quand j'ai été travaillé avec mon autre frère, mon autre frère m'a expliqué c'était comme ça et comme ça. « C'est pas possible » je rentre à la « maison », et ils étaient en train de faire une grosse grillade, et il m'appelle. Je lui dis « excuses-moi », pourtant je lui ai parlé poliment, je l'ai pas envoyé se balader, je lui ai dit « excuses-moi, ton manger j'en mange pas, j'ai encore des sous pour m'acheter un peu de viande. » Alors il me dit c'est comme ça, c'est comme ça, je lui ai dit tu le savais, je t'ai demandé et tu m'as dit non, c'était pas comme ça et c'est comme ça finalement. Donc, ça m'avait mis en colère, vraiment mis en colère, après je l'ai insulté, c'est vrai que je lui ai fait la demande aussi, j'aurai pas dû, c'est vrai, c'est vrai, bon je lui ai fait des excuses. Avant de faire des excuses, il s'est mis beaucoup en colère avec moi, et puis il était là et là pour se battre avec moi. Bon ça s'est calmé, bon j'ai resté quatre, cinq jours, trois, quatre jours sans le voir, mais ça me faisait mal dans un sens, ça me faisait mal, malgré qu'il avait totalement raison, pas sur certaines choses. Mais pas de lui dire ce que je lui avait dit. Deuxièmement, ce qu'il m'a fait manger, j'aurai pas dû, mais c'est pas de ma faute, je lui ai demandé il m'a dit non, pas de problème. Et il y avait un problème finalement,

et ça j'ai pas accepté, ça m'a fait mal, très mal, il m'a menti premièrement, deuxièmement vis-à-vis de moi, il n'a pas eu de respect. Le respect, il y était pas, il m'aurait dit : « mon frère, c'est pas pour toi ça, excuses-moi mais je veux pas que tu touches. » Cela aurait été bien, donc il m'a fait mal vraiment. Et trois ou quatre jours après, malgré que j'étais en plein dans mes raisons, j'ai été le voir, j'ai frappé à sa caravane, j'ai été lui serré la main et je lui ai demandé pardon. Quoi que premièrement il y avait un respect parce qu'il était plus vieux que moi, et que c'était mon frère, deuxièmement j'avais trop parlé et je lui ai demandé pardon pour ça. Y avait un manque de respect, j'ai été lui dire « je te dois le respect, je m'excuse. » Il l'a bien accepté, il l'a reconnu, il s'est dit bon ce qu'il m'a dit, il s'en est excusé, vis-à-vis il a dû se dire il a du respect pour moi, sinon il aurait jamais venu. Le signe de respect, c'est ça, ça était fait spontanément, vite fait. On a tout cicatrisé, on a tout arrêté, et aujourd'hui c'est reparti à nouveau. J'ai juste un petit peu de recul, c'est vis-à-vis de la nourriture par exemple, je mange pas avec lui. J'ai pas fait de promesse, j'ai pas fait de jurement, mais pourtant je pourrai te dire pour qu'il comprenne que je suis sérieux. Pour qu'il puisse comprendre en lui, et dans sa tête qu'il dise : « s'il mange pas avec moi, c'est que j'avais fait mal aussi » qu'il comprenne aussi sa faute. Je vais pas dire, parce qu'il n'en a pas fait, aucune, mais pour qu'il comprenne, qu'il dise « il a eu du respect envers moi, il est venu, moi j'ai pas eu de respect pour lui » là c'est ce qu'il doit penser, il a dû se le penser. »

Par contre, à la suite d'un conflit ancien, on peut redonner du respect. Je pense à la situation de B. gravement malade, malgré des rancunes entre ta famille et lui, tous vous êtes allé le voir ? « Déjà comme tu dis auparavant qu'il y avait eu des petites représailles, maintenant c'est fini avec lui et c'est pas parce que aujourd'hui il est malade par exemple de m'approcher davantage de lui ou de comprendre. Non, non, bien avant qu'il soit malade ; j'avais fait la paix avec lui. J'ai toujours du respect pour lui malgré qu'il était comme bon (alcool). On comprend qu'il est vraiment malade. Bon, ça nous donne davantage de respect pour commencer, et ça nous donne à chacun d'aller discuter avec lui, puis bon de s'approcher le maximum de lui, parce qu'on sait, enfin y a de l'amour ici, y a de l'amour et du respect aussi. Mais à la base, si y en a qui viennent le voir à l'hôpital, par exemple, ou chez lui c'est qu'il y a encore quelque chose de bon, malgré que, qu'il était pas très bon par moment. Bon, il avait « juré » mon père, j'ai voulu le taper d'un coup de poing, j'ai pu, enfin on va pas discuter de ça ... »(on est pas là pour relater l'incident, je le connais)

Le jour où cet homme partira, chacun sera en bonne conscience avec lui ? « Oui c'est vrai, vis-à-vis qu'il est malade aujourd'hui, les gens ils essayent de l'entourer. Pourquoi ? Parce qu'ils l'aimons déjà, et même par exemple si des personnes le connaissent pas, une personne peut dire « bof je l'aime pas, moi je le connais pas moi. » Mais vis-à-vis qu'il est

avec d'autres gens, il peut venir en signe de respect pour lui aussi, toujours oui, plus que normal, plus que normal parce que cette personne là, elle a une maladie importante et avec cette maladie là, ça fait, ça fait approcher ceux qui l'entourent, qui le connaissent quoi. »

Conversation autour de table avec Tinoir, août 2005

« Du gros plant il vend là-bas, du vin épais, oh la, la, t'en mets un peu sur le verre, tâché après, quel vin mais ... Non il fait du gros plant, sans traiter, sans rien, bio tu veux dire. Des fois on y va vers lui, il dit tu veux aller où à la cave ou au jardin. Tu vas à la cave, il te donne du vin, tu vas au jardin, il te donne des légumes tout ce que tu veux. Papou il y a téléphoné, t'as vu les crockers, il dormait les carni plein, il y allait le soir, dans le J7 l'autre, tiens ça va t'y Lucien, oui toujours il lui parlait, tiens donc parles avec le gars sur Joël, aller hop par là. Fais donc un tour, je vois bien que tu veux bien. Lui il y allait là-bas, lui, voilà les carni, crac, il jetait dans le camion, l'autre fermait. Bon t'as qu'à me mettre un litre Lucien, tiens on va aller, bon oui d'accord. Une vieille gadji dedans, o yé maman, maintenant elle est mouli, elle est. Y a des têtes de mulets, Seigneur, si il y avait pas, aller, on va dire, si y a pas quinze ans qui sont là-bas vers Mario, (ah Mario) ils savaient mis dans les fils de fer, et les avait pendu là-bas, je sais depuis combien de temps, Seigneur qu'ils sont sur le mur les bédés. Des têtes de mulets, tu sais des poissons, ils descendent toutes les années en Loire, ils venent, ils les avaient pêché lui ... La tête oui, (Mario qui fait ça) Ova ! J'ai dit ça à qui, il va pas vers Mario. Ah bien, c'est pas trop ses coins là-bas, dike, l'autre jour je l'avais vu sur, la limite c'est Chalonnes, il va à Chalonnes, il monte direct vers en haut, comment ça s'appelle, vers Saint-Quentin, Beauze, Neuville, Tours après hop Chemillé, comme ça. Loin il va, l'autre jour, Minouche, là, ça fait un moment, un an, je lui dit, je marche en sortant de Cholet, il me dit mes morts, je vois Nanane qui sortait avec Mario de Cholet, j'arrête, je me mets sur le côté, j'ai été faire les commissions dans le bourg là, il redescendait sur Chemillé petit à petit. A pied, ah bien Seigneur, tiens une semaine tu le vois à Cholet, l'autre semaine qui commence, tu le vois pas loin d'Angers. Nounoune, Seigneur, des fois il partait de Chalonne, il passait la Jumelière, Chemillé, Gonord, Viais, et tu sais après heu, ah non mais si, tu connais, les p'tits bourgs après de l'autre côté là-bas, heu Chante-Loup, Chante-Loup des Bois, heu, jusque là-bas il y allait, deux jours comme ça. Il va loin, (toujours à pied) Toujours à pied il est. (Je connais ?) Des fois il venait vers nous, t'as dû le voir, je sais pas. Non il y était pas, il va pas par là, par là-bas il reste. Partout, un petit peu le Maine et Loire il fait, je

l'avais emmené, il voyageait il y a bien longtemps avec Noël, dans le bord de la mer il l'emmenait, et puis au hasard il se trouvait vers nous. Il venait juste de venir, mais nous dans les jours qui allaient venir on devait partir de l'autre côté de la Vendée, vers Minouche et puis de la Vendée, fallait qu'on vient jusqu'à Saint-Nazaire là-bas avec les voitures, nous on s'en fouté. On avait couché une nuit dans la Vendée, Minouche qui dit où qu'on va, il était rendu sur Valette, Clisson. Quand on venait sur la place, il partait, dans la Vendée, après on attelle, on va Valette, Clisson, je crois qu'on a fait, on a couché une nuit, deux jours, on met du gas-oil dans les autos, direct là, tu sais bien heu, Saint-Nazaire, ça l'avait trouvé étonné, tu sais, où qu'ils m'emmenont kalal. Ah c'est là qu'on a vu le bateau du Queen Mary, bien juste, tiens regardes, le bateau, je vais te dire, plus loin que l'auto, et nous bien arrêté juste avant, toute la journée t'étais pas tranquille, tu vois bien, des coups de marteaux, les gadjé, ils travaillaient dessus. On s'en foutait de ça nous. Après on le voit, il était presque fait, on viens vers nous, on vient de par là-bas, il s'est désaoulé et puis il avait parti, et on le voit après en télé, y avait eu un accident, c'était passé sur, quinze morts qu'il y a eu, et bien tu vois la passerelle, Bertrand là, et bien la passerelle elle était loin de nous comme ça là. Et puis nous on était juste là, on a passé à côté, Seigneur, tu sais bien, y avait des klistés qui les gardaient, le bédo, le bateau, qu'est ce que vous faites ici là, on guette de loin, c'est pas ouvert qu'il dit, il dit c'est pas ouvert, tu sais bien, c'est pas ouvert pour visiter, c'est ouvert que pour le travail. Tu sais bien, allez dégagez ! On a parti.

Les gros bateaux qui il y a pas là-bas, qui vient. Ova ! Je vais un peu fort sur le café des fois, bien ça va, bien moi j'en avais bu vers la femme Nénette, ça tournait à trois, quatre pots dans la journée, mais c'était des gros pots, au moins cinq litres le bédo. Alors moi, j'allais vers les chevaux, je revenais un café, toujours comme ça, regardes bien, je venais d'avoir le permis, je dormais contre le cœur là, tout blanc, « o yé quel mal » je dit « Seigneur. A y est Seigneur, Baro Devel, je suis moulo là. » Et puis l'autre femme que j'avais, je faisais ça je pouvais plus parler, tu sais bien Bertrand, je pouvais plus faire ça dike, (une respiration haletante) Et puis je sentais mon cœur tout doucement, comme tu prendrais quelqu'un tu le déchires comme ça, dans lui, ça fait mal, tout blanc, Seigneur, je disais, « Baro Dével, qu'est-ce que j'ai katé ? » Je me suis mis tout doucement comme ça, je pouvais plus rien faire, Baro Devel, hein, voilà, je dis c'est un machin, des fois, cardiaque, je sais pas, je dit, voilà. Tu verrais la femme devant elle criait, je dis Seigneur attends que ça se passe ça, Baro Devel, je dis je la tue, après ouf, bien, tu vois bien. Encore papsé, un autre, ah yé, ah là je dis, encore plus forte, je dis ah yé, et bien là je suis mort, je dis. Allez, après Seigneur, ça a passé tout doucement, ah yé mais quelle peur, là. Ah bien là, et bien un peu plus je pourrai pleurer, même pour la première fois, j'ai pris l'autre femme, mon Bertrand, je l'ai pris par les jambes,

dans la voiture, le bois de lit c'était haut, comme ça, je l'ai pris par terre, quatre, cinq coups de pieds, va-t'en ! Mais c'était elle, tu vas voir, cinq, six heures ça m'a pris le matin, descendu dehors, il a fallu qu'elle aille vers son oncle se coucher. Tu vois pas sinon, j'avais peur, j'ai été au robinet, plein, de l'eau j'ai mis sur ma tête pour me dé réveiller, et puis j'ai resté là, après je voulais plus boire du bédou comme ça, plein. Guettes bien demander à la Chat, le matin, je m'est vu comme ça, encore une autre dike, ah yé alors là forte, tu vois bien ça m'a venu tout doucement, mais dans, je faisais un rêve, si tu veux là, dans mon rêve j'avais mal au dji, et bien ça n'a pas manqué c'était bien vrai ça. Par la douk, ça venait tout doucement, ça m'a dé réveillé, mais moi je rêvais que j'avais mal, mais c'était vrai mon Bertrand, oh yé tout doucement, oh yé Seigneur encore une autre là, mais ça dure un peu sur moi, faut pas que je m'affoles, si je m'affolerai là et bien je tomberai. Seigneur Bertrand, faut que j'attends, que je tiens comme ça, j'attends, j'attends, tu vois le cœur, touc, touc, touc, ah tu crois que c'est comme ça, à peine, tac ... tac ...tac Seigneur, l'autre et qu'est-ce que t'as eu ? Elle a pris un gant avec de l'eau, ça fait tchi à ce moment-là, j'ai attendu, mais une femme, elle m'a dit là, je sais pas si c'est vrai, il faut que tu vas dans un pharmacien, ou dans un médecin, c'est des petites pastilles, il faut que tu les mettes sous la langue, c'est comme de, de la menthe forte, bien ça doit être ça. Ah bien ça le fait, et puis ça fait mal aussi. Jamais le jour, ça rien, c'est avec là-bas, je venais d'avoir mon permis, et puis j'étais content, je boivais pas, c'est rare si je bois, mais je boivais pas, je dormais comme ça, mais le matin, contre le matin, vers deux ou trois, quatre heures du matin, c'est là que ça me passe, ça me réveille par le douk mais après je deviens blanc, et bien t'aurai dit qu'est-ce qu'il a eu kava ? Mais par le mal, tu sais, l'autre jour ça m'est arrivé, là ... Je sentais tiens comme ça, tiens touc, touc, touc. Par là-bas j'y avait été, mais par vers nous, c'est maman qui avait les papiers, une fois par là-bas j'avais plus de papier moi, c'est quand tu te fais peur qu'elle monte la tension, (ra gar i lone). Ma mère elle en avait du cholestérol, elle pouvait plus marcher. Maman elle en est bourrée.

C'est lui qui fait ça avec moi, et bien oui, tous vers nous mon Bertrand, soit malades du dji ou de la tension. Tu vois bien, Doti du cholestérol, du diabète, la tension, il a tout. Il a des varices à l'estomac aussi, tu vois bien l'autre, toujours il boivait, il boivait, bien toujours maman elle disait, bois pas tu vas être malade, et bien c'est pas la peine, bagarre, il voulait pas, et bien nous on disait quelque chose, et bien non, ah yé, fallait bien deux jours sans venir à la voiture. On dormait vers mon Papou, vers ma Manmie, toujours, ah oui comme ça, toute la journée il saignait du nez, du rat, du rat, du rat, après par la bouche, voilà. Je voulais, dike, il voulait pas aller au médecin, vas-y, vas-y, ah le médecin, non. Moi je vais vous faire dire qu'une ordonnance, il voulait pas aller, il va là-bas, ah la, la, les gadjé, hémorragie interne. Seigneur, les veines, vlam, vlam, elles pétaient dans lui, j'ai bien vu le dire, il était là-bas,

Seigneur, Digadon et maman, ils parlaient là-bas. Voilà, les gadjé aussitôt avec des machins spécial ils sont venus, pour le choc, je sais pas, ils l'ont emmené, il l'a échappé belle l'autre. Et bien je te dis franc, s'il boirai un petit peu de vin, il est foutu, mais voilà ce qu'il a, t'as vu, le gros Guichon, j'ai un frère celui qui est vers nous, il va pas aidé l'autre, encore eux, tu sais bien, voilà. Mais toujours mon père tout seul, tu sais bien, après les chevaux, tu sais bien, alors les piquets, ils les lèvent, alors des fois, tu sais bien, il lève des gros trucs lourds, pouf, un petit peu de rat, parce que y a une béda qui a moins de force, et bien paf, elle pète. Ah mais tous les années, ils en trouvent une ou deux, toutes les années, alors toutes les années, il faut qu'il pas une radio, radioscopique, qui passe par la bouche, tu sais bien une petite caméra. J'ai eu moi ça là, toujours y en a une ou deux qui restent, si on en trouverai pas pendant trois ans, des petits bédé comme ça, on arrêterai, mais tous les années on en trouve une ou deux qui vient, si vous laissez, après, tu vois bien, y peut y en avoir, une, deux, trois, après ils pouvent péter. L'autre, tu vois, des fois, des cuvettes de rat, Seigneur. Ah finis, il touche plus l'alcool. Ça fait au moins quatre que l'autre il boit plus.

Non, mais c'est même avant il l'aidait pas quand même, bien l'autre jour, il l'aidait, mais voilà mon père il est parti à Chatellerault, là-bas, vers la mère de ma mère, et puis ça doit faire neuf mois, six mois en arrière, elle est mouli avec le dji, le cœur avec ma Manmie, il était fatigué aussi, pas trop vieille mais fatiguée, elle a été là-bas, c'est normal, et puis il y avait des jeunes, d'autres jeunes mais pas comme nous, si tu veux, nous on va dans le bourg mais on fait rien, eux y allaient dans le bourg, ils tchoravaient une vagui, une auto quoi et puis allé vas-y ils s'amusaient, et puis alors lui, il a vu ça, il s'est fait entraîner, il faisait pareil, et puis là-bas, il y avait des filles un peu partout, alors ils se promenaient comme ça, il faisait, tu vois bien du bordel, alors il restait plus à la voiture, mais là il est venu vers Douay, non le bourg, tu vois bien, le bourg où qu'il y a Papal. Pour trois euros, il voulait s'acheter des affaires, non une petite, non sept euros, il voulait s'acheter une carte, il voulait, mais maman elle a dit, je vais pas donner des sous pour téléphoner comme ça, pour une fille, il voulait une fille de par là-bas lui, non je vais pas donner une carte pour téléphoner comme ça, vas chiner, tu m'aides pas elle dit, pour ça il a pris le couteau, il a grafigné toutes les autos, les nouvelles bédé comme ça, toutes. Les gadjé, là, ils l'ont pris, ils l'ont, les klisté, ils l'ont pris, ils ont dit maman faut qu'elle passe à Bressuire au tribunal l'autre jour, il l'a échappé belle. Pouvait pas aller en prison, c'était heu, alors c'était maman qui prenait tout sur son dos pour à cause de lui. Et voilà, il était tu vois bien, à mais des fois mon père il choppe dessus, il est foutu, des fois il tape pas, il dit tchi, il dira rien, il va venir aider, alors l'hiver c'est même pas la peine, pas de bois, alors il le maraverait, Seigneur. L'autre jour, je venais de, de, ah mais voilà elle me plaisait pas la place à Douay, t'as vu comment c'est tchiquelés là-bas, trop sale, ah non,

j'y vais pas m'arrêter là-bas, y avait mon père, je venais, toute la journée, il restait. Regardes le monde ils sont pas habitués comme on l'est nous, et bien, tu vois y avait la place qu'est là au bord d'une petite route, et puis en face, une petite route, tout le long de la route, tout de l'ormeau, comme ça. Tout, tout sec, di man là, alors la scie tout neuf l'autre, j'ai abattu quatre, cinq arbres des petits bédé comme ça là, je les ai emmenés, je les ai tous scié, voilà le tas, je les ai mis en dessous de la voiture, propre, oui, et bien y en avait du bois pour l'autre, mais le Guichon, là, pas de bois tu gèles et puis, des fois l'autre il dit tu monteras pas là, il vient pas.

(Douay-la-fontaine) C'est bien là-bas mais la place, ah la, la, non, tu vois le champ, il y a une grande route à sa tête, c'est Douay et Saumur, tu prends la route de Saumur, il y a un champ près de la place, ah mon p'tit frère des poubelles jusqu'à la route, ça vient, les saletés dans le champ qui volent, les chevaux dis, il les mettaient pas ses chevaux, loin ils les mettaient de la place, par là-bas où s'était pas sale, alors l'autre Biquette, gratt attachés là-bas, un cheval il va manger un bout de verre, bon pour se faire mal au pied, les bédé, tu sais bien, ils faisaient la ferraille, ils la jetaient par-dessus la barrière, derrière, je disais il est mort le cheval là. Ah non fouy ! Ah leurs harnais, jetés là-bas, il tombait beaucoup d'eau dessus, tu sais bien, elle faisait la boue, tu sais bien, ça faisait des jetées dessus, i chatt les petits harnais, pour ça que pour ne pas les donner à mon père, regardes ce qu'il fait le, tu sais bien, il a des bouts de bois à la voiture, tu sais pour attacher les chevaux, il les mets dessus, tu sais bien dessus, et puis il met la toile autour, avec des tendeurs il l'attache, pour que personne vient, au sec, dans la voiture des fois. Mais lui là, dételé bap, un mois ils restent là, un mois ils sont là-bas les harnais, ..., dommage hein, je connaissais un bon collier dans un village, on pouvait pas le prendre, si j'y vas je le prendrai bien pour vous, voilà comme il est kava, regarde ce qu'il y a en haut, tu sais bien où qu'il y a le chapeau, y a un cheval, tu sais bien, en bronze, la béda qui, tu sais bien en haut, comme une pointe en bronze mais tu sais, la tête du cheval dessus. Oh yé, maman, je le prendrai Doty, je sais il en a lui, il le voudrait mais où le mettre après l'autre, deux il en a, un dessous le bois de lit, et un pour le cheval. Son collier à nous, c'est un collier de labours, mais fin il est, mais dessus c'est, dessus c'est une petite plaque comme ça là, en carter ou en bronze qu'elle est, il y a une écriture dessus, avec des petites pointes dessus, quel collier kava, tout en cuir qu'il est. Léger, il est, il a que ça, que ça et puis un autre mais je voulais l'emmener, mais tu vas le mettre où, l'autre il va le prendre, il le voudra et après il va finir là-bas. Regardes ce qu'ils font les chiens, un chien tu l'attaches au collier, il fait ça et il se couche dessus, c'est pas de sa faute au chien, il est là. Ramasse bien tes affaires.

Tu vois la petite béda que je vous ai donné, la bride, Mousse elle voulait la donner là-bas, mais après une fois qu'elle leur a donné, elle va finir par terre, c'est pas la peine. Mousse elle a amené une belle petite bride, eux c'est bien encore, ils en prennent soin des affaires.

Une selle, l'autre jour, j'ai laissé, ah yé maman, rouge avec, tu sais bien, tous les accessoires qui allaient avec. Je les ai laissé, on était arrêté à côté, je l'ai laissé, la gadji elle a un Fjord. C'est beau un cheval avec des beaux harnais, ..., je sais pas si ça irait de la cire d'abeille dans les gros pots, ..., (l'autre, l'autre fois, kava tu te rappelles la ferme où y avait le poney qu'on avait tchorav le licol, oh yé il avait mis du beurre le gadjo, qu'il faisait le gadjo, il faisait du beurre, maman quel gadjo, tu sais bien les vaches elles mangeaient au bord du ruisseau, y avait de la menthe, le beurre, t'as vu tu prenais un bédo, de la menthe là, un chewing-gum à la menthe, tu mangeais un bout de beurre c'était pareil. Parce que les vaches elles mangeaient de la menthe, ah yé Bertrand, il mets pas ça sur le licol, kava là. Qu'est-ce qu'il a été faire là, le cheval, et bien le cheval tu l'approchais pas, j'avais beau lui dire tiens-le, le cheval il va se laisser périr de faim, il ne mangera pas, les bédé sur lui-même le cheval, il se demandé ce qui lui arrivait, il sentait le rance, tu vois bien.)

L'autre jour le cheval à nous avec Toto, un mâle c'était, toujours il courait, tu sais bien, il était jeune, toujours à bout de chaîne, toujours il cassait les licols, en fer dis donc, il va à la coopérative, des licols il voulait, et bien l'autre jour j'en ai acheté un vers vous monsieur, ils tenont pas là, et ben tu rigoles ou quoi, il l'a cassé le cheval à nous, tatcho, il se serait cassé le cou. Il va là-bas l'autre, il achète un licol pour les taureaux, en sang, tu vois bien, voilà les bédé, il va le casser, il dit ou quoi, Ah ça, t'accroches une auto avec, tu t'en vas, jamais il cassera, ah bien oui. On l'a mis, non, non, c'était plus les bédé, la chaîne, Doty attend bouges pas, pas loin de Chalennes, on était, on va au bord de l'eau nous, voilà la béda, une grosse chaîne, elle va pas casser là, fini. Tu vois bien, il tire, il courait ah ben arrivé à bout de chaîne, et bien il se serait casser le bédo, ah bien, laisse le faire, quand il en aura marre, il connaissait pas le coup encore, il était jeune, un an il devait avoir, quel cheval c'était, fini après. Un licol pour les taureaux on avait acheté, en sang, il s'était mis. Alors là, fini. C'est ça qu'il fait Doty à nous, une sangle il a pris, c'est des sangles pour monter, quand il fait les poteaux, tu vois bien ce que je veux dire. Ça fait la sangle et autour il prend un gros bout de cuir, et puis au milieu du bout de cuir, une grosse anneau, ah il met ça Doty, plus avec le licol. Il a peur des fois. (Pour ce genre de cheval, il faut attacher un bout de chaîne sous le licol, sur le nez) Il l'avait fait ça Papou.

J'en ai un vers un raclo, mais c'est le sulky de vrai, de course là, je vais l'emmenner, dans une semaine, deux semaines, il est là, si tout va bien. Non c'est moi qui vais l'emmenner. Et ben l'hiver approche, t'as vu aussi, mon Bertrand, je vais chercher mon autre petit

camping, j'en ai une autre quatre mètres, pas tout à fait, mais l'autre je vais monter une toile devant, tu sais bien pour l'hiver, j'en ai une kaya, tu sais bien tu l'a vu, c'est juste parce que on devait partir au bord de la mer, mais l'autre elle est trop lourde, tu vois bien pour tracter sur les grandes routes. Je prends l'autre pour l'hiver, et puis kaya, la petite, l'été. Elle va tourner là. Oui, on va chercher, on sera plus par là-bas. (Kamono et Sansonnet réagissent, ils prennent cela comme une volonté de chicaner) De toute façon là-bas, non, là-bas y a que trois cantons que je fait là-bas, des fois je fais Chemillé, mais j'ai trach, Touarcé, Chalonnnes. Autrement, si tu téléphones aux klisté de Chalonnnes, les klisté non, Touarcé, non, je suis plus vers là-bas, (la place elle est en haut) Et ben, en haut, maintenant elle est finie, non c'est fini. Non, les autres ils ont venus, y a du monde qui faisse les patrons, on a pas été élevé avec eux. Ils l'ont venus, ils ont trop tchorav de vagué là-bas. Tu vois bien, les gadjé, après qu'est-ce qu'ils l'ont fait, ça a fait une mauvaise pub, tu sais bien, pas comme nous, on était connu comme un loup blanc. Ah toujours les autres ils cassaient, ils ont défait, défait la place, et puis ils l'ont mis sur la route de Martenais Brillant, un beau petit champ c'est. Va savoir, mon p'tit frère, je sais pas, y a des bons petits bourgs, des petits bourgs tranquilles. C'est s'appelle, comment ça s'appelle, tu vois ça va pas été, comment ça s'appelle Seigneur. Charentais Rotrou, tu vois tu sais bien, c'est bien le Bon Dieu si je suis pas par là-bas. Heu, Bonnes Eaux, en haut c'est, t'as une grande côte, tu montes à petit bourg, Touarcé en bas, t'as une grande côte qui monte, et ben c'est là. Alors là Bertrand, personne la connaît, là, ova, avec les autres là pourtant jamais y allont là-bas dit, alors les champs, le chemin, ah la, la. Alors on s'arrête là avec la voiture, on se lavait toute la journée, les gadjé à côté ils nous connaissent, des fois on prend le courant, le fil à travers le champ, direct vers les gadjé, trop gentils. Tout mon osier était vers les gadjé là, ah fallait voir, gentils, Bonnes eaux. Comment s'appelle déjà cette gadji là, ah ben, c'est juste à côté du Clos, d'un autre gadjo mais je sais plus comment elle s'appelle. Le gadjo, je venais de Villaine, l'osier était verte, la sève elle commençait à monter, un grand bac il m'a donné, j'ai remplis d'eau, un bac en ciment, j'ai mis tout mon osier dedans, ah la sève a monté, et puis les feuilles après, vas-y je l'ai sévé, et puis j'en ai gardé brut, je l'ai remisé. A Villaine, ils l'ont fait une catégorie d'osier, c'est pas, je viendrai là tu verrais ça. Dix euros les dix bottes, parce que le gadjo il savait pas comment elle était. Non c'est à Rabelais, ça mon gars. A Rabelais, là, t'as vu la petite cabane à eux là, Rabelais, Rabelais-sur-Layon, t'as Beaulieu-sur-Layon, t'as Chalonnnes après, Chalonnnes-sur-Loire, tu descend comme ça là. Ah ben Rabelais c'est à côté de Touarcé, ah ben la gadji, elle fait du vin bio parce que là elle nous a pris pour faire de l'osier parce que c'est pas traité c'est bio. Bon eh ben, on va aller mettre ça en vente chez moi. L'autre jour, demandes-y aux béd ... tu sais bien eux qui viennent, eux qui ont les voitures qui viennent vers vous, demandes-y, je sais pas

combien de paniers, dans un dimanche, on a vendu Bertrand, eh ben Seigneur, plus de vingt paniers devant vous, on en faisait devant les gadjé, on travaillait, tu vois bien on mettait un banc là, avec un bédó, on faisait un fond et on montait dedans, et puis Mousse, elle avait fait un petit panneau « apprentissage » tu sais bien, raré, pour raré. On avait appris pour les gadjé nous, et pis ils achetaient le panier. Ah ben Seigneur, je sais pas combien de paniers on a vendu là, l'homme il faisait pas de panier, il était en face de nous, il jouait de la béda, de la guitare lui. Je sais pas ce qu'il avait l'homme là, on l'a appelé, viens manger heu, comme ça là un petit plateau de manger, comme ça Bertrand, un petit plateau de manger, guettes bien elle fait les machins pas traités, des pommes de terre, des matrélés bouillies, et pis du autre manger, et pis des radis comme on appelle toujours, et pis dans un petit casier au milieu, y avait du beurre, et l'autre casier du sel, du bon manger, des petites cuillères en plastique il y avait. Six petits euros le petit bédó, nous on avait fait à manger pour toute la journée, on avait fait un gros manger, pour je sais pas combien de personnes, la grosse marmite plein, pas plein mais tu sais bien à manger, et puis Mousse avec, pour toute la journée comme ça on va être tranquilles, comme ça on aura pas à faire à manger pour le midi et puis le soir nous, la veille, à la veille on l'avait fait, huit heures fallait être là-bas, dans le champ de la gadji arrêté nous juste derrière, l'homme avec lui, avec le camion comme ça, plein. Mais la gadji, y avait plein de gadjé, je sais pas combien de gadjé il avait venu, il avait fait venir des poneys, il avait fait venir, il avait fait venir quoi avec, plein d'affaires, des promenades, quoi, tout, plus penses les manouches qui chantaient, penses ah, la, la, je sais pas combien de gadjé, les gadjé des fois au bord de nous ils étaient tous. Et les paniers, nous on pouvait pas parler avec les gadjé, les prix y avait marqué dessus. Tant, tant, paf, paf, et l'homme il chantait pour lui, pour nous il chantait avec, on le savait pas. Les gadjé, on connaissait avec, ah, la, la, y a des gitans qui vont venir, des caravanes, raré, les gadjé, Tinoir qui va venir katé, on avait été là-bas afficher, ah ben oui c'est le monde qui venent vers les autres, on croyait, ils vont venir avec une voiture qu'ils ont les gadjé, non avec les deux camions ils avaient venu. Ils ont fait un grand machin, un grand drapeau ils ont fait, tu vois bien, avec une voiture dessus. Eh ben, tu y vas là-bas, vers les gadjé, ils sont attirés, y a des voitures qui suivent derrière raré, t'as les chevaux attelés, et puis ils sont là, ils tirent avec les photos devant. Je sais pas ce qu'il avait l'homme, il est pas pareil comme nous, des gros sacs de pains, Bertrand, moitié frais, tu sais bien, et ben admettons le pain d'hier ils le vendent pas aujourd'hui, il vendait trois euros le gros sac, deux euros je mentirai, t'avais du pain bio, dike dedans, du pain de ménage, t'as vu là, du pain d'avant, des petites boules comme ça c'était bon tout frais c'était à moitié, on s'en foutait nous, elle dit, on va en donner, zinda, au monde, un sac, un sac on va donner, ah ben ils vont pas le manger on va le donner aux chevaux encore. T'as jeté la béda à la poubelle, on

avait été derrière, on avait passé, ta je dis regardes donc, voilà. Tu vois bien, des fois ils en voulaient pas le monde et puis ils l'ont pris de cœur des fois.

Ova, tatcho, tu crois que de vers eux je connais leur nom, tchi. On aurait été par là-bas, mais c'est lui qui fait toujours le con, il rentre par derrière, là-bas, en vélo..., étonné avec lui, le gadjo il l'avait dit, plein de lièvres par là-bas, mais lui il était lancé derrière moi, un gros VTT il avait, et puis moi, un petit vélo comme ça, c'était de la petite, gratt la roue dans moi, alors là, man. Avec Bition, de Bition, fouille on avait une maison l'autre fois, il avait, t'as vu les vieux Solex d'avant, et puis moi j'étais jaloux, j'en connaissais un Solex, mais il fallait que je va à trois ou quatre kilomètres à pied, si je les fais c'est pas pour rien, tiens je vais le prendre le bédó, le Solex, mais voilà les pneus tout neufs, mais lui ses pneus à Bition, tout usés. Ben voilà, toi tu vas pas le garder, ben si je vais le garder, je dis. On va faire échange de pneus, et puis yalo moi, je savais pas et ben oui je dis, voilà. Tout neuf les bédés à moi sur son machin, oui, tu vois déjà je lui avais donné les pneus neufs et puis ça lui a pas porté, et puis voilà ...Mais voilà, puis moi j'ai bien serré, ça a le moteur devant ça, et lui il a fait serrer par Marcel les bédés, le gadjo, deux tours de clés, ah ben c'est bon Bition. Il dit on ira pas dans le village se passer le temps, ah ben oui on y va. Les bédés ran, ils marchaient, tu vois bien voilà, lui il pouvait plus l'emmener le machin, allé, voilà la descente, le machin il s'emballait par la lointée tu sais bien, (rrrrr) il faisait, ah ben il me rattrape kava. Paf, il passe devant moi, et puis j'étais léger dessus, tu vois bien, allez vas-y tu vois bien, il est mort là-bas, et puis il chantait Bition, il était content du machin, « Viens dans la vallée... » Toujours il chantait, et puis tu vois bien, ça force devant ça, la roue elle part pas mon p'tit frère devant, et moi qui était sur les starters, de dire eh ben moi je vais mettre les starters pour aller plus vite. Toujours, j'étais comme ça et je faisais ça derrière, ta ! Je me lève, et je dis, guettes il était bien, je fais ça, allez vas-y, il allons plus vite que moi et puis moi rien. Je dis guettes ! Ta ! Mort par terre ! Heureusement je l'ai évité, autrement je pilais dessus. Le guidon rentré là, ah quel mal ! Un gros bleu, attends, il est mort le commis. Pas loin de la voiture, il est tombé, « et ben je t'ai dit Bition » il savait zinda le Marcel « je l'ai serré, j'en suis sûr que c'est les p'tits qui l'ont desserré » Gorvedjo, il les a insulté, « toi t'es mort » C'est parti, c'est pas de sa faute zinda, il sait pas lui. Il a pris la roue comme ça, et puis il a amené le bédó comme ça, à pied, à la voiture. Pas loin, tiens, la Manmie. Après ils dit sur moi tu vas plus vite tu défait la culasse, tu sais il y a une petite culasse, tu frottes le piston là, oui moi je le frotte bien, je le remets, et puis dedans il y avait des petites tiges avec les boulons qu'il fallait remettre. Et moi, ça je les avait pas mis, je les avais perdu, il voulait plus marcher, ah ben, i châ ! Mais Minouche il dit, « ah mais mes morts, quel bédó que t'as mis là, mes morts. » « Bition, il en a un avec, mais le mien il marchait bien avec mais touches il est encore chaud. Ah ben Bition il

m'a fait, gratt, frotter le piston mais il veut plus marcher. Je lui dit tu le veux, prends-le » je lui dit. Mais d'où il savait ce qu'il avait lui, il l'a pris, il l'a vendu je sais pas combien après. Bition, gorvedjo, tu vois bien ça coûte cher les Solex là. « Ah ben non, je donne mon » et ben il l'a pas donné. Marcel, il était pas content pour aller dans le bourg, lui, avec.

Un scooter, tu sais bien, un gros scooter, jamais il va faire du scooter Marcel, montes la dessus. Bon je vais y aller mon kamono, je va téléphoner, demain, après-demain soir, je téléphonera, (tu vas où alors). Comment ça s'appelle à côté de Chalonnes, Montjean ! Montjean c'est sur Loire c'est, c'est tu descends la ville, y a le pont, tu descends juste là comme ça, tu vois y a les petits dos-d'âne, y a un coq là-bas, mais il est grand ce coq là, toutes les heures Bertrand il chante, c'est un gadjo il sculpte les pierres, il est en bronze je sais pas, en ferraille il est quoi, au fond je suis arrêté, si je suis pas sur le côté, t'as vu où qu'il y a des machins de bateau, y a un autre petit pont, à peine juste la place pour une auto. Il passe la Loire, y a un gadjo de la ferme, des fois il donne des champs à nous, il l'ont fait le con les autres, juste où qu'on s'arrête en bord de route, juste les grands arbres comme ça, Bertrand guettes ils tombaient comme ça sur toi, le long man sous le frais. Je sais pas ce qu'ils ont, les poubelles dans le bois, ça montait, ah ben alors là, regardes ce que je fais moi Bertrand, j'ai deux grands sacs à poubelle, des fois ils sont pleins, regardes hein en allant dans le bourg, je les fous dans mon auto, je les emmène à la déchetterie, je les emmènes quelque part, je les dépose dans les containers voilà c'est propre. Alors le gadjo il dit sur moi, on parlait bien nous Mousse avec le gadjo de la ferme, on parlait bien, à eux il parlait pas, de l'eau chaude il donnait, et puis du lait, ils y allaient eux, il fallait qu'ils payent, tu vois bien. Alors on causait bien nous avec, on causait de la pollution, des machins comme ça, quand il a vu le gadjo, il a dit ceux là c'est bien, ils causent de la pollution de ce qui se passe, il n'en faisons pas eux, tu vois bien, il dit, hein ce qu'ils font toujours par terre, hein il dit des autres y en a certains partout comme saleté, oui le père je lui dit, il dit « j'espère que vous êtes pas pareil vous hein » Ah oui, on va aller vers le gadjo, j'en suis sûr il va donner un champ pour s'arrêter dedans Bertrand, gentil. Regardes ce qu'ils ont fait, ils ont passé, le gadjo il a passé de la ville, le gadjo du bourg, du terrain quoi, il a passé, il a pris un gros tracteur, il l'a labouré. Voilà, i chatt, va te mettre là-bas. Regardes ce qu'ils ont fait les petits avec, là où on s'arrêtait là le Biquette sur le coup, les bateaux qui va sur l'eau, tu vois bien, là et ben voilà, c'est le truc, le comment on dit, c'est pour nettoyer mettons un arbre qui tombe, pour mettre tu sais bien les grosses bouées là, les tiens du Bition, kava Doudou, non en alu ils sont, ils coûtent des lovés, voilà les pierres, voilà le gros moteur, Bertrand, ils ont pas cassé le cache du moteur, mais c'est en gésine, t'as vu en machin, voilà les bédés, les trous. A maman, le gadjo il a venu, il a dit « ah les gars ça va pas se passer comme ça » il a dit « vous allez me payer ça, ça coûte une

fortune » il dit, je sais pas comment ils ont fait les autres, ah Chakaï il se garavait, « ah mais c'est bien ton neveu qu'a fait ça aussi là » « ah ben Guiguite qu'est là c'est son neveu aussi », elle dit, « c'est bien toi qu'il était vers toi là, nous aussi on va peut-être payer aussi » il dit, « mais y a toi là avec » « ah ben moi je peux pas payer les gars, moi ». Ah Guiguite il a fallu qu'elle donne la moitié, je sais pas combien de lové qu'il a fallu donner. Kava Guichon, il était pas là, heureusement qu'il était pas là, je sais pas il était parti, il dit Doty, « vous avez bien vu que mon gars il était pas là, il en jetait pas des pierres, vous avez bien vu, alors venez pas vers moi là-bas, alors là » Le gadjo, il dit « non, non » il criait Doty, Guichon avant il était toujours à la voiture, « non, non, le gars qu'est au fond c'est pas toi, j'ai pas vu le gars qu'est venu là, son gars » il dit « non, non, non, c'est le deux à Bition, c'est ces deux-là, non, c'est trois » La Rose, et puis David, et puis Moïse. Ninin, le p'tit à Toutoune là, et puis l'autre gars, hé ben son frère, dessus, sur les bateaux, cassés, voilà. L'autre jour on y a été, le gadjo, et pis il vient, on s'arrête là nous, et puis il y a des escaliers qui vont vers la Loire pour les bateaux en bas, et puis y avait une dalle pour le robinet, et puis il dit « je voudrai bien la rouvert la dalle pour le robinet » il dit, mais ça a gelé en dessous, les tuyauteries ça a pas été en dessous, il dit « j'en aurai rien eu à foutre de te rouvrir ça » Je dis « c'est pas possible, c'est pas la peine, on traversera de l'autre côté à la ferme avec la charrette pour emmener l'eau ». (Silence) Maintenant c'est fini, ils pourront plus aller là-bas, voilà, moi je sais que si j'y va, je vais rester tiens. Ils savent les gadjé, y a un petit bourg Bertrand, il s'appelle heu, à côté de Chaudfonds, il s'appelle comment ça le bourg, man ! Ah voilà, Saint-Aubin, tiens le clocher tu le vois un peu plus loin que le bourg, y a le terrain de camping, le football, et nous juste là on est. Regardes le gadjo, le maire, l'eau et électricité, Seigneur, gentil et tous les deux, trois, quatre jours il vient nous voir, tu vois bien, Seigneur, ah ben le maire, il boit, il boit, on sait qu'il boit nous, on prend un litre de vin, des fois, du bon, allez hop on lui donne, « ah pas trop les gars quand même, allez bon ben Marie tu peux rester un moment, tu tiens la place, nous on a assez là » et tous les, une fois par semaine, deux fois je crois, il passe le bédo, tu sais bien, le poubelleur tu vois. Juste dans la cantine c'est, on les mets là et puis hop, ils les emmènent, ramassées. Et comment c'est propre, à chaque fois qu'on s'en va nous c'est propre c'est. Où je vais téléphoner, la garderie, tu sais bien, c'est juste à côté, à chaque fois j'y va, si je veux téléphoner, je téléphone là. Il a venu le Biquette vers nous, on voulait le garder un peut vers nous, on voulait qu'il reste vers moi, à cause des autres tous les deux jours, tous les jours ils faisaient marcher l'autre avec le cheval, mais il est mort le cheval dans les limons, la fatigue, la fatigue, il avait laissé à Chaudfond là bas, il s'était battu avec Couchoune, l'autre s'est fendu, l'autre à coups de chaîne, Biquette à coups de chaîne, Seigneur, non mais l'autre, Couchoune, tu sais comment il est lui, il voulait faire marcher les gens vingt, dix kilomètres

comme ça là, et ben il est mort le cheval, hein, toute la journée, par les grandes chaleurs, l'autre il a resté là-bas. On a été le chercher, il est venu vers nous, il voulait plus, tu vois bien, mauvaise, tu sais bien, c'est pas la bonne compagnie, mais c'est pas, ça marchait pas comme vers eux. Il y avait pas de vin, un litre j'achetais par jour, il voulait pas manger, les chevaux là, aussitôt demandé vers le petit maire, « ah ben vous vous mettez sur le football » tu sais bien qu'il y a les gens qui s'entraînent dessus, pas celui-là, mais l'autre à côté, l'eau à côté, tout rond le cheval, Coquette. Il était bien, trois, quatre jours, il a resté avec nous, après il s'ennuyait, je le voyais bien, il faisait ça, et ben je dis attends, « attends ce soir » je lui ai dit, à la fraîcheur, six heures, à cinq six kilomètres de nous, ils étaient les autres, ils venaient pas. J'ai appelé l'autre, aussitôt je l'ai emmené.

Des fois qui vient vers nous, Mario, ou des gadjé qu'on connaît. C'est tout ! Ah mais à chaque fois, bon mais moi je leur en veux pas, je leur en veux pas, pas, c'est eux, ils venont, ils vont se saouler, paf, y aura toujours quelque chose qui va pas, et puis après tu vois bien, toujours comme ça. Des fois je suis tout seul, je vais les voir un coup d'auto, même des fois je vais les voir un soir, pas la peine. Y a toujours un avec ses ..., j'ai des tantes avec, elles sont pas trop fameuses quoi. Le jour, le matin ils vont bien te parler, mais le soir, c'est plus pareil là. Ils vont faire des réflexions parce qu'on a des chiens, tu vois bien, j'ai des petits chiens, j'aime bien voilà, c'est pas de notre faute, voilà, ils voulons pas ; l'autre jour, j'avais une petite chien comme ça, dike, de ma Manmie c'était, guettes bien maline la petite chienne, en partant des places jamais dans la voiture, toujours en dessous. Parce que les chiens savons battus, tu vois bien tu vas entendre les chiens, tu vas pas les laisser tuer avec les chiens, hein, tu le prends ton chien, tu l'attaches là-bas, on l'avait attaché la petite chienne. Pour ça, elle a foutu un coup de pied dans la chienne, là, la petite chienne à l'autre, la cote, je sais pas de cassée, ah elle marche de côté comme ça, je dit « elle est morte la chienne là ». Regardes ce qu'elle fait, un peu plus t'es bon. Regardes la petite chienne à l'autre, elle tirait la langue, zinda, Mousse elle a pris l'habitude sur la chienne, elle l'a monté dans le camion, elle a été au vétérinaire. Je crois que les gadjé, ils avaient passé des radios dans elle, je sais pas ce qu'ils avaient trouvé, des hématomes. Avec les coups de pied, ça lui avait fait mal, ça lui avait touché je sais pas quoi là, je sais pas combien de sous elle a donné pour la chienne, tu sais bien c'était à la ..., vers nous, (oui), elle a fait le geste la femme, elle voulait pas l'emmenner, « zinda je vais l'emmenner la petite chienne, elle a connu tout de vers nous », ah ben, si elle faisait pas ça, la chienne et bien elle était foutue. Alors des médicaments il fallait lui donner, elle a donné, c'est nous qui lui donnaient. La petite, un coup de pied à la chienne, là ! Seigneur, des gens qui venaient les insulter vers eux, ils faisaient rien, bien plus pire, hein. Y a des gens, Bertrand, ah je va pas parler sur eux, Seigneur loin de là, mais c'est pour dire, des

fois ils font des réflexions sur les autres gens qui n'ont rien, des fois c'est de la famille proche, et puis voilà, y a des gens, ils les insultent, ah yé, tu leur dis, tu dis je vais les attraper, une fois qui sont vers eux, hein, rien ! Un peu de plus, moi, l'autre jour, ah la, la, c'est pas de ça, comme ça je bouillais, kava coco, va l'appeler ton père, il dit des choses sur nous, mais moi j'étais tout seul, tu vois bien, et ben je laisse les autres, ils vont bien parler avec, hein, tchi ! Ah, ben, « tu vois bien tu parles tout seul » elle dit, regardes, elle dit c'est pas, moi, mon papou à nous, ah la, la, toujours derrière lui, je couchais là-bas derrière lui, dans son dos. Tu vois bien, je l'aimais bien, mais il y avait pas que moi, tu vois, y avait eux là-bas, et eux, Toutoune elle insultait bien les gens, elle. Parle là ! Tchi ! Mousse elle dit, « ah ben c'est comme ça, attendez vous ». Fini, des fois si, elle a fait partir Noirette de Douay, elle était à Chatellerault, là-bas. Alors là-bas t'es sûr elle va se faire prendre sa fille, (rire complices). C'est pas question de ça, voilà, au lieu que la petite voiture à l'autre, ils l'arrangent bien, Mannie elle avait un petite voiture, t'as bien vu, au lieu qu'ils l'arrangent bien, comme ça ! Dedans, elle a son enfant qu'a les yeux tournés, je voulais le marav. Je dit « Toujours sur la béda, tu vois bien, » où tu mets le manger dedans, ta, la porte cassée, je dit « regardes ce que vous avez fait » ah, j'ai pris l'enfant, il est à moitié, je l'ai descendu vite fait, je lui ai foutu un coup de pied, Baro Devel, il a sauté en bas avec. J'ai crié pour la petite voiture à l'autre, ce que j'ai fait, j'ai mis de la colle à bois forte, je l'ai mis, après j'ai attendu, hop, net !

Ce qui manque à la voiture à l'autre, tu vois bien, c'est les mêmes comme ça, un bon tapis et un bon vernis dedans, et puis une bonne peinture. Ah yé c'est reparti ! C'est dommage, pourtant Seigneur, voilà, tiens mon Doty, toutes les années, une peinture, l'autre il met sur la voiture, et puis le train poncé avec là-bas, peint. Je dis ça comme ça Bertrand, mais tu vois, tu, une chose qui casse tu la laisses, une autre chose qui va casser, toujours, après qu'est-ce qu'elle va faire la voiture ? C'est fini après ! C'est pas pour dire, moi je m'en fous d'une auto, voilà, tu vois mon auto elle a une chose comme ça des fois, ah ben non faut dire mon auto est cassée, faut que je l'emmène au garage pour qu'elle soit bien. Si tu laisses toujours tes affaires à l'abandon, qu'est-ce que ça fait ? Et ben, voilà. A la fin du compte, on a plus rien, tout cassé. Regardes ce qu'il avait fait l'autre, le cheval sur la route de Montjean à Chalonnes, au trot, je sais pas ce qu'il a eu le cheval, il était fatigué, il a arrêté d'un seul coup, un gadjo il était saoul avec un scooter, regardes bien, elle fait ça le scooter. Elle a rentré juste en dessous, mais le casque, il a tapé juste en haut, où qu'il y a le carreau, le carreau cassé. Voilà le trou, dans la béda, dans la tôle, cassée net, mais le cheval par le coup, il a eu peur, mais il sentait, il sentait bien, Ludovic, un raclon, du boulanger, je sais pas si tu connais, ils étaient saouls, plaf, le cheval, il a entendu ça, qu'est-ce qu'il a fait ? Il est reparti, il a eu peur, ah, il dit, y a un gadjo qu'est là-bas, ben par terre, allongé il était le gadjo, je sais pas s'il avait

mal ou quoi, il était saoul. L'autre a parti, mais y a une gadji qu'a passé, elle a appelé les pompiers, ils ont pris le gadjo au bord de la route là, il l'ont monté dans la, il avait pas de mal, c'est parce qu'il était saoul. Les klisté, ils sont venus, ah ben, y a un monsieur là-bas comme ça, oui, il dit Biquette il m'a rentré dedans, faut pas, rare il a fait semblant, faut pas arrêté là, il était mato, marches donc c'est pas toi qu'est en tort de toutes façons. (mais la voiture) Ils l'ont laissé comme ça, là. Oui mais là, faut l'assurance, hein Bertrand, (pas besoin d'assurer les chevaux) Ah. Oui, ova, ah mais c'est comme ça avec je me suis vengé sur lui, ah je connais une petite campin, gratt la mesure, tu vois bien, gratt la mesure, « michto » je dit. Je vais, on va le mettre, c'est du carreau en plastique c'était mais bien fait, bien fait, l'entourage en petite alu, y avait gratt le joint, tout. On va faire des petits trous avec la perceuse, dedans, oui mais autrement ils laissaient comme ça. Je l'ai fait, je voulais le mettre, il voulait pas, et ben, viens t'en connais à Chalonnnes, là-bas. Gratt, juste, tu vois bien en plastique, il le découpé et tout le gadjo, je l'ai emmené, il l'a fait. Il voulait que je le fais, ils l'ont mis, ils l'ont fait, ils l'ont mis.

Regardes, Manmie, elle était la vieille, guettes à Montjean, ah ben, Biquette avec, tu sais bien la petite jument à Manmie, tu sais bien, une tête dure elle avait toujours, l'auto elle était là, le gadjo, (ionn,) crratch, tout sur le côté, ta ! Là voilà, on arrête, c'est pas nous qu'on est en tort, le gadjo il arrête, l'autre, sur le gadjo, « viens voir mon gars t'as fait ça, oui, ben, oui, on va où, au bistrot là » O gadjo, le témoin, juste en face, il avait dikav tout, il a fait les constats, et puis il avait une assurance l'autre, elle a envoyé ça, non lui, il a envoyé à son assurance. Ils avaient reçu un papier comme quoi, la voiture ils devaient la mettre dans un garage, pour faire la tôle, elle a pas voulu. Ils devraient en prendre soin des voitures comme ça, tu sais pourquoi, où tu vas les trouver maintenant ? Y en a plus. Moi, je connais un raclo, Dominique c'est, c'est lui qui a fait la voiture de mon père, c'était pas pour mon père, c'était pour le garçon à mon oncle, mon cousin, quoi, il a pris juste les plans, dike, sur un bout de papier, quatre mètres, tu verrai la petite voiture, tu l'as vu, hein, tu l'as vue la voiture à l'autre. Elle est belle, si elle est belle, il l'a fait nette, un peu plus petite que ça mais quatre mètres. Il a dit « moi, j'aurai pas trouvé de travail, j'aurai pris une grande hangar, j'aurai embauché des ouvriers, je leur aurai bien appris, paf, je leur aurai fait faire des voitures. » Maintenant, il a trouvé un travail dans les pelleteuses, tu vois, il voit que ça rapporte, alors ça va. Un million de matériel il a acheté là à la Villeperdue, il vendait tout l'autre, le bois, les pointes, les joints, les carreaux, non je mentirai, les carreaux il va les liav sur une petite campin, le train, non je mentirai, le train, il l'avait acheté à Noël, les placages, tout il vendait dedans, dike, les, les, tout, tout, tout, ils l'ont fait. Parterre elle était la tôle, tout ce que tu voulais, galvanisée, j'en ai acheté pour mon autre voiture que j'avais comme ça là, elle était un peu pourrie, j'ai changé

les tôles. Le gadjo qu'est venu, l'autre, aussitôt défait les tôles remises, tu vois bien. Qu'est-ce que tu fais, j'ai vu comment il faisait les limons, il faudrait qu'il abat un frêne ou du bon bois, mais un gros, là il l'amène vers un gadjo, tu sais bien avec un appareil exprès, il fait des planches dedans, comme ça les planches, là tu peux le faire ton train avec. Des gros faudrait, de l'exotique il faudrait, regarde ce que tu fais, une circulaire là, regarde moi j'ai vu dans les menuisiers, et ben, t'as une machine avec les petites scies, tu le passes, tu verrai le bois qu'il fait avec l'homme. Et ben, l'homme je l'ai vu là où ils faisaient des meubles, l'espagnol Descartes, il mettait des grandes planches dedans comme ça, c'était pour faire des, tu sais bien, des dessins dedans, il prenait la planche en bois, et la béda elle était au milieu, et puis zip, il faisait que c'est lui qui bougeait la planche, il dessinait et il faisait comme il voulait.

Ah ben, je vais aller mon Kamono, dans, dans là je te dis, une semaine et demie, tu l'as, je va aller, son sulky, je viendrai d'un coup d'auto, ou se sera Mousse qui viendra ...

PHOTOS



photo n°1

Une réunion familiale autour d'un anniversaire d'un enfant. L'anniversaire est l'occasion de convier le groupe familial proche. Toutes les générations sont présentes, le moment permet aux plus jeunes d'identifier les siens, de pratiquer le respect. Pour les anciens c'est apprécier de rencontrer d'autres anciens. Sur cette photo, on peut voir deux anciens assis qui conversent. Leur discussion est une satisfaction partagée. L'un et l'autre ne s'étaient pas vus depuis de longs mois.



Photo n° 2

Cet homme est notre oncle, il est le patriarche d'une très grande famille, père et grand-père, il apprécie le maintien des siens près de lui. C'est à ce titre qu'il a fait l'acquisition de terrains pour y installer tant que faire ce peut ses enfants, petits-enfants, et membres directs de sa famille nucléaire. Ainsi il crée autour de la sphère initiale, des sphères où le mouvement perdure par l'échange et les visites d'autres membres.



Photo n°3

Cette plaque indicative est plutôt anecdotique, elle traduit que dans cette commune du sud de la France, la fréquentation de la communauté, même si le nom ne correspond pas aux endonymes pratiqués dans la communauté, y a été assez soutenue, l'est encore.



Photo n°4

L'anniversaire d'un neveu. L'accompagnement de ses frères autour de lui n'est pas que de circonstance. La phratrie est très solidaire dans la condition communautaire, il n'est pas envisageable que des frères ou des sœurs se battent. Si cela arrive, le geste est qualifié de « c'est vilain de se battre entre frères ». L'autarcie est constante, par le mode de vie, par l'insertion dans les sphères du groupe.



Photo n° 5

Un ensemble familial de notre terrain vit dans ce type de caravane, tractée par des chevaux. Bien que depuis quelques années, la roulotte ne prend plus la route, le père de cette famille est décédé. La veuve n'a pas confiance en ses jeunes garçons pour mener l'équipage sur la route. L'exiguïté du logement ne permet pas de s'y isoler que pour y dormir la nuit. Les individus vivent autour de cette roulotte. Par derrière la haie, sur la droite, un feu est allumé à chaque repas, des marmites munies de trépied sont préparées avec des aliments, puis poser à mijoter à côté du feu. La cuisson est douce, les plats cuisinés sont souvent « des ragoûts ».



Photo n°6

Cette caravane est la seconde de la famille référencée dans la photo précédente. Cette caravane est celle des garçons ! Les filles dorment dans l'autre roulotte avec leur mère. Dans cet espace dorment quatre garçons. Sur le côté, une petite cabane. C'est là que les garçons stockent le matériel pour atteler les chevaux : brides, licols, sellette, collier, fers à chevaux gauche et droit... Avant lorsqu'ils voyageaient, ils mettaient tout le matériel précieux sous la roulotte à l'abri, couvert par une bâche pour éviter les intempéries.



Photo n° 7

Ce type de caravane est de moins en moins courant. Seules quelques familles conservent ce mode de roulotte, et maintiennent un déplacement au rythme des chevaux. Ce mode de vie n'empêchait pas les anciens de faire de très longs trajets à travers la France, mais à un autre rythme. Nous avons en mémoire les histoires racontées par un ancien, le « papou » qui nous parlait de ces périples dans la vallée du Rhône, dans le Nord de la France, des périodes avant la seconde guerre mondiale